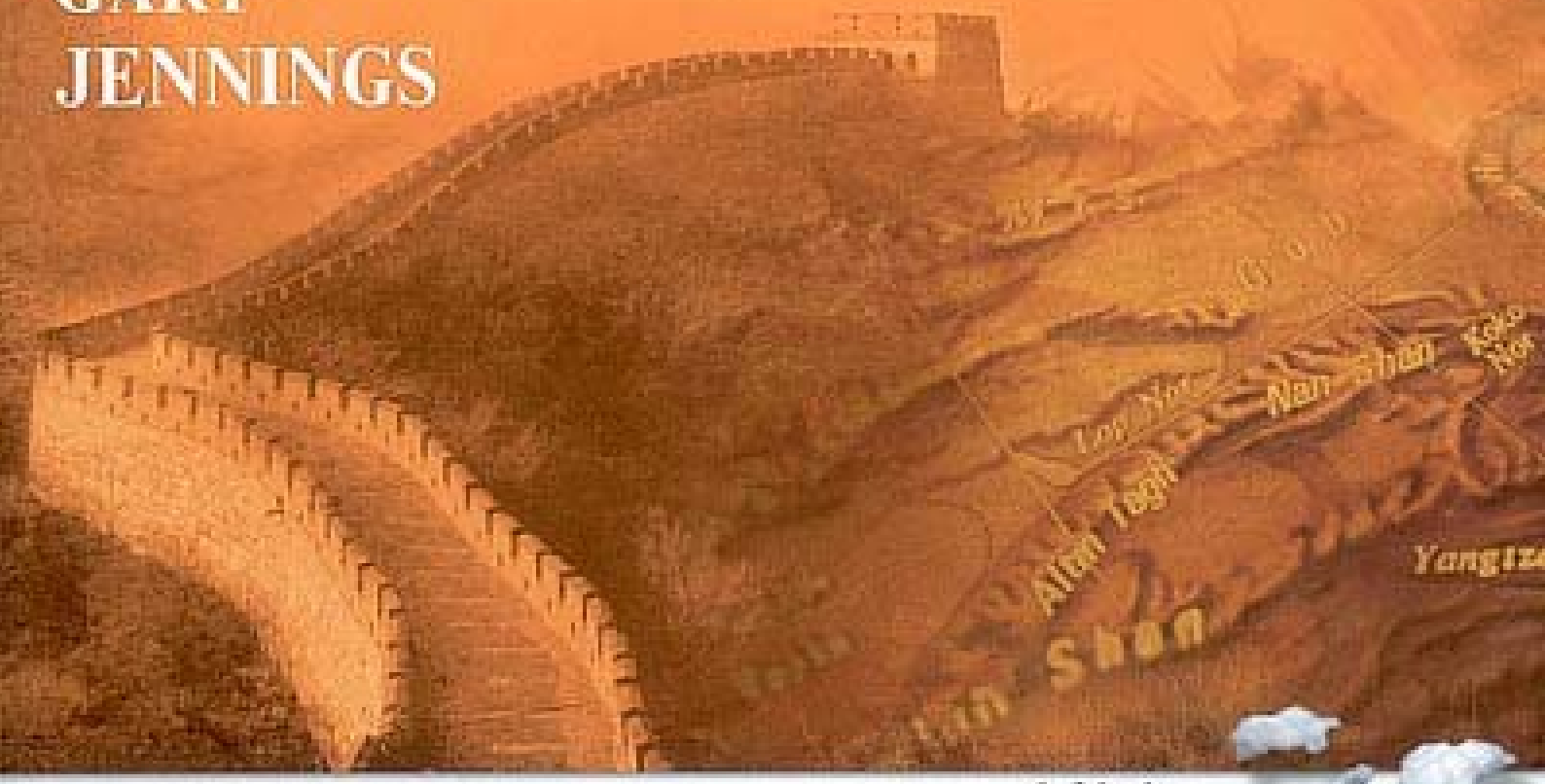
MARCO POLO

Les voyages interdits

À la cour du grand khan**

GARY JENNINGS



roman

éditions TÉLÉMAQUE

Gary Jennings

MARCO POLO

LES VOYAGES INTERDITS

Tome 2

À la cour du grand khan

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Thierry Chevrier

Titre original : *The Journeyer*

Le traducteur tient à remercier Nathalie Nunes pour sa précieuse collaboration.

Résumé du tome 1, Vers l'Orient.

Dans les années 1270, le jeune Marco Polo, fils d'un riche marchand de Venise, préfère découvrir la vie avec Doris et ses amis, des gamins qui traînent sur le port, plutôt que sur les bancs de l'école...

Impliqué dans un complot d'état, par amour pour une intrigante, il est jeté en prison. Là, il rencontre Mordecai, figure prophétique du Juif errant qui l'engagera, tout au long de sa vie, à « se méfier de la beauté, car elle est assoiffée de sang ». Il est condamné, banni de sa ville natale.

Alors Marco accompagne son père Nicolò et son oncle Matteo sur la périlleuse route de la soie vers Kithai où ceux-ci comptent développer leur commerce du safran. Ils passent par Saint-Jean d'Acre dernière ville encore chrétienne aux portes de l'Orient et Suvedije où Marco reçoit un *kamal* – ce sextant primitif sera un des premiers objets de sa collection de souvenirs. Arrivés à Bagdad, les Polo font l'acquisition de Narine, un esclave haut en couleurs et Marco prend du bon temps avec la princesse Phalène et la mystérieuse Lumière du soleil. Ils traversent ensuite Kachan réputée pour ses superbes garçons puis le Grand Salé, désert rude, repère de pillards sanguinaires ; Marco y croise aussi ses premiers guerriers mongols. À Balkh ville de la « pierre qui brûle » Marco expérimente un filtre « d'amour » pour le moins déconcertant. Sur le Toit du monde, lieu de regroupement cosmopolite au confluent des routes de la soie, une prostituée romm lui offre un précieux couteau à trois lames alors qu'un remède radical fait définitivement perdre à Matteo une part non négligeable de ses attributs. Enfin les voyageurs parcourent les derniers *li* de leur périple sur la Grande Muraille.

Nous retrouvons ici, après quatre années de voyage, Marco, son père, son oncle et Narine, escortés par deux soldats mongols, Ussu et Donduk : « Aujourd'hui, la cité dans laquelle nous pénétrions s'appelait Khanbalik, la cité du khan, khan de tous les khans, petit-fils de Gengis khan, chef suprême des Mongols, le khakhan Kubilaï ! »

KHANBALIK

1

Lorsque nous pénétrâmes dans Khanbalik – après avoir atteint, dans le crépuscule du jour finissant, l'endroit où la route poussiéreuse cède la place à une belle et large avenue qui conduit à la ville –, notre petite troupe se trouva prise en charge, à ma grande surprise, par un comité d'accueil considérable.

Ce fut d'abord, semblant nous attendre, un escadron de fantassins mongols bardés d'un fer impeccablement poli et de cuir huilé. Contrairement à ce qu'avait fait à Kachgar la garde de Kaidu, ils ne cherchèrent pas à s'interposer pour arrêter notre marche. Impressionnants d'ordre et de précision, ils nous présentèrent leurs lances étincelantes alignées à l'oblique dans un salut parfaitement rectiligne et allèrent se placer en formation carrée autour de notre convoi, nous escortant tout le long de l'avenue. Une foule d'habitants, curieux de nous voir passer, avaient fait une pause dans leurs occupations quotidiennes pour venir nous observer.

Un second groupe nous attendait, composé d'un certain nombre de messieurs distingués et d'un âge respectable – quelques Mongols, quelques Han, d'autres à l'évidence arabes ou persans –, enveloppés dans de longues robes de soie aux couleurs vives, abrités sous un dais à franges tenu au bout d'une perche par un esclave. Ces vénérables anciens prirent place de part et d'autre de notre cortège, tandis que leurs domestiques faisaient des bonds d'écureuil, s'échinant à maintenir les dais dans la position adéquate. Tous nous souriaient, nous gratifiant de gestes de bienvenue ponctués d'aimables salutations dans différentes langues :

— *Mendu ! Ying-jie ! Salââm !*

Leurs paroles ne tardèrent pas à se noyer dans les invraisemblables hurlements de cornes et le fracas métallique des cymbales d'une troupe de musiciens venus rejoindre notre procession. Mon père et mon oncle souriaient et hochaient la tête sur leur selle, comme s'ils jugeaient normale cette réception extravagante, mais Narine, Ussu et Donduk semblaient tout aussi abasourdis que moi. Ussu, dominant le tumulte, tenta de m'expliquer :

— Il est évident que votre groupe, comme tous les voyageurs qui entrent ici, a été suivi, et que des messagers à cheval ont tenu les autorités de Khanbalik informées de votre approche. Nul ne peut arriver incognito dans la cité du khan.

— Cependant, fît Donduk d'un ton plus respectueux qu'à l'ordinaire, ce sont les autorités habituelles de la ville qui prennent en général en charge les allées et venues des visiteurs. Vous autres *Ferenghi* (il prononça ce terme avec une bienveillance inusitée) paraissez avoir vos entrées au sein du palais, à en juger par la chaleur de l'accueil, plutôt exceptionnel, qu'on vous a réservé. Il me semble que les sages qui nous accompagnent font partie de la cour personnelle du khakhan lui-même.

Je balayais l'avenue des yeux, avide de me faire une idée de ce à quoi ressemblait cette ville, lorsque soudain toute vue se boucha, et mon attention fut attirée ailleurs. Il se produisit un bruit de tonnerre, et un éclair aveuglant zébra le ciel, à portée inquiétante de nos têtes. Je sursautai, mon cheval se mit à ruer si violemment que j'en perdis les étriers. Je maîtrisai l'animal en tirant violemment les rênes avant qu'il ne s'emballe et le maintins, secoué par sa danse, tout le temps que le bruit se répéta, chaque fois accompagné d'un nouvel éclat de lumière. Mon cheval n'était pas le seul à avoir réagi ainsi : tous mes compagnons s'activaient à maîtriser leur monture apeurée. Je m'attendais à voir tout le monde courir se mettre à couvert. Or non seulement tous restaient tranquilles, mais ils avaient même l'air d'apprécier ce tumulte et cette fulgurance qui illuminait la nuit tombante. Mon père, mon oncle et les deux Mongols, qui

partageaient cette sérénité, souriaient de toutes leurs dents, tout en tirant fermement les rênes de leurs chevaux qui ne cessaient de broncher. Il semblait que cette danse de flammes et ce vacarme assourdissant n'ahurissaient en fait, à part moi, que Narine, dont je pouvais voir les prunelles blanches s'exorbiter tandis qu'il cherchait, éperdu, la source de l'inexplicable commotion.

Elle provenait des toits en pagode qui bordaient les deux côtés de l'avenue. Des gouttes de lumière brillante, semblables à de gigantesques étincelles – ou, mieux encore, aux mystérieuses « perles du Ciel » que nous avions vues dans le désert –, montaient depuis ces toits et décrivaient un arc de cercle au-dessus de nos têtes. Parvenues à notre verticale, elles explosaient en vol dans un bruit sourd, violent mais comme amorti, soudain transformées en une constellation de raies de couleur scintillant de mille éclats de lumière, lesquels retombaient doucement au vent, s'affaiblissant peu à peu, pour aller mourir sur le pavé de la rue, ne laissant subsister derrière eux que l'acre et piquante trace d'une fumée bleuâtre. Leur envol et leur pétarade étaient si nourris que leur éclat continu abolissait le crépuscule, tandis que le roulement crépitant des explosions noyait la farandole de nos accompagnateurs. Les musiciens, imperturbables, avançaient au milieu des nuages de fumée et semblaient désormais mimer le jeu de leurs instruments. Bien qu'également inaudibles, les habitants de la ville, massés de part et d'autre de notre ligne de marche, semblaient, à voir leurs sauts frénétiques, leurs bras tendus et l'ouverture démesurée de leurs bouches, acclamer avec la dernière énergie chaque nouvelle détonation.

J'avais certainement les yeux écarquillés à la vue de cet étrange et indescriptible feu volant car, dès que nous fumes un peu plus loin dans l'avenue, derrière la tempête de fumée et de lumières artificielles, Ussu, poussant de nouveau sa monture contre la mienne, me hurla, assez fort pour dominer la musique du groupe qui avait repris de plus belle :

— Jamais tu n'avais vu pareille exhibition de ta vie, n'est-ce pas, *Ferenghi.* Ceci est un jouet que l'on doit à ces grands enfants de Han. Ils l'appellent le *huo-shu yin-hua,* les « fiers rameaux aux fleurs éclatantes ».

Je secouai la tête et répondis :

— Sacré jouet, en vérité !

Mais je fis en sorte de sourire comme si cela m'avait également diverti. Puis je reportai mon attention sur les environs afin de découvrir à quoi pouvait ressembler la fabuleuse cité de Khanbalik.

Je reviendrai sur ce sujet. Je dirai simplement que cette ville, qui avait dû subir d'effroyables destructions au moment de sa prise par les Mongols, quelque temps avant ma naissance, n'avait eu de cesse depuis de se reconstruire, de tenter de renaître de ses cendres. On continuait, après toutes ces années, à l'agrandir, à la rénover et à l'embellir, afin de lui rendre tout le lustre et la grandeur auxquels était en droit de prétendre la capitale du plus vaste empire du monde. La large avenue nous conduisit, toujours escortés de nos fantassins en armes, de nos vieux sages et de nos musiciens, entre deux longues rangées de bâtiments aux façades élégantes, jusqu'à une porte orientée plein sud, qui trouait un mur presque aussi haut et épais que les tronçons les mieux bâtis de la Grande Muraille qui s'étendaient aux environs.

Introduits par cette porte, nous nous retrouvâmes dans l'une des cours du palais du khakhan. Le mot de « palais » ne suffit cependant pas à donner une idée de l'étendue d'un tel édifice. C'était en effet, plus qu'un palais, une véritable ville dans la ville, bien qu'elle affectât l'apparence d'un immense bâtiment. Dans la cour pullulaient des chariots et des bêtes de bât de tailleurs de pierre, de charpentiers, de plâtriers, de doreurs et autres ouvriers. Elle vibrait littéralement d'un flux incessant de paysans et de commerçants, tous venus approvisionner les habitants du palais en nourriture et en produits variés, trafic auquel venaient s'ajouter les attelages,

équipages ou palanquins portés à bras d'homme d'augustes visiteurs, arrivés parfois de très loin pour traiter d'autres affaires.

Un Han chenu et de frêle apparence sortit du rang des hommes de la cour qui nous avaient accompagnés à travers la ville et nous annonça en farsi :

— Je fais mander vos serviteurs, mes seigneurs.

Il battit alors très doucement l'une contre l'autre ses mains blafardes et parcheminées, mais par je ne sais quel miracle, ce geste imperceptible au milieu de la confusion, fut instantanément obéi. Une demi-douzaine de garçons d'écurie surgirent de nulle part, à qui il intima l'ordre de s'occuper de nos montures et des bagages, en même temps que de conduire Ussu, Donduk et Narine jusqu'à leurs quartiers, au bâtiment des gardes du palais. Il claqua ensuite des mains encore plus silencieusement, et trois servantes firent leur apparition, de façon presque magique.

— Ces jeunes femmes prendront soin de vous, mes seigneurs, indiqua-t-il à mon père, à mon oncle et à moi. Vous logerez temporairement au pavillon des invités d'honneur. Je viendrai vous revoir dans la matinée pour vous mener auprès du khakhan, qui est déjà fort impatient de vous accueillir, et il vous choisira sans doute alors des appartements permanents.

Les trois jeunes filles nous saluèrent par quatre fois de cette révérence han appelée *ko-tou* à l'humilité presque déplacée, laquelle s'apparente en fait à une prosternation si appuyée qu'au moment où l'on s'incline le front est censé venir frapper le sol. Après quoi, toutes trois nous firent signe de les suivre en souriant et nous conduisirent à curieux petits pas d'oiseau, sautillants et légers, à travers toute la cour, où chacun se retira pour nous laisser passer. Nous parcourûmes une distance considérable dans la pénombre de cette cité-palais, longeant des galeries, traversant des cloîtres, débouchant dans d'autres cours à ciel ouvert, pour replonger dans des couloirs et franchir des terrasses, jusqu'à ce que les jeunes femmes se prosternent enfin,

dans un nouveau *ko-tou,* devant le Pavillon des Invités. Il était ceint d'un mur blanc et translucide, fait de ce qui semblait être du papier huilé tendu sur des cadres de bois léger. Les servantes l'ouvrirent aisément en faisant glisser deux panneaux et nous invitèrent du geste à y pénétrer. Nos appartements étaient une suite composée de trois chambres séparées et d'un salon, le tout luxueusement paré et ornementé. Un brasero au décor somptueux y brûlait déjà, et ce qui s'y consumait n'était ni d'odorantes bouses animales, ni ce combustible à fumée envahissante qu'était la *kara,* mais un charbon de bois propre. L'une des servantes s'occupa de préparer nos couches – de véritables lits haut perchés, qu'édredons et coussins veloutés surélevaient encore – tandis qu'une autre mettait de l'eau à chauffer pour notre bain et que la troisième rapportait des plateaux de nourriture chaude d'une cuisine proche.

Nous nous précipitâmes d'emblée sur ce repas, que nous avalâmes goulûment tant nous étions affamés et tant la chère qu'on nous servait était appétissante : morceaux de cochonnet cuits à la vapeur baignés d'une sauce à l'ail, feuilles de moutarde macérées au vinaigre accompagnées de fèves, *miàn,* notre désormais familier vermicelle, un gruau assez proche de notre polenta vénitienne à base de farine de châtaigne, un *cha* parfumé aux amandes et, en guise de dessert, des pommes sauvages caramélisées passées dans une broche pour en faciliter la dégustation. Ensuite, chacun dans sa chambre, nous prîmes un bain complet ou, plus exactement, dirais-je, on nous donna un bain. Mon père et mon oncle eurent l'air de goûter ces soins avec la même indifférence que s'il se fût agi de masseurs dans un hammam. Pour ma part, la dernière fois que j'avais été l'objet des attentions d'une servante remontait à la lointaine époque de tante Julia, et j'en ressentais donc une certaine gêne teintée d'une bien réelle pointe d'excitation.

Pour distraire mon esprit de ces préoccupations pour le moins troublantes, je tentai de détourner mon attention de celles, délicates, que me prodiguait la servante et de la diriger sur sa personne. J'avais affaire à une jeune fille Han sans doute guère plus âgée que moi, mais j'étais à l'époque peu capable

d'évaluer avec justesse l'âge d'une étrangère. Son habillement était bien plus soigné que celui d'une servante occidentale, mais elle était aussi plus douce, plus docile et plus attentionnée.

Elle avait le visage et les mains ivoire, une masse de cheveux d'un noir intense relevée sur la tête, des sourcils presque invisibles, pas de cils et des yeux à peine prononcés, tant leur ouverture était étroite et tant elle les tenait humblement baissés. Elle avait des lèvres cerise, fraîches et comme imprégnées de rosée, mais un nez presque inexistant. J'avais déjà fait une croix sur la possibilité de trouver en ces contrées un joli nez de Vérone.) Son visage opalin était encore marqué d'une trace au front résultant de son *ko-tou* du couloir. Il n'empêche, cette imperfection sur le visage d'une femme peut parfois constituer un trait des plus charmant. Je commençai à désirer très fort voir à quoi ressemblait le reste du corps de cette jeune personne, sous ses nombreuses épaisseurs de brocart : étole, robe, ceinture à nœud, cordons et autres fanfreluches.

Je fus tenté de lui suggérer, dès qu'elle eut terminé ma toilette complète, de me rendre un tout autre service. Mais je ne le fis pas. Je ne parlais pas sa langue, et mes gestes pour l'y inciter, nécessairement suggestifs, auraient eu plus de chances d'être considérés comme des offenses que comme des invites. Et puis j'ignorais si l'on était, ici, plutôt libéral ou strict sur ces sujets. Je décidai que la prudence était de mise et, lorsqu'elle eut achevé mon bain et m'eut salué d'un *ko-tou*, je la laissai partir. Il n'était pas encore tard, mais la journée avait été rude. La fatigue du voyage, combinée à l'excitation ressentie à l'idée d'être enfin arrivé, jointes à la langueur bien naturelle consécutive à ce bain, me poussa à me coucher sans attendre. Je rêvai que j'étais en train de déshabiller la servante tel un jouet, couche après couche et que, dès que le dernier vêtement lui était ôté, elle se transformait soudain en cet autre jouet : ce spectacle explosif appelé les « fiers rameaux aux fleurs éclatantes ».

Le lendemain matin, les trois servantes de la veille apportèrent des plateaux chargés de nourriture qu'elles nous déposèrent sur les genoux, à même nos lits et, tandis que nous

déjeunions, elles firent chauffer de l'eau pour nous donner un autre bain. Je l'endurai sans me plaindre, bien que je trouvasse ces deux bains complets d'un jour sur l'autre assez excessifs. Narine débarqua alors, conduisant d'autres garçons d'écurie chargés de nos bagages. Aussi, dès que nos ablutions furent terminées, nous revêtîmes nos plus beaux habits, en l'occurrence les moins abîmés que nous possédions. C'étaient nos fringants costumes persans : turbans sur la tête, gilets brodés sur de longues chemises pendantes aux poignets ajustés, larges *kamarband*, pièces de tissu faisant office de ceinture, et amples *paï-jamah* fourrés dans des bottes bien taillées. Nos trois jeunes servantes pouffèrent et portèrent d'un geste nerveux la main devant leur bouche, comme le font toutes les jeunes filles Han lorsqu'elles rient, mais elles se hâtèrent de nous indiquer que, si elles gloussaient, c'était seulement d'admiration devant notre élégance.

C'est alors qu'arriva notre vénérable guide Han de la veille – il se présenta cette fois : Lin-ngan, Mathématicien de la Cour – pour nous conduire hors du pavillon. Dans la lumière du matin, je pus mieux appréhender les environs. Nous longeâmes arcades et colonnades, passâmes sous des tonnelles couvertes de treilles, suivîmes des portiques surmontés de toits en pagode, marchâmes le long de terrasses qui surplombaient des jardins foisonnants de fleurs, puis sous les hautes arches de ponts qui enjambaient des bassins couverts de lotus et de minuscules ruisseaux où nageaient des poissons dorés. Partout, des serviteurs des deux sexes richement habillés, Han pour la plupart, se hâtaient à leur tâche avec humilité, tandis que des gardes mongols en grand uniforme, rigides comme des statues, arboraient fièrement des armes dont ils semblaient bien décidés à faire usage, et que se promenaient au fil des couloirs de respectables nobles, courtisans drapés dans leur robe avec dignité et componction, qui ne manquaient pas d'échanger au passage avec notre guide, Lin-ngan, des signes de tête cérémonieux.

Toutes les allées à ciel ouvert étaient bordées de balustrades ciselées de motifs alambiqués et juchées sur des piliers aux

sculptures exquises, desquelles pendaient de doux carillons tintinnabulant au vent et des pompons de soie en passementerie qui bruissaient comme l'auraient fait les longs crins de la queue des chevaux.

Quant aux passages enclos de murs, que le soleil ne pouvait donc éclairer, ils baignaient dans la douce lueur de lanternes en mica coloré aux teintes pastel semblables à de petites lunes, lesquelles, noyées dans la fumée parfumée des bâtons d'encens, devenaient évanescentes. Un peu partout se laissaient admirer des objets ornementaux : élégants cadrans solaires sculptés dans le marbre, délicats paravents laqués, gongs brillamment décorés d'images de lions, de chevaux, de dragons et d'autres animaux que j'étais incapable de reconnaître, immenses vases de bronze, de porcelaine ou de jade qui débordaient de fleurs coupées...

Nous traversâmes en sens inverse la cour qui nous avait donné accès à la porte du palais lors de notre arrivée la veille au soir. Celle-ci grouillait toujours de chevaux de selle, d'ânes de bât, de chameaux, chariots, voitures et palanquins noyés dans une foule disparate. Dans cette nuée, je captai l'image de deux Mongols qui descendaient de leurs mules, dont les visages, pourtant perdus au milieu d'une quantité d'autres, me parurent familiers : ne les avais-je pas déjà vus quelque part ? Nous ayant conduits un peu plus loin, le vieux Lin-ngan nous mena devant deux imposants battants de porte abondamment ciselés, dorés, colorés et laqués, orientés plein sud ; des portes massives, si hautes et si lourdement bardées de clous décoratifs et autres bossages qu'elles avaient dû être conçues pour se protéger de géants... ou pour les enfermer. Posant un instant sa main frêle sur l'un des formidables anneaux de fer forgé sculpté en gueule de dragon, Lin-ngan nous confia dans un murmure :

— Voici le Cheng, le Hall de Justice. C'est l'heure où le khakhan délivre ses jugements aux plaignants, aux suppliants et aux scélérats venus lui demander audience. Si vous voulez bien attendre ici qu'il en ait terminé, mes seigneurs Polo, il aimerait vous accueillir immédiatement après.

Le vieil homme fragile poussa alors, sans le moindre effort apparent, ces deux lourds battants, et les portes, sans doute lestées d'ingénieux contrepoids et dotées de gonds bien huilés, s'ouvrirent toutes grandes devant nous. Il nous fit signe d'entrer puis, nous ayant suivis à l'intérieur, il les referma pour rester debout derrière nous, prêt à nous prodiguer toutes les explications utiles quant à ce qui était en train de se dérouler dans le Hall.

Le Cheng était une pièce aussi vaste que haute de plafond, semée de colonnes à bas-relief, dont les murs étaient tapissés de cuir rouge, mais totalement dénuée de meubles. Tout au bout s'élevait une plate-forme surmontée d'une sorte de trône, flanqué de chaises un peu moins élevées, aux garnitures moins travaillées. Des dignitaires y étaient assis, et l'on distinguait, dans la pénombre au-delà du dais, des silhouettes occupées à aller et venir. Entre nous et la haute estrade, une foule de mandants remplissaient la pièce d'un mur à l'autre, la plupart habillés du fruste costume paysan, quelques-uns en habit de nobles.

Même depuis la distance où nous nous trouvions, je n'eus aucun doute sur l'identité de l'homme installé sous le dais. Je l'aurais reconnu même s'il avait été pauvrement vêtu et ignominieusement entassé parmi ces roturiers, dans le Hall. Le khan Kubilaï n'avait en effet besoin ni de ce trône surélevé, ni de sa tunique de soie garnie de fourrure et tissée de fils d'or pour qu'on le distinguât entre mille : sa souveraineté se dégageait naturellement du maintien altier de sa position assise, comme s'il menait à cheval l'assaut sur un champ de bataille, mais aussi de son puissant visage taillé à coups de serpe et de la vibrante tonalité de sa voix, bien qu'il parlât rarement et sans forcer son timbre grave. Les hommes assis à ses côtés étaient presque aussi bien vêtus que lui, mais tout dans leur attitude prouvait qu'ils n'étaient que des subordonnés. Notre guide Lin-ngan, pointant discrètement du doigt et murmurant d'une voix posée, nous expliqua qui ils étaient :

— L'un d'eux est un personnage officiel appelé *Suoke,* ce qui signifie la Langue. Quatre sont des secrétaires du khakhan, qui enregistrent sur des rouleaux le compte rendu des procédures qui se déroulent ici. Huit sont ses ministres, ordonnés en quatre paires selon une hiérarchie correspondant à leur importance. Derrière le dais, ces gens qui s'affairent font l'intermédiaire avec des clercs qui vont extraire des documents des archives du Cheng, lorsqu'ils sont requis pour éclairer les délibérations.

L'homme que l'on appelait la Langue du Cheng était continuellement occupé : c'est lui qui se penchait sur la personne qui venait déposer, avant de se tourner vers l'un ou l'autre des ministres pour s'entretenir avec lui. Ces huit ministres étaient eux aussi constamment actifs, qu'ils soient en conversation avec la Langue, demandent aux clercs de leur faire parvenir tel ou tel document, échangent les uns avec les autres, ou qu'en de plus rares occasions ils sollicitent le khakhan lui-même. Les quatre secrétaires, en revanche, ne s'activaient que de temps à autre à noircir leurs papiers. Trouvant cela curieux, je fis remarquer que leurs seigneuries les ministres semblaient travailler plus dur que les simples secrétaires.

— C'est vrai, admit maître Lin-ngan. Mais les scribes ne se donnent la peine de prendre en note, de toute cette procédure, que les mots prononcés par le khan Kubilaï en personne. Tout le reste n'est que discussions préalables et prolégomènes ; la parole que distille le khakhan suffit à récapituler toutes les autres et donc les supplante.

Une si vaste pièce bondée à ce point aurait dû être bruyante, emplie des échos de conversations multiples. Au lieu de cela, la foule était d'un calme exemplaire, aussi silencieuse que l'assistance d'une église absorbée dans la célébration d'un office. Les gens ne se levaient pour aller vers le dais que l'un après l'autre, s'adressant exclusivement à l'officiel appelé la Langue et le faisant dans un murmure si respectueux et craintif que les assistants situés au fond de la salle, comme nous, ne pouvaient rien en percevoir, jusqu'à ce que, les délibérations achevées, le jugement fût rendu public par la Langue.

Lin-ngan précisa :

— Durant le Cheng, nul autre que les ministres ou la Langue ne peut s'adresser directement au khan Kubilaï, et inversement. La personne venue déposer expose sa requête ou sa plainte à la Langue, qui soumet le cas à l'un des deux ministres subalternes. Si cet officiel estime que la question est d'importance suffisante, il sollicite son supérieur hiérarchique, et, quel que soit le niveau où elle remonte, un jugement est alors proposé à la Langue qui en réfère au khakhan. Celui-ci peut alors donner son assentiment, modifier la sentence ou en prendre le contre-pied. Ce n'est qu'ensuite que la Langue prononce à haute voix le décret final – dommages à verser au plaignant ou à exiger d'un défenseur, sanction décidée ou non-lieu prononcé sur l'affaire – de façon qu'il soit entendu non seulement par la personne venue déposer, mais aussi par tous dans la salle. Alors, la question est résolue à jamais.

Je me rendis bien compte que ce Cheng de Khanbalik n'avait rien à voir avec le Divan de Bagdad, où chaque cas était prétexte à pourparlers et devait déboucher sur un accord mutuel entre le shah, son *wazir* et un aréopage d'imams et de muftis. Ici, l'on discutait certes d'abord la question au niveau des ministres, mais le verdict qui en découlait était issu du seul Kubilaï, dont les jugements, jamais commentés, étaient sans appel. Je compris aussi que si certains étaient plutôt spirituels, quoiqu'un peu étranges, d'autres pouvaient être d'une épouvantable cruauté dans leur inventivité même.

Le vieux Lin-ngan expliquait à cet instant :

— L'agriculteur en train de déposer est le délégué d'un groupe de paysans de la province du Henan. Il rapporte que les rizières ont été entièrement dévorées par une invasion de sauterelles. La famine rôde désormais sur cette terre, et les familles sont décimées. Le délégué est venu réclamer de l'aide pour ces populations du Henan, et il demande ce que l'on peut envisager dans ce sens. Voyez, les ministres viennent d'étudier la question et d'en référer au khakhan. La Langue s'apprête à délivrer son décret.

Elle le fit, dans un mugissement en langue han que je ne pus comprendre, mais que Lin-ngan traduisit :

— Le khan Kubilaï a parlé. Avec tout le riz qu'elles ont ingurgité, les sauterelles doivent être délicieuses. Avec la permission du khakhan, les familles du Henan pourront manger ces sauterelles. Ainsi a parlé le khan Kubilaï !

— Par Dieu, murmura oncle Matteo, le vieux tyran est toujours aussi désinvolte et irrévérencieux que dans mon souvenir...

— Si le miel coule de sa bouche, la dague est toujours à sa ceinture, confirma mon père, admiratif.

Le cas suivant était celui d'un notaire de province nommé Xen-ning, chargé d'enregistrer des actes tels que des donations de terres ou des legs faits par testament. Il avait été accusé, et reconnu coupable, d'avoir falsifié ses livres de comptes pour son enrichissement personnel. La Langue proclama donc :

— Le khan Kubilaï a parlé. Tu as vécu toute ta vie grâce aux mots, notaire Xen-ning. Tu vas donc continuer d'en vivre. Tu seras prochainement incarcéré dans une cellule individuelle, et, à chaque heure de repas, on viendra te servir des morceaux de papier sur lesquels seront inscrits les mots « viande », « riz » ou « thé ». Ils te serviront de nourriture et de boisson tout le temps que tu pourras survivre. Ainsi a parlé le khan Kubilaï !

— Par ma foi, nota mon père, sa parole est coupante comme les ciseaux.

L'affaire suivante, qui fut aussi la dernière traitée ce matin-là, concernait une femme prise en flagrant délit d'adultère. Le sujet eût été considéré en temps ordinaire par trop trivial pour être plaidé devant le Cheng, expliqua le vieux Lin-ngan, n'eût été qu'il s'agissait d'une femme mongole, qui plus est l'épouse d'un fonctionnaire mongol du khanat, un certain seigneur Amursama. Ce crime était donc bien plus abominable que si elle avait été une simple Han. Son mari outragé avait poignardé son amant au moment où il les avait surpris, disait Lin-ngan,

suggérant par là que le scélérat n'avait pas subi le châtiment qu'il avait mérité. Le mari demandait donc maintenant au Cheng de statuer sur le juste destin qu'il convenait de réserver à sa femme infidèle. La requête du cocu fut dûment exaucée, et le jugement prononcé dut le satisfaire, puisque Lin-ngan traduisit :

— Le khan Kubilaï a parlé. Dame Amursana sera déférée aux bons soins du Caresseur...

— Le *caresseur ?* m'exclamai-je en riant. Je pensais qu'elle sortait justement des bras de l'un d'entre eux !

— Oui, répondit avec raideur le vieil homme, sauf que le Caresseur est ici le nom que l'on donne au Bourreau de la Cour.

— À Venise, de façon plus réaliste, nous l'appelons le Viandeur.

— C'est possible, mais il se trouve que, dans la langue han, le terme qui désigne la torture physique, *dong-xing,* et celui qui qualifie l'excitation sexuelle, *dong-qing,* sont d'une prononciation très similaire, comme vous l'entendez.

— *Gèsu,* murmurai-je.

— Je résume, fit Lin-ngan. La femme sera livrée au Caresseur, accompagnée de son mari trahi. En la présence du Caresseur, qui l'assistera si nécessaire, l'époux trompé arrachera à sa femme, uniquement à l'aide des dents et des ongles, la zone du sphincter pudendal, avec laquelle il pourra alors l'étrangler. Ainsi a parlé le khan Kubilaï !

Ni mon père ni mon oncle ne trouvant le moindre commentaire adapté à ce verdict, je raillai, l'air entendu :

— *Vakh !* Pure esbroufe que tout ceci... Le khakhan a été averti de notre présence. Il ne prononce ces jugements excentriques que dans le but de nous impressionner et de nous déconcerter ! Comme lorsque l'ilkhan Kaidu avait craché dans la bouche de son gardien.

Mon père et le mathématicien Lin-ngan me jetèrent des regards désapprobateurs, et mon oncle grogna :

— Impertinent effronté ! Crois-tu vraiment que le khan des khans s'abaisserait à essayer d'impressionner quelque être vivant que ce soit ? À plus forte raison de pauvres diables sans importance, venus d'un trou de la planète situé loin au-delà de ses domaines !

Je n'émis aucun commentaire, mais ne pris pas pour autant un air contrit, certain que mon opinion si dénigrée trouverait bientôt sa confirmation. Ce qui ne fut jamais le cas. Car l'oncle Matteo avait raison, bien sûr, et j'étais entièrement dans mon tort. J'aurais bientôt l'occasion de voir à quel point j'avais mal apprécié le tempérament du khakhan.

À cet instant, le Cheng se vidait. La masse blottie des plaignants s'était levée et franchissait d'un pas traînant la porte par laquelle nous étions entrés. Tous les officiels de justice présents à côté du dais, à l'exception du khakhan, disparurent également par quelque porte dérobée. Lorsqu'il n'y eut plus personne entre lui et nous que ses gardes, Lin-ngan déclara :

— Le khakhan nous fait signe. Approchons-nous.

Suivant l'exemple du mathématicien, nous fléchîmes les genoux pour entamer le *ko-tou* rituel destiné à montrer notre soumission au khakhan. Mais avant que nos fronts eussent touché le sol, il s'écria d'une voix chaleureuse et tonnante :

— Relevez-vous ! Debout, mes vieux amis, bienvenue à Kithai !

Il parlait en mongol, et, ne l'ayant jamais observé s'exprimer par la suite dans un autre langage, j'ignore s'il avait appris le farsi commercial ou aucun des dialectes si variés qu'on employait dans son vaste royaume. Je n'ai jamais entendu qui que ce soit s'adresser à lui dans un autre idiome que son mongol maternel. Il n'embrassa pas mon père et mon oncle comme on l'eût fait à Venise, mais fit claquer sur l'épaule de chacun un coup retentissant de la lourde paume de sa main.

— Que c'est bon de vous revoir, frères Polo. Alors, comment s'est déroulé votre voyage, *uu ?* Voici donc le premier de mes prêtres, *uu ?* Il me semble bien jeune, pour un cage ecclésiastique !

— Non, Sire, s'excusa mon père. Celui-ci est mon fils Marco, devenu lui aussi un voyageur émérite. Comme nous, il est venu se mettre au service du khakhan.

— S'il en est ainsi, qu'il soit également le bienvenu, répliqua Kubilaï en m'adressant un aimable signe de tête. Mais les prêtres, ami Nicole, suivent-ils derrière, *uu ?*

Sans prendre le ton de l'excuse, mon père et mon oncle lui exposèrent notre impossibilité à lui ramener les cent prêtres missionnaires réclamés, parce qu'ils avaient eu la malchance de rentrer durant un long interrègne papal, avec toute la désorganisation que cela avait pu entraîner dans la hiérarchie de l'Église. (Ils ne firent pas mention des deux frères prêcheurs au cœur faible qui ne nous avaient pas suivis plus loin que les côtes du Levant.) Tandis qu'ils s'expliquaient, je pris le temps d'examiner de près le monarque le plus puissant du monde.

Le khan de tous les khans venait tout juste d'avoir soixante ans, âge qui, en Occident, l'aurait classé parmi les « anciens », mais il était toujours un robuste spécimen de maturité et de virilité. En guise de couronne, il portait un casque morion en or semblable à un bol de soupe renversé, avec de petits rabats sur la nuque et sur les côtés. Ses cheveux, d'après ce que je pouvais en distinguer sous le morion, étaient gris mais encore épais. Sa moustache et sa barbe, taillées court à la mode des charpentiers sur les chantiers navals, étaient encore plus poivre que sel. Pour un Mongol, il avait les yeux plutôt arrondis et brillants d'intelligence. Son visage rubicond était patiné mais pas ridé, comme sculpté dans un noyer bien sec. Son nez court, comme celui de tous les Mongols, mais massif et plutôt rouge, était le seul élément inesthétique de sa physionomie. Ses vêtements, taillés dans la soie la plus fine, étaient ornés de dessins en brocart et enveloppaient une silhouette qui, pour être imposante, n'était en aucun cas adipeuse. Il portait aux pieds

des bottes d'un cuir d'une douceur toute particulière ; j'appris plus tard qu'elles étaient façonnées dans la peau d'un poisson dont d'aucuns allèguent qu'il a le pouvoir de soulager la goutte, seule affection dont j'aie entendu se plaindre le khakhan.

— Bien, conclut-il lorsque mon oncle et mon père eurent fini. Peut-être votre Église de Rome fait-elle preuve, après tout, d'une astucieuse sagesse en se renfermant ainsi sur ses mystères.

J'en étais alors resté à ma première opinion selon laquelle le khan Kubilaï n'était, à en juger par ses verdicts calculés à notre attention au cours du Cheng, qu'un mortel comme les autres ; or tout en lui semblait valider à présent cette vision, car il continua de bavarder avec la même légèreté qu'un homme ordinaire, un peu désœuvré, conversant avec des amis.

— Oui, votre Église fait peut-être bien de *ne pas* envoyer de missionnaires ici. J'en suis venu à me convaincre que, dans le domaine religieux, mieux vaut encore rien du tout que trop. Nous avons déjà un certain nombre de chrétiens nestoriens qui ne cessent de nous envahir et de vociférer, au point d'en devenir insupportables. Même ma propre mère, la douairière kathun Sorghaktani, depuis longtemps convertie à cette foi, est déjà si abrutie par celle-ci qu'elle me tanne d'interminables harangues, ainsi que tout païen qu'elle rencontre. Les membres de ma cour en sont venus à tout faire pour éviter de la croiser dans les couloirs. Un tel fanatisme, à l'évidence, dessert ses propres convictions. C'est pourquoi, oui, je pense que votre Église chrétienne de Rome pourrait sans doute rallier davantage de fidèles en faisant mine de se tenir à l'écart du troupeau. C'est ce que font les Juifs, vous savez. De sorte que les quelques païens qui réussissent à se faire accepter comme Juifs en sont d'autant plus flattés.

— Je vous en prie, Sire, implora mon père d'un ton anxieux, ne comparez pas la Vraie Foi avec l'hérétique secte des nestoriens. Et évitez de la mettre en parallèle avec la religion juive. Blâmez-nous si vous le voulez, Matteo et moi-même, de ne pas être rentrés au bon moment, mais je vous l'affirme en

toute sincérité, en temps ordinaire, l'Église de Rome est toute disposée à accueillir à bras ouverts ceux qui désirent être sauvés.

— Sauvés ? Mais de quoi, *uu ?* demanda vivement le khakhan.

Ce fut ma première expérience de ce trait particulier du caractère de Kubilaï, que je pus relever par la suite à de nombreuses reprises. Le khakhan pouvait être aussi agréable et loquace qu'une vieille femme, lorsque cela convenait à son humeur et à son propos. Mais lorsqu'il souhaitait savoir quelque chose, lorsqu'il recherchait une parcelle d'information, il savait émerger brutalement des nuages de la conversation, de la sienne ou de celle d'une pièce remplie d'autres personnes, pour fondre sur le sujet de son choix, tel un faucon sur une pièce de viande.

— De quoi ? balbutia oncle Matteo, interdit et pris de court. Vous voulez savoir pourquoi la Chrétienté cherche à sauver l'humanité, c'est cela ?

— C'est que nous vous l'avons déjà expliqué il y a quelques années, Sire..., enchaîna mon père. La foi qui prêche l'amour, fondée sur les paroles de Jésus, notre Christ et Sauveur, est l'unique espoir d'apporter sur la Terre paix éternelle, abondance, bien-être du corps et de l'âme, ainsi qu'une bonne volonté universelle entre les hommes. Plus, après la vie, une félicité perpétuelle dans les deux, au sein du paradis de Notre Seigneur.

J'eus l'impression que mon père avait plaidé la cause du christianisme aussi bien qu'eût pu le faire n'importe quel ecclésiastique. Pourtant, le khakhan se contenta de sourire tristement et de soupirer.

— J'avais espéré que vous m'amèneriez des hommes cultivés armés d'arguments persuasifs, mes bons frères Polo. Malgré toute l'affection que je vous porte et le respect que m'inspirent vos convictions, je crains fort que, comme ma

douairière de mère et les missionnaires que j'ai déjà pu rencontrer, vous n'ayez à offrir que des assertions infondées.

Et avant même que mon père ou mon oncle puissent se lancer de nouveau dans un prêche, Kubilaï dériva sur une autre de ses périphrases :

— Bien sûr, je me souviens que vous m'avez expliqué comment Jésus était venu sur Terre, en apportant son message et sa promesse. C'était il y a plus de mille deux cents ans, avez-vous dit. Vous savez, j'ai déjà moi-même atteint un certain âge et me suis penché sur l'histoire des temps qui m'ont précédé. Or il semble bien qu'à toutes les époques des religions de toutes sortes aient tenu ce genre de promesses de paix universelle, de bonté, de bonne santé et de fraternité entre les hommes, dans un bonheur intégral, avec même, en prime, un peu de paradis après cela. De ce qui pourrait se produire après la mort, je ne sais rien. Mais d'après ce que je peux voir, l'immense majorité des habitants de cette Terre, y compris ceux qui prient et pratiquent un culte avec une dévotion et une foi sincères, demeurent pauvres, malades, malheureux, insatisfaits, et vivent la plupart du temps dans la détestation de leur prochain, même quand ils ne sont pas positivement en guerre, ce qui est rare.

Mon père ouvrit la bouche, peut-être pour émettre un commentaire sur l'incongruité de voir un Mongol déplorant la guerre, mais le khakhan avait déjà repris :

— Le peuple Han conte la légende d'un oiseau appelé le *jing-wei*. Depuis que le monde est monde, le *jing-wei* transporte des cailloux dans son bec, afin de combler la mer de Kithai sans limites et sans fond, dans le but d'en faire une terre ferme. Et le *jing-wei* poursuivra ce dessein jusqu'à la fin des temps. Il doit en être de même des formes de foi, des religions et des dévotions quelles qu'elles soient. Vous pourrez difficilement nier que votre Église chrétienne joue au *jing-wei* depuis quelque douze siècles, passant son temps à promettre ce qu'elle ne peut tenir.

— Vous croyez, Sire ? répliqua mon père. Assez de cailloux finiront *immanquablement* par combler la mer. Même celle de Kithai, un jour...

— Jamais, ami Nicolò, contra le khakhan, catégorique. Nos savants cosmographes ont prouvé que le monde est plus liquide que solide. Il n'y aura pas assez de pierres.

— Nul fait ne saurait prévaloir contre la foi, Sire.

— Ni contre une inflexible folie, je le crains. Bien..., à présent, assez de tout ceci. Vous êtes des hommes en qui j'avais placé ma confiance ; or, en ne me ramenant pas les prêtres que je vous avais demandés, vous avez trahi cette confiance. Cependant nous avons une coutume, ici : celle de ne point parler avec mépris, en la présence de tiers, des gens de bonne naissance.

Il se tourna vers le mathématicien qui avait écouté ces échanges avec une expression polie d'ennui.

— Maître Lin-ngan, auriez-vous l'aimable obligeance de bien vouloir vous retirer ? Laissez-moi seul avec ces messieurs Polo, pendant que je les châtierai d'avoir ainsi manqué à leur parole.

J'étais éberlué, en colère et pas très rassuré. Voilà pourquoi il avait tant tenu à ce que nous assistions aux séances du Cheng, à observer ses jugements capricieux... Juste pour se donner le plaisir de nous voir trembler, emplis d'effroi, avant même que nous l'ayons entendu prononcer sa sentence contre nous ! N'avions-nous donc parcouru cet épuisant chemin que pour subir quelque châtiment ? Mais il me surprit de nouveau. Dès que Lin-ngan eut disparu, il gloussa et nous confia, facétieux :

— Voilà. Les Han sont connus pour être d'invétérées pipelettes, et Lin-ngan est un Han dans la plus pure acception du terme. Toute la cour savait déjà l'existence de votre mission concernant les prêtres. On racontera désormais partout que notre conversation ne concernait rien d'autre. Nous pouvons donc passer au reste !

Oncle Matteo reprit en souriant :

— C'est que... il y a de nombreux restes à traiter, Sire. Par quoi voulez-vous commencer ?

— On m'a fait savoir que votre route vous avait conduits droit entre les mains de mon cousin Kaidu et qu'il avait refermé ses serres sur vous quelque temps.

— Cela n'a pas duré bien longtemps, Sire, expliqua mon père en faisant un signe dans ma direction. Marco, là-bas, nous a aidés de la façon la plus ingénieuse à nous débarrasser de lui, mais nous vous raconterons cela une prochaine fois. Kaidu avait l'intention de piller les cadeaux que nous vous avons apportés de la part de vos seigneurs liges, le shah de Perse et le sultan de l'Inde aryenne... Sans l'intervention de Marco, votre cousin aurait tout confisqué.

Le khakhan hocha une nouvelle fois la tête dans ma direction, brièvement toutefois, avant de se retourner vers mon père et mon oncle.

— Kaidu ne vous a rien pris, *uu ?*

— Rien, Sire. Dès que vous en donnerez l'ordre, nous ferons apporter et étaler devant vous une fortune en or, en joyaux et en parures...

— *Vakh !* coupa le khakhan. Au diable ces babioles. Qu'en est-il des cartes, *uu ?* En dehors de ces misérables prêtres, vous m'aviez promis de revenir avec des cartes. Les avez-vous dessinées, *uu ?* Kaidu vous les a-t-il dérobées, *uu ?* J'aurais gaiement accepté qu'il vole tout, sauf ça !

J'étais, on pourra le comprendre, déconcerté par ces changements de sujet si fréquents et rapides, en cours de conversation. Non seulement le khakhan n'était pas du tout en train de nous châtier, mais il nous interrogeait, et sur un sujet auquel je ne m'attendais pas de sa part. Il y avait déjà largement de quoi s'étrangler de surprise à entendre un homme s'exclamer « *Vakh !* » face à des babioles qui auraient permis d'acheter n'importe quel duché en Europe. Mais ce qui m'estomaquait,

c'était de constater que mon père et mon oncle avaient, tout ce temps, collaboré à un projet bien plus secret et plus important que la simple obtention de missionnaires.

— Les cartes sont bel et bien là, Sire. Jamais il n'est même passé par la tête de Kaidu de se préoccuper une seconde de ce genre de chose. Matteo et moi avons compilé les meilleures cartes déjà établies des régions occidentales et centrales du continent, particulièrement celles que tenait l'ilkhan Kaidu.

— Bien... Très bien..., murmurait Kubilaï. Les cartes dessinées par les Han sont insurpassables, mais elles se confinent à leurs terres. Celles que nous leur avons confisquées ont grandement facilité la conquête du pays de Kithai par les Mongols, et elles nous seront encore précieuses quand nous marcherons contre les Song. Mais les Han ont toujours superbement ignoré ce qui était situé hors de leurs frontières ; ces endroits sont pour eux indignes de considération. Si vous avez bien travaillé, alors, pour la première fois, je vais disposer de cartes de l'intégralité de la route de la soie, jusqu'aux frontières les plus lointaines de mon empire.

Rayonnant de satisfaction, il balaya la salle du regard et prit conscience de ma présence. Peut-être prit-il ma contenance hébétée – je le regardais bouche bée – pour un air de conscience affligée, car il se mit à rayonner encore plus largement et précisa, s'adressant cette fois directement à moi :

— J'ai déjà promis, jeune Polo, de ne jamais utiliser ces cartes au cours d'une campagne des Mongols contre le territoire ou les possessions du doge de Venise.

Puis, se retournant vers mon père et mon oncle :

— Je m'arrangerai pour nous réserver une prochaine audience privée, que nous nous asseyions autour d'une table pour étudier ces cartes ensemble. Dans cette optique, une chambre particulière et une équipe de domestiques vous ont été réservées à chacun dans la résidence principale du palais, à proximité immédiate de mes appartements.

Il ajouta, après réflexion :

— Votre neveu pourra résider dans l'une ou l'autre de ces suites, à votre convenance.

Chose curieuse, en dépit de l'acuité de Kubilaï dans tous les autres domaines, de sa connaissance de l'humain et de son expérience, jamais, durant les années que nous devions passer ensemble, il ne prit la peine de se souvenir de qui j'étais le fils et de qui j'étais le neveu.

— Pour ce soir, poursuivit-il, j'ai prévu un banquet de bienvenue, au cours duquel vous rencontrerez deux autres visiteurs fraîchement arrivés de l'Ouest, et nous aborderons tous ensemble la question de l'insubordination de mon cousin Kaidu. À présent, Lin-ngan vous attend dehors pour vous escorter vers vos nouveaux quartiers.

Nous esquissâmes tous un *ko-tou*, et de nouveau, comme il le ferait toujours, il nous fit relever sans nous laisser nous incliner très bas, ajoutant simplement, avant que nous prenions congé de lui :

— À ce soir, amis Polo.

2

Comme je l'ai dit, ce fut la première fois que je me rendis compte que mon père et mon oncle, à travers leur collationnement assidu des données cartographiques, avaient travaillé au moins en partie pour le khan Kubilaï, et c'est ici pour la première fois que je le révèle. Je ne l'avais pas mentionné dans le précédent compte rendu de mes voyages et des leurs, car à cette époque mon père était encore vivant, et j'hésitais à provoquer involontairement la moindre suspicion qu'il ait pu, ce faisant, servir l'inimitié de la Horde mongole à l'encontre de notre Occident chrétien. Mais, on l'a vu, les Mongols n'ont jamais tenté une nouvelle fois ni d'envahir, ni même de menacer l'Ouest. Nos principaux ennemis, depuis de nombreuses années maintenant, sont restés les Sarrasins musulmans, contre lesquels les Mongols ont même été au contraire, à maintes reprises, nos alliés.

En attendant, conformément à ce que mes père et oncle n'avaient cessé de promouvoir, Venise et le reste de l'Europe ont clairement profité d'un enrichissement du commerce avec l'Orient, échanges largement facilités par toutes les copies des cartes de la route de la soie que nous avions, nous autres Polo, rapportées de là-bas. Je ne vois donc plus vraiment l'intérêt de perpétuer la fiction absurde selon laquelle Nicolo et Matteo Polo auraient traversé par deux fois l'étendue de l'Asie tout entière dans le simple but d'y conduire un troupeau de prêtres. Pas plus que je n'ai cherché à nier que moi, Marco Polo, j'étais aussi devenu un agent, voyageur et observateur, ainsi qu'un cartographe au service du khan Kubilaï. Mais laissez-moi en venir maintenant aux prémisses de cette collaboration, en vous contant sous quels auspices et dans quelles circonstances j'ai pu réussir à entrer dans les bonnes grâces du khakhan, au point qu'il m'a confié par la suite de telles missions.

La première fois que j'attirai son attention, ce fut lors du banquet qu'il donna en l'honneur de notre arrivée. Et cependant, on va le voir, il s'en était fallu de peu que le premier ordre que donna Kubilaï me concernant fut de me confier aux bons soins du Caresseur, avec pour instruction d'enserrer mon cou avec mon sphincter.

Le banquet avait été installé dans la plus grande salle du bâtiment principal du palais, un hall qui, se vanta auprès de moi l'un des invités, pouvait accueillir un total de six mille dîneurs à la fois. Le haut plafond était soutenu par des piliers qui semblaient en or massif, tourmentés de mille circonvolutions incrustées de pierres précieuses et de jade. Les murs étaient faits de panneaux de bois richement sculptés et de cuir repoussé aux motifs d'une rare finesse, tendus en certains endroits de *qali* persans et de rouleaux peints à la mode han, ornés dans tous les espaces restants d'un assortiment de trophées de chasse mongols. Ceux-ci incluaient des têtes de lion rugissant, de léopard tacheté et d'artak aux longues cornes (ou « moutons de Marco »), ainsi que de grosses créatures ressemblant vaguement à des ours appelés *da-mao-xiong*, dont la tête était d'un saisissant blanc de neige, hormis les oreilles, toutes noires, ainsi que les yeux.

Ces trophées provenaient vraisemblablement des chasses personnelles du khakhan, car l'amour qu'il vouait à cette activité était de notoriété publique. Il passait chacune de ses journées libres à traquer le gibier dans la forêt ou à travers champs. Même ici, dans cette salle de banquet, son amour pour le plus viril des sports était évident, car les invités assis le plus près de lui n'étaient autres que ses meilleurs compagnons de chasse. Sur chacun des bras de sa chaise en forme de trône était perché un faucon chasseur encapuchonné, et aux pieds de devant était attaché un chat de traque appelé *chita*. Cet animal s'apparente au léopard tacheté, mais il est plus petit et a les pattes proportionnellement plus longues. Il diffère de beaucoup d'autres félins par le fait qu'il est incapable de grimper aux arbres, et ce qui l'en distingue radicalement, c'est qu'il obéit aux ordres de son maître lorsque celui-ci lui demande de courser un

gibier et de l'abattre. Pour l'instant, les faucons tout comme les *chita* se tenaient parfaitement tranquilles, se contentant d'accepter poliment de temps à autre les bons morceaux que leur présentait Kubilaï, qui les nourrissait à mains nues.

Il n'y avait pas six milles convives ce soir-là, aussi avait-on divisé le hall en salons indépendants à l'aide de panneaux laqués noirs, or et rouges, afin de créer des espaces plus intimes pour des groupes restreints. Nous n'en étions pas moins, à notre table, environ deux cents personnes, plus à peu près autant de serviteurs et un ballet constamment changeant de musiciens et d'artistes. Avec la respiration des invités, leur transpiration et les savoureuses vapeurs qui montaient des plats que l'on nous servait, il aurait dû faire très chaud, même dans ce vaste hall, par cette nuit de fin d'été. Mais bien que nous fussions entourés de panneaux et que toutes les issues de la pièce fussent closes, une mystérieuse brise y soufflait. Je n'appris qu'un peu plus tard par quel moyen simple et ingénieux cette fraîcheur pouvait circuler. Mais il y avait d'autres mystères, dans cette salle, qui ne manquèrent pas de me faire rouler des yeux ronds, de me faire frissonner et d'allumer en moi mille questions, car jamais je n'ai su les résoudre clairement.

Au milieu de chacune des tables, par exemple, trônait un arbre factice en argent massif, dont les feuilles, les branches et les brindilles s'agitaient doucement au souffle de la brise artificielle qui balayait le hall. Autour du tronc argenté de cet arbre étaient enroulés quatre serpents d'or. Leur queue était entortillée parmi les branches du haut, et leur tête s'ouvrait plus bas, dans une attitude menaçante, au-dessus de quatre immenses vases de porcelaine. Ceux-ci étaient taillés en forme de lions fantastiques, la gueule béante et la tête rejetée en arrière. D'autres créatures artificielles parsemaient la salle. Sur quelques tables et sur celle où nous autres Polo étions assis, se dressait un paon saisissant de vie mais tout en or, aux plumes délicatement articulées colorées d'incrustations d'émail. Et voici quels mystères ils recelaient. Dès que le khan Kubilaï demandait à boire – et seulement lorsque *lui* le réclamait à voix haute, à l'exclusion de tout autre –, ces animaux en métal précieux

effectuaient des choses merveilleuses. Je vais vous les conter, bien que je ne nourrisse aucun espoir d'être cru.

— *Kumis* ! commanda Kubilaï.

À cet instant, l'un des serpents enroulés au tronc dégorgea de sa bouche ouverte un flot du liquide nacré, qui tomba dans le vase en forme de lion situé dessous. Un serviteur apporta le vase à la table du khakhan, puis versa le breuvage dans son gobelet incrusté de pierres fines, avant de passer à ceux des invités. Chacun trempa ses lèvres et vérifia qu'il s'agissait bien du *kumis* issu du lait de jument, puis tous frappèrent des mains pour applaudir cette merveille. Immédiatement, une autre chose tout aussi merveilleuse se produisit. Le paon doré posé sur la table, ainsi que tous ses congénères présents dans la salle, se mit à applaudir lui aussi, en déployant et en faisant battre ses ailes d'or, tout en relevant sa splendide queue et en l'étalant en éventail.

— *Arkhi* ! cria ensuite le khakhan.

Le second serpent sur l'arbre dégorgea sa mesure dans le second vase léonin, et un serviteur ayant versé la boisson, chacun put constater qu'elle était, de qualité comme au goût, plus fine et nettement supérieure au simple *kumis.* Tous applaudirent, le paon fit de même. Tous ces animaux, les serpents verseurs ou les oiseaux exubérants, n'étaient actionnés, ne l'oubliez pas, par aucune intervention humaine. Je me rapprochai à plusieurs reprises pour les examiner, chaque fois au moment précis où ils se mettaient à bouger, et je ne distinguai ni fils, ni cordes, ni leviers d'aucune sorte qui eussent pu être manipulés à distance.

— *Mao-tai !* commanda le khakhan.

L'ensemble de ces activités se répétèrent, du serpent cracheur aux ébats des paons. La liqueur dispensée par le serpent numéro trois, le *mao-tai,* était nouvelle pour moi : jaunâtre, elle était légèrement sirupeuse et d'une saveur acide. Le dîneur mongol placé juste à côté de moi me conseilla de me méfier de la puissance de ce breuvage, dont il me fit la

démonstration immédiate. Il prit une petite coupelle de porcelaine remplie de cette liqueur et l'inclina contre la flamme d'une des chandelles posées sur la table. Le *mao-tai* s'embrasa d'une grésillante flamme bleue et brûla comme l'aurait fait de l'huile de naphte durant cinq bonnes minutes, avant de se consumer totalement. J'ai cru comprendre que le *mao-tai* était concocté par les Han à partir du millet ; c'est pourtant une boisson tout sauf ordinaire, capable de vous enflammer le ventre et l'esprit comme sous l'effet d'un feu.

— *Pu-tao !*

Tel fut le quatrième commandement crié par le khakhan à l'intention des serpents du vase. Ce mot signifie « vin ». Mais ici, à la consternation de tous les invités présents, *il ne se passa rien*. Le quatrième serpent resta inerte, désespérément sec, et nous étions tous assis immobiles, captivés, presque angoissés, le regardant et nous demandant ce qui n'allait pas. Le khakhan, pourtant, continuait de sourire, débordant d'une secrète jubilation et jouissant apparemment du vibrant suspense, jusqu'à ce qu'il nous dévoile le tour le plus magique de l'opération. Il répéta « *Pu-tao !* », mais y ajouta « *hong !* » (et plus tard *« bai ! »),* à quoi le quatrième serpent répondit en se mettant à offrir du vin rouge *(hong)* ou blanc *(bai),* ce qui déclencha une tempête de vivats et de nouveaux applaudissements de la part des invités, et provoqua chez les paons une agitation si frénétique qu'il tomba des paillettes de leurs plumes dorées.

Les invités présents au banquet ce soir-là, en-dehors des visiteurs auxquels on souhaitait la bienvenue, étaient les plus puissants seigneurs, ministres et courtisans du khanat, plus quelques femmes que je considérai comme leurs épouses. Parmi ces seigneuries, on pouvait voir, en plus des Mongols et des Han, des Arabes et certains Persans reconnaissables à leur teint. Les femmes, en revanche, n'étaient à l'évidence que les compagnes non musulmanes des deux premiers peuples cités ; si les Arabes et les Persans étaient mariés, leurs épouses n'étaient pas autorisées à se joindre à nous. Tous les hommes

étaient vêtus de soieries délicatement ornées de brocart, quelques-uns les portant en robe, comme le khakhan, les autres Mongols et les Han, d'autres sous forme de *paï-jamah* et de turbans enroulés autour de la tête, à la mode persane, les derniers arborant l'aba et le keffieh des Arabes.

Les femmes étaient plus apprêtées. Les dames Han avaient toutes poudré leur visage ivoirin pour lui donner la blancheur de la neige et portaient leurs cheveux noirs et brillants remontés en volumineux chignons maintenus en l'air par de longs instruments ornés de pierres précieuses qu'elles appelaient « cuillers à cheveux ». Les Mongoles avaient le teint légèrement plus foncé, de nuance fauve, et je fus très intéressé de constater que, contrairement à leurs sœurs nomades des plaines, ces femmes n'avaient ni la peau tannée comme du cuir par le vent et le soleil, ni le corps trop musclé. Leur coiffure était encore plus élaborée que celle des Han. Leurs cheveux, d'un noir tirant sur le rouge, contrairement à ceux des Han qui tendaient vers le bleu, étaient, un peu à la façon de cornes de bélier, nattés sur une structure en forme de croissant qui remontait des deux côtés de la tête et ornés de guirlandes de pendentifs scintillants. De même, bien que vêtues de robes, comme les dames Han, elles portaient en outre, dressés sur leurs épaules, d'épais rubans de soie rembourrée tels des ailerons.

Le khakhan était installé à table en compagnie des membres de sa famille la plus proche. Cinq ou six de ses douze fils légitimes trônaient à sa droite. Immédiatement à sa gauche était assise sa première et principale épouse, la khatun Jamui, précédant sa vieille mère, la douairière khatun Sorghaktani, et ses trois autres femmes. Kubilaï avait aussi un harem constamment changeant de concubines, toutes plus jeunes que ses épouses. L'actuel contingent était installé à une table séparée. Le khakhan avait eu en tout vingt-cinq autres fils de ses jeunes amantes, plus un certain nombre de filles, légitimes ou bâtardes.

La zone réservée au dîner était divisée de façon que les hommes se trouvent à la droite de Kubilaï, les femmes à sa

gauche. La table la plus proche de celle du khakhan, située à portée de voix et d'oreille, était celle qu'on nous avait réservée, à nous autres Polo, et un jeune dignitaire mongol, qui s'avéra âgé de dix ans de plus que moi, avait été désigné pour s'installer avec nous, afin de nous faire la conversation, de traduire si nécessaire les propos échangés, de nous expliquer la composition des plats complexes et peu connus qu'on nous servirait, etc. Ce jeune homme, qui répondait au nom de Chingkim, était l'officier principal du *wang* de Khanbalik, ce qui équivalait en Occident au poste de maire (ou *podestà,* comme on dit à Venise). J'en déduisis que nous n'avions eu droit, en guise de compagnon de table, qu'à un fonctionnaire somme toute assez modeste.

De façon plus cérémonieuse, le khakhan nous présenta aux autres hauts dignitaires et ministres des tables voisines. Je n'essaierai pas d'en dresser la liste, tant étaient nombreux leurs grades et leurs distinctions, mais beaucoup portaient des titres dont jamais je n'avais entendu parler dans aucune cour auparavant, tels que le Maître des Beaux-Arts de l'Encre noire (qui n'était autre que le poète officiel de la cour), le Maître des Chiens, Faucons et Guépards (le responsable des chasses royales), le Maître de la Peinture sans Contour (l'artiste principal de la cour), le Chef des Secrétaires et des Scribes, ainsi que l'Archiviste des Prodiges et Merveilles, le Greffier des Phénomènes étranges et bien d'autres encore. Mais je tiens à citer par leurs noms certains seigneurs qui me semblèrent être des pièces rapportées quelque peu étranges dans cette cour supposée mongole, à l'instar de ce Lin-ngan dont nous avions déjà fait connaissance et qui, bien qu'appartenant à la race conquise des Han, occupait l'important poste de Mathématicien de la Cour.

Le jeune Chingkim semblait posséder le titre le plus élevé qu'ait accordé Kubilaï à tous ses compatriotes mongols, et il n'était que *wang,* maire de Khanbalik. Par opposition, le Premier ministre du khakhan, dont la charge portait le titre han de *Jing-siang,* n'était ni l'un des conquérants mongols, ni l'un de leurs sujets Han. C'était un Arabe nommé Ahmad az-

Fenaket, qui préférait être désigné du nom arabe que l'on donnait à son poste, celui de *wali.* Quel que soit le titre honorifique par lequel on s'adressait à lui *(Jing-siang,* Premier ministre ou *wali),* Ahmad était le numéro deux de toute la hiérarchie de l'Empire mongol, subordonné aux seuls ordres du khakhan en personne. De fait, il était aussi le vice-régent, ce qui signifiait qu'il avait toute latitude pour gouverner l'empire dès que Kubilaï était absent, qu'il fut engagé dans une chasse, dans une guerre ou occupé à toute autre opération susceptible de l'éloigner. Ahmad était enfin ministre des Finances et, à ce titre, il maîtrisait les cordons de la bourse de l'empire dans son intégralité.

Il me sembla tout aussi étrange que le ministre de la Guerre de l'Empire mongol – par excellence l'activité par laquelle s'étaient illustrés les Mongols, et certainement celle qu'ils affectionnaient le plus – ne fut pas un Mongol, mais un gentilhomme Han appelé Chao Meng-fu. Pour sa part, l'Astronome de la Cour était un Persan du nom de Jamal ud-Din, natif de la lointaine Ispahan, et le Médecin de la Cour, un Byzantin, fils de l'encore plus lointaine cité de Constantinople, le *hakim* Gansui. Le personnel du palais comprenait d'autres membres, absents ce soir-là, d'origines étrangères encore plus étonnantes, dont je devais faire, ultérieurement, la connaissance.

Le khakhan nous avait promis que nous verrions lors de ce banquet « deux autres visiteurs fraîchement arrivés de l'Ouest ». Ils étaient assis à une table proche de la nôtre, mais ce n'étaient pas des gens de l'Ouest. Il s'agissait des deux hommes Han que j'avais vus descendre de leurs mules dans la cour du palais, le soir de notre arrivée, et que j'avais toujours la curieuse sensation d'avoir déjà croisés.

Les tables où nous étions installés étaient couvertes d'une marqueterie rose et lavande incrustée de ce qui me sembla être des pierres précieuses. C'était le cas, comme le confirma notre compagnon de table Chingkim :

— Des améthystes, me dit-il. Nous autres Mongols avons beaucoup appris des Han. Et leurs médecins sont formels : une fois serties d'améthystes pourpres, ces tables préservent de l'ivresse ceux qui y prennent place.

Je trouvai cela fort intéressant, mais j'avoue que j'aurais été tout aussi intéressé de voir à quoi aurait ressemblé notre noble compagnie sans cette influence bénéfique des améthystes. Kubilaï n'était en effet pas le seul à réclamer *kumis, arkhi, mao-tai* et *pu-tao.* Même parmi les résidents arabes et persans, le seul à demeurer aussi sobre que doit l'être tout musulman était le *wali* Ahmad. Et la beuverie ne se limitait pas aux invités mâles, car les femmes mongoles, qui y participaient aussi, parlaient d'une voix de plus en plus rauque et en devenaient presque paillardes. Les femmes Han, pour leur part, s'en tenaient au vin et, leur consommation se limitant à quelques gorgées prises à intervalles éloignés, elles conservaient une dignité et une réserve toutes féminines.

La joyeuse compagnie ne sombra pas tout entière et immédiatement dans l'ivresse. Le banquet fut ouvert à ce que l'on appelle à Kithai l'Heure du Coq, et les premiers invités ne commencèrent à vaciller et à glisser insensiblement sous les tables d'améthyste que lorsque l'Heure du Tigre fut bien entamée. En d'autres termes, les festivités, qui avaient débuté en début de soirée et se prolongèrent jusqu'aux premières heures du lendemain, ne furent marquées d'une ébriété générale qu'à partir de la dixième ou onzième heure de cette longue demi-journée d'agapes.

— Ici, c'est de l'onyx, m'indiqua Chingkim, désignant du doigt l'étendue qui entourait l'arbre aux serpents dispensateurs de boissons variées, sur laquelle luttaient alors deux mastodontes turcs à moitié nus et suants qui tentaient de se démembrer mutuellement, à l'amusement général. Les médecins Han, poursuivit-il, en ont conclu que la pierre noire qu'est l'onyx insuffle force et vigueur à ceux qui la touchent. C'est pourquoi l'aire de lutte s'en trouve ainsi pavée.

Lorsque les deux combattants turcs se furent bien estropiés, à la satisfaction de tous, nous dûmes subir le chant peu mélodieux de jeunes femmes de l'ethnie ouzbek, aux robes semées de rubis, d'émeraudes et de saphirs. Les chanteuses avaient de jolis visages, mais extraordinairement plats, comme si leurs traits avaient été peints sur l'avant de leur tête. Elles miaulèrent à notre intention d'incompréhensibles et interminables ballades de leur crû, avec des voix qui rappelaient assez le grincement des roues mal huilées d'un chariot. Après quoi des musiciens samoyèdes interprétèrent plusieurs morceaux tout aussi dissonants, délivrant leur solide cacophonie à l'aide de tambours, de cymbales et de pipeaux semblables à nos *fagotti* et à nos *dulzainas.*

Ensuite se produisirent des jongleurs Han, bien plus distrayants, car ils opéraient à la fois silencieusement et avec une incroyable dextérité. Il était étourdissant de voir les tours qu'ils réussissaient à l'aide d'épées, de cordes nouées et de torches enflammées, et le nombre d'objets qu'ils parvenaient à lancer et à maintenir en l'air, virevoltants simultanément. Lorsqu'ils se mirent à faire tournoyer de la même façon des coupes de vin *intégralement remplies* sans en faire tomber une goutte, je ne pus en croire mes yeux ! Entre ces exhibitions circulait un *tulhulos,* une sorte de ménestrel mongol qui faisait grincer sur les trois cordes de sa vielle de plaintives chroniques de batailles, de victoires et de héros du passé.

Pendant ce temps, comme on s'en doute, nous mangions. Et il fallait voir comment ! Les mets nous étaient servis dans des assiettes, des bols et des plats d'une porcelaine aussi fine que du papier, aux couleurs marron et crème, ou bleutés et ornés de motifs prune. Je sus plus tard que ces porcelaines, fabriquées suivant les techniques *Chi-zho* et *Jen,* étaient pour les Han des objets d'art, des pièces de collection que même leurs empereurs n'eussent jamais rêvé utiliser en guise d'ustensiles de cuisine. Pourtant, Kubilaï n'avait pas hésité à les mettre à disposition de ses hôtes. Pour leur confort, il avait également réquisitionné les meilleurs cuisiniers de Kithai, et plus encore que des porcelaines *Chi-zho* ou *Jen,* les invités n'eurent qu'à s'en

féliciter. À mesure qu'on nous apportait les nouveaux plats et que nous y goûtions, de toutes les tablées montaient des *« Hui ! »* et des *« Hao ! »* d'approbation. Le Lucullus responsable de ce délice surgit alors des cuisines en souriant et nous gratifia d'un enthousiaste *ko-tou,* honoré d'un unanime concert de claquements de langues qui résonnaient comme un champ crépitant de criquets. Je ferai remarquer que nous, les invités, dégustions nos plats à l'aide de baguettes d'ivoire sculpté, tandis que Kubilaï, et lui seul (comme me l'apprit Chingkim), utilisait des instruments taillés dans l'os de l'avant-bras d'un gibbon, parce qu'ils noircissaient dès qu'ils étaient mis en contact avec de la nourriture empoisonnée.

Notre hôte nous détailla également chaque nouveau plat déposé sur la table, dont les noms han, pour curieux qu'ils fussent, ne trahissaient en général rien du contenu et ne m'auraient par conséquent pas éclairé sur ce que je mangeais. Bien sûr, lorsque le premier mets fut annoncé sous le nom de « Lait et Roses », je ne fus guère surpris d'y reconnaître un assortiment de raisins rouges et de raisins blancs. Il faut préciser qu'au contraire de nos repas, ceux des Han débutent par fruits et noisettes et s'achèvent par un potage. Mais lorsque je fus confronté à un plat appelé « Bébés de neige », seules les explications de Chingkim purent m'apprendre qu'il s'agissait de haricots au lait caillé et de cuisses de grenouilles. Quant à celui intitulé « Perroquet vert à bec rouge au jade coupé d'or », c'était une sorte de ragoût multicolore constitué des feuilles bouillies et hachées de cette plante persane que l'on nomme *aspanakh*[1], d'une crème de champignons et de pétales de fleurs variées.

Lorsque les serviteurs posèrent devant moi des « Œufs d'un Siècle », je faillis décliner l'offre. Ce n'étaient en effet que des œufs de poules et de canes cuits durs, mais les blancs étaient d'une écœurante teinte verte, et leurs jaunes presque noirs. De surcroît, ils *sentaient* comme s'ils avaient vraiment un siècle. Chingkim m'assura qu'ils avaient été conservés dans un bain de saumure et n'étaient vieux que de soixante jours, aussi je les

[1] Épinards.

mangeai et les trouvai savoureux. Il y avait d'autres spécialités plus étranges encore. De la viande de patte d'ours, des lèvres de poisson, ainsi qu'un bouillon préparé avec la salive qu'utilise un certain oiseau pour coller les brindilles de son nid. Ou encore des pattes de pigeon en gelée et une substance gélatineuse, le *go-ba,* issue d'un champignon parasite qui pousse sur les tiges du riz... Mais je goûtai à tout, vaillamment. Certains mets étaient du reste plus aisément reconnaissables, telles des pâtes de vermicelle *miàn* de différentes formes accommodées à des sauces variées, des gnocchis farcis cuits à la vapeur, et nos familières aubergines baignant dans une sauce de poisson qui, elle, l'était peut-être moins.

Les progrès accomplis par les Mongols de leur origine jusqu'à la civilisation étaient patents. Il suffisait, pour s'en convaincre, d'observer le raffinement de ce banquet, de ceux qui y prenaient part et de l'endroit où il était organisé. Ces progrès tenaient principalement au fait qu'ils avaient su adopter la plus grande partie de la culture du peuple Han, tant en nourriture qu'en habillement, en hygiène et même en architecture.

Mais le vrai morceau de bravoure de ce banquet, son plat principal (ou *piatanza di prima portata,* comme on dit chez nous), était un mets traditionnel des Mongols adopté depuis peu par les Han. Ils l'appelaient le « Canard soufflé au vent », et Chingkim m'expliqua sa longue préparation.

Un canard mettait selon lui exactement quarante-huit jours pour passer de l'œuf à la cuisine, puis il requérait quarante-huit heures d'élaboration culinaire. Son bref temps de vie incluait trois semaines de gavage intensif, à la façon dont les Strasbourgeois de l'Alsace procèdent avec leurs oies. Une fois bien engraissé, le volatile était tué et plumé, puis nettoyé, et l'on gonflait d'air son corps éviscéré avant de le suspendre en plein vent. « Le vent du sud, pas un autre ! » précisa Chingkim. Ensuite, il était fumé et laqué de camphre, afin de le rendre bien croustillant, grâce à un feu dans lequel on avait mis cette substance à brûler. Le canard rôtissait ensuite sur un feu ordinaire, consciencieusement arrosé de vin, d'ail, de gouttes de

mélasse et d'une sauce de haricots fermentes. Il était enfin découpé en morceaux de la taille d'une bouchée – les écailles de peau noire et croustillante étant alors les parties les plus prisées –, mis à mijoter à feu doux avec des ciboules, des châtaignes d'eau et un vermicelle *miàn* translucide. S'il est un seul élément susceptible d'atténuer quelque peu le ressentiment des Han à l'égard de leurs conquérants mongols, c'est bien à mon avis le « Canard soufflé au vent ».

Après une confection de pétales de lotus sucrés et une soupe claire de melon *hami,* le tout dernier plat fut déposé sur les tables : une énorme soupière du riz bouilli le plus simple. C'était un geste purement symbolique, personne ne se servit. Le riz étant l'aliment de base du peuple Han (dans le Sud, c'est même pratiquement le seul régime), il mérite sur chaque table une place d'honneur, même sur celle d'un homme riche. Mais ses invités se doivent de ne pas y toucher, car ce serait insulter leur hôte, en lui laissant croire que les mets délicats présentés auparavant étaient insuffisants.

Ensuite, pendant que les domestiques débarrassaient les tables pour la sérieuse occupation à venir, qui consistait à boire, Kubilaï commença à converser avec mon père, mon oncle et plusieurs autres personnes. Car, comme je l'ai dit, chez les Mongols, les hommes ont pour habitude de ne pas parler durant les repas, et les autres invités s'étaient tous conformés à cette coutume. Cela n'avait semble-t-il nullement affecté les femmes mongoles, qui avaient passé, elles, le dîner entier à pérorer et à s'égosiller de conserve. Kubilaï confia à mon père et à mon oncle :

— Ces hommes, Tang et Fu (il indiquait les deux Han que j'avais déjà remarqués), sont arrivés de l'Ouest à peu près en même temps que vous. Ce sont des espions à mon service. Malins, experts dans la tâche qui est la leur et très discrets. Dès que j'ai su qu'un convoi allait se rendre du côté des domaines de mon cousin Kaidu afin de ramener des cadavres de Han à enterrer, j'ai demandé à Tang et à Fu de se joindre à la caravane.

« Voilà donc... », pensais-je, car cela m'expliquait enfin cette impression de déjà-vu. Mais je ne fis aucun commentaire. Kubilaï se tourna vers eux.

— Dites-nous donc, honorables espions, quels secrets avez-vous dénichés, dans notre province du Sin-kiang ?

Tang parla comme s'il énonçait une liste à voix haute, ce qui n'était pas du tout le cas :

— L'ilkhan Kaidu est *l'orlok* d'un *bok* comprenant un *tuk* entier, dont il peut mettre six *toman* sur le pied de guerre à tout moment.

Le khakhan ne parut pas très impressionné, mais il traduisit pour mon père et mon oncle :

— Mon cousin commande un camp de cent mille guerriers à cheval, dont soixante mille se tiennent en ordre de bataille.

Je me demandai pourquoi le khan Kubilaï avait eu recours à des espions professionnels pour obtenir à la dérobée ces informations, alors que je les avais récoltées, moi, en partageant un repas sous une yourte.

Fu parla à son tour :

— Chaque guerrier part au combat armé d'une lance, d'une massue, de son bouclier, d'au moins une épée ou une dague, d'un arc et de soixante flèches. Trente d'entre elles sont légères, à têtes fines pour les jets de longue distance. Les trente autres sont plus lourdes, à têtes plus massives pour combattre de plus près.

Je le savais fort bien, et même un peu plus : certaines pointes hurlaient et sifflaient furieusement en vol.

Tang revint à la charge :

— Afin d'être indépendant du ravitaillement du *bok*, chaque guerrier transporte également un pot en terre cuite pour chauffer sa nourriture, une petite tente et deux outres de cuir.

L'une est remplie de *kumis*, l'autre de *grut*, et il peut en vivre un bon moment sans faiblir.

Fu ajouta :

— Si, par chance, il a pu se procurer un morceau de viande, il ne perd pas de temps à le faire cuire : il le place entre sa selle et sa monture. En chevauchant, elle sera écrasée, chauffée, la sueur qui l'imprégnera la purifiera, et elle sera ainsi parfaitement consommable.

Tang reprit :

— Un guerrier qui ne dispose d'aucune autre nourriture se rassasie et étanche sa soif en buvant le sang du premier ennemi qu'il peut abattre. Il utilise la graisse du cadavre pour huiler sa selle, ses armes et son armure.

Kubilaï pinça les lèvres et lissa sa moustache d'un doigt, frémissant d'une impatience évidente, mais les deux Han n'ajoutèrent pas un mot. Alors, légèrement exaspéré, le khan murmura :

— Ces chiffres et ces détails sont certes bien beaux. Mais je sais déjà tout ce que vous me dites depuis l'âge de quatre ans, lorsque j'ai appris à monter à cheval. Quels sont l'humeur et l'état d'esprit de l'ilkhan et de ses troupes, *uu ?*

— Pas besoin d'enquête secrète pour le constater, Sire, répliqua Tang. Comme chacun le sait, tous les Mongols sont toujours prêts à combattre et désireux de s'y lancer.

— Combattre, j'entends bien ! Mais *qui, uu ?*

— Pour le moment, Sire, l'ilkhan utilise ses forces à nettoyer le Sin-kiang des bandits qui l'infestent et dans de petites escarmouches contre les Tadjiks pour sécuriser ses frontières de l'ouest.

— *Hui !* cracha Kubilaï, réprimant un bond en avant. Mais fait-il tout cela juste pour maintenir ses hommes en activité, *uu ?* Ou pré-pare-t-il leur adresse et leur agressivité à d'autres

entreprises, *uu ?* Par exemple une petite rébellion à mes frontières de l'ouest, *uu ?* C'est *cela* que je veux savoir !

Tang et Fu ne purent qu'émettre de vagues borborygmes qui tinrent lieu d'excuses à leur ignorance.

— Qui peut jamais examiner l'intérieur de la tête de l'ennemi, Sire ? Le meilleur espion ne saurait observer l'inobservable. Les faits que nous vous avons rapportés ont été glanés à force de persévérance, et nous avons pris le plus grand soin à faire en sorte de vérifier leur véracité. N'oublions pas que si, par malchance, nous avions été démasqués, nous aurions été attachés entre quatre chevaux fouettés vers les quatre horizons.

Kubilaï les couva d'un regard empreint de dédain, puis se tourna vers mon père et mon oncle.

— Vous, au moins, vous avez vu mon cousin en face, amis Polo. Qu'en avez-vous pensé, *uu ?*

Oncle Matteo articula avec prudence :

— Il est évident que Kaidu aspire à un peu plus qu'il ne possède. Et son tempérament belliqueux est patent.

— N'est-il pas de la lignée du khakhan, après tout ? ajouta mon père. Les loups ne font pas d'agneaux, il en a toujours été ainsi.

— Tout cela aussi, je le sais bien, grogna Kubilaï. Il n'y a donc ici *personne* qui ait saisi un peu plus que l'aveuglante évidence, *uu ?*

Ce dernier « *uu ?* » ne m'avait pas été adressé, mais la question me poussa à prendre la parole. D'accord, j'aurais pu exprimer avec plus de délicatesse ce que je voulais lui dire. Mais je lui en voulais encore de ce que j'avais pris pour une volonté délibérée de cruauté de sa part, lorsqu'il s'était arrangé pour que, lors du Cheng, nous assistions à ses implacables sentences. J'avais encore en tête l'idée erronée que le khan Kubilaï n'était, au fond, qu'un homme ordinaire. Peut-être aussi m'étais-je également un peu trop imbibé des boissons que dispensait

l'arbre aux serpents. Enfin, je pris la parole, et ce que j'énonçai résonna sans doute un peu plus fort qu'il n'eût été nécessaire :

— L'ilkhan Kaidu vous a qualifié, me semble-t-il, de « décadent, affecté et dégénéré », Sire. Il a dit que vous ne valiez désormais pas mieux qu'un Kalmouk.

Tous les invités m'entendirent. Tous, bien sûr, devaient savoir quelle chose infecte peut être un Kalmouk. La salle entière se figea dans un vaste silence, aussi épouvantée que consternée. Les hommes cessèrent de parler, et les plus stridentes femmes mongoles semblèrent brusquement s'étrangler. Mon père et mon oncle se couvrirent le visage de leurs mains, le *wang* Chingkim me regarda les yeux écarquillés d'horreur, les fils et les femmes du khakhan suffoquèrent à l'unisson, tandis que Tang et Fu portaient une main tremblante à la bouche, comme pris d'un petit rire intérieur ou victimes d'un renvoi. Et partout, ces visages multicolores prirent d'un seul coup une teinte uniformément pâle.

Seul celui du khan Kubilaï n'avait pas pris ce teint cendreux. Le sien avait viré au marron, et, me couvant d'un regard meurtrier, il semblait se tordre de douleur dans l'élaboration de paroles de condamnation définitives et d'ordres impérieux. S'il avait eu le temps de proférer ces mots, je le sais à présent, jamais il ne les aurait rétractés. Rien n'aurait pu atténuer mon offense, ni modérer ma sentence méritée ; les gardes m'auraient traîné vers le Caresseur, et la façon dont j'aurais été exécuté serait devenue légendaire dans Kithai. Mais comme la figure de Kubilaï continuait à travailler, signe évident qu'il venait de considérer une première réplique comme trop tendre et en étudiait une autre bien plus terrible, j'eus le temps de placer la fin de ce que je voulais exprimer :

— Pourtant, dès que retentit le tonnerre, Sire, l'ilkhan Kaidu invoque votre nom en guise de protection contre la rage de l'enfer. Il le fait à voix basse, dans un soupir, mais j'ai pu lire votre nom sur ses lèvres, Sire, et ses guerriers m'ont confié qu'il agissait bien ainsi. Si vous en doutez, Sire, vous pourrez

interroger à ce sujet les deux gardes qu'il nous a octroyés pour nous escorter, les guerriers Ussu et Donduk...

Ma voix s'éteignit dans le silence étouffant qui prévalait encore. J'entendis alors distinctement le goutte-à-goutte de quelque *kumis* ou *pu-tao* que lâchait un serpent dans le vase léonin où il se déversait. Dans ce calme impressionnant où le souffle de chacun semblait suspendu, Kubilaï garda dardés sur moi ses yeux noirs, mais son visage cessa lentement de se torturer et devint bientôt fixe comme la pierre, tandis que la coloration qui l'avait enflammé s'évanouissait. Enfin, il articula dans un murmure, mais que toute l'assistance put entendre :

— Kaidu invoque mon nom lorsqu'il est effrayé... Par le puissant dieu Tengri, cette seule information est plus importante à mes yeux que six *toman* de mes meilleurs et plus loyaux cavaliers !

3

Je repris conscience le lendemain après-midi, sur un lit de la suite de mon père, avec une tête dont j'aurais presque souhaité qu'elle eût *déjà* été tranchée par le Caresseur. La dernière chose dont je parvenais à me souvenir, au sujet du banquet, c'était lorsque le khakhan avait rugi à l'adresse du *wang* Chingkim :

— Occupez-vous du jeune Polo ! Qu'on lui donne des appartements particuliers ! Et des servantes à vingt-deux carats !

Cela m'avait paru fort gentil de sa part, mais le voir m'offrir d'immobiles soubrettes en métal, même de l'or le plus pur, me semblait dénué de tout bon sens, aussi préférai-je croire que Kubilaï était aussi saoul que je l'étais alors, comme Chingkim et tous les autres.

Toujours est-il qu'une fois que les deux servantes de mon père nous eurent aidés à nous lever, à nous baigner et à nous habiller, nous apportant ensuite à chacun une potion pour nous soulager un peu la tête (un breuvage aromatique épicé, mais si lourdement corsé de *mao-tai* que je ne pus l'avaler), Chingkim se présenta, et elles tombèrent à ses pieds dans un *ko-tou* respectueux. Le *wang*, apparemment guère plus frais que moi, poussa gentiment du pied les deux corps prosternés sur son passage et m'annonça qu'il était venu, conformément aux ordres, me conduire dans la nouvelle suite qu'on m'avait allouée.

Tandis que nous nous y rendions – ce n'était pas loin, le long du hall sur lequel donnaient les appartements de mon père et de mon oncle –, je remerciai Chingkim de sa délicate

attention et, cherchant à être poli même envers ce fonctionnaire subalterne mis à mon service, j'ajoutai :

— Je ne vois pas pourquoi le khakhan vous a choisi pour veiller à mon confort. Après tout, vous êtes le *wang* de la ville, un personnage officiel d'une certaine importance. Selon moi, les invités du palais devraient être confiés à un majordome. Il me semble qu'il y en a, dans ce palais, autant que de mouches sur un bouddhiste.

Il émit un petit rire, pas trop long afin de ne pas trop solliciter sa pauvre tête, et répondit :

— Je ne dédaigne pas m'occuper de ce genre de tâche, à l'occasion. Mon père pense qu'un homme ne peut commander efficacement que lorsqu'il a appris à obéir lui-même au moindre commandement.

— Votre père semble s'en remettre aussi facilement que le mien aux dictons les plus sages, fis-je sur un ton d'amicale complaisance. Qui est votre père, Chingkim ?

— L'homme qui précisément m'a donné cet ordre. Le khakhan Kubilaï.

— Ah bon ? m'exclamai-je, alors qu'il s'inclinait, me faisant signe d'entrer dans mes nouveaux quartiers. Vous êtes l'un de ses bâtards, sans doute ? ajoutai-je avec désinvolture, comme si j'avais parlé au fils d'un doge ou d'un pape, né de noble lignée, mais du mauvais côté de la couverture.

J'étais en train d'observer la porte d'entrée d'un air approbateur, car elle n'était pas, comme en Occident, de forme rectangulaire, ni en ogive comme une arche de style musulman. Toutes celles de ma vaste suite étaient dotées de noms variés : Porte de la Lune, Porte du Luth, du Vase, selon la forme de leurs contours.

— Cet appartement est somptueux.

Chingkim me considérait avec la même admiration que celle que je vouais aux luxueux aménagements de la suite. Il prononça tranquillement :

— Marco Polo, vous avez une façon très personnelle de vous adresser à vos aînés.

— Oh, vous n'êtes pas beaucoup plus vieux que moi, Chingkim. Quel plaisir, ces fenêtres qui ouvrent sur le jardin !

C'est vrai, j'étais un peu balourd. Mais ma tête, comme je l'ai dit, n'était pas au mieux. Et puis, durant le banquet, Chingkim n'était pas assis à la table principale, celle où avaient pris place les fils légitimes de Kubilaï. Ce souvenir me fit penser à quelque chose :

— Je n'ai vu aucune des concubines du khakhan assez âgée pour être votre mère, Chingkim. Laquelle était-ce, des femmes présentes la nuit dernière ?

— Celle qui était assise juste à côté du khakhan. Elle s'appelle Jamui.

Je ne fis guère attention à ce qu'il répondait, absorbé que j'étais dans la contemplation du lit. Celui-ci était mœlleux et équipé, à mon intention, d'un matelas à l'occidentale. Il y en avait également à ma disposition un second dans le style de ceux des Han (pour le cas, sans doute, où j'inviterais une dame de la cour dans mon lit) posé sur une sorte d'étroit piédestal de porcelaine représentant une femme allongée, dont la forme permettait d'éviter de déranger la coiffure de l'utilisatrice.

Chingkim reprit tranquillement le fil de la conversation :

— Ceux des fils de Kubilaï qui étaient assis à son côté la nuit dernière sont des *wang* des provinces et des *ortok* de l'armée.

Pour appeler mes serviteurs, il y avait un gong de bronze aussi large qu'une roue de chariot de Kachgar. Il affectait la forme d'un poisson avec une grosse tête ronde et une vaste bouche, le corps situé en dessous servant de caisse de résonance.

— J'ai été désigné *wang* de Khanbalik, continua Chingkim sur le ton du bavardage, parce que Kubilaï aime me garder auprès de lui. Et s'il m'a installé à votre table, c'est pour faire honneur à votre père et à votre oncle.

J'examinais alors une merveilleuse lampe située au salon. Elle possédait deux abat-jour en papier de forme cylindrique emboîtés l'un dans l'autre, chacun équipé de fines pales de papier que la chaleur de la flamme faisait tourner dans deux directions différentes. Ces deux cylindres étaient peints de motifs tels qu'au fil de leur mouvement ils formaient des images qui, littéralement, *bougeaient*. J'en vis plus tard d'autres du même style, mais la mienne représentait une mule en train de ruer des pattes arrière dans le derrière d'un petit homme, l'envoyant voler dans l'espace, et j'étais ravi, captivé par ce spectacle.

— Je ne suis pas le fils le plus âgé de Kubilaï, mais je suis le seul qui lui soit né de sa première épouse, la khatun Jamui. Ce qui fait de moi le prince héritier de la couronne du khanat, l'héritier présomptif du trône et du titre de mon père.

Je venais de me mettre à genoux, intrigué par l'étrange composition du tapis qui couvrait le sol. Après l'avoir scrupuleusement scruté, j'en avais déduit qu'il était composé de longues bandes d'ivoire très fines tissées, et j'avoue que jamais je n'avais vu ni entendu parler de ce matériau. Comme j'étais encore agenouillé lorsque les mots de Chingkim eurent fini de pénétrer mon cerveau encore passablement embué, il me fut facile de me laisser glisser jusqu'au sol dans l'attitude de prosternation respectueuse d'un *ko-tou*, aux pieds du futur khan de tous les khans de l'Empire mongol, que j'avais un instant auparavant qualifié de bâtard.

— Votre Altesse royale..., balbutiai-je sur le ton de l'excuse, m'adressant au tapis d'ivoire tressé sur lequel mon front était à présent écrasé, et de ce fait fort douloureux.

— Allons, relève-toi, me pria-t-il d'une voix affable. Continuons à nous appeler Marco et Chingkim. Il sera bien

temps d'égrener mes titres lorsque mon père ne sera plus de ce monde, et je pense que ce n'est pas de sitôt. Relève-toi, Marco, et viens faire la connaissance de tes deux nouvelles servantes, Biliktu et Buyantu. Ce sont d'excellentes jeunes Mongoles, sélectionnées par mes soins à ton intention.

Les demoiselles enchaînèrent quatre *ko-tou* devant Chingkim, puis quatre autres destinés à nous deux, et quatre derniers pour moi en particulier. Je marmonnai, éberlué :

— Je croyais qu'on allait m'attribuer des statues.

— Des statues ? reprit Chingkim en écho. Ah, oui, parce qu'elles sont de vingt-deux carats ! C'est le système imaginé par mon père pour les évaluer. Si tu consens à me faire servir un verre de la potion qui éclaircit les idées, je te l'expliquerai volontiers.

J'en donnai aussitôt l'ordre, demandai pour moi du *cha*, et les deux jeunes filles s'inclinèrent avant de disparaître en direction des cuisines. D'après leurs noms et leur ressemblance frappante, j'avais déduit qu'il s'agissait de deux sœurs. Elles devaient avoir mon âge et étaient bien plus jolies que la moyenne des autres femmes de leur race que j'avais vues jusque-là. Il ne faisait aucun doute qu'elles éclipsaient largement celles, d'âge moyen, qu'on avait assignées au service de mon père et de mon oncle. Lorsqu'elles revinrent avec nos boissons et que Chingkim et moi nous fumes assis sur deux bancs face à face, délicatement rafraîchis par les éventails qu'agitaient les servantes, je m'aperçus qu'elles étaient jumelles, d'une beauté égale et vêtues de costumes identiques. Il faudrait que je leur demande de s'habiller différemment, pensai-je, afin de pouvoir mieux les distinguer. Au fait, lorsqu'elles étaient déshabillées, qu'est-ce que cela pouvait bien donner ? Car cette pensée me vint bien sûr aussitôt à l'esprit, mais je la laissai filer, absorbé par ce que me disait le prince, lequel, après avoir bu longuement, s'était remis à parler.

— Mon père, comme tu le sais, a quatre épouses. Elles le reçoivent tour à tour dans leur yourte, mais...

— Leur yourte ? l'interrompis-je. Il éclata de rire.

— C'est ainsi qu'on les appelle, bien que, évidemment, nul Mongol des plaines ne les reconnaîtrait comme telles. Au vieux temps où nous étions nomades, vois-tu, un seigneur mongol installait ses femmes dans quatre endroits bien séparés de son territoire, chacune dans sa yourte, de sorte que, où qu'il se trouve, il n'ait pas à passer la nuit seul. Maintenant, bien sûr, les « yourtes » sont de splendides palais bâtis en des lieux bien plus peuplés que les *bok* de nos ancêtres. Quatre épouses, donc quatre palais. Ma mère dispose pour elle seule d'une domesticité permanente de plus de trois cents personnes. Des dames de compagnie aux valets de pied en passant par les médecins, les coiffeurs, les esclaves, les habilleuses et les astrologues... Mais j'ai dévié du sujet, je voulais t'expliquer les carats.

Il fit une pause pour se frotter doucement le visage, prit le temps d'absorber une longue goulée de son remontant et poursuivit en ces termes :

— Je pense qu'à l'âge qu'a mon père aujourd'hui, il est parfaitement capable de se contenter de ses quatre épouses légitimes, même si celles-ci ont pris quelques années. Mais il existe une vieille coutume qui consiste à ce que toutes les régions de son vaste empire, jusqu'à la Pologne ou l'Inde aryenne, lui envoient, chaque nouvelle année, la fine fleur de leurs jeunes vierges. Il ne peut décemment les prendre toutes comme concubines, ni même comme servantes, mais il ne peut pas non plus faire l'affront à ses sujets de refuser leurs cadeaux. Il fait donc distribuer ces moissons annuelles de jeunes filles afin de n'en conserver qu'un nombre raisonnable.

Chingkim vida son gobelet, et à peine l'avait-il passé sans regarder au-dessus de son épaule que déjà Biliktu (ou Buyantu) l'avait saisi et s'éloignait en trottinant.

— Chaque année, reprit-il, quand les jeunes vierges sont livrées aux ilkhans et aux *wang* des régions et des provinces, ces hommes les examinent, les analysent un peu comme on le ferait

d'un métal précieux et, selon leur beauté, leurs mensurations, leur teint, leur voix, leur chevelure, mais aussi leur grâce, leur gaieté et autres qualités, elles seront estimées à quatorze carats, à seize ou à dix-huit. On n'envoie jusqu'ici, à Khanbalik, que celles qui atteignent seize carats, et seules celles qui sont évaluées au plus haut degré de finesse et de pureté de l'or, soit vingt-quatre carats, peuvent espérer rejoindre le grand khan.

Bien que Chingkim n'ait pu entendre les pas silencieux de ma servante, il leva la main, et la soubrette arriva juste à temps pour déposer le gobelet dûment rempli entre ses doigts. Cette simultanéité ne sembla pas le surprendre le moins du monde, comme s'il avait été certain qu'il en serait ainsi, et, après avoir repris une gorgée, il continua :

— Cependant, même les quelques femmes notées à vingt-quatre carats doivent d'abord vivre un certain temps au palais en compagnie de leurs homologues plus âgées. Celles-ci en profitent pour les étudier de façon plus approfondie, en portant une attention particulière à leur attitude durant la nuit. Leur arrive-t-il de ronfler ou de remuer ? Au réveil, ont-elles les yeux brillants, l'haleine douce ? Ce n'est qu'après avoir pris connaissance des recommandations de ces femmes mûres que mon père sélectionne celles qu'il veut pour concubines au cours de l'année à venir et celles qu'il réserve à son service. Il distribue le reste, en fonction de leur valeur estimée en carats, aux grands seigneurs, aux ministres et aux favoris de sa cour, selon leur rang. Tu peux te féliciter, Marco, d'être soudain placé à un assez haut degré dans la hiérarchie pour mériter ces vierges à vingt-deux carats !

Il fit une pause et rit de nouveau :

— À dire vrai, j'ai un peu de mal à comprendre ce que tu as fait pour cela, hormis traiter des gens à qui tu devais le respect de Kalmouks et de bâtards. J'espère que les autres membres de la cour ne vont pas se mettre à imiter ta façon de parler dans l'espoir de bénéficier des mêmes faveurs.

Je me raclai la gorge et demandai :

— Tu m'as expliqué que les jeunes filles venaient de partout. Avais-tu des raisons particulières de choisir pour moi des filles de race mongole ?

— Là encore, ce sont les instructions de mon père. Tu parles déjà fort bien notre langue, mais il désire que tu atteignes une aisance parfaite. Et, c'est bien connu, les conversations sur l'oreiller constituent le moyen le plus sûr et le plus rapide pour acquérir parfaitement une langue. Pourquoi me demandes-tu cela ? Aurais-tu préféré des femmes d'une autre origine ?

— Non, non, répondis-je en hâte. Les Mongoles font justement partie des femmes que je n'ai pas encore eu l'occasion de... euh, d'analyser. J'attends cette expérience avec intérêt. Je suis très honoré, Chingkim.

Il haussa les épaules.

— Elles sont à vingt-deux carats. Presque parfaites.

Après avoir vidé de nouveau son verre, il se pencha en avant et me confia d'un air soudain sérieux, me parlant en farsi pour que les servantes ne puissent en comprendre un mot :

— Nombreux sont les seigneurs d'ici, Marco, même de rang très élevé, à n'avoir jamais été honorés à plus de seize carats par le khan Kubilaï. Je te conseille de bien t'en souvenir. Toute communauté de palais est une fourmilière qui grouille d'intrigues et de conspirations, à commencer par les petits pages ou les plongeurs d'arrière-cuisine. Beaucoup à la cour seront profondément irrités qu'un jeune homme comme *toi* n'ait pas été assigné, justement, au niveau subalterne que je viens d'évoquer. Nouvel arrivant, tu es un *Ferenghi* de surcroît, cela suffirait déjà amplement à te rendre suspect à leurs yeux. Or, soudain et de façon incompréhensible à leurs yeux, tu as été distingué. Depuis cette nuit, tu es devenu une sorte d'usurpateur, un intrus, la cible de leur jalousie et de leur mépris. Crois-moi, Marco. Personne ne te donnerait cet avertissement fraternel, et, si je le fais, c'est que je suis le seul qui le puisse. Second seulement de mon père, je suis le seul peut-être de tout le khanat à ne pas envier sa position, ni

craindre qu'il ne distribue ses faveurs à tel ou tel. Pour tous les autres, en revanche, tu constitues une menace par l'importance que tu pourrais prendre auprès de lui. Reste sur tes gardes.

— Je te crois, Chingkim, et je te remercie. Aurais-tu une suggestion à me faire pour ne pas trop apparaître, justement, comme une cible potentielle ?

— Un cavalier mongol ne chevauche jamais bien en vue, sur le sommet des collines. Il prend soin d'évoluer un peu plus bas, à l'abri de la ligne de crête.

Je m'assis et réfléchis à cette recommandation. À cet instant précis parvint de la porte qui donnait sur le hall une sorte de grattement, et l'une des servantes se coula à l'extérieur pour aller y répondre. Je ne parvenais pas à voir comment je pourrais éviter de caracoler en haut des collines tout en vivant au palais, à moins que je ne demeure en perpétuelle position de *ko-tou*. La soubrette revint dans la pièce.

— Maître Marco, il y a là un solliciteur qui a pour nom Sindbad et qui demande urgemment audience.

— Pardon ? fis-je, préoccupé par les lignes de crête. Non, désolé, je ne connais aucun Sindbad.

Chingkim me regarda et leva les sourcils, comme pour me signifier : « Des ennemis, déjà ? »

Soudain, je secouai la tête, et mes idées se remirent en place. Je réagis alors :

— Oh, bien sûr que je le connais ! Faites-le entrer.

Narine entra et courut droit vers moi, se tordant les mains d'un air affolé, les yeux et la narine centrale affreusement dilatés. Sans *ko-tou* ni salamalec préalable, il chevrota :

— Par les sept voyages de mon homonyme, maître Marco, dans quel terrible endroit sommes-nous tombés !

Je levai la main, désireux de l'empêcher de parler aussi maladroitement que j'avais pu le faire à plusieurs reprises

récemment, et me tournai vers Chingkim pour lui annoncer, dans le même langage :

— Permettez-moi, Votre Altesse royale, de vous présenter mon esclave, Narine.

— Narine ? murmura Chingkim, éberlué.

Ayant compris mon allusion, Narine s'abaissa dans un parfait *ko-tou*, puis m'honora pareillement, avant de prononcer avec douceur, mais d'un ton suppliant :

— Maître Marco, j'aurais besoin de vous demander une faveur.

— Tu peux parler en présence du prince, c'est un ami. Mais pourquoi te fais-tu appeler d'un nom d'emprunt ?

— Je vous ai cherché partout, mon maître, j'ai utilisé tous mes noms, un différent avec chaque personne que j'ai rencontrée. J'ai agi ainsi par prudence, maître, dans la mesure où je craignais pour ma vie.

— Pourquoi ? Qu'as-tu encore fait ?

— Rien, maître ! Je vous le jure ! Je me conduis même si correctement, depuis un moment, que l'enfer en piaffe de dépit. Je suis aussi innocent que l'agneau qui vient de naître. Mais c'était aussi le cas d'Ussu et de Donduk. Maître, je viens vous prier de me sauver de cette porcherie qu'on appelle la caserne. Laissez-moi vous rejoindre et loger dans vos appartements. Je m'aplatirai sur le seuil comme un chien de garde. En mémoire de toutes les fois où je vous ai sauvé la vie, maître Marco, je vous en conjure, sauvez la mienne, à présent !

— Quoi ? Je ne me souviens pas que tu m'aies jamais sauvé la vie. Chingkim semblait fort amusé, et Narine prit un air confus, ne sachant plus très bien où il en était.

— Ah bon, je ne l'ai jamais fait ? Ce devait être à un autre maître avant vous, maître. En tout cas, si je ne l'ai pas fait, c'est parce que l'occasion ne s'en est pas présentée. Mais imaginez

que quelque chose d'horrible se produise, il vaudrait mieux que je sois dans les parages et à portée directe de vous, afin que...

— Qu'as-tu dit au sujet d'Ussu et de Donduk ? coupai-je.

— C'est cela qui me fait si peur, maître. L'effrayant destin d'Ussu et de Donduk. Ils n'avaient rien fait de mal, n'est-ce pas ? N'ont-ils pas fait que leur travail, en nous escortant depuis Kachgar, et a-t-on quelque chose à leur reprocher sur la façon dont ils ont accompli leur tâche ?

Il n'attendit pas la réponse et reprit :

— Ce matin, un escadron de gardes a fait irruption. Ils ont passé les menottes à Donduk et l'ont emmené sans ménagement. Ussu et moi-même, certains qu'il s'agissait d'une méprise, avons enquêté en faisant le tour de la caserne et avons appris que Donduk allait être soumis *à la question*. Après avoir déploré un moment la situation, nous avons voulu en savoir plus, et c'est alors qu'on nous a informés que Donduk n'avait pas satisfait à l'interrogatoire et qu'on était en train de *l'enterrer*.

— *Amoredèi !* m'écriai-je. Il est mort ?

— C'est à craindre, maître. Mais un autre événement encore plus grave s'est produit. Car ils sont revenus et, cette fois, ils s'en sont pris à Ussu et l'ont emmené ! Après m'être tordu les mains d'impatience, je suis allé prendre de leurs nouvelles à tous les deux, et l'on m'a sèchement rabroué, me demandant de ne plus employer le mot de « torture ». Toujours est-il que, maintenant, Donduk a bel et bien été tué et enterré, Ussu est entre leurs mains, et qui voulez-vous qu'ils viennent martyriser, à présent, si ce n'est *moi* ? C'est pourquoi j'ai fui la caserne pour venir vous voir, et...

— Silence, intimai-je.

Je me tournai vers Chingkim d'un air interrogateur, en quête d'un éclaircissement.

— Mon père tient à en apprendre le plus possible sur son cousin Kaidu, éternellement rétif à son autorité. C'est toi-même qui as hier soir mentionné l'existence de ces deux éclaireurs, choisis dans l'escorte personnelle de Kaidu. Mon père estime sans doute qu'ils doivent être parfaitement renseignés sur leur maître et que, si une quelconque insurrection était en projet...

Il s'interrompit et regarda le fond de son gobelet.

— Eh bien... dans ce cas, le Caresseur serait le mieux placé pour les interroger.

— Comment ça, le Caresseur ? marmotta à son tour Narine, qui ignorait bien sûr de qui il s'agissait.

Je réfléchis, ce qui eut pour effet d'accentuer mon mal de tête, et, au bout d'un moment, m'adressai en ces termes à Chingkim :

— Il serait sans doute malvenu de ma part d'interférer dans des affaires où seuls des Mongols sont impliqués. Mais il se trouve que je me sens dans une certaine mesure responsable, et...

Chingkim se leva.

— Allons voir ensemble le Caresseur, décréta-t-il.

J'aurais préféré rester tranquille dans mes appartements, à faire connaissance de manière plus approfondie avec les jumelles Buyantu et Biliktu, mais je le suivis et emmenai Narine avec nous.

Nous marchâmes un bon moment, traversâmes des passages clos, des aires à ciel ouvert et replongeâmes dans d'autres couloirs, avant de descendre des escaliers qui conduisaient au sous-sol. Là, nous suivîmes un long corridor bordé de boutiques remplies d'artisans, de greniers de stockage, de réserves pleines de bric-à-brac et de caves à vin.

Bientôt, Chingkim nous guida à travers une série de pièces désertes éclairées à la torche, aux murs de pierre ruisselants d'humidité et tachetés de moisissures. Il fit soudain une pause

et, se tournant vers Narine, lui intima à mi-voix, entendant sans doute m'avertir par la même occasion :

— N'utilise jamais plus le mot de « torture », esclave. Le Caresseur est un homme susceptible, particulièrement chatouilleux, même. Ce terme lui répugne et pourrait le contrarier. Même quand un cas de force majeure l'oblige à extraire des yeux de leurs orbites pour y insérer des charbons ardents, il ne s'agit jamais de torture, c'est compris ? Appelle cela un interrogatoire, une caresse, parle de taquinerie, si tu veux, mais pas de torture. Sinon, prie de ne jamais te retrouver devant lui afin qu'il te caresse à ton tour : il pourrait ne pas avoir oublié ce manque de respect pour sa profession.

Narine se contenta de déglutir bruyamment, mais j'ajoutai pour ma part :

— Je comprends. Dans nos donjons chrétiens, on nomme officiellement cette pratique la « question ».

Chingkim nous introduisit dans une pièce qui, hormis son éclairage sépulcral et ses murs moisis, aurait pu abriter la comptabilité d'une prospère entreprise de négoce. Elle était remplie de bureaux derrière lesquels des employés attentifs étaient penchés sur des livres de comptes, des documents, des abaques, bref, toute la mécanique bureaucratique d'une entreprise bien huilée. Peut-être s'agissait-il d'un abattoir humain, mais c'était un abattoir bien tenu.

— Le Caresseur et son équipe sont des Han, me glissa en aparté Chingkim. Ils sont, pour ce genre d'affaires, bien plus efficaces que nous.

À l'évidence, même le prince héritier ne pouvait se permettre de pénétrer sans s'annoncer dans le domaine du Caresseur. Nous attendîmes donc debout jusqu'à ce que l'un des clercs Han, qui semblait être le chef, daignât s'approcher de sa haute stature, la mine sévère. Il s'entretint un moment avec le prince en langue han, et Chingkim me traduisit la teneur de l'échange :

— L'homme nommé Donduk a d'abord été entendu de façon tout à fait pacifique, mais il n'a pas accepté de livrer quoi que ce soit de ce qu'il pouvait savoir de son maître Kaidu. On est donc passé à un interrogatoire plus musclé, aux limites de l'ingéniosité du Caresseur. Mais il est demeuré réfractaire à toute collaboration et a donc, suivant l'ordre donné par mon père dans ce cas, été abandonné à la Mort des Mille. On a alors fait venir le nommé Ussu. Il a opposé lui aussi le mutisme le plus complet aux deux niveaux de questionnement et va donc subir à son tour le supplice infligé à Donduk. Ils le méritent, à coup sûr, étant des traîtres à celui qui est leur maître absolu, mon père. Cependant (et là, il s'exprima avec fierté), ils sont restés loyaux à leur ilkhan ; ils sont aussi entêtés que braves. De vrais Mongols, en somme.

— En quoi consiste cette Mort des Mille, je te prie ? m'enquis-je. Il s'agit de mille quoi ?

Chingkim répondit, toujours à voix basse :

— Marco, que tu l'appelles la mort des mille caresses, des mille cruautés ou des mille marques d'affection, qu'est-ce que ça change, au fond ? S'il reçoit mille *quoi que ce soit,* un homme meurt, quoi qu'il arrive ! Ce nom est juste censé signifier que c'est une mort atrocement longue à venir...

Tout, dans son ton, indiquait qu'il n'avait pas envie que j'approfondisse la question. Je le fis malgré tout.

— Je n'ai jamais porté Donduk dans mon cœur. Ussu, en revanche, a été un compagnon bien plus agréable au cours de notre trajet. J'aimerais savoir comment va s'achever la piste sur laquelle il est engagé.

Chingkim s'assombrit, mais retourna parler avec le clerc en chef. L'homme parut à la fois surpris et dubitatif, puis quitta le bureau par une porte ferrée de gros clous.

— Nul autre que mon père ou moi ne pourrait même envisager ce que je viens de faire, murmura Chingkim. Et crois-moi, si jamais je l'ai interrompu dans son travail, je vais devoir

inonder le Caresseur des compliments les plus hypocrites, lui formuler d'avilissantes excuses...

Je m'attendais à voir revenir le chef des employés accompagné d'une brute hirsute et monstrueuse, large d'épaules, aux bras musclés et aux sourcils broussailleux, noire de barbe comme l'était notre Viandeur de Venise, ou vêtue de rouge – comme le feu de l'enfer – à la façon du bourreau du Divan de Bagdad. Mais si l'homme parti le chercher avait l'air d'un employé, le Caresseur était quant à lui l'essence même du fonctionnaire de justice. Gris de cheveux, pâle et d'apparence frêle, l'air tatillon, méticuleux et quelque peu irritable, il était vêtu d'un habit de soie mauve très comme il faut, à la limite du guindé. Il traversa la pièce à petits pas précis et sautillants et, en dépit de son nez han, si petit qu'il en était presque ridicule, il nous toisa de haut en bas avec un mépris non dissimulé. Cet homme devait être né fonctionnaire de justice. Jamais, me dis-je, il n'aurait pu être autre chose. S'exprimant en mongol, il lâcha :

— Je suis Ping, le Caresseur. Que voulez-vous de moi ?

Sa voix était sèche, vibrante de l'indignation toute légitime du fonctionnaire que l'on dérange dans sa tâche.

— Je suis Chingkim, le prince héritier. J'aimerais que vous expliquiez, maître Ping, à mon invité d'honneur ici présent comment vous vous y prenez pour infliger à un condamné la Mort des Mille.

La créature renifla, avec toute la hauteur que lui conférait la dignité de sa fonction.

— Je n'ai pas l'habitude que l'on vienne m'importuner avec des requêtes aussi indélicates, et encore moins celle d'y répondre. De plus, les seuls invités d'honneur qui se présentent ici sont les miens.

Chingkim cultivait peut-être le respect du titre et du poste occupé par le Caresseur, mais il n'en était pas moins lui-même prince, et l'héritier présomptif. Plus encore, c'était un Mongol,

ici confronté à un simple Han. Il se redressa tout droit et cracha, implacable :

— Vous êtes un serviteur public, et nous *sommes* le public ! Vous êtes un fonctionnaire civil et vous allez être civil ! Je suis votre prince, et vous avez négligé de façon arrogante de me saluer du *ko-tou* ! Faites-le à l'instant même !

Le Caresseur Ping eut un tressaillement de recul, comme si nous l'avions bombardé d'une soudaine volée de ses charbons ardents. Il se laissa choir dans une immédiate obéissance, pour prodiguer un docile *ko-tou*. Les employés présents dans la salle contemplèrent, avec une stupeur incrédule, ce qui avait tout l'air d'être un événement sans précédent. Chingkim toisa un long moment l'homme prosterné avant de lui intimer l'ordre de se relever. Dès que Ping eut ainsi fait, il adopta une attitude empreinte de conciliation et de sollicitude, comme savent si bien le faire les employés lorsque quelqu'un a eu la témérité de leur aboyer dessus. Soudain devenu aussi servile que flagorneur, il se déclara disposé à exaucer avec ferveur le moindre vœu du prince.

Chingkim bougonna d'un ton renfrogné :

— Expliquez simplement au seigneur Marco la façon dont vous administrez la Mort des Mille.

— Mais avec plaisir, assura le Caresseur.

Il se retourna vers moi avec le même sourire patelin qu'il avait arboré face à Chingkim, m'entreprit de la même voix onctueuse, mais ses yeux posés sur moi étaient aussi froids et malveillants que ceux d'un serpent.

— Seigneur Marco..., commença-t-il. (Il prononça en fait *Signou' Ma'co,* comme le font tous les Han, mais je m'étais tellement habitué à les entendre avaler les *r* que je m'abstiendrai désormais de toute remarque à ce sujet.)

— Seigneur Marco, on l'appelle la Mort des Mille car elle nécessite un millier de petits morceaux de papier de soie, plies et mélangés dans un panier. Chacun d'eux porte un mot ou

deux, jamais plus de trois, qui désignent telle ou telle partie du corps. Le nombril, le coude gauche, la lèvre supérieure, l'orteil médian droit, et ainsi de suite. Bien sûr, le corps ne comporte pas un millier de parties susceptibles de devenir sensibles à la douleur, comme le petit doigt, ou qui commandent une fonction vitale, comme le rein. Pour être précis, le décompte traditionnel du Caresseur n'a en fait répertorié que trois cent trente-six zones de ce type. Les papiers sont donc presque tous écrits en triple : en tout cas trois cent trente-deux d'entre eux le sont, ce qui donne un total de neuf cent quatre-vingt-seize papiers. Vous m'avez bien suivi, *Signou' Ma'co ?*

— Oui, maître Ping.

— Alors, vous avez remarqué que quatre parties du corps, au lieu d'être écrites trois fois, le sont sur un seul papier. Je vous expliquerai pourquoi après, si vous ne l'avez pas deviné. Nous en sommes donc à mille, tout juste. Bien ! Chaque fois qu'un homme ou une femme est condamné à la Mort des Mille, avant que je commence à me pencher sur son cas, je fais remuer le tas dans le panier par mes assistants, afin que tous les papiers soient bien mélangés. Je le fais pour éviter autant que possible au sujet la répétition immédiate du même supplice, ce qui serait, vous le comprendrez, déplaisant pour lui, mais aussi ennuyeux pour moi.

Sa façon minutieuse de compter, le détachement avec lequel il persistait à appeler sa victime le « sujet », ainsi que la condescendance avec laquelle il me détaillait l'opération, tout suait en lui l'employé de la façon la plus exaspérante. Mais je n'étais pas assez fou pour le lui faire remarquer. Je me contentai de noter avec respect :

— Excusez-moi, maître Ping. Mais tout cela... toutes ces écritures sur des papiers plies qu'on remue... en quoi cela a-t-il rapport avec la mort ?

— La mort ? Mais qui vous parle de mort ? lâcha-t-il sèchement, comme si ce que je venais de dire était

complètement hors sujet. Nous parlons uniquement, ici, *d'extinction progressive de la vie !*

Lançant un regard sournois vers Chingkim, il ajouta :

— N'importe quel soudard, le premier barbare venu est capable de tuer. Mais dès qu'il s'agit de mener avec art un sujet sur le chemin de l'extinction progressive de la vie, alors là... là, entre en jeu toute la science du Caresseur !

— Je vois, fis-je, nerveux. Continuez, je vous prie.

— Après s'être vidé... j'entends par là entièrement soulagé, afin d'éviter d'inconvenants incidents, le sujet est solidement lié, sans excès toutefois, car il faut qu'il se sente bien, debout entre deux poteaux, afin que je puisse aisément intervenir sur n'importe quelle partie de son corps, que ce soit devant, derrière ou sur le côté, selon le cas. Ma tâche peut concerner trois cent trente-six parties distinctes, scrupuleusement répertoriées sur les papiers plies. Chacune d'entre elles requiert, évidemment, l'utilisation d'instruments spécifiques. Suivant qu'il s'agit d'opérer sur de la chair, un tendon, un muscle ou une membrane, les accessoires utilisés sont des couteaux de telle ou telle forme, des poinçons, des aiguilles, des pinces, des racloirs... Mes outils sont toujours soigneusement aiguisés et polis, et dès que mes assistants – les Epongeurs de Fluides, ainsi que les Rassembleurs de Morceaux – sont prêts à entrer en action, je commence par m'adonner à mes méditations rituelles. Ce faisant, je me mets à l'écoute non seulement des peurs du sujet, lesquelles sont en général bien visibles, mais aussi de ses appréhensions inavouées, de ses craintes les plus enfouies. Tout l'art du Caresseur réside dans sa capacité à se mettre à l'unisson de ce que peut ressentir son sujet. La légende veut d'ailleurs que le plus expert des Caresseurs qui a jamais existé ait été, il y a fort longtemps, une *femme*. Elle était capable d'entrer dans une telle empathie avec son sujet qu'elle criait, geignait et pleurait en même temps que lui, jusqu'à implorer la pitié à la même seconde.

— Justement, à propos de femmes..., intervint Narine.

Durant tout ce temps, il était resté blotti derrière moi, presque invisible. Mais tout à coup, sa curiosité lubrique avait dû reprendre le dessus et lui faire oublier sa couardise. Il s'adressa au prince en farsi :

— Les femmes diffèrent des hommes à maints égards, prince Chingkim. Je veux dire... par certaines parties de leur corps, vous voyez ? Comment le Caresseur s'y prend-il pour tenir compte de ces particularités ?

Le Caresseur recula d'un pas, épouvanté, et bégaya :

— *Qui*... Quelle est donc cette... *chose ?*

Il avait l'air d'éprouver une souveraine répulsion, comme s'il venait de piétiner un étron sur la voie publique et que celui-ci avait eu la soudaine effronterie de protester à voix haute.

— Pardonnez l'impertinence de cet esclave, maître Ping, enchaîna Chingkim sans sourciller. Cette question m'était également venue à l'esprit.

Il la traduisit donc en mongol. Le bourreau émit de nouveau un de ses reniflements pleins de suffisance et précisa avec toute sa morgue :

— Les différences entre mâles et femelles, pour ce qui est de la pratique de la Caresse, ne sont jamais que superficielles. Si le papier plié indique « joyau rouge », il désigne l'organe génital situé sur l'avant du corps, qui est simplement protubérant chez l'homme et minuscule chez la femme. S'il stipule « glande de jade » droite ou gauche, il signifie le testicule ou l'ovaire. S'il annonce « vallée profonde », il s'agit pour une femme de l'utérus et pour l'homme de son amande interne, généralement appelée le troisième testicule.

Narine, en laissant fuser un involontaire « ooh ! » de douleur, s'attira le regard outré du Caresseur.

— Bien ! Maintenant, *pourrais-je* continuer ? Aussitôt ma méditation achevée, je prélève un des papiers dans le panier, au hasard, et le déplie. Il m'indique quelle sera la première partie

du corps destinée à la Caresse. Supposons qu'il s'agisse du petit doigt gauche. Vais-je marcher droit sur mon sujet, comme le ferait un boucher, et lui scier le petit doigt gauche ? Non, évidemment. En effet, que ferais-je si, d'aventure, le papier suivant venait à nommer la même partie du corps ? Je vais donc me contenter, la première fois, d'enfoncer profondément une aiguille sous l'ongle de ce petit doigt. La seconde fois, je l'éplucherai, par exemple, sur toute sa longueur, jusqu'à l'os. Ce n'est qu'à la troisième et dernière occurrence, si elle survenait, que je sectionnerais le doigt. En règle générale, bien sûr, le deuxième papier que je tire me dirige vers une partie différente du sujet : une autre extrémité, ou le nez, la glande de jade, que sais-je. Cela posé, compte tenu de la triple désignation et du hasard total du choix, il se peut qu'occasionnellement la même partie du corps soit citée deux fois de suite ; mais, par chance, cette probabilité reste rare. Il n'est arrivé qu'une fois, durant toute ma carrière, que le même élément du corps revienne trois fois de suite. Pas banal, ce cas-là. Et mémorable. J'ai plus tard demandé au mathématicien Lin-ngan de me calculer la probabilité de l'hypothèse en question : si je me souviens bien, elle n'avait qu'une chance sur trois millions de se produire. C'était il y a des années. Son sein gauche...

L'évocation de ces temps passés sembla le plonger dans une béatitude contemplative. Au bout d'un instant, il revint brusquement à nous.

— Vous commencez peut-être à percevoir la dextérité que requiert l'art de la Caresse. Tout cela ne se réduit pas à un simple va-et-vient, à un tirage de papier suivi d'une mutilation. Non, je procède sans me presser, afin que le sujet ait tout loisir d'apprécier chaque douleur, l'une après l'autre. J'alterne d'ailleurs continuellement. Ici, une incision, là, un perçage, puis une abrasion, après cela une brûlure, un broyage... Les blessures doivent aussi varier en intensité, afin que le sujet ne ressente pas qu'une seule insoutenable agonie, mais une multitude de petites douleurs qu'il puisse clairement distinguer et surtout *localiser*. Ici, une molaire supérieure arrachée lentement et un clou enfoncé à la place, jusqu'à l'os du sinus. Là, une rupture et

une mise en morceaux de l'articulation du coude, grâce à un ingénieux étau de mon invention. Plus tard, une sonde chauffée au rouge enfilée dans le méat urinaire de son diamant rouge à lui, ou délicatement et de façon répétée appliquée sur le petit bulbe situé à l'extrémité de son organe à *elle*. Entre deux, pourquoi pas, la peau de la poitrine d'abord écorchée, puis laissée pendante comme un tablier.

J'avalai ma salive et demandai :

— Combien de temps cela dure-t-il, maître Ping ? Il eut un haussement d'épaules dédaigneux.

— Jusqu'à ce que le sujet rende l'âme. Après tout, il s'agit bien de la *Mort* des Mille. Mais nul n'est jamais mort directement de la manipulation que je lui fais subir, si vous voyez ce que je veux dire. Car là réside mon art suprême : la prolongation de cette agonie, que je porte à son degré le plus insoutenable. En d'autres termes, personne n'a jamais péri du choc de la douleur reçue. J'avoue être surpris moi-même, parfois, de la dose de souffrance qui peut être endurée et du temps qu'on parvient à la supporter. Il faut aussi le préciser, j'ai été médecin avant de devenir Caresseur, aussi j'excelle à éviter d'infliger une blessure mortelle. Je sais empêcher la mort par hémorragie, tout comme celle consécutive à un choc trop violent sur l'organisme. Mes Épongeurs savent étancher les flots de sang, et si je suis contraint de crever dès le début de la Caresse un organe délicat comme la vessie, mes Rassembleurs sont assez compétents pour replacer sans délai la bonde lorsque j'ai dû l'ôter.

— En d'autres termes, fis-je (je singeais ses propres mots), combien de temps faut-il au sujet pour périr de ces attentions ?

— Tout est une question de chance. Cela dépend des papiers qui me tombent sous la main et de l'ordre dans lequel ils arrivent. Croyez-vous en un dieu quelconque, *Signou' Ma'co ?* On pourrait présumer qu'il régule cette chance suivant l'importance du crime commis et la légitimité du châtiment

mérité. La chance, ou Dieu, peut à tout moment guider ma main vers l'un des quatre papiers dont je vous ai parlé tout à l'heure.

Il braqua ses fines paupières sur moi. J'annonçai :

— Je crois que j'ai compris. Il doit y avoir quatre parties du corps si sensibles que toute blessure qui leur serait infligée précipiterait la mort du sujet. Il échappe ainsi à la mort lente qui lui était promise.

— Bravo ! s'exclama-t-il. « La teinture indigo est plus bleue que la plante. » Si vous préférez : « L'élève dépasse le maître. » (Il me sourit finement.) Vous êtes un étudiant doué, *Signou' Ma'co*. Vous feriez vous-même un bon...

Je m'attendais à ce qu'il termine par « Caresseur », bien sûr. Je fus paradoxalement soulagé lorsqu'il acheva par « ... un très bon sujet, parce que vos appréhensions et vos perceptions seraient sublimées par votre connaissance de la Caresse. Oui, il existe quatre endroits – le cœur, naturellement, mais aussi un point de la mœlle épinière et deux du cerveau – où le fait d'introduire une lame ou une pointe cause une mort quasi instantanée et, pour autant que je sache, sans douleur. C'est pourquoi ils ne sont inscrits que sur un seul papier, car aussitôt qu'il se trouve dans ma main, la Caresse prend fin. Je conseille toujours au sujet de prier pour que ce papier sorte vite. Croyez-moi, le condamné, qu'il s'agisse d'un homme ou d'une femme, prie en effet, et bien souvent à voix haute, parfois même très fort. L'intensité de son espoir en cette chance infime – quatre possibilités sur mille, c'est bien maigre – ajoute, je dois le reconnaître, un certain raffinement au plaisir que je prends à son agonie.

— Excusez-nous, maître Ping, intervint Chingkim, mais vous n'avez toujours pas mentionné la durée moyenne de la Caresse.

— Une fois encore, tout dépend, mon prince. Hormis l'influence de la chance ou de Dieu, impossible à évaluer, cette durée dépend aussi de moi. Si je ne suis pas pressé par d'autres sujets qui attendent leur tour, je peux espacer d'une bonne

heure deux tirages de papier. Si je passe à travailler dix bonnes heures dans la journée, et si la chance veut que tous les papiers ou presque soient tirés, alors la Mort des Mille peut durer un peu plus de trois mois.

— *Dio me varda !* m'écriai-je. On m'a pourtant dit que Donduk était mort. Or vous ne l'avez eu que ce matin !

— Ah ! ce Mongol, en effet. Il est parti déplorablement vite. Son organisme avait apparemment été quelque peu malmené par l'interrogatoire précédent. Vous êtes gentil d'ailleurs de compatir, *Signou' Ma'co,* je vous en suis reconnaissant. Mais je n'en suis pas exagérément contrarié. Un autre Mongol est, paraît-il, prêt à prendre sa suite. La seule chose dont vous pourriez me plaindre, à vrai dire, c'est d'avoir interrompu mes méditations.

Je me tournai vers Chingkim et, parlant farsi pour garantir une totale confidentialité, je lui demandai :

— Votre père peut-il vraiment décréter de telles... de si cruelles tortures ? Peut-il tolérer de les laisser infliger par ce... ce dégénéré qui jouit du supplice des autres ?

Narine, posté à côté de moi, commença à me tirer la manche de façon insistante, la mine alarmée. Comme le Caresseur était debout de l'autre côté de ma personne, je ne pouvais voir aussi bien que Narine le bouillant regard de haine dont il me transperçait, mieux encore qu'il ne l'aurait fait avec ses effrayantes sondes.

Chingkim tentait vaillamment de me dissimuler sa propre colère. Les dents serrées, il me répondit de façon très académique, comme si j'étais son aîné :

— Grand frère Marco, la Mort des Mille n'est prescrite que pour un nombre fort restreint de crimes, en tête desquels figure justement... la trahison.

J'étais en train de réviser précipitamment la façon dont j'avais jusqu'alors envisagé son père. Car si Kubilaï était capable de décréter une fin aussi innommable pour deux de ses

compatriotes mongols (tous deux vaillants guerriers, dont le seul crime avait été de rester loyaux au sous-chef de Kubilaï, son cousin Kaidu), il était clair que je m'étais leurré en pensant qu'il cherchait, au Cheng, à nous impressionner. Ses sentences ne visaient à l'évidence en aucun cas à être exemplaires ou à servir d'avertissement. Il ne se préoccupait pas une seconde de ce que pouvaient penser les autres. Cette exécution de Donduk et d'Ussu aurait fort bien pu me rester totalement inconnue, et j'en déduisis qu'elle n'était sans doute pas conçue pour nous en imposer non plus. Remettre en question, critiquer ou discuter ses décisions était tout simplement suicidaire, en faire l'éloge s'avérerait probablement tout aussi stérile. Tout conseil se révélerait quant à lui rutile, car il aurait de grandes chances de rester ignoré. Kubilaï ferait de toute façon ce qu'il avait décidé. Pour moi, au moins, cet épisode avait été salutaire. Je décidai une bonne fois pour toutes qu'aussi longtemps que je résiderais dans le royaume du khan de tous les khans je ne marcherais que sur la pointe des pieds et ne parlerais jamais trop fort.

Toutefois, avant de me soumettre définitivement à cette résolution de docilité absolue, je voulus tenter, une dernière fois, de changer les choses. M'adressant soudain à Chingkim, je lui confiai :

— Vous le savez depuis que je vous l'ai expliqué, Chingkim, Donduk et moi n'étions pas des amis intimes. De toute façon, il est déjà mort. Mais Ussu... je l'aimais bien, lui. Comme ce sont mes mots inconsidérés qui l'ont conduit dans ces souterrains et qu'il est encore vivant... ne serait-il pas possible adoucir son châtiment ?

— Tout traître doit en passer par la Mort des Mille, il ne peut s'y dérober, répliqua Chingkim, intraitable. Malgré tout, ajouta-t-il d'un ton plus suave, il subsiste un moyen d'améliorer son sort.

— Et vous le connaissez, bien sûr, mon prince ! lança le Caresseur avec un petit sourire narquois dans un farsi parfait (ce qui me fit dresser les cheveux sur la tête). Bien... si vous êtes déjà au fait de la procédure à suivre, sachez que c'est mon chef

des employés qui s'occupe de ces transactions. Vous voudrez bien m'excuser, à présent, prince Chingkim, seigneur Marco...

Il se dirigea à petits pas vers la porte bardée de fer, ordonnant simplement du geste à son subalterne de nous prendre en charge.

— Que va-t-il se passer ? demandai-je à Chingkim.

— Un pot-de-vin peut, dans cette situation, être glissé de temps à autre, grogna-t-il. Bien que cela ne me soit encore jamais arrivé, à moi ! ajouta-t-il avec dégoût. Ce sont en général les proches du sujet qui s'en chargent. Ils doivent souvent se ruiner, compromettant ainsi tout le reste de leur vie rien que pour rassembler le montant du dessous-de-table. Maître Ping est sans doute l'un des dignitaires les plus riches de Khanbalik. J'espère que la folie que je commets ici ne remontera jamais jusqu'aux oreilles de mon père ; il n'éprouverait à mon égard que mépris. Quant à toi, Marco, suis mon conseil, évite à l'avenir de recourir à ce genre de faveur.

Le chef des employés approcha d'un pas nonchalant et leva sur nous un regard interrogatif. Chingkim plongea la main dans une bourse pendue à sa ceinture et énonça, à la mode alambiquée des Han :

— Pour le sujet Ussu, je paie pour peser sur le plateau de la balance, afin que remontent les quatre papiers.

Il glissa les pièces d'or dans la main du responsable, discrètement tendue en forme de coupe.

— Qu'est-ce que cela signifie, Chingkim ?

— Que les quatre papiers désignant les parties vitales vont être disposés sur le haut du panier, où la main du Caresseur aura des chances de les piocher plus tôt. Filons sans délai, maintenant.

— Mais comment... ?

— C'est *la seule chose* qui puisse être faite, grinça-t-il. À présent, viens, Marco !

Narine m'entraînait lui aussi par la manche, mais j'insistai :

— Comment pouvons-nous être assurés qu'il en sera fait ainsi ? Pouvons-nous croire que le Caresseur va relire d'abord un à un tous les papiers, qui sont identiques, afin de pouvoir...

— Non, seigneur, intervint le clerc, abandonnant pour la première fois sa rigidité coutumière et s'adressant presque aimablement à moi en mongol. Tous les autres des mille papiers sont de couleur rouge, qui est chez les Han le symbole de la bonne fortune. Seuls ces quatre papiers sont pourpres, qui est la couleur han du deuil. Le Caresseur sait donc toujours où ils se trouvent.

4

Durant les quelques jours qui suivirent, on me laissa tranquille. J'en profitai pour déballer mes bagages et m'installer dans mes nouveaux quartiers avec l'aide de Narine, car j'avais laissé l'esclave étendre sa paillasse dans l'une de mes plus confortables penderies, ainsi qu'à faire plus ample connaissance avec les jumelles Biliktu et Buyantu. Je me familiarisai d'abord avec le dédale des couloirs qui sillonnaient le bâtiment central du palais, puis avec ses abords immédiats, c'est-à-dire tous les autres édifices, les cours et les jardins qui formaient cette vraie petite « ville dans la ville ». Mais je reviendrai plus tard sur la façon dont j'occupai mon emploi du temps, car mon travail n'allait pas tarder à débuter.

Un jour, un majordome du palais m'invita à me rendre auprès du khan Kubilaï et du *wang* Chingkim. La suite du khakhan n'était pas très éloignée de la mienne, et si je ne traînai pas en route, je n'y mis pas non plus un empressement exagéré, conscient qu'ayant dû apprendre notre visite aux donjons, il allait sans doute nous fustiger sévèrement, avec Chingkim, pour avoir osé intervenir dans les affaires du Caresseur. Arrivé sur place, je fus d'abord introduit avec force salutations dans une succession de pièces luxueuses par un cortège de serviteurs, de secrétaires, de gardes armés et de jolies femmes, avant de parvenir au salon privé du khakhan. Là, je m'inclinai dans un profond *ko-tou,* fus invité à me relever et à m'asseoir, puis me vis offrir un choix de boissons sur un plateau garni de nombreuses carafes. J'optai pour un gobelet de vin de riz. Le khakhan lança l'entretien sur un ton affable :

— Alors, comment avancent vos leçons de langue, jeune Polo ? Je tentai de ne pas rougir et murmurai simplement :

— J'ai appris un grand nombre de mots nouveaux, Sire, mais pas de ceux que j'emploierais en votre auguste présence.

— Ah bon ? intervint Chingkim, très pince-sans-rire. Je ne pensais vraiment pas, Marco, qu'il existât des mots que tu ne puisses prononcer en certains lieux.

Cette saillie eut le don d'égayer Kubilaï.

— J'ai beau essayer d'aborder certains sujets par la bande, comme savent si bien le faire nos amis Han, il n'y a rien à faire, ma rudesse mongole reprend toujours le dessus.

— J'ai déjà pris une résolution, Sire. Celle de tourner dorénavant sept fois ma langue dans ma bouche avant de parler et de veiller à garder la mesure dans l'expression de mes opinions.

Il réfléchit un instant à ce que je venais de déclarer.

— Certes, être un peu plus respectueux et circonspect dans le choix de vos mots ne vous fera aucun mal. Mais j'aurai aussi besoin de votre opinion. C'est pour cette raison que j'ai tenu à ce que vous acquériez une bonne aisance dans la pratique de notre langue. Tenez, Marco, regardez là-bas.

Il me montrait un objet situé au centre de la pièce. C'était une urne de bronze géante, de quelque deux mètres cinquante de haut sur un mètre vingt de large. Elle était richement sculptée, et, sur sa circonférence, étaient accrochés huit souples et élégants dragons de bronze, la queue recourbée vers le haut de l'urne, la tête tournée vers la base. Chacun tenait dans sa gueule hérissée de dents une perle dont la taille n'avait d'égale que la perfection. Tout autour du piédestal de l'urne, huit crapauds du même métal leur faisaient face, la bouche béante, comme s'ils n'attendaient que l'occasion de gober la perle située au-dessus d'eux.

— C'est une œuvre d'art impressionnante, Sire. Mais je n'ai aucune idée de sa fonction.

— C'est un détecteur de séismes.

— Pardon ?

— Il arrive que la terre de Kithai soit ébranlée de secousses sismiques. Quand l'une d'elles se produit, cet engin m'en informe. Il a été conçu et réalisé par l'Orfèvre de la Cour, un homme fort ingénieux qui est le seul à en comprendre le fonctionnement. Toujours est-il qu'au moindre tremblement de terre, fut-il éloigné de Khanbalik que personne ne pourrait le ressentir, les mâchoires de l'un des dragons s'ouvrent et lâchent la perle dans la gueule du crapaud situé en dessous. Toutes les autres vibrations restent sans effet sur la machine. J'ai eu beau sauter à pieds joints, danser et caracoler autour de cette urne – et je ne suis pourtant pas un papillon –, elle m'ignore !

Je me figurai le majestueux grand khan de tous les khans faisant des bonds autour de la pièce comme un enfant surexcité, sa riche robe ondulant, sa barbe agitée de tressautements désordonnés, le casque porté en guise de couronne perché de guingois sur sa tête, et probablement tous ses ministres les yeux exorbités à ce spectacle. Mais, fidèle à ma résolution, je ne laissai point filtrer le moindre sourire. Il poursuivit :

— Suivant la perle qui tombe, je peux déterminer dans quelle direction la secousse s'est produite. Je ne puis savoir à quelle distance elle a eu lieu, ni quel a été son impact, mais je peux y envoyer au galop une troupe de mes soldats afin qu'ils me rapportent un compte rendu précis des dommages qu'elle a pu engendrer.

— C'est une invention miraculeuse, Sire.

— Oui, j'aimerais que mes informateurs humains soient aussi succincts et fiables quand ils me relatent les événements qui se produisent dans mes domaines. Vous avez pu voir à quel point ces deux espions Han, la nuit du banquet, se gargarisaient de chiffres, de détails et de classifications, pour en fin de compte ne rien me révéler du tout.

— Les Han ont toujours été infatués de chiffres ! appuya Chingkim. Les cinq vertus cardinales[2]. Les cinq liens de parenté. Les trente positions de l'amour, les six façons de pénétrer, les neuf types de mouvements. Ils régulent même leur politesse. Ils ont, je crois, trois cents règles de cérémonie et trois *mille* règles de savoir-vivre.

— Et cependant, Marco, poursuivit Kubilaï, mes autres informateurs, qu'ils soient musulmans ou même mes officiels mongols, tendent en général à évincer de leurs comptes rendus tout élément à leur avis susceptible de me déplaire. J'ai un immense royaume à administrer et n'ai point le don d'ubiquité. Comme l'a expliqué un jour un sage conseiller Han : « On mène la conquête à dos de cheval, mais pour gouverner, il faut en descendre. » Or cela dépend étroitement des rapports qui me parviennent des régions éloignées, et ceux-ci contiennent tout, sauf l'essentiel.

— Prends ces espions, enchaîna Chingkim, et envoie-les aux cuisines enquêter sur le menu du dîner : ils te ramèneront, tu peux en être certain, toutes les indications sur sa densité, ses ingrédients, sa coloration, son arôme et la quantité de vapeur qu'il dégage. Quant à savoir si c'est bon ou pas, en revanche, n'y compte pas ! Kubilaï opina du chef.

— Ce qui m'a frappé au banquet, Marco – et mon fils est d'accord avec moi sur ce point –, c'est que tu as un vrai talent pour discerner le goût des choses. Dès que ces espions ont eu clos leur interminable laïus, il ne t'a suffi que de quelques mots. Oh, certes, ce n'étaient pas des modèles de tact, mais ils m'ont donné la saveur exacte de la soupe qui se mitonnait au Sin-kiang. J'aimerais donc tester les aptitudes que tu semblés posséder pour en faire usage ultérieurement.

— Vous souhaiteriez faire de moi votre espion, Sire ?

— Non. Un espion doit se fondre dans la localité où il opère, et un *Ferenghi* comme toi aurait bien du mal à y parvenir dans mes domaines. D'autre part, je me vois mal demander à

[2] La bienveillance, la droiture, le respect, la sagesse et l'intégrité.

l'homme respectable que tu es une besogne aussi basse que celle de fureter et de dénoncer. Non, j'ai d'autres types de missions en tête. Pour les mener à bien, il te faudra posséder, en plus de la maîtrise de la langue, bien d'autres qualités. Et crois-moi, elles ne seront pas si faciles à acquérir. Il te faudra du temps, de la persévérance et des efforts.

Il me jaugeait d'un regard pénétrant, comme pour déceler si la perspective d'une tâche aussi rude me faisait reculer, aussi osai-je avec intrépidité :

— C'est un honneur que de se voir chargé par le khakhan d'une tâche, même fastidieuse. Cet honneur n'en sera que plus grand s'il doit conduire à une fonction d'importance significative.

— Ne sois pas si pressé d'accepter. Tes parents, si j'ai bien compris, ont des projets commerciaux. Ce pourrait être un travail plus facile, plus lucratif et sans doute beaucoup moins dangereux que ce que je pourrais un jour exiger de toi. Aussi, tu as d'avance ma permission de t'associer à leurs desseins, si là va ta préférence.

— Je vous en sais gré, Sire. Mais si je n'avais recherché que la sûreté et la sécurité, je serais sagement resté chez moi.

— Ah, bien. Voilà qui est judicieusement parlé : celui qui veut monter haut doit laisser beaucoup derrière lui.

À quoi Chingkim ajouta :

— Comme on l'affirme aussi : l'homme courageux n'a devant lui que des avenues, jamais de murs.

Je décidai de demander à mon père si c'était ici, à Kithai, qu'il avait amassé le lot de proverbes dans lequel il puisait toujours si libéralement.

— Jeune Polo, laisse-moi te déclarer ceci, reprit Kubilaï. Je ne te demanderai jamais de m'expliquer le fonctionnement de ce détecteur de séismes – ce qui serait pourtant déjà une tâche assez ardue –, mais ta mission sera bien plus difficile, sans

doute. Je souhaiterais que tu en apprennes autant que tu le pourras sur les obscurs mécanismes qui régissent mon gouvernement et ma cour. Ils sont bien plus complexes, tu peux m'en croire, que les rouages contenus dans cette mystérieuse urne.

— Je suis prêt à vous obéir, Sire.

— Viens donc te pencher à cette fenêtre, pria-t-il tout en m'y conduisant.

Comme celles de ma suite, elle n'était pas garnie d'un verre transparent, mais d'un mica miroitant, translucide et cependant légèrement opaque, enchâssé dans un bâti aux fioritures surabondantes. Il en dégagea le battant et, après l'avoir ouvert en grand, m'enjoignit :

— Regarde ceci.

Nous avions une vue plongeante sur une surface considérable des terrains du palais que je n'avais pu encore visiter, car c'était une partie en travaux, vaste étendue de terre jaune encombrée de briques murales, de dalles destinées à paver des routes, de brouettes, d'outils, d'équipes d'esclaves suants, et...

— *Amoredèi !* Quelles sont ces gigantesques bêtes ? Et pourquoi diable leurs cornes ont-elles poussé de façon aussi étrange ?

— Ce ne sont pas des cornes, bêta de *Ferenghi,* ce sont des défenses, celles dont on tire l'ivoire. Cet animal, dans les tropiques méridionaux d'où il provient, est appelé *gajah.* Il n'existe aucun terme mongol pour le désigner.

Chingkim le traduisit du mot farsi, *fil,* que je connaissais.

— Des éléphants ! soufflai-je, émerveillé. Bien sûr ! J'en avais déjà vu en dessin, mais leur représentation ne devait pas être très réussie.

— Peu importent les *gajah,* poursuivit Kubilaï. Vois-tu ce qu'ils sont en train d'amasser ?

— On dirait une énorme montagne de blocs de *kara,* Sire.

— Tout à fait. L'Architecte de la Cour est en train de m'aménager ici un vaste parc, et je lui ai donné l'ordre d'y créer une colline. Il doit aussi y semer de l'herbe en quantité. As-tu vu cette herbe, qui pousse déjà dans toutes les cours du palais ?

— Bien sûr, Sire.

— N'as-tu rien constaté de remarquable, à son sujet ?

— Je crains que non, Sire. Elle ne différait en rien de celle que nous avons foulée sur d'interminables milliers de *li,* pour venir jusqu'ici.

— Là justement réside sa spécificité. Ce n'est pas un quelconque gazon. C'est la douce herbe des plaines dans lesquelles je suis né et sur lesquelles j'ai grandi.

— Je suis navré, Sire, mais si je suis censé tirer de tout cela une leçon...

— Mon cousin Kaidu vous a dit que j'avais dégénéré au rang de ce qui peut difficilement porter encore le nom de Mongol. En un sens, il a raison.

— Sire !

— En un sens, oui, indéniablement. Je suis bel et bien descendu de mon cheval pour gouverner cette terre. J'ai trouvé chez ces Han cultivés un grand nombre de traits admirables et les ai adoptés. J'essaie donc d'être plutôt courtois que grossier, de me montrer plus diplomate que dictatorial, de me comporter en empereur organisé plus qu'en occupant et en simple seigneur de guerre. Sur tous ces points, j'ai évolué par rapport à ce que Kaidu pense être un Mongol véritable. Mais il n'empêche, je ne renie pas pour autant mes origines, ma période guerrière ni mon sang mongol. Ce qu'entend démontrer cette colline.

— Je regrette, Sire, mais cet exemple n'éclaire en rien ma compréhension.

— Explique, Chingkim, demanda-t-il à son fils.

— Tu vois, Marco, cette colline fera partie d'un parc d'agrément pourvu de terrasses, de promenades, de cascades et de charmants pavillons savamment disposés çà et là. L'ensemble viendra embellir les terres du palais. En cela, reflétant l'art des Han, il prouvera toute l'admiration que nous avons pour eux. Mais il constituera également bien davantage. L'architecte aurait fort bien pu utiliser la terre jaune locale pour édifier cette colline, mais mon royal père a commandé qu'elle soit édifiée en *kara*. Cette roche qui brûle ne sera peut-être jamais nécessaire, mais au cas où le palais ferait un jour l'objet d'un siège, nous aurions à portée de main une réserve illimitée de combustible. Il s'agit clairement là d'un raisonnement de combattant. Quant à la colline, les bâtiments alentour, les ruisseaux et les massifs de fleurs, tous seront environnés de cette herbe des plaines. Un témoignage vivant de notre héritage mongol.

— D'accord ! acquiesçai-je. Tout est clair, maintenant.

— Les Han ont un proverbe très concis à ce sujet, enchaîna Kubilaï. *Bai wen buru yi jian,* « mieux vaut avoir vu une seule fois qu'entendu dire cent fois ». Là, tu as vu. J'aimerais à présent t'entretenir d'un autre aspect de l'art si délicat qui consiste à gouverner.

Nous retournâmes à nos sièges. Répondant à des ordres inaudibles, la servante se glissa auprès de nous et remplit nos verres. Le khakhan reprit son exposé :

— Il est des moments où, un peu à ta façon, Marco Polo, je parviens à sentir ce que pensent les autres. Tu as manifesté le désir de faire partie de ma suite. C'est une bonne chose. Mais je me demande s'il ne subsiste pas en toi comme un reste de désapprobation quant à ma façon d'agir.

— Comment cela, Sire ? me récriai-je, secoué par le caractère direct de son franc-parler. Qui suis-je donc, Sire, pour désapprouver les actes du khan de tous les khans ? Le simple fait de les approuver serait déjà présomptueux.

— J'ai appris ta visite à la caverne du Caresseur.

Il dut surprendre un regard involontaire de ma part, puisqu'il enchaîna :

— Je sais aussi que Chingkim t'accompagnait, mais ce n'est pas lui qui est à l'origine de la démarche. J'imagine que tu as dû être choqué par le traitement réservé aux deux hommes de Kaidu.

— J'aurais en effet souhaité, Majesté, que leur sort fût moins extrême.

— On ne dompte pas un loup en lui limant les crocs.

— Ils m'ont accompagné tout le long du chemin, Sire, et n'ont rien dit qui puisse les apparenter à des loups.

— En arrivant ici, ils ont été accueillis avec hospitalité et cantonnés avec ma garde personnelle. D'ordinaire, l'homme de troupe mongol n'est pas d'un naturel très loquace. Pourtant, ces deux hommes n'ont cessé de bombarder leurs compagnons d'une série de questions des plus inquisitrices. Mes hommes ne leur ont fait que des réponses évasives, de sorte que, de toute façon, ils ne seraient rentrés chez eux qu'avec une maigre moisson d'informations. Tu as su que j'avais envoyé des espions sur les terres de Kaidu. Pensais-tu qu'il était incapable d'en faire autant ?

— Ma foi, sursautai-je, je ne le savais pas... Jamais je n'aurais pensé que...

— En tant que chef d'un empire aussi vaste, je dois régner sur une diversité considérable de peuples et toujours garder en tête leurs caractéristiques. Les Han sont patients et sournois, les Persans sont des lions couchés, et tous les autres musulmans de vrais moutons enragés. Les Arméniens sont des fanfarons prêts à se soumettre à la première semonce... Il est possible que tous n'aient pas toujours été traités comme il aurait fallu. Mais je connais très bien le peuple mongol. Il doit être gouverné avec une main de fer, car c'est un peuple de fer.

— Je vois, Sire..., articulai-je faiblement.

— D'autres remarques à me faire, sur le traitement que j'aurais pu réserver à tel ou tel ?

— Eh bien, hasardai-je, sachant qu'il devait déjà se douter de mon sentiment, j'ai trouvé que, lors de cette séance du Cheng, vous aviez bien rudement congédié ces pauvres paysans affamés du Henan.

Tout aussi rudement, il me répliqua :

— Jamais je n'aiderai ceux qui, se trouvant dans la difficulté, viennent pleurnicher pour obtenir de l'aide. Je préfère récompenser ceux qui ont survécu au péril. Celui qui doit être *maintenu* en vie généralement ne la mérite pas. Lorsque les gens sont frappés d'une soudaine calamité ou se trouvent confrontés à un mauvais sort persistant, seuls s'en sortent les plus valeureux. Les autres ne sont que quantité négligeable : c'est qu'ils n'étaient pas indispensables.

— Mais vous demandaient-ils là une faveur, Sire, ou une simple chance de survivre ?

— Mon expérience m'incline à penser que le porcelet à peine né qui hurle après la tétine au lieu de se battre pour y accéder part avec un sérieux handicap. Songes-y.

J'y songeai. Mes pensées me ramenèrent à un passé depuis longtemps révolu : le temps où, encore enfant, je faisais mon possible pour aider les gamins des quais. Le petit visage tenaillé par la faim de Doris me revint en mémoire. Et je ne pus m'empêcher de relever :

— Que ces hommes et ces femmes ne soient que des êtres larmoyants et sans cervelle, Sire, ne saurait souffrir la contestation. Mais que penser des enfants menacés de famine ?

— S'ils sont les rejetons de gens condamnés, il est dans l'ordre des choses qu'ils soient aussi condamnés. Pense à cette réalité, Marco Polo. Les enfants sont sans doute la ressource au monde la plus facile et la moins coûteuse à renouveler. Creuse la terre pour en extraire la *kara :* elle en disparaîtra à jamais. En revanche, si un bébé meurt d'une famine ou d'une inondation,

que faudra-t-il pour le remplacer ? Un homme, une femme et moins d'un an. Si cet homme et cette femme ont été assez forts pour défier le désastre et le surmonter, l'enfant né pour suppléer au précédent n'en sera que meilleur. As-tu déjà tué un homme, Marco Polo ?

Je battis des paupières et confessai :

— Oui, Sire. Je l'ai fait.

— C'est une bonne chose. Un homme mérite d'autant plus l'espace qu'il occupe sur cette terre qu'il l'a libéré lui-même. La place existante est limitée, tout comme la quantité de gibier à abattre, celle de l'herbe à brouter, de la *kara* à brûler ou du bois avec lequel construire. Avant que nous autres Mongols n'envahissions Kithai, près de cent millions d'hommes vivaient ici. Si j'en crois mes conseillers Han, il n'en subsiste aujourd'hui que la moitié, qui ne demandent qu'à se multiplier de nouveau. Si je relâchais un tant soit peu ma pression, de leur propre aveu, cette population retrouverait très vite son niveau antérieur. Ils m'assurent qu'un seul *mou*[3] de terre est suffisant pour nourrir et faire vivre une famille Han tout entière. À quoi je rétorque : cette même famille, ne subsisterait-elle pas mieux sur deux *mou* de terre ? Ou sur trois ou cinq ? Elle serait à l'évidence mieux nourrie, plus prospère et probablement plus heureuse. Le plus triste, c'est que les cinquante millions qui sont morts lors de la conquête étaient sans doute les meilleurs des Han : leurs soldats, de jeunes gens solides et pleins de vitalité. Dois-je à présent les laisser remplacer par du simple frai produit à tort et à travers ? Non, je ne le ferai pas. Je pense que ceux qui m'ont précédé au pouvoir ne se délectaient qu'à compter les têtes, pour se gargariser de la quantité de sujets sur lesquels ils régnaient. Pour ma part, je préfère amplement gouverner une populace de qualité. La quantité est le cadet de mes soucis.

— Vous susciteriez l'envie de bien d'autres dirigeants, Sire, murmurai-je.

[3] Mesure de surface chinoise égale à six ares.

— Quant à ma façon de les gouverner, laisse-moi te dire ceci. Ce qui me différencie également de Kaidu, c'est que je nous reconnais, à nous Mongols, certaines limites, et à d'autres nationalités certaines supériorités. De notre côté, nous excellons dans l'action et brillons par notre ambition, nos rêves intrépides et nos grands plans aventureux, d'où nous tirons, sans doute, notre indéniable supériorité militaire. C'est pourquoi les ministres que j'ai chargés de l'administration générale de mon empire sont presque tous des Mongols. En revanche, il se trouve que les Han connaissent bien mieux que nous leur propre pays et leurs concitoyens ; j'ai donc recruté bon nombre d'entre eux comme ministres responsables de l'organisation interne. De plus, ils sont étonnamment doués pour les chiffres, les comptes et les calculs.

— D'où leur décompte si précis des trente positions de l'amour, entre autres, lança Chingkim en riant.

— Toutefois, il va de soi que les Han n'auraient de cesse de me voler si je les mettais en position de contrôler les finances et autres contributions. J'ai donc choisi d'attribuer ces postes à des Arabes musulmans ou à des Persans, presque aussi experts en la matière que les Han. J'ai sciemment permis aux mahométans de développer ce qu'ils appellent un *ortaq*, un réseau d'agents musulmans dispersés sur toute l'étendue de Kithai, qui supervise ses échanges et son commerce. Je laisse aux sectateurs d'Allah le soin de pressurer le fruit et prélève ensuite directement sur les profits de *l'ortaq* ma part du « jus » qu'ils en ont extrait. Ce système est mille fois plus pratique pour moi que de lever une multitude de taxes distinctes sur différents produits et transactions. *Vakh*, je peine déjà suffisamment comme ça à percevoir les impôts fonciers et locaux dus par les Han !

— Et les natifs ne renâclent pas, d'être ainsi supervisés par des étrangers ? m'étonnai-je.

Chingkim se chargea de me répondre.

— Ils ont toujours eu des étrangers sur le dos, Marco. Les empereurs Han de jadis avaient établi un système en tous points admirable. Tout collecteur de taxe ou percepteur, ainsi que chaque officiel en mission dans les provinces de l'empire, était toujours expédié dans un endroit autre que son lieu de naissance, afin de s'assurer qu'il ne serait pas tenté, au cours de ses tractations – qui consistent avant tout à escroquer le chaland –, de favoriser ses proches. De la même façon, on avait soin de ne pas prolonger son poste plus de trois ans au même endroit, afin qu'il ne se fasse pas d'amis trop sûrs auxquels il eût consenti des largesses. Voilà pourquoi, dans toutes nos provinces, villes et villages, ce sont toujours des étrangers qui gouvernent. Peut-être trouvent-ils simplement nos séides musulmans un tantinet plus exotiques...

— Mais, outre des Arabes et des Persans, j'ai vu bien d'autres nationalités encore, aux abords du palais.

— Absolument, confirma le khakhan. Pour les postes subalternes de la cour, tels que le Maître Sommelier, le Réchauffeur des Espaces et l'Orfèvre, entre autres, je me contente de sélectionner tout simplement les meilleurs à leur poste, et seul leur talent me guide, qu'ils soient Han, musulmans, *Ferenghi,* Juifs ou autres.

— Tout cela semble aussi sensé qu'efficace, Sire.

— Il t'appartiendra de t'en assurer. Tu vas le faire en examinant une à une toutes les chambres, les pièces et les salles de comptabilité depuis lesquelles est administré cet empire. J'ai demandé à Chingkim de te présenter à tous les officiels et les courtisans, quel que soit leur grade, et il les sommera de parler franchement avec toi de leur travail et des tâches qui sont les leurs. Tu seras gratifié d'un traitement confortable, et, chaque semaine, je t'accorderai une heure d'audience afin que tu me rendes tes rapports. Je saurai ainsi à quelle vitesse tu apprends, et plus important encore, la façon dont tu parviens à ressentir le véritable *goût* des choses.

— Je ferai de mon mieux, Sire, promis-je.

Là-dessus nous exécutâmes, Chingkim et moi, le plus profond *ko-tou* qui nous fût autorisé, avant de quitter la pièce.

J'avais déjà décidé que, pour ma prochaine entrevue avec le khakhan, je m'efforcerais de le sidérer, et c'est ce que je fis. Quand je fus appelé auprès de lui, la semaine suivante, je lui annonçai :

— Je vais vous montrer, Sire, comment fonctionne votre détecteur de séismes. Vous voyez qu'est suspendu ici, s'enfonçant dans la gorge du vase, un lourd pendule. Quoique délicatement accroché, il ne bouge absolument pas, quelles que soient les secousses qui peuvent ébranler cette pièce. Ce n'est que lorsque la grosse urne tremble tout entière, c'est-à-dire au moment où la pesante masse du bâtiment lui-même se trouve secouée, que ledit pendule *semble* se mettre à bouger. En réalité, il demeure absolument immobile et vertical ; son léger déplacement apparent ne provient que du frémissement imperceptible de son contenant. Ainsi, dès qu'un tremblement de terre, même lointain, envoie la plus petite vibration dans le sol, celle-ci se propage au palais, au sol puis à l'urne, et suffit à provoquer une légère pression du pendule sur l'une de ces délicates tiges métalliques articulées – vous voyez, il y en a huit – dont le mouvement va desserrer les charnières des mâchoires d'un des dragons, lequel lâchera aussitôt sa perle.

— Je vois... Oui ! Décidément, l'Orfèvre de la Cour est un homme ingénieux. Et toi aussi, Marco Polo. Tu as bien saisi que le hautain khakhan ne s'abaisserait jamais à confesser son ignorance à un simple forgeron, ni à lui demander une explication. Et tu l'as fait à ma place. Ta finesse dans la perception des choses se confirme.

5

Mais ces paroles gratifiantes ne vinrent que plus tard. Le jour où Chingkim et moi quittâmes la présence de son royal père, le prince me lança d'un ton enjoué :

— Alors ? Quel courtisan, petit ou grand, entends-tu interroger en premier ?

Et lorsque j'émis l'idée de commencer par l'orfèvre :

— Curieux choix, mais après tout, pourquoi pas ? Le digne homme passe son temps dans le fracas de sa forge, et ce n'est pas précisément l'endroit propice pour une conversation. Je vais faire en sorte qu'il aille nous attendre dans son atelier de fabrication, nettement plus calme. Je t'y appellerai d'ici une heure.

Je me rendis donc dans la suite de mon père afin de lui expliquer ma nouvelle situation. Je le trouvai assis à côté d'une de ses servantes, laquelle était en train de le rafraîchir du mouvement de son éventail. Il fit un signe en direction d'une autre pièce et m'annonça :

— Ton oncle Matteo est enfermé là-bas, avec des médecins dont nous avions fait la connaissance lorsque nous sommes venus pour la première fois. Il veut avoir leur avis sur sa nouvelle condition physique.

Je m'assis pour bénéficier également du courant d'air venu de l'éventail, lui relatai l'ensemble de mon entrevue avec le khan Kubilaï et sollicitai son accord paternel de me laisser devenir, pour un temps au moins, un homme de cour plutôt qu'un marchand.

— Tu l'as sans aucune réserve, mon fils ! répondit-il avec chaleur. Et permets-moi de te féliciter d'avoir ainsi su conquérir l'estime du khakhan. Ton nouveau statut, loin de nous priver, ton oncle et moi, de ton partenariat, pourrait au contraire constituer un sérieux atout pour nos affaires. Tu ne fais là qu'illustrer à merveille le vieux proverbe : « *Chifa per sè fa per tre.* »

— Ce que je fais pour moi nous bénéficiera en bout de course à tous les trois, c'est cela ? fis-je en écho. Est-ce à dire que vous envisagez dorénavant, oncle Matteo et toi, de demeurer à Kithai quelque temps ?

— Absolument, confirma-t-il. Nous sommes certes des négociants itinérants par nature, mais nous avons pour le moment suffisamment voyagé à notre goût. Maintenant, nous aimerions nous livrer au commerce proprement dit et avons à cet effet demandé au ministre des Finances Ahmad toutes les licences et franchises nécessaires pour travailler avec *l'ortaq* des musulmans. Dans ce genre d'activités, l'appui d'un homme de cour tel que toi ne saurait nous être que profitable, cela va sans dire. Tu n'imaginais tout de même pas, Marco, que nous avions parcouru un si long chemin pour tourner les talons sitôt arrivés ?

— Je pensais que votre premier vœu était de rentrer à Venise avec les cartes de la route de la soie et de lancer le commerce entre l'Orient et l'Occident.

— Certes, Marco. Mais nous aimerions que la maison Polo soit la première à bénéficier des opportunités de ce fructueux commerce, avant de l'ouvrir à une concurrence plus large. C'est du reste logique : si nous réussissons de bonnes affaires, cela ne fera qu'attiser l'enthousiasme des négociants occidentaux. Il nous faut donner l'exemple, tu comprends ? C'est pourquoi nous allons nous installer ici le temps d'acquérir une fortune suffisante et en expédier une partie chez nous, à mesure qu'elle s'amassera. Avec ce qu'elle recevra, notre chère patronne, Dame Fiordelisa, aura de quoi éblouir les plus casaniers et aiguiser leurs appétits. Ensuite, lorsque nous serons rentrés au pays,

nous offrirons généreusement nos cartes, notre expérience et nos avis à tous nos confrères, tant à Venise qu'à Constantinople.

— C'est un plan bien séduisant, père. Mais avec la maigre base de départ qui est la nôtre, ne va-t-il pas vous falloir du temps pour acquérir la fortune désirée ? Car enfin, hormis vos bourses de musc et ce qu'il peut rester de safran, oncle Matteo et toi n'avez guère de capital de départ, ce me semble.

— Le plus riche de tous les marchands de nos vieilles légendes de Venise, le Juif Nascimbene, s'est lancé sans rien d'autre que son nom et un chat qu'il avait trouvé dans la rue. La fable prétend qu'il débarqua dans un pays envahi par les souris et qu'il y fonda sa fortune en louant les services de son chat.

— Peut-être y a-t-il énormément de souris à Kithai, père, mais il y a déjà aussi un grand nombre de chats. Parmi eux – et non des moindres, je crois –, nos chers musulmans de *l'ortaq*. D'après ce que j'ai entendu dire, ils seraient même plutôt voraces !

— Merci, Marco. Comme le dit l'adage, un homme averti en vaut deux. Mais nous ne partirons pas d'aussi bas qu'eut à le faire Nascimbene. En plus de notre musc, Matteo et moi disposerons également de l'investissement que nous avons laissé fructifier ici, un peu comme un dépôt de garantie, lors de notre précédente visite.

— Ah bon ? J'ignorais tout cela...

— Un dépôt : je ne saurais mieux le qualifier, puisqu'il est planté dans le sol. Tu sais, lors de ce voyage, nous avions aussi emporté des bulbes de crocus. Kubilaï nous avait généreusement alloué une étendue de terres agricoles dans la province de Ho-pei, où le climat est fort doux, avec un certain nombre d'esclaves et de contremaîtres Han à qui nous avons enseigné les méthodes de culture. D'après ce que nous avons pu apprendre, nous nous trouvons à présent à la tête d'une assez considérable plantation de crocus, ainsi que d'une réserve non moins respectable de safran pressé en briques ou en train de sécher dans des meules. Cette épice étant inconnue en Orient et

nous-mêmes étant assurés sur ce produit d'un monopole intégral, eh bien... tu n'as qu'à imaginer !

Admiratif, je lâchai :

— Si j'avais su cela, je ne me serais jamais lamenté sur vos perspectives d'avenir. Et que Dieu protège les félins musulmans qui oseront sauter sur les souris vénitiennes.

Mon père hocha la tête, laissant sourdre, l'œil malicieux, cet autre proverbe : « Mieux vaut faire envie que pitié ! »

— *Bruto scherzo !*

Cette interjection, venue de la pièce voisine, vint interrompre notre colloque. Nous entendîmes s'élever des éclats de voix dont les plus appuyés émanaient à l'évidence de l'oncle Matteo, noyés dans une série d'autres bruits fracassants. On aurait dit que l'on projetait par terre meubles et objets, comme pour appuyer les jurons et les malédictions proférés par mon oncle en vénitien, en farsi, en mongol et sans doute dans d'autres langues :

— *Scarabazze ! Badbu qassab ! Karakurt !*

Comme s'ils avaient été projetés hors de la pièce, trois vénérables gentilshommes Han furent alors littéralement catapultés à travers les rideaux de la Porte du Vase. Sans esquisser la moindre inclinaison de tête en direction de mon père ou de moi-même, ils traversèrent la pièce sur leur élan, fuyant comme si leur vie en dépendait, et parcoururent ainsi l'intégralité de la suite. Aussitôt après leur sortie précipitée, la silhouette d'oncle Matteo surgit à son tour, éructant toujours d'épouvantables insanités. Ses yeux lançaient des éclairs, sa barbe était hérissée comme si elle était faite de plumes, et le désordre de ses vêtements témoignait encore de l'examen médical qu'il venait de subir.

— Matteo ! lança mon père, alarmé. Mais au nom du ciel, que t'arrive-t-il ?

Brandissant vers les docteurs disparus son poing fermé tout en l'ouvrant alternativement dans le geste dressé d'un vulgaire doigt d'honneur, mon oncle continuait à rugir d'énergiques et suggestives épithètes.

— *Fottuti ! Pedarat namard ! Che ghe vegna la giandussa !* Espèces de Kalmouks, *vakh !*

Mon père et moi, unissant nos efforts pour maîtriser son agitation, finîmes par le contraindre gentiment à s'asseoir, tout en lui criant : « Matteo ! », « Mon oncle ! », « Calme-toi ! » et « Par tous les saints du ciel, qu'est-il donc arrivé ? »

Il nous jeta, furieux :

— Je ne veux pas en parler !

— Pas en parler ? répéta mon père avec ironie. Tu viens pourtant de faire résonner des échos jusqu'à Xan-du.

— *Merda !* grommela mon oncle tout en arrangeant ses habits.

— Je vais voir si je peux rattraper les docteurs, dis-je, et je le leur demanderai.

— Oh, laisse tomber ! grogna oncle Matteo. Après tout, je peux aussi bien vous le révéler...

Il entreprit de le faire, entrecoupant son récit de vigoureuses exclamations.

— Vous vous souvenez de la maladie dont j'ai été victime ? *Dona Lugia !*

— Oui, bien sûr, répondit mon père. Je crois même qu'il s'agissait du *kala-azar*.

— Et vous vous rappelez la prescription de ce stibium par le *hakim* Mimdad, qui devait me sauver la vie mais me coûter les couilles ? Ce qu'il a fait, *sangue de Bacco !*

— Bien sûr, répéta mon père. Qu'y a-t-il, Matteo ? Les médecins ont-ils découvert que tu étais destiné au pire ?

— Au pire, dis-tu ? Qu'est-ce qui pourrait être *pire,* franchement ? Non ! Ces damnés *scataroni* m'ont juste informé, d'une voix mielleuse, que je n'aurais jamais dû avaler ce foutu stibium ! Ils m'ont assuré qu'ils auraient pu guérir mon *kala-azar* en me faisant tout simplement ingurgiter du mildiou !

— Du mildiou ?

— Oui, une sorte de moisissure verdâtre qui tend à se développer dans les vieux casiers à millet vides. À les en croire, ce traitement aurait suffi à me rendre la santé, sans affecter aucunement mon intégrité physique ! Je n'aurais jamais vu se ratatiner mes pendeloques ! Ce n'est pas merveilleux d'apprendre cela *maintenant)* Juste un peu de mildiou ! *Porco Dio !*

— Certes, ce ne doit pas être très plaisant à entendre.

— Ces foutus *scataroni* avaient-ils besoin de venir m'annoncer cela ? Maintenant qu'il est trop tard ? *Mona Merda !*

— Ils ont certainement manqué de tact, en effet.

— Tout ce que cherchaient ces maudits *saputèli,* c'était me démontrer leur supériorité par rapport au charlatan de campagne qui m'a châtré ! *Aborto de natural.*

— Un vieux dicton proclame, Matteo, que ce monde est comme une paire de chaussures qui...

— *Bruto barabào !* La ferme, Nico !

L'air peiné, mon père se retira dans la pièce voisine, où je pus l'entendre s'affairer à ramasser au sol les objets épars et à remettre sur pied ce qui pouvait l'être. Oncle Matteo s'assit, mijota un moment à feu doux à la façon d'une bouilloire, avant de relever les yeux, de les planter dans les miens et de me dire plus calmement :

— Pardon pour cette saute d'humeur, Marco. Je suis désolé. Je sais que j'ai affirmé un temps que j'accepterais cette fâcheuse

situation avec résignation. Mais comprendre là, brusquement, que tout cela aurait pu être évité...

Il grinça des dents.

— Qu'on me fasse frire si je sais ce qui est pire, être un eunuque ou savoir que j'aurais pu ne pas l'être !

— Eh bien...

— Si tu me sors un proverbe, je te brise la nuque.

Je restai donc muet, m'interrogeant sur la meilleure façon de lui exprimer ma sympathie, tout en essayant de lui suggérer que ce handicap, finalement, n'était peut-être pas aussi déplorable qu'il le pensait. Ici, sur la terre des virils Mongols, ses anciennes tendances n'auraient sans doute pas été aussi aisément admises que, par exemple, dans les contrées musulmanes. S'il avait été de nouveau tenaillé du besoin pressant de caresser un homme ou un jeune garçon, il aurait pu rapidement se retrouver entre les tenailles du Caresseur en personne. Mais comment diable lui signifier la chose ? Prêt à encaisser un coup de son poing toujours crispé, je m'éclaircis la gorge et me hasardai :

— Il me semble, oncle Matteo, que chaque fois que, pour *ma* part, je me suis retrouvé dans une situation pénible ou embarrassante, c'est mon *candelèto* qui avait ouvert le chemin. Ce n'est pas pour autant que je voudrais m'en passer, ni renier les plaisirs qu'il m'apporte en règle générale... Mais je pense néanmoins que, si j'en étais privé, je pourrais plus facilement être un homme respectable.

— Ne me dis pas que c'est vraiment ce que tu penses ! réagit-il, amer.

— Il est certain en tout cas que, de tous les moines et les prêtres que j'ai pu rencontrer, les plus admirables ont toujours été ceux qui prenaient au sérieux leur vœu de chasteté. Je pense que c'est parce qu'ils avaient verrouillé leur sens des plaisirs charnels et qu'ils pouvaient ainsi mieux tendre vers un idéal de bonté.

— *O merda, o beretta rossa*. Tu crois vraiment tout cela ?

— Bien sûr ! Prends par exemple saint Augustin. Alors qu'il était encore jeune, il priait ainsi : « Seigneur, fais de moi un être chaste, mais pas tout de suite. » Il savait très bien, en implorant cela, où était tapi le mal. Il était encore, à l'époque, tout sauf un saint, jusqu'à ce qu'il renonce, au final, aux tentations de la...

— *Chiava el santo !* explosa-t-il, laissant sortir pour le coup sa pire insanité.

Un moment s'écoula, et aucun éclair n'ayant zébré le ciel pour venir nous frapper, il articula d'un ton un peu plus modéré, bien qu'encore sinistre :

— Je vais te livrer ma façon de penser, Marco. Je pense que tes croyances, qui sentent l'hypocrisie à plein nez, sont de surcroît rétrogrades. Il n'y a aucune difficulté à être « bon », comme tu dis. Tout homme, toute femme de l'espèce humaine ne commet jamais que le « mal » dont il est capable, celui qu'il ose se permettre. Ceux que l'on qualifie au final de « bons » ne sont donc, en définitive, que les plus timorés, et ils ne méritent cette qualité que par défaut. Ce sont les plus pusillanimes de tous qui finissent par être désignés comme des saints ; le plus souvent, d'ailleurs, ils le sont d'abord et avant tout par eux-mêmes. Il est facile de proclamer : « Regardez-moi, je suis un saint : j'ai réussi à grand-peine à éviter tout commerce avec des hommes et des femmes plus audacieux que moi ! » Bien plus aisé, en tout cas, que de reconnaître avec honnêteté : « Incapable de dominer la vilenie du monde qui m'entoure, je n'ai même pas envie d'essayer de le faire... » Souviens-toi de cela, Marco, et ne te prive jamais de l'audace.

Je demeurai assis, méditant quelque réponse qui ne parût pas trop empesée d'une religiosité nigaude. Mais constatant qu'il était retombé dans une réflexion toute personnelle entrecoupée de grommellements, je me levai et pris discrètement congé de lui.

Pauvre oncle Matteo. Il semblait à tout prix vouloir se raccrocher à l'idée que sa nature dévoyée, loin d'être une

infirmité, était au contraire une supériorité, bien qu'elle ne fût pas reconnue dans ce monde médiocre. Il se plaisait à croire que, si le destin ne l'avait pas privé de ses facultés, il aurait prouvé à ce monde aveugle qu'il était en effet, de par sa nature même, un être supérieur. Ma foi, ce n'était pas la première fois que je croisais des gens qui, ne pouvant dissimuler une évidente déficience, l'érigeaient en une vertu bénie du ciel. J'avais par exemple connu les parents d'un enfant né mal formé qui, ayant constaté ce handicap, avaient changé son nom de baptême en « Chrétien », avec la pathétique prétention de croire que, si le Seigneur l'avait aussi mal doté pour la vie, c'est qu'il le destinait à rejoindre plus rapidement le paradis. J'avais beau avoir le plus grand respect pour les handicapés, je continuais fermement à croire que l'idée de qualifier un défaut, un manque ou une flétrissure d'une appellation noble ne relevait que de l'escroquerie intellectuelle.

Je revins à mes appartements et y trouvai le *wang* Chingkim qui m'attendait. Nous nous dirigeâmes ensemble vers le lointain bâtiment qui abritait l'atelier de l'Orfèvre de la Cour.

— Marco Polo, je te présente maître Pierre Boucher, déclara Chingkim.

L'orfèvre me sourit cordialement, me saluant d'un aimable : *« Bonjour, messire Paul*[4]*. »*

Je ne garde aucun souvenir de ce qu'il put me dire juste après, car ma surprise était totale. Ce jeune homme, qui n'était pas plus âgé que moi, était le premier véritable *Ferenghi* que je rencontrais depuis mon départ, pour envisager le terme dans son acception originelle de « Franc ». J'avais en effet ici affaire à un pur Français.

— En fait, je suis né à Karakorum, l'ancienne capitale mongole, précisa-t-il dans un mélange de mongol et de français à moitié oublié, tandis qu'il me faisait visiter son atelier. Mes parents étaient des Parisiens, mais mon père était devenu

[4] Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

l'Orfèvre de la Cour du roi Bela de Hongrie, aussi ma mère et lui furent-ils faits prisonniers lorsque la ville de Bela, Buda, fut conquise par l'ilkhan Batu. Ils furent emmenés comme captifs à Karakorum et livrés à l'ilkhan Kuyuk, le khakhan d'alors. Celui-ci eut tôt fait de reconnaître le talent de mon père, alors il lui offrit le titre de « maître Guillaume » et l'accepta au sein de sa cour, où il termina ses jours avec ma mère, le plus heureusement du monde. C'est ainsi que je vis ici même depuis que je suis né, au cours du règne du khan Mangu[5].

— Si tu jouis d'une telle reconnaissance, Pierre, et dans la mesure où tu es un homme libre, lui demandai-je, pourquoi ne quittes-tu pas la cour pour rentrer en Occident ?

— *Ah, oui**. Eh bien, vois-tu, je doute que je pourrais vivre là-bas aussi luxueusement qu'ici, car mon talent n'est pas aussi incontestable que celui de mon père. Je maîtrise assez bien les techniques du travail de l'or ou de l'argent, la taille des pierres précieuses et la fabrication de bijoux, *mais voilà tout**. C'est mon père qui a réalisé la plupart des ingénieuses machineries que tu découvriras un peu partout au palais. Lorsque je ne suis pas absorbé dans la joaillerie, ma principale tâche est d'entretenir ces subtils engins. Ce qui me vaut les largesses du khakhan Kubilaï qui, comme l'avait fait son prédécesseur, m'honore d'un traitement privilégié, m'octroyant de confortables conditions de vie. Je vais bientôt épouser une estimable dame mongole de la cour et suis comblé par l'existence que je mène ici.

À ma demande, Pierre voulut bien m'expliquer comment fonctionnait le détecteur de séismes situé dans les appartements du khakhan – ce qui, comme je l'ai dit, me permit peu de temps après d'impressionner Kubilaï. En revanche, il refusa, cordialement mais fermement, de satisfaire ma curiosité au sujet du fameux distributeur de boissons en forme d'arbre à serpents et des paons animés qui m'avaient tant frappé lors du banquet.

---

[5] Petit-fils de Gengis khan et frère de Kubilaï, il fut le quatrième khan suprême des Mongols de 1251 à 1260.

— Comme l'urne sismique, ils ont été inventés par mon père, mais sont d'une bien plus grande complexité. Vous me pardonnerez, Marco et prince Chingkim (il nous salua d'une petite révérence à la mode française), de conserver ces secrets. Il se trouve que beaucoup d'artisans convoitent mon poste d'Orfèvre de la Cour. *Vous savez**, je ne suis au fond ici qu'un étranger, et je tiens à garder les avantages qui sont les miens. Tant que je serai le seul à savoir maintenir en état certains de ces dispositifs, je serai à l'abri des usurpateurs.

Le prince eut un sourire compréhensif et murmura :

— Bien sûr, maître Boucher.

Je fis de même avant d'ajouter :

— À propos de la salle du banquet, je me suis posé des questions sur un autre sujet. Alors que la salle était bondée, au lieu d'être confiné et surchauffé, l'air est constamment resté frais. Devions-nous cette commodité à un autre de vos équipements, Pierre ?

— Non, répondit-il. En réalité, l'affaire est très simple. C'est une vieille invention des Han, actuellement sous la direction de l'Architecte de la Cour.

— Viens, Marco, m'enjoignit Chingkim. Nous allons lui rendre visite. Son atelier est tout près d'ici.

Nous saluâmes l'Orfèvre de la Cour et allâmes rejoindre maître Wei, qui me fut à son tour présenté.

— C'est une affaire très simple, en effet, confirma-t-il. Il est bien connu que l'air frais insufflé d'en bas chasse l'air chaud vers le haut. Il y a donc un peu partout sous le palais des caves reliées par des passages. Sous chacun des bâtiments, une des caves est utilisée comme dépôt de glace. Nous sommes en permanence alimentés en blocs de glace taillés par des esclaves dans les froides montagnes du Nord, puis enveloppés dans la paille et acheminés jusqu'ici en convois rapides. Ainsi, à n'importe quel moment, rien que par l'habile ouverture ou la

fermeture des portes qui donnent sur les passages, on peut diriger où on le désire la fraîcheur engendrée par les blocs gelés.

Sans même que j'aie eu à l'interroger, maître Wei fut très fier de me décrire quelques-uns des autres astucieux appareils dont il avait la charge.

— Par le biais d'une roue à eau d'invention han, une partie de l'eau des ruisseaux d'ornementation des jardins est envoyée jusque dans des réservoirs situés sous la pointe du toit de chacun des bâtiments du palais. Je puis alors diriger cette eau à travers des rigoles longeant les caves gelées ou le dessus des fours de nos cuisines, en faire ainsi de l'eau glacée ou de l'eau chaude et créer sur commande un climat artificiel.

— Un climat artificiel ? répétai-je, émerveillé.

— Dans tous les jardins, il existe des pavillons dans lesquels les seigneurs et les dames de la cour aiment à venir se délasser. Si, par une journée particulièrement chaude, les nobles visiteurs désirent une pluie rafraîchissante, mais sans se faire mouiller pour autant – ou si quelque poète aspire simplement à méditer dans une atmosphère mélancolique –, je n'ai qu'à actionner une roue. Des toits du pavillon, un rideau de pluie se mettra à tomber gentiment tout autour. De même, dans lesdits pavillons se trouvent des sièges qui semblent faits de pierre solide, mais sont en réalité creux. En plein été, j'ai la possibilité de faire circuler à l'intérieur une eau très froide, ou au contraire plus chaude lors des périodes fraîches de l'automne ou du printemps. Je rends ainsi ces fauteuils plus confortables aux augustes séants qui viennent s'y poser. Dès que la colline de *kara* actuellement en cours de construction sera achevée, je serai en mesure de faire installer dans les pavillons des commodités encore plus appréciables. Les eaux coulant dans les goulottes mettront en mouvement des sortes d'éventails automatiques et bouillonneront dans des flûtes de terre cuite afin de produire une musique douce.

Tout cela, j'eus le plaisir de le voir réalisé. Je le sais, car j'ai passé par la suite plus d'un après-midi de rêve dans ces

pavillons en compagnie de Hui-sheng, à traduire pour elle ce merveilleux murmure musical en délicats attouchements et en douces caresses... Mais ceci se déroula quelques années plus tard.

Je n'ai pour l'instant mentionné qu'une infime partie des nouveautés et autres merveilles rencontrées à Kithai, dans Khanbalik et aux alentours du palais du khakhan, sans doute trop peu pour prouver à quel point ce pays était différent de tous ceux que je connaissais. Cette différence était pourtant immense, j'aimerais ici le souligner. Que l'on garde bien présent à l'esprit que l'empire de Kubilaï amalgamait un nombre impressionnant de peuples, de communautés, de terres et de climats. Il aurait pu décider d'installer sa capitale à Karakorum, siège historique des Mongols, ou plus au nord, dans la Sibérie septentrionale, et dans de multiples autres endroits encore. Mais, alors qu'il disposait d'un choix infini, c'est à Kithai qu'il avait résolu de vivre : parce qu'il avait jugé cette terre plus attirante que toutes les autres. Et c'était bien le cas.

J'avais pu observer, depuis mon départ d'Acre, bien des contrées et des villes exotiques, mais leurs divergences tenaient au fond essentiellement à leur aspect général, ce qu'on pourrait qualifier de *premier plan*. Ce que j'entends par là, c'est que lorsque je découvrais une nouvelle cité, mes yeux étaient naturellement captivés par les éléments qui se présentaient immédiatement à eux. Il pouvait s'agir d'individus au teint surprenant ou au comportement étrange, vêtus de costumes inusités, derrière lesquels se profilaient en général des bâtiments d'une architecture qui m'était tout sauf familière. Mais on croisait toujours, trottant dans les rues, des chiens et des chats semblables à ceux que l'on trouve partout et, voletant au-dessus de leurs têtes, des oiseaux picorant les ordures (pigeons, mouettes, milans ou autres) identiques à ceux de toutes les autres villes du monde. Dès que l'on sortait des faubourgs, s'étendaient fatalement, un peu plus loin, des collines, des plaines ou des montagnes aux formes plus ou moins banales. Bien que le paysage ou la faune locale pussent, au premier abord, étonner et charmer – tels ces majestueux

rochers couronnés de neige de l'inaccessible Pamir ou les magnifiques « moutons de Marco » qui s'ébattaient sur leurs pentes –, au bout d'un moment, lorsqu'on avait beaucoup voyagé, plus rien des paysages, de la flore ou de la faune rencontrés ne vous étonnait vraiment.

Au contraire, tout, où que ce soit à Kithai, sortait de l'ordinaire : non seulement ce qui s'offrait dès l'abord au regard du visiteur, mais aussi les détails que l'on n'aperçoit que du coin de l'œil, les sons que l'on entend et les subtiles odeurs qui surgissent de tous côtés. En me promenant dans les rues de Khanbalik, je pouvais fixer les yeux n'importe où, que ce soit sur les toits en pagode ou sur les vêtements si variés des passants, j'avais toujours l'impression que, dès l'instant suivant, quelque chose de captivant allait de nouveau accrocher mon regard.

Dans la rue, je voyais certes, comme partout ailleurs, des chiens et des chats. Mais pas moyen de les confondre avec les charognards que j'avais croisés à Suvediye, à Balkh ou ailleurs. La plupart des chats de Kithai étaient de petite taille et très joliment colorés, d'un brun grisâtre sur tout le corps à l'exception des oreilles, des pattes et de la queue, d'un marron bien plus foncé. D'autres avaient le pelage gris argent et des extrémités presque indigo, avec une queue étrangement courte dont la pointe était curieusement tordue, comme un crochet avec lequel on aurait pu les suspendre. Certains des chiens qui couraient avaient l'air de lions miniatures, la crinière ébouriffée, le museau écrasé, les yeux exorbités. Une autre race ne ressemblait à rien de ce que j'avais déjà pu voir sur cette Terre, sauf peut-être à une souche de bois sur pattes, si l'on peut se représenter pareille chose. Ce chien était appelé *shar-pei,* ce qui signifie « ample d'écorce », car sa peau était si large par rapport au corps qu'elle enveloppait qu'on parvenait à peine à en distinguer les traits et encore moins la forme. Il ne s'apparentait à rien d'autre, lorsqu'on le regardait se mouvoir, qu'à un grotesque amas de plis qui se dandinait.

Je vis aussi une autre race de chien employé à une tâche que j'hésite presque à décrire, tant j'aurais refusé de la croire si on

me l'avait racontée. C'était un animal bien bâti, au poil raide tirant sur le roux, désigné du nom de *xiang-gou*. Chacun d'eux était équipé d'un harnais, à la façon d'un poney, et marchait avec un harmonieux mélange d'attention et de dignité, car son attelage était relié par une sangle à un homme ou une femme. La personne qui tenait cette lanière était aveugle. Il ne s'agissait pas d'un mendiant, mais d'un homme ou d'une femme qui se rendait au travail ou partait se promener. C'est la pure vérité. Le *xiang-gou*, autrement dit le « chien-guide », avait été élevé et entraîné à conduire son maître atteint de cécité et, presque miraculeusement, il parvenait à l'escorter, lui évitant de trébucher ou de se cogner, l'entraînant avec sûreté à travers la foule et le trafic des voitures à bras.

Aux étonnements de la vue s'ajoutaient des odeurs et des sons dont l'origine était parfois commune. Presque à chaque coin de rue se dressait un chariot à bras sur lequel étaient présentés des plats chauds à l'intention des gens qui travaillaient dehors ou des piétons contraints de manger en chemin. L'odeur du poisson ou de la viande qu'on y faisait frire chatouillait les narines, accompagnée du grésillement de la cuisson. Ou alors c'était le doux arôme du vermicelle aillé en train de bouillir qui se mêlait aux sucions des chalands qui aspiraient les pâtes en les portant prestement du bol jusqu'à la bouche à l'aide de leurs baguettes. Khanbalik étant la ville du khan, elle était constamment arpentée de nettoyeurs de rues armés de seaux et de balais. Ses artères étaient par conséquent généralement exemptes, plus que dans n'importe quelle autre ville de Kithai et sans doute que partout ailleurs en Orient, des relents nauséabonds des excréments humains. L'odeur qui dominait à Khanbalik était un mélange d'épices et d'huile de friture. À laquelle s'ajoutaient, à mesure que j'avançais entre les échoppes du marché, le parfum du jasmin, l'arôme du thé, l'âcreté de la fumée des braseros, la douceur du santal, des fruits ou de l'encens, et parfois même un effluve de parfum de femme, soufflé par le mouvement de son éventail.

De jour comme de nuit, jamais les bruits de rue ne cessaient : le jacassement volubile et chantant des gens qui

devisaient sans relâche, le grondement des roues des charrettes à bras et des lourds chariots de transport, le tintement fréquent des clochettes, dont beaucoup de cochers se servaient pour frayer le passage, le son percutant des sabots de chevaux et de yacks, le pas plus léger des ânes, le glissement traînant des coussinets des chameaux et le frou-frou crissant produit par l'éternel sautillement des porteurs aux sandales de paille usées jusqu'à la corde. Ce brouhaha était souvent ponctué de la harangue d'un vendeur de poisson ou du hurlement d'un marchand de fruits, du martèlement du négociant en volailles qui frappe sur son canard de bois creux ou de la réverbération du tambour d'alarme sur une des tours de la ville qui signalait une alerte au feu. De temps à autre, pourtant, la rumeur de la rue cédait la place à un silence respectueux, sur le passage trottinant d'une troupe de gardes du palais ouvert par une fanfare dont l'un des hommes tapait sur une sorte de lyre faite de baguettes en osier, tandis que les autres jouaient de la badine afin d'écarter la foule pour quelque noble seigneur à dos de cheval ou porté dans un palanquin.

Parfois, survolant ce brouhaha, se faisait entendre un son mélodieux et flûte qui zébrait l'air. Les premières fois qu'il frappa mon tympan, j'en fus intrigué. Puis je me rendis compte qu'il émanait de volées de pigeons dont certains avaient été munis d'un petit sifflet, lequel se mettait à chanter au contact de l'air. Je remarquai aussi, dans la masse des pigeons ordinaires, la présence d'une espèce plus duveteuse que les autres que je n'avais encore jamais observée. Ces oiseaux étaient capables, sur leur trajet aérien rectiligne comme celui d'un équilibriste sur une invisible corde raide, d'effectuer soudain en plein ciel un saut périlleux en faisant une pirouette complète avant de poursuivre leur vol aussi posément que s'ils n'avaient rien accompli d'extraordinaire.

Et si je levais les yeux au-dessus des toits de la cité, je pouvais voir sur n'importe quelle brise de l'automne flotter des grappes de *feng-zheng*. Il ne s'agissait pas d'oiseaux, bien que certains en eussent la forme et les couleurs ; d'autres ressemblaient à des papillons, voire à des dragons. Les *feng-*

zheng étaient des objets construits à partir de longues baguettes de bois léger et de papier fin, attachés à une très longue ficelle qui se dévidait d'un rouleau. Le propriétaire s'élançait avec son *feng-zheng et* laissait la brise l'emporter vers le ciel, puis, grâce à de subtiles tractions opérées à l'extrémité de la corde, il parvenait à le faire monter, voler et virer dans le ciel. (Pour ma part, je n'ai jamais pu maîtriser cet art.) La hauteur atteinte par l'engin n'était limitée que par la longueur de corde qui le retenait, et il arrivait qu'ils disparaissent à la vue. Les hommes aimaient à organiser des batailles de *feng-zheng*. Pour cela, ayant enduit la corde de glu, ils la saupoudraient d'une substance aux vertus abrasives tels de fins débris de porcelaine ou de mica, puis laissaient leurs engins prendre leur envol. Toute leur habileté consistait ensuite à les guider de telle façon que leur corde coupe celle de l'adversaire et fasse ainsi plonger son appareil vers le sol. Tous, concurrents autant que spectateurs de ces « combats », engageaient de fortes sommes en paris sur l'issue de la bataille.

Les femmes et les enfants aimaient, pour leur part, faire voler leurs *feng-zheng* juste pour leur plaisir.

La nuit venue, rien n'était plus facile pour moi que d'observer les occupants si particuliers du ciel de Kithai car, que je le veuille ou non, leur bruit me faisait dresser la tête. Je parle bien sûr des violentes détonations, des sifflements de ces éclairs et de ce tonnerre artificiel appelés les « fiers rameaux aux fleurs éclatantes ». Comme dans tant d'autres villes orientales, à Kithai, presque chaque jour semblait marquer la date d'une fête folklorique ou la commémoration d'un anniversaire. Il n'y avait cependant qu'à Kithai que ces festivités se poursuivaient jusque dans la nuit, prétexte à envoyer dans les airs ces curieuses fusées de feu qui partaient à l'assaut du ciel avant d'éclater en étoiles de lumière plus éblouissantes encore, qui s'effilochaient en étincelles incandescentes avant de retomber en grésillant vers le sol. J'assistais à ces exhibitions avec un mélange de crainte et d'admiration, qui ne fut en rien atténué lorsque j'appris comment fonctionnaient ces merveilles.

Au-delà des villes, les paysages bigarrés de Kithai, eux aussi, différaient de ceux des autres contrées. J'en ai déjà décrit certains, d'autres viendront en temps voulu. Laissez-moi vous dire ceci. Durant tout le temps que j'ai passé à Khanbalik, je n'ai eu, lorsque je décidais de partir pour la journée en excursion dans le pays, qu'à commander un cheval aux écuries du palais. En moins d'une matinée, je découvrais alors un panorama qu'on ne peut voir nulle part ailleurs qu'à Kithai. Car même si elle n'est qu'une relique inutile, témoignant d'une gloire vaine, la Grande Muraille, ce monstrueux serpent pétrifié dans sa course rampante d'un horizon à l'autre, n'en constitue pas moins une fantastique fête pour les yeux.

Je ne voudrais pas non plus donner l'impression que tout, à Kithai, jusqu'en dehors de la ville du khan, était à la fois beau, aisé, riche et doux. Je ne l'aurais d'ailleurs pas souhaité moi-même. Ce qui devient trop longtemps irréprochable finit aussi par vous lasser, tels les paysages du Pamir, grandioses mais monotones. Par exemple, Kubilaï aurait pu choisir d'établir sa capitale dans une cité au climat tempéré : il y avait, au sud, des terres baignées d'un perpétuel printemps ; d'autres, plus méridionales, jouissaient d'un été permanent. Cela dit, en visitant ces villes, j'y ai trouvé des gens au caractère si doux, à l'instar du climat qui y règne, qu'il finit par être ennuyeux.

Le climat de Khanbalik ressemblait à celui de Venise : pluvieux au printemps, neigeux en hiver et d'une chaleur qui pouvait devenir oppressante une fois l'été venu. Et si ses habitants ne sont pas confrontés à l'humide moisissure qui sévit à Venise, leurs maisons, leurs vêtements et leurs meubles sont en revanche envahis par cette perpétuelle poussière jaune soufflée depuis les déserts de l'Ouest. image des saisons et du temps, Khanbalik n'était jamais figée. C'était une ville changeante, variée, stimulante, jamais écœurante d'uniformité. Ainsi, derrière les splendeurs que j'ai dépeintes, se dressaient des éléments autrement plus sombres. Le magnifique palais du khan abritait les inquiétantes caves du Caresseur. Les somptueuses robes que portaient nobles et courtisans habillaient parfois des hommes aux ambitions mesquines et aux

sombres desseins. Mes deux jolies servantes elles-mêmes étaient parfois sujettes à d'étonnantes sautes d'humeur. Et dès que l'on sortait du palais pour parcourir rues et marchés, on n'y rencontrait pas, loin s'en faut, que de prospères marchands et d'opulents acheteurs. Il y avait de petites gens, de pauvres diables affreusement misérables. Je me revois devant l'étal d'un petit marchand dont quelqu'un m'avait traduit la pancarte : « Crevette des forêts, chevreuil des greniers, anguille des buissons. » Les nourritures qu'il proposait à la vente n'étaient en fait que des sauterelles, du rat et des tripes de serpent.

6

Durant de nombreux mois, mes journées de travail consistèrent à établir un dialogue et à poser de très respectueuses questions à la nombreuse troupe des ministres, administrateurs, comptables et courtisans du khan, à tous ceux qui avaient une quelconque responsabilité dans le fonctionnement sans heurts de l'Empire mongol, mais aussi du pays de Kithai, de cette cité de Khanbalik et de la cour du palais où nous nous trouvions. La plupart du temps, c'était Chingkim qui me les présentait, mais il devait aussi accomplir sa tâche de *wang* de Khanbalik, aussi nous laissait-il ensuite arranger seuls, à notre convenance, les modalités de nos rencontres futures. Certains de ces officiels, y compris des seigneurs très haut placés, accordaient le plus grand intérêt à mes demandes concernant le fonctionnement des services dont ils avaient la charge. D'autres, au contraire, parmi lesquels d'obscurs intendants placés à un niveau insignifiant dans la hiérarchie du palais, me considéraient comme un domestique et ne me répondaient qu'à contrecœur. Mais tous, c'était un ordre du khakhan, eurent obligation de me recevoir. Aussi ne négligeai-je personne et ne laissai-je nulle latitude, y compris aux plus récalcitrants, de s'esquiver par des réponses évasives ou exagérément simplifiées. Je dois admettre, cependant, que certains d'entre eux me semblèrent bien plus intéressants que d'autres et que je passai en leur compagnie davantage de temps.

Mon entretien avec le Mathématicien de la Cour fut par exemple particulièrement bref. Je n'avais jamais été brillant en arithmétique, comme aurait pu en attester mon vieux professeur, le frère Évariste. Bien que maître Lin-ngan se montrât plutôt amical à mon égard (il avait été, on s'en souvient, le premier personnage de la cour que j'avais rencontré lors de mon arrivée) et qu'il fut en même temps très fier de ses

fonctions et impatient de les détailler, je crains que mes réponses ne l'aient rapidement refroidi. Nous n'allâmes guère plus loin, en fait, que l'exposé qu'il me fit sur un instrument de navigation maritime typique de Kithai, le *nan-zhen*.

— Ah, je vois, fis-je. L'aiguille indiquant le nord... Les capitaines des vaisseaux vénitiens possèdent, eux aussi, cet instrument. Nous l'appelons la boussole.

— Nous lui donnons un nom différent, puisqu'il s'agit chez nous d'un « chariot orienté au sud ». Je crains qu'il ne puisse en rien être comparé à vos rustiques objets occidentaux. Vous continuez en effet, en Occident, à dépendre d'un cercle divisé en seulement trois cent soixante degrés. Ce n'est là qu'une approximation peu commode, à laquelle sont laborieusement parvenus vos ancêtres qui ont déjà tant peiné à mettre au clair le nombre de jours d'une année. La véritable mesure de l'année solaire, nous la maîtrisons, nous autres Han, depuis plus de trois mille ans. Vous noterez que notre cercle est pour sa part fractionné en trois cent soixante-cinq graduations et un quart de degré.

Je constatai qu'il avait raison. Et après avoir passé un moment à regarder l'instrument sans piper mot, je m'aventurai à relever :

— Le compte y est, il n'y a pas de doute. Ce cercle est gradué. Mais à quoi cela sert-il ?

Il me dévisagea, l'air atterré.

— À *quoi* cela sert-il ?

— Ma foi, oui... Notre vieux cercle occidental, tout rudimentaire qu'il soit, présente au moins l'avantage d'être divisible par quatre. Comment vous y prenez-vous, avec cet instrument, pour marquer un angle droit ?

Il perdit quelque peu sa sérénité.

— Marco Polo, cher invité d'honneur, vous ne voyez donc pas le génie de ce que je suis en train de vous montrer ? Vous ne

sentez pas à quel point cet appareil est le fruit d'observations patientes, de calculs raffinés ? Faut-il vous prouver combien il surclasse les vulgaires mathématiques dont vous vous contentez, en Occident ?

— Je ne nie pas votre avance en la matière. Je constate seulement que cet appareil semble moins pratique et qu'il a de quoi rendre fou n'importe quel homme de quart affecté à la vigie. L'utiliser saboterait toutes nos cartes ! Un maçon, avec cela, ne serait même plus capable de construire une maison munie d'angles droits et de pièces carrées...

Ce qui lui restait de sérénité s'évanouit alors, et il fit claquer ses doigts d'exaspération.

— La seule chose qui vous intéresse, en Occident, est d'amasser du savoir. La sagesse, quant à elle, vous passe largement au-dessus de la tête. Alors que je suis en train de vous parler mathématiques pures, vous me répondez maçonnerie !

— J'admets ne rien connaître à la philosophie, maître Lin-ngan, dis-je humblement, mais j'ai connu quelques charpentiers. Je peux vous assurer que ce cercle de Kithai les ferait bien rire.

— *Rire ?* s'écria-t-il, s'étranglant presque.

Pour quelqu'un à l'ordinaire si sage, réservé et dénué de passion, il s'était mis là dans une assez belle furie. N'étant pas non plus dépourvu de sagesse, je lui fis mes adieux, avant de battre respectueusement en retraite en direction de mes appartements. Après tout, cette rencontre ne faisait que renforcer mes doutes quant à la prétendue ingéniosité des Han !

Pourtant, lors d'une entrevue à l'observatoire des astronomes du palais, je réussis beaucoup mieux à me contrôler et conservai mon aplomb. L'observatoire était une terrasse dépourvue de toit, encombrée d'instruments impressionnants et complexes ; des sphères armillaires, des cadrans solaires, des astrolabes et des alidades, tous confectionnés de façon admirable, en marbre, en cuivre ou en laiton. L'Astronome de la

Cour, Jamal ud-Din, était un Persan, pour la bonne raison, m'expliqua-t-il, que tous ces appareils avaient été inventés dans son pays natal des siècles auparavant : aussi était-il le mieux placé pour s'en servir. Il avait sous ses ordres une demi-douzaine de sous-astronomes, tous Han, parce que ceux-ci, m'indiqua maître Jamal, avaient coutume de tenir (depuis plus longtemps que n'importe quel autre peuple) de scrupuleux registres d'observations astronomiques. Nous conversions en farsi, et il m'interprétait les divers commentaires émis par ses collègues.

Je commençai en confessant avec franchise :

— Messeigneurs, la seule notion qu'on m'ait jamais apprise concernant l'astronomie est l'assertion biblique selon laquelle le prophète Josué, dans le but de prolonger d'une journée une bataille, arrêta la course du soleil.

Jamal me jeta un regard incrédule, mais répéta mes paroles aux six vénérables Han. Cette révélation eut le don de les mettre dans tous leurs états : aussi stupéfaits qu'excités, ils finirent par me poser fort poliment la question suivante :

— Ainsi, ce Josué serait parvenu à stopper le soleil ? C'est extrêmement intéressant. Quand cela arriva-t-il ?

— Oh, il y a longtemps, très longtemps. C'était à l'époque où les Israélites luttaient contre les Amorrites. Ceci est relaté dans la Bible, dans plusieurs livres avant la naissance du Christ et au début de l'ère chrétienne.

— C'est vraiment intéressant, répétèrent-ils après s'être à nouveau concertés. Nos registres astronomiques du *Shu-king*, qui remontent pourtant cinq mille trois cent soixante-dix ans en arrière, ne mentionnent rien de tel. Un événement cosmique de cette nature aurait certainement occasionné de fervents commentaires chez l'homme de la rue, et pas seulement de la part des astronomes de l'époque. Se pourrait-il que le phénomène se soit produit encore plus tôt que cela, selon vous ?

Les solennels vieillards faisaient tout, à l'évidence, pour dissimuler leur consternation à l'idée que je puisse en savoir plus qu'eux sur le plan astronomique, aussi décidai-je de faire preuve de tact et changeai de sujet.

— Bien que je n'aie reçu aucune éducation formelle dans votre domaine, messeigneurs, je suis extrêmement curieux d'esprit et, ayant souvent observé le ciel par moi-même, j'en ai conçu quelques théories personnelles.

— Vraiment ? s'exclama maître Jamal.

Après avoir un instant consulté ses collègues, il ajouta qu'ils seraient fort honorés d'entendre lesquelles. Aussi, avec la modestie nécessaire, mais sans pour autant tergiverser, je leur exposai l'une des conclusions auxquelles j'étais arrivé : que le Soleil et la Lune sont plus proches de la Terre le matin et le soir que le reste du temps.

— Il est aisé de s'en apercevoir, messeigneurs. Prenez simplement la peine d'observer le soleil à son lever ou à son coucher. Ou mieux, fixez votre attention sur la pleine lune dans ces mêmes circonstances, celle-ci étant bien plus facile à regarder sans dommage pour les yeux. Au moment où elle monte de l'autre extrémité du globe, elle est immense. Mais au fur et à mesure de sa montée, elle décroît, jusqu'à ne paraître, parvenue à son zénith, qu'une portion réduite de sa taille initiale. J'ai pu me rendre compte du phénomène à maintes reprises, en contemplant le clair de lune depuis la lagune de Venise. Il est évident que le corps céleste s'éloigne de la Terre à mesure qu'il progresse sur son orbite. Car la seule autre explication serait qu'il rétrécit en cours de route, ce qui serait inepte.

— Inepte, en effet, murmura Jamal ud-Din.

Ses sous-astronomes et lui hochèrent gravement la tête, impressionnés, et se remirent à palabrer avec passion. Finalement, l'un des sages sembla enclin à vouloir tester l'étendue de mes connaissances astronomiques en me posant, toujours par l'intermédiaire de Jamal, la question suivante :

— Quelle est votre opinion, Marco Polo, concernant les taches solaires ?

J'avais toujours eu une aversion prononcée pour les taches de son, ou taches de rousseur, particulièrement sur le visage des femmes. C'est pourquoi je fus heureux de répondre, sans la moindre hésitation :

— Ah, ce sont des choses terribles. Une véritable défiguration.

— Vous le voyez ainsi ? Nous sommes restés divisés, en ce qui nous concerne, sur le fait de savoir si elles constituaient, dans l'ordonnancement universel des choses, des éléments bénéfiques ou maléfiques.

— Oh... *maléfiques*, je n'irais peut-être pas jusque-là. Mais disgracieuses, ça, certainement. Pendant longtemps, j'ai pensé à tort que toutes les femmes mongoles étaient laides, jusqu'à ce que je découvre celles de ce palais.

Les vénérables vieillards restèrent interdits, me fixant bouche bée, et maître Jamal répliqua, hésitant :

— Mais... quel est le rapport avec notre sujet ?

— J'ai compris ensuite, continuai-je avec entrain, que seules les *nomades* mongoles, celles qui passent leur vie dehors, étaient constellées de taches de son et avaient cette peau marbrée, tannée comme du vieux cuir. Ces dames mongoles raffinées de la cour, en revanche, sont...

— Non, non, non..., me coupa Jamal ud-Din, ce sont des taches *sur* le soleil que nous parlons là !

— Quoi ? Des taches sur le soleil ?

— Parfaitement. Les poussières du désert apportées par les vents ont beau être une calamité perpétuelle, elles ont au moins un avantage. Par moments, elles atténuent suffisamment l'éclat du disque solaire pour que l'on puisse l'étudier à l'œil nu. Plusieurs d'entre nous ont pu observer – indépendamment les uns des autres et de façon suffisamment répétée pour en être

sûrs – que le soleil est occasionnellement grêlé de marques sombres et de mouchetures qui voilent sa face d'ordinaire lumineuse. Je souris et fis :

— Je vois, oui...

Et, me mettant à rire complaisamment, je poursuivis :

— Vous êtes un plaisantin, maître Jamal ! C'est très drôle, en effet. Mais je pense qu'en toute humanité nous ne devrions pas rire aux dépens de ces infortunés Han.

L'air encore plus éberlué que l'instant précédent, il balbutia :

— Pardon ? Mais de quoi parlez-vous, à présent ?

— Vous vous moquez de leur façon de regarder, j'ai bien compris. Des taches sur le soleil, mais tiens donc... Cela dit, ce n'est pas leur faute s'ils sont ainsi faits, obligés d'observer le monde à travers des paupières mi-closes. Allez vous étonner que, dans ces conditions, ils aient l'impression d'avoir des taches devant les yeux ! Mais enfin, elle est tout de même bien bonne, maître Jamal, je l'admets...

Et saluant à la mode persane, toujours secoué de rire, je pris congé.

Le Maître des Jardins et le Maître Potier du palais, tous deux également Han, avaient sous leurs ordres des légions de jeunes apprentis de leur race. Aussi, dès que j'eus affaire à eux, je fus confronté à un spectacle typiquement han : marqué du sceau de l'ingéniosité mais teinté d'inconséquence. En Orient, on relègue ces tâches à des subalternes qui n'ont pas peur de se salir les mains et non à des intellectuels dont les facultés pourraient être mieux employées. Mais le Maître des Jardins, tout comme le Maître Potier, semblaient aussi fiers de consacrer leur astuce et leur inventivité à du fumier et à de la glaise que de former une nouvelle génération à une vie de travail semblable à la leur, dévolue à cette besogne manuelle aussi servile que boueuse.

L'atelier du Maître des Jardins était une vaste serre entièrement couverte de vitres de mica. Assis de part et d'autre de longues tables, les nombreux apprentis étaient penchés sur des boîtes remplies de ce qui ressemblait à des bulbes de crocus auxquels ils faisaient je ne sais quoi à l'aide de couteaux minuscules.

— Ce sont des bulbes de lilas céleste que l'on prépare à être plantés, expliqua l'homme de l'art.

Lorsque je le vis plus tard fleurir, je reconnus ce que nous appelons en Occident le narcisse. Il saisit l'une des gousses entre ses doigts et, me la brandissant sous le nez, précisa :

— En effectuant sur chaque bulbe deux minutieuses incisions, nous induisons une croissance de la plante qui lui donnera la forme que nous préférons. Deux tiges vont en germer, qui pousseront séparément, chacune de son côté. Dès que des feuilles commenceront à en sortir, nous les recourberons à nouveau vers l'intérieur. Ainsi ces jolies plantes, lorsqu'elles fleuriront, auront l'air de se tendre mutuellement les bras comme pour s'enlacer. À la beauté de la fleur nous ajoutons la grâce des lignes.

— C'est un art remarquable, murmurai-je, me gardant de souligner qu'on employait là beaucoup de monde pour une tâche qui me paraissait secondaire.

Le quartier général du Maître Potier, tout aussi vaste, s'étendait dans des caves situées juste en dessous, éclairées par des lampes. Ce que l'on produisait dans cet atelier, loin d'être de la simple vaisselle de table, s'apparentait davantage à un art de la céramique des plus raffiné. Il me montra ses boîtes de différentes qualités d'argile, ses roues de potier, ses fours, ses jarres de couleurs et de vernis dont la composition était, me confia-t-il, « un secret bien gardé ». Puis il me mena vers une table à laquelle travaillaient plusieurs douzaines d'apprentis. Chacun avait devant lui l'ébauche déjà bien avancée d'un vase de porcelaine, d'élégantes masses au corps bulbeux et au long

cou élancé, mais encore de la grossière couleur de la glaise. Ils étaient en train de les peindre avant la mise au four.

— Pourquoi les pinceaux de ces garçons sont-ils tous cassés ? relevai-je, intrigué, les voyant manier de fines brosses au manche étrangement tordu.

— Ils ne sont pas cassés, précisa le Maître Potier. Ces pinceaux sont coudés car les apprentis s'en servent pour peindre des motifs qui représentent des fleurs, des oiseaux ou des roseaux, à l'instinct, en se laissant aller à leur inspiration, *à l'intérieur* même des poteries. Quand l'article sera achevé, sa décoration ne deviendra visible que lorsqu'il sera placé à proximité d'une source lumineuse. Alors, délicatement, comme dans un léger brouillard, la fine porcelaine laissera découvrir une image de couleur.

Il me conduisit près d'une autre table et m'expliqua :

— Ceux-ci sont des néophytes, encore absorbés dans la première phase de l'apprentissage de leur art.

— Quel art ? demandai-je. Ils jouent avec des coquilles d'œuf.

— Absolument. Il arrive que les porcelaines les plus précieuses, hélas, se brisent. Ces garçons apprennent à les réparer, mais ils ne le font naturellement pas sur des objets véritables. Je prends deux œufs éclatés, mélange les débris de leurs coquilles dans un récipient et les leur donne à reconstituer. C'est ce à quoi vous les voyez ici employés, à l'aide de ces minuscules rivets de cuivre. Tant qu'ils n'auront pas réussi à reformer entièrement un œuf, de façon qu'il soit impossible de déceler qu'il a un jour été cassé, ils ne seront pas autorisés à travailler sur des articles de porcelaine.

Nulle part ailleurs dans le monde je n'avais vu des gens capables de consacrer leur vie à des activités aussi minutieuses, tant d'intelligence dépensée à des tâches qui me paraissaient triviales, et une habileté aussi stupéfiante, un travail aussi fastidieux appliqués à des projets sans importance. Je ne parle

pas que des artisans de la cour. J'ai vu user de la même opiniâtreté jusqu'aux étages ministériels les plus élevés dans l'administration du khanat.

Le ministre de l'Histoire, par exemple, paraissait être un gentilhomme Han infiniment studieux. Il maîtrisait de nombreuses langues et semblait avoir mémorisé toute l'histoire de l'Orient aussi bien que celle de l'Occident. Mais son activité consistait à être très occupé à ne rien faire de vraiment important. Quand je lui demandai à quel travail il était attelé en ce moment, il se leva de sa gigantesque écritoire, ouvrit une porte de son bureau et me montra la pièce bien plus vaste sur laquelle elle donnait. Celle-ci était remplie de petits bureaux entassés les uns contre les autres. Penché sur chacun d'eux, un petit scribe s'absorbait laborieusement dans une besogne d'écriture, noyé derrière une pile de livres, de rouleaux et de liasses de documents.

En parfait farsi, le ministre de l'Histoire m'expliqua :

— Il y a quatre ans, le khakhan Kubilaï a décrété que son règne allait fonder la dynastie Yuan, que ses successeurs perpétueraient après lui. Ce nom qu'il a choisi, « Yuan », veut dire « la plus grande » ou « la principale ». Ce qui signifie qu'elle est appelée à éclipser la dynastie Chin antérieure, la Xia qui l'a précédée, mais aussi toutes les autres depuis les origines de la civilisation dans ce coin du monde. Aussi suis-je en train de compiler, et mes assistants de recopier, une histoire assez brillante pour faire en sorte que les futures générations reconnaissent avec certitude la supériorité de la dynastie Yuan.

— Cela semble représenter une jolie quantité d'écrits, fis-je, observant la multitude de têtes penchées et le mouvement nerveux des pinceaux. Mais comment peuvent-ils être si nombreux à transcrire, si la dynastie Yuan n'a encore que quatre ans d'existence ?

— Oh, l'enregistrement des événements actuels est peu de chose, répondit-il, balayant le sujet d'un revers de main. Ce qui

est long et difficile, c'est de réécrire toute l'histoire de ce qui s'est produit avant.

— Quoi ? Mais comment cela ? L'histoire est l'histoire, monsieur le ministre. L'histoire est ce qui s'est produit.

— Pas tout à fait, Marco Polo. L'histoire est seulement le souvenir que l'on garde des choses passées.

— Je ne vois pas très bien la différence, répliquai-je. Si, par exemple, une inondation dévastatrice de la rivière Jaune a eu lieu telle année, que quelqu'un ait ou pas pris note du phénomène, il y a des chances que l'on s'en souvienne et que la date en reste gravée dans les esprits.

— Ah, mais pas toutes les circonstances qui ont entouré l'événement ! Supposez que l'empereur d'alors soit venu promptement au secours des victimes du sinistre, les ait fait transférer en lieu sûr et leur ait attribué de nouvelles terres, les aidant ainsi à retrouver la prospérité. Si ces bienheureuses circonstances devaient demeurer dans les archives comme une partie de son règne, alors la présente dynastie Yuan apparaîtrait, par comparaison, déficiente. Aussi nous incombe-t-il de modifier légèrement l'histoire, de façon à faire passer le précédent empereur pour peu attentif aux misères de son peuple.

— Et par rapport à lui, de ce fait, les Yuan sembleront bien plus prévenants, je comprends ! Mais supposez que, lors d'une calamité, Kubilaï et ses successeurs s'avèrent pour leur part durs, insensibles et sans pitié ?

— Alors, il nous faudra réécrire cela de nouveau, de façon que les gouvernants antérieurs semblent avoir le cœur encore *beaucoup* plus dur. J'ai l'impression que vous commencez à entrevoir l'ampleur de ma tâche et la diligence, le soin et la créativité qu'il faut y consacrer. Ce n'est certes pas le travail d'un fainéant, ni celui d'un demeuré.

L'histoire est loin de n'être, comme la tenue du journal de bord d'un navire, qu'un relevé quotidien des événements. C'est

un processus fluide ; le travail de l'historien est un perpétuel recommencement.

— Bon, les faits passés peuvent être restitués de telle ou telle façon, je vous le concède. Mais qu'en est-il de ceux qui se produisent en ce moment ? Par exemple, le fait qu'en l'an mille deux cent soixante-quinze de Notre Seigneur, Marco Polo soit arrivé à Khanbalik ; c'est peu de chose, mais que voulez-vous dire de plus ?

— C'est en effet peu de chose, souligna le ministre en souriant complaisamment, aussi n'est-il pas appelé du tout à être mentionné dans l'Histoire. Cependant, le fait pourrait ultérieurement devenir significatif. Aussi ai-je pris note de cet événement, si indifférent qu'il puisse sembler, en attendant de le verser éventuellement aux archives comme regrettable ou, au contraire, béni.

Il revint vers son écritoire, ouvrit un large registre de cuir et feuilleta les papiers qui s'y trouvaient. Il en saisit un et le lut à voix haute :

— À l'heure de Xu, le sixième jour du septième mois de l'année du Sanglier, soit en l'an trois mille neuf cent soixante-treize du calendrier han, revinrent de la cité occidentale de *Wei-ni-si* dans la cité du khan les deux étrangers, *Po-lo Ni-klo* et *Po-lo Ma-tyo,* en amenant avec eux un troisième plus jeune, *Po-lo Mah-ko.* Reste bien sûr à déterminer si ce jeune homme, par sa présence, rendra service à Khanbalik (il me lança de côté un regard malveillant, et je vis qu'il ne lisait plus le papier) ou s'il constituera au contraire une nuisance, s'imposant avec impudence aux personnages officiels, interrompant ainsi leur besogne.

— Très bien, très bien, je m'en vais, répondis-je en souriant. Une dernière question, monsieur le ministre. Si vous pouvez seul réécrire toute l'Histoire, ne se pourrait-il pas que quelqu'un d'autre en fasse de même après vous ?

Il parut presque surpris que je lui pose la question.

— Bien sûr que si, concéda-t-il. Et cela arrivera, sans aucun doute. Lors de l'avènement de la dynastie Chin, son premier ministre de l'Histoire la reformula entièrement. Après lui, tous les historiens Chin continuèrent à écrire de façon à présenter leur période comme un âge d'or. Mais les dynasties naissent et sont aussi appelées à mourir : celle des Chin ne dura que cent dix-neuf ans. Il se pourrait que cette dynastie Yuan et tout ce que je suis en train d'accomplir (il engloba du geste la salle entière emplie de ses scribes) ne dure guère plus que ma propre vie.

Sur ce, je pris le large, résistant à la tentation de suggérer à ce ministre qu'au lieu de se fatiguer à user ainsi sa science et son érudition, il aurait mieux fait d'aller aider à empiler les blocs de *kara* destinés à édifier la colline dans les jardins du palais. Au moins, celle-ci ne serait pas démantelée aussi vite par les générations à venir que la pile de mensonges qu'il était en train de bâtir dans les archives officielles.

Je ne confiai pas directement au khakhan, lors de mon audience de la semaine, la conclusion qui s'était peu à peu imposée à moi selon laquelle un grand nombre de gens s'absorbaient en pure perte à un travail inutile. Lui-même aborda cependant un sujet voisin. Il venait semble-t-il d'apprendre le grand nombre de saints hommes qui vivaient dans Kithai et en était fort mécontent.

— Des prêtres ! maugréait-il. Des lamas, et encore des moines, des nestoriens, des *malang*, des imams et, par-dessus le marché, des missionnaires. Tous obnubilés par l'idée de fonder une communauté de croyants sur le dos desquels s'engraisser. Si encore ils se contentaient de faire des sermons et de tendre leur sébile de mendiant ! Mais dès qu'ils se sont entourés d'une petite troupe de pauvres dupes, ils s'évertuent à leur faire mépriser et détester tous ceux qui ont embrassé une autre croyance. De toutes les religions qui se propagent aujourd'hui, seul le bouddhisme pratique la tolérance à l'égard des autres. Je ne tiens pas pour ma part à imposer une religion, mais j'envisage sérieusement de prononcer un édit visant à se

débarrasser des *prêcheurs*. Mon oukase stipulerait que tout le temps actuellement employé par ces derniers à célébrer de petits rituels minables, à déclamer des rodomontades, des prières, à évangéliser ou à méditer devra être consacré à s'armer d'une tapette à mouches et à les écraser. Que penses-tu de cela, Marco Polo ? Ils feraient infiniment plus qu'ils ne font pour le monde actuellement, en le rendant plus agréable à vivre.

— Je pense, Sire, que les prêcheurs se préoccupent surtout du monde à venir.

— Eh bien ? Améliorer celui-ci leur vaudrait une bien plus haute réputation dans le prochain. Kithai est à la fois envahie de mouches et d'hommes de foi autoproclamés. Je ne puis abolir les mouches d'un simple oukase. Ne jugerais-tu pas comme moi que l'éradication des mouches par les saints hommes pourrait être une bonne chose ?

— J'ai déjà eu l'occasion de constater, Sire, qu'une vaste proportion des hommes étaient mal employés.

— La *plupart* des hommes le sont, Marco ! appuya-t-il avec énergie. L'essentiel ne produit aucun travail digne de ce que j'appelle un homme. Dans mon esprit, seuls les guerriers, les laboureurs, les explorateurs, les artisans, les artistes, les cuisiniers et les médecins sont estimables. Ils créent, découvrent, fabriquent ou préservent. Le reste de l'espèce humaine n'est qu'un immense ramassis de charognards et de parasites qui vivent aux crochets des précédents. Qu'il s'agisse des fonctionnaires du gouvernement ou des conseillers, hommes d'affaires, astrologues, changeurs d'argent, intendants, scribes et autres prêtres ou employés, ceux-là ne font que s'agiter et appellent cela de l'action. Ils ne font rien d'autre que manier des idées en général peu consistantes ou n'existent que pour proférer des commentaires, des avis ou des critiques sur les faits et gestes des premiers, pourtant bien plus efficaces qu'eux.

Il marqua une pause, fronça les sourcils, puis cracha presque la suite :

— *Vakh !* Que suis-je moi-même, depuis que je suis descendu de mon cheval ? Je ne porte plus de lance, rien qu'un sceau *yin* destiné à approuver ou à désapprouver. En toute honnêteté, je devrais m'inclure moi-même dans la longue liste de ces hommes affairés qui ne font rien. *Vakh !*

En cela, bien sûr, il se trompait du tout au tout.

Je n'étais certes pas un expert en monarques, mais j'avais décidé, dès ma première lecture du fameux *Roman d'Alexandre,* de considérer le grand conquérant comme la quintessence du souverain idéal. Et des quelques-uns que j'avais rencontrés depuis au naturel, je m'étais fait une certaine opinion : Edouard, devenu depuis roi d'Angleterre, ne m'était apparu que comme un bon soldat qui s'amusait consciencieusement à jouer au prince ; le gouverneur d'Arménie Hampig n'était qu'un pathétique misérable ; le shah de Perse Zaman, brillant damoiseau affublé d'oripeaux royaux, rien de plus qu'un pauvre mari dominé par sa femme ; quant à l'ilkhan Kaidu, il ne prétendait pas lui-même être autre chose qu'un seigneur de guerre barbare. Seul le dernier, le khakhan Kubilaï, pouvait rivaliser avec mon idéal.

Il n'était pas aussi beau que le portrait d'Alexandre tel que dessiné dans les enluminures, ni aussi jeune. Le khakhan avait presque le double de l'âge d'Alexandre à sa mort. En revanche, il régnait sur un empire grand comme trois fois celui d'Alexandre. À d'autres égards, Kubilaï n'était pas très éloigné de ma vision idyllique. J'avais certes appris à considérer avec un respect mêlé d'effroi son pouvoir tyrannique et son penchant pour les jugements les plus imprévus, péremptoires et aussi déments qu'irrévocables – chacun de ses décrets publiés s'achevait par la terrible formule : « Ainsi a parlé le khakhan ; tremblez, misérables, et obéissez ! » Mais il faut admettre que ce pouvoir sans limites ainsi que l'impétueux exercice qu'il en faisait n'étaient, après tout, que les caractéristiques légitimes d'un monarque absolu. De son vivant, Alexandre ne s'était pas comporté autrement.

Bien des années plus tard, certains, refusant de croire que le simple Marco Polo que j'avais été ait pu faire aussi intimement connaissance avec l'homme le plus puissant du monde, m'ont qualifié de « prétentieux menteur ». D'autres, me traitant de « servile sycophante », m'ont accusé de faire l'apologie d'un dictateur.

Je comprends parfaitement qu'il ne soit pas facile de croire que le puissant et hautain khan de tous les khans ait pu baisser les yeux sur un étranger d'un rang aussi inférieur que le mien en lui témoignant affection et confiance. Mais le fait est que le khakhan se trouvait en position si dominante par rapport à *tous* les autres hommes qu'à ses yeux les seigneurs et les nobles, les hommes du peuple et peut-être même les esclaves semblaient être au même niveau, au fond. Il n'était donc pas plus étonnant qu'il fît attention à moi qu'il prêtât l'oreille, par exemple, à l'un de ses plus proches ministres. De plus, si l'on veut bien se remémorer l'origine aussi humble que géographiquement distante des Mongols, Kubilaï n'était à tout prendre guère moins étranger que je pouvais l'être à ces exotiques parages de Kithai.

Quant à l'allégation de sycophante dont certains ont voulu m'accabler, il est vrai que je n'ai jamais eu à subir personnellement aucun de ses caprices, ni aucune de ses lubies. Il est vrai aussi qu'il me voua rapidement un attachement profond, qu'il me confia des responsabilités et fit de moi un confident. Mais ce n'est pas pour cela que je continue à défendre et à louer le khakhan. C'est justement parce que j'ai fait partie de ses intimes que j'ai pu juger, peut-être mieux que quiconque, combien son incroyable autorité était maniée avec la sagesse de l'homme avisé. Si despotique qu'il ait pu être, loin d'improviser, il a toujours pris ses décisions comme le moyen de parvenir à une fin jugée digne et bénéfique. Contrairement à la philosophie professée par mon oncle Matteo, Kubilaï n'était malfaisant que dans la mesure où il devait l'être, et aussi bon, en réalité, qu'il le pouvait.

Malgré les épais cercles concentriques d'avocats, de ministres, de conseillers et d'officiels de tous ordres qui

l'entouraient, jamais le khakhan ne les laissa s'ériger en mur entre son royaume et lui, entre ses sujets et lui. Il resta toujours scrupuleusement attentif à la façon dont il gouvernait, jusque dans les moindres détails. Comme je l'avais vu faire lors du Cheng, même s'il acceptait de déléguer certaines réflexions de détail, voire les aspects préliminaires de questions importantes, il n'en gardait pas moins sur toute chose le dernier mot. J'aurais pu le comparer, lui et sa cour, aux flottes de vaisseaux que j'avais pu observer sur la rivière Jaune. Le khakhan était le *chuan*, le plus gros bateau dirigé par un ferme gouvernail, maintenu d'une main énergique. Les ministres à ses ordres étaient des simples sampans chargés de missions secondaires en eaux peu profondes, des chalands qui faisaient la navette entre les cargos et le *chuan*, le vaisseau amiral de la flotte. Seul l'un d'entre eux, l'Arabe Ahmad, Premier ministre, vice-régent et ministre des Finances de l'empire, avait lieu d'être apparenté à un *hu-pan* en forme de croissant, savamment dessiné pour épouser les courbes, tournant constamment bord sur bord, quoique croisant toujours dans les parages sûrs de la côte. Mais de cet Ahmad, cet homme aussi tordu que l'était un *hu-pan*, je reparlerai en temps voulu.

Comme sans doute le fabuleux Prêtre Jean, Kubilaï devait régner sur un conglomérat de nations diverses et de peuples disparates, dont beaucoup se détestaient. Comme Alexandre, Kubilaï avait cherché à les fondre harmonieusement, discernant dans leurs cultures variées les traits, les idées et les réalisations les plus admirables, tentant d'en faire profiter le plus grand nombre, pour le bien de son peuple tout entier. Bien sûr, Kubilaï n'a jamais eu la sainteté du Prêtre Jean, pas même celle d'un chrétien, ni celle d'un adorateur des dieux comme avait pu l'être Alexandre. Tout le temps que je l'ai fréquenté, Kubilaï n'a jamais reconnu d'autre déité que Tengri, dieu mongol de la guerre, et accessoirement quelques idoles mineures de son peuple, telle Nagatai, déesse de la maison et du foyer. Il *s'intéressait* aux autres religions et se lança dans l'étude de beaucoup d'entre elles, dans l'espoir de découvrir la meilleure, celle qui aurait pu apporter le bien-être à ses sujets et les unir

d'une même force. Mon père, mon oncle et d'autres le pressèrent à de nombreuses reprises d'embrasser la religion chrétienne ; des essaims de prêtres nestoriens ne cessèrent d'agiter devant ses yeux l'hérétique flambeau de leur christianisme dévoyé ; d'autres se firent auprès de lui les chantres de l'oppressante religion islamique, de l'idolâtre bouddhisme sans dieu, de croyances spécifiques des Han et même de l'écœurant hindouisme de l'Inde.

Mais jamais le khakhan ne parvint à se persuader que le christianisme était la seule vraie foi, pas plus qu'il ne s'attacha à aucune autre en particulier. Il me confia un jour (je ne parviens pas à me rappeler si c'était d'un ton amusé, exaspéré ou dégoûté) cette réflexion profonde :

— Quelle différence, après tout, entre tel dieu et tel autre ? Dieu n'est qu'un prétexte pour l'âme religieuse.

Il serait peut-être devenu, à la longue, ce qu'un théologien aurait qualifié de « sceptique pyrrhonien[6] », mais jamais il ne força personne à le suivre dans ses haines ou ses condamnations. Il demeura toujours à cet égard aussi libéral que tolérant, laissant chacun libre d'adorer et de rendre un culte à qui il voulait. On peut du reste admettre que cette absence de religion, le délivrant de tout dogme, de toute doctrine et de toute voie morale, a permis à Kubilaï d'envisager avec un rare détachement et une objectivité précieuse tous les vices et toutes les vertus existantes, pour en faire l'usage qu'il estimait le meilleur. Certes, il est arrivé plus d'une fois que sa pratique de la charité, de la pitié, de la fraternité ou de l'amour s'éloigne, de façon regrettable, des canons de nombre de censeurs pétris d'orthodoxie. Moi-même, sans être un parangon des préceptes chrétiens, j'ai souvent désapprouvé ses principes, allant même parfois jusqu'à être frappé d'horreur devant leurs applications. Pourtant, rien de ce que Kubilaï a jamais fait, même si j'ai pu,

[6] De Pyrrhon d'Élis, philosophe grec (360-270 av. J.C.) considéré par les sceptiques anciens comme le fondateur de ce que l'on a appelé le pyrrhonisme, une sagesse détachée, résignée et pessimiste.

sur le moment, le déplorer, n'a diminué l'admiration que je lui portais ; encore moins ma loyauté à son égard et la conviction, ancrée en moi, que le khan Kubilaï était le souverain suprême de notre temps.

7

Au cours des jours et des semaines qui suivirent, j'obtins une audience auprès de chacun des ministres, conseillers et courtisans du khakhan dont j'ai déjà parlé, et de quelques autres, de rang plus ou moins élevé, dont les titres n'ont peut-être pas été mentionnés : les trois ministres de l'Agriculture, de la Pêche et de l'Élevage, le chef du creusement du Grand Canal, le ministre des Routes et des Rivières, celui des Bateaux et des Mers, le Chaman de la Cour, le ministre des Races minoritaires et d'autres encore.

Chaque entretien m'offrit de nouvelles connaissances dignes d'intérêt, utiles ou instructives, que je ne vais pas toutes relater ici. Toutefois, il se trouve que l'un des entretiens que j'eus avec un ministre s'acheva sur un embarras mutuel. Il s'agit du ministre des Routes et des Rivières, un seigneur mongol qui se nommait Amursama. La gêne surgit de la façon la plus surprenante, alors qu'il dissertait sur un sujet très prosaïque, en l'occurrence le nouveau système postal qu'il était en train de mettre au point dans tout Kithai.

— Sur toutes les routes, principales aussi bien que secondaires, tous les soixante-quinze *li*, je fais construire un confortable baraquement, que les villages alentour sont tenus de venir approvisionner en bons chevaux et en cavaliers capables de les monter. Dès qu'un message ou un paquet doit être rapidement acheminé dans l'une des deux directions, un coursier peut l'emmener au triple galop d'un poste à l'autre. Il le jette alors à un nouveau cavalier, déjà en selle et prêt à partir, qui galope jusqu'au poste suivant, et ainsi de suite. D'une aube à l'autre, une succession de cavaliers peut ainsi transporter un courrier léger sur la distance que parcourrait une caravane en vingt jours. Et comme les bandits hésiteront à attaquer un

courrier réputé être l'émissaire du khanat, la délivrance de ces messages sera aussi sûre que fiable.

J'ai eu l'occasion par la suite de vérifier la véracité de ces assertions, quand mon père et oncle Matteo ont commencé à prospérer dans leurs entreprises de négoce. Ils convertissaient en général leurs profits en pierres précieuses, qui ne représentaient qu'un paquet léger. Grâce à la poste équestre du ministre Amursama, ils faisaient voyager ces petits colis depuis Kithai jusqu'à Constantinople, où mon oncle Marco les déposait dans les coffres de la compagnie Polo.

Le ministre poursuivit :

— De même, comme il peut toujours se produire entre deux relais de poste un événement inhabituel – une inondation, un soulèvement ou toute autre nouvelle digne d'être rapportée –, je fais établir, tous les dix *li* environ, une station secondaire de coureurs à pied. Ainsi, de partout dans le royaume, moins d'une heure de course suffit à rallier la station la plus proche, d'où un coursier à cheval pourra convoyer les nouvelles plus rapidement. Je m'occupe pour l'instant de rendre ce système opérationnel à travers Kithai, mais il pourrait être ensuite étendu à l'ensemble du khanat de façon à apporter les nouvelles ou de précieux envois depuis la lointaine frontière de la Pologne. Le service est déjà si efficace qu'un dauphin blanc péché dans le lac Tung-ting, à plus de deux mille *li* au sud d'ici, peut être découpé en morceaux et conditionné dans des sacs de selle glacés pour parvenir dans les cuisines du khakhan encore frais.

— Vous parlez bien d'un poisson ? m'enquis-je avec respect. En quoi est-ce précieux ?

— Ce poisson ne vit que dans le lac Tung-ting, et il n'est pas facile de le pêcher, aussi a-t-on coutume de le réserver à la table du khakhan. Bien qu'il ne soit pas très esthétique, il constitue un mets fort délicat. Le dauphin blanc est à peu près de la taille d'un corps de femme, son museau allongé rappelle celui d'un

canard, et ses yeux bridés sont malheureusement aveugles. Mais il n'est un poisson qu'à cause d'un enchantement.

Je battis des paupières et fis : « *Uu ?* »

— Oui, chacun d'eux est le descendant royal d'une princesse de jadis qui fut changée en dauphin blanc à la suite d'un sort, après s'être noyée dans ce lac, à cause... à cause d'une... d'une tragique histoire d'amour...

Je fus surpris de voir ainsi ce Mongol aux manières d'ordinaire brusques et viriles se mettre à bégayer comme un adolescent intimidé. Je le regardai et constatai que son visage brunâtre avait rougi. Il évitait mon regard et cherchait à changer de sujet. C'est alors que je compris de qui il s'agissait et, rougissant moi aussi sans doute, de sympathie, je trouvai une excuse pour clore rapidement l'entretien et me retirai. J'avais oublié, voyez-vous, que le ministre Amursama était l'homme qui, trompé par sa femme adultère, avait été enjoint de l'étrangler avec son sphincter. À vrai dire, une bonne partie des hôtes du palais brûlaient d'envie de connaître les macabres détails de cette affaire et de savoir dans quelle mesure, justement, Amursama avait satisfait à cet ordre. Mais nul n'avait encore osé aborder la question en sa présence. Lui-même, du reste, ne cessant de tomber sur des détails qui lui rappelaient ce sinistre sujet, se trouvait vite embarrassé, mettant du même coup ses vis-à-vis passablement mal à l'aise.

Bien, ça, je pouvais le comprendre. Mais je ne parvins pas du tout à m'expliquer pourquoi un autre ministre, lui aussi alors en train de discourir sur un sujet fort prosaïque, se mit de la même façon à paraître affolé et à devenir évasif. Il s'agissait de Pao Nei-ho, ministre des Races minoritaires. (Comme je l'ai dit, si les Han représentent partout la plus grande partie de la population, il existe à Kithai et dans les terres méridionales appelées à l'époque l'empire Song une soixantaine d'autres nationalités.) Le ministre Pao me raconta, traînant épouvantablement en longueur, qu'il était chargé de veiller à ce que les races minoritaires jouissent des mêmes droits que la majorité han. Ce fut l'une des communications les plus

ennuyeuses que j'eus à supporter, bien que le ministre Pao (obligé de par ses fonctions d'être polyglotte) s'exprimât en farsi. Je ne voyais pas du tout pourquoi le fait de m'exposer des choses aussi simples le rendait aussi nerveux, mais il prononça son discours avec agitation, bredouillant, hésitant et hachant son propos d'incessants « euh... », « disons... », « voyez-vous... », « n'est-ce pas... », « c'est-à-dire... » et autres « comment dirais-je... », quand ce n'étaient pas des « hum-hum... ».

— C'est que, même les... euh... conquérants mongols sont... disons... peu nombreux par rapport à nous autres Han, expliquait-il. Les... comment dirais-je... nationalités annexes sont elles encore moins représentées. C'est le cas, par exemple, voyez-vous... dans les régions occidentales, des... euh... soi-disant Ouighours, mais aussi des Ouzbeks, des Kirghizes, des Kazakhs et des... euh... Tadjiks. Ici, dans le Nord, il y a aussi... disons... des Mandchous, des Toungouzes et des Hezhe. Et, voyez-vous... lorsque le khan Kubilaï aura... comment dirais-je... achevé sa... hum-hum... euh... conquête de l'empire Song, eh bien... nous absorberons du même coup... c'est-à-dire... euh... toutes les nationalités qui s'y trouvent englobées. C'est-à-dire, si vous voulez... les Naxi, les Miao, les Puyi et les Chuang. Il faut y ajouter... hum-hum... euh... les turbulents Yi qui peuplent... euh... disons... l'intégralité de la province du Yunnan, dans le lointain Sud-Ouest, et puis...

Il continua à ce rythme, et, franchement, je crois que je me serais endormi si mon esprit n'avait été occupé à relever constamment ses « euh... », ses « disons... », ses « comment dirais-je ». Mais même quand il l'eut enfin achevé, je trouvai son discours parfaitement creux. Il ne contenait assurément nul élément honteux ou sinistre qui nécessitât d'en masquer les idées dans ces broussailles langagières. Pourquoi diable le ministre Pao se sentait-il obligé d'ânonner de façon si heurtée ? Instinctivement, je soupçonnai quelque chose de louche derrière cette élocution hésitante et devinai qu'il s'exprimait de la sorte sciemment, afin que je ne puisse pas tout saisir. J'en étais sûr. La suite allait démontrer que j'avais raison.

Lorsque j'en eus enfin terminé avec lui, je revins dans mes appartements et me dirigeai vers le vestiaire octroyé à Narine en guise de chambre pour y étendre sa paillasse. Il était en train de dormir, bien que nous fussions encore dans l'après-midi. Je le secouai et lui annonçai :

— Tu es trop désœuvré, esclave débraillé, aussi ai-je pensé à te confier un travail.

Il est vrai que, depuis quelque temps, Narine jouissait d'une vie plutôt indolente. Mon père et mon oncle, n'ayant pas besoin de ses services, m'avaient abandonné son usage. Mais j'étais moi-même déjà si bien servi par les jumelles Buyantu et Biliktu que je n'employais Narine qu'à des tâches simples : me constituer une garde-robe d'un style acceptable à Kithai, la conserver bien rangée et, à l'occasion, aller me seller un cheval. Entre-temps, Narine évitait de rôder en quête de mauvaises actions. Il semblait avoir dominé ses vieux instincts pervers et son indiscrétion coutumière. Il passait dans son réduit l'essentiel de son temps, excepté lorsqu'il s'aventurait jusqu'aux cuisines pour aller s'y chercher un repas ou quand je l'invitais à partager le mien dans ma chambre. Je ne le lui permettais pas souvent, car les filles, rebutées par son apparence, ne se sentaient en outre guère à l'aise, en tant que Mongoles, d'avoir à servir un esclave.

Il parvint à se réveiller, grognant de vagues « *Bismillah*, maître ! » et bâillant si fort que son unique narine sembla s'agrandir encore plus largement.

Je fis remarquer, sévère :

— Et voilà ! Pendant que je suis occupé toute la journée, mon esclave, lui, dort paisiblement. Je suis chargé d'évaluer les courtisans du khakhan en allant les voir en personne, pour avoir avec eux des discussions ouvertes ; mais toi, tu pourrais en apprendre bien plus encore, j'en suis sûr, derrière leur dos.

— Dois-je comprendre, maître, grommela-t-il, que vous voudriez pour cela que je me fonde dans la masse de leurs domestiques ? Comment le pourrais-je ? Je suis un étranger, un

nouvel arrivant, ici, et ma maîtrise du mongol est encore bien aléatoire.

— Les étrangers ne manquent pas dans la domesticité. Il y a des prisonniers venus de partout. Les commérages qu'ils échangent entre deux portes doivent ressembler à une véritable tour de Babel. Et je n'ai aucun doute quant aux aptitudes de ta narine à capter tout ce qu'il faudra de cancans et de scandales.

— Je suis honoré de votre demande, maître, mais...

— Je ne te demande rien, c'est un ordre. Tu passeras désormais ton temps libre, et tu n'en manques pas, à te mêler aux valets et à tes camarades esclaves.

— Pour être honnête, maître, je suis épouvanté à l'idée de devoir rôder dans ces couloirs. Je pourrais me cogner à l'un des agents du Caresseur, et...

— Continue à m'interrompre et je t'emmènerai là-bas moi-même ! Tu vas m'écouter. Tous les après-midi, à partir d'aujourd'hui, nous viendrons nous asseoir ici tous les deux, et tu me répéteras la moindre miette de conversation, jusqu'à la plus petite histoire que tu auras pu intercepter.

— Quel qu'en soit le sujet ? Vous voulez dire toutes ? C'est que la majeure partie de ce qui se raconte est d'une affligeante banalité !

— Tout. Pour l'instant, ce qui m'intéresse le plus, c'est ce qui peut concerner le ministre des Races minoritaires, un nommé Pao Nei-ho. Si tu as l'occasion de faire glisser subtilement la conversation sur lui, fais-le. Mais surtout, agis *discrètement*. À côté de cela, je veux tout savoir de ce que tu entendras. On ne peut préjuger de l'importance que pourrait receler le moindre potin.

— Maître Marco, je dois cependant élever à l'avance une respectueuse objection. Je ne suis plus aussi beau aujourd'hui que j'ai pu l'être naguère, lorsque je pouvais envoûter même les princesses afin de les pousser à me faire des confidences...

— Oh, arrête avec ce stupide mensonge ! Narine, tu sais, je sais, le monde entier sait que tu as toujours été épouvantablement laid et que tu n'as jamais effleuré ne serait-ce que l'ourlet de la robe d'une princesse !

Pas vexé pour un sou, il persista :

— D'un autre côté, vous avez à portée de main deux jolies servantes qui pourraient parfaitement jouer de leurs charmes pour obtenir tout ce qu'elles veulent. Elles me semblent largement mieux dotées que moi pour tirer, par leurs cajoleries, des secrets de...

— Narine, dis-je patiemment. Tu vas espionner parce que je te l'ordonne, et je n'ai pas à me justifier. Par ailleurs, permets-moi de te signaler un détail qui ne t'est peut-être pas monté au cerveau, mais dont je suis, moi, bien conscient. Ces deux servantes dont tu me parles, figure-toi, sont très probablement là pour surveiller *mes propres* faits et gestes. Souviens-toi que c'est le fils du khakhan, sur l'ordre direct de son père, qui m'a attribué ces filles.

J'utilisais toujours cette expression, « les filles », pour parler d'elles à un tiers, car mentionner chaque fois leurs deux prénoms aurait été tout sauf pratique. Par ailleurs, je répugnais à les désigner sous le nom de « servantes », car elles représentaient pour moi nettement plus que cela. Quant à les qualifier de « concubines », j'aurais jugé le terme quelque peu désobligeant. En privé, je m'adressais à elles en les appelant distinctement Buyantu et Biliktu, car j'avais fini par trouver le moyen de les différencier. Bien qu'une fois habillées elles fussent identiques, je savais désormais les reconnaître aux subtilités de leur expression et de leurs gestes. Déshabillées, bien qu'ayant encore aux joues les mêmes fossettes, celles qu'elles avaient aux coudes et celles, particulièrement engageantes, qu'elles arboraient à la base de leur colonne vertébrale, étaient aisées à distinguer. Biliktu avait sous le sein gauche quelques taches de rousseur, et Buyantu en haut de la cuisse droite une minuscule cicatrice due à une mésaventure de jeunesse.

J'avais pris note de ces particularités lors de notre première nuit passée ensemble, ainsi que d'autres petits détails. Les deux filles étaient agréablement faites et n'avaient subi aucune mutilation intime. Elles n'avaient rien de bien différent, de par les lignes de leur corps, des autres femmes que j'avais connues, si ce n'est leurs jambes peut-être légèrement plus courtes et leur taille un soupçon moins fine que celle d'une Vénitienne ou d'une Persane. Mais le détail le plus intrigant, ce qui les différenciait nettement des femmes d'autres races, c'était l'aspect de leurs poils pubiens. Si elles possédaient bien l'habituel triangle sombre à l'endroit qui convient (elles l'appelaient le *han-mao,* c'est-à-dire le « petit brasero »), leur fourrure n'était ni bouclée, ni frisée. Les femmes mongoles, au moins celles que j'ai connues, avaient un abricot exceptionnellement doux ; leurs poils étaient aussi plats et nets que le pelage d'un chat. Lorsque j'étais au lit avec une femme, plus tard, je me suis souvent amusé, tout en l'amusant, elle aussi, à promener et faire virevolter mes doigts dans les bouclettes de son petit brasero ; avec Buyantu et Biliktu, je le caressais et le flattais comme je l'aurais fait d'un chaton et elles se mettaient à ronronner de la même façon.

Dès le premier soir dans mes appartements privés, les filles m'avaient clairement fait comprendre qu'elles s'attendaient à ce que j'invite l'une d'entre elles dans mon lit. En me donnant le bain, elles s'étaient déshabillées et lavées avec moi, insistant soigneusement sur nos zones intimes respectives, qu'elles appelaient en mongol les *dan-tian,* autrement dit les « parties roses ». Après s'être talqué le corps, sans oublier le mien, de poudres parfumées, elles s'étaient glissées dans de fines robes de soie qui ne cachaient rien de leurs petits braseros, et la jeune femme que je finirais par reconnaître comme étant Buyantu me demanda, directe :

— Voudrez-vous des enfants de nous, maître Marco ? Je tressaillis et lâchai sans y prendre garde :

— *Dio me varda, no !*

Elle n'avait pu comprendre mes paroles, mais leur sens ne lui avait à l'évidence pas échappé puisqu'elle hocha la tête et poursuivit :

— Nous nous sommes procuré des graines de fougère, qui constituent le meilleur rempart contre la conception. Maintenant, comme vous le savez, maître, nous sommes toutes deux à vingt-deux carats de qualité et, bien sûr, toutes deux vierges. Aussi nous sommes-nous demandé tout l'après-midi laquelle de nous deux aurait l'honneur d'être la première *qing-du chukai* (éveillée à la condition de femme) par notre beau nouveau maître.

J'avoue que je fus heureux de me rendre compte que, contrairement à tant de vierges, elles ne craignaient pas outre mesure l'événement. Cependant, elles semblaient déjà s'être mises d'accord entre sœurs, puisque Buyantu ajouta :

— Il se trouve que je suis la plus âgée des deux. Biliktu se mit à rire et me précisa :

— Oh, de quelques minutes seulement, selon notre mère. Mais, depuis notre naissance, ma sœur aînée exige la préséance à ce titre.

Buyantu haussa les épaules et reprit :

— L'une de nous devra être choisie la première nuit, l'autre attendre la suivante. Si vous ne souhaitez pas effectuer le choix vous-même, maître, nous pourrions tirer à la courte paille.

Je répondis, désinvolte :

— Loin de moi l'envie de laisser choisir la chance. Ou de trancher entre deux attractions aussi irrésistibles. Vous serez toutes les deux la première.

Buyantu se récria d'un ton de réprimande :

— Nous sommes vierges, mais pas ignorantes !

— Nous avons élevé nos deux plus jeunes frères, précisa Biliktu.

— Aussi, lorsque nous vous avons donné le bain, nous avons bien vu que vous étiez normalement équipé du côté de votre *dan-tian,* expliqua Buyantu. Il est bien sûr plus imposant que celui des jeunes garçons, mais ça n'est pas pour autant qu'il est *multiple.*

— De ce fait, compléta Biliktu, il ne peut être qu'à un seul endroit en même temps. Comment pouvez-vous prétendre nous faire passer toutes les deux la première ?

— Ce grand lit est joliment commode, commençai-je. Nous y serons allongés tous les trois ensemble, et...

— Ce serait indécent !

Elles semblaient toutes les deux si choquées que je souris.

— Allons, allons. Il est bien connu qu'il arrive parfois aux hommes de s'offrir à plusieurs femmes à la fois.

— Mais... mais ce sont des concubines qui ont une longue expérience, dont la pudeur s'est envolée depuis longtemps et qu'aucun embarras ne peut plus atteindre. Maître Marco, nous sommes des *sœurs*, il s'agit de notre tout premier *jiao-gou,* et nous serons... c'est-à-dire, nous ne pouvons... en la présence l'une de l'autre...

— Je vous promets que ce ne sera pas plus gênant que lorsque nous avons pris le bain ensemble et que vous oublierez bien vite ces notions de préséance. De plus, je m'engage à ce que votre *jiao-gou* soit si agréable que vous ne remarquerez pas qui passera la première et n'y ferez même pas attention.

Elles hésitaient. Buyantu fronça joliment les sourcils, absorbée dans sa réflexion. Biliktu se mordit légèrement la lèvre supérieure, perplexe. Puis elles échangèrent un timide regard de côté, juste du coin des yeux. Quand ils se rencontrèrent, elles rougirent... si intensément que leurs robes transparentes en devinrent roses jusqu'au dessous de la poitrine. Puis elles éclatèrent d'un rire un peu nerveux, mais n'émirent plus d'objections. Buyantu attrapa dans un tiroir une fiole contenant des graines de fougère, et Biliktu et elle me tournèrent le dos, le

temps de prendre une pincée de cette poudre végétale très fine et de l'insérer, avec le doigt, à l'intérieur de leurs profondeurs intimes. Puis elles me laissèrent les saisir chacune par la main, les conduire vers ce lit accueillant et prendre la direction des opérations.

Puisant dans l'expérience acquise dans ma jeunesse à Venise, je mis en application les façons de jouer de la musique que j'avais apprises de Dona Ilaria et dont j'avais ensuite raffiné la pratique en compagnie de la toute jeune Doris. Je fus ainsi en mesure de faire de l'initiation de ces deux vierges un moment assez agréable pour qu'elles puissent, plus tard, se la rappeler avec joie plutôt qu'avec une simple absence de dégoût. Au début, alors que je me détournais d'abord de Buyantu vers Biliktu, puis inversement, elles ne me regardèrent pas, mais se fixèrent l'une l'autre de côté, en tentant par tous les moyens, dans un souci de pudeur, de ne pas montrer de réactions trop visibles au traitement que je leur administrais. Mais au fil de mes délicates caresses du bout des doigts, des lèvres, de la langue et même des cils, elles finirent par fermer les yeux jusqu'à s'ignorer l'une l'autre et se concentrer sur leurs sensations.

J'aimerais souligner que cette nuit de *jiao-gou*, la première du genre pour moi à Kithai, revêtit à mes yeux un aspect particulièrement piquant, en raison même des termes fantasques et pleins d'imagination que donnaient les Han aux différentes parties du corps. Comme j'avais déjà eu l'occasion de l'apprendre, le « diamant rouge » était une expression qui désignait indifféremment les attributs mâles et femelles. Mais, dans la pratique, elle s'applique surtout à l'organe mâle, car celui de la femme est plutôt appelé le « lotus », et ses lèvres les « pétales ». Ce que j'avais jusque-là qualifié de *luma-gheta* ou de *zambur* était ici devenu le « papillon entre les pétales du lotus ». Le postérieur féminin était la « lune calme », et sa délicate vallée la « fente lunaire ». Les seins étaient désormais les « parfaits aliments de jade », et leurs mamelons érigés les « petites étoiles »...

Ainsi, par le biais d'attouchements subtils, à l'aide de douces caresses, goûtant, chatouillant et mordillant aliments de jade, fleurs, pétales, lunes, étoiles et papillons, je réussis merveilleusement à faire simultanément atteindre aux jumelles, au cours de ce premier *jiao-gou,* leur premier pic de plaisir. Alors, avant qu'elles aient eu le temps de se rendre compte avec quelle liberté débridée elles venaient à l'instant de jouer de la musique et qu'elles s'en retrouvent mutuellement gênées, je m'employai à les renvoyer bien vite sur les cimes dont elles venaient à peine de descendre. Elles apprenaient vite et furent rapidement impatientes de retrouver ces hauteurs, aussi mis-je mes propres désirs de côté pour me dévouer entièrement aux leurs. Par moments, l'une des filles arrivait au sommet par elle-même, et sa sœur la regardait, tout en suivant les attentions que je lui prodiguais, avec un sourire incrédule et émerveillé. Puis c'était à son tour, et à l'autre de l'observer et d'approuver. J'attendis que toutes deux eussent intensément joui, copieusement étourdies par ces nouvelles sensations et toutes moites de leurs sécrétions, pour profiter d'elles avec une véritable frénésie. Tandis qu'elles n'étaient plus conscientes de rien, si ce n'est de leur extase, j'en pénétrai d'abord une, puis l'autre, facilement et avec plaisir, tant pour moi que pour elles, et continuai à me prodiguer dans l'une, puis dans l'autre, si bien que je ne me souviens même plus dans quel ordre ou dans quelle jumelle je me laissai finalement aller en premier.

Après cette parfaite triade musicale initiale, je laissai un instant les filles récupérer, pantelantes et couvertes de sueur, l'une et l'autre me souriant et se souriant avec bonheur, et bientôt, lorsqu'elles eurent repris haleine, je les vis échanger des plaisanteries à voix haute et rire de bon cœur à l'évocation de leur retenue première. Ensuite, libérés de toute inhibition, nous jouâmes bien d'autres partitions ensemble, et de façon nettement moins précipitée, si bien que lorsque l'une des filles n'était pas dans une phase de participation active, elle aimait à regarder et aider les deux autres partenaires. Je veillais à n'en négliger aucune trop longtemps. J'avais, il est vrai, fort bien appris, en compagnie des deux princesses persanes Phalène et

Shams, à donner du plaisir à deux femmes en même temps, tout en m'en procurant aussi. Il était bien sûr mille fois plus agréable de s'adonner à cette pratique duelle avec ces jumelles mongoles, aucune n'étant ici tenue de se dissimuler au cours de l'acte. Force est de constater qu'avant que la nuit s'achève, toutes deux avaient laissé loin derrière tout vestige de pudeur. Elles ne songeaient plus, désormais, à se cacher leur *dan-tian* l'une à l'autre, prêtes à utiliser ou à offrir leurs parties roses sans limites, de la façon la plus variée qui pourrait nous venir à l'idée.

Ainsi, notre première nuit fut une indéniable réussite, qui en annonçait bien d'autres, durant lesquelles nous devions devenir plus inventifs et acrobatiques encore. Mais nos ébats n'étaient pas systématiquement des trios. Quoique presque identiques au plan physique, les jumelles étaient physiologiquement décalées : comme dans un ordre harmonieux, leurs *jing-gi,* autrement dit leurs flux menstruels, alternaient. Aussi, toutes les deux semaines environ, quelques jours durant, je goûtais à l'une d'entre elles seule, tandis que l'autre dormait à part et boudait, jalouse.

Quelque jeune et lascif que je fusse, j'avais toutefois mes limites sur le strict plan physique, et d'autres occupations exigeaient une certaine part de ma vigueur, de mon énergie et de mon endurance. Au bout d'un mois ou deux, je finis par trouver quelque peu exténuants ce que les filles appelaient leurs *xing-yu,* ou « doux désirs »... et que j'aurais plutôt qualifié, pour ma part, d'insatiables appétits. Aussi leur suggérai-je avec tact que ma présence dans leurs jeux n'était peut-être pas *systématiquement* nécessaire, leur révélant l'existence de ce que Dona Ilaria avait appelé « l'hymne du couvent ». Mais l'évocation d'une femme manipulant elle-même ses propres pétales, ses étoiles et le reste suffit à les choquer autant que ma double invitation lors de notre première nuit. Lorsque j'expliquai à Buyantu et à Biliktu comment la princesse Phalène parvenait à soulager les désirs des femmes délaissées du harem et même à leur donner du plaisir, elles parurent horrifiées, et Buyantu s'exclama :

— Mais ce serait indécent !

— Tu t'es déjà offusquée il y a peu, lui répliquai-je avec douceur, et je t'ai prouvé que tu te fourvoyais...

— Tout de même... Une femme *faisant cela* avec une autre femme ! Un acte de *gua-li* caractérisé, cette fois... Non, vraiment, ce n'est pas bien. Ce serait inconvenant !

— Je t'approuverais, si vous étiez toutes deux des laiderons. Mais vous êtes aussi belles que désirables, l'une comme l'autre. Je ne vois pas pourquoi vous ne trouveriez pas le même plaisir à jouir l'une de l'autre que celui que j'ai à vous savourer.

Les regards des deux filles se croisèrent à nouveau, à l'affût de la réaction de l'autre, et après que la rougeur eut inondé leur front et leurs joues, elles partagèrent un petit rire un brin malicieux, pourtant teinté d'une once de culpabilité. Il me fallut user de persuasion pour qu'elles acceptent de s'allonger nues l'une à côté de l'autre, sans ma présence entre leurs deux corps, et qu'elles tolèrent que, tout habillé auprès d'elles, je leur prodigue de douces et utiles instructions, allant jusqu'à guider leurs mouvements. Ce qu'elles me laissaient leur faire sans réticence n'allait cependant pas de soi venant de l'autre. Elles étaient tendues, nerveuses. Pourtant, note après note, dirais-je presque, je les initiai à lire et à interpréter la partition de l'hymne du couvent, saisissant doucement les doigts de Buyantu pour les guider sur tel endroit de la peau de Biliktu et poussant délicatement la tête de cette dernière jusqu'à presser la peau de sa sœur à tel autre... Tant et si bien qu'elles finirent par s'émouvoir mutuellement. Et après avoir joué un moment sous mon égide, elles furent bientôt en mesure de m'oublier. Dès que leurs petites étoiles furent érigées, elles n'eurent plus besoin de mes conseils pour sentir comment tirer de ces généreuses excroissances un intense plaisir réciproque. Lorsque, le premier, le lotus de Biliktu ouvrit ses pétales pour éclore délicatement, Buyantu n'eut besoin de personne pour lui indiquer comment en récolter la rosée. Et dès que leurs deux papillons, pleinement éveillés, s'ébattirent librement, les filles jouirent l'une de l'autre aussi naturellement et passionnément

que si, plutôt que d'être nées sœurs, elles avaient toujours été amantes.

Je dois aussi confesser que, lorsque cette symbiose eut lieu, j'en oubliai si rapidement ma lassitude passagère que je me débarrassai prestement de mes vêtements pour m'immiscer dans leurs étreintes.

Dès lors, cela se produisait parfois. Il arrivait que je rentre fatigué d'une journée de travail et que je les retrouve brûlantes d'un désir de *xing-yu*. Je les laissais s'adonner à leurs échanges, ce qu'elles faisaient avec passion. Je me rendais dans le réduit de Narine et m'asseyais avec lui le temps qu'il fallait pour qu'il me relate ses trouvailles du jour, ce qu'il avait pu glaner des cancans du quartier des domestiques. Puis je revenais dans ma chambre et, si l'envie m'en prenait, me remplissais un gobelet *d'arkhi* avant de m'asseoir et de prendre mes aises, jouissant du spectacle des ébats auxquels s'abandonnaient les jeunes filles. Au bout d'un moment, ma fatigue s'évanouissait, ma vigueur reprenait forme, et je demandais aux filles la permission de les rejoindre. Parfois, espiègles, elles me faisaient attendre, tenant d'abord à épuiser totalement les ardeurs de l'autre. Alors seulement, elles me laissaient me coucher avec elles, s'amusant à l'occasion à me déclarer inutile, malvenu même, un intrus... Elles poussaient même la malice jusqu'à dérober leurs parties roses à mon envahissant désir d'intrusion.

Il finit par arriver que je les trouve à mon retour déjà activement occupées, se prodiguant un vigoureux *jiao-gou* à leur façon. Elles appelaient cet accouplement (en riant) le *chuai-sho-ur*, que l'on pourrait traduire du han par : « enfiler ses mains dans la manche opposée ». Nous autres, en Occident, parlerions plutôt de « croiser les bras », mais en Orient, on fait ce geste en plongeant véritablement les mains dans les amples manches. Je trouvai ce terme particulièrement approprié pour décrire la façon dont deux femmes se font l'amour.

Lorsque je les rejoignais, il arrivait fréquemment que Biliktu se proclamât d'elle-même épuisée de ses désirs et de ses sucs (elle se prétendait moins robuste que sa sœur, du fait peut-être

des quelques minutes qui faisaient d'elle sa cadette), et elle me demandait l'autorisation de s'asseoir pour nous admirer batifoler, Buyantu et moi. Cette dernière en profitait parfois pour plaisanter à propos de mes attributs et de mes performances, les minimisant en comparaison de ce qu'elle venait de vivre l'instant d'avant et me qualifiant en riant de *gan-ga,* terme qui signifie plus ou moins « mal fichu ». Mais je prenais plaisir à rebondir sur sa plaisanterie, prenant la mouche et feignant à mon tour de me sentir insulté par son dédain, ce qui la faisait rire encore plus fort : elle s'abandonnait alors avec passion, pour me prouver qu'elle avait juste voulu se divertir. Et si je demandais à Biliktu, restée un moment à l'écart, de nous rejoindre, elle soupirait, mais ne manquait jamais d'accéder à mon désir, se donnant à son tour du plus profond d'elle-même.

Nous constituâmes donc, durant longtemps, un bien convivial et confortable petit *ménage à trois**. Qu'elles puissent être des espionnes à la solde du khakhan et lui rapporter fidèlement jusqu'à nos bons moments au lit ne me dérangeait pas le moins du monde, car je n'avais rien à lui cacher. J'avais toujours été loyal envers Kubilaï et fidèle à son égard, sans jamais agir à rebours de ses intérêts. Ma petite initiative personnelle d'espionnage – le flair de Narine mis à contribution parmi les serviteurs du palais – avait été décidée dans le but de rendre service au khakhan, aussi ne songeais-je même pas à la dissimuler aux filles.

Une seule chose continuait à me turlupiner à leur sujet. Même lorsque nous étions tous trois absorbés dans la frénésie du *jiao-gou,* je ne parvenais pas à oublier que ces jeunes femmes, dans l'échelle de notation en vigueur, n'avaient été créditées *que* de vingt-deux carats. Un conventicule d'épouses déjà âgées, de concubines expérimentées et de servantes blanchies sous le harnais avaient décelé chez elles un défaut rédhibitoire. Cependant, ces jumelles m'apparaissaient comme d'exquis spécimens de la féminité et, en tant que servantes, elles étaient uniques, au lit ou ailleurs. Elles ne ronflaient pas et n'avaient pas mauvaise haleine. Qu'est-ce qui, dans ce cas, avait bien pu leur manquer pour atteindre le niveau de la perfection,

celui des vingt-quatre carats ? Et pourquoi ce défaut ne ressortait-il pas ? Tout homme, à ma place, se serait réjoui de se trouver dans ma situation et aurait balayé d'un revers de manche cette question. Mais là encore, comme toujours, ma curiosité n'aurait de cesse d'être satisfaite.

8

Après ma pénible entrevue avec le ministre des Races minoritaires qui s'était montré si embarrassé, je rencontrai le ministre de la Guerre, qui me parut aussi ouvert et candide que possible. Alors que je m'attendais au contraire de la part du porteur d'un titre aussi imposant, je fis la connaissance d'un personnage qui cadrait bien peu avec la solennité de sa fonction. Comme je l'ai dit, inexplicablement, le ministre de la Guerre était un Han et non un Mongol. Il me sembla également très jeune pour occuper un tel poste.

— C'est parce que les Mongols n'ont en fait *pas besoin* d'un ministre de la Guerre, reconnut-il avec bonne humeur, roulant une bille d'ivoire dans la main. Ils font la guerre aussi naturellement que vous et moi ferions le *jiao-gou* avec une femme et sont probablement plus brillants à la guerre qu'au *jiao-gou !*

— Sans doute, approuvai-je. Monsieur le ministre Chao, je vous serais reconnaissant de me dire...

— Je vous en prie, grand frère, me coupa-t-il en levant la main dans laquelle il tenait la bille d'ivoire. Ne me demandez rien sur la guerre. Je ne puis absolument rien vous en apprendre. Si, en revanche, vous avez besoin d'un avis sur la façon de pratiquer *le jiao-gou*...

Je regardai fixement l'individu. C'était la troisième fois qu'il employait ce terme quelque peu déplacé. Tout en continuant de faire tourner la bille d'ivoire sculptée dans sa main droite, il me rendit placidement mon regard. Je repris :

— Pardonnez mon insistance, monsieur le ministre Chao, mais le khakhan m'a demandé d'enquêter sur tous les...

— Oh, ce n'est pas que je *veuille* vous cacher quoi que ce soit ! Vous devez me croire, je ne connais rien à la guerre. Je suis assurément plus savant *en jiao-gou*.

Cela faisait quatre fois, maintenant.

— Me serais-je trompé ? demandai-je, incrédule. Vous n'êtes pas ministre de la Guerre ?

Toujours aussi réjoui, il m'expliqua :

— C'est exactement ce que nous autres Han appelons « faire passer un œil de poisson pour une perle ». Le titre que je porte est une coquille vide. Une distinction honorifique, conférée en guise de reconnaissance pour d'autres fonctions que j'occupe. Je vous l'ai dit, les Mongols n'ont pas besoin d'un ministre de la Guerre. Avez-vous déjà demandé à voir l'Armurier de la Garde du palais ?

— Non.

— Faites-le. Vous apprécierez cette rencontre, j'en suis sûr. L'Armurier est une femme, et tout à fait charmante. En réalité, c'est mon épouse, Dame Chao Ku-an. Les Mongols n'ont pas plus besoin de conseils sur l'armement que sur la façon de mener une guerre.

— Ministre Chao, vous m'avez, je l'avoue, plongé dans la confusion. Lorsque je suis entré, vous traciez un dessin sur un rouleau de soie, j'ai pensé qu'il s'agissait d'un plan de bataille ou...

— ... quelque chose d'approchant, oui, c'est un peu cela ! avoua-t-il dans un grand éclat de rire. À condition d'envisager *le jiao-gou* comme une sorte de bataille. Vous voyez la bille d'ivoire que je manie, grand frère Marco ? Elle me sert à assouplir les doigts de la main droite. Vous devinez pourquoi ?

J'émis faiblement une suggestion :

— Pour être habile aux caresses du *jiao-gou !*

Cette réponse provoqua chez lui une irrépressible hilarité. Je m'assis, me sentant passablement ridicule. Dès qu'il eut repris son sérieux, il m'annonça en s'essuyant les yeux :

— Je suis un artiste. Si vous en rencontrez d'autres, vous verrez qu'ils jouent toujours avec une de ces billes. Je suis un artiste, grand frère, le Maître de la Peinture sans Contour, la technique que nous appelons *mogu*[7], en Orient. J'ai obtenu la Ceinture dorée, la plus haute distinction artistique, et cela représente pour moi bien plus qu'un titre vide.

— Veuillez m'excuser, mais un détail m'échappe. N'y a-t-il pas déjà, à la cour, un Maître de la Peinture sans Contour ?

— Si, répondit-il dans un sourire. Le vieux maître Chien. Il peint en effet *de jolies* images. Des petites fleurs. Tout comme mon épouse est connue pour être la Maîtresse des Perches de Bambou. Elle n'a qu'à peindre l'ombre de cette gracieuse plante pour que vous vous la représentiez parfaitement. Pour ma part... (il se redressa et frappa sa poitrine de sa bille d'ivoire, avant de poursuivre fièrement)... je suis le Maître du *Feng Shui,* terme qui signifie le vent et l'eau. Ce qui revient à dire que je sais peindre ce que l'on ne peut saisir. C'est ce talent qu'ont reconnu mes pairs et mes aînés en m'honorant de la Ceinture dorée.

— Je serais très heureux de découvrir vos œuvres, lui confiai-je poliment.

— Hélas, j'en suis à présent réduit, pour peindre le *feng shui,* à prendre sur mon temps de loisir, pour peu qu'il m'en reste. Le khan Kubilaï ne m'a attribué le titre de ministre que pour que je puisse m'installer au palais et y peindre tout autre chose. C'est ma faute ! J'ai eu l'imprudence de lui révéler mon autre talent.

Je tentai une dernière fois, consciencieux, de revenir au sujet qui m'avait conduit là.

---

[7] *Mogu* signifie littéralement « sans os » (en anglais, *bonekss)* et qualifie une technique de peinture sans contours tracés.

— Vous n'avez donc rien à voir avec la guerre, maître Chao ? Pas le moindre rapport ?

— Eh bien, à la vérité, le moins possible. Ce maudit Arabe Ahmad supprimerait probablement mes émoluments si je ne faisais pas semblant de remplir un tant soit peu mes fonctions... Alors, de la main gauche, pour ainsi dire, je rédige des rapports sur les batailles des Mongols, sur leurs pertes et leurs conquêtes. Les *orlok* et les *sardar* me suggèrent ce que je dois écrire, et je le couche sur mes registres. Personne ne les lit jamais, je vous rassure ! Je pourrais tout aussi bien y consigner de la poésie. Je tiens également à jour la carte des terres que les Mongols ont conquises, en y fixant de petits drapeaux et de fausses queues de yack ; on peut ainsi visualiser ce qui reste à prendre.

Chao me donnait ces détails d'une voix où perçait l'ennui, contrairement à la joyeuse ferveur qui l'animait dès qu'il évoquait le *feng shui*. Mais il releva la tête et m'entreprit sur un autre sujet :

— Vous avez aussi parlé de cartes. Ça vous intéresse ?

— Assurément, monsieur le ministre. J'ai moi-même participé à l'élaboration de certaines.

— Rien de semblable à cela, j'imagine.

Il me conduisit dans une salle voisine, où une vaste table, presque aussi grande que la pièce, était couverte d'un drap qui dissimulait quelque chose.

— Regardez ! fit-il en l'ôtant prestement.

— *Cazza beta* ! m'exclamai-je, stupéfait.

Bien plus que devant un dessin, je me trouvais face à une véritable œuvre d'art.

— Serait-ce là votre ouvrage, monsieur le ministre ?

— J'aimerais pouvoir vous répondre que oui, mais ce n'est pas le cas. C'est un artiste inconnu et mort depuis longtemps qui

en est l'auteur. Cette maquette sculptée de l'Empire céleste est censée, quelle qu'en soit la date, remonter au règne du premier empereur de la dynastie Chin. C'est lui qui aurait commandé la construction de ce mur qu'on appelle la Bouche, que vous pouvez voir ici, représenté en miniature.

Je le voyais, en effet. Je distinguais Kithai tout entière, mais aussi les terres environnantes. Cette carte était, comme l'avait dit Chao, une véritable maquette plus qu'une peinture sur papier. Modelée à l'aide de plâtre ou de terre cuite, elle était plate aux endroits où il n'y avait aucun relief, relevée, tourmentée et découpée en dents de scie là où s'élevaient collines et montagnes, et intégralement garnie de métaux précieux, de pierres fines et de peintures émaillées de couleur. À l'une de ses extrémités s'étendait une mer de Kithai turquoise, aux baies, aux escarpements du rivage et aux petites îles délimités avec précision, dans laquelle se jetaient des rivières colorées en argent. Toutes les montagnes étaient dorées, les plus élevées arboraient des diamants censés représenter la neige, tandis que de petits bassins de saphir bleu figuraient les lacs. Le vert des forêts, si minutieusement représentées qu'on aurait presque pu en compter un à un tous les arbres, avait été rendu à l'aide de jade, les champs étaient d'un vert émaillé plus foncé, et les villes, précises à la maison près, étaient taillées dans l'albâtre. Ici et là serpentaient les méandres de la Grande Muraille entièrement composée de rubis. L'étendue étincelante des déserts était couverte d'une fine couche de perles réduites en poudre. Sur toute la largeur de ce paysage grand comme la table, des lignes incrustées d'or semblaient onduler sur les hauts plateaux et les montagnes, mais en y regardant de plus près, je constatai qu'elles étaient parfaitement rectilignes et formaient une sorte de damier sur l'ensemble de l'ouvrage. Celles qui étaient orientées est-ouest semblaient représenter les parallèles climatiques, tandis que les lignes nord-sud ne pouvaient figurer que les longitudes. En revanche, je ne parvenais pas à voir où passait le méridien d'origine.

— Dans la cité qui était alors la capitale, m'éclaira Chao qui, ayant suivi mon regard, faisait écho à ma pensée. En ces temps

reculés, c'était la ville de Xian, dit-il, pointant du doigt la minuscule cité d'albâtre, loin au sud-ouest de Khanbalik. C'est d'ailleurs là qu'on a retrouvé cette carte, il y a quelques années.

Je remarquai les ajouts qu'y avait faits Chao : de petits drapeaux de papier représentant les étendards de bataille des *orlok* et des plumes figurant la queue de yack des *sardar* entouraient les terres possédées par le khan Kubilaï, ses ilkhans et ses *wang*.

— L'empire ne couvre pas encore toute la carte, fis-je observer.

— Oh, il le fera, tôt ou tard, répondit Chao, du même ton las que lorsqu'il évoquait ses fonctions officielles.

Il engloba du geste une partie du paysage :

— Toute cette région située au sud du fleuve Yang-Tze fait encore partie de l'empire Song, avec sa jolie capitale côtière, Hangzhou. Mais vous voyez à quel point la pression de toutes nos armées mongoles aux frontières est devenue puissante. Au nord du Yang-Tze, c'est l'ex-empire Chin, la Kithai d'aujourd'hui. Plus loin, tout l'ouest est tenu par l'ilkhan Kaidu. Quant aux hautes terres du To-Bhot[8], plus au sud, elles sont dirigées par l'un des nombreux fils de Kubilaï, le *wang* Ukuruji. Les seules batailles menées actuellement le sont dans cette région (il montrait le sud-ouest) où *l'orlok* Bayan est en campagne dans la province du Yunnan.

— J'ai déjà entendu parler de cet endroit.

— C'est une contrée riche et fertile. Hélas habitée par ce peuple turbulent et insoumis que sont les Yi, fit Chao, toujours détaché. Dès que ces derniers auront eu le bon sens de se rendre à Bayan et que nous dominerons le Yunnan, nous encerclerons, comme vous pouvez le voir, de si près le reste des provinces Song qu'elles n'auront d'autre choix que de se soumettre à leur tour. Elles seront appelées Manzi. Le khan Kubilaï régnera alors

[8] Le Tibet actuel.

sur toute l'étendue de cette carte, et sans doute plus loin encore. Depuis Sibir, dans le Nord glacial, jusqu'aux abords des forêts vierges de la région de Champa, au sud. Et de la mer de Kithai jusque très loin vers l'ouest, bien au-delà des terres figurées sur cette carte.

— Vous avez l'air de penser que cela ne lui suffira pas.

— Je ne le pense pas, je le sais. Il y a un an à peine, le khan a diligente la toute première expédition mongole vers l'est. Oui, c'était leur première incursion maritime. Il a lancé une flotte de *chuan* à l'assaut de la mer de Kithai en direction des îles de Cipangu[9], l'empire des Nains. Cette tentative probatoire a été repoussée par les Nains, mais Kubilaï réessaiera certainement, cette fois avec beaucoup plus de force.

Le ministre demeura un instant debout à contempler cette immense et splendide maquette géographique, puis il laissa tomber, rêveur :

— Quelle importance, ce qu'il pourra conquérir ? Quand les Song seront tombés, il ne possédera jamais que ce que les Han ont un jour dominé.

Il semblait si indifférent à cette perspective que je lui fis remarquer :

— Si cette idée vous affecte, monsieur le ministre, vous n'avez pas besoin de me le cacher. Je pourrai le comprendre, vous savez. Après tout, vous êtes un Han...

— M'affecter ? Pourquoi ? (Il haussa les épaules.) Le mille-pattes, lorsqu'il vient à mourir, ne peut plus tomber. Fort intelligemment pourvus, comme lui, de membres multiples, les Han ont depuis toujours tout supporté, tout enduré.

Il commença de recouvrir la carte du drap.

---

[9] Le Japon.

— Ou si vous préférez une image plus parlante, grand frère, comme une femme durant le *jiao-gou*, nous nous contentons d'absorber et d'envelopper la lance qui nous empale.

Sans aucune agressivité, à présent que j'avais acquis pour le jeune artiste une véritable sympathie, je notai :

— Le *jiao-gou* semble décidément occuper une part essentielle de vos pensées !

— Le contraire serait étonnant... Ne suis-je pas réduit à jouer le rôle d'une prostituée, au fond ? (Puis, reprenant un ton chaleureux et enjoué, il me reconduisit dans son bureau principal.) Cependant, on dit justement que, de toutes les femmes, c'est la prostituée qui déteste le plus être violée. Tenez, voyez ce que j'étais en train de dessiner lorsque vous êtes entré.

Il déplia le rouleau de soie sur le bureau, et une nouvelle expression de stupeur m'échappa :

— *Porco Dio !*

Je n'avais jamais contemplé pareille image. Elle était en effet exceptionnelle, à plus d'un titre. Jamais, à Venise où pourtant les œuvres d'art abondent, ni dans aucun des pays que j'avais parcourus jusque-là, je n'avais pu admirer un tableau au dessin aussi exquis, aux couleurs aussi fraîches. La *vie* elle-même semblait avoir été capturée sur cette toile. On avait l'impression, par le jeu de l'ombre et de la lumière, de pouvoir souligner du doigt ses reliefs et en épouser les creux. Les sinuosités du dessin paraissaient sur le point de le mettre en mouvement sous mes yeux... Pourtant, ce n'était rien d'autre qu'une image couchée – oui, il n'y avait pas de doute –, comme n'importe quelle autre image, *sur une surface plane.*

— Observez-en bien les aspects..., commenta maître Chao de la voix ronronnante d'un chanoine commentant les mosaïques des saints qui ornent la basilique San Marco. Seul un artiste qui maîtrise la technique raffinée du *feng shui* peut évoquer, avec un rendu parfait, la substance des choses et le toucher de la chair...

Il est vrai, sans aucun doute possible, que chacun des six personnages représentés sur le tableau de maître Chao était instantanément reconnaissable. Je les avais déjà tous vus au palais, en chair et en os. Ici, pourtant, ils étaient fixés sur la soie, de leurs cheveux à la nuance de leur peau, jusqu'aux broderies de leur habit et aux petites étincelles de vie qui animaient leurs prunelles. Tous les six semblaient saisis en pleine vie, mais figés dans leurs mouvements et comme réduits, par l'effet de je ne sais quel prodige, à la taille de ma main.

— Remarquez la composition de l'ensemble, continua maître Chao, assez pince-sans-rire pour contrôler toute nuance d'amusement dans sa voix. Voyez comme toutes les courbes, les directions du mouvement guident les yeux vers le principal personnage en action.

À cet égard, l'image était très différente de celles que j'avais déjà contemplées. Le personnage principal évoqué par maître Chao était son seigneur lige (ainsi que le mien, par la même occasion), le khan de tous les khans, Kubilaï en personne, sans nul doute possible, bien que le seul élément qui marquât sa souveraineté fût son casque morion doré, qui était *tout* ce qu'il portait. Sur cette image, il s'affairait avec une jeune dame allongée sur une couche, dont la robe de brocart était scandaleusement relevée au-dessus de la poitrine. Je reconnus la jeune femme à son visage, seule partie de son corps que j'avais vu auparavant. C'était l'une des concubines de Kubilaï. Deux autres concubines, tout aussi dépoitraillées, prêtaient leur concours à l'accouplement, tandis que la khatun Jamui et une autre épouse se tenaient debout à proximité, entièrement vêtues, mais observant la scène d'un air plutôt conciliant.

De son même ton lourdaud de guide ecclésiastique, maître Chao poursuivit :

— Celui-ci est intitulé : *Le puissant cerf monte la troisième de ses biches languissantes.* Vous remarquerez qu'il en a déjà honoré deux, comme en témoignent les gouttelettes de son *jing-ye* qui coulent lentement le long de leurs cuisses, et qu'il lui en

reste encore deux à savourer. À dire vrai, dans notre langue han, on aurait pu intituler ce tableau : *Les Cataractes du Yang-Tze*...

— Ce tableau ? m'exclamai-je, le souffle coupé. Vous insinuez qu'il y en a d'autres identiques ?

— Identiques, peut-être pas, non... Le dernier avait pour titre : *Kubilaï est le plus puissant des Mongols, car il prélève une part du Yin pour augmenter son Yang*[10]... Il le montrait à genoux devant une très jeune fille nue, lapant à coups de langue ses perles de suc intime, tandis qu'elle...

— *Porco Dio !* m'offusquai-je à nouveau. Et vous n'avez pas encore été traîné devant le Caresseur ?

Imitant ma mimique outragée, il répliqua, moqueur :

— *Porco Dio !* J'espère bien ne jamais l'être. Pourquoi pensez-vous que je poursuis cette tâche de prostitution artistique ? C'est, comme disent les Han, mon outre de vin et mon sachet de riz. C'est précisément pour obtenir ce genre d'image que le khakhan m'a honoré de ce titre ministériel vide de sens.

— Prétendriez-vous qu'il *commande* ces toiles ?

— Il doit avoir, à l'heure actuelle, plusieurs galeries remplies de mes rouleaux peints. Je lui décore aussi des éventails. Ma femme peint d'abord un superbe décor de bambouseraie ou de champ de pivoines. Si vous dépliez l'éventail dans le sens habituel, vous ne voyez d'ailleurs que cela. Mais si, dans un but coquin avoué, vous le faites en sens inverse, une saynète de badinage érotique surgit devant vos yeux.

— Et donc, cette... cette sorte de chose constitue de fait votre principale activité pour Kubilaï ?

---

[10] Le Yin, associé à la Lune dans la cosmologie chinoise, représente la part féminine de la nature. Le Yang, apparenté au Soleil, en symbolise la part masculine.

— Pas seulement pour Kubilaï, malheureusement ! Par sa décision, je suis désormais corvéable à merci comme le dernier des jongleurs de banquet. Mon talent est au service de tous mes collègues ministres et des courtisans. Même au vôtre, je n'en serais pas surpris. Il faudra que je me renseigne.

— Incroyable..., murmurai-je, éberlué. Si j'imaginais cela... Le ministre de la Guerre du khanat... passant son temps à composer de vils tableaux...

— Vils ? (Il feignit de se cabrer d'horreur.) Vraiment, mon cher, vous me blessez. Le thème mis à part, ils n'en émanent pas moins de la souple main de Chao Meng-fu, Maître du *Feng Shui* à la Ceinture dorée.

— Oh, loin de moi l'idée d'en nier l'experte facture. Elle témoigne d'un talent artistique indiscutable. Mais...

— Si ce tableau vous choque, prévint-il, vous devriez voir ceux que j'ai peints pour ce dégénéré d'Ahmad ! Mais allez-y, continuez, grand frère : mais quoi ?

— Mais... personne, pas même le khakhan, n'a jamais possédé un diamant rouge masculin tel que celui que vous avez représenté. Certes, vous l'avez peint d'un rouge assez vif, mais sa taille, ces veines qui l'entourent ! On dirait qu'il ramone sa partenaire avec un madrier mal équarri.

— Ah, çà ! C'est vrai, j'en conviens. Oui, oui. C'est que, voyez-vous, il n'a pas posé pour ces toiles, et il est toujours bon de flatter son patron. Le seul modèle que j'utilise, c'est moi-même, en me regardant dans une glace pour garantir une articulation anatomique correcte. Cela dit, je le confesse, le membre viril d'un Han – le mien inclus, je le crains – vaudrait à peine le regard, si même il avait une chance d'être vu, sur une peinture de cette dimension.

Je tentai de marmonner des paroles consolatrices, mais il éleva la main.

— S'il vous plaît ! Ne me dévoilez pas le vôtre. Allez plutôt le montrer à l'Armurier du palais. Celle-ci pourrait bien apprécier

le contraste avec celui de son mari. Pour ma part, j'ai déjà observé le grossier organe d'un Occidental, et ça m'a suffi. J'en ai encore la nausée, rien qu'à imaginer que l'infect diamant rouge de l'Arabe, même au repos, est décalotté !

— Les musulmans sont circoncis, moi pas, expliquai-je avec hauteur. Et je n'avais nullement l'intention de vous l'exhiber. Mais vous pourriez un jour trouver un certain plaisir à représenter les jumelles qui sont à mon service, elles font de merveilleuses...

Je m'arrêtai net, les sourcils froncés, et demandai :

— Maître Chao, avez-vous voulu dire que le ministre Ahmad posait *en personne* pour les tableaux qu'il commande ?

— Bien sûr, fit-il, l'air profondément dégoûté. Mais jamais je n'oserais vous en montrer un, et je suis certain qu'Ahmad ne le fera pas non plus. Dès qu'un de ses tableaux est achevé, il envoie les femmes qui ont posé avec lui aux quatre coins de l'empire, pour éviter toute plainte et tout commérage de leur part. Mais je suis prêt à le parier : où qu'elles aillent, elles ne risquent pas de l'oublier, ni moi non plus, du reste. Non seulement j'ai assisté à ce qui s'est passé, mais j'ai de plus immortalisé leur honte.

Toute la bonne humeur de Chao s'était évanouie, et il ne semblait plus du tout avoir l'esprit à s'épancher, aussi pris-je congé de lui. Je revins vers mes appartements, absorbé dans mes pensées. Non pas au sujet de ces peintures érotiques, même si elles m'avaient impressionné, pas plus qu'aux étranges distractions secrètes du Premier ministre Ahmad, bien qu'elles m'aient, elles aussi, sérieusement intrigué. Non, je m'attardai sur deux autres détails que Chao avait mentionnés en parlant du ministère de la Guerre :

La province du Yunnan. Le peuple Yi.

L'évasif ministre des Races minoritaires, Pao Nei-ho, avait lui aussi brièvement abordé ces sujets. Je désirais en savoir plus, à leur propos tout comme au sien. Bien que Narine fut

rentré de sa maraude dans la domesticité locale, il ne put rien m'apprendre sur le ministre Pao. Nous nous assîmes, je commandai à Biliktu un bon verre de vin blanc *pu-tao* pour chacun de nous deux, et elle nous rafraîchit à l'aide d'un éventail parfumé. Narine, très fier de faire étalage de ses progrès en langue mongole, déclara dans cet idiome :

— J'ai un détail juteux, maître Marco. Lorsque l'on m'a confié que l'Armurier de la Garde du palais était une personne extrêmement concupiscente et portée sur la volupté, cela ne m'a d'abord pas plus étonné que cela. Après tout, qu'est-ce donc qu'un soldat sinon un fornicateur en puissance ? Mais figurez-vous que cet officier, selon toute vraisemblance, est une *jeune femme* han d'un certain niveau social. Il semble que son comportement leste soit de notoriété publique, mais elle n'en est pas punie pour autant, car son seigneur de mari est un tel poltron qu'il ferme les yeux sur sa conduite indécente.

Je tâchai de tempérer son jugement.

— Peut-être a-t-il d'autres soucis plus importants en tête. Ne serait-ce que par compassion, n'ajoutons pas, toi et moi, nos voix à ce commérage. Le pauvre bougre n'en mérite peut-être pas tant, après tout.

— Comme vous voudrez, mon maître. Mais je n'ai rien de nouveau sur qui que ce soit d'autre... excepté sur les serviteurs eux-mêmes, auxquels vous ne portez sans doute aucun intérêt particulier.

C'était vrai, je n'en éprouvais guère. Mais j'eus l'impression que Narine tenait à me confier quelque chose. Je l'étudiai un instant, puis commençai :

— Écoute-moi, Narine, je trouve que tu te comportes étonnamment bien depuis quelque temps. Pour quelqu'un comme toi, je veux dire. Je ne parviens à me souvenir dernièrement que d'une action répréhensible, lorsque je t'ai surpris, une nuit, à m'espionner au lit avec les filles. Je n'arrive même pas à me remémorer la moindre vraie félonie de ta part hormis celle-ci. Ce n'est pas tout : tu as changé, depuis peu. Tu

t'habilles aussi élégamment que les autres esclaves du palais. Tu te laisses pousser la barbe. Je m'étais toujours demandé pourquoi tu t'ingéniais à lui garder cet aspect broussailleux d'une pousse de deux semaines. Elle est devenue à présent fort respectable, quoiqu'un peu plus grise que naguère, et ton menton fuyant se remarque beaucoup moins. Que sont devenus tes anciens favoris ? Voudrais-tu te cacher de quelqu'un ?

— Pas exactement, mon maître. Comme vous l'avez souligné, dans ce resplendissant palais, les esclaves font tout pour ne pas rappeler leur condition. Comme vous l'avez deviné, j'ai eu à cœur d'avoir l'air un peu plus respectable. Histoire, voyez-vous, de me rapprocher un peu de l'homme élégant que j'ai été...

Je soupirai. Mais il n'avait pas son ton habituel de fanfaronnade et de vantardise. Il ajouta simplement :

— J'ai remarqué il y a peu quelqu'un dans le quartier des esclaves. Une femme que je crois avoir bien connue, il y a longtemps. Mais j'ai hésité à l'approcher, n'étant pas sûr de moi.

Je ris de bon cœur.

— Hésiter ? *Toi ?*Tu aurais peur qu'on te juge trop hardi ? Envers une autre esclave, par-dessus le marché ? Mais enfin, même les cochons qui grouillent dans les déchets de cuisine n'auraient pas peur d'approcher une esclave !

Il tressaillit légèrement, mais se redressa aussi droit qu'il put.

— Les cochons n'ont jamais été des esclaves, maître Marco. Quant à nous, esclaves, nous ne l'avons pas toujours été. Il y a eu jadis entre nous, au temps où nous étions libres, des distinctions sociales. La seule dignité dont nous puissions encore faire preuve, dans notre condition, est justement de respecter ces défuntes distinctions. Si cette esclave est bien celle que je crois, elle a été, autrefois, une dame de très haute naissance. J'étais un homme libre, à l'époque, mais rien d'autre qu'un conducteur de bestiaux. J'aimerais vous demander,

maître, la faveur d'essayer de savoir qui elle est, avant de me déclarer ; afin que je puisse le faire avec toutes les formes qui conviennent.

L'espace d'un instant, j'eus presque honte de moi. J'avais imploré la clémence et la compassion au sujet d'un mari trompé, maître Chao, et, dans le même temps, j'avais ri au nez de ce pauvre diable. Avais-je seulement le respect des classes sociales dont il faisait preuve ici ? Étais-je spontanément capable d'un *ko-tou* devant qui le méritait ? Mais je me remémorai que Narine était bel et bien un triste sire, qui, depuis que je le connaissais, ne s'était distingué que par des actes plutôt révoltants. Aussi crachai-je sèchement :

— N'essaie pas de jouer au noble esclave avec moi, Narine. Tu jouis d'une vie largement meilleure que celle que tu mérites. Cela dit, si tu attends de moi que je corrobore l'identité de quelqu'un, je le ferai. Que dois-je demander, et au sujet de qui ?

— Pourriez-vous essayer de savoir, maître, si les Mongols ont déjà ramené des prisonniers d'un lointain royaume d'Anatolie appelé la Cappadoce ? Cela suffira à me préciser ce que je recherche.

— L'Anatolie. C'est au nord de la route que nous avons suivie du Levant pour aller en Perse. Mon père et mon oncle ont dû l'emprunter lors de leur précédent voyage. Je le leur demanderai. Ainsi, je n'aurai pas besoin d'en parler à qui que ce soit d'autre.

— Que le sourire d'Allah vous suive éternellement, bon maître.

Je le laissai terminer son vin, bien que Biliktu reniflât, désapprouvant visiblement la façon dont il se prélassait en sa présence. Je parcourus les couloirs du palais et me dirigeai vers la suite de mon père, que je trouvai avec mon oncle, et je leur annonçai que j'avais une question à leur poser. Mais mon père prit les devants, m'informant d'abord qu'ils étaient eux-mêmes confrontés à des problèmes.

— Des obstacles, expliqua-t-il, se sont dressés devant nos projets de négoce. Les musulmans se sont montrés fort réticents, c'est le moins qu'on puisse dire, à l'idée de nous accueillir dans leur *ortaq*. Ils se sont arrangés pour faire traîner l'obtention de tous nos permis, à commencer par celui de vendre la réserve de safran que nous avons constituée. C'est l'indice évident d'un certain mépris, voire d'une jalousie active de la part d'Ahmad, le puissant ministre des Finances.

— Deux options s'offrent donc à nous, murmura mon oncle. Corrompre ce damné Ahmad ou faire pression sur lui. Mais comment graisser la patte à quelqu'un qui a déjà tout ce qu'il désire ou peut aisément se le procurer ? Comment influencer le deuxième homme le plus puissant du royaume ?

Je songeai alors que si je leur révélais les détails que j'avais appris sur la vie privée d'Ahmad, ils pourraient trouver le moyen de le faire chanter. À la réflexion, je préférai me taire. Mon père aurait d'ailleurs, par principe, refusé d'utiliser de telles méthodes et interdit à mon oncle d'y céder. Je sentais aussi confusément que ce savoir acquis par ouï-dire pouvait être une donnée plutôt dangereuse pour moi et ne voulais pas qu'ils en fussent les victimes à leur tour. Je ne me permis donc qu'une suggestion :

— Ne pourrait-on utiliser, comme on dit, le diable qui a tenté Lucifer ?

— Une femme ? grogna oncle Matteo. J'en doute. Déjà, le mystère plane concernant les goûts d'Ahmad. On ne sait trop s'il préfère les femmes, les hommes, les enfants, les brebis ou pire encore. Dans tous les cas, il pourrait se servir dans l'empire tout entier, à l'exception des premiers choix du khakhan.

— Bien, décréta mon père. S'il a vraiment tout ce qu'il est possible de désirer, un vieux proverbe peut trouver à s'appliquer. « Ne demande de faveurs qu'à un homme rassasié. » Cessons d'ergoter avec les insignifiants sous-fifres de *l'ortaq*. Allons tout droit à la rencontre d'Ahmad et jouons franc-jeu avec lui. Que peut-il faire ?

— Pour le peu que je sache de lui, grommela oncle Matteo, cet homme est capable de rire au nez d'un lépreux !

Mon père haussa les épaules.

— Il essaiera peut-être de tergiverser, mais il finira par céder. Il sait notre proximité avec le khakhan.

J'émis alors une proposition :

— Je me ferai un plaisir, si vous le souhaitez, d'en toucher un mot au khakhan, à l'occasion de notre prochaine entrevue.

— Non, Marco, ne va pas te mêler de tout ceci. Je ne souhaite pas que tu compromettes ta position pour arranger nos affaires. Plus tard, peut-être, lorsque tu bénéficieras de sa confiance totale et que nous aurons vraiment besoin que tu interviennes. Pour l'instant, Matteo et moi allons faire face. Tu avais, m'as-tu dit, une question à nous poser ?

— Oui... Vous êtes déjà venus ici et en êtes repartis par la route qui mène à Constantinople. Vous avez dû passer par les terres d'Anatolie. Vous souvenez-vous avoir traversé la Cappadoce ?

— Pour sûr, confirma mon père. La Cappadoce est un royaume des Turcs seldjoukides. Nous avons fait halte dans leur capitale, Erzincan, au retour. La ville est située au nord de Suvediye, où tu es allé, Marco, bien qu'à une certaine distance de là.

— Ces Turcs ont-ils été en guerre contre les Mongols ?

— Pas à l'époque, répondit oncle Matteo. Pas encore, pour autant que je me souvienne. Mais il y a eu dans la région quelques échauffourées impliquant des Mongols, dans la mesure où la Cappadoce jouxte le royaume persan de l'ilkhan Abagha. Ces troubles ont eu lieu alors même que nous traversions cette zone, du reste. C'était il y a quoi, Nico... huit, neuf ans ?

— Qu'est-il arrivé ? interrogeai-je. Ce fut mon père qui reprit la parole.

— Le roi seldjoukide, Kilij, avait un Premier ministre fort ambitieux. ...

— Comme Kubilaï avec le *wali* Ahmad, lâcha oncle Matteo, tenace.

— Ce ministre intrigua avec l'ilkhan Abagha en lui promettant de faire des Cappadociens des vassaux des Mongols, si Abagha voulait bien l'aider à déposer le roi. C'est ce qui arriva.

— Comment cela se passa-t-il ? m'enquis-je.

— Le roi et toute sa famille furent assassinés dans leur palais d'Erzincan, expliqua mon oncle. Les gens savaient que c'était l'œuvre du Premier ministre, mais nul n'osa le dénoncer de peur qu'Abagha, tirant parti de ces dissensions internes, ne lance ses Mongols sur le pays pour le mettre à sac.

Mon père conclut :

— Le ministre félon décerna la couronne à son fils, qu'il nomma roi tout en occupant lui-même le poste de régent, et livra ce qui restait de la famille royale à Abagha afin qu'il en dispose à sa guise.

— Je vois, murmurai-je. Aussi sont-ils probablement tous dispersés, à l'heure actuelle, aux quatre coins du khanat mongol. Sais-tu, père, si par hasard il y avait des femmes, parmi ces gens ?

— Les survivants étaient *tous* des femmes. Le Premier ministre avait le sens pratique. Il avait fait exécuter tous les descendants mâles du roi, afin qu'il n'y ait plus de prétendants légitimes au trône qu'il avait confisqué au profit de son fils. Les filles, au fond, lui importaient peu.

— S'il y a eu des survivants, ils ne pouvaient être que cousins, précisa oncle Matteo. Mais au moins l'une des filles du roi a survécu. On dit qu'elle était très belle et qu'Abagha l'aurait volontiers prise pour concubine, mais il lui trouva un défaut... Je ne me rappelle plus lequel. Il la laissa donc à des marchands d'esclaves, avec les autres.

— Tu as raison, Matteo, confirma mon père. L'une des filles du roi a survécu. Son nom était Mar-Janah.

Je les remerciai et rentrai dans ma suite. Narine, avec son sans-gêne habituel, avait abusé de ma générosité et, considérablement imbibé de vin, se faisait toujours mollement éventer par une Biliktu renfrognée qui le couvait d'un air mauvais. Exaspéré, j'éclatai :

— Tu te vautres comme un seigneur, espèce de fainéant, pendant que je cavale pour toi comme un garçon de courses ?

Il me gratifia du sourire hilare des ivrognes et, d'une voix pâteuse, s'enquit :

— Avec un quelconque succès, maître ?

— Cette esclave que tu as cru reconnaître pourrait-elle descendre de la dynastie seldjoukide ?

Son sourire s'éclipsa. Il se remit sur pieds d'un bond, répandant au passage tout son vin, ce qui fit hurler de dépit Biliktu. Il se tenait debout devant moi, frissonnant, suspendu à mes lèvres.

— Est-ce que, par hasard, ce pourrait être une certaine princesse Mar-Janah ? poursuivis-je.

Quel que fut son degré d'ébriété, il dégrisa en un instant. En même temps, ce qui ne lui était jamais arrivé, il resta le verbe court, comme frappé de mutisme. Il se tenait debout pantelant, les yeux plantés sur moi, aussi largement ouverts que sa narine.

— C'est ce que j'ai cru pouvoir déduire des témoignages de mon père et de mon oncle, déclarai-je.

Il demeurait pétrifié, comme frappé de stupidité, et j'ajoutai brusquement :

— Apparemment, c'est bien l'identité que tu voulais voir confirmer ?

Il chuchota, si bas que je l'entendis à peine :

— Je ne sais pas vraiment... si je le voulais, ou bien... si je le redoutais, au contraire...

Là-dessus, sans même un *ko-tou,* un *salââm* ou un simple murmure de remerciement pour mes peines, il tourna les talons et, très lentement, tel un vieil homme courbé sous le poids des ans, il sortit d'un pas traînant en direction de son local.

J'évacuai la question de mon esprit et me mis au lit en compagnie de Buyantu, Biliktu étant depuis plusieurs nuits inapte à ce service.

9

Je résidais déjà depuis un temps respectable au palais, quand j'eus enfin l'opportunité de rencontrer le courtisan qui, de tous, me fascinait le plus : le Maître Artificier de la cour, responsable des « fiers rameaux aux fleurs éclatantes ». On m'avait expliqué qu'il parcourait le pays pour organiser ses spectacles pyrotechniques dès qu'une ville avait une fête à célébrer. Pourtant, un jour d'hiver, le prince Chingkim vint m'annoncer que le Maître Artificier Shi avait regagné ses quartiers au palais pour préparer la principale fête annuelle de Khanbalik, le Nouvel An, alors imminente. Maître Shi me conviait à lui rendre visite. Il disposait d'une demeure entière à lui seul, qui servait à la fois de résidence et d'atelier. Située assez loin des autres bâtiments – eu égard à la sécurité du palais, disait Chingkim –, elle se tenait de l'autre côté de ce qu'on appelait désormais la colline de Kara.

Le Maître Artificier était penché sur une table de travail fort encombrée lorsque nous entrâmes. À la barbe qu'il portait, je le pris dans un premier temps pour un Arabe, mais, dès qu'il se retourna pour nous saluer, je fus d'avis qu'il devait être Juif, et ses traits me parurent familiers. Ses yeux couleur de mûre me regardaient avec une hauteur amusée, le long d'un nez en forme de cimeterre. Ses cheveux et sa barbe ressemblaient à une moisissure bouclée, grise tirant légèrement sur le rouge.

Chingkim annonça en mongol :

— Maître Shi Ix-me, j'aimerais que vous fassiez la connaissance de l'un des hôtes d'honneur de ce palais.

— Marco Polo, fit le Maître Artificier.

— Ah, sa visite vous a été annoncée...

— J'ai entendu parler de lui.

— Marco porte un intérêt tout particulier à votre travail, et mon royal père aimerait que vous lui en touchiez deux mots.

— J'essaierai de lui donner satisfaction, mon prince.

Lorsque Chingkim eut tourné les talons, il y eut un bref silence, durant lequel nous nous dévisageâmes. Il prit enfin la parole pour me demander :

— Pourquoi êtes-vous intéressé par les fiers rameaux, Marco Polo ?

— Parce qu'ils sont beaux, répondis-je.

— La beauté du danger. C'est cela qui vous attire ?

— Je n'ai pas changé, vous le savez bien..., avançai-je, et j'attendis sa réaction.

— Mais il y a aussi du danger dans la beauté. Cela ne vous rebute pas ?

— Ah..., coassai-je. Je suppose qu'à présent vous allez m'affirmer que vous ne vous appelez pas Mordecai ?

— Je n'allais rien vous dire du tout, si ce n'est au sujet des jolis mais dangereux feux d'artifice dont je m'occupe. Que souhaitez-vous savoir, Marco Polo ?

— Comment avez-vous obtenu le nom de Shi Ix-me ?

— Cela n'a aucun rapport avec mon travail... Mais bon ! (Il haussa les épaules.) Lorsque les Juifs sont arrivés ici, on leur a donné sept noms han à se répartir. Shi est l'un d'eux. Mon nom originel est Samuel ibn Isaac.

— Quand êtes-vous arrivé à Kithai ? insistai-je, convaincu qu'il m'y avait précédé de peu.

— J'y suis né, dans la cité de Kaifeng, où mes ancêtres s'étaient installés il y a plusieurs siècles.

— Je n'en crois rien.

Il grogna, comme Mordecai l'avait si souvent fait suite à mes commentaires.

— Relisez l'Ancien Testament de votre Bible. Chapitre quarante-neuf du Livre d'Isaïe, l'endroit où le prophète prévoit un rassemblement universel des Juifs. « Les voici, ils viennent de loin, les uns du septentrion et de l'occident, les autres du pays de Sinim. » Cette terre de Kithai où nous sommes continue d'être appelée en hébreu *Sina*. C'est la preuve qu'il y avait déjà bien ici des Hébreux au temps d'Isaïe, et cela remonte à mille huit cents ans !

— Que sont-ils venus faire ?

— Peut-être qu'ils n'étaient pas les bienvenus ailleurs, fit-il remarquer, acide. À moins qu'ils n'aient considéré les Han comme l'une de leurs tribus perdues, qui aurait erré jusque-là depuis Israël.

— Allons, allons, maître Shi. Les Han mangent du porc depuis toujours !

Il haussa de nouveau les épaules.

— Ils ont néanmoins de nombreux points communs avec les Juifs. Ils tuent leurs animaux avec un cérémonial presque *kasher*, sauf qu'ils ne retirent pas les tendons qui les rendent *tareph* [11]. Leurs coutumes vestimentaires sont encore plus strictes que celles des Juifs : jamais ils ne portent de vêtements tissés de la moindre fibre d'origine animale.

Je maintins néanmoins, obstiné :

— Les Han ne peuvent pas avoir été l'une des tribus perdues. Ils n'ont aucune ressemblance physique avec les Juifs.

Après un petit rire, maître Shi répliqua :

— Et pourtant, il y en a beaucoup, à présent. Ne vous fiez pas à mon apparence : elle est due au fait que les Shi ne se sont guère mêlés aux peuples locaux par mariages exogames. Mais la

[11] « Impropre à la consommation », par opposition à *kasher*.

majeure partie des autres noms l'ont fait, et croyez-moi, Kithai est pleine de Juifs à la peau ivoirine et aux yeux bridés. Pour les hommes, seule la circoncision permet de les reconnaître.

Il rit de nouveau, puis reprit plus sérieusement :

— Où qu'il se rende, un Juif continuera d'observer la religion de ses pères. Il se tournera vers Jérusalem pour prier. Et où qu'il aille, il entretiendra le souvenir des vieilles légendes juives...

— Comme celle des *Lamed-Vav*, l'interrompis-je. Ou celle des *Tsaddikim*.

— Et où qu'il aille, il partagera avec les autres Juifs ce qu'il se rappelle des temps anciens et les connaissances qu'il a glanées au cours de sa vie.

— *Voilà* comment vous m'avez connu ! Par le bouche-à-oreille. Depuis que Mordecai s'est évadé du Volcan...

Comme si je ne l'avais jamais coupé, il poursuivit, imperturbable :

— Heureusement, les Mongols ne pratiquent aucune discrimination envers les peuples minoritaires. C'est pourquoi, bien que Juif, je peux remplir les fonctions de Maître Artificier du khan Kubilaï. Il respecte mes talents artistiques et ne s'offusque pas de ce que je suis porteur de l'un des sept noms.

— Vous devez en être très fier, maître Shi. J'aimerais savoir comment vous avez été conduit à embrasser cette profession extraordinaire et comment vous avez œuvré pour si bien réussir. J'ai toujours eu tendance à envisager les Juifs plus comme des prêteurs sur gages que comme des artistes en quête de réussite.

De nouveau, il émit un grognement.

— Où avez-vous entendu parler d'un prêteur sur gages dénué de sens artistique ? Ou d'un mont-de-piété qui soit un échec ?

Je ne pus rien rétorquer ; il ne semblait du reste attendre aucune réponse, aussi enchaînai-je :

— Comment en êtes-vous venu à inventer les fiers rameaux ?

— Je n'en suis pas l'inventeur. Le secret de leur découverte appartient à un Han, il y a des siècles. Ma seule contribution a été de rendre plus aisée l'application de son secret.

— Quel est ce secret, maître Shi ?

— On l'appelle *huo-yao,* la poudre inflammable.

Il me conduisit à sa table de travail et préleva dans l'une des jarres et des fioles qui se trouvaient là une pincée de poudre gris foncé.

— Observez ce qui se produit lorsque je place cette faible quantité de *huo-yao* sur cette assiette de porcelaine et que je la touche avec du feu... comme cela.

Il attrapa un bâton d'encens fumant et en posa le bout incandescent sur la poudre.

Je sursautai lorsque, avec le bruit d'une détonation brève, le *huo-yao* brûla dans un éclair intense en dégageant un nuage de fumée bleue à l'odeur acre, que j'avais appris à reconnaître.

— Comme vous le voyez, expliqua le Maître Artificier, cette poudre s'enflamme plus promptement que toute autre substance. Il suffit de la confiner dans un espace restreint pour en enfermer l'explosion, ce qui produira un bruit sourd et l'émission d'une lumière intense. Divers sels métalliques sont ajoutés à cette poudre pour la faire brûler dans différentes couleurs.

— Mais comment faites-vous pour qu'elle vole ? demandai-je. Et pour créer ces explosions multicolores successives ?

— Pour obtenir ces effets, on empaquette le *huo-yao* dans un tube de papier épais comme celui-ci, muni d'une petite ouverture à l'extrémité. (Celui qu'il me montrait avait l'aspect

d'une bougie longue et étroite, où la mèche aurait été remplacée par un trou.) Dès que le feu touche cette brèche, la poudre se met à brûler, et une flamme intense jaillit qui propulse en avant le tube tout entier, ou vers le haut, pour peu qu'il soit orienté en ce sens.

— C'est bien ce que j'ai vu se produire, confirmai-je. Mais ce mouvement, justement, *comment* s'explique-t-il ?

— Allons, allons, monsieur Polo, railla-t-il gentiment. Nous avons là affaire au tout premier principe des lois de la nature : à savoir que *tout* se dérobe devant le feu.

— Bien sûr, approuvai-je. Bien sûr...

— Cette combustion étant extrêmement violente, le cylindre n'en jaillit que plus énergiquement. C'est si brutal qu'il va très loin et monte très haut.

— Et ayant en lui son propre combustible, ajoutai-je pour prouver que j'avais bien suivi, il transporte le feu avec lui.

— Exactement. Il emporte même plus que le feu, du reste, car j'y ai attaché au préalable d'autres tubes. Dès que le premier s'est consumé – sa durée de combustion peut être réglée –, il déclenche les autres cylindres. Suivant le modèle utilisé, ils explosent instantanément en libérant des étincelles colorées ou se propulsent encore plus loin et éclatent plus tard. En combinant sur le cylindre moteur des tubes explosifs et d'autres fusants, je peux fabriquer de fiers rameaux prêts à s'épanouir à n'importe quelle hauteur, qui explosent en motifs floraux de couleurs variées. Des fleurs de pêcher, des fleurs de pavot, des lys tigrés et tout ce que je peux imaginer faire éclore dans le ciel.

— Ingénieux, admis-je. Fantastique ! Mais l'ingrédient principal, le *huo-yao*... de quoi est-il composé ?

— L'inventeur des rameaux était en effet très ingénieux, convint l'artificier. Pourtant, les éléments qui le forment sont les plus simples que l'on puisse imaginer.

Il préleva de trois autres jarres des pincées de poudre qu'il disposa côte à côte : l'une était noire, l'autre jaune, la troisième blanche.

— Du *tan-hua*, du *liu* et du *tung-bian*. Goûtez-y, vous devriez les reconnaître.

Humectant un de mes doigts, je prélevai quelques grains de la fine poudre noire et les portai à ma langue pour constater, dubitatif :

— Ce n'est rien d'autre que du charbon de bois. De la poudre jaune, je tirai la conclusion :

— Du soufre ordinaire.

La poudre blanche me laissa plus hésitant :

— Mmm... C'est salé, un peu amer, avec un arrière-goût vinaigré... Mais qu'est-ce donc ?

Maître Shi sourit largement et lança :

— L'urine cristallisée d'un garçon impubère.

— *Vakh !* grondai-je, passant ma manche sur mes lèvres.

— Le *tung-bian*, la pierre d'automne des Han.

Il semblait jouir méchamment de ma déconfiture.

— Les sorciers, les magiciens et autres alchimistes le tiennent en très haute estime. Il est employé comme médicament, et l'on s'en sert entre autres pour fabriquer des philtres d'amour. On recueille l'urine d'un garçon qui n'a pas dépassé l'âge de douze ans et, après l'avoir filtrée dans la cendre, on la laisse se solidifier en cristaux. Pas facile à se procurer, vous l'imaginez, et toujours en quantités négligeables. Mais, depuis le fond des âges, la composition de la poudre inflammable, qui n'a jamais varié, exige cela : du charbon de bois, du soufre et de la pierre d'automne. Si les deux premiers ingrédients se trouvent à foison, le troisième est rare. C'est la

raison pour laquelle, jusqu'à mon arrivée, on fabriquait si peu de poudre inflammable.

— Vous avez découvert comment vous procurer de l'urine de garçon impubère en grande quantité ?

Il s'ébroua de nouveau, tout à fait à la façon de Mordecai.

— Il y a parfois des avantages à venir d'une famille humble. La première fois que j'ai goûté à cet ingrédient, comme vous venez de le faire, je l'ai identifié à une autre substance encore bien moins raffinée. Mon père était poissonnier ambulant. Pour donner à ses filets de poisson bon marché une couleur rose plus alléchante, il les trempait dans une saumure de ce sel commun appelé salpêtre. J'ignore s'il est présent dans l'urine de garçon impubère, et je n'en ai cure, puisque pour m'en fournir je n'ai besoin d'aucun garçon. Il y a dans Kithai de nombreux lacs salés, bordés de croûtes qui en sont saturées. Voici comment, des siècles après l'invention de la poudre inflammable par un génial alchimiste han, l'esprit curieux que je suis, simple rejeton d'un Juif Shi, vulgaire poissonnier ambulant, a pu pour la première fois en fabriquer en grande quantité et procéder à ces glorieux spectacles de fiers rameaux aux fleurs éclatantes que tous peuvent désormais apprécier partout dans l'empire.

— Maître Shi, enchaînai-je avec une certaine timidité, au-delà de mon admiration pour la beauté de vos créations, j'ai été saisi par l'idée de les rendre utiles. En voyant mon cheval se cabrer lorsque j'ai découvert cette étonnante parade visuelle, une question m'est venue : ne pourrait-on utiliser les engins qui les propulsent comme des machines de guerre ? Pour briser une charge de cavalerie, par exemple ?

Il eut de nouveau un soupir de dédain.

— Une belle idée, certes, mais vous retardez de plus de soixante ans. L'année de ma naissance – c'est-à-dire, sauf erreur, en l'an mille deux cent quatorze de votre ère chrétienne –, la ville où je vis le jour, Kaifeng, fut assiégée par les Mongols de Gengis khan. Sa cavalerie, effrayée par les boules de feu qu'on lançait sur elle, leurs étincelles fusantes, leur

sifflement et leurs détonations, se dispersa. Pas pour longtemps, vous vous en doutez. Les Mongols finirent par prendre la ville. Pourtant, la vaillance avec laquelle le Maître Artificier s'était opposé à eux devint légendaire. Et, comme je vous l'ai dit, nous autres Juifs retenons toujours les légendes. C'est ainsi qu'en grandissant je demeurai fasciné par le sujet, jusqu'à devenir artificier moi-même. C'était la première fois, à Kaifeng, que l'on utilisait la poudre inflammable à des fins militaires.

— La première, répétai-je. Il y en aurait eu d'autres depuis ?

— Notre khan Kubilaï n'est pas homme à ignorer une arme de guerre aussi prometteuse, souligna maître Shi. Bien que je n'aie aucune envie d'essayer de nouvelles applications de mon art, il m'a chargé d'enquêter sur les moyens d'exploiter le *huo-yao* aux fins de fabriquer des missiles de guerre. J'ai déjà remporté quelques succès en la matière.

— Je serais fort honoré de les connaître, déclarai-je.

Le Maître Artificier semblait réticent à se confier. Me regardant de sous ses sourcils roussâtres, il expliqua :

— Les Han racontent l'histoire de l'archer Yi, que son arme rendait invincible, jusqu'au jour où il transmit ses talents à un élève qui finit par le tuer...

— Je n'ai aucune intention de m'approprier vos idées, me hâtai-je de préciser. Je vous communiquerai même toutes celles qui me viendront, au cas où elles s'avéreraient d'une quelconque utilité...

— Le danger de la beauté, murmura-t-il. Bon. Avez-vous entendu parler de cette grosse noix velue que l'on nomme « noix de l'Inde » ?

Me demandant quel rapport cela pouvait bien avoir avec notre sujet, je répondis :

— Certes, j'ai goûté à sa chair dans des plats qu'on nous a servis ici.

— J'ai pris quelques coques vides de ce fruit et les ai remplies de *huo-yao.* Puis j'y ai inséré des mèches afin d'y transmettre le feu au bout d'un certain temps. J'ai fait de même avec de gros morceaux de canne à sucre. On pourrait aisément lancer de tels objets sur les défenses ennemies, à la main ou à l'aide d'une catapulte. Pour peu qu'elles fonctionnent correctement, une seule de ces armes pourrait démolir une maison comme celle-ci.

— Merveilleux ! m'exclamai-je.

— À condition qu'elles fonctionnent, appuya-t-il. Malheureusement, le *huo-yao* possède un défaut qui le rend totalement impropre à un usage militaire. Ses trois composants, comme vous l'avez vu, sont des poudres finement moulues. Mais chacune d'entre elles a une densité et un poids différents. De sorte que, même si l'on enferme le *huo-yao* bien serré dans un espace confiné, ses composants, au départ mélangés, vont avoir tendance à se séparer. Le moindre mouvement, la moindre vibration fera tomber le salpêtre, plus lourd, au fond du cylindre, rendant du même coup le *huo-yao* inerte et inopérant. C'est pourquoi il est impossible de mettre en réserve une provision de mon invention, du moins en quantité suffisante. Le plus petit mouvement dans l'entrepôt où serait placée cette substance ou lors de son transport à l'extérieur la rendrait inutilisable.

— Je vois..., fis-je, songeur. (Un léger désappointement s'était à présent peint sur mes traits, faisant écho au sien.) Est-ce la raison pour laquelle vous êtes perpétuellement sur les routes, maître Shi ?

— Absolument. Pour élaborer un spectacle de fiers rameaux, il me faut gagner le terrain des opérations et tout préparer sur place. Je voyage avec une réserve de tubes de papier, de mèches, de tonneaux contenant les poudres nécessaires. Ce n'est pas une mince affaire d'effectuer ensuite le mélange du *huo-yao* et de le charger dans mes différents engins. C'est à l'évidence ce que fit le Maître Artificier de Kaifeng, lorsque la cité fut assiégée. Mais pourrait-on imaginer effectuer ces travaux sur le champ même

de la bataille, au beau milieu des combats ? Il faudrait un artificier par compagnie, avec tout son matériel sous la main, qui devrait faire preuve d'une célérité et d'une compétence exceptionnelles. Non, Marco Polo, je crains que le *huo-yao* ne reste à jamais qu'un joli jouet. Et hormis dans le cas d'une cité soumise à un siège, il y a peu de chances de le voir un jour servir à des fins militaires.

— Que c'est dommage..., soupirai-je. Cette tendance des composants à se séparer est-elle le seul problème à résoudre ?

— Oui, c'est le *seul,* martela-t-il avec une lourde ironie. Tout comme les *seuls* membres qui manquent à un homme pour voler sont des ailes.

— La séparation, rien d'autre..., me répétais-je sans cesse. Soudain, je claquai des doigts et m'exclamai :

— Ça y est ! J'ai trouvé.

— Vraiment ?

— La poussière s'envole, mais pas la boue, pas les mottes de terre. Supposons que vous puissiez humidifier le *huo-yao* pour en faire une pâte. Ou qu'une fois cuit, on puisse lui donner une consistance solide.

— Imbécile ! me répliqua-t-il, cinglant quoique légèrement amusé. Humidifier la poudre serait le meilleur moyen pour qu'elle ne brûle pas. Quant à la faire cuire, quelle belle explosion cela ferait !

— Oh..., fis-je, désappointé.

— Je vous ai prévenu, il y a du danger dans cette expression de la beauté.

— Le danger ne m'effraie pas tant que cela, maître Shi, répondis-je, retournant toujours le problème dans ma tête. Je sais que vous êtes actuellement fort occupé à la préparation des cérémonies du Nouvel An, aussi je ne souhaite pas vous encombrer de mon inutile présence. Mais, tandis que vous

travaillerez, pourriez-vous laisser à ma disposition quelques jarres de ce *huo-yao*, afin que j'envisage les moyens de...

— *Bevakashà* ! Mais enfin, ce n'est pas un jeu !

— Je vous promets que je ferai attention, maître Shi. Jamais je ne mettrai le feu à plus d'une pincée de poudre. Je ne ferai qu'en étudier les propriétés et essaierai de trouver une solution à ce problème de décantation...

— *Khakma !* Comme si, déjà avant moi, aucun Maître Artificier n'avait passé sa vie entière à cela, depuis qu'a été inventée cette poudre explosive ! Et vous qui n'aviez encore jamais eu connaissance de cette matière tenez absolument à me faire endosser le rôle de l'archer Yi !

— C'est exactement ce qu'aurait pu vous rétorquer jadis le Maître Artificier de Kaifeng ! insinuai-je.

Après un silence, j'ajoutai :

— Et l'esprit curieux que vous êtes, simple rejeton d'un poissonnier ambulant, n'aurait jamais pu, s'il en avait été ainsi, apporter une nouvelle dimension à cet art.

Un nouveau silence s'étira, plus long. Puis maître Shi soupira et déclara, s'adressant d'évidence à sa déité :

— Seigneur, je suis engagé par un serment. J'espère que vous m'en êtes témoin. Ce Marco Polo a dû, par le passé, effectuer une bonne action, et le proverbe, dans ce cas, veut qu'une *mitzvah*[12] en mérite une autre.

Il tira de sous sa table de travail deux paniers d'osier étroitement tissés et me les jeta dans les bras.

— Voilà, estimable fou. Dans chacun, il y a cinquante *liang* de *huo-yao*. Faites-en ce que bon vous semblera, et je vous souhaite longue vie. J'espère seulement que, la prochaine fois que l'on parlera de Marco Polo, ce ne sera pas pour évoquer sa disparition explosive de ce bas monde !

[12] Bonne action, au sens éthique du terme, dans la religion juive.

Je rapportai les deux paniers dans mes appartements et entrepris de me plonger sans délai dans mes recherches en alchimie. Mais Narine m'attendait, aussi lui demandai-je s'il m'avait rapporté quelque information.

— Oui, mon maître. Petite, mais précieuse. Juste une anecdote salace sur l'Astrologue de la Cour, si cela vous intéresse. Il semble que cet eunuque, puisque tel est le cas, ait mis depuis un demi-siècle ses parties viriles à macérer dans du vinaigre, à l'intérieur d'une jarre qu'il conserve près de son lit. Il a l'intention de se faire enterrer avec elles, afin d'entrer au complet dans l'au-delà.

— Rien d'autre ? fis-je brièvement, pressé de m'atteler à la tâche.

— Sinon, on ne parle que de la préparation du Nouvel An. Toutes les cours sont parsemées de paille sèche afin que les mauvais esprits soient terrifiés par le craquement des pas, s'ils venaient à rôder par ici. Les femmes han font cuire le gâteau aux huit trésors, plaisir traditionnel de cette période de congé, tandis que les hommes s'affairent à la fabrication des nombreuses lanternes qui éclaireront les festivités et que les enfants confectionnent de petits moulins à vent en papier. J'ai entendu dire que certaines familles consacraient la totalité de leurs économies de l'année à ces seules cérémonies. Mais cette griserie passionnée n'est pas universelle ; bon nombre de Han se suicident.

— Pourquoi, grands dieux ?

— Il est dans leurs coutumes de solder, à cette époque de l'année, toutes leurs dettes. Les créanciers vont donc immanquablement venir frapper à leur porte. Aussi, pour sauver la face et s'épargner la honte qui frappe tout mauvais payeur, les gens insolvables préfèrent-ils se pendre. Les Mongols, pour leur part, beaucoup moins préoccupés par de telles questions d'honneur, s'amusent simplement à barbouiller de mélasse le visage de leurs dieux de la cuisine.

— Quoi ?

— Ils ont la vague crainte que l'idole qu'ils conservent au-dessus du foyer de leur cheminée, le dieu domestique Nagatai, ne remonte au ciel pour aller raconter au dieu Tengri leur comportement de l'année écoulée. D'où cette pittoresque pratique qui consiste à étaler sur les lèvres de la statue de la mélasse afin de les sceller, dans l'espoir qu'aucun cancan dévastateur ne pourra en sortir.

— Pittoresque, pour le moins ! admis-je.

Biliktu entra alors dans la pièce et me prit les deux paniers. Je lui indiquai de les poser sur la table.

— Autre chose, Narine ? Il se tordit les mains.

— Non, rien. Si ce n'est que je suis tombé amoureux.

— Tiens donc..., fis-je, distrait par les pensées dans lesquelles j'étais déjà immergé. De quoi, cette fois ?

— Maître, ne vous moquez pas, je vous en prie. D'une femme, évidemment !

— Comment cela, *évidemment !* Tu as eu par le passé des relations intimes avec une ponette de Bagdad, un jeune garçon de Kachan, sans compter un bébé Sindi de sexe indéterminé...

Narine se tordait les mains de plus belle.

— S'il vous plaît, maître, ne lui racontez pas cela.

— Le raconter ? Mais à qui ?

— À la princesse Mar-Janah.

— Oh, oui. Je vois... Alors, comme ça, tu as jeté ton dévolu sur une princesse, c'est bien cela ? Dame, je veux bien admettre que tu fais dans la variété... D'accord, je ne lui dirai rien. D'ailleurs, pourquoi lui dirais-je quoi que ce soit ?

— C'est que j'aurais une faveur à vous demander, maître Marco. J'aimerais que vous lui parliez de ma part. Que vous lui dressiez le tableau de mes grâces et de mes vertus.

— Tes grâces ? Tes vertus ? *Por Dio,* je n'ai jamais été tout à fait certain que tu es humain !

— S'il vous plaît, maître. Voyez-vous, il y a dans ce palais certaines règles à respecter, lorsqu'un esclave entend en épouser une autre, et...

— Épouser ? Tu parles de mariage ! Je faillis avaler de travers.

— Il est vrai, comme l'affirme le Prophète, que toutes les femmes sont des pierres, fit-il, pensif. Mais si certaines sont des boulets que l'on traîne, d'autres, au contraire, sont comme des pierres précieuses accrochées à notre cœur.

— Narine, commençai-je avec toute la douceur dont je me sentais capable. Cette femme est peut-être descendue bien bas sur cette terre, mais... (je marquai une pause, ne pouvant me résoudre à lui dire : « mais pas aussi bas que toi »)... mais même si elle n'est plus aujourd'hui qu'une esclave, elle a un jour été princesse, tandis que toi, de ton propre aveu, tu n'étais alors qu'un conducteur de bestiaux. Par ailleurs, que je sache, cette femme est belle ou du moins l'a été.

— Elle l'est, confirma-t-il. Comme je l'ai moi-même été... un jour.

Exaspéré par la résurgence de cette vieille fable, je lançai :

— T'a-t-elle vu, récemment ? Enfin, Narine, regarde-toi un peu ! Tu es aussi disgracieux qu'un oiseau-chameau, ventripotent, avec de petits yeux de cochon, toujours le doigt élégamment fourré dans ton unique narine ! Allez, dis-moi franchement, depuis que tu t'es mis en tête d'enquêter sur son identité, t'es-tu seulement présenté à cette princesse Mar-Janah ? T'a-t-elle reconnu ? Dans ce cas, a-t-elle immédiatement pris la fuite, saisie d'effroi, ou s'est-elle contentée d'éclater de rire ?

— Non, concéda-t-il, tête baissée. Je ne suis pas allé à sa rencontre. Je n'ai fait que la vénérer de loin. J'espérais que

d'abord vous pourriez lui glisser quelques mots... pour la préparer... pour éveiller en elle le désir de me connaître...

À cet instant, ce fut moi qui manquai exploser de rire.

— J'avais bien besoin de cela ! Honnêtement, je n'ai jamais entendu pareille effronterie. Me demander à moi d'aller jouer les entremetteurs entre deux esclaves ! Et pour lui dire quoi, Narine ? (Prenant une voix enjôleuse, comme si je m'adressais à la princesse, j'ironisai.) Pour autant que je sache, Votre Altesse, je puis vous certifier que votre soupirant et adorateur ne souffre d'aucune maladie honteuse des parties intimes...

Puis j'enchaînai durement :

— Que pourrais-je donc trouver à lui débiter, hormis des mensonges à damner mon âme pour l'éternité, dans l'espoir fou d'attirer son attention – d'ancienne princesse, de surcroît –, sur la pauvre personne que tu es, et qu'hélas je ne connais que trop bien ?

Avec une dignité grotesque pour une telle créature, Narine répliqua :

— Si le maître avait la bonté de m'écouter un peu, je lui conterais une partie de l'historique de cette affaire.

— Eh bien, vas-y, mais fais vite ! J'ai du travail.

— Tout a commencé il y a une vingtaine d'années, dans la capitale de la Cappadoce, Erzincan. Elle était, c'est vrai, princesse turque, fille du roi Kilij, et moi un simple conducteur de bestiaux sindi à son service. L'un comme l'autre m'ignoraient ; je n'étais que l'un des nombreux employés des étables, qu'ils auraient l'occasion de rencontrer en commandant un attelage ou une monture. Pourtant, moi, je la vis. Et alors, comme je le fais aujourd'hui, je me mis à la vénérer stupidement à distance. Rien de tout cela n'aurait jamais dû se savoir, naturellement. Mais Allah en avait ainsi décidé : nous tombâmes elle et moi aux mains de bandits arabes et...

— Oh, non, Narine ! plaidai-je, catastrophé. Tu ne vas pas recommencer avec tes exploits héroïques... J'ai eu mon compte de rire pour aujourd'hui.

— Rassurez-vous, maître, je ne m'étendrai pas sur l'épisode de l'enlèvement. Qu'il vous suffise de savoir qu'à cette occasion la princesse me remarqua et que, dès lors, elle me considéra avec des sentiments mêlés. Une fois rentrés à Erzincan, après avoir échappé aux mains des Arabes, son père m'octroya dans sa suite une position largement supérieure, promotion qui, hélas, me conduisit à m'éloigner durablement du palais.

— Ça, murmurai-je, je le crois volontiers.

— Et le malheur voulut que je retombe entre les mains de maraudeurs, des chasseurs d'esclaves kurdes, cette fois. Emmené au loin, je ne revis jamais la Cappadoce ni sa princesse. Je gardai l'oreille attentive à toute information la concernant et jamais je n'entendis parler de son mariage, ce qui me préserva au fond du cœur un mince filet d'espoir. Alors me parvint la nouvelle du massacre de la famille royale, et je la crus morte comme tous les autres. Qui sait ? Si j'avais été présent au palais au moment où cet épouvantable événement s'est produit, peut-être aurais-je pu...

— S'il te plaît, Narine.

— Oui, maître. Enfin, si Mar-Janah n'était plus de ce monde, ma vie à moi ne valait plus rien. Peu importait ce que je deviendrais. J'étais un esclave, c'est-à-dire la plus abjecte, la plus indigne forme de vie, aussi résolus-je de *l'être totalement.* Je me mis à endurer toutes les humiliations possibles sans y accorder d'importance. J'entrepris même de m'humilier moi-même. Je me vautrai sciemment dans la débauche. Ayant perdu le meilleur, je serais désormais le pire qu'on puisse imaginer. Je devins un pauvre hère, un minable, aussi dégradé que méprisable. Peu importe que je perde au passage ma beauté, mon respect de moi-même et celui des autres hommes. Même la perte de ma virilité ne m'eût pas affecté, mais, grâce à je ne sais quel hasard, aucun de mes maîtres ne tint à faire de moi un

eunuque. J'étais toujours un homme, mais privé de tout espoir d'amour, et je m'abandonnai au stupre. Je profitai de tout ce qui était accessible à un esclave, et, pauvre de moi, il n'y eut souvent que de bien viles créatures. J'en étais là quand vous m'avez trouvé, maître Marco, et ainsi ai-je continué d'être jusqu'ici.

— C'est-à-dire jusqu'à présent, précisai-je. Laisse-moi finir à ta place, Narine. Cet amour perdu depuis si longtemps a régénéré ta vie. Maintenant, c'est sûr, tu *vas changer*.

Sa réponse me surprit.

— Non, non, mon maître. C'est une phrase éculée, que trop d'hommes ont déjà prononcée. Il faudrait être fou pour le croire, et mon maître ne l'est pas. Je vous avouerai simplement que j'aimerais redevenir ce *que j'ai été*. Ce que j'ai été avant de devenir... ce Narine-là.

Je lui jetai un long regard et mûris ma réponse.

— Il faudrait être un maître bien ingrat pour te refuser cette chance, et je ne le suis pas. Et puis, pourquoi te le cacher, je ne serais pas fâché de découvrir ce que tu as bien pu être, *avant*.

J'étais aussi assez curieux de voir le genre de traînée pouilleuse qui lui avait ainsi brûlé le cœur. C'était pour sûr une pitoyable souillon, après les huit ou neuf ans qu'elle avait passés comme esclave parmi les Mongols, quelle qu'ait pu être sa noblesse initiale.

— Très bien. Tu veux que j'aille instruire cette Mar-Janah que le défunt héros de son cœur est toujours de ce monde. J'irai donc jusque-là. Comment suis-je censé m'y prendre ?

— Je vais simplement faire circuler l'information dans le quartier des esclaves que maître Marco désire lui parler. Et si, alors, il se trouvait que, par l'effet de votre généreuse compassion, vous puissiez lui dire...

— Je ne vais certainement pas mentir pour toi, Narine. Je te promets seulement d'éluder les plus déplaisantes vérités, si tant est que j'y parvienne.

— C'est ce que je pouvais espérer de mieux. Qu'Allah bénisse à tout jamais...

— Maintenant, j'ai d'autres choses à penser. Arrange-toi pour qu'elle ne surgisse pas ici avant que les festivités du Nouvel An se soient écoulées.

Dès qu'il fut parti, je m'assis pour examiner le *huo-yao* que j'avais apporté. Je le caressai du bout des doigts, secouai l'un des paniers pour observer la façon dont les grains blancs de salpêtre se séparaient des parcelles noires de charbon et du soufre jaune, avant de disparaître de ma vue. Ce jour-là, ainsi que beaucoup d'autres par la suite, de nouveaux événements ayant pris le pas sur mon quotidien, je n'allai pas plus loin dans mon étude de cette poudre inflammable.

Le soir, lorsque j'allai au lit, ayant constaté que seule Buyantu me rejoignait, je grommelai :

— Mais de quelle indisposition souffre donc Biliktu ? Je l'ai encore vue il y a une heure dans cette chambre, elle semblait en parfaite santé. Et cela va faire bientôt un mois qu'elle ne vient plus se coucher ici, pas plus avec moi qu'en notre compagnie à tous deux. Me fuirait-elle ? Lui ai-je déplu en quelque façon ?

Buyantu se contenta de me provoquer gentiment :

— Pourquoi, elle te manque ? Je ne te suffis pas ? Après tout, nous sommes jumelles, ma sœur et moi. Prends-moi dans tes bras, pour voir ! (Et elle s'y coula.) Voilà... Tu ne vas pas te languir de ce que tu tiens contre toi ? Si tu veux, je t'autorise à me prendre pour Biliktu, et je te mets au défi de me dire ce qui me différencie d'elle !

Elle avait raison. Lorsque, dans l'obscurité, je m'imaginai que j'avais affaire à sa sœur, j'en fus vite convaincu tant elles se ressemblaient. J'aurais eu bien mauvaise grâce à m'en proclamer frustré.

10

À Venise, on fait peu de cas de l'arrivée du Nouvel An. C'est simplement le premier jour du mois de mars, qui débute la nouvelle année du calendrier, et l'on n'y trouve rien à célébrer, à moins qu'il ne coïncide avec le jour du carnaval. À Kithai, au contraire, le Nouvel An était un événement extraordinaire, que l'on se devait de fêter en toute dignité. On en profitait pour se lancer dans un mois complet de festivités, à cheval sur la fin de l'année et le début de la suivante. Comme certaines de nos fêtes chrétiennes dont la date est variable, tout le calendrier de Kithai dépendait de la lune, aussi le premier jour de la Première Lune pouvait-il tomber à n'importe quelle date, entre mi-janvier et mi-février. Les célébrations débutaient durant la septième nuit de la Douzième Lune de l'année finissante, lorsque les familles, assemblées autour d'une table partageaient gaiement le gâteau aux huit trésors et échangeaient des cadeaux avec proches et voisins.

À compter de cet instant, aucun jour, aucune nuit ne passait sans qu'il y eût quelque rite à observer. Le trente-troisième jour de la Douzième Lune, par exemple, on souhaitait à grands cris « bon voyage » au dieu de la cuisine Nagatai, en partance pour le voyage au ciel au cours duquel il ferait son rapport sur la maisonnée dont il était le surveillant. Comme il n'était pas censé en revenir avant le premier jour du Nouvel An, tous profitaient de son absence pour se plonger dans une fête libertine copieusement arrosée, animée de paris et d'excès auxquels ils auraient eu honte de se livrer sous le regard scrutateur de Nagatai.

La dernière journée de l'année, qui marquait la limite pour le remboursement des dettes, au terme de laquelle tous les comptes devaient être soldés, était sans doute la plus folle.

Toutes les rues menant aux monts-de-piété étaient encombrées de ceux qui allaient déposer en gage, pour quelques *tsien,* leurs objets de valeur, leurs meubles et jusqu'aux vêtements qu'ils portaient. Les autres rues étaient pleines de créanciers vociférants lancés à la recherche de leurs débiteurs, et de ces débiteurs qui cherchaient désespérément soit à les régler, soit à les éviter. Tout le monde semblait ainsi en quête de quelque chose, et chacun était la proie d'un prédateur. Tout cela n'allait pas, bien sûr, sans insultes sonores et horions échangés. Cela pouvait même se résoudre, comme me l'avait exposé Narine, par l'immolation d'une personne dont l'insolvabilité l'empêchait de marcher tête haute, comme disent les Han.

Tandis que tombait la nuit sur le dernier jour de la vieille année et que s'annonçait l'aube du premier jour de la Première Lune, débutait une longue nuit de feux d'artifices d'une fabuleuse variété, tirés par maître Shi, accompagnés de parades, de danses de rue et du vacarme des carillons, gongs et trompettes. Quand l'aurore de la nouvelle année se levait, ces interminables festivités se trouvaient tempérées de l'unique période de jeûne partiel qui pouvait rappeler notre carême, seule journée de l'année où il est interdit de consommer de la viande. Les cinq jours suivants, on ne devait absolument rien jeter. Le plus petit aide-cuisinier qui aurait pris le risque de se débarrasser d'eaux usées aurait engagé la bonne fortune de toute la maisonnée pour le reste de l'année ! Hormis ces deux manifestations d'austérité, on festoyait jusqu'au quinzième jour de la Première Lune. Les gens fixaient à leurs murs des images neuves de leurs dieux ancestraux, collant amoureusement les nouvelles sur celles, plus ou moins passées, qui avaient orné leurs murs et leurs portes l'année précédente. Toutes les familles qui pouvaient se le permettre payaient un scribe chargé de leur composer un « couplet de printemps » assez bien tourné pour être accroché quelque part. Les rues grouillaient d'acrobates, d'acteurs masqués, de funambules montés sur des échasses, de conteurs, de lutteurs, de jongleurs et autres danseurs de cerceaux, de cracheurs de feu, d'astrologues, de diseurs de bonne aventure et de pourvoyeurs de toute denrée

buvable ou comestible. Sans oublier les spectaculaires « lions dansants », que deux hommes très agiles, enfermés dans des costumes de plâtre doré habillé de tissu rouge, animaient de contorsions incroyables.

Dans l'enceinte de leurs temples, des prêtres han de toutes religions présidaient à des cérémonies aussi peu religieuses que possible, puisqu'il s'agissait de jeux de hasard et de paris publics. Ces distractions étaient très prisées – des créanciers venus risquer leurs gains, pensais-je, ou des débiteurs qui tentent d'éponger leurs dettes. La plupart des joueurs, complètement ivres, engageaient de fortes sommes de la façon la plus inepte, contribuant sans doute ainsi, pour une large part, à l'entretien des temples et des prêtres pour l'année à venir. L'un de ces jeux était le traditionnel lancer de dés. Un autre, le *mah-jong*, se pratiquait à l'aide de petites tuiles en os, tandis qu'un troisième utilisait de petites cartes de papier rigide appelées *zhi-pai*.

Intrigué moi-même par la complexité des *zhi-pai*, je me mis plus tard en tête d'apprendre tous les jeux qu'elles permettaient. Car avec soixante-dix-huit cartes divisées en quatre catégories – cœur, cloche, feuille et gland – subdivisées elles-mêmes en cartes à points et en cartes habillées, il existe une infinité de passe-temps qui permettent de miser de l'argent. Mais ayant rapporté à Venise un jeu de ces cartes qui, admirées et copiées, ont été baptisées *tarocchi*, je ne m'étendrai pas davantage sur les *zhi-pai*.

Ces semaines de célébrations s'achevaient avec la fête des Lanternes, le quinzième jour de la Première Lune. En plus de tout ce qui courait déjà de par les rues, chaque famille rivalisait cette nuit-là pour s'éclairer de la lanterne la plus magnifique. Elles paradaient en montrant leurs créations qui, confectionnées en papier de soie, en corne translucide ou en verre de mica, affectaient les formes les plus variées : boules, cubes, éventails, temples miniatures, toutes illuminées de l'intérieur par des chandelles et des lampes à mèche.

Aux environs de minuit, on libérait dans les rues un dragon fantastique. Long de plus de quarante pas, il était fait de soie, et ses côtes étaient composées d'une armature de bambou sur laquelle étaient fixées des chandelles. Il était actionné par une cinquantaine d'hommes, dont seuls les pieds étaient visibles et dont les chaussures évoquaient de gigantesques griffes. Sa tête de plâtre et de bois, dorée et décorée d'émaux, arborait de flamboyants yeux bleu et or, et était hérissée de cornes d'argent. Une barbe verte tressée de fibres de soie flottait sous son menton, et une énorme langue de velours rouge pendait de sa gueule effrayante. La tête était si grosse et si lourde qu'il fallait quatre hommes pour la transporter, la projeter en direction des spectateurs des rues tout en actionnant ses mâchoires. Le dragon tout entier se pavanait et caracolait, ondulant et effectuant de fort réalistes mouvements, tout en descendant une rue avant d'en remonter une autre. Lorsque le dernier fêtard avait fini par rejoindre son lit ou s'était écroulé au sol ivre mort, quitte à passer la nuit dehors, le dragon, épuisé, regagnait à son tour sa tanière, et la nouvelle année était alors officiellement entamée.

Les habitants de Khanbalik avaient ainsi été libérés durant un bon mois de leurs tâches quotidiennes. Mais le travail des officiers publics, tout comme celui des agriculteurs, par exemple, n'allait pas s'interrompre lors de chaque période festive décrétée par le calendrier. Les courtisans et les ministres du gouvernement ne se permettaient donc que de brèves sorties pour assister à des réjouissances populaires, poursuivant le reste du temps leurs fonctions ordinaires. Je ne changeai donc rien à mes entretiens avec eux et me rendais chaque semaine à mon audience auprès du khan Kubilaï, afin qu'il puisse juger des progrès de mes recherches. À chacune de mes visites, je m'efforçai de l'impressionner, de le surprendre par les informations que j'avais collectées. Parfois, bien sûr, je n'avais rien d'extraordinaire à lui conter et me contentais d'anecdotes :

— Saviez-vous, Sire, que l'Astrologue de la Cour, qui est un eunuque, conserve l'équipement dont il a été privé dans une jarre ?

À quoi il répliqua, avec sa rudesse coutumière :

— Oui. La rumeur court même que, pour faire ses prédictions, ce vieux fou, plutôt que de consulter les étoiles, préfère s'en référer à ses petits légumes macérés dans le vinaigre.

La plupart du temps, cependant, il évoquait des sujets plus sérieux. Lors de l'une de nos entrevues, quelque temps après les fêtes du Nouvel An, alors que je venais de passer toute la semaine à m'entretenir avec les responsables des huit juridictions du Cheng, je me sentis assez sûr de moi pour aborder de front, en compagnie du khakhan, les lois et les statuts qui régissaient son vaste domaine. La forme de cette conversation fut aussi intéressante que le thème abordé, car nous eûmes cette discussion à l'extérieur et dans d'assez singulières circonstances.

L'Architecte de la Cour, aidé de ses esclaves et de ses éléphants, avait eu le temps d'achever l'édification de la colline de Kara. On l'avait couverte d'un gazon tendre, après quoi le Maître des Jardins et ses hommes avaient garni sa pelouse de fleurs, d'arbustes et de buissons. Ceux-ci n'avaient pas encore eu le temps de pousser, et la colline était de ce fait encore nue. Cependant, la plupart de ses aménagements architecturaux, achevés dans le plus pur style han, lui conféraient déjà un certain cachet. Ce jour-là, le khakhan et le prince Chingkim, désireux d'inspecter l'avancement des derniers travaux, m'avaient convié à les accompagner. Le dernier ornement de la colline était un pavillon tout en courbes d'une dizaine de pas de diamètre, bâti sans la moindre ligne droite, dont les toits s'inclinaient sur des piliers convolutés qui soutenaient des balustrades finement ajourées. Une terrasse garnie de tuiles l'encerclait. Cette galerie, aussi large que le pavillon proprement dit, était bordée d'un mur haut comme deux fois la taille d'un homme, entièrement recouvert sur ses deux faces d'une mosaïque de pierres précieuses, d'émaux, de dorures, de jade et de porcelaine.

Le pavillon avait largement de quoi impressionner, mais l'une de ses caractéristiques n'était perceptible qu'à l'oreille. J'ignore si ce détail avait été imaginé par l'Architecte de la Cour ou s'il était fortuit, mais deux personnes qui circulaient derrière le mur de cette galerie circulaire, quelle que soit leur distance, pouvaient parler et s'entendre parfaitement en n'émettant qu'un murmure. Cet édifice fut plus tard baptisé le Pavillon de l'Écho. Je crois bien que le khakhan, le prince et moi fumes les tout premiers à nous amuser de cette étrange propriété. Nous nous plaçâmes en trois points équidistants de la circonférence, à près de trente mètres les uns des autres, sans nous voir mutuellement, la structure centrale du bâtiment s'interposant entre nous. Nous nous parlâmes d'une voix ordinaire et nous comprîmes avec la même netteté que si nous avions été assis autour de la même table. J'en profitai pour lancer le sujet en ces termes :

— Les juges du Cheng m'ont donné lecture des codes de lois en vigueur à Kithai, Sire. J'ai trouvé certains d'entre eux fort sévères. Je m'en rappelle un, notamment, qui recommande, par exemple, que dans le cas où un crime est commis, il appartient au magistrat de la préfecture de retrouver et de punir le coupable, faute de quoi il se verra infliger à lui-même le châtiment prévu par la loi pour ce crime.

— Qu'y a-t-il là de si sévère ? s'étonna la voix de Kubilaï. C'est la garantie que le magistrat ne bâclera pas son travail.

— Mais ne craignez-vous pas, Sire, qu'il arrive plus souvent que de raison qu'un innocent soit puni, pour la simple raison qu'il *faut* que quelqu'un le soit ?

— Et alors ? reprit la voix de Chingkim. Le crime est alors expié, et chacun sait que tout crime le sera. La loi tend donc à inciter tout le monde à fuir le crime.

— J'ai pourtant remarqué, continuai-je, que les Han, livrés à eux-mêmes, s'en remettaient toujours à leur tradition séculaire des bonnes manières pour guider leur comportement, et cela en toutes choses, depuis les plus petits événements de la vie

quotidienne jusqu'aux problèmes les plus graves. Prenez leur habituelle courtoisie. Si d'aventure un charretier cherchant son chemin a l'outrecuidance de le demander à un passant sans prendre la peine de descendre de sa voiture, soit on lui indique une mauvaise direction, soit il se fait injurier pour sa mauvaise conduite.

— D'accord. Et vous pensez que cela aura des chances de l'amender ? demanda Kubilaï. Une bonne flagellation ne serait-elle pas plus efficace ?

— Mais, Sire, il n'aura jamais besoin d'être amendé, justement ! Parce qu'il ne viendrait à l'idée de personne, ici, d'agir d'une façon aussi déplacée, tout simplement. Prenons un autre exemple, à propos de l'honnêteté, cette fois. Si un homme cheminant le long d'une route vient à y trouver un objet perdu, il ne songera même pas à se l'approprier. Il restera là et veillera sur l'objet, puis confiera cette tâche au passant suivant, qui fera de même. L'objet sera ainsi surveillé avec une persévérance sans faille, jusqu'à ce que son propriétaire soit revenu le chercher.

— Mais vous évoquez là un événement fortuit ! intervint le khakhan. Or vous avez commencé à parler des crimes et des lois.

— Très bien, Sire. Imaginons qu'un délit bien réel ait été commis, qu'un homme ait été floué par un de ses semblables. Il n'ira pas aussitôt implorer le secours d'un magistrat pour lui rendre justice ! Les Han ont un joli proverbe : « Conseille toujours aux morts d'éviter la damnation et aux vivants d'éviter un procès. » Pour peu qu'un Han se déshonore, il sera prêt à sacrifier sa propre vie en guise d'expiation, comme je l'ai vu faire si souvent lors des cérémonies du Nouvel An. Si un autre homme lui a infligé un tort sérieux et si la conscience de ce dernier ne l'a pas poussé à réparer rapidement, c'est la *victime* elle-même qui ira se pendre devant la porte du coupable. La disgrâce subie par l'auteur de cette forfaiture est considérée comme la pire revanche qui puisse lui être infligée.

Kubilaï demanda avec rudesse :

— Diriez-vous que ce suicide a apporté une grande satisfaction à celui qui s'est pendu ? Considérez-vous cela comme une juste réparation du tort subi ?

— J'ai cru comprendre, Sire, que la seule façon pour l'homme ainsi marqué par la honte d'en atténuer quelque peu les effets était d'offrir un dédommagement à la famille de la victime.

— C'est bien ce que prévoit le code de lois du khanat, Marco. Mais si quelqu'un doit être pendu, c'est bien *lui* et nul autre, en l'occurrence. Tu trouveras peut-être cela sévère, mais je n'y vois pour ma part rien d'injuste.

— Sire, j'ai déjà fait remarquer que vous seriez sans doute à juste titre admiré et envié pour la qualité de vos sujets par n'importe quel gouvernant de ce monde. Mais je me pose cette question : comment, pour sa part, le peuple d'ici vous perçoit-il ? Ne pensez-vous pas que vous pourriez les fidéliser et vous assurer une affection durable de leur part en étant moins sévère dans votre façon de les traiter ?

— Sois plus précis. Qu'entends-tu exactement par « moins sévère » ? s'enquit-il, coupant.

— Voyez ce qui se fait dans ma république de Venise natale, Sire. Elle s'est inspirée du modèle de Rome ou de la Grèce. Dans une république, tout citoyen dispose d'une certaine liberté individuelle afin d'être en mesure de bâtir sa propre destinée. Il y a des esclaves à Venise, c'est vrai, ainsi que différentes classes sociales. Mais, en théorie, un brave homme peut toujours espérer s'élever dans la hiérarchie. Il peut, grâce à ses efforts, passer de la misère à l'aisance, voire à l'opulence.

Chingkim demanda de sa voix tranquille :

— Cela arrive-t-il si souvent, à Venise ?

— Dame, j'ai bien en mémoire le cas d'une ou deux personnes qui, tirant parti d'une apparence avantageuse, ont pu contracter un mariage supérieur à leur condition d'origine.

— C'est ce que tu appelles « être un brave homme » ? Ici, on parlerait tout juste de concubinage.

— C'est que là, sur le moment, je ne parviens pas à me remémorer d'autres cas similaires. Cependant...

— Et à Rome ? Et dans la Grèce antique ? interrogea Kubilaï. De tels exemples existent-ils ? Vos histoires, en Occident, en ont-elles enregistré de pareils ?

— Sire, honnêtement, je ne saurais vous le dire, n'étant pas un historien patenté.

Chingkim reprit la parole :

— Penses-tu vraiment que cela puisse se produire, Marco ? Que tous les hommes, pour peu qu'on leur en laisse la latitude, parviennent à devenir égaux, dans la liberté comme dans la richesse ?

— Pourquoi pas, mon prince ? C'est du moins ce que croient certains de nos philosophes les plus éclairés.

— Du moment que cela ne lui coûte rien, un homme est prêt à tout croire, argua Kubilaï. C'est un autre proverbe des Han. Vois-tu, Marco, je sais ce qui arrive dès qu'on laisse trop de liberté aux gens. Et cette connaissance, je ne la tiens pas de lectures historiques. J'en ai fait l'expérience avec mon propre peuple.

Un long silence s'écoula. C'est finalement Chingkim qui le rompit, d'un ton amusé :

— On dirait que ça t'a coupé la chique, Marco ? C'est pourtant vrai, tu sais. J'ai vu mon royal père utiliser en une occasion cette tactique, dans le but de s'emparer de l'une des provinces du To-Bhot. Celle-ci avait résisté à nos attaques frontales. Aussi, le khakhan s'était décidé à leur faire ce genre d'annonce : « Vous êtes libérés de la tutelle de vos anciens tyrans et oppresseurs. En tant que dirigeant libéral, je vous autorise à prendre en ce monde les places que vous avez méritées. » Tu veux savoir ce qui est arrivé ?

— J'espère, mon prince, que cela les a rendus heureux.

Le rire de Kubilaï résonna le long du mur, pareil au bruit d'un chaudron de fer que l'on martèle. Ce fut lui qui poursuivit :

— Ce qui est arrivé, Marco, je vais te le dire. Annonce à un pauvre homme qu'il a la permission de voler les riches qu'il a si longtemps enviés. Crois-tu qu'il va sortir gaiement et aller mettre à sac la demeure dorée du plus proche seigneur ? Nullement. Il va s'emparer du cochon de son paysan de voisin. Rends à un esclave sa liberté et fais-en l'égal de son entourage. Peut-être que le premier usage qu'il fera de sa liberté sera de tuer son ancien maître, mais le second, crois-moi, sera de prendre à son tour un esclave. Donne à une troupe de soldats engagés de force dans les rangs de l'armée l'autorisation de déserter et de rentrer chez eux. Crois-tu qu'ils vont, en partant, assassiner les hautains généraux qui les ont incorporés contre leur gré ? Pas du tout. Ils vont se contenter de massacrer celui d'entre eux qu'on avait promu au grade de sergent. Laisse à un peuple tyrannisé le droit de se lever contre son oppresseur. Les hommes vont-ils se mettre en grand ordre de bataille contre leur *wang* ou leur ilkhan ? Non, ils iront en foule dispersée tailler en pièces le prêteur sur gages du village.

Il y eut un nouveau silence. Je ne trouvai rien à dire. Chingkim reprit :

— Cette ruse marcha fort bien au To-Bhot, Marco. Elle eut le don de semer le chaos dans toute la province, et nous nous en emparâmes sans difficulté. C'est à présent mon frère, Ukuruji, qui est le *wang du* To-Bhot. Bien sûr, rien n'a été changé parmi le peuple Bho, en termes de privilèges de classes et de liberté. La vie s'écoule là-bas, désormais, comme elle l'a toujours fait.

Je ne voyais toujours pas quoi répliquer à un tel discours, car il était évident que le khakhan et le prince n'étaient pas en train de parler de quelques paysans arriérés des régions reculées du To-Bhot. L'opinion qu'ils semblaient avoir du commun des mortels s'étendait visiblement au genre humain dans son ensemble, et elle semblait tout sauf laudative, mais je ne

disposais d'aucun argument pour la contrer. Nous quittâmes donc le Pavillon de l'Écho et rentrâmes au palais, où nous dégustâmes un *mao-tai* en parlant d'autre chose. Je ne revins plus, par la suite, sur mes suggestions de modération du code de lois des Mongols. De ce jour, les décrets du khanat ont donc continué de s'achever par la formule : « Ainsi a parlé le khakhan ; tremblez, misérables, et obéissez ! »

Kubilaï ne se permit jamais le moindre commentaire sur l'ordre dans lequel j'étais allé demander audience à ses ministres, alors qu'il aurait pu à bon droit supposer que je commencerais par le plus haut placé, le Premier ministre Ahmad az-Fenaket, dont j'ai déjà si souvent parlé. Mais la vérité, c'est que si je l'avais pu, j'aurais purement et simplement fait l'impasse sur cet entretien, surtout après la masse d'opinions négatives que j'avais entendues sur son compte. En fait, jamais je n'eus à solliciter d'entrevue, ce fut Ahmad en personne qui provoqua notre rencontre. Il m'envoya un page porteur d'un message au ton acariâtre, qui requérait ma présence devant lui pour qu'il me remette, en sa qualité de ministre des Finances, mes gages en main propre. Je compris qu'il s'était agacé de cet argent accumulé sans être réclamé et qu'il était sans doute vexé que les fêtes du Nouvel An se soient écoulées sans que je lui ai réclamé une visite. Il est vrai que, depuis que le khakhan m'avait pris à son service, jamais je ne m'étais inquiété de savoir qui allait me payer ni même de la somme qu'on me verserait, car je n'avais jusqu'alors pas eu besoin du moindre *bagatìn* ou, pour utiliser l'unité monétaire de Kithai, du moindre *tsien*. J'étais fort élégamment logé, nourri, tout ce dont j'avais besoin m'était fourni, aussi m'eût-il été difficile de dépenser de l'argent même si j'en avais possédé.

Avant de me rendre à la convocation d'Ahmad, je passai demander à mon père si les entreprises de la Compagnie Polo étaient toujours contrecarrées et, dans ce cas, s'il était utile que j'aborde le sujet avec l'importun. Ne l'ayant pas trouvé dans sa suite, je me rendis jusqu'à celle de mon oncle. Allongé sur une couche, il se faisait raser par l'une de ses servantes.

— Ma foi, mais que se passe-t-il donc, oncle Matteo ? m'exclamai-je. Tu te délestes de ta barbe de voyageur ? Pourquoi ?

À travers la mousse, il me répondit :

— Nous allons avoir affaire à des marchands Han qui considèrent la pilosité comme un signe de barbarie. Tous les Arabes de *l'ortaq* étant barbus, j'ai pensé que si Nico ou moi-même étions rasés de près, peut-être que nous pourrions en tirer avantage. Cela posé, pour ne rien te cacher, j'étais un peu contrarié de voir que la barbe de mon frère aîné gardait sa belle couleur naturelle, alors que la mienne était devenue aussi grise que celle de Narine.

Me doutant que mon oncle continuait de se faire raser le pubis, je lui fis remarquer avec hargne :

— Beaucoup de Han ont également le crâne rasé. Tu comptes t'y mettre prochainement ?

— Beaucoup d'autres se laissent pousser les cheveux aussi longs que ceux des femmes, aussi, répliqua-t-il tranquillement. Es-tu venu ici uniquement pour critiquer ma toilette ?

— Non, mais je crois que j'ai la réponse que j'étais venu chercher. Quand je t'entends dire que vous allez avoir affaire à des marchands, j'en déduis que vous avez résolu vos différends avec le malfaisant Arabe Ahmad.

— C'est vrai ! Et de la façon la plus plaisante, du reste. Il nous a concédé toutes les autorisations nécessaires. Ne parle pas du Premier ministre en ces termes, Marco. Il a l'air d'être, en fait... pas si détestable que cela, après tout.

— Je suis heureux de l'entendre, mais guère plus convaincu. Il faut justement que j'aille le voir à l'instant.

Oncle Matteo se leva.

— T'aurait-il demandé de t'arrêter me voir en passant, pour je ne sais quelle raison ?

— Non, non. Je dois juste aller récupérer auprès de lui une somme d'argent dont je ne sais que faire.

— Ah, fit mon oncle, reprenant sa position couchée. Donne-la à Nico, il l'investira dans la Compagnie. Tu ne pourrais faire meilleur placement.

Après un instant d'hésitation, je fis remarquer :

— Je note, mon oncle, que tu as l'air de bien meilleure humeur que lors de notre dernier entretien.

— *E cussì ?* Les affaires ont repris, c'est tout.

— Oui, mais je ne faisais pas référence ici aux détails... disons, matériels.

— Ah ! Tu parles de ma fameuse *condition*, reprit-il, le ton empreint d'une ironie désabusée. Tu préférerais sans doute me voir abattu, drapé dans ma mélancolie ?

— Au contraire, mon oncle. Si tu as pu faire, dans une certaine mesure, la paix avec toi-même, je m'en réjouis.

— C'est bien aimable à toi, mon neveu, répondit-il d'une voix radoucie. C'est vrai, je vais beaucoup mieux. J'ai découvert qu'un homme qui n'était plus en mesure d'éprouver du plaisir pouvait en trouver un non moins délectable à en *donner*.

— Quel que soit le sens de ces mots, j'en suis fort aise pour toi.

— Tu ne voudras peut-être pas le croire, glissa-t-il presque hésitant, je me suis rendu compte que j'étais même en mesure de donner du plaisir à celle qui est en train de me raser. Oui... arrête de me regarder de cet air ahuri... *à une femme !* En retour, elle m'a enseigné quelques-uns des secrets qu'utilisent les femmes pour donner du plaisir.

Soudain presque gêné de son propre embarras, il ajouta dans un grand rire, pour dissiper le malaise :

— Qui sait ? Une nouvelle carrière s'ouvre peut-être à moi ! Merci pour ta sollicitude à mon égard, Marco, mais ne me fais pas rougir davantage. Si Ahmad t'attend, tu ferais mieux de t'y rendre sans délai.

Lorsque j'entrai dans le somptueux sanctuaire alloué au Premier ministre, à la fois vice-régent et ministre des Finances, il ne se leva pas et ne me gratifia d'aucun salut. Au contraire, alors que le khakhan ne l'avait jamais exigé, il eut ostensiblement l'air d'attendre de ma part un *ko-tou,* me laissa longuement l'exécuter et, quand je me relevai, ne m'offrit pas de m'asseoir. Le *wali* Ahmad ressemblait à tous les Arabes – nez en bec de faucon, barbe noire au poil raide, teint plutôt sombre –, si ce n'est qu'il semblait plus propre que la plupart de ceux que j'avais croisés dans le Levant, ayant adopté l'usage de Kithai qui consistait à prendre des bains fréquents. Ses yeux apparaissaient également d'une froideur inhabituelle chez les Arabes et plus généralement même chez les Orientaux. Les yeux marrons sont souvent chauds comme le *qahwah,* mais les siens ressemblaient davantage à des éclats d'agate verte de Moka. Il portait l'aba et le keffieh arabes, mais plutôt que tissés d'un fragile coton, ceux-ci étaient en soie et colorés comme des arcs-en-ciel.

— Vos gages, Folo[13], articula-t-il de mauvaise grâce.

Loin de pousser sur sa table une bourse d'argent, il ne me proposait qu'un tas désordonné de papiers. Je m'en saisis et les examinai. Les feuilles avaient toutes la même apparence : taillées dans un sombre et robuste papier couleur de mûre, elles étaient décorées sur les deux faces de dessins alambiqués, d'une multitude de mots inscrits à l'encre noire, à la fois en caractères han et en alphabet mongol, et d'un grand sceau à l'encre rouge, aux motifs raffinés et complexes. Je n'émis aucun remerciement. J'avais conçu pour l'homme qui était en face de

[13] Cf *Marco Polo, les voyages interdits,* tome 1, page 156 où Jennings précise : « Les Arabes ne possédant pas la lettre *p* dans leur langage, sa prononciation leur est très difficile. »

moi une antipathie immédiate et n'étais pas loin de suspecter de sa part quelque fourberie. Aussi dis-je simplement :

— Veuillez m'excuser, *wali* Ahmad. Suis-je censé être payé en *pagherì ?*

— Je n'en sais rien, répondit-il, perfide. Que signifie ce mot ?

— Les *pagherì* sont les accusés de réception que l'on reçoit lors d'un emprunt ou les reconnaissances de dette que l'on signe lorsqu'on met un objet en gage. Ils sont d'un usage fréquent dans le commerce, à Venise.

— Eh bien, dans ce cas, je suppose que vous pourriez les appeler *pagherì*, puisqu'ils constituent une commodité et ont cours légal dans ce royaume. C'est aux Han que nous avons emprunté ce système, qu'ils qualifient de « monnaie volante ». Chacune de ces feuilles que vous tenez équivaut à un *liang* d'argent.

Repoussant le tas vers le *wali*, je lui annonçai :

— Si cela pouvait être un effet de votre bonté, je préférerais le prendre en argent.

— Vous avez là l'équivalent, lâcha-t-il, hargneux. Cette somme en argent ferait traîner votre bourse par terre. C'est justement le génie de la monnaie volante que de permettre d'échanger et de transporter des fonds importants, voire immenses, sans avoir l'inconvénient du poids et du volume. Ou de les cacher dans votre matelas, si vous êtes un grippe-sou. De plus, lorsque vous effectuez un achat, le marchand n'a pas besoin de peser votre argent ni d'en vérifier la pureté.

— Vous prétendez, m'enquis-je, dubitatif, que je puis aller au marché m'acheter un bol de vermicelle et m'en servir pour payer ?

— *Bismillah !* Mais il vous offrirait tout son étal, pour cette somme. Et avec, sans doute sa femme et ses enfants. Je vous l'ai dit : chacun de ces billets vaut un *liang*, soit mille *tsien*. Or,

pour un seul *tsien,* vous pouvez acheter vingt ou trente bols de *miàn.* Si vous avez besoin de petite monnaie... tenez. (Il sortit d'un tiroir plusieurs paquets de papiers de plus petite taille.) Que préférez-vous ? Des billets d'un *demi-liang ?* De cent *tsien* ? Décidez-vous !

Émerveillé, je me contentai de demander :

— La monnaie volante est donc libellée dans toutes les valeurs ? Et le commun des mortels accepte cela comme du véritable argent ?

— Mais *c'est* du véritable argent, mécréant ! Vous ne savez pas lire ? Ces mots, sur le papier, attestent de leur authenticité. Ils annoncent leur valeur faciale, à côté des signatures des nombreux officiers, intendants et autres employés du Trésor impérial. Mon nom même y figure ! Et le sceau qui les recouvre, ce *yin* à l'encre rouge beaucoup plus gros que les autres, est celui du khakhan en personne. Ce sont là des garanties qui permettent d'échanger n'importe quand ce papier contre sa valeur déclarée en argent véritable tiré des réserves du Trésor. Ces papiers sont donc aussi valables que l'argent qu'ils représentent.

— D'accord, mais..., persistai-je, on peut très bien imaginer qu'un jour quelqu'un qui désirerait se faire rembourser ce billet se voie refuser l'échange, et...

Ahmad fut aussi sec que catégorique :

— Si jamais un jour le sceau *yin* du khakhan venait à ne plus être honoré, vous aurez bien d'autres choses à penser que vos gages, croyez-moi. Et vous ne serez pas le seul.

Continuant d'examiner la monnaie volante, je prononçai à voix haute cette réflexion :

— Il n'empêche, je pense qu'il serait plus simple pour le Trésor d'émettre directement de la monnaie d'argent. Je veux dire, si des liasses entières de ces billets circulent dans tout le royaume et si, sur chacun des nouveaux qui sont émis, chaque officier doit écrire son nom...

— Personne n'est obligé de réécrire indéfiniment son nom ! me corrigea Ahmad, dont l'énervement commençait à devenir palpable. Nous signons une fois, et, à partir de ce seing, le Maître des Sceaux élabore un tampon sculpté en relief, lequel pourra être ensuite appliqué à l'encre un nombre incalculable de fois... Ne me dites pas que les frustes Vénitiens que vous êtes ne connaissent pas le principe du sceau, ?

— Bien sûr que si, *wali* Ahmad.

— Bon. Eh bien alors ! Pour fabriquer un billet, on rassemble les différents sceaux nécessaires sur une surface de la taille adaptée, et cette matrice, une fois encrée, est mise en contact de façon répétée avec les feuilles. Ce procédé, appelé *zi-shu-ju*, signifie quelque chose comme « l'écriture rassemblée ».

J'opinai du chef.

— En Occident, nos moines sculptent souvent un bloc de bois pour la lettrine qui débute un manuscrit et l'impriment sur plusieurs pages pour que les frères enlumineurs puissent la mettre en couleur, chacun dans son style décoratif. Ensuite, on continue la page à la main.

Ahmad secoua la tête.

— Dans notre écriture rassemblée, l'impression n'a pas à être limitée à la lettrine, et rien ne se fait à la main. On a moulé dans la terre cuite un grand nombre de fois chaque caractère du langage des Han – ainsi que ceux de la langue des Mongols, désormais –, aussi le *zi-shu-ju* peut-il les combiner de façon à former tous les mots sur des pages entières, jusqu'à constituer des livres complets. Le système permet évidemment de multiplier à l'envi le nombre de copies d'un livre, de façon bien plus rapide et plus parfaite que le travail d'un scribe. Il serait pour vous tout aussi simple de modeler des sceaux des caractères arabes ou de l'alphabet latin pour fabriquer des livres dans n'importe quelle langue, à bon marché et en quantité illimitée !

— Vous le pensez vraiment ? murmurai-je. Ma foi, *wali*, je trouve cette invention plus admirable encore que celle de la monnaie volante, en dépit des avantages qu'elle recèle.

— Exact, Folo. C'est précisément ce que je me suis dit dès que j'ai vu l'un de ces livres d'écriture rassemblée. J'ai même pensé envoyer des experts han en Arabie pour initier les habitants de mon pays natal à cette technique du *zi-shu-ju*. Heureusement, j'ai appris à temps que les caractères étaient encrés à l'aide de brosses garnies de soies de porc, détail qui rend inenvisageable l'extension du processus aux nations gouvernées par le saint islam.

— Oui, je comprends. Eh bien, je vous remercie, *wali* Ahmad, à la fois pour mes gages et pour ce que vous m'avez appris.

Sur ces mots, j'entrepris de glisser la liasse de billets dans ma bourse de ceinture.

— Permettez-moi, glissa-t-il avec désinvolture, d'ajouter pour votre gouverne deux ou trois miettes d'instruction. Il existe en effet quelques endroits où cette monnaie volante n'a *pas* cours. À titre d'exemple, il se trouve que le Caresseur n'accepte les pots-de-vin qu'en or bien solide. Mais vous le savez déjà, je pense.

Prenant soin de masquer sur mon visage toute trace d'émotion, je levai mes yeux de ma bourse pour les porter à la rencontre de son regard froid couleur d'agate. Tremblant à l'idée de ce qu'il pouvait connaître de mes agissements, je l'entendis renchérir, sur un ton d'une mielleuse obligeance :

— Je n'irai pas jusqu'à insinuer que vous auriez pu, ce faisant, désobéir au khakhan... Après tout, c'est lui qui vous a chargé d'enquêter. Mais je me permettrai de vous conseiller de circonscrire vos investigations aux classes supérieures du palais. D'éviter à l'avenir, par conséquent, les donjons de maître Fing. Ou le quartier des domestiques.

Il n'ignorait donc pas que j'avais laissé traîner une oreille dans ces milieux-là. Mais savait-il quel but je poursuivais ? Se doutait-il de l'intérêt que je portais au ministre des Races minoritaires, et si oui, qu'aurait-il pu y trouver à redire ? Craignait-il que j'apprenne de quoi ternir la réputation du Premier ministre Ahmad ? Je demeurai impassible.

— Les cellules du donjon sont des lieux inhospitaliers et fort préjudiciables à la santé, poursuivit-il avec le même détachement que s'il me mettait en garde contre les dangers de l'humidité en matière de rhumatismes. Mais les tortures peuvent aussi survenir en surface, bien plus cruelles encore que celles infligées par le Caresseur.

Là, je me devais de le reprendre.

— Je vois mal ce qui pourrait être pire que la Mort des Mille. Peut-être, *wali* Ahmad, ignorez-vous...

— Je n'ignore rien de ces tortures. Mais le Caresseur lui-même sait qu'on peut prodiguer pire mort encore que celle-ci. Et j'en connais plusieurs.

Il sourit – tout du moins ses lèvres en esquissèrent le mouvement, ses yeux demeurant, eux, durs comme la pierre – et poursuivit, énigmatique :

— Vous autres, chrétiens, imaginez l'enfer comme le plus affreux martyre qui se puisse concevoir, et votre Bible le décrit comme un lieu de douleurs. « Dans le feu de l'enfer, un feu éternel où les vers vous rongent sans fin... » Ainsi le présentait votre aimable Jésus en s'adressant à ses disciples à Capharnaum. Comme lui, maître Folo, je ne saurais trop vous suggérer d'éviter l'enfer, ainsi que toute tentation qui pourrait vous en rapprocher. Mais j'ai encore mieux à vous dire, concernant cet enfer, que ce qu'affirme votre Bible. C'est que ce n'est pas nécessairement un feu éternel, un amas de vers qui vous rongent, ni même une douleur physique. L'enfer, c'est ce qui fait le plus mal.

11

Je quittai les appartements du Premier ministre pour regagner les miens, bien décidé à prier Narine d'interrompre son enquête souterraine, au moins le temps nécessaire pour que j'évalue en mon âme et conscience l'importance des mises en garde et des menaces du *wali*. Mais l'esclave ne s'y trouvait pas ; un autre l'avait remplacé. Biliktu et Buyantu, venues à ma rencontre dans le vestibule, m'informèrent, les sourcils haut levés de dédain, qu'un esclave étranger avait demandé à me voir et avait imploré la permission de m'attendre. Les jumelles, qui ne se considéraient les esclaves de personne (pas plus de moi que de quiconque) avaient toujours eu tendance à mépriser leurs inférieurs. Mais, en l'occurrence, elles me semblèrent plus indisposées qu'à l'ordinaire. Assez curieux de voir ce qui les mettait dans cet état, je pénétrai au salon. Là, je vis une femme assise sur un banc. Lorsque j'entrai, elle se laissa couler jusqu'au sol dans un gracieux *ko-tou* et demeura agenouillée jusqu'à ce que je lui permette de se relever. Lorsqu'elle fut debout, je la découvris en écarquillant les yeux.

Les esclaves du palais, lorsque leurs courses les mènent de leurs caves, leurs cuisines ou leurs étables parmi leurs supérieurs, étaient toujours bien vêtus, de façon à représenter dignement leurs maîtres, aussi, ce n'est pas la tenue soignée de cette femme qui me surprit. Ce qui me frappa, c'est qu'elle la portait comme si elle ne *méritait* que ce qui pouvait se faire de mieux. Elle semblait penser qu'aucune tenue, même la plus magnifique, n'outrepasserait jamais sa splendeur et son rayonnement naturels.

Ce n'était plus une jeune fille ; elle devait avoir l'âge de Narine ou celui de l'oncle Matteo. Pourtant, son visage était lisse et sans rides, les ans n'avaient laissé sur sa beauté que

l'empreinte de la dignité. Si l'étincelle de la jeunesse avait quitté ses yeux, c'était pour laisser place à la profondeur et à la majesté d'un étang des forêts. Quelques fils d'argent brillaient dans ses cheveux qui n'étaient pas lisses comme on le voit souvent à Kithai, mais tombaient en lourdes boucles d'un noir aux tons chauds et rougeoyants. Son maintien était altier, et, pour autant que je puisse en juger dans ses robes de brocart, sa silhouette semblait ferme et agréablement modelée.

Tandis que je continuais à lui souhaiter la bienvenue d'un air gauche, elle me glissa, d'une voix de velours :

— Vous êtes, je crois, le maître de l'esclave Ali Baba.

— De qui ? fis-je stupidement. Ah ! oui, euh... Ali Baba m'appartient, en effet.

Pour dissimuler un instant la confusion qui venait de m'envahir, je marmonnai un mot d'excuse et allai perdre mon regard au fond d'une jarre, histoire de voir ce que devenait ma poudre inflammable. Ainsi, c'était donc elle, la princesse turque Mar-Janah ! Un ou deux jours auparavant, j'avais transféré le *huo-yao* de l'un des deux paniers dans une jarre plus robuste. Pas étonnant que Narine soit tombé amoureux d'elle et le soit encore. Après quoi, j'avais versé un peu d'eau dans cette poudre. Pas surprenant non plus que Narine se déclarât prêt, pour reconquérir cette femme, à promettre sa métamorphose. Malgré le scepticisme du Maître Artificier, je m'étais mis en tête de tester la stabilité de la poudre sous la forme d'une boue épaisse. N'importe quel homme aurait été prêt à faire n'importe quelle promesse de changement, et sans doute même à *la tenir*, quitte à mourir en tentant de le faire. Mais, selon toute vraisemblance, le Maître Artificier avait eu raison de pouffer à ma suggestion. Comment diantre un bouffon comme Narine avait-il pu connaître intimement une femme comme elle ? Une fois humectée, la poudre n'était plus qu'une substance bourbeuse gris sombre, sans la moindre promesse apparente de devenir autre chose. Une femme de sa classe aurait dû se contenter de rire ou accabler de sarcasmes une créature telle que Narine. La poudre boueuse était certes stabilisée, mais jamais elle ne

s'enflammerait. Elle aurait dû, au moins, en concevoir un violent haut-le-cœur. *Vakh !*

— Dites-moi si j'ai deviné juste, maître Marco, ajouta Mar-Janah. Elle semblait amusée, mais prête à l'évidence à tout faire pour m'aider à rassembler mes esprits.

— Vous m'avez convoquée ici pour m'enchanter de compliments au sujet de votre esclave Ali Baba. Est-ce bien cela ?

Je toussai à plusieurs reprises et tentai :

— Nar...

Après une nouvelle quinte de toux, je rectifiai :

— Ali peut en effet se vanter de bon nombre de vertus, de talents et de connaissances.

C'était tout ce que j'étais capable de bredouiller sans rougir de honte et sans mentir effrontément. Après tout, mon Dieu, s'il y avait une chose véridique qu'on pût dire de Narine, c'est bien qu'il pouvait se vanter !

Mar-Janah eut un léger sourire et confessa :

— Si je m'en remets aux dires de certains de mes compagnons esclaves, ils ne sont pas parvenus à juger ce qui est le plus grandiose : l'admiration que voue Ali à sa propre personne ou le souffle avec lequel il l'exprime... Mais ils conviennent que ce sont des traits remarquables chez un homme qui a si pitoyablement échoué à réussir quoi que ce soit d'autre.

Je restai bouche bée devant elle. Puis j'observai :

— Attendez une minute. Vous semblez bien connaître Nar... euh, Ali. Pourtant, vous ne devriez même pas savoir qu'il réside ici.

— Je sais bien plus que cela. Je sais que les autres esclaves ont tort de se moquer de lui comme ils le font. Lorsque j'ai

rencontré Ali Baba, il était vraiment, sans restriction, tout ce qu'il prétend être aujourd'hui.

— J'ai du mal à le croire, répliquai-je platement. Puis, avec plus de courtoisie, je proposai :

— Voudriez-vous prendre le thé avec moi ?

Je frappai dans mes mains ; Buyantu surgit si promptement que je me doutai qu'elle avait dû nous écouter, jalousement postée derrière le rideau de l'entrée. Je commandai du *cha* pour la visiteuse, du *pu-tao* pour moi, et Buyantu sortit.

Je me retournai vers Mar-Janah.

— J'aimerais en savoir plus... à votre sujet et à celui d'Ali Baba.

— Nous étions jeunes, alors, confia-t-elle, absorbée dans ses souvenirs. Les bandits arabes surgirent au galop de derrière les collines, fondirent sur ma voiture et tuèrent le cocher. Ali n'était que le postillon, ils lui laissèrent la vie sauve. Ils nous emmenèrent jusqu'à leurs grottes cachées dans les collines et obligèrent Ali à être le messager chargé de transmettre à mon père leur demande de rançon. Je le sommai de refuser, ce qu'il fit. Voyant cela, ils éclatèrent de rire, le battirent de la façon la plus cruelle et l'enfermèrent dans une grande jarre d'huile de sésame. Cela attendrirait, assuraient-ils, son inflexibilité.

Je hochai la tête.

— C'est une vieille habitude arabe, confirmai-je. Cela ramollit plus que l'inflexibilité, je vous prie de le croire.

— Mais Ali Baba ne se laissa pas attendrir. Pour ma part, au contraire, je tâchai de jouer le jeu. Je feignis de ne pas être restée insensible au charme du chef de leur bande, alors que c'était du dévoué et loyal Ali que j'étais tombée amoureuse. Cette ruse me valut quelque liberté, et, une nuit, je m'arrangeai pour libérer Ali de sa jarre et lui procurai une épée.

Buyantu revint, accompagnée de Biliktu, chacune portant une boisson. Elles servirent un bol à Mar-Janah et me

donnèrent un gobelet, s'attardant à toiser d'un regard insistant la jolie visiteuse comme si elles craignaient que je ne sois en train de recruter une quatrième partenaire, qui eût été fort mal acceptée dans notre ménage à trois. Je leur fis signe de se retirer et encourageai Mar-Janah à poursuivre :

— Et donc ?

— Tout se passa bien. Sur le conseil d'Ali, je continuai de simuler la plus totale soumission et m'abandonnai, cette nuit-là, au désir du chef des bandits. Lorsque je l'eus entraîné à son degré le plus vulnérable, Ali, comme prévu, bondit à travers les rideaux du lit et l'égorgea. Puis, bravement, il nous fraya un chemin parmi les autres qui, éveillés, convergeaient dans notre direction, et nous réussîmes à nous emparer des chevaux. Allah eut pitié de nous, et nous pûmes prendre la fuite.

— Tout cela semble incroyable...

— Le seul inconvénient de notre plan était que j'avais dû fuir entièrement nue. (Sur ces mots, elle détourna la tête dans un mouvement de pudeur.) Cela me rendit la tâche délicieusement facile, toutefois. Nous passâmes le reste de la nuit dans l'accueillante clairière d'une forêt où je pus remercier Ali comme il le méritait.

— Récompense mille fois plus appréciable, si j'ai bien compris, que celle que lui réservait le roi votre père...

Elle soupira.

— Il promut Ali au grade de conducteur en chef et l'éloigna du palais. Un père royal préférera toujours un gendre du même sang. Cependant, il n'en eut jamais. En effet, et il en fut fort vexé, je repoussai avec mépris tous les prétendants qu'il me présenta, même quand je sus qu'Ali Baba avait été réduit en esclavage. Mon célibat me sauva probablement la vie au moment où, quelques années plus tard, notre maison royale fut renversée.

— On m'a raconté cela.

— On me laissa la vie sauve, mais guère plus que cela. Les voies d'Allah sont impénétrables. Lorsque je fus offerte à l'ilkhan Abagha, il entendit faire de moi une concubine royale. Mais, outragé de découvrir que je n'étais plus vierge, il me jeta en pâture à ses soldats. Ceux-ci faisaient évidemment peu de cas de la virginité et furent enchantés de se voir gratifiés d'un jouet royal. Lorsqu'ils se furent tous copieusement rassasiés de moi, ce qui restait de ma pauvre personne fut vendu sur un marché aux esclaves. Depuis, je suis passée par bien des mains...

— J'en suis désolé. Que dire ? Cela a dû être terrible !

— Pas tant que cela. (Telle une jument indomptable, elle secoua sa crinière de boucles brunes.) J'avais appris à feindre, voyez-vous. Je me suis juste imaginée que tous ces hommes étaient mon beau, mon brave Ali Baba. Aujourd'hui, j'espère qu'Allah daignera m'accorder la récompense que je mérite. Si vous ne m'aviez pas convoquée, maître Marco, j'aurais moi-même sollicité une audience pour vous demander de nous aider à nous marier. Accepterez-vous de transmettre à Ali que j'aspire à être sienne de nouveau et que j'espère de tout cœur être autorisée à l'épouser ?

Je fus secoué d'un nouvel accès de toux, ne sachant trop comment m'y prendre.

— Hum... comment dirais-je, princesse Mar-Janah...

— *Esclave* Mar-Janah, me corrigea-t-elle. Les règles concernant ce genre de mariage sont encore plus strictes que dans les familles royales.

— Mar-Janah, l'homme dont vous vous souvenez avec tant d'amour... nourrit à votre égard, soyez-en sûre, des sentiments tout aussi puissants. Mais il pense que vous ne l'avez pas reconnu. Pour parler franchement, je serais fort étonné que vous l'eussiez fait.

Elle sourit de nouveau.

— C'est que vous le voyez, je m'en rends bien compte, de la même façon que mes compagnons esclaves. Suivant ce qu'ils m'en ont dit, il a changé de façon radicale.

— Suivant ce qu'ils... ? Donc, vous ne l'avez *pas vu*, je ne me trompe pas !

— Bien sûr que si, je l'ai vu. Seulement, voyez-vous, peu m'importe, à moi, de quoi il peut avoir l'air aujourd'hui. Je continue de voir en lui le valeureux champion qui a osé affronter, il y a vingt ans, mes ravisseurs arabes pour me sauver et qui m'a tendrement fait l'amour la nuit suivante. Il est toujours jeune, svelte, élancé, droit comme la lettre *i* et d'une mâle beauté. Un peu comme vous, maître Marco.

— Merci, fis-je, bien faiblement toutefois, tant j'étais abasourdi par ce que je venais d'entendre. Pouvait-elle aller jusqu'à ignorer l'aveuglante malformation physique qui lui avait valu son surnom de Narine ?

Maladroitement, j'avançai :

— Je ne voudrais pas vous faire perdre vos illusions, mais à la vérité...

— Nulle femme, maître Marco, ne perdra jamais ses illusions au sujet de l'homme qu'elle aime.

Elle posa son bol, s'approcha de moi et avança vers mon visage une main pleine de retenue, jusqu'à le toucher.

— Je suis presque en âge d'être votre mère. Puis-je vous parler comme une mère à son fils ?

— Je vous en prie...

— Toi aussi, tu es beau et jeune. Un jour prochain, une femme t'aimera. Qu'Allah t'accorde alors la grâce de partager toute ta vie avec elle ou qu'il exige, comme pour Ali et moi, que vous soyez séparés pour longtemps après votre première rencontre. Tu vieilliras, tout comme elle. Je ne puis prédire si tu t'affaibliras, si tu deviendras bossu, adipeux, chauve ou d'une laideur repoussante, mais cela n'aura aucune importance. Elle,

elle te verra toujours tel qu'elle t'a connu. Jusqu'à la fin de tes jours. Ou des siens.

— Votre Altesse..., dis-je avec émotion, car si quelqu'un méritait ce titre, à cet instant, c'était bien elle. Que Dieu m'accorde de rencontrer une femme au cœur et aux yeux aimants comme les vôtres. Cependant, je me dois de vous faire remarquer que, malgré tout, un homme peut avoir changé sans que cela soit visible...

— Vous pensez devoir m'informer que, durant toutes ces années, Ali Baba n'est peut-être pas resté l'homme vertueux que j'ai pu connaître, c'est cela ? Qu'il ne serait plus cet être loyal, fidèle, admirable et viril que je garde en mémoire ? Je sais qu'il a été esclave, et je sais aussi qu'on ne considère pas ces créatures comme des êtres humains.

— C'est ma foi vrai, marmonnai-je. Il m'a d'ailleurs dit lui-même quelque chose de semblable. Il m'a confié qu'ayant perdu le meilleur il avait tenté de devenir l'être le plus vil de la Terre.

La princesse, pensive, déclara :

— Quoi que nous ayons subi l'un et l'autre, il en verra plus facilement les marques sur moi que l'inverse.

Ce fut mon tour de la contredire.

— Vous vous trompez. Le moins que l'on puisse dire est que vous avez remarquablement survécu, au contraire ! Pour tout vous dire, la première fois que j'ai entendu parler de Mar-Janah, je m'attendais à voir une vieille dame, or me voici face à une princesse...

Elle secoua la tête.

— Lorsque Ali Baba a fait ma connaissance, j'étais encore une jeune fille, et j'étais intacte. J'entends par là qu'étant de sang royal, je n'avais pas été amputée de mon *bizir* durant l'enfance. J'avais alors de quoi être fière de mon corps, et c'est dans celui-ci qu'Ali exulta. Depuis lors, j'ai été le jouet de la

moitié d'une armée mongole et celui de bien d'autres hommes après eux... et il arrive que les hommes maltraitent leurs jouets.

Elle détourna une fois encore son regard du mien, avant de poursuivre :

— Nous avons parlé franchement, vous et moi ; je terminerai de la même façon. Mes seins sont constellés de cicatrices de coups de dents. Mon *bizir* est désormais détendu et flasque, mon *göbek* est lâche, et ses lèvres distendues. J'ai fait trois fausses couches et ne pourrai désormais plus jamais enfanter.

Je dus faire l'effort de deviner certains des mots turcs qu'elle employait, mais ne pus me méprendre quant à sa sincérité lorsqu'elle conclut :

— Si Ali Baba peut encore aimer ce qui reste de moi, maître Marco, ne croyez-vous pas que je sois capable d'aimer ce qui subsiste de lui ?

— Votre Altesse, répétai-je, toujours aussi ému et la voix étouffée, je suis devant vous à la fois confus, honteux et dessillé. Car si Ali Baba peut mériter une femme comme vous, c'est à l'évidence qu'il est bien plus humain que je ne l'avais imaginé. Je manquerais donc à toute dignité si je ne faisais pas tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider à l'épouser. Mais avant que je puisse lancer les démarches nécessaires, éclairez-moi : quelles sont les formalités à accomplir pour que deux esclaves de ce palais puissent s'unir ?

— Les deux propriétaires doivent donner leur accord et convenir ensemble du lieu où résideront les nouveaux époux. C'est tout, je crois. Mais tous les maîtres ne sont pas aussi cléments que vous.

— Qui est le vôtre ? Je vais lui demander audience. Sa voix se troubla légèrement :

— Mon maître, je le crains, n'a guère le contrôle de sa propre maisonnée. Il vous faudra sans doute vous adresser à son épouse.

— Singulier ménage..., observai-je. Mais je ne vois pas en quoi cela compliquerait les choses. Qui est-elle ?

— Dame Chao Ku-an. C'est l'une des artistes de la cour, mais elle porte le titre d'Armurier de la Garde du palais.

— Ah, je vois, oui... J'ai entendu parler d'elle.

— Elle est... (Mar-Janah fit une pause, comme pour choisir soigneusement ses termes.) C'est une femme aux idées bien arrêtées. Dame Chao exige que ses esclaves lui appartiennent corps et âme, et soient disponibles à toute heure.

— Je ne suis pas ce qu'on appelle un pleutre, vous savez ? Et j'ai promis que vos vingt années de séparation verraient leur terme ici et maintenant. Dès que les démarches préalables auront été accomplies, je veillerai à ce que vous et votre héros soyez réunis. En attendant...

— Qu'Allah vous bénisse, bon maître et ami Marco, dit-elle avec un sourire aussi brillant que les larmes qui baignaient ses yeux.

Je convoquai Biliktu et Buyantu, et les priai de raccompagner la visiteuse jusqu'à la porte. Elles le firent de mauvaise grâce, les sourcils froncés et un rictus désapprobateur au coin des lèvres. Aussi, dès qu'elles revinrent, leur assénai-je d'un ton sévère :

— Vos grands airs ne sont pas acceptables et ne plaident pas en votre faveur, mesdemoiselles. Il paraît que vous valez vingt-deux carats. Eh bien, sachez que la dame que vous avez raccompagnée à contrecœur mérite, à mon sens, la perfection des vingt-quatre carats ! À présent, Buyantu, tu vas t'empresser d'aller présenter mes hommages à Dame Chao Ku-an. Tu lui annonceras que Marco Polo requiert de sa bienveillance une audience dès que possible.

Dès qu'elle fut partie et que Biliktu eut quitté la pièce dans un mouvement d'humeur, j'allai jeter un nouveau regard désappointé dans ma jarre emplie de *huo-yao* bourbeux. Il était clair que ces cinquante *liang* de poudre inflammable étaient à

présent irrémédiablement fichus. Aussi laissai-je de côté ce récipient et m'emparai-je du second panier pour en contempler le contenu. Au bout d'un moment, avec d'infinies précautions, je prélevai quelques grains blanchâtres de salpêtre et, lorsque j'en eus mis de côté une douzaine, j'humidifiai légèrement l'extrémité du manche d'un éventail en ivoire. L'ayant trempée dans la substance, je l'élevai négligemment jusqu'à la flamme d'une bougie proche. Les grains se vitrifièrent instantanément en un vernis fondu sur l'ivoire. Je songeai un instant à cela. Le Maître Artificier avait eu raison au sujet de l'humidification de la poudre et m'avait mis en garde contre l'idée de la cuire. Mais, à supposer qu'on mette un récipient de *huo-yao* à mijoter à feu très doux et que le salpêtre fondît comme il venait de le faire, en emprisonnant l'ensemble de la substance d'une gangue protectrice ? Mes méditations furent interrompues par le retour de Buyantu qui m'annonça que Dame Chao était prête à me recevoir sans délai.

Je me rendis donc dans ses appartements, me présentai : « Marco Polo, ma dame » et l'honorai d'un respectueux *ko-tou*.

— Mon seigneur de mari m'a parlé de vous, fit-elle, me relevant d'une légère chiquenaude de son pied nu.

Ses mains étaient occupées à jouer avec une boule en ivoire, comme son mari, pour s'assouplir les doigts. Tandis que je me redressais, elle enchaîna :

— Je me demandais quand vous condescendriez enfin à accorder une visite à l'insignifiante courtisane que je suis...

Sa voix avait la musicalité métallique des carillons éoliens, mais il semblait qu'aucune intervention humaine ne l'actionnait.

— Voulez-vous que nous parlions de mes fonctions officielles, de mon travail effectif, ou que nous évoquions les passe-temps auxquels je m'adonne entre deux ?

Elle avait appuyé ses dernières paroles d'un regard lourd de concupiscence. Dame Chao semblait déjà admettre comme une

évidence que, comme tout le monde, j'avais été informé de son appétit pour les hommes. Je confesserai volontiers que je ressentis la fugitive tentation de me laisser épingler à son tableau de chasse. Elle était à peu près de mon âge et aurait été ravissante si elle n'avait eu les sourcils entièrement épilés et si ses traits délicats n'avaient été ensevelis sous une épaisse couche de poudre blanche. J'étais comme toujours intéressé à découvrir ce qui se cachait sous ces riches robes de soie, particulièrement dans le cas présent, n'ayant jamais couché avec une femme de la race han. Mais je rengainai ma curiosité et répondis :

— Rien de cela pour l'instant, avec votre permission, Dame Chao. Ce qui m'amène est d'un tout autre...

— Oh, regardez-moi ce grand timide ! gazouilla-t-elle, abandonnant son air lascif pour minauder. Commençons donc, dans ce cas, par évoquer *vos* passe-temps favoris...

— Une prochaine fois, peut-être. Dame Chao, c'est de votre esclave Mar-Janah que j'aimerais aujourd'hui vous entretenir.

— *Aiya !* s'exclama-t-elle, un peu comme un Mongol aurait crié : *Vakh !*

S'étant brusquement relevée sur sa couche, elle fronça les sourcils (ce qui, compte tenu du fait qu'elle n'en avait point, était plutôt disgracieux) et me cracha, mordante :

— Vous trouvez peut-être cette petite catin turque plus attrayante que moi ?

— Certes non, ma dame, mentis-je. Étant né dans ma lointaine contrée de famille noble, je ne saurais déchoir – pas plus là-bas qu'ici – à baisser les yeux sur une femme qui n'ait pas au moins votre haute ascendance...

J'eus le tact de ne pas ajouter qu'elle n'était que noble, tandis que Mar-Janah était de famille royale. Mais cette saillie semblait l'avoir adoucie.

— Voilà qui est dignement parlé.

Dans un long étirement voluptueux, elle s'alanguit de nouveau vers l'arrière.

— D'un autre côté, j'ai déjà pu constater qu'un soldat crasseux et suant peut aussi avoir son charme...

Elle laissa sa phrase en suspens, comme pour susciter de ma part un commentaire, mais je ne tenais guère à me laisser entraîner dans une sulfureuse comparaison de nos perversités respectives. Aussi tentai-je de poursuivre :

— Concernant cette esclave, donc...

— Cette esclave, encore cette esclave... (Elle soupira, fît une légère moue avant de lancer avec pétulance sa bille d'ivoire d'une main dans l'autre.) L'espace d'un instant, vous avez bien parlé, comme un galant homme est censé le faire à une femme. Et voilà qu'à présent vous recommencez avec vos esclaves !

Je me souvins alors que toute démarche, avec un Han, se devait d'emprunter des chemins détournés et qu'on ne pouvait aborder le cœur du sujet qu'au terme de longs palabres. Aussi déclarai-je hardiment :

— Je préférerais assurément vous parler de Dame Chao et de son insurpassable beauté.

— C'est beaucoup mieux.

— Je suis surpris qu'ayant à ses côtés un modèle aussi parfait, maître Chao n'en ait pas déjà tiré un grand nombre de tableaux...

— Oh, mais soyez tranquille, il l'a fait, affirma-t-elle avec un sourire suffisant.

— Je regrette qu'il ne m'en ait montré aucun, dans ce cas.

— Même s'il le pouvait, il ne le ferait pas, car il ne le peut pas. Les tableaux sont en possession des seigneurs qui les ont commandés. D'ailleurs, ils ne vous les montreraient sans doute pas, eux non plus.

Je n'eus pas à m'interroger longtemps sur le sens de ces paroles. J'avais jusque-là évité de porter tout jugement sur maître Chao. Il m'inspirait une certaine sympathie à cause de sa situation délicate, mais aussi du dégoût pour sa complaisance à s'y soumettre. J'étais certain désormais de ne guère apprécier sa jeune femme et ne songeais plus qu'à m'en débarrasser rapidement. Aussi revins-je rapidement sur la raison de ma venue.

— Je vous implore, ma dame, de pardonner mon insistance au sujet de cette esclave, mais je cherche à mettre un terme à une injustice qui n'a que trop duré. Je suis venu solliciter de Dame Chao l'autorisation de laisser son esclave Mar-Janah se marier.

— *Aiya !* s'exclama-t-elle derechef, cette fois à voix stridente. Cette putain sur le retour est donc enceinte !

— Non, non, pas du tout.

Sans m'écouter, elle continua, tandis que ses sourcils inexistants frémissaient de furieuses contractions :

— Enfin, cette situation ne vous engage aucunement ! Nul homme n'est obligé d'épouser une esclave sous prétexte qu'il l'aurait mise enceinte.

— Il ne s'agit pas de cela !

— Pas besoin d'en faire une montagne : on peut facilement régler le problème. Je vais l'appeler et lui donner un bon coup dans le ventre. Oubliez l'incident.

— Je n'ai aucune intention de...

— Mais dites donc, je n'en reviens pas. (Elle passa une petite langue rouge sur ses lèvres fines.) Les médecins avaient tous déclaré que cette femme était stérile. Vous devez être d'une puissance exceptionnelle...

— Dame Chao, cette femme n'est *pas* enceinte, et je ne suis *pas* celui qui doit l'épouser !

— Quoi ?

Pour la première fois, son visage s'était vidé de toute expression.

— Il s'agit d'un de mes esclaves, qui est tombé amoureux il y a fort longtemps de votre Mar-Janah. Je sollicite votre permission de les laisser se marier et vivre ensemble.

Elle me regardait bouche bée. Depuis que j'étais entré, la jeune dame avait arboré une mimique tour à tour coquine, sainte-nitouche, puis désinvolte, mais je comprenais à présent pourquoi elle avait ainsi tenu son visage en perpétuel mouvement. Cette face blafarde, lorsqu'elle ne se trouvait animée d'aucune expression, semblait aussi vide qu'une feuille de papier vierge. Je me demandai en un éclair : le reste de son corps est-il aussi peu excitant ? Les autres femmes han dissimulaient-elles toutes la même inexpressivité sous des apparences humaines ? Je fus presque soulagé de voir son visage se teinter de contrariété lorsqu'elle déclara :

— Cette femme turque est à la fois mon habilleuse et ma maquilleuse. Même mon mari se garde d'interférer, lorsqu'elle s'occupe de moi. Je ne vois pas au nom de quoi je me mettrais à la partager avec son mari !

— Peut-être, dans ce cas, seriez-vous disposée à la vendre ? Le prix que je vous en offrirais vous permettrait de la remplacer avantageusement.

— Essayez-vous de m'insulter ? Insinueriez-vous que je ne pourrais me permettre d'affranchir une esclave, s'il m'en prenait l'envie ?

Elle bondit de sa couche et, dans le scintillement de ses petits pieds nus, tandis que ses robes, ses rubans, ses pompons et sa poudre parfumée tourbillonnaient dans son sillage, elle quitta la pièce. Je restai debout sur place, me demandant si je venais d'être congédié ou si elle était allée chercher un garde pour s'occuper de moi. Cette jeune femme changeait apparemment d'humeur aussi aisément que d'attitude, et c'était

exaspérant. Durant notre conversation, elle s'était arrangée pour m'accuser successivement d'avoir été d'abord timoré, puis présomptueux, salace, avant d'être indiscret, crédule et finalement offensant. Pas étonnant, pensais-je, qu'elle eût besoin d'une provision inépuisable d'amants ; elle devait les oublier à la seconde même où ils sortaient de son lit.

Elle revint cependant de son pas sautillant, seule, et jeta vers moi une feuille de papier. D'un geste vif, je réussis à m'en saisir avant qu'elle ne glisse au sol. Je fus incapable de déchiffrer l'écriture mongole qui la couvrait, mais Dame Chao m'expliqua avec morgue sa signification.

— C'est le titre de propriété de l'esclave Mar-Janah. Je vous la cède. Vous pourrez en disposer à votre guise.

Avec son inconstance habituelle, elle passa d'un air méprisant à un sourire séducteur et ajouta :

— Tout comme de moi, du reste. Faites ce que bon vous semblera pour me prouver votre reconnaissance...

Si elle m'y avait invité un instant plus tôt, contraint, je m'y serais astreint. Seulement voilà : elle m'avait imprudemment délivré le papier que j'attendais, et sans rien exiger en échange ! Je le fourrai sans attendre dans ma bourse et m'inclinai, minaudant de la manière la plus fleurie :

— L'humble suppliant que je suis remercie avec ferveur la très gracieuse Dame Chao de ses bontés. Je suis persuadé que les misérables esclaves en feront autant dès que je les informerai de votre générosité, ce que je vais faire à l'instant. À vous revoir, donc, noble dame...

— Comment ? hurla-t-elle d'une voix stridente, son carillon éolien soudain foudroyé. Ne me dites pas que vous avez l'intention de prendre congé de moi de cette façon ?

J'eus envie de lui répondre que j'aurais pris congé en courant si cela n'avait manqué de dignité. Cependant, lui ayant expliqué que j'étais de haute naissance, je ne dérogeai pas à la courtoisie et, tout en m'inclinant de façon répétée, je reculai

vers la porte en murmurant des termes de politesse : « très reconnaissant », « gratitude éternelle ».

Son visage de papier s'était soudain mué en un palimpseste sur lequel était gravé en grosses lettres un mélange patent d'incrédulité, de surprise choquée et d'indignation outragée. Elle sembla sur le point de me lancer sa bille d'ivoire à la face.

— Beaucoup d'hommes ont eu à regretter d'avoir été congédiés par mes soins..., prévint-elle d'une voix menaçante, les dents serrées. Vous serez le premier à vous repentir d'être parti sans avoir été congédié !

J'avais déjà, à ce moment, atteint le couloir à force de courbettes, mais je pus encore l'entendre fulminer comme je me retournais pour fuir vers mes quartiers :

— Ça, je vous le promets ! Vous allez le regretter !

Ce n'était pas, je dois le confesser, dans un soudain accès de droiture morale que j'avais refusé l'étreinte que m'offrait Dame Chao, ni par souci de froisser la sensibilité de son époux : je me moquais bien, en vérité, des conséquences que cela aurait pu avoir. Dans le cas présent, les éventuelles conséquences à craindre seraient précisément liées au fait que j'avais *refusé* de la faire jouir. Mon attitude n'était due à aucune de ces raisons, ni même à la répugnance qu'elle m'avait inspirée. Pour être honnête, j'avais surtout été écœuré par ses pieds. Je vous dois une explication à ce sujet, car beaucoup d'autres femmes han possèdent les mêmes.

On les appelle « pointes de lotus », et les minuscules chaussures qui les enveloppent sont les « corolles de lotus ». Je n'appris que plus tard que Dame Chao avait été d'une lascivité plus extrême encore que les plus délurées des courtisanes en me laissant voir son pied nu, sorti de sa corolle de lotus. Les Han considèrent en effet ces extrémités comme la partie la plus intime de l'individu, et l'on est par conséquent censé les tenir cachées, plus encore que les « parties roses » situées entre les jambes.

On raconte que, dans un lointain passé, vivait à la cour une danseuse capable de danser sur ses orteils et que cette posture – elle paraissait se balancer sur ses pointes – excitait prodigieusement les hommes. Les autres femmes, envieuses, n'avaient donc eu de cesse, depuis, que de chercher à imiter la légendaire séductrice. Lorsque j'arrivai à Khanbalik, nombre de femmes avaient eu les pieds compressés par leur mère dès la plus tendre enfance et avaient grandi ainsi, estropiées ; elles n'en conservaient pas moins la tradition en bandant elles-mêmes les pieds de leurs filles.

Les mères leur pliaient les pieds de façon à maintenir les orteils le plus près possible du talon et les bandaient dans cette position. Lorsque le pied avait pris la forme, on tentait de le replier encore plus, puis on bandait de nouveau. Lorsqu'elle atteignait l'âge adulte, la jeune femme pouvait porter des corolles de lotus guère plus larges qu'une tasse à thé. Une fois dénudés, ses pieds ressemblaient aux serres d'un petit oiseau fraîchement arraché à la brindille sur laquelle il se tenait agrippé. Une femme aux pointes de lotus devait marcher à petits pas et ne le faisait d'ailleurs que très peu, parce que cette seule démarche était considérée par les Han comme un geste de provocation. Le simple fait de prononcer certains vocables (« pied », « orteil », « pointes de lotus » ou même « marche ») en faisant référence à une femme ou en présence d'une dame de haute naissance aurait provoqué autant d'étouffements indignés que le fait de hurler « chatte ! » dans un salon de Venise.

Je vous l'accorde, ce que l'on faisait subir aux pieds d'une femme han était à tout prendre moins cruel que la mutilation, chez les femmes de certains peuples, du papillon niché entre les pétales de leur autre lotus. Cependant, je grimaçais de dégoût à la seule vue d'un de ces pieds, même discrètement chaussé, car il me rappelait irrésistiblement la poche de cuir au fond de laquelle certains mendiants dissimulaient les moignons de leurs membres estropiés. Mon aversion pour les pointes de lotus intrigua les Han. Tous les hommes de ce peuple avec lesquels je fis connaissance me trouvèrent au mieux étrange, au pire impuissant ou dépravé lorsque je détournais les yeux de ces

pieds. Ils confessaient tous sans honte être puissamment excités par la vision, même fugitive, des extrémités inférieures d'une femme, comme j'aurais pu l'être à la vue de leurs seins. Ils avouèrent avec fierté que leur petit organe viril s'érigeait aussitôt qu'ils entendaient mentionner à voix haute un de ces mots tabous, « pied », par exemple, ou dès qu'ils se laissaient aller à imaginer cette partie cachée de l'anatomie féminine.

Toujours est-il que Dame Chao avait, cet après-midi-là, tellement refroidi mes ardeurs naturelles que lorsque Buyantu me déshabilla à l'heure du coucher et fit mine, en me caressant de façon suggestive, de m'entraîner dans un câlin, je lui demandai qu'elle veuille bien m'excuser. Aussi finit-elle par s'allonger sur mon lit en compagnie de sa sœur, tandis que je restais assis en sirotant de *l'arkhi,* à regarder les filles s'amuser à l'aide d'un *su yang*. C'était une sorte de champignon typique de Kithai, qui affectait la forme exacte de l'organe viril masculin jusqu'au réseau de veines qui le constellaient mais légèrement plus petit, tant en taille qu'en circonférence. Buyantu démontra cependant, en le glissant à plusieurs reprises avec douceur dans les profondeurs de sa sœur jusqu'à faire couler ses sécrétions intimes, que le *su yang* grossissait et s'affermissait à mesure qu'il absorbait ces liquides. Quand il eut atteint une taille vraiment prodigieuse, les jumelles se donnèrent du bon temps, utilisant ce phallus végétal l'une sur l'autre de mille manières aussi variées qu'ingénieuses. Ce spectacle aurait dû m'exciter autant qu'un pied pour un Han, mais je me contentai de leur sourire d'un air compréhensif et tolérant. Lorsqu'elles se furent ainsi mutuellement épuisées, je m'allongeai entre leurs deux corps moites et chauds, et m'endormis aussitôt.

12

Les jumelles, fatiguées, dormaient encore lorsque je me dégageai d'elles, au petit matin. Je n'avais vu Narine nulle part la soirée précédente et ne le trouvai pas dans son réduit quand je vins l'y chercher. Temporairement privé de serviteurs, j'attisai les cendres du brasero de mon salon et me fis infuser un pot de *cha* en guise de petit déjeuner. Tandis que je le dégustais, j'eus l'idée de tenter l'expérience à laquelle j'avais songé la veille. Je mis juste assez de charbon dans le brasero pour le maintenir en activité. Puis je retournai toute ma chambre pour y dénicher un pot en grès muni d'un couvercle, le remplis des cinquante *liang* de poudre inflammable qu'il me restait, rajustai avec précaution le couvercle et le mis à chauffer. À cet instant, Narine fit son apparition, quelque peu ébouriffé et l'air las, mais plutôt satisfait de lui-même.

— Maître Marco, dit-il, je n'ai pas dormi de la nuit. Des domestiques et des palefreniers ont entamé une partie de *zhi-pai,* un jeu de cartes dans lequel on parie de l'argent, et ils y sont encore. Je les ai regardés jouer durant des heures, le temps de saisir les règles. Puis j'ai engagé une petite somme d'argent et j'ai gagné. Mais lorsque j'ai prêté attention à ce que j'avais finalement encaissé, je me suis aperçu que cela se réduisait à cette liasse de papiers crasseux ! J'étais tellement écœuré que j'ai abandonné la table de ces gens qui ne jouent qu'avec ces récépissés sans valeur.

— Gros malin ! répondis-je. Tu n'as encore jamais vu de monnaie volante ? Pour autant que je sache, tu tiens là en main l'équivalent d'un mois de mes gages. Vu la réussite que tu avais, tu aurais mieux fait d'y rester !

Devant son air ahuri, j'ajoutai :

— Je t'expliquerai plus tard. En attendant, je me réjouis de voir que l'un de nous a le loisir de gaspiller son temps en frivolités. L'esclave joue les prodigues, tandis que le maître travaille et se démène pour s'occuper des affaires de l'esclave. J'ai reçu la visite de ta princesse Mar-Janah et...

— Oh, maître ! s'exclama-t-il, et il changea de couleur comme un adolescent qu'on aurait taquiné au sujet de sa première idylle.

— Nous reparlerons de cela plus tard, également. Pour l'instant, contente-toi de savoir que ces gains pourront te servir à t'établir en ménage avec elle.

— Oh, maître, *Al-hamdo-lillah az ilitfat-i-shoma !*

— Plus tard, plus tard. Pour l'instant, je te demande de mettre un terme à tes activités d'espionnage. J'ai cru comprendre qu'elles contrariaient certain personnage haut placé, à qui il serait imprudent de déplaire.

— Comme vous voudrez, mon maître. Pourtant, il se pourrait que j'aie glané une information susceptible de vous intéresser. C'est du reste la raison pour laquelle j'ai passé cette nuit entière à veiller loin des quartiers de mon maître, lui étant tout dévoué, et non frivole comme il se plaît à l'affirmer.

Il avait pris, en prononçant ces mots, l'air d'un homme qui s'est sacrifié et a sa conscience pour lui.

— Les hommes ont tendance à être bavards quand ils jouent aux cartes. Il se trouve que, pour mieux se comprendre, ils parlaient tous le mongol. Dès que l'un d'eux s'est mis à faire allusion au ministre Pao Nei-ho, j'ai pensé qu'il me serait utile de m'attarder un peu. Comme mon maître m'avait enjoint de ne pas formuler de demandes explicites, je me suis contenté d'ouvrir grand les oreilles. Et ma patience m'a conduit à y passer toute la nuit, sans jamais m'assoupir, ni céder à l'ivresse, ni même m'absenter le temps de soulager ma vessie, pas un instant...

— Épargne-moi tes insinuations de lourdaud, Narine. J'ai bien compris que tu travaillais, tout en jouant. Viens-en au fait, je te prie.

— Eh bien, voilà. Selon toute vraisemblance, il semble que le ministre des Races minoritaires fasse lui-même partie de l'une de ces races-là.

Je battis des paupières.

— Que me dis-tu là ?

— Il se fait passer pour un Han, c'est sûr. Mais, en réalité, c'est un membre du peuple Yi, originaire de la province du Yunnan.

— Qui t'a confié cela ? Et qu'est-ce qui nous prouve que cette information est fiable ?

— Comme je vous l'ai précisé, la partie se tenait dans les écuries. Quelques chevaux ont été livrés hier en provenance du Sud, et leurs conducteurs se trouvaient en congé, le temps d'être réaffectés à d'autres caravanes. Certains sont originaires du Yunnan, et l'un d'eux, de façon désinvolte, a déclaré qu'il avait aperçu le ministre Pao, ici, au palais. Un autre lui a répondu que oui, il l'avait également reconnu, et qu'il s'agissait d'un petit juge issu d'une préfecture secondaire du Yunnan. Plus tard, un troisième a ajouté qu'il ne fallait surtout pas le trahir. Si Pao s'était échappé de son village pour prospérer en se faisant passer pour un Han ici, dans la grande capitale, il valait mieux le laisser goûter tranquillement au succès de son stratagème. Voilà ce qu'ils ont dit, maître Marco, et ils avaient l'air sincère, à ce qu'il m'a semblé.

— Je vois..., murmurai-je.

Je me souvenais à présent que Pao avait bien parlé des Han en spécifiant « nous autres » comme s'il en faisait partie, puis fait allusion aux « turbulents Yi », comme s'il avait peu d'estime pour ce peuple. Ma foi, songeai-je, Ahmad s'y était peut-être pris un peu tard pour décourager mes recherches. Et s'il risquait

de se fâcher parce que j'avais appris ce secret, j'allais lui donner lieu de se fâcher bien davantage encore.

Les jumelles s'étaient levées, peut-être parce qu'elles nous avaient entendus. Buyantu entra au salon, assez joliment ébouriffée. Je lui ordonnai aussitôt :

— Tu vas filer droit vers les appartements du khan Kubilaï présenter les compliments de Marco Polo et te renseigner pour savoir s'il y a moyen de m'obtenir un entretien avec le khakhan au sujet d'une affaire urgente.

Comme elle esquissait un mouvement de recul vers sa chambre afin de remettre un peu d'ordre dans sa toilette et sa coiffure, je l'arrêtai et insistai :

— Quand je dis que c'est urgent, Buyantu, c'est urgent. Vas-y comme tu es et fais vite.

M'adressant à Narine, j'ajoutai :

— Toi, va dans ton réduit rattraper le sommeil perdu. Nous discuterons de nos autres affaires à mon retour.

Si toutefois j'en reviens, bien entendu, songeai-je. Là-dessus, j'allai revêtir ma tenue la plus officielle. Il se pouvait, après tout, que le khakhan désapprouvât, à l'instar du *wali* Ahmad, l'initiative que j'avais prise de débusquer un tel secret et exprimât sa réprobation d'une façon violente que je n'allais guère goûter.

Biliktu, qui était en train de refaire le lit fort chahuté, me sourit malicieusement lorsqu'elle tomba, au milieu des couvertures, sur le *su yang qui* avait servi de godemiché, redevenu aussi flasque que l'eût été un organe masculin soumis au même usage. Je décidai de saisir l'occasion de me livrer à cette activité agréable, dans la mesure où rien ne prouvait que j'aurais l'opportunité d'y goûter avant un moment. Étant justement à cet instant dévêtu, je saisis doucement la main de Biliktu et entrepris de la dévêtir.

Elle n'en sembla pas surprise. Cela faisait, il est vrai, assez longtemps que nous n'avions pas cédé l'un à l'autre. Elle lutta cependant un peu et murmura :

— Je ne crois pas que je devrais, maître Marco.

— Allons, viens..., fis-je avec chaleur. Tu ne vas tout de même pas prétendre que tu es encore indisposée. Si tu as pu utiliser cet objet (je montrai d'un signe de tête le champignon abandonné), tu peux bien user d'un vrai...

Ainsi fit-elle, sans autre réticence qu'un occasionnel gémissement et une vague tendance à fuir mes caresses et mes violentes poussées, comme si elle voulait éviter que je ne la pénètre trop profondément. Je pensai qu'elle était encore lasse ou un peu irritée suite aux activités de la nuit précédente, mais cette attitude de jeune fille ne m'empêcha nullement de prendre mon plaisir. Peut-être même celui-ci était-il plus aiguisé que par le passé, du seul fait de savoir que, pour une fois, j'étais à l'intérieur de Biliktu, et non de sa jumelle.

J'avais fini de la façon la plus délectable, mais alors que mon diamant rouge, encore retenu dans les profondeurs de Biliktu, jouissait des ultimes contractions musculaires de ses pétales de lotus, une voix déclara sèchement :

— Le khakhan vous recevra dès que vous pourrez le rejoindre. C'était Buyantu qui, penchée sur le lit, nous couvait tous deux d'un regard aussi noir que farouche. Biliktu émit un gémissement qui s'apparentait presque à un hennissement de frayeur, se dégagea de mon étreinte et sauta hors du lit. Buyantu pivota sur ses talons et quitta la pièce en tapant du pied. Je me levai à mon tour et m'habillai, prenant grand soin de ma tenue. Biliktu se rhabillait en même temps que moi, mais elle semblait traîner, comme si elle tenait à ce que je sois le premier à affronter Buyantu.

Celle-ci nous attendait debout au salon, les bras enfilés dans ses manches, le visage chargé de lourds nuages orageux, telle une maîtresse d'école prête à morigéner un enfant turbulent.

Alors qu'elle ouvrait la bouche, je l'arrêtai d'une main autoritaire :

— J'admets que je ne m'en étais pas rendu compte jusqu'ici, fis-je, mais tu montres de la jalousie, Buyantu, et je trouve cela bien égoïste de ta part. Il apparaît clairement que, depuis des mois, tu t'ingénies à éloigner de moi ta sœur Biliktu. J'aurais dû me sentir flatté, je suppose, que tu veuilles me garder pour toi seule. A la vérité, j'ai plutôt envie de protester. Une conduite aussi exclusive ne peut que déranger la paix qui a régné jusqu'ici sur notre ménage à trois, au demeurant fort agréable. Nous allons donc continuer à partager tout cela de façon équitable, et tu devras te résigner à ce que mes affections demeurent également réparties entre ta sœur et toi.

Elle me considéra comme si je venais de baragouiner une chose totalement incompréhensible, avant d'éclater d'un rire qui n'était pas vraiment détendu.

— Jalouse ? cria-t-elle. Oui, parfaitement, je le suis ! Et tu vas regretter d'avoir ainsi profité de mon absence. Tu vas te mordre les doigts de cette petite gâterie. Et tu as la fatuité de croire que c'est de *toi* que je suis jalouse ? Ma parole, mais regardez-moi ce petit prétentieux qui se pavane ! Serais-tu donc complètement aveugle, pauvre fou ?

La stupéfaction me fit littéralement sursauter. Jamais de ma vie je ne m'étais fait apostropher de la sorte par une servante. Ma première pensée fut qu'elle avait perdu l'esprit. Mais la seconde qui suivit me secoua encore davantage, puisqu'elle reprit, rageuse :

— Espèce de bouc vaniteux de *Ferenghi ! Moi,* jalouse de toi ? C'est son amour à *elle,* qui m'importe ! C'est *elle* que je veux pour moi seule !

— Mais tu m'as, Buyantu, et tu sais bien que je suis à toi ! cria Biliktu en entrant dans la pièce et en posant la main sur le bras de sa sœur.

Celle-ci la repoussa sèchement.

— Ce n'est pas ce que j'ai vu.

— Je suis désolée que tu y aies assisté. Et je suis encore plus navrée de l'avoir fait.

Biliktu me lança un regard haineux, alors que je restais là, pétrifié et abasourdi.

— Il m'a prise par surprise. Je n'ai pas su quoi faire pour résister.

— Il te faut apprendre à dire non.

— Oui, oui, je le ferai. Je te le promets.

— Nous sommes jumelles. Rien ne devrait jamais venir s'interposer entre nous.

— Plus rien n'interférera, ma chérie, plus jamais.

— Rappelle-toi, tu es *ma* petite, à moi seule.

— Oh oui, je le suis ! Je le suis vraiment ! Comme tu es à moi ! L'instant d'après, elles s'enlaçaient étroitement et laissaient couler leurs larmes d'amantes sur le cou l'une de l'autre.

Je demeurais bêtement les bras ballants, puis finis par m'éclaircir la gorge avant de dire :

— Bon, eh bien...

Biliktu me lança un regard humide, lourd de douleur et de reproche.

— C'est que... euh... il se trouve que le khakhan est en train de m'attendre, les filles.

Buyantu leva à son tour sur moi un œil débordant de menace contenue.

— Lorsque je reviendrai, nous verrons... enfin, je serai heureux d'écouter ce que vous avez à suggérer... c'est-à-dire, enfin, pour tenter d'arranger en quelque sorte ce...

J’abandonnai et lâchai finalement :

— Je vous en prie, toutes les deux. En attendant mon retour, si toutefois vous arrivez à vous désagripper une seconde, j’aurais un service à vous demander. Vous voyez ce pot que j’ai mis à chauffer ?

Elles tournèrent la tête pour envisager l’objet d’un regard indifférent. Le pot était devenu fort chaud, aussi dus-je attraper le couvercle du pan de ma robe pour en scruter le contenu. De l’intérieur monta une petite fumée, mais rien n’indiquait que quelque chose se fut mélangé. Je remis en place le couvercle avec soin et ajoutai :

— Vous maintiendrez dessous une petite flamme ; mais toujours à feu très doux, surtout.

Elles se séparèrent et s’approchèrent docilement du brasero, que Biliktu alimenta de quelques fragments de charbon de bois.

— Merci, fis-je. Je n’aurai pas besoin d’autre chose. Veillez simplement à maintenir un feu doux, et quand je reviendrai...

Mais elles s’étaient déjà désintéressées de moi et se couvaient mutuellement d’un regard si expressif que je m’éclipsai sans insister.

Kubilaï me reçut dans la pièce qui abritait son détecteur de séismes. Nous étions en tête à tête, il m’accueillit sans effusion mais avec cordialité. Il savait que j’avais quelque chose à lui dire et semblait prêt à m’écouter sans perdre une seconde. Cependant, peu désireux de lâcher trop étourdiment l’information que je venais lui apporter, je préférai commencer avec circonspection :

— Sire, soyez assuré qu’en aucun cas je ne voudrais, par excès d’impétuosité et dans ma grande ignorance, accorder trop de poids aux maigres services que je puis vous rendre. J’ai la sensation de disposer pour vous de renseignements relativement sensibles, mais il m’est difficile d’en estimer la valeur sans obtenir au préalable des précisions sur la position des armées de Votre Altesse et la réalité de ses objectifs.

Kubilaï ne prit pas ombrage de ma curiosité et ne me pria pas non plus d'aller m'informer à ce sujet auprès de ses sous-fifres.

— Comme tout conquérant, il me faut maintenir sous mon aile les terres que j'ai soumises. Quand, il y a quinze ans, j'ai été nommé khan de tous les khans mongols, je me suis vu disputer ce titre par mon frère Arikbugha, et j'ai dû le terrasser. Plus récemment, j'ai eu à refréner des ambitions semblables de la part de mon cousin Kaidu. (Il écarta d'un geste dédaigneux ces vétilles.) Les éphémères s'imaginent toujours pouvoir renverser le cèdre. Nuisances sans importance que tout cela, mais qui requièrent de ma part le maintien d'armées permanentes sur toutes les frontières de Kithai.

— Pourrais-je savoir, Sire, lesquelles sont engagées dans des opérations de guerre, et non juste cantonnées en garnison ?

Il me répondit par un autre résumé de la situation, tout aussi succinct.

— Si je veux assurer mon contrôle sur cette Kithai que j'ai prise aux Chin, je dois aussi posséder les terres méridionales des Song. Je parviendrai plus aisément à les soumettre par l'encerclement, et, pour ce faire, il me faut commencer par la province du Yunnan. C'est donc actuellement le seul endroit où mes troupes se trouvent activement engagées, sous les ordres de mon très efficace *orlok* Bayan.

Pour ne pas jeter le discrédit sur les talents de son subordonné, je choisis avec soin les termes qui suivirent :

— Cela fait déjà un certain temps qu'il conduit son attaque dans cette zone, si j'ai bien compris. Se pourrait-il, Sire, qu'il rencontre sur place davantage de difficultés qu'il n'en avait escompté ?

Kubilaï me regarda avec acuité.

— Il n'est pas sur le point d'enregistrer une défaite, si c'est ce que tu veux dire. Mais il n'est pas en route non plus pour une victoire facile. Il a dû arriver là par les terres du To-Bhot et

descendre vers le Yunnan par les pentes escarpées du Hang-duang. Or notre cavalerie est mieux adaptée aux combats en plaine. Ces Yi du Yunnan connaissent la moindre crevasse de leurs montagnes et combattent intelligemment, sans chercher la confrontation. Ils préfèrent nous frapper par-derrière, à l'abri de rochers ou de bosquets, et courir se cacher un peu plus loin. Cela revient à vouloir écraser des moustiques sous des seaux de gravats. C'est pourquoi, dans une certaine mesure, tu es fondé à juger que la conquête que mène actuellement Bayan est tout sauf aisée.

— J'ai entendu dire des Yi qu'ils étaient « turbulents », avançai-je.

— C'est vrai. Depuis leurs abris, ils se permettent même de nous lancer des défis. Ils caressent à l'évidence le fallacieux espoir qu'ils vont pouvoir nous résister assez longtemps pour nous pousser à faire demi-tour. En cela, ils se trompent.

— Mais plus leur résistance se prolonge, plus le nombre de victimes s'accroît dans les deux camps, plus la terre à conquérir souffre, s'appauvrit, ce qui en réduit la valeur.

— C'est aussi vrai. Malheureusement.

— S'ils cessaient de se croire invincibles, Sire, la victoire n'en serait-elle pas nettement facilitée ? Avec moins de morts à la clé et moins de ravages à déplorer dans cette province ?

— Sans aucun doute. Vois-tu le moyen de briser leur confiance ?

— Je n'en suis pas sûr, Sire. Mais imaginons la chose suivante. Pourrait-on supposer que la résistance des Yi soit raffermie par la collaboration occulte d'un membre de votre cour ?

Les yeux du khakhan se rétrécirent telles les pupilles d'un léopard qui se prépare à fondre sur sa proie. Il ne feula pas, il se contenta d'articuler, pacifique comme la colombe :

— Allons, Marco Polo. Ne tourne pas ainsi autour du pot, comme le feraient deux Han sur un marché. Dis-moi à qui tu penses.

— J'ai eu vent d'une information, Sire, apparemment fiable, selon laquelle le ministre des Races minoritaires, Pao Nei-ho, bien que se faisant passer pour un Han, serait un Yi du Yunnan.

Kubilaï demeura un instant pensif. Le feu de ses yeux n'en demeurait pas moins ardent, et il gronda bientôt comme pour lui-même :

— *Vakh !* Comment diable s'y reconnaître parmi ces damnés yeux bridés ? Ils sont de toute façon aussi perfides les uns que les autres...

Je crus bon d'ajouter :

— C'est la seule indication dont je dispose, Sire, et je n'accuse nullement le ministre Pao. Rien ne prouve qu'il ait espionné pour le compte des Yi, ni même qu'il ait eu la moindre communication avec eux.

— Il m'a trahi sur ses origines, c'est déjà amplement suffisant. Tu as bien agi, Marco Polo. Je vais convoquer Pao en entretien, et je pourrais avoir des raisons de te parler par la suite.

En quittant la suite du khakhan, je tombai sur un intendant du palais qui m'attendait dans le couloir, porteur d'un message. Le Premier ministre Ahmad me réclamait auprès de lui à l'instant. Je me rendis à ses appartements, sans gaieté de cœur, certes, car je me demandais : « Comment a-t-il pu le savoir aussi vite ? »

L'Arabe me reçut dans une salle décorée d'une pièce unique, massive, que je pensai être l'œuvre de la nature. C'était une roche colossale, grande comme deux fois la taille d'un homme et quatre fois plus large, une énorme masse de lave solidifiée représentant une immense gerbe de flammes pétrifiées, faite d'entortillements, de trous, de circonvolutions et de petits tunnels gris. Quelque part à son pied fumait un bol d'encens, et,

tout en s'élevant doucement, sa fumée bleue et parfumée s'enroulait dans les sinuosités de la sculpture, suintait par certaines de ses ouvertures tout en s'infiltrant dans d'autres, de sorte que l'ensemble semblait se tordre dans les convulsions d'un supplice lent et éternel.

— Vous avez désobéi, attaqua Ahmad sans me saluer ni s'embarrasser du moindre préambule, et vous m'avez défié. Vous avez continué de fureter, jusqu'à ce que vous tombiez sur une nouvelle susceptible de compromettre un haut ministre de la cour.

— Ce n'est qu'une parcelle d'information qui m'est parvenue avant même que j'y prenne garde.

Sans chercher à m'excuser ou à m'accuser davantage, j'ajoutai crânement :

— Je croyais même, figurez-vous, qu'elle n'était parvenue *qu'à moi seul.*

— Ce qui est dit sur la route s'entend depuis l'herbe, répondit-il. Un vieux proverbe han.

Toujours aussi intrépide, je poursuivis :

— À condition que quelqu'un s'y trouve pour écouter. Jusqu'alors, je m'étais imaginé que mes servantes étaient là pour rapporter mes faits et gestes au khakhan Kubilaï ou au prince Chingkim, et j'avais trouvé la chose, somme toute, acceptable. Mais il s'avère que c'étaient *vos* espionnes, n'est-ce pas ?

Je ne sais s'il m'aurait menti en niant les faits ou s'il les aurait confirmés, car, à cet instant, un bref intermède vint interrompre notre échange. Venue d'une pièce voisine, une femme souleva un rideau et, s'étant aperçue qu'Ahmad n'était pas seul, battit en retraite précipitamment. Tout ce que je pus apercevoir d'elle, ce fut sa stature massive et ses vêtements élégants. Il était évident, à en juger par son attitude, qu'elle ne souhaitait pas être vue de moi, aussi supposai-je qu'il devait s'agir de la femme ou de la concubine de quelqu'un d'autre,

engagée ici dans une liaison illicite. Cependant, jamais encore dans le palais je ne me rappelais avoir vu une personne de sexe féminin à la carrure aussi impressionnante. Je me souvins que le peintre, maître Chao, lorsqu'il avait abordé les goûts un peu particuliers de l'Arabe dépravé, ne m'avait donné aucune précision quant à leur nature exacte. Le *wali* Ahmad avait-il un penchant pour les femmes plus carrées que la majeure partie des hommes ? Je me gardai bien d'aborder la question, et, sans prêter attention à cette interruption, il poursuivit :

— Comme le majordome vous a trouvé à la sortie des appartements du khakhan, je présume que vous lui avez déjà transmis votre information.

— C'est exact, *wali*. Kubilaï va demander à voir Pao pour l'interroger.

— Cette démarche n'aboutira pas, lâcha l'Arabe. Il semble que le ministre ait pris hâtivement congé pour une destination inconnue. Si vous aviez l'impertinence de soupçonner une quelconque connivence de ma part, permettez-moi de vous suggérer que Fao a certainement reconnu lui aussi les visiteurs venus du Sud qui l'ont dépisté et dont vous avez attrapé au vol les cancans indiscrets. Je répondis, en toute sincérité cette fois :

— Je ne pousse pas l'effronterie jusqu'au suicide, *wali* Ahmad. Jamais je n'oserais vous accuser de quoi que ce soit ! J'ajouterai seulement que le khakhan a semblé très satisfait de l'information que je lui ai transmise. Par conséquent, je suppose que si, jugeant que je vous ai désobéi, vous songiez à m'en punir, Kubilaï se demanderait pourquoi.

— Goret effronté, petit-fils de la truie ! Me défiez-vous de vous châtier en agitant la menace d'une désapprobation du khakhan ?

Je gardai prudemment le silence. Ses yeux d'agate noire s'étaient encore durcis lorsqu'il prononça :

— Casez-vous cela bien en tête, Folo. Mon destin est entièrement lié à celui du khanat dont je suis le Premier

ministre et le vice-régent. Si je tentais la moindre action visant à le déstabiliser, je serais non seulement un traître mais un fieffé imbécile. Je désire par-dessus tout que Kubilaï s'empare du Yunnan, puis de l'empire Song et même, dans la foulée, du monde entier, si nous parvenons à le faire et si Allah y est favorable. Je ne vous réprimande nullement d'avoir découvert avant moi que cet imposteur Yi pouvait menacer les intérêts du khanat. Seulement, vous allez vous mettre une chose en tête. *Je suis le Premier ministre.* À ce titre, jamais je ne tolérerai de mes subordonnés la moindre désobéissance, la moindre défiance ni le plus petit manquement à leur loyauté. Je les tolère encore moins de la part d'un jeune étranger sans expérience, d'un méprisable chrétien qui, pour couronner le tout, joue les arrivistes pétris d'ambition !

Je commençai à répliquer avec colère :

— Je ne suis pas plus un étranger ici que..., mais il m'arrêta d'une main impérieuse.

— Je ne vous briserai pas irrémédiablement pour cette insubordination, dans la mesure où elle ne me dessert pas directement. Mais si d'aventure vous vous avisiez de poursuivre dans cette voie, Folo, je peux vous assurer que vous le regretterez assez pour ne plus jamais y revenir. Je me suis contenté, jusqu'à présent, de vous *dire* ce qu'était l'Enfer. Il semble que vous ayez besoin d'une démonstration plus concrète.

Sur quoi, se rendant compte que sa visiteuse était peut-être en train d'écouter, il baissa la voix.

— Quand je l'aurai décidé, je vous prodiguerai cette démonstration. Dehors, à présent. Et restez bien au large.

Je m'exécutai, mais sans m'éloigner trop pour le cas où le khakhan me rappellerait. Je sortis et traversai les jardins du palais en direction du Pavillon de l'Écho, sur la colline de Kara, histoire d'aérer mon esprit chamboulé. J'errai le long de la promenade décorée de mosaïque qui longeait le mur d'enceinte et tentai de faire le tri parmi les sujets de réflexion que je

m'étais choisis et ceux qui s'étaient ajoutés : les Yi du Yunnan, Narine et l'élue de son cœur disparue puis ressuscitée, les jumelles Buyantu et Biliktu devenues bien davantage que des sœurs l'une pour l'autre, et tout sauf loyales à mon égard...

Alors, comme si je n'avais pas eu assez à penser, un événement nouveau se produisit. Une voix murmura à mon oreille, en langue mongole :

— Ne te retourne pas. Ne bouge pas. Ne regarde pas.

Je m'immobilisai, pétrifié, m'attendant à sentir la lame pointue d'un poignard appliquée sur ma chair ou à entendre le sifflement d'une épée. Mais seule la voix reprit :

— Tremble, *Ferenghi*. Redoute la venue de ce que tu as mérité. Mais pas encore ; l'attente, la peur et l'incertitude font partie de ce qui t'attend.

Je venais de me rendre compte que la voix n'était pas aussi proche de mon oreille qu'elle en avait l'air. M'étant retourné sans voir personne alentour, je m'écriai d'un ton tranchant :

— Qu'ai-je mérité, au juste ? Que voulez-vous de moi ?

— Attends ma venue.

— La venue de qui ? Quand ?

La voix ne susurra que neuf mots supplémentaires avant de se taire. Neuf mots simples, plus effrayants qu'une menace franche et qui me donnèrent la chair de poule. Ce fut net, clair et définitif :

— Je surgirai lorsque tu t'y attendras le moins.

13

J'attendis un instant et, rien d'autre n'arrivant, je posai une ou deux questions de plus, lesquelles demeurèrent sans réponse. Je me ruai sur ma droite, courus sur la rotonde et atteignis la Porte de la Lune sans avoir vu quiconque, aussi refis-je un tour complet, sans succès. J'étais devant la seule issue à cette promenade circulaire ; je parcourus du regard les pentes de la colline de Kara. Çà et là, quelques dames et seigneurs prenaient l'air, évoluant seuls ou par couples sur les niveaux inférieurs du promontoire. Chacun d'entre eux aurait pu être la personne qui venait de m'aborder ; chacun aurait pu s'enfuir à cette distance, puis marcher d'un pas tranquille. Sauf si l'imprécateur s'y était pris autrement. L'allée pavée qui s'ouvrait devant la Porte de la Lune se divisait un peu plus bas en deux voies, dont l'une encerclait le pavillon par l'arrière en redescendant jusqu'au bas de la côte. Ou bien il n'avait pas quitté la rotonde, s'efforçant de maintenir entre nous la structure du bâtiment. Que je l'arpente en courant comme un dératé ou que j'y progresse à pas de loup, il était inutile de poursuivre ma recherche, aussi la suspendis-je et, pensif, m'arrêtai-je un instant devant l'entrée.

La voix, qui aurait aussi bien pu être masculine que féminine, pouvait appartenir à n'importe quelle personne ayant un grief contre moi. Dans la seule heure qui venait de s'écouler, trois voix m'avaient averti que j'allais avoir à « le regretter » : celle d'Ahmad, glaciale, celle plutôt courroucée de Buyantu, et celle, outragée, de Dame Chao. J'avais de surcroît de sérieuses raisons de penser que je ne m'étais pas fait un ami en la personne du ministre fuyard Pao, et rien ne certifiait qu'il avait quitté l'enceinte du palais. Il aurait encore fallu y ajouter, pour n'oublier personne parmi tous ceux que je me suis aliénés

depuis mon arrivée, le Maître Caresseur Ping : tous parlaient mongol, langue dans laquelle le chuchoteur m'avait menacé.

Ce n'était même pas encore tout ! Si cela se trouvait, l'hommasse qui rôdait aux abords du cabinet d'Ahmad pouvait penser que je l'avais reconnue et m'en tenir rigueur. On pouvait aussi imaginer que la femme de Chao lui avait raconté je ne sais quelle sornette au sujet de ma visite et l'avait braqué, lui aussi, contre moi. J'avais lourdement ironisé sur le compte de l'Astrologue de la Cour, un eunuque, or ceux-ci étaient connus pour leur caractère vindicatif. Tant que j'y étais, j'avais aussi fait remarquer à Kubilaï que la plupart de ses ministres étaient mal employés ; le mot pouvait leur être parvenu, et certains pouvaient avoir pris ombrage de ma remarque, jusqu'à me haïr mortellement.

Je promenai mon regard sur les toits en pagode des nombreux édifices du palais, comme si je cherchais à trouver dans le jaune de leurs tuiles le nom de celui qui m'avait si mystérieusement accosté, lorsque je vis un vaste nuage de fumée monter brusquement du bâtiment principal. Il était beaucoup trop dense pour provenir d'un brasero ou du four d'une cuisine, et trop soudain pour émaner de l'incendie d'une pièce. Cet épais nuage noir, qui semblait bouillonner en enflant, paraissait contenir des débris du bâtiment et du toit. Une fraction de seconde plus tard, le son de l'explosion me parvint tel un coup de tonnerre, assez puissant pour me faire dresser les cheveux sur la tête et soulever les pans de mon vêtement. Je vis tous les occupants de la colline se retourner en même temps que moi, et, l'instant d'après, tout le monde courait vers le bas de la pente pour se rapprocher du sinistre.

Je n'eus pas besoin de m'avancer beaucoup pour comprendre que l'explosion s'était produite dans mes appartements. Le salon de ma suite s'était désintégré, murs et toit pulvérisés. Il était à présent à ciel ouvert et à la vue de la foule qui s'amassait. Tout ce qui, à l'intérieur, n'avait pas été détruit par l'explosion brûlait. Le nuage noir de la déflagration initiale, intact, se tordait dans les convulsions de sa lente

expansion et commençait à s'étendre sur la ville, mais la densité des fumées de l'incendie était telle qu'elle maintenait les spectateurs à distance. Seul un petit nombre d'esclaves du palais entraient et sortaient précipitamment de la zone enfumée, transportant des seaux d'eau et les jetant sur les restes incandescents. L'un d'eux, m'ayant reconnu, lâcha le sien dès qu'il me vit et s'approcha de moi en courant d'un pas plutôt chancelant. Il était si noir de fumée et ses vêtements si roussis que je mis un moment à identifier Narine.

— Oh, mon maître, n'approchez surtout pas ! Ce qui s'est produit est terrible !

— Que s'est-il passé ? demandai-je. Mais je ne l'avais déjà que trop deviné.

— Ça, je n'en ai aucune idée, maître. J'étais endormi dans mon réduit quand soudain... *bismillah !* je me suis réveillé pataugeant dans l'herbe du jardin, les vêtements en flammes, au milieu d'un déluge de débris de mobilier qui retombaient autour de moi.

— Les filles ! hurlai-je d'une voix pressante. Qu'est-il arrivé aux filles ?

— *Mashallah,* maître, elles sont mortes, et de la plus horrible façon. Si ce n'est pas là l'œuvre d'un *djinn* vengeur, ce devait être l'attaque d'un dragon crachant le feu.

— J'en doute, hélas..., fis-je d'une voix misérable.

— Alors ce doit être un oiseau *rukh,* qui les a déchiquetées du bec et des serres, car les filles ne sont pas seulement mortes... leurs corps n'existent plus ! Elles ne sont plus qu'une bouillie éclaboussée sur ce qui reste de murs. Jumelles elles étaient dans la vie, jumelées elles sont parties dans la mort. Elles demeureront désormais inséparables, car nul ne peut identifier à qui a appartenu tel ou tel de leurs restes.

— *Bruto barabào,* haletai-je, consterné. Mais ceci n'est l'œuvre d'aucun *rukh, djinn* ou dragon, hélas... C'est bel et bien *moi* qui en suis le responsable.

— Et dire, maître, que vous m'avez un jour assuré que jamais vous ne pourriez tuer une femme.

— Cruel esclave ! criai-je. Cela n'avait rien de délibéré !

— Allez... Une erreur de jeunesse, ça arrive. Nous pouvons en attendant nous réjouir qu'elles n'aient pas eu d'animal de compagnie avec elles, chien, chat ou singe : la pauvre bête aurait été indissolublement mélangée avec elles dans l'au-delà.

J'avalai péniblement ma salive. Que ce fut ma faute ou la volonté de Dieu, la disparition de ces deux jolies jeunes femmes constituait une terrible perte. Mais je fus obligé d'admettre que, pour moi, elles étaient déjà perdues, à tout prendre. L'une d'elles, les deux peut-être, m'avaient trahi auprès de l'hostile Ahmad, et la pensée m'avait effleuré que Buyantu pouvait être l'imprécatrice du Pavillon de l'Écho. Il était clair, à présent, que ce n'avait pu être elle. Je sursautai lorsqu'une autre voix résonna dans mon oreille :

— Lamentable *mamzar*, qu'as-tu fait ?

Je me retournai. C'était l'Artificier de la Cour qui, ayant sans doute reconnu le bruit de ses productions, était accouru sur place.

— J'étais en train de tenter une expérience d'alchimie, maître Shi, avouai-je, contrit. Les filles auraient dû tout maintenir à feu doux, mais elles auront sans doute...

— Je te l'avais dit, siffla-t-il entre ses dents. La poudre inflammable n'est pas un jouet.

— À quoi bon *dire* les choses à Marco Polo ? Ce qu'il faudrait à présent, c'est les lui *montrer !* lâcha sèchement la voix du prince Chingkim, venu constater, en tant que *wang* de la ville, les ravages qui venaient d'y survenir.

— Je préférerais ne pas voir ça..., murmurai-je.

— Alors, ne regardez pas, maître, intervint Narine. Car voici le Maître des Funérailles du palais accompagné de ses

assistants. Ils viennent pour tenter de rassembler les morceaux des deux dépouilles.

L'incendie avait été noyé, il ne s'en dégageait plus désormais que des fumerolles dans des sifflements de vapeur. Badauds comme porteurs d'eau s'étaient dispersés, peu désireux de se trouver à proximité des macabres manœuvres auxquelles on allait devoir procéder. Je restai sur place, par respect pour les défuntes. J'étais entouré de Narine, demeuré pour me tenir compagnie, Chingkim, tenu, dans le cadre de ses fonctions, de veiller à ce que tout fût fait dans les règles, et maître Shi, désireux d'examiner les décombres pour prendre des notes utiles à son travail d'artificier.

Le Maître des Funérailles et ses assistants, vêtus de pourpre, bien qu'accoutumés à côtoyer la mort sous toutes ses formes, trouvèrent ce travail éprouvant. Après être venus se rendre compte de ce qui les attendait, ils se munirent de sacs de cuir noir, de spatules en bois et de tissus absorbants. Ainsi équipés et la figure déformée par le dégoût, ils arpentèrent ma suite et les jardins environnants, raclant, épongeant et ramassant ce qui avait besoin de l'être avant de le déposer dans les sacs. Lorsqu'ils en eurent fini, nous avançâmes tous quatre au milieu des ruines, sans nous y attarder tant l'odeur était insoutenable. Une puanteur chargée d'exhalaisons de fumée, de chair carbonisée, et même si ce n'est pas très élégant pour les deux jeunes et belles disparues, de relents putrides d'excréments, car je n'avais même pas laissé le temps aux filles, ce matin-là, d'aller aux toilettes.

— Pour avoir occasionné de tels dégâts, fit remarquer le Maître Artificier tandis que nous errions tristement dans le grand salon de mes appartements dévastés, le *huo-yao* devait être étroitement compressé à l'instant où il a pris feu.

— Il se trouvait à l'intérieur d'un pot en grès fermé d'un couvercle solide, maître Shi. J'ai donc bien du mal à comprendre comment une étincelle aurait pu entrer en contact avec lui.

— Il suffisait, pour qu'il explose, que le pot ait atteint une température suffisante, expliqua-t-il en me lançant un regard lourd de reproches. Il se trouvait dans un pot en grès, dis-tu ? Le grès semble avoir un potentiel explosif supérieur à celui de la noix de coco, et même de la plus solide canne à sucre. Alors, bien sûr, si les jeunes filles se trouvaient penchées à cet instant au-dessus...

Je m'éloignai, n'ayant aucune envie d'entendre parler de ce qui était arrivé à ces pauvres créatures. Dans un coin, je découvris à ma grande surprise un objet qui avait étonnamment résisté à l'explosion dans cette pièce ravagée. Ce n'était rien d'autre qu'un vase de porcelaine, mais il était intact, à l'exception de quelques fissures sur le haut, près de l'ouverture. C'est dans ce récipient que j'avais glissé la première mesure de *huo-yao* avant d'y verser de l'eau. La poudre, en séchant, s'était solidifiée en un agglomérat compact qui, remplissant l'intégralité du vase, l'avait préservé du sinistre.

— Regardez ça, maître Shi, fis-je en l'attrapant pour le lui montrer. Le *huo-yao* est capable de protéger aussi bien qu'il détruit.

— Tu as donc essayé de l'humecter, remarqua-t-il en examinant l'intérieur du vase. J'aurais pu te le prédire, que cela donnerait ce genre de mélange solide et inutile. Je crois même te l'avoir *déjà* dit, non ? *Ain davàr*, le prince a raison : décidément, personne ne peut rien te dire, à toi...

J'avais cessé d'écouter, m'éloignant de nouveau, car un vague souvenir m'était venu à l'esprit. Je sortis le vase dans le jardin et prélevai une pierre dans l'anneau blanc qui entourait un massif de fleurs afin de m'en servir de masse pour briser la porcelaine. Lorsque tous les fragments furent tombés, j'avais en main un lourd bloc gris de poudre solidifiée de la forme du vase. Tandis que je l'examinais, mon mince souvenir reprit forme. Je m'étais remémoré la fabrication de cette nourriture que les Mongols appellent *grut*. Cette façon qu'ont les Mongoles des plaines d'étaler du lait caillé en plein soleil et de le laisser sécher jusqu'à en faire un gâteau dur... Elles le réduisaient ensuite en

boulettes, qui se conservaient presque indéfiniment, jusqu'à ce qu'on les consomme en guise de ration d'urgence. Reprenant ma pierre, j'en martelai le bloc de *huo-yao* de manière à en détacher quelques morceaux de la taille et de l'aspect de crottes de souris, et, les ayant à leur tour passés en revue, je m'adressai au Maître Artificier, lui demandant d'une voix embarrassée :

— Maître Shi, pourriez-vous jeter un coup d'œil à ces fragments et me dire si je me trompe...

— C'est probablement le cas, fit-il avec un reniflement de mépris. Eh bien quoi ? Ce sont des merdes de souris !

— Pas du tout : ce sont des morceaux que j'ai prélevés de ce bloc de *huo-yao*. Sauf erreur de ma part, ces fragments semblent avoir conservé bien séparées les trois poudres qui le composent, dans les bonnes proportions. Aussi, étant à présent sèches, elles devraient prendre feu exactement comme si...

— *Yom mekhayeh !* s'écria-t-il d'une voix rauque, dans ce que je pris pour de l'hébreu.

Très lentement, avec une infinie douceur, il cueillit les échantillons sur ma paume, avant de laisser fuser à nouveau, mais en langue han cette fois, « *hao-jia-huo* », une expression d'ébahissement.

Il se mit soudain à arpenter avec fébrilité la chambre dévastée et ramassa par terre un morceau de bois encore incandescent sur lequel il souffla, les yeux écarquillés, avant de sortir en trombe en direction du jardin. Nous le suivîmes, le prince et moi (ce dernier s'exclamant : « Qu'y a-t-il encore ? Ça ne va tout de même pas recommencer ! »), et le rejoignîmes à temps pour le voir mettre en contact la braise avec les fragments, ce qui eut pour effet immédiat de les faire décoller dans un vif flamboiement accompagné d'un pétillement mousseux, comme s'ils avaient été conditionnés dans leur forme originelle de poudre.

— *Yom mekhayeh !* s'écria-t-il derechef, hors d'haleine.

Se tournant vers moi, les yeux exorbités, il ne put que murmurer : *« Bar mazel ! »* avant de s'adresser au prince en langue han :

— *Mu bu jian jie.*

— C'est un vieux proverbe, m'expliqua Chingkim. « L'œil ne peut voir ses propres cils. » Apparemment, vous venez de découvrir quelque chose de nouveau sur la poudre inflammable, que même le Maître Artificier ignorait, malgré sa longue expérience.

— C'est juste une idée qui m'est venue comme ça..., indiquai-je modestement.

Maître Shi, les yeux toujours agrandis comme des soucoupes, demeurait figé devant moi à me regarder, marmonnant des mots tels que « *khakhem* » et « *khalutz* ».

Il reprit alors, s'adressant à Chingkim :

— Mon prince, j'ignore si vous aviez l'intention de châtier cet imprudent *Ferenghi* pour les dommages et les catastrophes qu'il vient de provoquer, mais la Mishna nous enseigne qu'un bâtard doué de réflexion vaut mieux qu'un prêtre de haut rang qui prêche comme un perroquet. Si vous voulez mon avis, ce que vient de faire ce garçon vaut plus que n'importe quel nombre de domestiques ou de parcelles de palais.

— J'ignore ce qu'est la Mishna, maître Shi, grommela le prince, mais je ferai part de vos sentiments à mon royal père.

Il se tourna vers moi :

— Je t'emmène, Marco. Il m'avait envoyé te chercher juste au moment où a retenti le bruit de tonnerre de ton... œuvre. Je suis bien heureux de ne pas avoir à te transporter jusqu'à lui à la petite cuillère. Suis-moi.

— Marco, attaqua le khakhan sans préambule, je dois envoyer un messager à *l'orlok* Bayan, au Yunnan, pour l'informer des derniers événements qui ont eu lieu ici. On est en train de rédiger la missive que tu auras à lui remettre et qui

explique le rôle joué par le ministre Pao, tout en suggérant quelques mesures à prendre, à présent que les Yi ne possèdent plus d'allié dans la place. Donne cette lettre à Bayan, puis veille sur lui jusqu'à ce que la guerre soit achevée : tu auras alors l'insigne honneur de revenir m'annoncer que le Yunnan est enfin tombé dans notre escarcelle.

— Vous... m'envoyez à la guerre, Sire ? bredouillai-je, pas certain d'en avoir si envie que cela. C'est que... je n'ai aucune expérience en ce domaine.

— Tu l'acquerras ! Tout homme devrait partir en guerre au moins une fois dans sa vie... Sinon, comment pourrait-il prétendre avoir savouré toutes les expériences que propose une vie humaine ?

— Je pensais moins ici à la vie, Sire, qu'à la mort, justement.

Je ris, sans gaieté, il faut l'avouer.

— Tout homme doit mourir, trancha Kubilaï d'un ton catégorique. Certaines morts sont à tout prendre moins ignominieuses que d'autres. Préférerais-tu mourir comme ces employés décrépits qui s'affaiblissent jour après jour dans le cimetière d'une vieillesse tranquille ?

— Je n'ai pas peur, Sire. Mais imaginons que la guerre s'étire en longueur ? Ou qu'elle ne finisse *jamais ?*

Plus sèchement encore, il répliqua :

— Mieux vaut combattre pour une cause perdue que d'avoir à confesser un jour à ses petits-enfants qu'on n'a jamais osé combattre. *Vakh !*

Le prince Chingkim prit la parole.

— Je puis vous assurer, royal père, que ce Marco Polo ici présent n'esquiverait pour rien au monde quelque confrontation que ce soit. Seulement, tel que vous le voyez, il est sans doute un peu secoué par une récente calamité.

Chingkim entreprit de conter à Kubilaï la façon dont mes appartements venaient accidentellement – il insista sur le mot – d'être soufflés.

— Je vois... Te voici donc provisoirement privé de servantes et accessoirement des services plus féminins qu'elles pouvaient te rendre, dit-il, compatissant. Ma foi, tu vas voyager si rapidement vers le Yunnan que tu n'auras pas besoin de domestiques et tu seras si fatigué le soir que tu ne songeras qu'à dormir. Lorsque tu y seras, bien sûr, tu jouiras comme chacun de ta part de viols et de pillages. Choisis des esclaves pour te servir et des femmes pour te complaire. Agis en vrai Mongol !

— Oui, Sire, m'inclinai-je avec soumission.

Il se pencha en arrière et soupira lentement, comme s'il regrettait les heureux jours d'un temps révolu. Puis il murmura à voix haute, comme lisant dans ses souvenirs :

— Mon estimé grand-père Gengis était, dit-on, né un caillot de sang enserré dans son poing. Le chaman en déduisit qu'il aurait une destinée sanguinaire. Il donna raison à la prophétie. Je le revois en train de nous conter, à nous, ses petits-enfants : « Mes chers enfants, le plus grand plaisir que puisse éprouver un homme est d'occire ses ennemis, et puis, barbouillé de leur sang et empestant leur odeur, de violer leurs chastes épouses et leurs jeunes filles vierges. Il n'y a pas plus délectable sensation que de faire jaillir votre *jing-ye* dans une femme ou une très jeune fille qui hurle, pleure, se débat et vous maudit. » Ainsi s'exprimait Gengis khan, l'Immortel des Mongols.

— Je garderai cela bien présent à l'esprit, Sire. Il reporta son corps sur l'avant et ajouta :

— Tu as sans doute des préparatifs à faire pour ton départ. Sois aussi rapide que possible. Des éclaireurs sont déjà en route pour t'ouvrir la voie. Si, sur le chemin, tu as l'occasion de me dessiner des cartes des régions que tu traverses, comme toi et les tiens l'avez fait sur la route de la soie, je t'en serai reconnaissant, et ta récompense sera conséquente. Si, par ailleurs, les hasards du voyage te permettent d'appréhender le

fugitif Pao, je te donne toute latitude pour l'abattre ; de cela non plus tu n'auras pas à te plaindre. À présent, va et prépare-toi. Tu auras des coursiers rapides et une escorte sûre dès que tu seras prêt.

Au moins, pensais-je en regagnant ma suite fumante, cela aura l'avantage de me mettre hors d'atteinte de mes ennemis, qu'il s'agisse du *wali* Ahmad, de Dame Chao ou du Caresseur Ping. Mieux valait tomber au champ d'honneur que périr sous les coups d'un assaillant surgi dans mon dos.

L'Architecte de la Cour arpentait déjà mes appartements, murmurant pour lui-même et lançant des ordres à une équipe d'ouvriers déjà à pied d'œuvre pour remplacer les murs et le toit qui s'étaient effondrés. Par chance, la majeure partie de mes affaires se trouvaient dans ma chambre, laquelle n'avait pas été touchée. J'y trouvai Narine qui faisait brûler de l'encens pour purifier l'atmosphère. Je lui demandai de me préparer des vêtements adaptés au voyage et de faire un paquet léger des objets dont je pourrais avoir l'usage. Puis je rassemblai toutes les notes que j'avais prises depuis mon départ de Venise et les portai dans la chambre de mon père.

Il parut surpris lorsque je déposai le paquet sur une table près de lui, car il s'agissait d'une pile fort disparate de feuilles de papier de tailles variées, plus ou moins maculées, froissées et moisies. Très franchement, cela ne payait guère de mine.

— Je te serais obligé, père, d'adresser ces documents à oncle Marco de Constantinople, la prochaine fois que tu confieras des marchandises à la poste de la route de la soie, en lui demandant de bien vouloir les envoyer à marraine Fiordelisa pour qu'elle les garde en sûreté. Ces notes pourraient intéresser un cosmographe à l'avenir, pourvu qu'il parvienne à les déchiffrer et à les remettre en ordre. J'avais l'intention de le faire moi-même, mais je suis envoyé quelque part en mission urgente et ne sais si j'en reviendrai.

— En mission ? Où cela ?

En termes choisis et sombres, je lui exposai le dramatique enjeu de la mission, aussi fus-je sonné lorsque je l'entendis me répondre :

— Je t'envie. Je n'ai jamais eu cette chance. Tu devrais te réjouir de l'opportunité que t'offre Kubilaï. *Da novèlo tuto xe belo*[14]. Les Blancs qui ont pu voir combattre les Mongols sont rares ; ceux qui y ont survécu, plus encore.

— J'espère être dans ce cas, murmurai-je. Mais le fait de survivre n'est pas la seule chose qui m'intéresse, au vrai. J'ai déjà eu par le passé l'occasion d'expérimenter nombre de situations intéressantes, et j'avais l'intention d'en connaître bien d'autres, encore plus profitables...

— Voyons, Marco. À bonne faim, point de mauvais pain.

— Est-ce que tu sous-entends, père, que je devrais me *réjouir* d'aller perdre ainsi mon temps à la guerre ?

Réprobateur, il me rétorqua :

— Il est vrai que tu as été formé au commerce et que tu es issu d'une lignée de marchands. Mais il ne faut pas tout regarder d'un œil mercantile et se demander continuellement : « À quoi ceci est-il bon ? Combien cela vaut-il ? » Laisse donc cette philosophie poussiéreuse aux commerçants qui n'ont jamais mis le pied plus loin que le pas de leur échoppe. Toi, tu es allé au bout du monde. Il serait dommage que tu n'en reviennes qu'avec du profit, sans même une once de poésie !

— Cela me rappelle une chose, dis-je. J'ai réalisé une bonne affaire, hier. Puis-je emprunter une de tes servantes pour me rendre un service ?

J'envoyai la jeune femme au quartier des esclaves chercher cette femme turque nommée Mar-Janah, anciennement au service de Dame Chao Ku-an.

— Mar-Janah ? répéta mon père. Une Turque ?

---

[14] « Dans la nouveauté, tout est beau. »

— Oui, tu en as déjà entendu parler, fis-je. Nous en avons parlé, il y a peu.

Je lui contai toute l'histoire, dont il n'avait eu, il y avait fort longtemps, connaissance que du tout début.

— Quelle toile merveilleusement tissée ! s'exclama-t-il. Et dire qu'elle a fini par se démêler ! Dieu ne paie pas toujours ses dettes le dimanche.

Quelques instants plus tard, comme je l'avais moi-même fait la première fois, il ouvrit des yeux démesurés en voyant entrer dans la chambre une fort jolie femme, que je lui présentai.

— Ma maîtresse Chao n'en semble pas ravie, m'annonça-t-elle timidement, mais elle m'a signifié que j'étais maintenant votre esclave, maître Marco.

— Pour un temps très bref, précisai-je, attrapant dans ma bourse mon titre de propriété et le lui tendant. Voilà. Vous vous appartenez de nouveau pleinement, comme cela n'aurait jamais dû cesser d'être, et j'entends bien que, désormais, vous n'aurez plus jamais personne à appeler maître.

D'une main tremblante, elle se saisit du papier, tandis qu'elle essuyait de l'autre les larmes qui coulaient entre ses longs cils. Elle semblait avoir toutes les peines du monde à trouver ses mots.

— Maintenant, continuai-je, je n'en doute pas, la princesse Mar-Janah de Cappadoce pourrait se choisir, si elle le voulait, n'importe quel homme dans cette cour ou une autre. Mais si le cœur de Votre Altesse bat toujours pour Nar... pour Ali Baba, il vous attend dans ma chambre, au fond du couloir.

Elle esquissa la génuflexion d'un *ko-tou*, mais, lui prenant les mains, je la relevai et la tournai en direction de la porte en murmurant :

— Courez le rejoindre. Ce qu'elle fit.

Mon père suivit son départ d'un air approbateur, puis me demanda :

— Ne souhaitais-tu pas que Narine t'accompagne au Yunnan ?

— Non. Il a attendu cette femme pendant vingt ans, au moins. Marions-les dès que possible. Pourras-tu t'en occuper, père ?

— Bien sûr. Et j'offrirai à Narine en cadeau de mariage son propre certificat de propriété. Je veux dire, à Ali Baba. Car j'imagine qu'il vaudrait mieux nous habituer à lui témoigner le respect qu'il mérite, à présent qu'il va redevenir un homme libre, qui plus est l'époux d'une princesse.

— Avant qu'il ne soit entièrement libre, je ferais mieux d'aller réassurer qu'il a correctement préparé mes bagages. Je te dis donc adieu, mon père, au cas où je ne te reverrai pas, toi ou oncle Matteo, avant mon départ.

— Au revoir, Marco, et laisse-moi retirer ce que j'ai déclaré il y a un instant. Je me trompais. Tu ne *feras jamais* un bon commerçant. Tu viens à l'instant de libérer une esclave de grande valeur pour rien du tout.

— Mais, père, je l'avais eue gratuitement...

— Justement ! Quelle meilleure opportunité pour réaliser un bénéfice ? Tu ne l'as pas fait. Tu n'as même pas saisi l'occasion de convoquer la fanfare pour prononcer un discours grandiloquent appuyé de gestes théâtraux, la laissant t'embrasser et sangloter sur tes mains devant un auditoire fourni ému de ta libéralité, un scribe enregistrant la scène pour la postérité.

Sans distinguer la tendre ironie qui perçait sous ses paroles, je lui répliquai avec une pointe d'exaspération :

— Pour reprendre l'un de tes adages, père, tu allumes des torches pour compter des bouts de chandelle.

— Il n'est pas d'un bon marchand de galvauder ainsi des biens, encore moins sans s'en faire louer. Tu n'as décidément aucune idée de la valeur de rien... sauf peut-être pour une ou deux personnes. Je désespère de faire de toi un bon homme d'affaires. Mais tu pourrais devenir un poète acceptable... Allez, au revoir, Marco, mon fils, et reviens-moi sain et sauf.

Je devais revoir Mar-Janah une dernière fois. En effet, le lendemain matin, Narine et elle vinrent me souhaiter « *salââm aleikum* » avant mon départ et me remercier une fois encore de les avoir réunis. Ils s'étaient réveillés tôt pour être sûrs de ne pas me manquer et, à en juger par leurs yeux gonflés de sommeil et leur tête ébouriffée, il ne faisait guère de doute qu'ils avaient passé la nuit ensemble. Mais ils avaient aussi le sourire et l'air béat, et lorsqu'ils tentèrent de me décrire l'immense joie de leurs retrouvailles, ils le firent en termes aussi décousus qu'extasiés.

— C'était un peu comme si..., commença-t-il.

— Non, *totalement* comme si..., poursuivit-elle.

— Oui, c'était *vraiment* comme si..., corrigea-t-il, ces vingt ans qui nous avaient séparés... comme s'ils...

— Allons, allons, ris-je de bon cœur en entendant ces discours confus. Vous n'avez pourtant pas l'habitude, tous les deux, d'être d'aussi piètres conteurs !

Mar-Janah éclata de rire à son tour, avant de réussir à terminer la phrase :

— Comme si ces vingt ans n'avaient jamais existé.

— Et elle me trouve toujours beau ! s'exclama Narine. Quant à elle, elle est plus séduisante que jamais !

— Nous sommes tels deux tourtereaux qui découvrent l'amour, conclut-elle.

— J'en suis sincèrement heureux, fis-je.

Et bien qu'ils fussent tous deux âgés d'environ quarante-cinq ans et que j'eusse le sentiment qu'une histoire d'amour entre deux personnes de l'âge de mes parents était un peu déconcertante et ridicule, j'ajoutai :

— Je vous souhaite le bonheur éternel, jeunes amants.

Je comparus ensuite devant le khakhan, afin de récupérer la lettre qu'il me chargeait de remettre à *l'orlok* Bayan, et le trouvai en compagnie de trois visiteurs : le Maître Artificier que j'avais rencontré la veille, l'Astronome et l'Orfèvre de la Cour, que je n'avais pas revus depuis un moment. Tous trois semblaient nerveux, mais leurs yeux brillaient d'une étrange excitation.

— Ces gentilshommes aimeraient que tu emmènes au Yunnan quelque chose de leur fabrication.

— Nous n'avons pas fermé l'œil de la nuit, Marco, me déclara le Maître Artificier Shi. Depuis que tu as inventé le moyen de transporter aisément la fameuse poudre inflammable, nous nous sommes mis en tête de la voir utiliser au combat. J'ai passé la nuit à en humecter d'importantes quantités avant de les laisser sécher en blocs que j'ai émiettés en boulettes.

— *Et voila**. Pour ma part, j'ai fabriqué de nouveaux récipients pour les accueillir, dit à son tour l'orfèvre Boucher en dévoilant un globe de cuivre étincelant de la taille de sa tête. Maître Shi nous a raconté comment vous aviez détruit la moitié du palais avec un pot en grès.

— Pas la moitié du palais, me récriai-je. Tout juste...

— *Qu'importe* !* coupa-t-il avec impatience. Si un pot fermé par un couvercle a pu faire cela, nous avons pensé qu'un conditionnement encore plus solide autour de la poudre rendrait son explosion trois fois plus puissante. Nous avons opté pour du cuivre.

— Et suite à mes observations des orbites planétaires, enchaîna l'astronome Jamal ud-Din, j'ai estimé que le récipient devait être sphérique. Il pourra ainsi être jeté à la main ou à la

catapulte avec plus de précision et plus loin. On pourra même le faire rouler au milieu des rangs ennemis. Quant à sa forme, elle facilitera – si Dieu le veut ! – la dispersion des forces destructrices dans toutes les directions.

— J'ai donc forgé des boules sur le modèle de celle-ci, qui réunissent chacune deux hémisphères, poursuivit maître Boucher. Maître Shi les a remplies de ses boulettes de poudre, puis je les ai hermétiquement soudées. Plus rien, hormis leur force interne, ne peut désormais les briser. Mais si la chose se produit... *les diables se déchaînent* !*

— Vous et *l'orlok* Bayan, reprit maître Shi, serez les premiers à mettre à contribution le *huo-yao* sur un champ de bataille. Nous avons fabriqué une douzaine de ces boules explosives. Prends-les avec toi et laisse Bayan en faire usage à sa guise, elles devraient faire merveille.

— C'est bien ce qu'il me semble, fis-je. Mais comment les guerriers y mettront-ils le feu ?

— Tu vois cette corde en forme de mèche qui dépasse, ici ? Elle a été insérée avant la soudure des demi-sphères. Faite de coton entortillé autour d'un cœur de *huo-yao,* elle s'enflamme au contact d'un bâton d'encens incandescent et laisse dix longues secondes avant que l'étincelle entre en contact avec la charge intérieure.

— Aucun risque qu'elles explosent seules, au moins ? Je n'ai pas envie de dévaster un innocent caravansérail avant même d'arriver à destination.

— Pas de danger, assura maître Shi. Veille seulement, je t'en prie, à ne pas les laisser entre les mains d'une femme.

Puis il ajouta, pince-sans-rire :

— Ce n'est pas pour rien que, dans mon peuple, la prière matinale d'actions de grâces contient ces mots : « Béni sois-tu, Seigneur notre Dieu, Toi qui ne m'as point fait femme... »

— Vraiment ? fit maître Jamal, intéressé. Notre Coran dit sensiblement la même chose lorsqu'il affirme, dans sa quatrième sourate : « Les hommes ont autorité sur les femmes en raison des faveurs qu'Allah accorde à ceux-là sur celles-ci. »

J'inclinai à croire, pour ma part, que le manque de sommeil devait avoir entamé le potentiel de réflexion de ces vieillards : quel intérêt en effet d'engager à cet instant une discussion sur les mérites et les démérites des femmes ? Je coupai court en déclarant :

— C'est avec grand plaisir que je me chargerai de vos marchandises, messieurs, si tel est le souhait du khan Kubilaï.

Le khakhan fit un geste d'assentiment, et les trois courtisans s'empressèrent de sortir pour charger la douzaine de boules offensives sur mon convoi de chevaux de bât. Quand ils furent partis, Kubilaï me dit :

— Voici ma lettre à Bayan, scellée et accrochée à une chaîne que tu porteras à ton cou, sous tes vêtements. Voici également mon sauf-conduit jaune, l'équivalent de ce que tu avais vu porter par tes oncles. Mais tu n'auras pas à l'exhiber souvent, car je te dote en outre du *pai-tzu*, bien plus visible. Tu n'as qu'à le mettre sur ta poitrine ou l'attacher à ta selle : à sa vue, chacun dans ce royaume te fera le *ko-tou* et t'accordera hospitalité et service.

Ce *pai-tzu* était une plaque d'ivoire large comme la main et haute comme l'avant-bras, munie d'un anneau de sustentation en argent, incrustée de caractères dorés en alphabet mongol qui demandaient à tous de me faire bon accueil et de m'obéir, sous peine de déclencher le courroux du khakhan.

— De même, comme tu seras souvent amené à signer des bons de dépenses, des récépissés ou autres messages, j'ai fait graver par le Maître des Sceaux un *yin* personnel à ton intention, que voici.

C'était un petit bloc de pierre tendre, gris clair veiné de caractères rouge sang, un carré de six à sept centimètres de côté,

au dos arrondi pour faciliter sa prise en main. La face d'impression était délicatement sculptée, et Kubilaï me montra comment l'appuyer sur un coussinet imbibé d'encre pour l'apposer sur tout papier requérant ma signature. Jamais je n'aurais reconnu cette empreinte *a priori* comme *ma* signature, mais elle m'impressionna très favorablement, et j'émis les plus élogieux commentaires sur la finesse de l'ouvrage.

— Oui, c'est un bon sceau, et ce *yin* durera à jamais, précisa le khakhan. J'ai tenu à ce que Liu Shen-dao, notre Maître des Sceaux, te le grave dans ce marbre que les Han appellent « pierre de sang de poulet ». Quant à sa précision, maître Liu est expert au point de pouvoir inscrire une prière entière sur un seul cheveu humain.

Ainsi quittai-je Khanbalik pour le Yunnan, chargé, en sus de mes bagages, vêtements et autres nécessités, des douze boules de cuivre de poudre inflammable, de la lettre scellée pour *l'orlok* Bayan, de mon sauf-conduit et de la plaque qui le confirmait, le *pai-tzu*... Ainsi que de mon *yin* personnel, avec lequel je pourrais imprimer mon nom, si je le souhaitais, n'importe où dans Kithai. Voici à quoi il ressemblait, en caractères han, puisque je suis resté en possession de cet objet :

Je ne savais pas, en partant à la guerre, combien de temps il me restait à vivre. Mais comme l'avait prédit le khan Kubilaï, mon *yin,* lui, demeurerait à jamais, perpétuant mon nom pour l'éternité.

ТО-ВНОТ

14

La route qui menait de Khanbalik au site où opérait *l'orlok* Bayan était presque aussi longue que celle qui reliait Khanbalik à Kachgar. Mais mes deux éclaireurs et moi, peu chargés, progressions vite. Nous ne transportions que le strict équipement de voyage, sans ustensiles de cuisine ni nécessaire de campement, et les objets les plus lourds, les boules de cuivre chargées de poudre, avaient été répartis sur nos trois bêtes supplémentaires. Il s'agissait de montures rapides, non de chevaux de bât, aussi notre petite troupe était-elle en mesure d'avancer au pas de guerre des Mongols, alternant la marche et le petit galop. Dès que l'un des chevaux commençait à montrer des signes de fatigue, il nous suffisait de nous arrêter un instant au relais de poste le plus proche de la route ministérielle pour en avoir six nouveaux tout frais.

Lorsque Kubilaï avait évoqué les éclaireurs lancés sur son ordre au-devant de nous pour « ouvrir la route », je n'avais pas très bien compris de quoi il parlait. J'appris que l'on procédait toujours de la sorte lorsque le khakhan ou l'un de ses émissaires partait pour une longue traversée du pays. Ces envoyés informaient les gens, le long du trajet, de l'arrivée imminente du voyageur. Dès lors, chaque *wang de* chaque ville, chaque préfet et les anciens de chaque village étaient tenus de tout faire pour faciliter son passage. De fait, partout nous attendaient les meilleurs lits dans les hôtels les plus confortables, des cuisiniers émérites prêts à nous concocter les mets les plus fins, et l'on n'hésitait pas, s'il le fallait, à faire creuser de nouveaux puits à notre intention afin de nous pourvoir en eau fraîche dans les régions arides. Tout cela, bien sûr, nous permettait de voyager léger. Chaque nuit, nous étions honorés de la présence de femmes mises à notre disposition pour veiller à notre plaisir ; mais comme l'avait prédit Kubilaï, j'étais trop éreinté et irrité

par les longues heures passées en selle pour avoir envie d'en profiter. Je consacrais mes brefs moments de répit entre la table et le lit à prendre note des détails et des repères géographiques que j'avais pu remarquer durant notre journée de route.

Nous décrivions un arc descendant vers le sud-ouest de Khanbalik, et je ne saurais me rappeler combien de villages, de bourgades et de cités nous traversâmes, car nous n'y demeurions qu'une nuit. Il n'y en eut que deux de taille plus imposante. L'une était Xian, ex-capitale du premier empereur de ces contrées, que m'avait montrée le ministre de la Guerre Chao sur son immense carte. La ville avait considérablement décliné au fil des siècles et, bien qu'étant encore un carrefour de commerce prospère, elle ne possédait aucun des atours d'une cité impériale. L'autre ville d'une importance notable, Chengdu, était située au cœur de ce qu'on appelle le bassin Rouge, parce que la terre n'y est pas jaune, au contraire du reste de Kithai. C'était la capitale du Sichuan, son *wang* habitait un palais comparable en taille à l'immense « ville dans la ville » de Khanbalik. Le *wang* Magalai, l'un des fils de Kubilaï, m'aurait volontiers accueilli plus longtemps comme invité d'honneur, et je ne cache pas que je fus tenté moi-même d'y séjourner quelques jours. Mais, pénétré de la solennité de ma mission, je lui présentai mes excuses, que bien sûr il accepta, et ne passai qu'une nuit en sa compagnie.

Nous nous dirigeâmes ensuite plein ouest, vers cette région montagneuse de Kithai frontalière du Sichuan, de la province Song et des terres de To-Bhot. Notre pas fut ralenti par une longue ascension jusqu'à une côte abrupte. Les montagnes n'y étaient pas d'une hauteur aussi démesurée que celles du Pamir de Haute Tartarie. Elles étaient bien plus boisées par endroits et peu enneigées ; même en plein hiver, m'expliqua-t-on, il était rare que la neige recouvrît leurs flancs, excepté vers les cimes. Mais si ces reliefs n'atteignaient pas l'altitude de ceux que j'avais pu voir auparavant, leurs pentes étaient bien plus verticales. Hormis les surfaces boisées, c'étaient de monstrueux blocs dressés, séparés par de profondes ravines, étroites et sombres, qui avaient au moins un avantage : leur solidité. Nous n'avions

pas à redouter d'éventuelles avalanches, et je n'en entendis aucune résonner dans les environs. Les habitants appelaient leur région la terre des Quatre Rivières, car quatre petits cours d'eau étaient nommés ici le N'mai, le Nu, le Lankang et la Jin-sha. Ceux-ci, à en croire les riverains, s'élargissaient en aval et devenaient plus profonds, jusqu'à former les quatre fleuves les plus considérables de cette partie du monde, mieux connus sous les noms d'Irrawaddy, Salouen, Mékong et Yang-Tze Kiang. Les trois premiers, après avoir traversé le Yunnan, coulaient vers le sud ou le sud-est, à travers les terres tropicales de Champa. Le quatrième, le Yang-Tze (ou l'Énorme Rivière), voguait vers l'est jusqu'à la mer de Kithai.

Nous les traversâmes, mon escorte et moi, largement en amont des lieux où ils se séparaient en quatre fleuves parmi les hautes terres où les rivières sont encore formées d'une multitude de torrents, petits affluents qui n'ont pour la plupart pas de nom. Leurs eaux blanches et tumultueuses avaient, au fil des âges, creusé dans la montagne des gorges semblables à la trace d'un violent coup de cimeterre imprimé dans la roche par quelque *djinn* géant. Le seul chemin, le long de ces vertigineuses parois, était celui que les autochtones appelaient fièrement la route des Piliers.

Qualifier cette construction de route tenait sans doute de la plus parfaite exagération, mais elle était indéniablement perchée sur des piliers – pour être plus précis, sur des corbeaux ou des modillons, des poutres enfoncées et calées dans les fissures qui s'ouvraient le long des falaises, reliées par des planches et couvertes de plusieurs couches de terre battue mêlée de paille. On aurait aussi bien pu l'appeler la route des Rayonnages ou même la route des Aveugles, car j'en arpentai la plus grande partie les yeux fermés, m'en remettant à la sûreté de pied de mon imperturbable cheval et espérant qu'il était chaussé de ces sabots infaillibles (car ils ne glissent jamais) que l'on sculpte dans les cornes des fameux « moutons de Marco ». Que j'ouvrisse les yeux pour lancer un regard devant moi, derrière, au-dessus, en dessous ou de quelque côté que ce fût, j'en éprouvais instantanément le vertige. Vers l'amont comme

vers l'aval, l'œil rencontrait toujours le même spectacle : deux murs de roche grise convergeaient dans le lointain vers une étroite fissure brillante bordée de vert. En haut, il s'agissait d'un filet de ciel bordé d'arbres ; en bas, d'un ruisseau ourlé de mousse, en réalité une rivière qui s'écoulait à travers la forêt. Devant comme derrière moi, la route des Piliers semblait déjà trop fragile pour soutenir son propre poids. Alors, imaginer qu'elle puisse supporter un cavalier, et un convoi entier... D'un côté, la paroi menaçante, au ras de mon étrier, semblait guetter le moment de me déséquilibrer d'une violente poussée, de l'autre, sa jumelle, attirante, semblait si proche qu'on l'aurait volontiers touchée... au risque d'un plongeon mortel dans l'insondable abîme.

La seule chose peut-être encore plus étourdissante que la route des Piliers était le franchissement d'une gorge sur ce que les gens des montagnes appelaient, sans exagérer, les « ponts mous ». Ceux-ci, faits de planches et d'épaisses cordes de fibres de bambou, se balançaient au gré des vents qui ne cessaient de souffler dans la montagne. Leur tangage s'accentuait dès qu'un homme y posait le pied, et encore plus dès qu'il y attirait derrière lui sa monture ; durant la traversée, je suis sûr que même les chevaux fermaient les yeux.

Bien que les émissaires de Kubilaï aient fait le nécessaire pour que tous les habitants des montagnes soient avertis de notre arrivée et que nous ayons de ce fait toujours bénéficié du meilleur accueil de leur part, celui-ci n'était pas toujours de qualité royale. Dans ce paysage tourmenté, nous ne trouvâmes que rarement des lieux assez plats pour accueillir ne serait-ce qu'un village de huttes de bûcherons. Le plus souvent, nous passions la nuit dans l'une des niches creusées dans la falaise, aux endroits assez larges pour que des voyageurs cheminant en sens opposé puissent nous croiser. Là, de petits groupes d'hommes rudes, attendant notre venue, avaient édifié une tente en poils de yack pour que nous y passions la nuit. Ils avaient apporté un peu de viande ou abattu une chèvre des montagnes pour la faire cuire au feu du camp.

Je me souviens fort bien de notre première escale, dans le jour déclinant. Après nous avoir salués d'un *ko-tou,* les trois montagnards entreprirent de nous préparer le repas. Nous ne pouvions converser, car ils ne parlaient pas le mongol et s'exprimaient dans une langue différente du han. Ils firent un feu, y mirent à crépiter quelques côtelettes de chevrotain des montagnes (animal dont on tirait le précieux musc) et firent chauffer une marmite d'eau. Je remarquai qu'ils avaient utilisé pour le feu des branches d'arbres, qu'ils avaient dû avoir beaucoup de mal à récupérer en escaladant les falaises et qu'ils gardaient à côté d'eux un petit tas de tiges de bambou. Quand la viande fut cuite à point, l'obscurité était tombée, et tandis que deux hommes nous servaient, le troisième jeta l'une de ces tiges sur le brasier.

La viande de chevrotain était certes meilleure que l'habituel mouton ou même la chèvre des montagnes, mais ce qu'on nous servit avec était épouvantable. La pièce de viande me fut tendue en bloc, à charge pour moi d'y mordre à belles dents. Le seul ustensile fourni était un bol de bois peu profond dans lequel l'un des trois hommes me versa un thé vert fumant. Mais à peine avais-je eu le temps d'en avaler une ou deux gorgées qu'un autre me le prit poliment des mains pour y ajouter quelque chose. Tenant à la main un plateau de beurre de yack parsemé d'un certain nombre de poils, de peluches de tissu, d'une bonne dose de poussière de la route et strié des traces de doigts de ceux qui y avaient pioché auparavant, il en préleva de ses ongles noirs une portion qu'il jeta dans mon *cha* et l'y mélangea. Comme si le redoutable beurre n'était pas en lui-même assez répugnant, il ouvrit un infect sac de tissu et versa dans le bol une dose de ce qui ressemblait à de la sciure.

— *Tsampa,* annonça-t-il.

Tandis que je contemplais, abasourdi, ce brouet avec le dégoût qu'on imagine, il me montra comment il convenait de le consommer. Il trempa ses doigts sales dans mon bol et malaxa la sciure et le beurre jusqu'à obtenir une pâte semblable à de la cire molle qui finit par absorber tout le liquide qu'il contenait.

Ensuite, avant que je puisse bouger pour l'éviter, il préleva une boulette de cet amas tiède et crasseux, et le fourra dans ma bouche.

— *Tsampa,* confirma-t-il.

Je pus alors reconnaître, derrière l'amertume du thé vert et le goût rance du beurre de yack qui avait l'odeur du fromage, que ce qui semblait être de la sciure était de la farine d'orge. J'ignore comment j'aurais réussi à avaler cette bouchée s'il n'était survenu un événement qui me poussa à le faire séance tenante. Le feu de camp émit brusquement, en effet, un incroyable *bang !* et envoya dans l'obscurité un soudain bouquet d'étincelles, qui me fit engloutir d'un coup le contenu de ma bouche (et l'effet fut le même sur mes deux soldats d'escorte), tandis que le bruit résonnait dans les montagnes. Deux choses me vinrent alors à l'esprit. La première fut l'affreuse pensée que l'une des boules de cuivre que nous transportions avait trouvé le moyen de tomber dans le feu ; la seconde fut la réminiscence de la fameuse phrase : « Je surgirai lorsque tu t'y attendras le moins. »

Mais les hommes des montagnes, qui n'en pouvaient plus de rire en constatant notre saisissement, nous firent des gestes d'apaisement avant de nous expliquer ce qui venait de se produire. Saisissant l'une des tiges de bambou et la pointant sur le feu, ils se mirent à sauter à côté, en découvrant les dents et en grondant d'un air farouche. C'était assez clair. La montagne grouillait de tigres et de loups. Pour les maintenir à distance, on avait coutume de jeter dans les flammes, de temps à autre, une portion de bambou. La chaleur avait pour effet de mettre sous pression sa sève, jusqu'à ce que la vapeur fasse éclater celle-ci, un peu comme l'aurait fait une charge de poudre inflammable, ce qui provoquait un énorme fracas. Je n'eus aucun doute sur sa capacité à tenir les prédateurs en respect, et il me permit, somme toute, d'avaler l'horrible mixture appelée *tsampa*.

Plus tard, je finis par m'y habituer ; je n'y pris toutefois jamais plaisir, mais au moins ma répugnance avait disparu. Le corps humain a besoin d'une autre nourriture que la viande ou

le thé, et l'orge était la seule céréale qui poussait en ces contrées. La *tsampa* était fort nourrissante, bon marché et aisément transportable, ce qui était déjà beaucoup. On pouvait la rendre plus appétissante en la saupoudrant de sucre, de sel, à moins qu'on ne préférât l'assaisonner de vinaigre ou de sauce de haricots fermentes. Je n'en devins pas pour autant aussi friand que les autochtones, qui gardaient des boules de *tsampa* sous leurs vêtements toute la journée et toute la nuit pour la déguster au petit matin saturée de leur sueur salée ou en avaler un morceau dès qu'ils avaient un creux.

J'en appris aussi bien davantage au sujet de ce bambou appelé ici *zhu-gan*. À Khanbalik, je ne l'avais considéré que comme un agréable élément floral qui inspirait les peintures de Dame Chao ou du Maître de la Peinture sans Contour. Dans ces régions, il constituait un objet indispensable. Le *zhu-gan* poussait à l'état sauvage partout dans les basses terres, de la frontière entre Sichuan et Yunnan aux zones tropicales de Champa où il portait entre autres, suivant les dialectes locaux, les noms de *banwu*, de *mambu*. Il servait partout à bien d'autres usages que celui d'effrayer les tigres.

Le *zhu-gan* ressemble à nos roseaux et à nos joncs, du moins lorsqu'il en est encore au début de sa croissance et que son diamètre n'excède pas la largeur d'un doigt : il ne s'en différencie que par ses nœuds placés à intervalles réguliers telles des jointures, qui forment comme de petits murs dans sa structure interne qui délimitent des compartiments séparés. Pour éloigner les bêtes sauvages, il suffit de jeter au feu une section de bambou, entre deux nœuds intacts aux extrémités. Pour d'autres usages, on perce ces cloisons de façon à transformer le bambou en un long tube creux. Tant que le *zhu-gan* n'est pas plus épais que le doigt, on peut le couper facilement au couteau. Lorsqu'il a achevé sa croissance – le bambou peut pousser jusqu'à devenir aussi haut et gros que n'importe quel arbre –, il faut le scier, et l'on n'y parvient qu'à grand-peine car il est devenu aussi résistant que le fer. Mais qu'il soit grand ou petit, avec sa tige couleur d'or, le blanc délicat du léger renflement de ses anneaux et le vert tendre de

ses feuilles, le *zhu-gan* est une bien jolie plante. Un massif entier de bambous, lorsque ses frondaisons chatoyantes irradient sous les rayons du soleil, constitue un spectacle digne du pinceau de l'artiste.

Dans l'une des rares basses terres que nous eûmes à traverser dans cette région, nous arrivâmes dans un village où tout était fait de bambous : des bâtisses aux meubles, tout reposait exclusivement sur l'usage du *zhu-gan*. Ledit hameau, nommé Chieh-chieh, s'étendait dans une vallée où coulait l'une des innombrables rivières de cette contrée, laquelle se trouvait tapissée de champs de *zhu-gan :* le village semblait avoir poussé là en même temps que le reste. Ses maisons n'étaient faites que de ces tiges dorées : les murs reliaient entre eux des tiges grosses comme des bras, et certains segments plus épais servaient de poutres porteuses à des toits constitués de demi-troncs évidés placés les uns sur les autres, telles des tuiles. À l'intérieur des maisons, tables, lits et nattes étaient faits de minces fibres de bambou tressées, tout comme de plus petits objets comme les boîtes, les cages à oiseaux et les paniers.

La rivière étant entourée de vastes marécages, Chieh-chieh était situé un peu à l'écart de celle-ci, mais son eau était transportée jusqu'au village par un tuyau formé de gros morceaux de bambou emboîtés, de section aussi large qu'un torse humain. L'eau se déversait sur la place principale dans un abreuvoir de *zhu-gan* de la taille d'un demi-rondin. Les garçons et les filles du village venaient y puiser l'eau dans des pots, des seaux et des bouteilles faits de sections de bambou de différentes tailles. Dans les habitations, les femmes utilisaient des échardes de tige en guise d'aiguilles, et des fibres comme fil. Les hommes de la communauté en avaient tiré leurs arcs et leurs flèches, transportées dans un carquois de la même plante. Leurs bateaux de pêche, depuis les mâts jusqu'aux voiles, provenaient également de l'irremplaçable *zhu-gan,* et si le chef du village avait peu à écrire, nul doute que les rares mots qu'il avait à calligraphier l'étaient à l'aide d'un pinceau de bambou, sur un papier fait de pulpe de la plante grattée au cœur des tiges

et conservé sous forme de rouleaux dans des vases... faits dans le même matériau !

Notre repas du soir nous fut bien sûr servi dans des bols de bambou, avec des baguettes de la même plante, et, parmi les mets qui nous furent proposés, outre du poisson fraîchement péché dans des filets de bambou et frit sur un feu de copeaux de bambou, nous pûmes savourer de succulentes jeunes pousses de *zhu-gan* mijotées à feu doux, d'autres marinées au vinaigre en guise de condiments, d'autres encore, sucrées, faisaient office de dessert. Aucun d'entre nous n'était ni malade, ni blessé, mais l'eussions-nous été qu'on nous aurait soigné au *tang-zhu,* la sève qui suinte des joints du bambou quand il arrive à maturité, dont les vertus médicinales sont nombreuses.

C'est un Wu, le vieux chef du village de Chieh-chieh, qui m'enseigna tout cela. Il était en effet le seul à connaître le mongol, et nous discutâmes tous deux longuement, tandis que mes gardes du corps, fatigués de nous écouter, allaient rejoindre l'un après l'autre les chambres qu'on leur avait allouées. Nous finîmes par être interrompus, le vieux Wu et moi, par une jeune fille qui fit irruption dans la pièce aux murs de bambou où nous étions allongés sur des nattes de ce végétal. Ce qu'elle émit ressemblait à une complainte.

— Elle aimerait savoir quand vous irez vous coucher, m'expliqua l'ancien. Premier choix féminin de Chieh-chieh, elle a été désignée entre toutes pour rendre mémorable votre nuit parmi nous, et il lui tarde de s'y mettre.

— Très hospitalier de sa part, dis-je, en la détaillant avec circonspection.

Les habitants de la terre des Quatre Rivières, hommes ou femmes, portaient tous des vêtements informes : sur la tête, un chapeau qui ressemblait à une cosse de haricot, sur le corps, des robes, des écharpes et des châles empilés en couches successives des épaules jusqu'aux pieds, et à ces derniers de lourdes et peu élégantes bottes aux pointes relevées. Tous ces habits étaient rayés de bandes de deux couleurs, chaque village ayant les

siennes, de sorte qu'un « étranger » venant du village situé un peu plus bas sur la route pouvait aisément être reconnu comme tel. Les couleurs étaient toujours sombres, celles de Chieh-chieh, par exemple, étaient le marron et le gris, pour que la crasse ne s'y voie pas trop. Dans ces villages de montagne, ce type de tenue permettait de se fondre dans le paysage, ce qui pouvait avoir son utilité, pour la chasse ou pour se dissimuler. Mais ici, sur ce brillant environnement de bambou vert et or, elle heurtait le regard.

Les autochtones des deux sexes portaient sensiblement le même accoutrement et arboraient le même visage imberbe aux traits plats et au teint brun rouge. Il leur fallait donc – ne serait-ce que pour s'y reconnaître eux-mêmes, pensai-je – une marque distinctive visible. Aussi les femmes portaient-elles des bandes verticales, celles de leurs homologues masculins étant horizontales. Pour l'étranger que j'étais, qui ignorais cette subtilité vestimentaire, le seul moyen de les identifier était d'attendre qu'ils ôtent leur couvre-chef en forme de cosse. Les hommes arboraient généralement un crâne rasé et un anneau d'or ou d'argent à l'oreille gauche, tandis que la tête des femmes était hérissée d'une multitude de fines tresses, au nombre, pour être précis, de cent huit, comme la quantité de livres du *Kandjur*, l'ouvrage sacré des bouddhistes qu'ils étaient tous.

Mon voyage n'ayant pas été éprouvant ce jour-là et la beauté de ce village de bambou m'ayant apaisé, je me sentis d'humeur à considérer avec curiosité les autres preuves de féminité que pouvait receler cette demoiselle, sous ses piètres atours. Je notai qu'elle portait un bijou : une chaîne pendue à son cou, à laquelle était suspendue une tintinnabulante rangée de pièces d'argent. Pensant qu'il devait aussi y en avoir cent huit, j'interrogeai le vieux Wu :

— Lorsque vous qualifiez cette femme de « premier choix du village », vous faites allusion à sa richesse ou à sa piété ?

— Ni l'un ni l'autre, commenta-t-il. Les pièces que vous pouvez voir attestent seulement de l'attractivité de ses charmes.

— Vraiment ? fis-je, la fixant du regard.

Si son collier était en effet attrayant, il n'ajoutait hélas pas grand-chose à son charme.

— Chez nous, précisa-t-il, c'est à la jeune fille qui aura le plus d'amants : qu'ils soient de son village, de ceux des environs, ou de passage, commerçant ou autre. Chacun de ceux avec lesquels elle couche lui donne une pièce en souvenir. Aussi, celle qui, grâce à sa collection de pièces, peut attester avoir attiré et satisfait le plus grand nombre d'hommes est considérée comme prééminente.

— Vous voulez dire qu'elle est réprouvée et mise à l'écart, je suppose ?

— Pas du tout, elle est mise en valeur, au contraire ! Dès qu'elle sera en âge de se marier et de s'établir, elle n'aura que l'embarras du choix parmi de nombreux prétendants désireux d'emporter sa main.

— Laquelle demeurera sans doute, en l'occurrence, la partie de son corps ayant le moins servi, persiflai-je, un tantinet scandalisé. Dans les pays civilisés, un homme épouse justement une vierge, sachant qu'elle n'aura appartenu à personne avant lui.

— Oui, c'est à peu près la seule chose qu'elle est sûre d'apporter, d'ailleurs..., lâcha le vieux Wu, reniflant d'un air méprisant. Ce que risque un tel homme, c'est tout au plus attraper un poisson moins chaud que celui que tu as eu à dîner. Alors que celui qui épouse l'une de nos femmes a d'abondantes preuves de son attrait, de son expérience et de ses talents. Il obtient en même temps, et ce n'est pas négligeable, une assez coquette dot en pièces d'argent. Et cette jeune femme serait des plus désireuse d'ajouter une des tiennes à sa chaîne, n'en ayant encore jamais reçu de la part d'un *Ferenghi.*

Je n'éprouvais aucune aversion de principe pour les femmes non vierges, et il aurait pu être assez instructif de coucher avec un spécimen qui avait de telles références. Mais la jeune femme

était regrettablement quelconque, et je n'étais pas décidé à ne représenter qu'une pièce de plus à son cou. Aussi marmonnai-je une vague excuse à propos de pèlerinage, laissant entendre que j'étais tenu par un vœu de chasteté propre à ma religion de *Ferenghi*. Je la gratifiai d'une pièce pour compenser ma résistance à ses charmes et m'escamotai vers mon lit. Ce châlit tissé en fibres de bambou était extrêmement confortable, mais rien qu'avec moi dedans, il grinça toute la nuit ; il aurait certainement réveillé tout le village si j'avais eu recours aux services du premier choix féminin de Chieh-chieh. J'en déduisis qu'en dépit de l'universel intérêt qu'il pouvait présenter pour l'espèce humaine, le *zhu-gan* n'était pas forcément approprié à tous les usages.

15

Mes cavaliers d'escorte et moi-même avancions entre montagnes, ravines et vallées, parfois perchés sur les hauteurs escarpées de la route des Piliers, parfois au creux des basses terres couvertes de brillantes étendues de *zhu-gan*. Le paysage ne s'était guère modifié, mais nous sûmes que nous avions atteint les hauts plateaux du To-Bhot dès que les gens commencèrent à nous saluer en se découvrant, en se grattant l'oreille droite et en se massant la hanche gauche. Cette façon absurde de saluer, qui signifiait que le vis-à-vis ne vous souhaitait aucun mal et n'avait l'intention de vous nuire ni en actes, ni en paroles, était caractéristique des peuples Drok et Bho. Il s'agissait en réalité du même peuple, mais on appelait Drok les nomades, Bho les sédentaires. Les Drok, chasseurs et éleveurs, vivaient un peu à la façon des Mongols des plaines. Ils ne s'en différenciaient que par l'apparence de leurs tentes, lesquelles étaient noires et non jaunes, dont les murs n'étaient pas faits de lattes de bois entrelacées, comme c'est le cas des yourtes. La tente drok tend ses parois autour de piquets fichés dans le sol, et son toit est soutenu par des cordes fixées à de longues perches, elles-mêmes maintenues par d'autres cordes chevillées en terre sur l'arrière. Elles ressemblent ainsi à de grosses araignées noires *karakurt*, blotties et recroquevillées entre leurs minces et hautes pattes.

Bien que regroupés en petites communautés, les Bho, marchands ou agriculteurs, étaient encore bien moins confortablement installés que leurs cousins Drok. Ils avaient tapi leurs villes et leurs villages au creux des fissures de très hautes falaises, ce qui les avait obligés à bâtir leurs habitations littéralement les unes *sur* les autres. C'était contraire à ce que je connaissais de la religion bouddhiste, laquelle considère la tête comme le siège de l'âme, de sorte que jamais une mère n'osera

gifler son enfant. Pourtant, les Bho vivaient ici en déversant sans vergogne leurs déchets, restes et excréments sur le toit des voisins du dessous, quand ce n'était pas directement sur leur tête. Cette obsession de bâtir le plus possible en hauteur remontait aux temps lointains où les Bho révéraient une divinité nommée Amnyi Machen, le « Vieil Homme Paon ». Comme il était censé habiter sur les cimes des plus hauts pics, tous s'évertuaient à résider le plus près possible de lui.

Mais, à présent que tous les Bho étaient devenus bouddhistes, en haut de chacune de leurs communautés trônait une lamaserie, appelée par ses habitants *potala*. La dernière syllabe, *la,* signifiait montagne, les deux premières, *pota,* correspondaient à la prononciation par le peuple Bho du nom Bouddha. Je ne ferai pas de jeu de mots grivois, je vous rassure, sur le mot vénitien *pota,* dont l'indécente acception est sans objet ici. Il n'est vraiment pas besoin *d'inventer* des motifs de moquerie des Bho et de leur religion. Le *potala* étant le bâtiment le plus élevé et le plus populeux dans toutes les communautés, les moines et les prêtres locaux, ici nommés « lamas » et « trapas », défèquaient copieusement, par la force des choses, sur la congrégation laïque installée plus bas. Mais je devais bientôt découvrir que le bouddhisme, ici dans sa forme locale de « potaïsme », était lamentablement perverti par de plus étranges folies.

Une ville Bho pouvait sembler, de loin, tout à fait charmante, du moins quand on l'admirait à travers un paysage de ces immenses pavots bleus et jaunes uniques au To-Bhot, lorsque les saules pleureurs (appelés ici « cheveux du *potala* ») pendaient dans leur floraison dorée et que le ciel bleu clair était moucheté des taches roses et noires des bouvreuils et des corbeaux. Toute ville à flanc de falaise ressemblait à un fatras de maisons qui ne se distinguaient de la roche que par la fumée qui suintait de leurs étroites fenêtres – curieuses, d'ailleurs, car plus larges au sommet qu'à la base. Ce fouillis était lui-même dominé par l'enchevêtrement, encore plus désordonné si possible, du *potala,* avec ses tourelles, ses toits dorés, ses promenades et ses cages d'escaliers extérieures, pavoisées de fanions multicolores

qui battaient au vent et grouillaient de trapas aux robes sombres qui arpentaient posément les terrasses. Mais, dès que l'on s'approchait, ce qui nous avait paru dans le lointain plutôt avenant, serein, presque baigné d'une atmosphère de sainteté, se révélait terriblement laid, torpide et misérable.

Les pittoresques petites fenêtres de ces demeures ne s'ouvraient qu'à leurs étages supérieurs, afin de dominer l'épouvantable puanteur des rues en contrebas. La population locale semblait, de prime abord, constituée presque exclusivement de chèvres errantes, de volailles et de mastiffs jaunes, ce qui expliquait, nous sembla-t-il, l'épaisse couche d'excréments qui couvrait les allées étroites, sinueuses et pentues. Mais dès que nous commençâmes à rencontrer les habitants, il nous parut regrettable de ne pouvoir nous contenter des animaux qui, à tout prendre, demeuraient plus propres : en effet, lorsque ces gens nous saluèrent en tirant la langue, nous constatâmes que celle-ci était la seule partie de leur corps à n'être pas incrustée de crasse. Ils étaient vêtus de robes aussi sales que celles de leurs compatriotes des basses terres, et si certains motifs, sur ce piteux tissu, permettaient de différencier hommes et femmes, je ne parvins pas à les distinguer. Il y avait là en réalité bien plus de femmes que d'hommes ; si je pus m'en rendre compte, ce n'est qu'en constatant que ces derniers prenaient la peine d'ouvrir leurs robes avant d'uriner dans les rues, les femmes se contentant de s'accroupir. Elles ne portaient donc rien sous les leurs, du moins je me pris à l'espérer. Parfois, un amas d'excréments plus massif que les autres remuait faiblement, et la réalité s'imposait, terrible : il s'agissait d'un être humain allongé et moribond, le plus souvent une personne âgée.

Mes cavaliers d'escorte mongols me confièrent que, dans les temps anciens, les Bho avaient l'habitude de manger le corps de leurs vieillards décédés au prétexte que les morts ne pouvaient rêver d'une meilleure place dans l'au-delà que le gosier de leurs congénères. Ils n'avaient abandonné cette pratique que lorsque le potaïsme s'était imposé, Pota-Bouddha n'appréciant guère que l'on consommât de la viande. Seul témoignage de cette

ancienne coutume, les familles conservaient les crânes de leurs morts soit pour boire dedans comme dans des bols, soit comme petits tambours : les disparus pouvaient ainsi continuer à partager leurs repas de fête et à apprécier la musique. Les Bho se contentaient désormais, pour inhumer leurs morts, de l'une des quatre méthodes suivantes. Parfois, ils brûlaient leur dépouille au sommet d'une montagne ; ou bien ils les abandonnaient là-haut aux oiseaux de proie ; ou encore ils les jetaient dans les rivières ou les étangs d'où ils tiraient leur eau potable, à moins qu'ils ne découpent leurs cadavres pour les distribuer aux chiens. Cette dernière méthode était la plus usitée, car elle hâtait la disparition des chairs. Or, durant tout le temps qu'il leur fallait pour disparaître, l'âme du défunt errait, abandonnée dans une sorte de purgatoire situé entre leur mort, ici, et leur future renaissance ailleurs. Les corps des plus pauvres étaient simplement jetés en pâture aux cabots des rues, tandis que ceux des plus riches étaient acheminés vers des lamaseries où l'on gardait dans des niches des mastiffs consacrés.

Ces pratiques expliquaient le nombre incroyable de vautours nécrophages, de corbeaux, de pies voleuses et de chiens qui voletaient et grouillaient un peu partout, mais elles induisaient également, à l'évidence, une mortalité supérieure à ce qu'elle aurait dû être. Les chiens étaient si nombreux que, souvent, ils devenaient enragés ; ils avaient non seulement une fâcheuse tendance à s'attaquer les uns les autres, mais aussi à mordre sauvagement les hommes, qui mouraient plus souvent de l'infection consécutive à ces morsures que des maladies putrides engendrées par la misère noire dans laquelle ils vivaient. Il arrivait que ces amas humains laissés à même le sol ne se contentent pas de remuer faiblement : on les voyait, secoués de spasmes, se contorsionner en hurlant à la mort tels des chiens, dans les terribles souffrances de l'agonie qui les consumait.

N'ayant, d'une part, aucune envie de me faire mordre à mon tour et m'acheminant, d'autre part, vers une zone de guerre, j'eus soin de me procurer un arc et des flèches, et me mis à

exercer mon adresse et la vigueur de mon bras sur tous les chiens errants qui passaient à portée de mon tir. Cela m'attira des regards noirs de la part des moines et des laïcs potaïstes que je croisai, lesquels préféraient sans doute voir des gens mourir pour rien que d'autres tuer pour d'utiles raisons. Quoi qu'il en soit, comme j'étais porteur de la plaque du khakhan, nul n'osa manifester sa désapprobation au-delà de quelques airs courroucés et de vagues grommellements scandalisés. Je pus donc acquérir une certaine aisance dans le maniement tant des flèches à tête large qu'à tête étroite, et ce séjour sur cette terre misérable me permit au moins de m'améliorer dans ce domaine. Car, par ailleurs, je doutais que l'on pût y progresser en quoi que ce fût.

Dès que nous arrivions dans un village Bho, mes cavaliers d'escorte et moi-même grimpions aussi vite que possible au sommet du *potala* local, où l'on recevait les invités d'honneur, cet endroit étant le plus confortable qu'on pût leur proposer. Cela signifiait simplement que nous n'aurions pas à recevoir d'excréments sur la tête – encore que, même si cela s'était produit, cela n'aurait guère accru la saleté des chambres, des lits et de la nourriture auxquels nous avions accès. Avant de quitter Kithai, j'avais entendu un gentilhomme han citer un dicton quelque peu méprisant de son peuple selon lequel « les trois principaux produits locaux du To-Bhot sont les lamas, les femmes et les chiens ». J'étais à présent bien obligé de le croire ! Il était évident que la forte proportion de femmes dans les rues du village bas était due au fait qu'environ un tiers des hommes entraient dans les ordres et allaient résider dans une lamaserie. Ayant eu l'occasion de voir de près des femmes Bho, j'avoue qu'il m'était difficile de les blâmer de prendre ainsi la fuite, mais pour moi, s'ils fuyaient, c'était au moins pour vivre une existence meilleure, non pour être embaumés vivants...

En pénétrant dans la cour d'un *potala,* nous étions d'emblée accueillis par la triple rumeur du grincement ronronnant des moulins à prières, du claquement au vent des drapeaux de prière et du cliquetis des os de prière. Puis venaient les grondements des farouches mastiffs jaunes du To-Bhot qui, en

ces endroits, étaient accrochés aux murs par des chaînes. Le long de ces murs, dans la moindre niche fumait un bâton d'encens ou de genévrier enflammé, mais leur parfum peinait à masquer les miasmes envahissants des feux de bouses de yack et les exhalaisons fétides du beurre de yack. Après les bruits et les odeurs, nous avions droit à l'approche tranquille d'un grand nombre de moines et de prêtres qui convergeaient vers nous paumes offertes, les bras chargés de la traditionnelle *khata,* une écharpe de soie bleu pâle avec laquelle – de préférence à l'habitude de tirer la langue – tout Bho de classe élevée salue une personnalité de rang égal ou supérieur. Ils s'adressaient à moi en me donnant le titre de *Kungô,* « Votre Altesse », et je ne manquais pas, de mon côté, d'honorer les lamas du titre de *Kundtin,* « Votre Présence », et les trapas de celui de *Rimpoche,* « Très Précieux », bien que le fait de devoir les distinguer d'aussi honorifiques mensonges m'écœurât quelque peu. Ils n'avaient en effet rien de si précieux. Leurs robes, à l'origine d'un rouge safran éclatant, sans doute assez dignes de leur état ecclésiastique, s'étaient obscurcies de la crasse accumulée au fil des années. Leurs visages, leurs mains et leurs crânes rasés étaient constellés de zones brunâtres dues à la sève de plante dont ils badigeonnaient leurs plaies et leurs maladies de peau. Leur menton et leurs joues luisaient du beurre de yack dont ils avaient coutume de tartiner tout ce qu'ils mangeaient.

La nourriture qu'on nous servait dans les lamaseries était essentiellement d'origine végétale, comme l'exige la religion potaïque : de la *tsampa,* des orties bouillies, des fougères, auxquelles s'ajoutaient les tiges rose vif, gluantes et filandreuses, d'une étrange plante que je ne connaissais pas. Je soupçonnai les saints hommes de ne la consommer que parce qu'elle colorait des jours durant leur urine en rose et que le filet qui en résultait devait remplir le peuple du dessous d'une crainte aussi respectueuse qu'admirative. Mais les Bho composaient sans vergogne avec l'interdiction de leur religion quant à la consommation de viande. S'ils ne sacrifiaient pas les volailles ni le bétail domestique, ils autorisaient la chasse aux faisans et aux antilopes. Aussi lamas et trapas nous servirent-ils

assez souvent cette viande, comme pour leur donner le prétexte d'en consommer en même temps que nous. N'allez surtout pas croire que je stigmatise ici juste pour le plaisir une austérité religieuse hypocrite. L'un des lamas, qu'on m'avait présenté comme un « saint parmi les saints », tenait sa réputation du fait qu'il ne subsistait que de l'absorption quotidienne de quelques bols de thé, à l'exclusion de toute autre forme de nourriture. Sceptique, je gardai un œil sur lui, pour découvrir un beau matin que les prétendues feuilles de *cha* qu'il faisait tremper dans son bol n'étaient autre que des lambeaux de viande séchée qui avaient l'aspect du thé.

Copieux et peu potaïques, ces plats occasionnels ne ressemblaient jamais à grand-chose. En tant qu'invités d'honneur, nous étions régulièrement conviés à manger dans le « hall de chant » du *potala*. Nos repas étaient ainsi bercés des plaintes lugubres et monotones de douzaines de moines qui chantaient, tambourinaient sur des crânes évidés et faisaient cliqueter des os de prière. Outre les plats sur lesquels les mets étaient disposés et les bols dans lesquels on les mangeait, la table du banquet était garnie d'un nombre impressionnant de crachoirs, que les saints hommes avaient soin d'alimenter jusqu'à les remplir à ras bord. Un peu partout dans le hall s'élevaient des statues du Bouddha, environnées de nombreux disciples dévots et de non moins nombreux démons ennemis. Chacune de ces statues luisait dans la pénombre, barbouillée qu'elle était du sempiternel beurre de yack. Alors que nous autres chrétiens eussions simplement déposé une bougie allumée auprès de la statue d'un saint, les Bho aimaient à enduire les leurs de beurre de yack, et les épaisses couches dont elles étaient recouvertes exhalaient une terrible odeur de rance. J'ignore si le Bouddha et ses compagnons appréciaient cette onction, mais je peux vous affirmer que la vermine locale, elle, en raffolait. Même lorsque le hall était rempli de convives et de chanteurs bruyants, je pouvais entendre les couinements des souris et des rats – sans compter les cafards, mille-pattes et Dieu sait quoi encore – qui galopaient et fourrageaient du haut en bas desdites statues. Ce qui était cependant et sans conteste

le plus nauséabond, c'est ce sur quoi nous étions assis, nos hôtes et nous. Au début, j'avais pris cela pour une sorte d'estrade basse, bâtie au-dessus du sol. Cependant, l'ayant sentie sous mes pieds quelque peu spongieuse, je fis une furtive investigation pour savoir de quoi elle était constituée, et je découvris que nous étions installés sur un monceau de déchets alimentaires affaissés qui résultait de l'accumulation de restes souillés couverts de bave jetés par les saints hommes lors de leurs repas, au fil des décennies, ou peut-être des siècles passés.

Lorsque leurs bouches n'étaient point occupées à mastiquer ou à faire autre chose, les moines chantaient continuellement, tous en chœur et à pleins poumons, ou seuls, dans un sourd murmure. L'un de leurs chants clamait en substance : « *Lha so so, khi ho ho* », ce qui veut plus ou moins dire : « Approchez, vous, les dieux, et fuyez, vous, les démons ! » Un autre, plus court, disait simplement : « *Lha gyelo* », « Les dieux sont victorieux ! » Mais le chant qu'on entendait partout au To-Bhot, le chant universel et sempiternellement répété, résonnait ainsi : « *Om mani padme hum.* » Les syllabes d'introduction et de conclusion étaient articulées en voix de gorge, de façon sourde et caverneuse : « *O-o-o-om* » et « *hu-u-u-um* », et ne constituaient que deux variantes de notre *Amen* latin. Les deux autres mots désignaient, au sens le plus littéral : « le joyau dans le lotus », avec la signification du vocabulaire sexuel des Han. En d'autres termes, ces saints hommes psalmodiaient en substance : « .*Amen*, le pénis dans le vagin ! *Amen !* »

Il est indéniable que le taoïsme, l'une des religions han qui prévalaient à Kithai, dont le nom signifie la Voie, est en connexion parfaitement assumée avec le sexe. Dans la théologie taoïste, ce qui est d'essence mâle est *yang*, l'essence femelle est *yin*. Cette dualité caractérise tout ce qui existe dans l'univers, dans tous les domaines, matériel, intangible ou spirituel. Ces éléments sont soit distincts et opposés comme l'homme et la femme, soit complémentaires et nécessaires l'un à l'autre – cas également de l'homme et de la femme. Ainsi, tout ce qui est actif est *yang* et ce qui est passif est *yin*. La chaleur et le froid, les deux et la terre, le soleil et la lune, la lumière et les ténèbres, le

feu et l'eau sont respectivement *yang* et *yin*. Étant étroitement liés, chacun peut le comprendre, ils sont aussi inextricablement *yang-yin*. Au niveau du comportement humain, quand le mâle s'accouple avec la femelle, quand le *yang* masculin absorbe le *yin* féminin, loin d'en ressortir empreint d'une certaine féminité, l'homme est conforté dans sa virilité : c'est alors un homme *complet*, plus fort, plus vivant, à la fois plus conscient et plus digne de sa condition. De même, la femme, en acceptant le *yang* mâle dans son *yin*, ne fait que confirmer sa féminité. À partir de ce principe fondamental, la Voie prend son envol vers des hauteurs métaphysiques et des abstractions que je ne prétends nullement appréhender.

Il n'est pas impossible qu'un Han taoïste, flânant il y a longtemps dans quelque région du To-Bhot à l'époque où ses natifs révéraient encore le Vieil Homme Paon, ait gentiment tenté de leur expliquer son estimable religion. Les Bho n'eurent alors sans doute aucun mal à saisir l'universelle image de l'organe mâle pénétrant celui de la femelle (dans la terminologie han, « le joyau dans le lotus »), ce qui donna dans leur langage : le *mani* dans le *padme*. Ce sens, qui avait l'avantage d'être simple et compréhensible, dut être quelque peu obscurci par les nuances plus subtiles *du yang et du yin*, si bien qu'ils ne retinrent au final du Tao que ce chant un peu incongru : « *Om mani padme hum*. » Cependant, même les Bho auraient eu du mal à bâtir toute une religion sur une prière qui n'avait pas de signification plus élevée que : « .*Amen*, fiche ton pieu en elle ! *Amen !* » Aussi, à mesure qu'ils adoptaient le bouddhisme venu de l'Inde, ils adaptèrent ce chant afin qu'il colle à leur religion. Il suffisait pour cela d'associer le « joyau » à Bouddha, ou Pota ; chose aisée, dans la mesure où il était fréquemment représenté assis en méditation sur une large fleur de lotus. Le chant acquit alors le sens de : « *Amen*, Pota est à sa place ! *Amen !* » De là, sans doute, d'autres lamas – suivant l'axiome bien connu selon lequel les sages autoproclamés adorent compliquer, sans qu'on leur ait rien demandé, les éléments de la foi la plus pure de leurs interprétations et commentaires intempestifs – décidèrent d'agrémenter ce chant fort simple d'aspects plus abstrus. Ils

décrétèrent que le mot *mani* (« joyau », l'organe génital masculin, ou *pota)* pourrait signifier les « moyens » et que *padme* (« lotus », les parties génitales féminines, l'endroit où réside le *pota)* pourrait se référer au nirvana. Le chant devint du même coup une prière implorant instamment de trouver les moyens d'accéder à l'oubli du nirvana que les potaïstes considèrent comme l'achèvement suprême de la vie : *« Amen,* efface-moi ! *Amen ! »*

Le potaïsme avait de toute évidence perdu la louable connexion avec les relations sexuelles entre hommes et femmes du fait qu'au moins un tiers des jeunes hommes Bho, dès la puberté ou même plus tôt, fuyaient la perspective d'avoir un jour à connaître une relation avec une congénère femelle, préférant aller endosser les habits religieux. Pour autant que je sache, le vœu de chasteté était la seule exigence requise pour entrer au *potala* et accéder à l'élévation hiérarchique possible à travers la carrière de moine ou de prêtre. Les *chabi,* ou novices, ne recevaient ni éducation laïque, ni l'instruction que l'on dispense au séminaire, et je ne pus rencontrer que trois ou quatre lamas plus âgés et de rang supérieur capables de lire et d'écrire la formule « *Om mani padme hum* ». Sans parler des cent huit livres du *Kandjur,* ni des deux cent vingt-cinq livres *Tengyur* qui constituent les commentaires relatifs au *Kandjur.* Concernant le vœu d'abstinence des religieux, toutefois, j'aurais mieux fait de préciser qu'il s'agissait d'un renoncement à l'égard des femmes. Car bien des lamas et des trapas n'hésitaient pas à se faire les avances sexuelles les plus ostentatoires afin d'afficher leur abandon du sexe « normal », sordide et ordinaire.

Le potaïsme, quel qu'ait été son développement, était une religion qui ne requérait au fond qu'une quantité importante de dévotion absolue, sans qu'intervienne nulle part la notion de qualité. J'entends par là que le chercheur d'oubli n'avait qu'à répéter la formule « *Om mani padme hum* » un nombre *suffisant* de fois au cours sa vie pour espérer intégrer le nirvana à la fin. Il n'était même pas nécessaire qu'il prononçât les mots, qu'il les réitérât par un quelconque effort de volonté. J'ai

mentionné les moulins à prières ; ils étaient partout, dans les lamaseries ainsi que dans chaque maison. On pouvait même en trouver certains laissés à la portée du dévot de passage, n'importe où dans la campagne. Ils ressemblaient à de petits cylindres en forme de tambours dans lesquels des papiers manuscrits comportant le texte de la prière *mani* avaient été enroulés. Il suffisait de lancer le cylindre d'un mouvement de la main pour que les « répétitions » engendrées par chaque tour soient créditées au compte du lanceur. Aussi étaient-ils parfois installés sur un cours d'eau ou sous le flot d'une cascade, à la façon de moulins à eau, afin que l'appareil restât constamment en mouvement, ce qui rendait la prière continue. Le potaïste pouvait aussi hisser un drapeau affichant la prière (que l'on pouvait y inscrire plusieurs fois), et chacun des claquements au vent dudit pavillon comptait à son propriétaire. On voyait dans le pays, il faut le dire, bien plus de ces oriflammes religieuses que de fils chargés de linge à sécher. Le croyant pouvait aussi effleurer de la main une série d'omoplates de mouton suspendues à la façon d'un carillon, dont chaque os avait été marqué du texte de la prière *mani :* tant que l'élan du mouvement imprimé continuait à les faire s'entrechoquer, les prières s'égrenaient à son profit.

Je tombai un jour sur un trapa couché au bord d'un ruisseau, plongeant et retirant alternativement du flot une petite tuile accrochée à une corde. Il avait passé toute sa vie d'adulte à faire cela, m'expliqua-t-il, et entendait bien continuer jusqu'à sa mort.

— Mais continuer à faire *quoi,* Dieu du ciel ? lui demandai-je, pensant que, peut-être, dans la droite ligne des rites Bho, il entendait imiter saint Pierre en tant que pêcheur d'âmes.

Le moine me montra sa tuile ; la prière *mani* s'y trouvait gravée comme un sceau. Il m'expliqua qu'ainsi il pouvait « imprimer » sans fin la prière gravée dans l'eau courante, chacune de ces « impressions » ne faisant qu'accroître sa piété.

Une autre fois, dans la cour d'un *potala,* je vis deux moines en venir assez vivement aux mains au prétexte que l'un d'eux,

ayant lancé un moulin à prières et s'étant éloigné, avait vu un frère stopper le moulin et le relancer en sens inverse pour engranger ses *propres* prières.

Dans l'une des villes principales où nous fîmes escale s'élevait une lamaserie particulièrement vaste, où j'eus la fierté d'être reçu par le très vénérable grand lama du lieu, aussi crasseux et grassement oint de pommade que les autres.

— Votre Présence, exposai-je au vieux religieux, où qu'aient porté mes regards, je n'ai jamais observé, dans quelque *potala* que ce soit, la moindre activité s'apparentant à une cérémonie religieuse.

Hormis lancer des moulins à prières et agiter des os, en quoi consistent vos rites ?

D'une voix qui ressemblait au lointain bruissement des feuilles, il me répondit :

— Je reste assis dans ma cellule, Altesse mon fils, parfois dans une grotte isolée ou sur le sommet d'une montagne, et je médite.

— Quel est l'objet de votre méditation, Votre Présence ?

— Je me remémore le jour où j'ai pu porter les yeux sur le Kian-gan Kundun.

— De quoi s'agit-il ?

— Sa Souveraine Présence, le saint lama entre tous, l'actuelle réincarnation du Bouddha. Il réside à Lhassa, la cité des dieux, loin, très loin d'ici, où il se fait édifier un *potala* digne d'accueillir Sa Grandeur. Il y a maintenant au moins six siècles que sa construction a été entamée, mais quatre ou cinq autres siècles seront sans doute encore nécessaires pour qu'elle soit terminée. Le Très Saint sera alors heureux d'honorer de sa Souveraine Présence ce palais, qui sera à n'en pas douter somptueux.

— Voulez-vous dire, Votre Présence, que ce Kian-gan Kundun attend de s'installer depuis plus de six siècles ? Et qu'il sera encore vivant lors de son achèvement ?

— Assurément, Altesse mon fils. Bien sûr, étant vous-même un *ch'hipa* (un étranger à la foi), vous ne sauriez l'envisager comme nous. Son véhicule corporel meurt bien de temps à autre, et ses lamas doivent alors explorer tout le pays à la recherche de l'enfant dans lequel son âme a choisi de se réincarner. De ce fait, l'apparence physique que peut avoir Sa Souveraine Présence varie d'une vie à une autre. Mais nous autres *nang-pa* (éveillés à la foi) savons qu'il est et demeure l'unique et l'éternel, Sa Sainteté le Lama Suprême, le Pota réincarné.

Il me sembla plutôt injuste que le Pota, après avoir pris la peine de créer pour ses dévots le nirvana, ne puisse apparemment jamais aller y jouir à son tour du repos éternel, forcé de faire le pied de grue à Lhassa, ville selon toute vraisemblance aussi horrible que toutes celles du To-Bhot. Je me fis cependant violence pour ne pas émettre à voix haute cette remarque et invitai gentiment le vieil homme à poursuivre :

— Ainsi donc, vous avez gagné la lointaine Lhassa et avez vu le plus saint des lamas ?

— Oui, Altesse mon fils, et depuis lors, cet événement a pleinement occupé mes méditations, ma contemplation et toutes mes dévotions sans exception. Vous n'allez peut-être pas le croire, mais le Plus Saint a ouvert ses yeux chassieux et les a *posés sur moi.*

À l'évocation de ce souvenir, il esquissa un sourire de ravissement.

— Je pense que si le Très Saint n'avait pas été si vieux et si proche de sa prochaine transmigration, il se serait fait violence pour faire appel à ses dernières forces et m'aurait *parlé.*

— Vous n'avez fait qu'échanger un regard ? Et cela vous a suffi pour alimenter vos méditations depuis lors ?

— Oui, depuis lors. Ce regard larmoyant du Plus Saint a provoqué en moi l'émergence de la sagesse. C'était il y a quarante-huit ans, maintenant.

— Durant près d'un demi-siècle, Votre Présence, vous n'avez fait que vous absorber dans le souvenir de cette entrevue ?

— Un homme ainsi touché par le commencement de la sagesse se doit de la laisser mûrir sans se laisser distraire. J'ai donc abandonné tout autre projet, abdiqué tout intérêt dilatoire, et je ne prends même pas le temps de manger pour interrompre mes méditations.

Il donna à ses rides et à ses marbrures de peau l'air transporté d'un martyr extatique.

— Je ne subsiste que d'un bol de thé léger occasionnel.

— J'ai déjà entendu parler de ces privations, Votre Présence. Cependant, je suppose que vous partagez avec vos lamas les fruits de vos méditations, afin qu'ils en soient instruits ?

— Par la grâce divine, jamais de la vie, jeune Altesse !

Ses traits plissés exprimèrent soudain un étonnement choqué, et il me lança un regard légèrement offensé :

— La sagesse ne peut s'enseigner, il faut tenter de l'apprendre. La recherche qu'en feront les autres leur appartient. Maintenant, vous voudrez bien m'excuser, mais cette brève conversation avec vous a été à ce jour la plus longue distraction qui ait jamais interrompu ma vie de recueillement...

Je lui fis mes adieux respectueux et le laissai, curieux de trouver un lama moins couvert de pustules et moins exalté, à qui je demandai à son tour à quoi il passait ses journées quand il ne faisait pas furieusement tourner les moulins à prières.

— Je médite, Votre Altesse. Que ferais-je d'autre ?

— Sur quoi méditez-vous, Votre Présence ?

— Je fixe mon regard mental sur notre grand lama, car il s'est une fois rendu à Lhassa et a vu le visage du Kian-gan Kundun. Il en a tiré une immense sainteté.

— Dont vous espérez acquérir une part en vous concentrant sur lui ?

— Par la grâce divine, bien sûr que non. La sainteté ne peut se gagner ainsi, il faut qu'on vous l'ait conférée. Je peux au moins espérer tirer de ma méditation une petite part de sagesse.

— Et cette sagesse, à qui allez-vous la transmettre ? Aux lamas plus jeunes que vous ? Aux trapas ?

— Oh, Votre Altesse ! Nul ne doit porter le regard sous lui, seulement au-dessus ! Où croyez-vous que se trouve la sagesse ? Maintenant, vous voudrez bien m'excuser...

Je m'en allai trouver un trapa récemment admis au rang de moine après un long noviciat en tant que chabi et lui demandai quel allait être l'objet de sa contemplation, en attendant d'accéder à la prêtrise.

— Eh bien, je compte méditer sur la sainteté de mes aînés et de mes supérieurs, Votre Altesse. Ils sont les réceptacles de toute la sagesse accumulée au fil des âges.

— Mais s'ils ne vous enseignent rien, Très Précieux, d'où pourra vous venir la connaissance ? Vous prétendez tous la rechercher ardemment, mais à quelle source entendez-vous la puiser ?

— La connaissance ? répéta-t-il avec un mépris outré. Seules des créatures bassement terrestres telles que les Han peuvent s'en préoccuper. Quant à *nous,* la seule chose que nous cherchons à acquérir, c'est la *sagesse.*

Intéressant, pensai-je. J'avais été confronté au même genre de réaction condescendante de la part d'un Han. Il n'en restait pas moins que je n'étais pas disposé à croire, pas plus à cette époque qu'aujourd'hui, que la torpeur et la passivité pouvaient représenter l'achèvement suprême auquel devait aspirer

l'humanité. Selon moi, l'ataraxie n'est pas toujours une preuve d'intelligence, ni le silence une marque d'activité de l'esprit. La plupart des légumes sont à la fois tranquilles et silencieux. La contemplation n'engendre pas non plus forcément des idées profondes. J'ai vu des vautours méditer profondément le ventre plein, sans produire de résultats plus aboutis qu'une bonne régurgitation. Enfin, toujours suivant mon opinion, les déclarations obscures et inarticulées ne sont pas l'indice absolu d'une sagesse mystique si sublime que seuls quelques sages soient en mesure de l'appréhender. Les borborygmes des religieux potaïstes étaient aussi confus et décousus que les jappements des cabots de leur lamaserie.

Je cherchai et trouvai un chabi, forme de vie la plus vile du *potala,* et lui demandai comment *lui* occupait son temps.

— J'ai été admis ici à la condition de servir comme apprenti, donc de nettoyer et de ranger ce qui doit l'être, dit-il. Mais évidemment, je passe la majeure partie de mon temps à songer à mon mantra.

— Et quel est-il, mon garçon ?

— Quelques syllabes tirées des saintes écritures du *Kandjur*, sur lesquelles il m'a été donné de méditer. Lorsque j'aurai passé un temps suffisant à réfléchir à cet extrait – dans quelques années, peut-être – et qu'il m'aura suffisamment ouvert l'esprit, j'espère être jugé digne d'accéder au statut de trapa et de pouvoir méditer sur d'autres extraits du *Kandjur*.

— T'est-il déjà arrivé, mon garçon, de passer un peu de temps à nettoyer cette porcherie ? As-tu étudié les moyens d'y parvenir avec plus d'efficacité ?

Il me regarda avec la même réprobation que si j'avais été rendu fou par la morsure d'un chien enragé.

— Au lieu de m'occuper de mon mantra, Altesse ? Mais pour quoi faire ? Nettoyer est la plus vile des activités, et celui qui veut s'élever doit regarder vers le haut, non vers le bas.

Je reniflai avec mépris.

— Votre grand lama ne fait rien d'autre que rester assis dans la contemplation du Plus Saint des Lamas, tandis que les lamas de grades inférieurs passent leur temps à se recueillir devant lui. Les trapas, eux, s'emploient à méditer sur les lamas. Je serais prêt à parier que le premier apprenti qui apprendrait à nettoyer renverserait le régime tout entier. Il deviendrait maître du *potala*, puis pape du potaïsme et, au bout du compte, *wang* de tout le To-Bhot.

— Vous paraissez avoir été mordu par un chien enragé, Altesse ! s'exclama-t-il sincèrement alarmé. Je cours chercher l'un de nos médecins, le détecteur de pouls ou le renifleur d'urine, afin qu'il traite votre mal.

Tout a été dit, me semble-t-il, au sujet des religieux. L'influence du potaïsme sur la population laïque du To-Bhot était, on s'en doute, tout aussi stimulante. Les hommes avaient appris à lancer tous les moulins à prières qu'ils rencontraient sur leur chemin, les femmes à se nouer les cheveux en l'air en cent huit nattes, et tous veillaient soigneusement, en passant à proximité d'un édifice religieux, à marcher sur la gauche de la route. J'ignore pourquoi au juste, mais un dicton affirme : « Prends garde aux démons sur ta gauche » et, partout où se dressaient d'obscurs édifices religieux, la route se dédoublait en deux branches devant eux, afin que, d'où qu'il arrive, le voyageur pût toujours les contourner par la gauche et laisser l'objet saint sur sa droite.

Dès que le crépuscule tombait, hommes, femmes et enfants de toutes les communautés du To-Bhot cessaient toute activité (pour peu qu'ils en aient eu) et s'asseyaient dans les rues de la ville ou sur leurs toits pour entonner en cadence, guidés par les lamas et les trapas du *potala*, tout là-haut, l'appel vespéral à l'oubli : « *Om mani padme hum* », qu'ils psalmodiaient à l'infini. J'aurais pu, j'en conviens, être impressionné par ce qui ressemblait pour le moins à un bel exemple de solidarité populaire et de religiosité assumée, alors qu'à Venise mes compatriotes auraient rougi d'esquisser le moindre signe de croix en dehors de l'église. Mais non, c'était plus fort que moi, je

ne pouvais admirer la dévotion d'un peuple à une religion qui ne leur apportait rien, ni à eux ni à qui que ce soit d'autre.

Apparemment, elle les préparait à l'oubli du nirvana, mais elle faisait d'eux des êtres si lymphatiques, si éloignés des réalités du monde que je voyais mal la différence qu'ils établiraient entre cet oubli et celui qui les attendait. La plupart des religions, me semble-t-il, poussent leurs pratiquants à une sorte de réalisation. Il n'est pas jusqu'aux détestables hindous qui ne soient amenés à s'activer de temps à autre, même si c'est simplement pour s'étriper les uns les autres. Parallèlement, ces potaïstes étaient incapables de prendre l'initiative de tuer un chien enragé ou de sauter de côté s'il leur fonçait dessus. Comme j'ai hélas pu le décrire, les Bho ne semblaient nourrir qu'une seule ambition : quitter leur torpeur terrestre pour entrer dans un coma aussi absolu qu'éternel.

Voyez cet exemple édifiant de l'apathie Bho. Dans un pays où tant d'hommes avaient opté pour le célibat et où, par conséquent, tant de femmes étaient disponibles, je m'attendais que tout mâle normalement constitué profitât de cette situation paradisiaque et fît son choix, s'offrant autant de bonnes fortunes qu'il le désirait. Les femmes suivaient ici la coutume que je connaissais, qui consistait à accumuler avant le mariage autant de relations que possible avec différents hommes : chacun devait témoigner de son passage par une pièce qu'on lui extorquait, de façon que celle qui posséderait, une fois parvenue en âge de se marier, le chapelet le plus garni serait considérée comme le parti le plus enviable. Mais elle ne se contentait pas de sélectionner le meilleur époux : elle en prenait *plusieurs*. Au lieu que chacun des hommes régnât, tel un shah, sur un vaste gynécée d'épouses et de concubines, chaque femme digne d'être épousée possédait *son* propre harem d'hommes, vouant du même coup au célibat des légions de ses congénères moins désirables qu'elle.

On pourrait se raccrocher à l'idée qu'au moins cela dénotait de la part des femmes un certain esprit d'entreprise. Mais quelle

pauvre gloire en tirer, quand on songeait à la piètre qualité du vivier dans lequel elles avaient eu à se servir...

Tous les mâles animés d'un peu d'ambition et du désir de s'élever avaient déjà effectué *physiquement* la démarche qui s'imposait pour le faire, en s'éclipsant au *potala* local. Parmi ceux qui étaient restés, ils étaient peu à faire montre de virilité et d'entrain. En général, ceux-ci appartenaient à une famille bien établie, s'occupaient d'une ferme, d'un élevage ou d'un commerce. Ainsi, une femme, au moment de son choix, ne se contentait pas d'entrer *à l'intérieur* de l'une de ces « familles enviables » : elle épousait en quelque sorte *toute* cette famille, ou au moins ses représentants masculins. Cela n'allait pas sans quelques complexités conjugales. J'eus à connaître une femme qui, mariée à deux frères et à leurs deux fils, avait eu un enfant des quatre. Une autre avait épousé trois frères, et la fille obtenue de l'un d'eux s'était unie aux deux autres, en complément d'un troisième, trouvé hors de la famille.

Comment, dans cet enchevêtrement hétéroclite, pouvait-on reconnaître qui était l'enfant de qui, j'ai renoncé à le comprendre. Je soupçonne qu'aucun d'eux ne s'en souciait vraiment. J'en vins à croire que la relative faiblesse d'esprit de ce peuple trouvait ses racines dans cette consanguinité endémique, ainsi que dans son addiction aveugle au travestissement bouddhiste qu'était en quelque sorte le potaïsme, dont la risible prétention consistait pourtant, on s'en souvient, à représenter « la sagesse accumulée au fil des âges ».

J'en arrivai à cette conclusion lorsque j'en parlai, bien plus tard, devant un aréopage de distingués médecins han. Ils m'expliquèrent que les générations issues d'un pareil brassage consanguin, inhérent à de telles communautés de montagne et inévitable à cause de leur foi fanatique, ne pouvaient engendrer qu'un peuple marqué par la léthargie physique et l'étroitesse d'esprit.

16

— Votre royal père Kubilaï se flatte de régner sur des peuples de qualité, rapportai-je au *wang* Ukuruji. Pourquoi diable s'est-il donné la peine d'aller conquérir et annexer cette misérable terre de To-Bhot ?

— Pour son or, répondit Ukuruji d'un ton las. On peut récolter à la bâtée de la poussière d'or dans le lit de n'importe quelle rivière ou ruisseau, dans cette région. Nous pourrions en tirer bien davantage, c'est certain, si je parvenais à convaincre ces misérables Bho de creuser les mines situées aux sources de ces cours d'eau. Mais leurs maudits lamas ont réussi à les persuader que les veines et les filons aurifères sont les *racines* du métal. Il est hors de question, selon eux, d'aller s'y attaquer : cela tarirait la poussière d'or qui est censée être son *pollen*.

Il rit et secoua la tête avec regret.

— *Vakh !*

— Cela ne fait que confirmer, s'il en était besoin, le niveau intellectuel des Bho, fis-je remarquer. Cette terre a beau avoir une certaine valeur, son peuple n'en a guère. Comment Kubilaï a-t-il pu condamner son propre fils à le gouverner ?

— Il faut bien que quelqu'un s'en occupe, lâcha-t-il avec un haussement d'épaules résigné. Les lamas vous diraient certainement que j'ai dû commettre je ne sais quel crime odieux dans une vie antérieure, pour avoir été mis ainsi à la tête des Drok et des Bho. Et peut-être, après tout, ont-ils raison...

— Qui sait ? Si cela se trouve, votre père envisage de vous confier ensuite la direction du Yunnan ou de vous l'adjoindre au To-Bhot ! ajoutai-je, encourageant.

— J'avoue que je me raccroche à cet espoir, confia-t-il. C'est pourquoi j'ai ramené ma cour de la capitale jusque dans cette ville de garnison, afin d'être proche de la zone du Yunnan en guerre et de patienter ici jusqu'à l'issue de celle-ci.

La garnison, cité marchande nommée Ba-Tang, marquait le but du long voyage qui nous avait amenés de Khanbalik. Alerté par les éclaireurs, le *wang Ukuruji* nous y avait attendus. Bien qu'encore située au To-Bhot, la ville était la cité la plus confortable à proximité de la frontière du Yunnan mitoyenne de l'empire Song. C'était l'endroit où *l'orlok* Bayan avait choisi d'établir son quartier général, celui d'où il menait à intervalles réguliers des incursions au sud contre le peuple Yi. Bien que Ba-Tang n'eût pas été évacuée de ses habitants, ceux-ci étaient désormais presque en minorité par rapport aux Mongols installés dans la ville, ses faubourgs et la vallée environnante. Il y avait là pas moins de cinq *toman*[15] d'hommes de troupes accompagnés de leurs épouses, *l'orlok* et son état-major au grand complet, et le *wang* entouré de sa cour.

— Je suis prêt à lever le camp à l'instant et, ma foi, je ne demanderais que cela, continuait Ukuruji, pour peu que Bayan emporte le Yunnan et que mon père me laisse y aller. Certes, je n'escompte pas un accueil enthousiaste de la part des Yi, mais, franchement, plutôt se rendre parmi des ennemis enragés que demeurer en compagnie de ces Bho rouilles !

— Vous avez évoqué votre capitale, *wang*. Vous parliez de la ville de Lhassa, je suppose.

— Pas du tout, non. Pourquoi ?

— On m'a dit que c'est là que résidait le Plus Saint des Lamas, Sa Souveraine Présence. J'ai donc pensé qu'il s'agissait de la cité dominante.

Il fut secoué de rire.

[15] Cinquante mille hommes.

— Oui, c'est vrai que le Plus Saint des Lamas vit à Lhassa. Il y en a également un autre à Dri-Kung, un à Pak-Dup et un à Tsal, et sans doute d'autres encore un peu partout. *Vakh !* Il vous faut comprendre que ce nuisible potaïsme n'est pas uni : il existe un grand nombre de sectes rivales sans qu'il y en ait une pour relever l'autre, hélas, chacune dirigée par son propre Plus Saint. Pour des raisons pratiques, j'avais décidé d'en distinguer un parmi tous les autres, Phags-pa, dont la lamaserie se trouve à Shigat-Se, c'est pourquoi j'en avais fait ma capitale. Nominalement au moins, le vénérable Phags-pa et moi-même sommes les cogouverneurs en titre de cette région, lui étant investi du pouvoir spirituel, moi du temporel. C'est une ignoble vieille fripouille, mais guère plus que ses pairs, sans doute.

— Et Shigat-Se ? demandai-je. Est-ce une cité aussi agréable qu'on me l'a dit de Lhassa ?

— Oh, sans doute, grommela-t-il. Shigat-Se est une montagne de crottins. Lhassa ne doit pas valoir mieux.

— Bien, fis-je d'un ton aussi allègre que possible. En ce cas... vous devez vous réjouir de pouvoir résider, au moins pour un temps, dans un lieu un peu plus agréable !

Ba-Tang s'étendait sur la berge orientale de la rivière Jin-sha. Celle-ci n'était encore ici qu'un torrent aux eaux blanchâtres qui s'écoulait dans une large vallée, mais plus bas, au Yunnan, elle s'enrichissait de plusieurs affluents et enflait considérablement jusqu'à devenir le puissant Yang-Tze Kiang. La vallée de Ba-Tang, en cette saison estivale, était toute dorée, verte et bleue, parsemée ici et là d'autres couleurs. Le bleu était celui du ciel, haut et nettoyé par les vents. L'or venait des champs d'orge Bho, des marais où poussait le *zhu-gan*, ainsi que des innombrables yourtes jaunes qui formaient le camp, autrement dit le *bok* mongol. Mais, par-delà ces aires cultivées et les terrains occupés par l'armée, la vallée s'habillait du vert profond et riche des forêts peuplées d'ormes, de pins et de genévriers, piquetées de roses sauvages, d'ancolies, de jacinthes des bois, d'anémones ou d'iris. Parmi toutes ces fleurs, la

fraîcheur du matin faisait resplendir le moindre arbre et chaque buisson.

Dans un tel paysage, n'importe quelle cité eût semblé aussi incongrue qu'une pustule sur un joli visage. Mais Ba-Tang, installée dans une large vallée, avait disposé ses bâtisses les unes à côté des autres sans les serrer ni les empiler en hauteur. En outre, la rivière charriait les déchets, faisant de la ville l'une des moins laides de tout le pays Bho. Ses habitants étaient également mieux vêtus. En tout cas, les plus aisés se reconnaissaient facilement à leurs robes grenat, élégamment passementées de fourrure de loutre, de tigre ou de léopard, tandis que les femmes de la haute société décoraient leurs cent huit nattes de cauris, d'éclats de turquoise ou de fragments de corail issus des mers lointaines.

— Se pourrait-il que les Bho de cette région soient supérieurs aux autres habitants du To-Bhot ? fis-je, empli d'espoir. Leurs coutumes ont l'air différentes. En me promenant par la ville, j'ai vu que les gens commençaient à préparer les cérémonies du Nouvel An ; partout ailleurs, ce me semble, celui-ci débute au cœur de l'hiver.

— Ici aussi, vous savez ! Non, malheureusement, que ce soit ici ou ailleurs, un « Bho supérieur » reste une vue de l'esprit. Ne vous faites pas d'illusions...

— Je ne peux tout de même pas m'être trompé quant au fait qu'ils préparent des festivités, *wang*. La parade du dragon, les lanternes et tout ce qui s'ensuit est à l'évidence organisé pour le Nouvel An. Tenez : on entend d'ici les gongs et les tambours !

Nous étions tous deux assis, sirotant de *l'arkhi* dans nos cornes, sur la terrasse de son palais transitoire d'où nous dominions la cité de Ba-Tang.

— Oui, je les entends... Pauvres moutons ! (Il remua la tête d'un air de commisération.) Il s'agit bien d'une fête du Nouvel An, mais qui ne commémore aucune année nouvelle. Une épidémie s'est abattue sur la ville. Ce n'est en fait qu'une banale affection des intestins, assez commune ici durant la période

estivale, mais nul potaïste n'est prêt à croire que les choses arrivent par hasard. Aussi, dans leur immense sagesse, les lamas du coin ont-ils décrété que la maladie était le fait des démons. C'est pourquoi ils ont décidé de fêter le Nouvel An : ces derniers penseront s'être trompés d'époque et s'en iront, emportant la dysenterie avec eux.

Je poussai un profond soupir et conclus, accablé :

— Décidément, vous avez raison : un Bho de bon sens doit être aussi rare qu'un corbeau blanc.

— De surcroît, les lamas étant fort remontés contre moi, ils sont bien capables d'avoir songé à pousser les démons jusqu'ici, espérant me chasser de ce *potala*.

Ukuruji avait en effet réquisitionné la lamaserie pour y établir son palais provisoire. À cette fin, il avait sommairement congédié l'intégralité des lamas et des trapas qui s'y trouvaient, ne conservant que quelques chabis comme serviteurs. Les religieux, me conta-t-il l'air réjoui, abandonnant pour la première fois de leur vie la léthargie qui les caractérisait, étaient partis en brandissant le poing, invoquant sur lui toutes les malédictions dont Pota était capable. Mais le *wang* n'en était pas moins depuis plusieurs mois installé confortablement dans les lieux. Il m'avait alloué dès mon arrivée une jolie suite, et comme mes deux cavaliers d'escorte avaient exprimé le vœu d'aller rejoindre nos éclaireurs et leurs camarades mongols au *bok*, il avait aussi mis à mon service une petite équipe de chabis. Ukuruji poursuivit :

— Cela étant, il faut nous réjouir de ce Nouvel An hors saison : c'est la seule fois dans l'année où les Bho nettoient leur logement, lavent leurs vêtements et prennent un bain. Rendez-vous compte : cette année, les Bho de Ba-Tang se seront lavés deux fois !

— Pas étonnant que j'aie cru en arrivant avoir affaire à des gens normaux, marmonnai-je. Comme vous dites, ajoutai-je, réjouissons-nous. Et permettez-moi de vous féliciter, cher *wang :* vous êtes bien le premier, pour une fois, à avoir enseigné

à ces gens quelque chose de plus utile que leur religion ! Rien que ce *potala* dans lequel nous sommes est transfiguré depuis votre arrivée. J'ai déjà logé dans nombre de lamaseries au To-Bhot ; mais un hall de chant aussi propre que celui-ci, croyez-moi, tient de la pure révélation.

Il jeta depuis la terrasse un coup d'œil dans la pièce que je venais d'évoquer. L'ancienne caverne sinistre et obscure, ointe de son infect beurre rance et du tapis d'immondices alimentaires qui la couvrait, avait été débarrassée des volets qui empêchait le soleil d'y pénétrer. Le sol avait été gratté et, depuis qu'on avait ôté les statues encroûtées de crasse, dévoilait enfin ses belles dalles de marbre. Un chabi était du reste en train, à la requête d'Ukuruji, de polir le sol, qu'il avait préalablement enduit d'une graisse parfumée, en y traînant ses pieds chaussés de patins en peau de mouton.

— Par l'heureux effet de leur soudaine propreté, qui rendait enfin leurs visages visibles, j'ai eu le bonheur de discerner quelques femelles tout à fait désirables. Même moi, qui ne suis pas un Bho, je reconnais que certaines valaient bien les pièces qu'elles portent autour du cou. Voulez-vous que je vous en fasse envoyer deux ou trois, pour réjouir votre nuit ?

Devant mon enthousiasme tout relatif, il enchaîna :

— Ne me dites pas que vous préférez l'une des traînées tout habillées de cuir du *bok !*

Il compléta, plein de délicatesse :

— Il y a aussi, dans notre lot de chabis, deux ou trois très jolis garçons, vous savez.

— Merci, *wang*. Je préfère les femmes, en vérité. À choisir, je préfère être leur première pièce, si vous voyez ce que je veux dire. Or ici, au To-Bhot, cela revient à choisir une femme dépourvue d'attraits, tout sauf désirable. Aussi ne m'en veuillez pas de décliner votre offre, dont je vous remercie ; je compte bien trouver un peu plus bas, dans le Yunnan, quelques femmes Yi peut-être plus à mon goût.

— Je caresse le même espoir, fit-il pensivement. Ma foi, le vieux Bayan va bien finir par revenir un jour de sa dernière expédition dans ce territoire. Vous pourrez alors lui présenter la missive que lui a adressée mon royal père, et si elle contient quelque nouvelle de mon envoi dans le sud en compagnie de l'armée, je m'en réjouirai fort. En attendant cette entrevue, n'hésitez pas à jouir de toutes les commodités de l'endroit.

Mon hôte, qui se signalait décidément par une hospitalité sans bornes, dut se mettre immédiatement en quête d'une jeune fille digne d'une jolie pièce contre l'octroi de ses charmes virginaux, car lorsque je me retirai dans mes appartements, à l'heure du coucher, mes chabis m'exhibèrent fièrement deux très jeunes petites personnes. Elles étaient souriantes, leurs visages n'étaient pas barbouillé de sève, et elles arboraient de pimpantes tuniques garnies de fourrure, toutes propres. Comme tous les Bho, les fillettes ne portaient aucun sous-vêtement, ainsi que je pus le constater lorsque les chabis soulevèrent avec la plus grande obligeance leur robe pour que je puisse m'assurer du regard qu'il s'agissait bien de jeunes filles. À l'aide de gestes et de bruits divers, ils m'enseignèrent les noms des deux fillettes — Ryang et Odcho – et me firent comprendre qu'elles m'étaient offertes comme compagnes de lit. Ne parlant par leur langue ni celle des chabis, je tentai tant bien que mal, toujours par gestes, de m'enquérir de leur âge. Odcho avait dix ans, Ryang à peine neuf.

Bien que ma réaction semblât stupéfier les chabis et offenser les deux jeunes créatures, je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Apparemment, si l'on voulait dénicher au To-Bhot une jeune vierge à peu près regardable, il fallait vraiment s'intéresser à l'extrême jeunesse. C'était certes assez distrayant, mais plutôt frustrant quant à mon désir d'apprécier des caractères féminins dignes de ce nom. Nul moyen, on s'en doute, de distinguer sur d'aussi jeunes filles le moindre signe des formes qu'elles pourraient avoir plus tard, ni des talents dont elles sauraient peut-être un jour faire preuve. De ce fait, je ne prétendrai pas avoir vraiment joui des charmes d'une femme de ce pays, ni même avoir eu l'occasion d'en voir une dénudée.

Je suis incapable de témoigner (comme je l'ai assidûment fait jusqu'ici, dans la mesure du possible, de femmes d'autres races) des détails physiques marquants ou des excentricités sexuelles dont pourrait se prévaloir une femme de l'ethnie Bho.

La seule particularité qui me frappa fut que les deux jeunes demoiselles possédaient toutes les deux au niveau du bas du dos, juste au-dessus de la raie des fesses, une marque de naissance violacée sur leur peau laiteuse, un peu plus foncée chez Ryang que sur sa compagne. Les jeunes filles n'étant pas sœurs, je m'étonnai de cette coïncidence et, un jour, m'enquis auprès d'Ukuruji de cette ressemblance, en lui demandant si toutes les femelles Bho en étaient dotées.

— Tous les enfants, garçons et filles, me répondit-il. Et pas seulement les Drok ou les Bho. Les Han, les Yi et même les Mongols portent cette marque à la naissance. Vos nouveau-nés *Ferenghi* ne l'ont donc pas ?

— Je n'ai jamais entendu parler de cela. Pas plus chez les Persans que chez les Arméniens ou chez les Sémites, qu'ils soient Juifs ou Arabes...

— Vraiment ? Nous autres Mongols les appelons « taches du daim » car, comme celles des jeunes faons, elles s'estompent l'âge venant. Passé dix, onze ans, elles ont en général disparu. Encore une différence entre nous et les Occidentaux que vous êtes, pas vrai ? Mais rien que de très insignifiant.

Quelques jours plus tard, *l'orlok* Bayan rentra de son expédition à la tête de plusieurs milliers de guerriers à cheval. Sa colonne paraissait marquée par les affres du voyage, mais ne semblait pas avoir été trop décimée par les combats, seules quelques douzaines de chevaux étant rentrées la selle vide. Dès que Bayan eut pris le temps d'aller revêtir des vêtements propres dans sa vaste tente du *bok*, il arriva au *potala*, accompagné de plusieurs de ses *sardar* et de certains officiers subalternes, pour présenter ses respects au *wang* et me rencontrer. Nous nous assîmes tous trois autour d'une table sur la terrasse, les officiers de rang inférieur restant cantonnés à

quelque distance, et fûmes richement pourvus par les chabis de cornes et de crânes remplis de *kumis* et *d'arkhi*, ainsi que de quelques autres breuvages typiques des Bho, brassés à partir de l'orge.

— Comme d'habitude, les Yi ont joué à leur petit jeu de couards fait de fuites successives, grommela-t-il en guise de résumé de son raid au Yunnan. Ils se cachent, vous tirent dessus et détalent comme des lapins. J'aurais volontiers pourchassé ces maudits cavaleurs jusqu'au cœur des jungles de Champa, mais c'est justement ce qu'ils attendent ; que je m'expose de flanc, et ils en profiteront pour couper mes lignes de ravitaillement. Dès qu'un messager est venu me prévenir qu'une lettre de mon khakhan était en route à mon intention, j'ai cessé mon action et tourné casaque. Que ces bâtards de Yi croient qu'ils m'ont mis en déroute, si ça leur chante, ça m'est bien égal. Je ne les en exterminerai pas moins. J'espère, messire Polo, que vous m'apportez de la part de Kubilaï de bons conseils pour y parvenir.

Je lui tendis la lettre, et nous restâmes silencieux tandis qu'il en brisait le cachet de cire, la déroulait et en prenait connaissance. Bayan était un homme entre deux âges, aussi vigoureux, basané et couturé de cicatrices que l'étaient tous les guerriers mongols, mais il avait aussi les dents les plus effrayantes qu'il m'ait été donné de voir sur un être humain. Je le regardai en coin alors qu'il mâchonnait machinalement tout en parcourant la missive, et je fus un instant plus fasciné par sa bouche que par les mots qui en sortaient.

Au terme d'un moment d'intense observation, je déduisis que ces dents ne devaient pas être les siennes, que ce n'étaient pas de vraies dents, mais de grossières imitations en porcelaine. Elles avaient été taillées sur mesure pour lui, il me l'expliqua plus tard, depuis qu'un adversaire samoyède avait pulvérisé toutes les siennes d'un coup de sa massue en fer asséné en pleine tête. J'ai vu depuis d'autres Mongols, ainsi que des Han, porter des dents artificielles – appelées *kin-chi* par les médecins han spécialisés dans leur fabrication –, mais celles de Bayan, les

premières que je découvrais, étaient sans doute les pires. Visiblement, celui qui les avait conçues à son intention ne devait pas le porter dans son cœur. D'un aspect aussi pesant et granitique que les bornes milliaires qui jalonnent le bord des routes, elles étaient maintenues ensemble par une grille d'or très ouvragée. De l'aveu même de Bayan, l'ensemble était terriblement inconfortable et douloureux à supporter, aussi ne les fixait-il à ses gencives que lorsqu'il avait à comparaître devant quelque dignitaire, au moment des repas, ou lorsqu'il entendait séduire une femme en jouant de ses charmes. Je me gardai bien de le lui confier, mais, à mon sens, ces dents avaient toutes les chances de révolter le premier dignitaire à qui il les exhiberait, tout comme le domestique qui viendrait lui servir son repas... Quant à l'effet qu'elles pourraient produire sur une femme, je ne me hasardai même pas à l'envisager.

— Alors, Bayan, s'enquit Ukuruji impatient d'en savoir plus, mon royal père exige-t-il que je vous suive au Yunnan ?

— Il ne l'interdit nullement, répondit Bayan avec diplomatie.

Il tendit le document au *wang* afin qu'il pût en prendre connaissance par lui-même. *l'orlok* se tourna vers moi.

— Très bien. Comme le suggère Kubilaï, je vais émettre une proclamation qui sera vite connue des Yi, selon laquelle l'ami qu'ils possédaient à la cour de Khanbalik n'est plus en activité. Cette manœuvre est-elle censée les pousser à se rendre sur-le-champ ? Je pense pour ma part que la nouvelle, loin de calmer leur mauvaise humeur, ne fera que renforcer l'ardeur guerrière de ce peuple.

— Comment le saurais-je, *orlok ?*

— Et savez-vous pourquoi Kubilaï tient à ce que je fasse ce que précisément je me suis ingénié à ne jamais faire, pénétrer assez loin dans le Yunnan pour que mes flancs et mon arrière-garde soient vulnérables ?

— Je l'ignore, *orlok*. Le khakhan ne m'a rien confié de ses décisions en matière de stratégie ou de tactique.

— En tout cas, vous devriez pouvoir me renseigner sur ce point, Polo. Il ajoute dans un post-scriptum que vous m'apportez une arme nouvelle.

— Oui, *orlok*. Il s'agit d'un dispositif qui devrait vous permettre de poursuivre vos opérations en évitant un grand nombre de pertes.

— Les soldats sont là pour se faire tuer, argua-t-il d'un ton péremptoire. Quel est cet appareil ?

— Il s'agit d'une arme qui fait un usage offensif de la poudre appelée *huo-yao.*

Il s'enflamma, un peu comme s'il avait été fait de cette poudre lui-même.

— *Vakh !* Encore cette histoire à dormir debout ?

Il fit grincer ses épouvantables dents et proféra d'une voix de tonnerre ce que je pris pour un terrible blasphème :

— Par l'antique selle puante et maculée de sueur du dieu Tengri ! Chaque année ou presque, un illuminé surgit pour proposer de remplacer l'acier froid par de la fumée brûlante. Et ça n'a jamais marché !

— Cette fois, cela devrait fonctionner, *orlok,* affirmai-je. C'est un *huo-yao* totalement nouveau.

Je hélai un des chabis qui rôdaient autour de nous et le priai de rapporter de mes appartements l'une des grosses boules de cuivre.

Tandis que nous l'attendions, Ukuruji acheva la lecture de la lettre et s'exprima en ces termes :

— Je crois avoir deviné les intentions tactiques de mon royal père. Jusqu'ici, vous avez échoué à bloquer les Yi dans une bataille décisive, parce qu'ils passent leur temps à s'évanouir

dans leurs défilés montagneux. En admettant que vous progressiez assez loin pour pousser les Yi à vouloir vous encercler, ils seraient bien forcés de descendre de leurs cachettes pour se rassembler autour de vos flancs ou sur vos arrières.

L'orlok semblait exaspéré par l'explication entamée, mais, par égard pour le rang de son vis-à-vis, il laissa le *wang* poursuivre :

— Vous verriez alors tous vos ennemis Yi regroupés et exposés, à distance de leurs terriers et à portée d'une attaque lancée contre eux, n'est-ce pas ?

— Si le *wang* veut bien me le permettre, interrompit *l'orlok*, tout cela est parfaitement vrai. Mais le *wang* vient lui-même de mentionner le défaut d'une telle manœuvre. Je me retrouverais *en effet* encerclé. Or, si je puis oser la comparaison, la meilleure façon d'éteindre un feu, ce n'est pas d'aller s'affaler la croupe déculottée en plein dessus.

— Hum, admit Ukuruji. Bon, eh bien... Supposons que vous n'y aventuriez qu'une partie de votre armée et que vous gardiez le reste en réserve... histoire de fondre sur les Yi dès qu'ils auront rassemblé leurs hommes derrière vos premières colonnes... ?

— *Wang* Ukuruji, expliqua *l'orlok* patiemment. Les Yi ont beau être sournois et fuyants, ils ne sont pas pour autant stupides. Ils savent la quantité d'hommes et de chevaux que je possède, voire le nombre précis de femmes à la disposition de mes guerriers ! Jamais ils ne s'aventureraient dans un tel piège sans s'être assurés que j'y ai engagé la totalité de mes forces. Et quand ceci serait fait... alors, *qui* se trouverait piégé ?

— Hum, murmura de nouveau Ukuruji. Il se figea dans un silence pensif.

Le chabi revint, porteur de la boule de cuivre, et j'exposai à *l'orlok* l'enchaînement de faits qui avaient conduit à sa fabrication, et l'idée que le Maître Artificier avait eue du

potentiel militaire de cette invention. Dès que j'eus achevé, *l'orlok* grinça des dents un moment, avant de me gratifier du même regard que celui qui avait accueilli l'exposé tactique du *wang*.

— Laissez-moi pénétrer votre pensée, Polo, me dit-il. Vous m'avez apporté douze de ces élégants colifichets, c'est bien cela ? Maintenant, corrigez-moi si je me trompe. Selon votre propre expérience, vous êtes en mesure de m'assurer que chacune de ces douze bombes est susceptible de tuer *deux* personnes, à condition que ces dernières se trouvent situées *à côté* lorsqu'elle explose, qu'elles ne soient protégées d'aucune armure, ne se méfient pas, et qu'il s'agisse de frêles et délicates jeunes *femmes*.

— Ma foi, il est vrai, murmurai-je, que les deux jeunes personnes que j'ai décrites étaient des femmes, mais...

— Douze boules, donc. Chacune capable de tuer deux jeunes filles sans défense. Pendant ce temps, dans les vallées qui s'étendent dans le sud, se tiennent quelque cinquante mille guerriers Yi, tous des *hommes* dévoués, protégés par d'épaisses armures de cuir assez solides pour détourner une lame de couteau. Je ne peux certes pas garantir qu'ils voudront bien se blottir les uns contre les autres lorsque je ferai rouler dans leur direction une de ces boules. Mais en admettant qu'ils veuillent bien le faire, attendez, laissez-moi réfléchir... cinquante mille hommes moins, euh, disons vingt-quatre... cela nous fait, voyons...

Je toussotai pour m'éclaircir la gorge et repris :

— Sur le chemin qui m'a conduit jusqu'ici en suivant la route des Piliers, j'ai eu l'idée d'une utilisation un peu différente de ces boules plutôt que de les projeter sur l'ennemi. Je me suis rendu compte que, contrairement à celles du Pamir, les montagnes d'ici ne sont pas sujettes aux avalanches de pierres ni aux glissements de terrain. Par conséquent, à cet égard, les montagnards ne s'en méfient pas.

Pour changer, il ne grinça pas ostensiblement des dents mais me regarda fixement.

— C'est exact. Ces montagnes sont fiables et solides. Et alors ?

— Alors, si l'on avait soin d'enfouir ces boules dans d'étroites crevasses situées sur les crêtes, de part et d'autre d'une vallée, et si on les faisait toutes exploser en même temps au moment voulu, on déclencherait une gigantesque avalanche. Elle dévalerait dans un bruit de tonnerre les deux versants et engloutirait la vallée, écrasant et ensevelissant tout être qu'elle trouverait sur son passage. Pour un peuple habitué depuis si longtemps à vivre en sécurité dans ces montagnes, ce serait un cataclysme aussi inattendu qu'impossible à contrecarrer. L'avalanche fondrait sur eux tel le talon de la botte de Dieu en personne. Bien sûr, comme l'a dit le *wang*, il faudrait s'arranger pour que les adversaires soient tous rassemblés dans cette vallée...

— Voilà ! C'est cela ! jubila Ukuruji. D'abord, Bayan, vous faites proclamer par tous vos hérauts l'annonce suggérée par mon royal père. Ensuite, comme si celle-ci vous avait donné licence pour livrer un assaut de grande envergure, vous lancez toutes vos forces dans la vallée choisie, dont les crêtes auront été préalablement garnies des boules de *huo-yao*. Les Yi penseront que vous avez perdu la tête, mais en tireront avantage. Ils sortiront de leurs trous à rats pour s'agglutiner sur vos flancs et sur vos arrières, afin de se préparer à vous attaquer. À ce moment...

— Honorable *wang*, chevrota *l'orlok* d'un ton presque implorant. Il faudrait vraiment, en effet, que j'aie perdu la tête ! Non seulement vous voudriez que j'expose mes cinq *toman* – soit un demi *tuk* – au grand complet à se faire encercler par l'ennemi. Mais vous me proposez aussi de condamner ces cinquante mille hommes à périr broyés sous une avalanche ! À quoi me servirait d'avoir nettoyé la totalité des guerriers Yi et de voir le Yunnan se prosterner à mes pieds si je n'ai plus un homme vivant pour s'en emparer et l'occuper ?

— Hum, reprit Ukuruji, pensif. Eh bien, nos troupes pourraient du moins *s'attendre* à cette avalanche...

L'orlok s'abstint d'honorer cette saillie du moindre commentaire. C'est alors qu'un chabi sortit du *potala* et s'avança vers la terrasse où nous nous trouvions, porteur d'une outre de cuir pleine *d'arkhi*, prêt à en remplir nos cornes et nos coupes crâniennes. Bayan, Ukuruji et moi-même étions alors absorbés dans la contemplation du haut de la table, de sorte que mon regard fut happé par l'agitation des manches grenat du jeune Bho qui nous servait les liqueurs. Errant paresseusement sur ces mouvements de couleur, mes yeux captèrent le même vagabondage dans ceux d'Ukuruji, que je vis soudain s'animer d'une vive lueur : les manches brodées venaient de nous inspirer à tous deux la même idée, si horrifique et scandaleuse que je fus soulagé de l'entendre lui-même la libérer. Il se pencha brutalement en avant, tourné vers Bayan, et lui glissa :

— Imaginez que nous ne risquions *pas* nos propres troupes pour les faire mordre à l'hameçon. Qu'au lieu de cela, nous y envoyions quelques Bho sans valeur, tout juste bons à être sacrifiés...

YUNNAN

17

Il fallait soit agir vite, soit garder un secret qui risquait de s'éventer rapidement. Nous décidâmes d'agir vite.

La première chose que nous fîmes fut de poster des sentinelles autour de la vallée de Ba-Tang, en alerte jour et nuit de façon à empêcher tout espion Yi d'être informé de ce qui se préparait.

J'ai déjà vu des troupeaux d'animaux marcher d'un pas volontaire vers leur dernier enclos avant la mort, pourvu qu'ils y soient menés par une chèvre qui joue le rôle de Judas... Pour les Bho, ni les cajoleries, ni la contrainte ne furent nécessaires. Ukuruji n'eut qu'à dévoiler les grandes lignes de son plan aux lamas qu'il avait évincés du *potala*. Ces religieux égoïstes et sans cœur étaient prêts à tout pour chasser le *wang et* sa cour de leur lamaserie avant de retourner y vivre, et les Bho leur obéissaient aveuglément. C'est pourquoi les lamas, ne montrant aucun état d'âme fraternel vis-à-vis de leurs condisciples potaïstes, ne firent pas non plus de sentiment à l'égard de leurs camarades. Sans loyauté pour leur patrie, ni la moindre répugnance à se mettre au service de leurs maîtres mongols, en somme sans appréhension ni scrupules, ils proclamèrent que la population de Ba-Tang devrait désormais exécuter tous les ordres que leur donneraient les officiers mongols et les suivre partout où on les conduirait... et ces écervelés de Bho acquiescèrent.

Bayan ordonna immédiatement à ses guerriers de rassembler tous les Bho valides de la ville et de ses environs – hommes, femmes, enfants, garçons et filles sortis de la petite enfance. Il les équipa de vieilles armes et d'armures mongoles, leur donna pour montures les chevaux les plus affaiblis par le service et les organisa en colonnes complètes garnies de bêtes de bât et de trait, afin de convoyer les chariots qui

transportaient les yourtes. Il les gratifia du pavillon *d'orlok* de Bayan, des queues de yack de ses *sardar et* de tous les fanions et blasons qu'ils purent trouver. Hormis les lamas, les trapas et les chabis, seuls les Bho les plus vieux, les plus jeunes et les plus frêles furent autorisés à rester en arrière... à quelques exceptions près, cependant. Très gentiment, Ukuruji exempta les jeunes femmes qu'il avait sélectionnées pour le plaisir de ses courtisans et le sien propre, et, pour ma part, je renvoyai en sécurité chez elles Ryang et Odcho, chacune dotée d'un beau chapelet de pièces autour du cou, afin de lancer leur carrière en vue d'un futur beau mariage.

Pendant ce temps, Bayan dépêcha des cavaliers munis d'un drapeau blanc crier dans les régions méridionales, dans la langue des Yi, un message qui disait en substance : « Votre espion, ce traître qui opérait dans la capitale de Kithai, a été démasqué et renversé ! Vous n'avez plus aucune chance de soutenir notre siège ! En conséquence, cette province du Yunnan est déclarée annexée au khanat ! Vous devez déposer les armes et acclamer les conquérants quand ils arriveront ! Ainsi a parlé le khakhan ; tremblez, misérables, et obéissez ! »

Il va de soi que nous ne nous attendions pas un instant à voir les Yi trembler et obéir. Nous espérions seulement qu'ils seraient assez distraits par ces bruyants messagers pour ne pas remarquer les hommes qui s'étaient furtivement glissés dans les hauteurs et cherchaient les meilleurs endroits où enfouir les boules de cuivre, avant de se terrer à proximité, prêts à mettre à feu leur dispositif à mon signal.

Pour le cas où les Yi auraient disposé de guetteurs à l'œil de lynx placés loin au-delà de nos sentinelles, le *bok* fut démantelé : les yourtes furent démontées, et l'on dissimula le matériel, les chariots et les bêtes qui ne participaient pas à l'invasion simulée. On évacua des milliers de véritables Mongols dans les habitations de la ville laissées vacantes ; mais ils n'endossèrent pas les vêtements ternes et sales des Bho. Ils demeurèrent au contraire – comme Ukuruji, sa cour et moi-même – habillés de l'armure et de tout l'équipement du

guerrier, prêts à suivre la piste des colonnes condamnées à leur perte aussitôt que nous serions avertis que le piège avait fonctionné. Il fallut bien se résoudre à encadrer de vrais soldats mongols ces divisions d'appât composées de Mongols de pacotille, mais Bayan n'eut qu'à réclamer des volontaires pour les obtenir. Ces guerriers savaient qu'ils partaient pour une mission suicide, mais tous avaient déjà tant de fois bravé la mort que, ils en étaient persuadés, leur glorieux passé aux ordres de *l'orlok* leur donnerait, cette fois encore, une chance de s'en tirer. Ceux, rares, qui rentreraient indemnes de cette mission périlleuse seraient fiers d'avoir prouvé de nouveau l'invulnérabilité des hommes de Bayan, et les morts ne lui reprocheraient rien. Ainsi, un orchestre de soldats mongols chevauchait en avant de la fausse armée d'envahisseurs, qui jouait des marches traditionnelles de guerre – ce que les Bho, avec la meilleure volonté du monde, n'auraient jamais été en mesure de faire –, rythmant ainsi pour la multitude qui les suivait leur progression qui alternait le pas et le petit galop. À l'arrière de cette armée cheminait un second groupe de Mongols qui empêchaient les soldats de traîner en route et nous préviendraient dès que les Yi feraient mine, comme nous l'espérions, de nous encercler en vue d'un assaut.

Les Bho singeaient les Mongols. Leurs lamas les ayant priés d'y mettre tout leur cœur – sans leur préciser, je présume, que c'était la dernière chose qu'ils feraient eux-mêmes –, ils jouèrent la comédie avec conviction. Quand ils apprirent qu'ils allaient être escortés d'un orchestre militaire, certains vinrent demander à Bayan et à Ukuruji :

— Seigneurs, ne devrions-nous pas nous mettre à chanter, nous aussi, comme de vrais Mongols en marche pour la guerre ? Mais que pourrions-nous chanter ? Nous ne connaissons rien d'autre que le fameux « *Om mani padme hum* ».

— Euh... Tout sauf ça ! répondit *l'orlok*. Attendez que je réfléchisse. La capitale du Yunnan est Yunnanfu. Je suppose que vous êtes capables d'entonner : « Nous allons prendre Yunnanfu », non ?

— Yunnan-pu ?

— Non, non, fit Ukuruji, se retenant de rire. Écoutez, abstenez-vous de crier ou de chanter, ce sera préférable.

Il fit une pause, frappé d'une nouvelle idée :

— Il y a cependant une autre chose qu'il faudrait leur intimer de faire. Dites aux meneurs de bien faire passer les troupes à *droite* des édifices religieux et de laisser les murs de pierre et autres *chorten* sur leur gauche.

Il y eut bien de la part des Bho un gémissement de protestation à cette injonction – ne serait-ce pas en effet manquer de respect à Pota et aux monuments élevés à sa gloire ? –, mais leurs lamas intervinrent pour leur demander d'obéir, prenant la peine de réciter une prière hypocrite qui donnait au peuple la permission, pour l'occasion, d'insulter le tout-puissant Pota.

Les préparatifs ne durèrent que quelques jours, durant lesquels les messagers et les artificiers du génie partirent en avant. L'armée s'ébranla dès qu'elle fut en ordre de marche, dans l'éclatante lumière d'un matin ensoleillé. Je dois reconnaître que cette armée factice avait tout l'air de ce qu'elle prétendait être, une colonne mongole quittant Ba-Tang : à la vue comme à l'écoute, elle était superbe. En avant, le groupe de musiciens mongols entraînait les hommes en jouant un air martial, assez surnaturel et quelque peu sinistre, mais qui vous donnait du cœur au ventre. Les trompettistes soufflaient dans des instruments appelés *karachala*, ou « cornes de l'enfer ». Les percussionnistes martelaient de terribles tambours tendus de cuivre ou de peau semblables à de grosses timbales, suspendus de part et d'autre de leur selle. Il fallait voir les merveilles de jonglage auxquelles ils se livraient, lançant en l'air leurs baguettes et les faisant tournoyer, les rattrapant avant de croiser et de décroiser les bras avec virtuosité, pour faire résonner de féroces roulements de marche. Des joueurs de cymbales frappaient d'immenses plateaux de cuivre, et chacun de leurs tintements renvoyait un flamboyant éclat de soleil. Des

sonneurs de cloches percutaient une sorte de *scampanio,* des tubes métalliques de taille variable disposés en forme de lyre. Parmi ces sons lourds et retentissants s'élevaient ceux, plus doux, de luths au manche très court, pour pouvoir en jouer tout en chevauchant.

La musique alla progressivement *decrescendo,* noyée dans le bruit des sabots des milliers de chevaux qui suivaient, le sourd grondement des roues des chariots, les cliquetis et les craquements des armures et des harnais. Les Bho, pour la première fois de leur vie, n'avaient l'air ni pathétiques, ni méprisables. Ils étaient au contraire aussi disciplinés, fiers et déterminés que s'ils partaient vraiment en guerre, de leur propre chef. Les cavaliers étaient plantés droit en selle, regardant fermement vers l'avant, et ils ne donnèrent un respectueux coup d'œil sur le côté qu'en passant devant *l'orlok* et ses *sardar* venus assister à leur départ. Comme le fit remarquer le *wang* Ukuruji, ces hommes et ces femmes d'ordinaire dépenaillés avaient aujourd'hui la contenance de véritables soldats mongols. On les avait convaincus d'utiliser leurs longs étriers, qui permettent à l'archer de se dresser debout pour mieux viser lorsqu'il décoche ses flèches, à la place de ceux, plus courts, en vogue chez les Bho et les Drok, ainsi que chez les Han et les Yi, qui les obligeaient à lever les genoux.

Quand le dernier rang de l'ultime colonne, l'arrière-garde de vrais guerriers mongols, eut disparu vers l'aval, ceux qui restaient n'eurent plus qu'à maintenir dans la ville, en attendant, toutes les apparences de l'activité ordinaire pour l'édification d'éventuels guetteurs dissimulés dans le lointain. Aussi les gens s'affairèrent-ils aux affligeantes besognes des Bho dans l'assommante cité de Ba-Tang. Le jour, nos gens s'assemblaient en masse sur les places du marché, dès le crépuscule, ils allaient se poster sur les toits dans l'attitude de prière qui convenait. J'ignore si nous étions vraiment espionnés depuis le sud. Mais, si c'était le cas, nul doute que les Yi n'eurent pas connaissance de notre plan, car celui-ci se déroula exactement comme prévu... à l'exception d'un point, toutefois.

Environ une semaine après le départ de la troupe, l'un des membres de l'arrière-garde mongole revint au galop nous rapporter que les faux envahisseurs avaient bel et bien pénétré au Yunnan et qu'ils y progressaient toujours. Les Yi avaient visiblement été dupés par notre mise en scène. Des guetteurs, nous dit-il, avaient vu leurs tireurs isolés habituellement éparpillés dans les montagnes se rallier en petits groupes et converger vers le bas, tels des affluents se jetant dans le fleuve. Nous attendîmes quelques jours de plus et vîmes arriver un second messager qui nous révéla que les Yi étaient à n'en pas douter en train de masser d'importantes forces à l'arrière et sur les côtés de notre armée factice, de sorte que, pour nous rejoindre, il avait dû effectuer un large crochet afin d'éviter les Yi en manœuvre de rassemblement.

Aussi la véritable armée se mit-elle immédiatement en route (bien que se mouvant le plus discrètement possible et sans musique guerrière), et ce dut être un magnifique spectacle que de la regarder s'ébranler. La moitié d'un *tuk* au grand complet jaillit de la vallée de Ba-Tang telle une force de la nature en action. Ces cinquante mille hommes étaient divisés en *toman* de dix mille, chacun commandé par un *sardar,* eux-mêmes partagés en groupes de mille aux ordres d'un capitaine de drapeau, rangés à leur tour par groupes de cent, avançant en larges rangées de dix hommes. Chacune des divisions de cent soldats respectait entre elle et celle qui la précédait une distance suffisante pour ne pas souffrir de la poussière soulevée. Je dis que ce départ *dut être* un magnifique spectacle, parce que je ne le vis pas de mes yeux. J'étais parti loin en avant, en compagnie de Bayan, d'Ukuruji et de quelques officiers supérieurs. *l'orlok* ouvrait bien sûr la marche, et Ukuruji avait tenu à l'accompagner de front. Pour ma part, je n'étais là que parce que Bayan m'avait ordonné de les suivre. On m'avait pourvu d'un immense étendard d'une soie jaune brillante, que j'étais censé déployer au moment adéquat afin de déclencher l'avalanche. Cette mission aurait pu être confiée à n'importe quel autre homme de la troupe, mais Bayan persistait à considérer que,

comme il s'agissait de « mes » boules de cuivre, cette tâche m'incombait.

Nous galopâmes donc à quelques *li* en avant du *tuk*, suivant la rivière Jin-sha et la piste abondamment foulée des traces de notre armée de leurre. Au bout de quelques jours d'avance accélérée et de campements Spartiates, *l'orlok* grommela : « Nous franchissons ici la frontière du Yunnan. » Quelques jours après, nous fûmes stoppés par une sentinelle mongole qui faisait partie du groupe arrière obligé de nous attendre. Elle nous conduisit hors de la piste, nous emmenant, en contournant une colline, sur un des côtés de la route principale. Au terme de ce trajet, nous tombâmes en fin d'après-midi sur huit autres membres de l'arrière-garde qui campaient là sans feu. Leur capitaine nous invita respectueusement à descendre de cheval afin de partager des rations froides de viande séchée et leurs boules de *tsampa*.

— Mais avant cela, *orlok*, peut-être devriez-vous monter au sommet de cette colline et jeter un coup d'œil. Vous y découvrirez l'intégralité de la vallée de la Jin-sha et saisirez combien vous arrivez à point nommé.

Le capitaine nous y guida tous trois, Bayan, Ukuruji et moi-même. Nous accomplîmes cette ascension à petits pas, épuisés par notre longue chevauchée. Peu avant d'en atteindre le faîte, notre guide nous enjoignit de nous coucher et de ramper, et c'est avec la plus grande précaution que nous levâmes la tête au-dessus du rideau d'herbe qui bordait la crête. Nous comprîmes vite combien il était heureux qu'on nous eût interceptés là. Eussions-nous persisté à suivre les traces laissées sur la piste quelques heures de plus, nous serions immanquablement entrés, en contrebas de l'autre versant de cette colline, dans la longue mais étroite vallée qui s'offrait à nos yeux, à l'intérieur de laquelle campait notre armée d'appât. Comme on le leur avait demandé, les Bho se comportaient plus en troupe d'occupation que comme une armée d'envahisseurs. Ils n'avaient pas érigé de tentes et s'étaient nonchalamment installés comme s'ils avaient été invités au Yunnan par les Yi. Si,

çà et là, trouant le crépuscule, brûlaient leurs nombreux feux de camp, seuls quelques gardes avaient vaguement été postés au périmètre du campement qui se signalait par une agitation et un bruit témoignant de la plus parfaite insouciance.

— Un peu plus, nous tombions sur eux, fît remarquer Ukuruji.

— Non, seigneur *wang*, ce n'est pas ce qui se serait produit, répliqua notre guide. Et je vous suggère avec respect de contenir votre voix.

Toujours parlant très bas, le capitaine expliqua :

— Tout autour du campement que vous voyez sont disposés les Yi, invisibles car, comme nous, ils campent sans feu. Vous seriez tombés sur leurs arrières, et ils vous auraient capturés. L'ennemi est massé en force, tel un gigantesque fer à cheval enserrant par l'arrière et les côtés nos prétendues forces. Impossible de les distinguer, je vous l'accorde, car ils se sont cachés dans le moindre recoin et se tiennent à couvert.

— Ont-ils opéré cette manœuvre à chaque fois que les Bho s'arrêtaient ? demanda Bayan.

— Oui, seigneur *orlok*, chaque nuit plus nombreux. Mais quelque chose me dit que le bivouac de ce soir sera le dernier pour eux. Je peux bien sûr faire erreur, mais, si j'ai bien compté, c'est le premier soir où je n'ai pas vu leurs forces augmenter. J'ai l'impression que tous les hommes de ce coin du Yunnan en mesure de porter les armes sont venus prendre place dans cette vallée. Cela représente à peu près cinquante mille hommes, nombre équivalant à nos propres forces. Si j'étais à la tête des Yi, je trouverais cet étroit défilé idéal pour porter un coup fatal à une troupe décidément bien sûre d'elle. Je l'ai dit, je peux me tromper. Mais mon instinct de guerrier me le crie : dès demain, à l'aube, les Yi se rueront à l'attaque.

— Rapport avisé, capitaine Toba, approuva Bayan. (Je fus impressionné : Bayan semblait connaître le nom de chacun de ses cinquante mille hommes.) Je partage votre intuition. Qu'en

est-il de nos artificiers ? Avez-vous idée de la façon dont ils sont disposés ?

— Hélas non, seigneur *orlok*. Il nous est impossible d'entrer en communication avec eux sans révéler leur position à l'ennemi. J'ai dû m'en tenir à la présomption qu'ils avaient pu se disperser le long des crêtes et placer chaque nuit leurs engins dans un nouvel endroit, prêts à être déclenchés.

— Dans ce cas, nous nous en remettrons à leur habileté, conclut Bayan.

Il releva la tête pour parcourir du regard l'anneau des montagnes qui entourait la vallée. Je fis de même. Si *l'orlok* persistait à me considérer comme responsable de ces armes secrètes, il était de mon intérêt qu'elles répondissent à ce qu'on attendait d'elles. Si c'était le cas, cinquante mille Bho périraient, ainsi qu'un nombre équivalent de Yi. Lourde responsabilité, on en conviendra, pour le chrétien pacifiste que j'étais. Mais la réussite de ce plan conduirait à la victoire le camp que je m'étais choisi et prouverait que Dieu avait pris mon parti. Cela m'exempterait, du même coup, de mes scrupules quant au massacre sur le point de se perpétrer. Si, au contraire, les boules de métal ne produisaient pas l'effet escompté, les Bho périraient d'une façon ou d'une autre, mais pas les Yi. La guerre continuerait, et ma conscience de chrétien aurait sans doute à subir les affres d'une angoisse bien réelle, celle d'avoir fait trépasser tant de gens, fussent-ils de simples Bho, sans la moindre raison valable.

Je dois avouer que ce qui me préoccupait le plus, à cet instant, était de voir ma curiosité satisfaite. Je brûlais de savoir si les boules de poudre inflammable allaient *vraiment* fonctionner et comment. Je distinguais une bonne douzaine d'endroits parmi ces montagnes où j'aurais placé ces charges si j'avais été chargé de le faire. Il s'agissait d'avancées rocheuses semblables à des châteaux croisés, en saillie par rapport à la forêt environnante et taillées de fissures en damier qui dégageaient des blocs susceptibles de se décrocher, pour peu

qu'une secousse suffisante les ébranlât, et d'entraîner dans leur chute de gros morceaux de montagne...

Bayan grogna un ordre, et nous nous laissâmes glisser par le même chemin jusqu'au bas de la colline. Une fois arrivé, il transmit ses directives aux soldats restés l'attendre.

— Notre véritable armée doit se trouver à quarante ou cinquante *li* d'ici et, à l'heure qu'il est, elle se prépare à bivouaquer pour la nuit. Six hommes vont partir dans sa direction, l'un d'eux restera posté tous les dix *li* sur le trajet qui nous en sépare afin de pouvoir faire office de relais rapide demain matin. Le dernier devrait rallier nos troupes avant l'aube. Qu'il ordonne aux *sardar* de suspendre leur marche. Ils devront demeurer où ils se trouvent, afin que la poussière de leur marche ne dévoile pas nos plans et ne les fasse capoter. Si tout se passe demain comme nous l'avons prévu, le capitaine Toba ira vous en informer à bride abattue, et les coursiers fileront mettre au courant le reste du *tuk*. Les *sardar* devront alors mettre l'armée en route au galop le plus rapide pour écraser tout corps ennemi qui sortirait indemne de la vallée. Si les choses tournent mal, eh bien... le capitaine Toba vous transmettra d'autres ordres. Filez !

Les six hommes partirent, conduisant leurs chevaux par les rênes jusqu'à ce qu'ils se soient suffisamment éloignés pour ne faire aucun bruit. Bayan se retourna vers nous :

— Mangeons un peu et préparons-nous à dormir. Nous devons nous trouver aux aguets là-haut demain dès les premières lueurs du jour.

18

Et nous nous y trouvâmes : *L'orlok* Bayan et ses officiers, le *wang* Ukuruji, le capitaine Toba, ses deux hommes de troupe et moi-même. Tous portaient une épée, un arc et son carquois rempli de flèches, et Bayan – prêt au combat, et non plus en parade – avait ôté ses dents. Pour ma part, chargé du pavillon jaune, je n'étais muni que de mon couteau passé dans ma ceinture. Allongés dans l'herbe, nous vîmes la scène qui s'étendait sous nos yeux apparaître peu à peu. Il faudrait encore attendre plusieurs heures avant que le soleil franchisse les sommets, mais son lever illuminait déjà un ciel bleu sans nuages, dont la lumière commençait à se refléter à l'intérieur du bol noir de la vallée, faisant monter l'humidité de la rivière. Au début, ce fut le seul mouvement que nous décelâmes : le glissement de cette luminescence dans l'obscurité. Mais la vallée se teinta peu à peu de couleurs : bleu nébuleux sur les bords des montagnes, vert foncé dans ses zones boisées, vert plus pâle dans les prairies et les clairières, argent le long de la rivière, de plus en plus scintillante à mesure qu'elle se désembuait de son brouillard matinal. Avec les formes et les couleurs apparaissait également le mouvement : les troupeaux de chevaux commençaient à s'agiter ; un hennissement, un bronchement distant fendaient l'air. Les femmes du *bok* se levèrent et se mirent à aller et venir, soufflant sur les braises et allant chercher de l'eau pour le thé – d'où un lointain cliquetis de casseroles – avant de réveiller leurs compagnons.

Les Yi avaient déjà suffisamment observé s'éveiller le camp pour en connaître la routine. C'est le moment qu'ils choisirent pour attaquer : assez de lumière pour y voir, mais assez tôt pour que les hommes ne soient pas encore levés. J'ignore si cet assaut fut déclenché par un signal : aucun drapeau ne fut déployé, et je n'entendis aucune trompette résonner. Mais les Yi, eux,

surgirent de partout, tous ensemble, avec une admirable précision.

L'instant d'avant, les spectateurs que nous étions dominions le versant nu d'une vallée et le *bok* installé dans son creux comme si nous étions perchés dans un amphithéâtre vide dont les gradins dégarnis entouraient une scène lointaine. L'instant d'après, notre vue fut obstruée par un versant surpeuplé, comme si, de tous les gradins, avait brutalement poussé une floraison magique et silencieuse. De l'herbe, des taillis, des buissons en contrebas avait jailli une éclosion nouvelle, constituée d'hommes gainés de cuir qui brandissaient un arc tendu, armé d'une flèche bien calée sur sa corde. Ce fut si soudain que je crus en voir certains surgir du sol devant moi ; il me sembla sentir *l'odeur* des six ou sept plus proches. Et je suis sûr que je ne fus pas le seul, sur cette crête, à réprimer le réflexe de bondir sur mes pieds. Je me contentai d'ouvrir grand les yeux et de mouvoir suffisamment la tête pour découvrir tout autour de l'amphithéâtre qui encerclait la vallée cette présence menaçante sortie de nulle part, positionnée en fers à cheval concentriques, une force aux rangs hérissés de flèches toutes dirigées vers un point central, la scène sur laquelle se tenait le camp.

Tout cela avait été incroyablement silencieux, et plus rapide que je n'ai mis de temps à le décrire. Ce qui frappa l'oreille juste après c'était le premier son émis par les Yi. Ce ne fut nullement le hululement que pousse en guise de cri de guerre l'armée mongole lorsqu'elle charge l'ennemi. Ce fut un souffle singulier, surnaturel et doux, léger et comme soyeux. Le vent sifflant de milliers de flèches lancées ensemble, qui s'envolèrent dans une sorte de bourdonnement flûte en enveloppant la vallée d'un épais murmure aérien. Et puis ce son, comme assourdi par la distance, reprit, se répéta, se fragmenta et redoubla tel un cinglant frou-frou désormais constant et démultiplié. On aurait dit que les Yi prélevaient sans cesse et avec promptitude de nouvelles flèches dans leurs carquois et, alors que les premières planaient encore, en mettaient d'autres en place puis tiraient, en courant comme l'éclair vers le *bok*. Leurs flèches s'élevèrent très

haut dans le ciel, jusqu'à en assombrir un instant le bleu pur, éclatant, et se mirent à rétrécir à l'œil, de baguettes bien visibles devenant des brindilles, puis des cure-dents, jusqu'à des cheveux fins qui, soudain, infléchissant paresseusement leur course, se muèrent en une sorte de vapeur qui tomba tel un sombre crachin sur le camp. Ce n'était guère plus effrayant, vu de loin, que le crépitement gris d'une averse matinale.

Spectateurs situés en arrière, pas très loin des archers, nous n'avions rien manqué des premiers instants de l'assaut. Mais ceux qui en étaient la cible – les chevaux, les femmes déjà levées, les hommes encore couchés – ne se rendirent sans doute compte de rien avant que les milliers de flèches les frappent, telle une pluie soudaine qui s'abattit parmi eux, autour d'eux, sur eux, et hélas en eux. Loin d'être une simple bruine, les flèches, lourdes et acérées en cette fin de course, accélérées par leur longue chute, leur transpercèrent sans doute les chairs jusqu'à l'os.

Dès cet instant, les rangs des Yi les plus proches du camp atteignirent ses abords immédiats, toujours sans émettre le moindre son, apparemment insouciants des flèches de leurs camarades qui pleuvaient toujours. Leurs épées et leurs lances étincelèrent et se mirent à s'enfoncer, à tailler... Sans cesse, nous assistions de nos hauteurs à l'éruption de nouveaux guerriers Yi issus du versant de notre colline et des flancs environnants, comme si la verdure qui tapissait la vallée bourgeonnait sans arrêt de nouvelles fleurs d'archers debout, avant de s'en dépouiller, les laissant courir vers le *bok* en contrebas, pour en produire aussitôt de nouveaux. D'autres bruits que le souffle de cette pluie de flèches nous parvenaient désormais, plus perçants et douloureux : c'étaient les cris d'alarme, d'horreur, de terreur et de souffrance des gens foudroyés au campement. Dès que cette rumeur s'éleva et que tout effet de surprise eut cessé de compter, on vit les Yi pousser à leur tour de féroces cris de guerre, tout en fondant à toutes jambes sur leurs proies, laissant libre cours aux hurlements sauvages qui exaltent le courage de l'assaut et frappent l'ennemi de stupeur.

Lorsque toute la vallée ne fut plus qu'une immense et confuse clameur, Bayan se tourna vers moi et déclara :

— Je crois qu'il est temps, Marco Polo. Les Yi courent vers le *bok,* ils se sont tous levés, et je n'en vois plus en réserve nulle part.

— Maintenant ? m'étonnai-je. En êtes-vous sûr, *orlok* ? Je vais être aisément repérable si je me redresse et me mets à agiter un drapeau. Les Yi pourraient en concevoir des soupçons et marquer une pause. S'ils ne m'abattent pas immédiatement d'une flèche.

— N'ayez pas peur, lâcha-t-il. Aucun soldat ne se retourne jamais en donnant l'assaut. Levez-vous, à l'endroit où vous êtes.

Je me hissai péniblement sur mes jambes, m'attendant d'un instant à l'autre à sentir un trait perçant traverser ma cuirasse, et déployai fébrilement le pavillon de soie enroulé autour de ma lance. Comme rien ne m'avait frappé, j'agrippai son manche à deux mains, élevai la bannière aussi haut que je le pus et commençai à l'agiter d'amples mouvements de gauche et de droite. Le jaune du drapeau étincelait, et la soie du tissu, dans la vive clarté du matin, claquait vigoureusement dans le vent. Je ne pouvais me contenter d'un ou deux va-et-vient hâtifs, puis me jeter à terre, lâchant tout, dans l'espoir d'avoir été vu de loin. Je devais me maintenir à mon poste jusqu'à ce que je sois *sûr* que les lointains artificiers, ayant capté mon signal, étaient entrés en action. Je me mis donc à calculer en mon for intérieur : « Combien de temps cela va-t-il durer ? Ils doivent déjà regarder par ici. Ils se douteront que nous sommes arrivés par l'arrière de l'ennemi. Donc, de leur cachette, ils scrutent les crêtes dans notre direction. Ils couvent des yeux cette partie de la vallée, attentifs à la moindre tache jaune sur la verdure. À présent, oui !... *Evviva ! ils* ont aperçu dans le lointain la minuscule bannière. Les voilà en train de ramper vers les retraites secrètes où ils ont entreposé les sphères de cuivre. Cela peut prendre quelques instants... Laisse-leur le temps d'y arriver. Bon, maintenant ils ont pris en main leur tison d'encens allumé et soufflent dessus pour le raviver – *si* toutefois ils ont eu

le bon sens de les enflammer en attendant. Peut-être pas ! Dans ce cas, ils doivent être en train de tâtonner à la recherche d'un silex, d'acier et d'amadou... Laisse-leur le temps de rassembler tout cela.

— Dieu, que la bannière était lourde.

— Bon, allez, *maintenant* leur amadou doit s'être enflammé, et ils doivent être en train d'attiser un tas de feuilles sèches. Tous ont désormais en main leur tison ou un bâton d'encens enflammé, et ils vont bientôt les approcher de nos boules de métal. Ça y est : les bouts incandescents sont appuyés contre les mèches. Et les mèches brûlent, désormais, elles crépitent, tandis que les artificiers se lèvent précipitamment, fuient à toutes jambes se mettre à couvert... »

Je leur souhaitai bonne chance, espérant qu'ils auraient parcouru une distance suffisante et trouvé un abri sûr, moi qui me sentais en cet instant incroyablement exposé et vulnérable. Il me semblait que je faisais flotter mon drapeau, poursuivant ma *bravata* [16] et exhibant ma petite personne depuis une éternité : les Yi devaient être aveugles pour ne point m'avoir repéré ! Il restait à présent à compter jusqu'à – combien le Maître Artificier avait-il dit ?

— ... jusqu'à dix, oui, lentement, après que les mèches ont été allumées. J'égrenai donc mentalement dix mouvements supplémentaires, de ma longue bannière jaune, et... Il ne se passa rien.

Caro Gèsu, qu'est-ce qui avait cloché ? Était-il possible que les artificiers n'aient pas compris ? Mes bras étaient épuisés par l'effort, et bien que le soleil n'eût pas encore franchi l'écran montagneux, je suais à grosses gouttes en dépit de la fraîcheur matinale. Se pouvaient-ils qu'ils aient d'abord attendu mon signal, pour seulement aller déposer *ensuite* au bon endroit les boules explosives ? Comment avais-je pu faire dépendre toute l'affaire – ainsi que ma propre vie, désormais – d'une douzaine de soldats, de frustes Mongols à l'esprit aussi épais que la

[16] « Bravade ».

carne ? Allais-je devoir rester là une ou deux éternités de plus, tandis que ces braves techniciens procéderaient à des opérations qui auraient *déjà dû* être réalisées ? Bon Dieu, combien de temps leur faudrait-il pour se mettre en quête, dans la bourse pendue à leur ceinture, de silex et d'acier ? Et devais-je attendre tout ce temps en agitant cette bannière d'un jaune éblouissant qui crevait les yeux partout à la ronde ? Bayan avait beau être persuadé que nul guerrier ne se retournait volontairement, un seul de ces Yi n'avait qu'à trébucher et rouler au sol, ou tomber sous les coups, pour tourner par hasard la tête de mon côté. Comment ne remarquerait-il pas cet étrange signal qui tranchait si curieusement sur le champ de bataille ? Il alerterait ses compagnons, lesquels m'accableraient d'une grêlée de flèches tout en cinglant vers moi...

Le vert panorama s'était brouillé de la sueur qui me coulait sur les yeux, quand j'aperçus une petite étincelle jaune en lisière de mon champ de vision. *Maledetto !* Voilà que je laissais pendre la bannière ; il me fallait la brandir plus haut. Mais juste après ce bref éclat jaune, ce fut une bouffée bleue qui crépita sur la verdure. J'entendis alors monter un concert de *« Hui ! »* de mes compagnons allongés sur l'herbe à mes côtés. Je laissai choir le drapeau et la lance, et me tins pantelant, ruisselant, à regarder éclore les lueurs jaunes et les nuages bleus des boules de *huo-yao* qui accomplissaient enfin ce qu'on attendait d'elles.

Tout le centre de la vallée, où se trouvaient à présent étroitement mélangés les Yi et les faux Mongols, était noyé dans la poussière qui se dégageait de l'explosion. Mais les éclairs et les fumées n'en avaient pas été obscurcis. Ils s'étaient produits aux endroits exacts où j'aurais moi-même disposé les boules, dans des crevasses situées sous des saillies rocheuses en forme d'échauguettes naturelles... Toutes ne se déclenchèrent pas en même temps ; elles flamboyèrent d'abord une à une, puis par deux, au sommet d'une montagne, puis d'une autre. Je fus heureux de les voir exploser à l'endroit espéré et comblé de pouvoir compter douze mises à feu ; chacune des boules avait donc fonctionné comme prévu. Mais j'étais en même temps consterné de leur apparente faiblesse. De si petites

déflagrations, aussi vite éteintes, et qui n'avaient produit que ces pâles fumées bleues... Leur son ne résonna que bien plus tard, mais, bien qu'il couvrît la clameur des cris et des échauffourées qui venait du creux de la vallée, il n'avait rien du terrible grondement de tonnerre que j'avais entendu lorsque mes appartements du palais avaient été pulvérisés. Il ne s'était agi ici que de brefs claquements – un peu comme le bruit d'un guerrier Yi frappant du plat de l'épée le flanc de son cheval : une ou deux détonations isolées tout d'abord, puis plusieurs en rafale, dans un craquement pétaradant, enfin deux ou trois autres, à nouveau bien distinctes.

Et il ne se passa rien de plus, hormis la poursuite, au creux de la vallée, de la furieuse mais futile bataille, dont aucun des combattants ne semblait avoir noté le rôle annexe que nous venions de jouer dans les hauteurs. *L'orlok,* tourné dans ma direction, me lacéra d'un regard assassin. Je levai les sourcils devant son expression, l'air désemparé. Mais soudain, les autres se mirent à articuler de nouveaux *« Hui ? »* incrédules, les yeux fixés dans diverses directions. Bayan et moi suivîmes d'abord le regard de l'un, puis celui d'un autre et d'un troisième. Là-bas, très haut, une fissure dans la roche s'élargissait à vue d'œil. Un peu plus loin, toujours en hauteur, deux énormes blocs rocheux, qui s'étaient trouvés jusque-là côte à côte, commençaient à se séparer. En un troisième endroit, une saillie de muraille semblable à une tour de garde s'effondrait, s'émiettant du même coup en autant de pierres qui s'éparpillèrent dans une lenteur surréelle et aquatique...

Si ces montagnes n'avaient encore jamais été ébranlées par une avalanche, elles semblaient en avoir suspendu leur équilibre *exprès* pour mieux pouvoir s'y abandonner, désormais. Je suis sûr que trois ou quatre boules logées de part et d'autre de la vallée auraient suffi à produire leur effet, et nous en avions disposé six de chaque côté, qui toutes avaient rempli leur office. Aussi, pour ténus qu'aient pu être les prémices du phénomène, sa conclusion allait être spectaculaire. La meilleure description que je puis vous en donner est la suivante : imaginez que ces rochers des hauteurs aient été les arêtes de la colonne vertébrale

de la montagne, et nos charges des coups de marteau brisant ces os. Comme les soubassements rocheux entamaient leur chute, la terre qui les recouvrait, fendue, commença à se disloquer de-ci de-là, comme une peau arrachée d'un animal. À mesure que cette peau se plissait, se déformait, les forêts déchiquetées en lambeaux s'en détachaient, telle la fourrure du chameau en été, qui tombe par touffes disgracieuses.

Dès l'ébranlement des premiers blocs, nous sentîmes la colline trembler, bien que nous fussions distants de plusieurs *li* des pentes rocheuses les plus proches. Le creux de la vallée devait avoir commencé lui aussi à frissonner, mais les deux partis aux prises ne semblaient pas en avoir conscience ; ou, si c'était le cas, chaque homme, chaque femme de cette mêlée avait dû croire qu'il ne s'agissait que de ses propres tremblements de peur ou de rage. Je me souviens avoir pensé : c'est ainsi que nous autres mortels mépriserons les premières secousses annonciatrices d'Armageddon, lorsque nous poursuivrons nos tâches triviales alors même que Dieu aura lancé l'inimaginable cataclysme destiné à mettre fin à toute vie en ce monde.

Un bon morceau de cette Terre était déjà en passe d'être dévasté sous nos yeux. Les rochers délogés, roulant et glissant sur les pentes, en entraînaient d'autres, arrachant au passage de vastes bandes de terre. Cette masse d'humus et de roches mêlées rabotait les versants des montagnes et leur végétation : des troncs d'arbres s'effondraient, s'entrechoquaient et s'amoncelaient les uns sur les autres, se brisant en éclats. Les montagnes, avec tout ce qui poussait dessus ou les composait (cailloux, galets, rochers, mottes de terre, humus, morceaux de pelouse froissés de la taille d'une prairie, arbres, buissons, fleurs, y compris probablement les bêtes de la forêt surprises par la catastrophe), se mirent à *tomber*, précipitées vers le fond de la vallée en une douzaine de petites avalanches. Le bruit qu'elles produisaient, jusque-là différé par la distance, finit par atteindre nos oreilles. Ce fut d'abord un murmure qui se mua en un grondement, lequel enfla en un rugissement qui eut bientôt l'intensité d'un roulement de tonnerre, mais un tonnerre tel que

je n'en avais jamais entendu... pas même dans les instables hauteurs du Pamir où les sons, quoique puissants, ne duraient que quelques minutes. Ce tonnerre continua à prendre de l'ampleur, créant des échos monstrueux qu'il absorbait aussitôt pour les engloutir d'un fracas encore bien supérieur, progressant vers un paroxysme qu'il semblait ne jamais devoir atteindre. La colline sur laquelle nous nous trouvions frissonnait à présent comme si elle eût été faite de gélatine (le bruit seul, je crois, aurait suffi à la faire frémir), et nous avions du mal à nous tenir sur nos pieds tandis que les arbres autour de nous, si secoués qu'ils en perdaient leurs feuilles, faisaient fuir les oiseaux terrorisés dans toutes les directions, piaillant, glapissant de terreur... L'air lui-même semblait s'être mis à trembler.

Le roulement de ces avalanches aurait suffi à couvrir le bruit de la bataille qui se déroulait dans la vallée, mais le concert de cris de guerre et le cliquetis métallique d'épées qui s'entrechoquent s'étaient dissous. Les malheureux avaient enfin compris ce qui était en train de se produire, ainsi sans doute que les troupeaux de chevaux, et tous avaient poussé des hurlements déchirants. Dans l'état d'agitation qui était le mien, je ne pus discerner clairement ce que chacun faisait. Je les perçus plutôt comme une foule indistincte – telles les masses aux contours flous qui s'effondraient des montagnes alentour –, des milliers d'êtres humains et de chevaux courant en bande désordonnée. À la façon dont ils se déplaçaient, j'avais l'impression que le sol de la vallée était en train de les faucher, les abattant pour les relever et les souffler d'une extrémité à l'autre. Hormis ceux qui avaient péri lors des combats, immobiles sur le sol, hommes et bêtes semblèrent d'abord, tous en même temps, découvrir des yeux le cataclysme qui dégringolait les pentes de l'ouest à leur rencontre et, en une seule vague, ils se mirent à fuir dans la direction opposée, pour se rendre compte avec stupeur que la mort déferlait *aussi* sur eux depuis l'est. Alors, d'un même élan, tous refluèrent vers le centre de la vallée et sautèrent dans la rivière, comme pour fuir un incendie de forêt, recherchant un hypothétique salut dans l'eau fraîche. Deux ou trois douzaines

d'individus (je ne pus clairement évaluer leur nombre) se ruèrent vers les deux issues latérales de la vallée, mais la vitesse des masses en mouvement était plus rapide que leur course, si folle et désespérée fut-elle.

Elles les engloutirent sans pitié. Bien que les vagues de brun et de vert qui cinglaient vers le sol fussent constituées d'arbres au faîte de leur croissance et de rochers aussi gros que des maisons, elles ressemblaient, de là où nous étions, à des cascades d'un gruau de *tsampa* sale et grumeleux, déversé des deux côtés d'une gigantesque soupière, pour aller se mêler dans le creux en une pâte indistincte, soulevant au fil de leur avance une colonne de poussière pareille à la fumée montant d'un bouillon chaud. Lorsque les éboulis atteignirent les contreforts inférieurs des montagnes, ils se fondirent en une stupéfiante avalanche unique qui rugissait à travers la vallée, dont les deux mâchoires se ruaient l'une vers l'autre. En arrivant au centre, elles auraient dû ralentir leur course folle, mais je n'eus pas cette impression. Lorsqu'elles s'entrechoquèrent dans un fracas de fin du monde, leur taille et leur masse était celles d'un palais de trois étages. Au moment de l'impact, j'eus à l'esprit l'image de deux impressionnants béliers des montagnes que j'avais vus, à la saison des amours, se précipiter l'un sur l'autre, télescopant les ramures de leurs têtes énormes avec une violence telle que mes dents en avaient tremblé dans mes gencives.

Le bruit de tonnerre de ce baiser cosmique n'eut rien d'un claquement de dents. Il fut lourd, envahissant, monstrueux. La rivière Jin-sha traversait cette vallée dans sa partie orientale. Le colossal glissement de terrain souleva son flot, le repoussant irrésistiblement devant lui jusqu'à en obstruer l'écoulement, bloqué par un épais mur de vase. Aussi, lorsque lès deux masses en déséquilibre entrèrent en contact, on entendit comme une lourde claque mouillée qui donna l'impression que les avalanches se cimentaient pour former un nouveau plancher surélevé qui la couvrirait désormais jusqu'à la fin des temps.

À l'instant exact de la collision, le soleil déborda du sommet des montagnes dans un ciel si poussiéreux que son disque en

sembla brouillé, comme décoloré. Il jaillit de façon si soudaine, avec cette teinte cuivrée aux bords évanescents, qu'on eût cru voir une cymbale brandie au-dessus du désastre pour faire résonner le coup final, magistral et solennel, destiné à saluer l'ensevelissement de la vallée. De fait, tandis que les éboulis résiduels continuaient de dévaler les pentes, le bruit s'évanouit bel et bien peu à peu, dans un tremblement vibrant, comme la trace du fracas métallique suspendu que laisse derrière elle la cymbale quand son écho se noie, progressivement, dans le silence qui s'installe.

Dans le calme qui prévalut bientôt – encore troublé de quelques culbutes de rochers déséquilibrés, de glissements d'arbres déracinés, de plaques d'herbe qui ricochaient dans leur chute et d'un cortège confus de sons indistincts qui carambolaient doucement dans le lointain –, les premiers mots que j'entendis furent ceux de *l'orlok :*

— En selle, maintenant, capitaine Toba. Allez prévenir notre armée.

L'officier partit par l'endroit d'où nous étions venus. Bayan, fouillant tranquillement le fond de sa bourse, en sortit le scintillant et lourd ouvrage d'or et de porcelaine qui lui servait de dentier et le scella en force à l'intérieur de sa bouche, puis fit claquer bruyamment ses mâchoires pour les mettre en place. Paré de la digne apparence d'un *orlok* prêt à célébrer son triomphe, il descendit lentement le versant de la colline où nous nous tenions. Dès que sa silhouette se fut évanouie dans le nuage de poussière, nous nous engageâmes à sa suite. Je ne savais pas exactement pourquoi nous le faisions, sauf à vouloir jouir intégralement de notre étrange victoire. Celle-ci demeurait pourtant invisible, masquée derrière un voile dense et suffocant. À peine fûmes-nous parvenus au pied de la colline que j'avais perdu de vue mes compagnons. Je pus seulement entendre la voix assourdie de Bayan, quelque part sur ma droite, dire à quelqu'un :

— Les troupes vont être bien déçues, en arrivant. Plus rien à piller sur le champ de bataille !

L'énorme masse de poussière soulevée par les deux avalanches avait, à l'instant de leur percussion, obscurci à nos regards la vallée et son ultime dévastation. Je ne puis donc prétendre avoir *vu* l'annihilation de quelque cent mille personnes. Pas plus que je n'avais entendu jaillir leurs derniers cris ni craquer sinistrement leurs membres. Mais elles avaient à présent disparu, elles et leurs chevaux, leurs armes, leurs biens personnels et tout leur équipement. La vallée se trouvait comme redessinée, et les gens en avaient été nettoyés, balayés, éradiqués, comme s'ils n'eussent pas été plus gros ou plus dignes de vivre que les fourmis et autres scarabées qui arpentaient naguère ce vieux sol.

Je me remémorai les os et les crânes blanchis que j'avais trouvés gisant sur le sol du Pamir, vestiges de troupeaux et de caravanes emportés par d'autres avalanches. Il n'en subsisterait pas même ces traces, ici. Aucun de ces Bho de Ba-Tang auxquels nous avions épargné cette marche – comme les jeunes Odcho et Ryang, par exemple – ne retrouverait jamais sur ce sol, en venant se recueillir à l'endroit où avaient péri les siens, le moindre reste d'un père ou d'un frère, et ne pourrait honorer leur souvenir en faisant de leur crâne un bol dans lequel boire, un tambour à frapper. Peut-être un paysan Yi, labourant un jour cette vallée, dans quelques siècles, déterrerait du soc les fragments d'un des corps ensevelis le moins profond. Mais d'ici là...

Je songeai que, de tous les hommes et de toutes les femmes que j'avais vus courir avec horreur, se jeter à la rivière dans un geste pathétique ou choir sur le sol frappés par la mort, seuls les derniers avaient échappé au pire. Les autres avaient eu à endurer la terrible pensée de se sentir écrasés comme de vulgaires insectes, ou celle, plus horrible encore, de se voir ensevelis vivants. Peut-être certains, n'ayant pas été broyés, étaient-ils *encore* en vie et se trouvaient-ils toujours, conscients, piégés dans les profondeurs du sol, dans de petites poches d'air confiné semblables à des tombes qui subsisteraient jusqu'à ce que l'irrésistible poids de la terre, de la rocaille et des gravats finisse par les étouffer.

Il faudrait quelque temps à la vallée pour s'adapter à sa topographie redessinée. Je pus du reste m'en rendre compte puisque, en tâtonnant à l'aveuglette, toussant dans l'épais nuage de poussière sèche, je sentis que j'étais en train de patauger dans une eau bourbeuse qui n'était pas là l'instant d'avant. La rivière Jin-sha était en train de fouiller du museau, cherchant à éprouver la solidité de la barrière qui s'était si brutalement opposée à son cours, et elle s'ingéniait maintenant à s'élever sur les côtés pour contourner ce qui avait naguère constitué ses rives. Il était évident qu'en errant dans la pénombre je m'étais éloigné sur la gauche, en direction de l'est. Peu désireux de m'embourber davantage dans cette eau qui montait, je me tournai à droite et, tout en dérapant dans cette boue récente qui m'aspirait les bottes, je résolus de rejoindre les autres. Lorsque, dans l'obscurité, une forme humaine se matérialisa sous mes yeux, je lui adressai quelques paroles en mongol, et ce fut ce qui faillit me perdre.

Je n'ai jamais eu le loisir de rechercher comment il avait pu échapper à la catastrophe. Peut-être faisait-il partie de ceux qui avaient fui en direction de l'une des issues de la vallée ou, plus simplement, par un hasard inexplicable, avait-il été soulevé par l'avalanche au lieu de périr écrasé sous elle. Peut-être, l'ignorant lui-même, n'aurait-il pu expliquer comment il avait survécu. Il semble que, même lors des pires désastres, il y ait toujours au moins quelques rescapés – peut-être y en aura-t-il même après Armageddon. Nous devions ici découvrir qu'environ quatre-vingts personnes, sur cent mille, n'avaient pas péri. La moitié étaient des Yi, et la moitié de ceux-ci, presque indemnes, tenaient encore debout. De ce tout petit nombre, deux au moins étaient encore armés et bouillaient d'une soif de revanche immédiate. J'avais eu la malchance de tomber sur l'un d'eux.

Il pensait sans doute être le *seul* survivant Yi et dut être surpris de rencontrer dans cette poussière une autre silhouette humaine. En m'adressant à lui en mongol, je lui fournis un avantage. Je ne savais pas ce qu'il était, mais lui m'identifia aussitôt comme un ennemi, l'un de ceux qui venaient de pulvériser son armée et, parmi ses compagnons d'armes, des

amis proches sans doute, peut-être des frères. Animé de l'instinct du frelon en colère, il m'assena un grand coup d'épée. Sans la boue dans laquelle nous pataugions, j'eusse succombé à l'instant même. Je n'aurais sans doute pas eu le réflexe d'esquiver cette attaque, mais un tressaillement involontaire me fit glisser, et, au moment où je chutais dans la boue, je sentis le souffle meurtrier de la lame balayer l'espace que je venais de quitter.

Je ne savais toujours pas de qui il s'agissait (et la fameuse phrase « Je surgirai quand tu t'y attendras le moins » m'était tout de suite venue à l'esprit), mais c'était bien une agression, il n'y avait pas à en douter. Je roulai sur moi-même afin de m'éloigner de ses pieds, agrippai la seule arme dont je disposais, le poignard passé dans ma ceinture, et tentai de me relever. J'étais encore sur un genou quand il se rua de nouveau sur moi. Nous étions deux silhouettes indécises dans la poussière, et, sur cette boue visqueuse, sa démarche était aussi peu sûre que la mienne : son second coup me manqua. Son élan le mit presque à ma portée, et je lui lançai un coup de poignard, mais je patinai encore et ne parvins même pas à le toucher.

Laissez-moi vous dire ici quelques mots de la lutte au corps à corps. Quelque temps auparavant, à Khanbalik, j'avais vu l'imposante carte du ministre de la Guerre, avec ses petits drapeaux et ses queues de yack pour marquer la position de ses armées. En d'autres occasions, j'ai pu observer des officiers de haut rang mettre au point des plans d'attaque et suivre le développement des batailles, leurs armées étant matérialisées par des blocs colorés de taille variable. Les combats paraissent alors propres et nets, soignés et bien rangés, et il semble possible, pour l'officier qui les considère de loin ou l'observateur non impliqué, d'en prévoir aisément l'issue. De retour dans ma Venise natale, j'ai pu examiner nombre de gravures et de tapisseries représentant les célèbres victoires, tant maritimes que terrestres, de notre noble cité... Observez ici notre flotte ou notre cavalerie, là celles de nos ennemis : admirez comment les combattants se font face de façon franche et ouverte, et voyez-les tirer leurs flèches, assurant le jet de leurs lances avec

précision et détermination, le regard presque serein ! À contempler ces images, on prendrait vite la bataille pour une opération aussi méthodique et ordonnée qu'une partie d'échecs jouée sur une table lisse, dans une pièce confortable et bien éclairée.

Je doute qu'aucune bataille ait jamais ressemblé à cela. Une lutte au corps à corps, je peux vous l'affirmer, en est à mille lieues. C'est au contraire une confrontation confuse et agitée, aussi désordonnée que désespérée, le plus souvent livrée sur un terrain inégal et par un temps pourri, qui oppose un homme à un autre, chacun ayant oublié, dans sa rage et sa terreur, tout ce qu'on lui a enseigné sur le combat. Tout homme a un jour, je suppose, appris comment manier l'épée ou la dague : faites tel geste pour parer l'attaque de votre adversaire, déplacez-vous ainsi pour contourner sa garde, faites telle feinte pour l'amener à se découvrir et profitez-en pour viser les points faibles de sa défense ou les défauts de sa cuirasse. Peut-être ces règles sont-elles applicables quand deux maîtres d'armes se tiennent au coude à coude lors d'une joute à l'escrime ou lorsque deux duellistes se retrouvent face à face dans une prairie. Il en va tout autrement, croyez-moi, lorsque votre adversaire et vous vous colletez dans une flaque boueuse, environnés de brouillards denses, et que vous êtes tous deux sales et suants, les yeux noircis de terre ou si humides que vous pouvez à peine y voir.

Je n'essaierai pas de restituer coup par coup notre lutte : je suis incapable de me souvenir des détails. Je me la remémore comme un épisode ponctué de grognements indistincts, de halètements, de contorsions douloureuses, une rossée désespérée (interminable, dans mon souvenir) au cours de laquelle je n'avais qu'une idée : me rapprocher suffisamment pour parvenir à lui planter mon couteau dans les chairs, tandis que lui, pour sa part, ne cherchait qu'à me maintenir à distance suffisante pour pouvoir faire tournoyer son épée. Nous avions tous deux le corps protégé d'une armure de cuir, mais celles-ci, différentes, nous procuraient à chacun un avantage sur l'adversaire. Ma cuirasse de peau souple me permettait de bouger plus facilement et, partant, de mieux esquiver ses coups.

La sienne, faite d'un cuir bouilli très épais, engonçait son corps comme un tonneau ; elle limitait sa mobilité, mais constituait une protection efficace contre ma dague à lame courte. Quand, finalement, par chance plus que par adresse, je réussis à frapper assez fort et m'aperçus que ma lame avait pénétré sa cuirasse et s'y était enfoncée profondément, je vis avec horreur que la pointe ne parvenait qu'à lui piquer légèrement la cage thoracique. L'arme s'y trouvant solidement coincée, il me tenait à sa merci, car j'avais beau m'accrocher à son manche en le secouant furieusement, dans un effort désespéré, il restait libre, désormais, de m'embrocher de son épée.

Il prit le temps d'émettre un rire cruel, triomphant par avance du coup fatal qu'il allait me porter, et ce fut *son* erreur. Mon poignard m'avait été offert, il y avait longtemps, par une jeune fille romm dont le nom signifiait « Lame ». Je pressai son manche comme il convenait et sentis les deux lames extérieures se disjoindre... Je compris que la troisième, tranchante et acérée, avait jailli de l'intérieur, en voyant les yeux de mon ennemi s'exorbiter d'une immense surprise. Il fut secoué d'un hoquet de rage, me montra les dents et resta la bouche grande ouverte. Tandis que sa main, rejetée derrière lui, lâchait l'épée, il me vomit sur le visage des torrents de sang et s'écroula sur moi, avant de glisser jusqu'au sol. Je retirai d'un coup sec mon couteau de sa poitrine, l'essuyai soigneusement et le refermai, puis je me relevai, traversé de cette seule pensée : j'avais tué à présent deux hommes dans ma vie. Sans compter bien sûr les jumelles de Khanbalik. Devais-je aussi me créditer de la victoire remportée ici et ajouter à mon total quelque cent mille victimes supplémentaires ? Le khan Kubilaï pourrait être fier de moi ; je m'étais taillé sur cette terre surpeuplée une place suffisante pour y vivre.

19

Mes compagnons, je le constatai quand je les eus localisés et rejoints, avaient eux aussi croisé dans le brouillard des ennemis déterminés à se venger. Mais ils ne s'en étaient pas tous tirés aussi bien que moi. Ils se trouvaient rassemblés auprès de deux silhouettes étendues sur le sol, et Bayan fit tournoyer son épée à mon approche.

— Ah, c'est vous, Polo ! fit-il d'un air soulagé, m'ayant reconnu bien que je fusse couvert de sang.

— Il semble que vous en ayez rencontré un aussi... et que vous l'ayez expédié. Vous êtes un brave. Celui-ci aussi l'était, et jusqu'à la folie.

Il pointait de l'épée l'un des corps allongés, un guerrier Yi tailladé de multiples blessures et, à l'évidence, mort.

— Nous nous y sommes mis à trois pour en venir à bout, et il a quand même réussi à tuer l'un des nôtres.

Il me montrait l'autre cadavre.

— Malédiction ! m'écriai-je, horrifié. C'est Ukuruji qui est blessé ! Le jeune *wang* gisait là, le visage tordu de douleur, les deux mains étroitement enserrées autour de son cou.

— Il semble étouffer ! hurlai-je, me penchant pour lui dénouer les mains et examiner la blessure de sa gorge.

Mais lorsque je tirai sur ses doigts crispés, sa tête se détacha avec eux. Elle avait été complètement tranchée du corps. Je grognai dans un brusque sursaut de recul, glacé d'effroi. Puis, m'accroupissant à son côté et le couvant d'un regard triste, je murmurai :

— C'est terrible. Ukuruji était un bon camarade.

— C'était un Mongol, lâcha l'un des officiers. À part tuer, mourir est ce que nous faisons le mieux. Il n'y a pas de quoi pleurer sur son sort.

— Certes non, concédai-je. Il voulait participer à la conquête du Yunnan, il l'a fait.

— Il ne le gouvernera pas, hélas, poursuivit *l'orlok*. Mais notre victoire totale aura été sa dernière vision. Ce n'était pas un si mauvais moment pour mourir.

— Considérez-vous que la province vous soit acquise, désormais ?

— Oh, il y aura bien encore quelques vallées et des villes à prendre. Tous nos ennemis n'ont pas été anéantis. Mais cette cuisante défaite va ruiner le moral des Yi, et ils ne fourniront plus qu'une résistance de principe. Oui, je peux l'affirmer de façon certaine, le Yunnan est à nous. Ce qui signifie que nous porterons bientôt le fer aux portes de l'empire Song et que celui-ci ne tardera pas non plus à tomber entre nos mains. Tel est le message que vous rapporterez à Kubilaï.

— J'aurais préféré n'avoir pour lui que de bonnes nouvelles... Cette histoire lui aura coûté un fils.

— Il en a beaucoup d'autres, trancha un officier. Il pourrait même vous adopter, *Ferenghi*, après ce que vous venez d'accomplir grâce à vos engins explosifs.

Nous nous détournâmes du corps d'Ukuruji pour contempler le panorama. La poussière était retombée sur le site bouleversé tel un suaire soyeux jauni par les ans. Les bords de la vallée, encore densément boisés le matin même, n'avaient plus d'arbres et de buissons que sur leurs blessures ouvertes : d'immenses ravines et des gorges de grossière terre brune et de rocs fraîchement brisés. Les montagnes avaient conservé juste assez de feuillage pour avoir l'air de dignes matrones récemment dépouillées et violées, qui s'accrochaient âprement aux restes de leurs bijoux. Au bas de la vallée, quelques

survivants se frayaient un chemin dans les derniers lambeaux du brouillard poussiéreux, à travers un mélange de décombres rocailleux, de pierres, de branches d'arbres et de racines mises à nu. Apparemment, ils nous avaient espionnés et avaient choisi de se rassembler dans cette zone dégagée au bout de la vallée.

Ils continuèrent de cheminer en clopinant dans notre direction tout le reste de la journée, arrivant seuls ou par petits groupes. La plupart, je l'ai dit, étaient des Bho ou des Yi qui avaient survécu à la dévastation sans savoir comment, certains estropiés ou blessés mais quelques-uns indemnes. Presque tous les Yi, même ceux qui n'étaient pas atteints, avaient perdu toute envie de se battre et nous approchaient avec la résignation de prisonniers de guerre. Certains avaient bien fait mine de courir vers nous d'un air farouche en faisant tournoyer leurs armes, mais ils étaient tombés sur des guerriers mongols qui les avaient désarmés. Ces derniers étaient les volontaires qui avaient joué de la musique en avant de la troupe factice et fait partie de son arrière-garde. Placés aux extrémités de l'armée anéantie et prévenus du danger imminent qui les menaçait, ils avaient eu le temps de fuir avant l'arrivée des avalanches et, bien qu'ils ne fussent qu'une ou deux douzaines, ils nous congratulaient avec enthousiasme pour l'intelligence de notre stratagème, heureux de s'en être eux-mêmes tirés à si bon compte.

Mais ceux qui, à mon sens, méritaient sans conteste les plus chaleureuses félicitations étaient les artificiers mongols. Ce furent les derniers survivants à venir nous rejoindre, ayant dû descendre sur toute leur hauteur les pentes ravagées. Ils affichaient un air de fierté légitime, contents de ce qu'ils avaient accompli, mais semblaient également un peu choqués, d'aucuns parce qu'ils avaient échappé de bien peu à la mort, d'autres parce qu'ils ne prenaient que maintenant la mesure du cataclysme qu'ils avaient déclenché. Mais je les complimentai avec la même chaleur, leur expliquant que je n'aurais pas fait mieux qu'eux, et relevai leurs noms afin de faire leur éloge au khakhan. Il me faut remarquer, toutefois, que je ne récoltai que onze noms ; douze hommes étaient partis dans les montagnes, et douze boules avaient effectué ce qu'on attendait d'elles, mais

nous ne sûmes jamais ce qui était arrivé à celui qui n'était pas revenu.

Ce n'est qu'au milieu de la nuit que le capitaine Toba rentra, à la tête de l'avant-garde de notre véritable armée mongole. J'étais encore réveillé et fus très heureux de les voir. Une partie du sang dont j'étais couvert était le mien, et j'en perdais encore un peu, car je n'étais pas sorti indemne de mon combat singulier avec le guerrier Yi. Ce dernier avait réussi à me taillader en plusieurs endroits les mains et les avant-bras, ce dont je ne m'étais pas aperçu dans un premier temps. Ces blessures étaient devenues douloureuses. Le devoir immédiat de la troupe fut d'édifier une tente destinée à servir d'infirmerie, et Bayan veilla à ce que je fusse le premier à y recevoir les soins des chamans qui faisaient ici autant office de médecins que de prêtres et de sorciers.

Ils nettoyèrent mes plaies, les oignirent d'un baume végétal et les bandèrent, précautions qui m'eussent à titre personnel largement suffi. Mais ils jugèrent bon de procéder ensuite à des pratiques de sorcellerie afin de vérifier si je n'avais pas subi de lésions internes. Le chef chaman brandit devant moi un bouquet d'herbes sèches qu'il appelait *chutgur*, ou « démon des fièvres », et lut à voix haute dans un livre d'incantations, tandis que ses assistants faisaient du tapage avec des clochettes, des tambours et des trompettes en cornes de mouflon. Après quoi, le maître des cérémonies jeta sur les braises qui crépitaient au milieu de la tente une omoplate de mouton, qu'il récupéra une fois carbonisée pour y lire dans les fissures produites sur l'os par la chaleur. Enfin, il décida que j'étais indemne à l'intérieur, ce que j'aurais pu lui dire en évitant l'essentiel de ces simagrées, et consentit à me laisser quitter la tente qui servait d'hôpital. Le premier à y être admis à ma suite fut le *wang* Ukuruji, dont il fallait suturer les blessures afin de le rendre présentable pour les funérailles du lendemain.

Dehors, l'obscurité de la nuit était trouée par la clarté d'un grand nombre de feux de camp. Tout autour, les troupes se livraient à leurs traditionnelles danses de victoire rythmées de

tapes du pied, de sauts et de battements de jambes frénétiques, et généreusement ponctuées de « Ha ! » et de « Hui ! » lâchés à pleins poumons par les danseurs qui ne manquaient pas d'arroser copieusement les spectateurs de *l'arkhi* et du *kumis* contenus dans leurs coupes, au gré de leurs gesticulations. Ils ne tardèrent pas à atteindre un solide état d'ébriété.

Je trouvai Bayan entouré de deux *sardar* fraîchement arrivés, encore sobres pour leur part, qui m'avaient attendu pour m'offrir un cadeau. Au cours de sa marche vers le sud en venant de Ba-Tang, me déclarèrent-ils, l'armée avait chargé ses éclaireurs d'explorer chaque ville et village isolé pour arrêter toute personne suspectée d'être un espion Yi essayant de se fondre dans la masse des civils pour susciter derrière l'armée mongole de meurtrières actions de francs-tireurs de la guérilla. Or, dans un caravansérail qui avait été détruit au bord d'une route de traverse, on avait trouvé un homme incapable d'expliquer qui il était. Ils l'introduisirent devant moi avec un luxe de cérémonie, comme s'ils me faisaient là un insigne présent, alors que, pour être franc, le ladre ne ressemblait pas à grand-chose. Ce n'était rien qu'un de ces trapas Bho crasseux et malodorants, le crâne tondu et le visage barbouillé de la pommade médicinale brune habituelle chez eux.

— Non, non, ce n'est pas un Bho, m'assura l'un des *sardar*. On lui a posé une question qui le forçait à articuler dans sa réponse le nom de la ville de Yunnanfu. Au lieu de prononcer la dernière syllabe « *pu* », il a bel et bien articulé *« fu* ». De plus, il prétend s'appeler Gom-bo, mais on a retrouvé dans le fond de sa culotte ce sceau.

Le *sardar* me tendit un *yin* de pierre, que j'examinai avec attention. Mais il aurait aussi bien pu être marqué Gom-bo ou Marco Polo, j'étais bien incapable de faire la différence. Je demandai donc ce qui s'y trouvait gravé.

— Pao, répondit le *sardar*. Pao Nei-ho.

— Sans blague, le ministre des Races minoritaires ?

Instruit de son identité, je n'eus aucun mal, à présent, à le reconnaître derrière son pitoyable déguisement.

— Votre façon de parler hésitante et bizarre m'avait frappé, le savez-vous ?

Il se contenta de hausser les épaules, sans proférer une parole. J'indiquai alors au *sardar :*

— D'après les instructions du khan Kubilaï, j'étais censé éliminer cet homme si d'aventure on le retrouvait. Y aurait-il quelqu'un pour s'en charger à ma place ? Je crois avoir tué assez de monde pour aujourd'hui. Je vais en revanche conserver ce sceau pour attester auprès du khakhan que ses ordres ont bien été exécutés.

Le *sardar* me fît un salut respectueux et s'empara du prisonnier pour le conduire à l'extérieur.

— Un instant, fis-je, interrompant son geste. Puis je m'adressai à Pao :

— À propos de parler, j'y songe... Avez-vous déjà eu l'occasion de murmurer les mots : « Je surgirai quand tu t'y attendras le moins » ?

Il nia, comme il l'aurait probablement fait si cela avait été le cas. Mais sa sincère expression de surprise et son air déconcerté emportèrent ma conviction : il n'était pas l'imprécateur du Pavillon de l'Écho. Parfait, me dis-je ; un nom après l'autre, ma liste s'allégeait. D'abord ma servante Buyantu, ensuite ce ministre Pao...

Le lendemain, pourtant, je découvris que Pao était toujours en vie. Le *bok* se réveilla tard, affligé d'un mal de tête généralisé, mais, aussitôt levé, on se mit en devoir de préparer l'enterrement d'Ukuruji. Seuls les chamans semblaient ne pas prendre part à cette organisation, ayant déjà œuvré en rendant au cadavre sa dignité. Ils s'étaient isolés en un petit groupe autour du ministre condamné Pao, qu'ils semblaient nourrir avec sollicitude, comme s'ils lui donnaient son petit déjeuner à

la cuiller. Je me mis à la recherche de Bayan, agacé de constater ce retard quant à l'exécution de Pao.

— On va le mettre à mort, soyez-en sûr, me dit-il. D'une façon particulièrement désagréable. Il sera mort avant que sa tombe soit creusée.

Quelque peu irrité, je demandai :

— Qu'y a-t-il de si désagréable à l'obliger à manger jusqu'à lui faire éclater la panse ?

— Vous vous trompez, Polo. Les chamans ne sont pas en train de le nourrir. Ils le gavent de vif-argent.

— De vif-argent ?

— Oui, le mercure provoque des crampes mortelles ; mais c'est aussi un principe d'embaumement hors pair. Une fois mort, son corps se conservera. Il gardera le teint et toute la fraîcheur de la vie. Allez voir à quoi ressemble le corps du *wang* que les chamans ont pareillement traité. On dirait un bébé rose et joufflu, et il restera ainsi à jamais.

— Si vous le dites, *orlok*. Mais pourquoi ce traître de Pao mérite-t-il qu'on lui accorde les mêmes rites funéraires qu'Ukuruji ?

— Un *wang* doit être inhumé en compagnie d'un certain nombre de domestiques, pour le servir dans l'au-delà. Nous allons donc l'enterrer avec tous les Yi qui ont survécu au désastre d'hier... ainsi qu'une paire de jeunes femmes, afin qu'elles puissent lui donner du bon temps. Peut-être seront-elles plus avenantes une fois là-bas, sait-on jamais ? Mais nous avons tout particulièrement soigné le cas de Pao. Quel meilleur serviteur pourrait seconder Ukuruji dans l'après-vie qu'un ex-ministre du khanat ?

Dès que les chamans jugèrent l'heure propice, la troupe, les uns à pied, les autres à cheval, porta longuement en cortège le catafalque sur lequel reposait Ukuruji. La cérémonie fut marquée par un éclat et un souci du détail remarquables, au son

d'une musique martiale et des chants douloureux des chamans. Ceux-ci avaient allumé des feux qui dégageaient des fumées colorées et ne cessaient de geindre, hurlant d'invraisemblables incantations. Tout cela avait un air furieusement funéraire, c'était indéniable, mais certains aspects un peu particuliers durent m'être éclaircis. Les guerriers avaient creusé la tombe d'Ukuruji en bordure immédiate des débris de l'avalanche ; Bayan m'expliqua que cette position avait été choisie à dessein. Elle serait ainsi, assura-t-il, indécelable à d'éventuels profanateurs de sépultures.

— Nous édifierons à terme un monument grandiose au-dessus de sa tombe. Avant que la guerre soit achevée, des Yi pourraient fort bien venir rôder dans cette vallée. Et s'ils ne trouvent pas l'endroit où repose le *wang*, il leur sera impossible de mutiler son corps ou de profaner sa tombe en urinant ou en déféquant dessus.

On descendit cérémonieusement dans sa dernière demeure la dépouille d'Ukuruji, puis on étendit par-dessus les Yi fraîchement tués et les deux infortunées femmes Bho, sans oublier le cadavre de feu le ministre des Races minoritaires. Pao s'était si horriblement contorsionné durant son agonie qu'il fallut retarder l'inhumation de quelques instants, le temps que les chamans lui brisent les os pour parvenir à l'allonger. Puis on procéda entre les corps et l'entrée de la grotte à la construction d'une étrange structure en bois, sur laquelle on accrocha des arcs et des flèches. Bayan m'en donna l'explication :

— C'est une invention de l'orfèvre Boucher. Nous autres militaires ne méprisons pas les inventeurs. Regardez, les flèches sont orientées de façon à viser l'entrée de la tombe. Les arcs, eux, sont tendus au maximum sur ce râtelier construit tout exprès, lequel est actionné par des leviers enterrés, très sensibles. Si des pillards venus gratter la terre les faisaient réagir, le tir de barrage de ces flèches les clouerait sur place.

Les fossoyeurs disposèrent sur la tombe un amas de rochers si délibérément désordonné qu'elle fut bien vite complètement dissimulée dans le reste des décombres, et la question fusa :

— Comment retrouverez-vous la tombe, avec tous ces efforts pour la rendre invisible, lorsque vous entamerez la construction du monument funéraire ?

Bayan se contenta de tourner la tête, et je suivis son regard. Quelques gardes avaient amené là l'une des juments de leur troupeau tenue au bout d'un licol, accompagnée de son poulain encore tout jeune. Tandis que certains maintenaient fermement le licol, on éloigna le poulain de sa mère jusque sur le sommet de la tombe. La jument commença à se cabrer furieusement, à hennir et à se débattre, mouvements qu'elle intensifia encore en voyant les hommes qui tenaient son petit brandir une hache au-dessus de sa tête et lui fendre le crâne. On éloigna la jument qui tapait rageusement du pied en s'ébrouant de rage et de désespoir, tandis que les fossoyeurs répandaient de la terre autour de la carcasse. Bayan conclut :

— Voilà. Lorsque nous reviendrons ici, dans deux, trois ou cinq ans, nous n'aurons qu'à lâcher cette jument à proximité : elle nous mènera directement à l'aplomb de ce site.

Il fit une pause, grinçant pensivement de ses dents gigantesques, et reprit :

— Maintenant, Polo, bien que vous méritiez l'essentiel des lauriers dans l'accomplissement de cette victoire, elle a été si totale qu'il n'en subsiste pour vous aucun butin à piller, et je trouve cela déplorable. Quoi qu'il en soit, si vous décidez de continuer à chevaucher à nos côtés, nous dirigerons nos pas vers Yunnanfu, et je peux vous promettre que vous serez parmi les premiers officiers à pouvoir vous y servir. C'est une cité vaste et prospère, paraît-il, et les femmes Yi ne sont pas repoussantes. Qu'en dites-vous ?

— Votre offre est généreuse, *orlok,* et assez alléchante, je ne le nie pas. Je suis très honoré, croyez-le bien, de cette délicate attention. Mais je crois qu'il est de mon devoir de résister à la tentation et de courir référer au khakhan de toutes ces nouvelles, tant bonnes que mauvaises. Je partirai dès demain, quand vous ferez route vers le sud.

— Je n'en ai jamais douté. Je savais que vous étiez un homme de devoir. C'est pourquoi j'ai déjà dicté à un scribe une lettre pour que vous puissiez la remettre à Kubilaï. Elle est soigneusement cachetée, car lui seul devra la lire, mais je ne vous cacherai pas que j'y loue hautement vos services, jusqu'à sous-entendre que vous méritez plus d'éloges que moi. Je vais dès à présent envoyer sur votre route deux éclaireurs afin de préparer votre passage. Et vous aurez pour demain matin deux cavaliers d'escorte et les meilleurs chevaux.

Ce fut donc tout ce que je vis du Yunnan, et ma seule expérience de la guerre terrestre ; je ne participai à aucun pillage et n'eus pas l'occasion d'affiner mon jugement sur les femmes Yi. Mais ceux qui avaient assisté aux tout débuts de ma brève carrière militaire, et qui, bien sûr, y avaient survécu, semblaient penser que je ne m'en étais pas si mal sorti. Et puis n'avais-je pas chevauché avec la Horde mongole ? Cela me ferait un sacré souvenir à raconter à mes petits-enfants, si j'en avais un jour. Je retournai vers Khanbalik tel un vétéran des campagnes militaires, aguerri et blanchi sous le harnais.

XAN-DU

20

Ce fut une autre longue chevauchée, et je ne traînai pas en route. Mais alors que nous étions encore à environ deux cents *li* au sud-ouest de Khanbalik, nous fumes arrêtés à un carrefour par nos éclaireurs qui nous attendaient. Ils s'étaient déjà rendus à la capitale et en revenaient pour nous informer que le khan n'y résidait plus pour quelque temps. C'était la saison de la chasse, durant laquelle il s'en allait dans son palais de campagne à Xan-du, et les cavaliers se proposaient de nous y conduire. Un homme les accompagnait, si richement vêtu dans le style des marchands arabes que je le pris à tort, dans un premier temps, pour un courtisan à barbe grise que je n'avais pas encore rencontré. Après avoir sagement attendu que les éclaireurs me délivrent leur message, il me dit avec une joie non contenue :

— Ancien maître Marco ! C'est moi !

— Narine ! m'exclamai-je, surpris du plaisir que j'avais de le revoir. Euh, je veux dire... Ali Baba ! Que c'est bon de te retrouver ! Mais que fais-tu là, si loin des commodités de la ville ?

— Je suis venu à votre rencontre, ancien maître. Dès que ces hommes ont évoqué votre retour imminent, je me suis joint à eux. On m'a chargé d'une missive qui vous est personnellement adressée, et cela m'a semblé un bon prétexte pour me mettre en congé momentané de mon travail et de mes responsabilités ordinaires. J'ai pensé aussi que vous pourriez avoir besoin des services de votre ancien esclave.

— C'est délicat de ta part. Eh bien soit ! Joins-toi à moi, et prenons quelques vacances ensemble.

Nos éclaireurs et mes deux cavaliers d'escorte mongols ouvrirent la route, Ali et moi les suivant à distance, chevauchant

côte à côte. Nous prîmes une route au nord de celle que nous avions suivie jusqu'alors, Xan-du étant située dans les montagnes de Da Ma Qing, assez loin au nord de Khanbalik. Ali fouilla sous son aba brodé et en tira une missive pliée et scellée. Mon nom était écrit dessus en lettres romaines, ainsi qu'en arabe, en mongol et en caractères han.

— Celui-là voulait être vraiment sûr de parvenir à me contacter, marmonnai-je. De qui cela vient-il ?

— Je l'ignore, ancien maître.

— Nous sommes deux hommes libres, maintenant, Ali. Tu pourrais m'appeler Marco.

— Comme vous voudrez, Marco. La dame qui m'a remis cette lettre était soigneusement voilée, et elle m'a accosté en privé, à la nuit tombante. Elle n'a pas soufflé mot, et moi non plus, l'ayant prise pour, enfin... pour une quelconque amie à vous, peut-être déjà mariée. Vous le voyez, je suis beaucoup moins curieux et plus discret que naguère.

— À ce que je vois, tu n'en as pas perdu pour autant ton imagination. Jamais je n'ai entretenu d'intrigue au palais. Mais je te remercie, fis-je, rangeant le papier pour le lire au cours de la soirée. Et alors, que deviens-tu, mon vieux compagnon ? Tu as l'air superbe, dis-moi !

— Oui, hein ? acquiesça-t-il en se rengorgeant. Ma bonne épouse Mar-Janah insiste pour que je m'habille désormais comme le propriétaire influent et le digne employeur que je suis devenu.

— Vraiment ? Propriétaire de quoi ? Qui emploies-tu ?

— Vous vous souvenez, Marco, de la ville de Kachan, en Perse ?

— Ah, oui. La ville des jolis garçons. Mais je serais bien surpris que Mar-Janah t'ait laissé ouvrir un bordel masculin !

Il soupira et prit un air contrit.

— Kachan est aussi connue pour ses tuiles *kashi*, vous rappelez-vous ce détail[1617] ?

— Très bien. Je me souviens d'ailleurs que mon père s'était intéressé de près à leur fabrication.

— C'est cela même. Il pensait qu'il pouvait y avoir de la demande à Kithai pour ce produit. Et il avait raison. Lui et votre oncle ont ouvert dans la capitale un atelier, ont enseigné l'art du *kashi* à un certain nombre d'artisans et nous ont confié, à Mar-Janah et à moi, la bonne marche de l'entreprise. Elle dessine les motifs des carreaux de mosaïque et dirige l'atelier, pendant que je me charge de vendre nos produits par le colportage. Nous avons fait notre trou, si je puis m'exprimer ainsi. Les tuiles *kashi* sont désormais réclamées de partout comme ornement dans les riches demeures. Une fois payés les bénéfices que nous devons à votre père et à votre oncle, il nous est resté largement de quoi vivre à l'aise. Si nous continuons d'apprendre le métier, notre avenir est désormais assuré. Notre commerce est devenu si prospère que je pouvais bien m'offrir un petit congé, histoire de venir vous tenir un peu compagnie.

Il bavarda ainsi le reste de la journée, m'expliquant jusqu'au moindre détail comment on s'y prenait pour fabriquer et pour vendre ces tuiles (non que j'y trouvasse toujours un grand intérêt, il faut l'avouer) et m'apportant au passage quelques nouvelles fraîches de Khanbalik. Il jouissait avec Mar-Janah d'un bonheur sans partage. Il n'avait pas revu mon père depuis quelque temps, l'aîné des Polo étant lui aussi sur les routes, occupé à promouvoir ses affaires, mais il lui était arrivé de rencontrer mon oncle en ville. La belle Mar-Janah était plus troublante que jamais. En l'absence du khan, le *wali* Ahmad tenait les rênes du gouvernement et assurait la régence. La douce Mar-Janah était toujours aussi amoureuse de son Ali Baba que lui l'était d'elle. De nombreux courtisans avaient accompagné Kubilaï pour la chasse d'automne, parmi lesquels

[17] La principale activité de Kachan (c'est d'ailleurs de là qu'elle tient son nom) a toujours été la fabrication de *kashi*, petits carreaux vernis utilisés dans les mosaïques.

plusieurs personnes de ma connaissance : le *wang* Chingkim, le Maître Artificier Shi et l'orfèvre Boucher. La charmante Mar-Janah était bien d'accord avec lui, le temps qu'ils avaient passé ensemble depuis leur mariage, même s'il avait fallu de nombreuses années pour qu'il arrive, était ce qu'ils avaient éprouvé de plus doux au cours de leur vie, et franchement, cela valait le coup d'avoir attendu si longtemps...

Nous passâmes la nuit à l'ombre de la Grande Muraille, dans un confortable caravansérail han. Après avoir pris mon bain et dîné, je m'assis dans ma chambre pour décacheter la missive que m'avait apportée Ali. Elle ne fut pas longue à lire – bien que j'eusse dû la déchiffrer lettre après lettre, n'étant pas encore rompu à l'alphabet mongol –, puisqu'elle ne consistait qu'en une seule phrase et pouvait se traduire ainsi : « Je surgirai quand tu t'y attendras le moins. » Les mots en eux-mêmes n'avaient rien perdu de leur pouvoir terrifiant, mais ce petit refrain m'agaçait davantage, désormais, que la menace contenue ne m'effrayait vraiment. Je vins demander à Ali dans sa chambre :

— Dis-moi, la femme qui t'a remis ce papier... Même si elle était voilée, tu l'aurais sûrement reconnue, n'est-ce pas, s'il s'était agi de Dame Chao Ku-an ?

— Assurément, ce n'était pas elle. Cela me rappelle maintenant que Dame Chao est morte. Je ne l'ai appris moi-même qu'il y a un jour ou deux, de la bouche d'un courrier postal. C'est arrivé après mon départ de Khanbalik. Un accident malheureux. D'après l'émissaire, il semble que Dame Chao était en train de chasser de chez elle quelque amant qui lui avait déplu, et, en courant après lui – vous savez qu'elle a des pieds de lotus –, elle a trébuché dans l'escalier et est tombée la tête la première.

— Je regrette de l'apprendre, fis-je, ne regrettant en vérité rien du tout. Encore un imprécateur de moins sur ma liste. Mais à propos de cette lettre, Ali. La femme qui te l'a donnée n'était-elle pas inhabituellement massive ?

Ali réfléchit un instant et répondit :

— Elle était peut-être un peu plus grande que moi, mais c'est le cas de la plupart des gens. Non, je ne l'ai pas trouvée particulièrement imposante.

— Tu dis qu'elle n'a pas parlé. Faut-il comprendre que tu aurais pu la reconnaître à sa voix ?

Il haussa les épaules.

— Comment voulez-vous que je réponde à cela ? Elle ne l'a pas fait, aussi je n'ai rien pu en savoir. Cette lettre contient-elle de mauvaises nouvelles, Marco, ou quoi que ce soit qui puisse vous préoccuper ?

— Je le saurais si je savais de qui elle provient.

— Tout ce que je peux vous dire, c'est que vos éclaireurs sont arrivés dans la ville il y a quelques jours, qu'ils ont annoncé votre retour imminent et...

— Attends. Ont-ils annoncé autre chose ?

— Pas vraiment. Quand les gens ont voulu savoir ce qui se passait au Yunnan concernant la guerre, ils n'ont rien voulu révéler, assurant que *vous* et vous seul étiez en charge du message officiel, mais, à leur attitude triomphante, il était facile de se douter d'une victoire mongole. Toujours est-il que c'est le soir même que cette dame voilée est venue me remettre la missive. C'est pourquoi, avec l'assentiment de Mar-Janah, j'ai profité du départ des deux hommes dès le lendemain pour venir vous rejoindre.

Il ne put m'en dire plus. Dame Chao ainsi que les jumelles Buyantu et Biliktu étant toutes les trois mortes, je me demandais quelle femme pouvait bien nourrir à mon égard une telle rancune. Et si la femme voilée était un émissaire, je n'avais aucune idée de qui. Je décidai donc de clore le sujet pour l'instant, déchirai en mille morceaux la lettre, et nous poursuivîmes notre voyage, atteignant Xan-du sans autre catastrophe.

Xan-du n'était que l'un des quatre ou cinq palais annexes que possédait le khakhan hors de Khanbalik, mais c'était sans doute le plus somptueux. Dans les montagnes de Da Ma Qing, il s'était fait aménager un vaste parc de chasse alimenté en gibier et encadré par toute une équipe d'experts. Chasseurs, gardes-chasse et rabatteurs vivaient à l'année dans les villages environnants. Au centre de cette réserve s'élevait un palais de marbre de bonne taille, où de vastes salles permettaient de tenir des banquets, donner des spectacles et entretenir la cour, en plus d'appartements en quantité suffisante pour y loger les membres de la famille royale avec toute leur domesticité et leurs invités, sans omettre les nombreux musiciens et tous les saltimbanques prévus pour animer les soirées. Toutes les pièces, jusqu'à la plus petite des chambres, étaient ornées de peintures murales réalisées par maître Chao et d'autres artistes de la cour. Elles représentaient des scènes de chasse à courre et de traque, toutes de merveilleuse facture. Autour du palais s'étendaient de vastes écuries pour les chevaux et autres animaux de bât (dont des éléphants et des mules), ainsi que des cages pour les faucons du khakhan et des niches pour ses chiens et ses guépards. Il va de soi que tous ces bâtiments étaient aussi joliment décorés, d'une construction aussi soignée et d'une propreté aussi nette que le palais lui-même.

Le khakhan disposait en outre à Xan-du d'un palais mobile. Il ressemblait à une yourte, mais d'une taille si exceptionnelle qu'il n'aurait pu être construit en tissu et en feutre. Il était donc édifié en bambou et en feuilles de palmier, soutenu par des armatures de bois sculpté, peint et incrusté de dragons. Le tout était maintenu par un ingénieux treillis de sangles de soie. Bien que de dimension assez considérable, il pouvait être démonté, déplacé et remonté aussi facilement qu'une yourte. Aussi le promenait-on constamment à travers le parc et la campagne environnante, transporté par un convoi d'éléphants dans les lieux choisis par le khakhan et son entourage pour leur chasse du jour.

Chaque fois que Kubilaï se mettait en tête d'aller taquiner le gibier, il le faisait avec un art consommé. Son départ, avec ses

invités, s'effectuait du somptueux palais de marbre dans un attirail aussi coloré qu'étincelant. Parfois, il chevauchait l'un de ses « coursiers dragons », des chevaux d'une blancheur de lait qu'il se faisait envoyer de Perse. D'autres fois, il partait dans une maisonnette appelée *hauda* qui brinquebalait sur l'encolure d'un éléphant. Mais il préférait se laisser convoyer dans un chariot à deux roues généreusement ornementé, tiré par des chevaux ou par des éléphants. Lorsqu'il décidait de partir à dos de cheval, il ne manquait pas de porter, élégamment drapé en travers du garrot de sa monture, l'un de ses guépards au pelage soyeux qu'il laissait filer dès qu'un petit animal détalait devant lui. Le *chita* poursuivait, rattrapait et abattait tout ce qui bougeait et rapportait docilement sa prise jusqu'au convoi. L'animal ayant cependant la fâcheuse habitude d'estropier sa proie, un chasseur la gardait dans un sac à part pour en émincer la chair à l'intention des rapaces conservés dans les cages du palais. Lorsque Kubilaï avait choisi la *hauda* ou le chariot, au moins deux de ses faucons étaient perchés près de lui, et il les lançait dès qu'un petit gibier passait en courant ou en volant.

Derrière le khakhan, quelle que soit sa monture, venait le train des courtisans, seigneurs et dames de la haute société appareillés à peine moins royalement que le khan en personne. Selon le type de proie recherché ce jour-là, ils transportaient des faucons encapuchonnés sur leurs poignets protégés d'un gantelet ou étaient accompagnés de serviteurs qui portaient leur lance ou leur arc, à moins qu'ils ne traînent en laisse leurs chiens de chasse. Loin devant, les rabatteurs s'en étaient allés, tôt le matin, et s'étaient disposés sur trois côtés, délimitant une aire vaste pour déclencher au moment voulu une battue visant à effrayer le gibier (cerfs, sangliers, loutres ou autres) vers le quatrième côté du terrain, en direction des chasseurs qui approchaient.

Pour peu que le convoi de Kubilaï traversât l'un des villages situés aux abords de son parc, les femmes et les enfants qui les peuplaient se précipitaient sur le pas de leur porte pour pousser des *« hai ! »* d'encouragement. Ils entretenaient aussi constamment des feux pour pouvoir y jeter des épices et de

l'encens afin de parfumer l'air au cas où le khakhan viendrait à passer par là. Vers midi, on se retrouvait au palais de bambou, toujours installé en un endroit accessible, pour se restaurer et boire dans une douce musique, puis faire un petit somme avant de repartir l'après-midi. Lorsque la chasse s'achevait, en fonction de l'état de fatigue des participants et de la distance qu'ils avaient parcourue, on s'en retournait au palais ou on passait la nuit dans le palais de *zhu-gan*, suffisamment doté en chambres pour y trouver un repos confortable.

Ali, mes quatre Mongols et moi-même arrivâmes à Xan-du en milieu de matinée. Un majordome nous indiqua le palais mobile du khakhan, que nous ralliâmes vers midi, alors que la troupe se prélassait autour du repas. Plusieurs invités, m'ayant reconnu, me saluèrent, Kubilaï compris. Je lui présentai Ali Baba comme « un citoyen de Khanbalik, l'un de nos riches princes marchands », et Kubilaï lui fit bon accueil, n'ayant jamais vu par le passé l'ancien esclave Narine en ma compagnie. Puis je lui annonçai que j'étais porteur « de mauvaises et de bonnes nouvelles du Yunnan », mais il leva la main et m'arrêta :

— Rien du tout, coupa-t-il d'un ton ferme. Rien n'est assez important pour interrompre une bonne chasse. Garde tes nouvelles pour ce soir, lorsque nous serons de retour au palais de Xan-du. As-tu faim ? (Il claqua des doigts pour demander un serviteur.) Es-tu fatigué ? Préfères-tu te rendre au palais et nous y attendre en prenant un peu de repos ou veux-tu brandir la lance avec nous ? Nous avons levé une troupe de sangliers de taille appréciable et qui semblent particulièrement retors.

— Eh bien soit, Sire. C'est avec plaisir que je me joindrai à votre chasse. Mais il se trouve que je n'ai pas la moindre expérience de la lance. Un sanglier ne peut-il pas s'abattre à l'arc, tout simplement ?

— On peut tout tuer avec n'importe quoi, y compris à mains nues. Et tu pourrais bien avoir à les utiliser pour achever un sanglier. (Il se tourna et appela.) *Hui ! Mahawat*, préparez un éléphant pour Marco Polo !

Ce fut ma première expérience à dos d'éléphant, et je l'appréciai grandement. C'était infiniment plus agréable que monter un chameau, bien que très différent d'une course à cheval. La *hauda* formait comme un petit panier tissé de bambou, avec un banc sur lequel j'étais assis à côté du conducteur d'éléphant, qui se nomme en effet *mahawat*. La *hauda* avait deux parois latérales assez hautes pour nous protéger de la lacération des plantes et autres branches d'arbres, et un petit toit en baldaquin pour nous abriter. Ce dernier, ouvert sur l'avant, laissait au *mahawat* toute latitude pour diriger l'éléphant en l'aiguillonnant de son bâton, tandis que je disposais d'un espace suffisant pour décocher mes flèches. Je fus d'abord quelque peu désorienté par la hauteur à laquelle nous nous trouvions, mais je m'y fis assez rapidement. De même, je ne pris pas tout de suite conscience de la vitesse à laquelle évoluait un éléphant. Dès que nous eûmes à courser un sanglier, je vis avec stupéfaction qu'en dépit de sa masse imposante celui-ci galopait au moins aussi vite qu'un cheval.

Le cornac était apparemment très fier de sa haute charge, et, comme il était disert, ses fanfaronnades m'en apprirent beaucoup sur son art. Seules les femelles, m'expliqua-t-il, étaient utilisées pour la monte. Les mâles ne se prêtaient pas facilement à l'entraînement nécessaire, aussi n'en conservait-on que quelques-uns au troupeau afin qu'ils tiennent compagnie aux femelles. Tous portaient au cou une énorme cloche taillée dans un tronc d'arbre, qui émettait un son discret, au lieu du bruit de ferraille habituel. Si j'entendais un jour ce tintement métallique, me prévint le *mahawat*, que je prenne garde à moi ! Il vaudrait mieux alors que je détale sans demander mon reste, car ces cloches étaient réservées aux éléphants en rupture de ban, auxquels on ne pouvait se fier et qu'on avait pour cela relâchés. Comme cela arrive parfois chez les humains, il pouvait s'agir d'une femelle rendue folle par la perte d'un petit ou d'un vieux mâle irascible et grognon, voire mauvais comme peuvent l'être parfois les vieillards.

Un éléphant, selon mon cornac, était plus intelligent qu'un chien, plus obéissant qu'un cheval, plus adroit avec sa trompe et

ses défenses qu'un singe avec ses mains, et l'on pouvait lui apprendre à faire un grand nombre de choses à la fois utiles et amusantes. Dans les forêts, on pouvait les mettre à deux pour manier une scie et couper un arbre, puis attraper et ranger les troncs géants ou les traîner jusqu'à la piste où l'on viendrait les ramasser ; la seule personne requise pour les diriger était le bûcheron qui leur désignait les arbres à abattre. Comme animal de bât, l'éléphant était incomparable, capable d'emporter des charges équivalant à celle de trois bœufs de bonne taille et de les acheminer sur une distance de trente ou quarante *li* par jour, voire plus de cinquante si, pris par l'urgence, on l'y forçait vraiment. Bon nageur, il n'avait pas peur de l'eau, contrairement aux chameaux qui ne savent pas nager.

J'ignore si un éléphant aurait pu parcourir une route aussi dangereuse que celle des Piliers, mais cet animal nous transportait avec douceur et d'un pas sûr sur le terrain pourtant fort accidenté des montagnes de Da Ma Qing. Mon éléphant n'étant que l'un d'une longue file, précédé par celui du khan et plusieurs autres, il se dirigeait sans l'aide du *mahawat*. Pour le faire tourner, si le besoin s'en faisait sentir, ce dernier n'avait qu'à toucher légèrement une de ses oreilles de la taille d'une porte. Lorsque nous traversions des massifs arborés, l'éléphant écartait obligeamment et de lui-même les branches gênantes à l'aide de sa trompe, allant jusqu'à les briser si elles risquaient de fouetter les passagers que nous étions. Même lorsque nous eûmes à franchir un bois particulièrement touffu, il s'ingénia à faire preuve d'une souplesse et d'une habileté suffisantes pour ne pas érafler contre les troncs les sangles qui retenaient la *hauda* sur ses larges épaules. Alors que nous étions parvenus sur la rive boueuse d'un petit cours d'eau, notre monture, comme l'eût fait par jeu un enfant, rassembla ses quatre énormes pattes de la taille d'un tronc d'arbre et se laissa littéralement *glisser* sur la pente vers la rive. On avait disposé au passage du gué des pierres destinées à en faciliter la traversée ; avant de s'y aventurer, l'éléphant testa d'une patte la solidité de la première, sondant en même temps de sa trompe la profondeur environnante. Satisfait de cet examen, il s'y engagea

résolument, sans hésiter une seconde, mais avec toute la prudence et l'application d'un gros homme qui aurait bu une goutte de trop.

Si l'on ne devait trouver à l'éléphant qu'un seul trait repoussant, il y en aurait certes un à regretter. Mais, à sa décharge, il est commun à presque tous les animaux, étant seulement ici prodigieusement amplifié par sa taille hors du commun. Entendez par là que mon éléphant pétait fréquemment. D'autres créatures, tels les chameaux, les chevaux (et même les humains, Dieu sait !), y sont parfois sujettes, mais aucune ne le fait de façon aussi détonante et odorante que l'éléphant, lequel émet un miasme pestilentiel insupportable, aussi visible qu'audible. Je fis des efforts héroïques pour feindre de ne point remarquer ces manquements aux bonnes manières. Mais lorsque sa trompe, en deux ou trois occasions, se retourna vers moi et *m'éternua* en pleine figure, manquant me faire basculer de mon siège par le déplacement d'air et me mouillant assez pour que j'en sorte moite, j'en conçus une légère vexation. Et quand enfin j'osai m'en plaindre à mon cornac, il me répliqua avec hauteur :

— Les éléphants n'éternuent pas. Cette femelle essaie juste de repousser au loin votre odeur.

— Doux Jésus, murmurai-je. Vous voulez dire que c'est *mon* odeur qui la dérange ?

— C'est juste que vous êtes un étranger et qu'elle n'est pas habituée à vous. Quand elle vous connaîtra mieux, elle se fera à votre arôme et modérera sa conduite.

— Je suis heureux de l'apprendre.

Nous ne cessâmes de nous amuser comme des fous, au rythme des oscillations de notre *hauda* haut perchée, tandis que le *mahawat* continuait de m'édifier. Dans les jungles de Champa, poursuivit-il, la région d'origine des éléphants, il y en avait des blancs.

— Pas *vraiment* blancs, bien sûr. Pas aussi blancs que les faucons ou certains des chevaux du khakhan ; mais plus pâles assurément qu'ils ne le sont d'ordinaire. Cette caractéristique, tout comme il y a des humains albinos, en fait des animaux sacrés. On les utilise souvent pour prendre une revanche sur l'adversaire.

— Sacrés, pour prendre une revanche... je ne vois pas très bien le rapport.

Il me l'expliqua. Lorsqu'on réussissait à prendre un éléphant blanc, il était présenté au souverain local, car seul un roi pouvait se l'offrir. Étant sacré, l'éléphant ne pourrait absolument pas être mis au travail. On devrait le pomponner dans une étable de luxe, lui réserver les soins attentifs de serviteurs dévoués à son seul bien-être et ne le nourrir que d'un menu princier. Sa seule fonction serait de marcher lors de processions religieuses où il ne paraîtrait que décoré de couvertures brodées d'or, de colliers en pierres précieuses et autres coûteux colifichets. Même pour un roi, la charge financière que cela représentait était considérable. C'est pourquoi, poursuivit le *mahawat,* imaginez que ce roi ait été indisposé par l'un de ses vassaux ou qu'il craigne une rivalité de sa part, ou simplement qu'il ait décidé de le prendre en grippe... Jadis, expliquait-il, ce roi lui aurait fait livrer des douceurs empoisonnées, afin que le destinataire meure en les goûtant... ou il lui aurait offert une jolie esclave dont les parties roses auraient été contaminées de façon insidieuse, afin qu'après avoir couché avec elle il périsse de même. Mais ces stratagèmes sont désormais si bien connus que plus personne ne les utilise. Les monarques d'aujourd'hui se contentent d'envoyer un éléphant blanc. Le récipiendaire ne peut, à l'évidence, refuser un cadeau sacré. En revanche, il lui incombera d'assurer le ruineux entretien, ce qui ne manquera pas de le conduire au bord de la banqueroute et à la faillite au bout du compte, pour peu qu'il attende jusqu'à ce jour funeste. La plupart se suicident dès qu'ils reçoivent l'éléphant blanc.

Refusant d'accorder foi à cette histoire, j'accusai tout net mon cornac de l'avoir inventée. Mais il se targua ensuite d'une prétention guère plus crédible, selon laquelle il pouvait donner la taille exacte de n'importe quel éléphant sans le voir. Comme il me démontra le soir même, en descendant de notre monture, qu'il possédait vraiment ce talent (moi-même, j'en fus ensuite capable), je fus bien obligé, rétrospectivement, de restituer du crédit à son histoire d'éléphant blanc.

Voici comment on procède pour effectuer cette opération. Il suffit de repérer l'empreinte d'une patte d'éléphant et d'en mesurer la circonférence. Tout le monde sait qu'une femme bien proportionnée possède un torse dont la largeur équivaut exactement au double de la longueur de son cou. Eh bien, c'est pareil pour l'éléphant, dont la hauteur prise à l'épaule est précisément le double de la circonférence de son pied.

Dès que j'entendis les rabatteurs siffler et battre les buissons devant nous, j'ajustai une flèche à la corde de mon arc. Et dès qu'une silhouette épineuse déboucha d'un fourré et grogna dans notre direction en faisant claquer ses défenses jaunâtres comme pour défier celles de notre éléphant, je laissai filer mon trait acéré. Je touchai le sanglier ; j'entendis le son mat de la flèche qui pénètre la chair et vis s'élever un nuage de poussière lorsque sa pointe percuta la toison hérissée de l'animal. Si j'avais utilisé une flèche plus lourde à pointe large, je pense qu'il serait tombé au sol à l'instant. Mais, ayant anticipé un tir lointain, j'avais armé un trait à pointe fine, destiné aux longues distances. Il perça très profondément la peau du sanglier, mais n'eut pour effet que de le faire se retourner et fuir au galop.

Sans attendre qu'on l'aiguillonne, notre éléphant se lança à sa poursuite. Il le suivit avec autant d'aisance qu'un chien de chasse, tandis que nous nous accrochions à la *hauda* ballottée en tous sens. Impossible désormais de viser le fugitif avec précision ; je ne pouvais que décocher un trait au petit bonheur, espérant qu'il toucherait quelque chose. Mais le sanglier blessé, se rendant soudain compte qu'il fonçait droit sur les rabatteurs,

s'arrêta d'un dérapage dans le lit d'un ruisseau à sec, se tourna vers nous, abaissa jusqu'au sol sa longue tête et darda sur nous deux yeux injectés d'un sang rageur, étincelant sur ses quatre défenses incurvées. Mon éléphant stoppa lui aussi d'une longue glissade, ce qui aurait sans doute été assez comique à regarder s'il y avait eu un spectateur. Mais le *mahawat* et moi, projetés hors du panier par-dessus la tête de l'éléphant, aurions tous deux chuté rudement au sol si nous n'avions réussi à nous accrocher chacun à l'une de ses oreilles, aux sangles de la *hauda* et à tout ce qui nous était tombé sous la main.

Lorsque le pachyderme femelle se mit à incurver de nouveau sa trompe en arrière dans ma direction, je souhaitai confusément qu'elle eût en tête autre chose que me souffler une fois de plus dessus... Il s'avéra que c'était le cas. Elle enroula son appendice nasal autour de ma taille, me souleva de sa tête, me retourna en l'air et, comme si j'avais été aussi léger qu'une feuille morte, me reposa sur mes deux pieds... entre elle et le sanglier enragé qui s'ébrouait, piaffant et grattant le sol du sabot. Je n'aurais su dire si la malicieuse créature l'avait fait intentionnellement pour que le passager étranger soit placé aux premières loges face à la charge de la bête en furie ou si elle avait l'habitude d'agir ainsi, de façon à mettre le chasseur en position idéale pour infliger à sa proie le coup fatal. En tout cas, si elle croyait m'avoir aidé, elle se trompait, car elle m'avait déposé au sol sans armes, mon arc et mes flèches étant restés dans la *hauda*. J'aurais pu tenter de me retourner, histoire de vérifier si ses petits yeux, au creux de ses plis, étaient empreints de malveillance ou, au contraire, préoccupés de l'issue du combat, les yeux d'un éléphant étant aussi expressifs que ceux d'une femme ; mais je n'osai tourner le dos au sanglier blessé.

De l'endroit où je me trouvais, il me sembla plus gros qu'une truie pleine, et j'ignore pourquoi, plus sauvage. Son groin noir soufflait au ras du sol, juste au-dessus pointaient quatre défenses assassines et, postés derrière, deux yeux rouges m'incendiaient, encadrés d'oreilles touffues et frissonnantes, tandis que les lourdes épaules noires s'arquaient avant la brusque poussée en avant. Je me saisis de ma dague et la

brandis devant moi, me jetant sur la bête la tête la première à l'instant où elle se ruait sur moi. Si cet élan avait tardé d'un souffle, la manœuvre m'aurait été fatale. Je tombai à cheval sur le long museau de l'animal et sur la bosse arrondie de son dos, mais la bête n'eut pas le temps de me déchirer l'entrejambe de ses cornes aiguës, car l'instant d'après elle était morte. Mon couteau perça sa peau et pénétra ses chairs, et comme j'avais pressé sur le manche en assénant le coup, je la frappai de trois lames en même temps. Le dernier plongeon du sanglier me transporta à quelques mètres de distance, puis ses pattes faiblirent et nous roulâmes au sol.

Je me relevai prestement, craignant que l'animal ne me charge dans un élan désespéré. Ce ne fut que lorsque je le vis demeurer immobile, perdant abondamment son sang, que j'osai m'avancer pour arracher mon couteau de la plaie et, reprenant ma flèche au passage, je les essuyai sur ses poils épineux. Lorsque je repliai mon couteau et le glissai dans son étui, je remerciai une fois encore le passé, et l'endroit lointain où il m'était échu. Puis je me tournai pour décocher un regard peu amène vers l'éléphant et son *mahawat*. Assis sur l'encolure, il m'observait bouche bée, les yeux emplis de respect et sans doute d'un brin d'admiration. Quant à l'éléphante, elle se contentait de se balancer doucement d'un pied sur l'autre, me couvant d'un air féminin très satisfait d'elle-même, comme pour me signifier : « C'est parfait. Tu as fait ce qu'on attendait de toi ! » Aux pieds du dragon qui l'avait capturée, tout juste occis par la lance de saint Georges, la princesse délivrée ne regarda sans doute pas autrement son sauveur.

21

De retour au palais de Xan-du, Kubilaï m'emmena en promenade dans les jardins tandis que les cuisiniers nous préparaient pour le repas du soir la viande de nos sangliers... mon trophée personnel, mais aussi quelques autres rapportés par des chasseurs de la troupe qui en étaient venus à bout d'une distance moins risquée. L'après-midi déclinait doucement vers le crépuscule. Le khakhan et moi nous trouvions près d'un pont inversé, posé au bord d'un lac artificiel de taille respectable. Une petite cascade l'alimentait, et le pont était bâti juste en face. Mais au lieu d'être une arche convexe, comme à l'ordinaire, celui-ci avait une forme concave, en U ; ses escaliers descendaient donc depuis les rives vers le centre proche de l'écume qui flottait au pied de la cataracte.

J'admirai un moment le spectacle puis me tournai pour contempler le lac, tandis que Kubilaï parcourait la lettre de *l'orlok* Bayan que je lui avais donnée à lire avant que la lumière ne faiblît trop. C'était une douce soirée automnale. Au-dessus de l'eau flottaient sous un ciel bleu de glace les lointains nuages enflammés du soleil couchant, au milieu de l'écrin sombre des cimes d'arbres qui enserraient le lac : un décor si net qu'il semblait avoir été découpé dans un papier de soie noire, tendu de part et d'autre. La surface liquide, lisse tel un miroir, ne reflétait que les arbres obscurs et l'azur céleste. Seuls quelques canards d'ornement s'y baignaient et, reflétant l'or des nuages, le sillage mouvant de leur nage dessinait sur l'étendue céruléenne comme une traîne de flammes brûlantes.

— Ainsi, Ukuruji est mort, soupira Kubilaï en froissant le papier. Mais une grande victoire a été remportée, et le Yunnan tout entier capitulera bientôt. (Ni le khan ni moi ne pouvions alors le savoir, mais les Yi avaient déjà rendu les armes, et un

messager arrivait à bride abattue de Yunnanfu, porteur de la nouvelle.) Bayan écrit que tu me donneras les détails, Marco. Mais dis-moi, mon fils est-il mort dignement ?

Je lui contai tout, lui expliquant comment nous avions utilisé une armée factice de Bho en lieu et place de la nôtre, louant l'efficacité redoutable des sphères de cuivre et contant comment la bataille s'était réduite à deux combats singuliers d'homme à homme, dont l'un m'avait vu sortir vainqueur, tandis que l'autre avait été fatal à son fils Ukuruji. Je terminai par la capture et l'exécution du traître Pao Nei-ho. M'apercevant que le sceau que je lui avais apporté comme témoin était resté dans l'un de mes sacs de selle, je ne le mentionnai point ; mais le khakhan n'avait pas besoin de ce genre de preuve.

J'ajoutai, peut-être avec un brin de nostalgie :

— Je vous prie de m'excuser, Sire, d'avoir dû négliger les préceptes de votre grand-père Gengis.

— *Uu ?*

— J'ai immédiatement quitté le Yunnan, Sire, afin de vous porter les nouvelles. Je n'ai donc eu l'occasion de violer aucune des chastes épouses Yi, ni la moindre de leurs jeunes filles vierges.

Il mâchonna un instant et dit :

— Ah, je vois. Dommage que tu aies dû te passer de ces jolies femmes du peuple Yi. Mais sois sans crainte ; dès que nous aurons conquis l'empire Song, tu auras peut-être l'occasion d'aller visiter la province de Fu-kien. Les filles de l'ethnie Min qui la peuplent sont, paraît-il, d'une beauté stupéfiante. Leurs parents n'osent même pas les envoyer chercher de l'eau ou couper du bois, de peur de les voir enlevées par des chasseurs d'esclaves ou un agent de l'empereur en quête de concubines.

— J'attendrai donc ma prochaine rencontre avec une fille Min, dans ce cas.

— Cela dit, ajouta-t-il en désignant la lettre, il semble que tes prouesses sur un autre type de champ de bataille auraient ravi le fougueux khan Gengis ! Bayan te crédite ici d'une grande part du mérite de la victoire au Yunnan. Il est évident que tu l'as impressionné. Il va jusqu'à me suggérer, non sans effronterie, de t'adopter comme fils honoraire en guise de consolation à la perte d'Ukuruji.

— J'en suis flatté, Sire. Mais veuillez considérer que, lorsque Bayan a tracé ces mots, il était dans la liesse de la victoire... Je doute fort qu'il ait voulu vous manquer de respect.

— Et je ne manque pas de fils, ajouta le khan comme pour lui-même, sans plus se préoccuper de ma présence. C'est sur Chingkim que, depuis longtemps, j'ai choisi de poser le manteau de successeur. De plus – cela, tu ne pouvais le savoir, Marco –, sa jeune épouse, Kukachin, vient de mettre au monde un enfant, mon premier petit-fils. Ma lignée est désormais assurée. Ils l'ont prénommé Temur.

Poursuivant comme si je n'étais plus là, il articula :

— Ukuruji aurait ardemment désiré devenir le *wang* du Yunnan. Quelle fatalité qu'il soit mort ! Il aurait fait un excellent vice-roi pour cette province nouvellement conquise. Maintenant, je crois bien que je vais... confier cette responsabilité à son demi-frère, Hukoji...

Sur ces mots, il se retourna brusquement vers moi.

— La suggestion de Bayan d'introduire un *Ferenghi* dans la dynastie royale mongole n'est pas envisageable. Cependant, je le rejoins volontiers dans l'idée de ne pas négliger un sang aussi vaillant que le tien. Il pourrait être mis à profit pour fertiliser notre noblesse mongole. Une telle initiative n'est d'ailleurs pas sans précédent. Mon défunt frère, l'ilkhan de Perse Hulagu, avait été durant sa conquête si impressionné par la valeur des citoyens d'Ormuz qu'il les avait croisés avec les femmes de son *bok*, et il me semble que sa démarche s'est avérée productive.

— On m'a rapporté ce détail, Sire, au cours de notre traversée de la Perse.

— Parfait, dans ce cas. Tu n'es pas marié, que je sache. Es-tu lié ou fiancé, actuellement ?

— Eh bien, ma foi non, Sire... rien de tel pour l'instant, fis-je, appréhendant vaguement qu'il ne lui prît l'idée de me marier avec une vieille fille mongole ou quelque princesse mineure de son choix. Je n'avais aucun désir de me marier, encore moins *una gata nel saco*[18].

— Puisque tu as négligé de tirer avantage des jeunes femmes Yi, tu dois avoir à présent soif de donner libre cours à tes ardeurs, non ?

— Euh... certes, Sire. Mais je peux fort bien chercher moi-même...

Il me réduisit au silence d'un hochement de tête décidé.

— Très bien. Avant notre départ de Khanbalik avec la cour, il y a eu un nouvel arrivage de jeunes filles. J'en ai fait venir ici, à Xan-du, parmi lesquelles figurent une douzaine de jeunes Mongoles que je n'ai pas encore touchées. Elles n'atteignent peut-être pas le degré de beauté des Min, mais ce sont toutes des jeunes vierges à vingt-quatre carats, comme tu le verras. Je les enverrai dans ta chambre au rythme d'une chaque nuit, en leur recommandant de n'utiliser aucun moyen susceptible de les empêcher d'enfanter ; elles seront donc toutes fécondes. Tu nous feras, à moi comme au khanat mongol, une grande faveur en t'occupant d'elles.

— Une douzaine, Sire ? répétai-je, incrédule.

— Tu ne vas tout de même pas te faire prier, j'espère ! La dernière fois que je t'ai donné un ordre, c'était celui d'aller faire la guerre. Tu admettras que celui qui consiste à coucher avec une succession de vierges mongoles de premier choix est autrement plus tentant ?

---

[18] Signifie « chat en poche » en dialecte vénitien (sans savoir).

— Oh, assurément, Sire.

— Dans ce cas, exécute-le ! J'en récolterai une pleine corbeille de vigoureux petits métis *mongols-Ferenghi.* Maintenant, Marco, rentrons au palais. Je dois informer Chingkim de la mort de son frère, afin qu'en tant que *wang* de Khanbalik il fasse draper la ville de pourpre, la couleur du deuil. Pendant ce temps, figure-toi, le Maître Artificier et l'Orfèvre de la Cour brûlent d'envie que tu leur expliques l'usage que tu as fait là-bas de leur invention. Suis-moi.

La salle à manger du palais de Xan-du était une pièce des plus imposante, tendue de rouleaux peints et ornée de nombreux trophées de chasse accrochés aux murs ; mais elle était dominée par une sculpture d'un jade très fin, taillée dans un bloc d'environ cinq tonnes, dont la valeur en or devait être ahurissante. Elle représentait une montagne semblable à celles que j'avais voulu détruire au Yunnan, aucun détail n'y manquait, des falaises escarpées aux forêts et aux pistes sinueuses qui rappelaient la route des Piliers, que gravissaient de petits paysans sculptés avec une grande minutie, escortés de leurs porteurs et de chariots tirés par des chevaux.

Le sanglier fit un plat savoureux. Je le dégustai assis à la plus haute table en compagnie du khan, du prince Chingkim, de l'orfèvre Boucher et de l'artificier Shi. Je présentai à Chingkim mes condoléances pour le décès de son frère et mes félicitations pour la naissance de son fils. Les deux autres courtisans alternèrent un feu soutenu de questions relatives à mon utilisation des boules de *huo-yao* et une accumulation d'éloges à mon égard pour l'invention de cette arme extraordinaire qu'on ne manquerait pas de vouloir imiter dans tous les pays du monde, qui survivrait au-delà des âges et changerait définitivement l'art de la guerre, gravant les noms de Shi, de Polo et de Boucher dans le marbre d'une gloire éternelle.

— N'avez-vous pas dit, fis-je remarquer à maître Shi, que la poudre inflammable avait été inventée par un Han dont tout le monde avait oublié le nom ?

— *Peu de chose* !* répliqua gaiement Boucher. Cela n'a été qu'un jouet jusqu'à ce que son vrai potentiel soit découvert par un astucieux Vénitien, un Juif renégat et un brillant jeune Français !

— *Gan-bei !* s'écria le vieux Shi. *Lekhaïm !* lança-t-il en trinquant contre les nôtres son gobelet rempli de *mao-tai*, avant de le vider d'un trait.

Boucher l'imita, mais je me contentai d'une gorgée du mien. Que mes joyeux compagnons se saoulent copieusement s'ils en avaient envie ; pour ma part, je préférais conserver mes facultés intactes pour l'usage que j'aurais à en faire plus tard.

Quelques musiciens ouïghours accompagnèrent le repas en jouant de la musique (Dieu merci, pas trop fort), des jongleurs et autres funambules leur succédèrent ; après quoi, une troupe vint jouer une pièce de théâtre qui, pour étrangère qu'elle fut, me sembla familière. Un conteur han récitait l'histoire, tantôt d'une voix monocorde, tantôt en hurlant littéralement, suivant le rôle qu'il jouait, tandis que ses acolytes tiraient les cordes de marionnettes qui figuraient les personnages. Je n'en saisis pas un mot, mais trouvai le tout parfaitement compréhensible. En effet, les sujets han, qu'il s'agisse du vieux cocu, du médecin burlesque, du vilain au ton persifleur, du sage éternellement rabâcheur, de la languissante jeune fille ou du vaillant héros, se rapprochaient terriblement de nos marionnettes traditionnelles du théâtre vénitien : on y retrouvait respectivement le confus Pantaleon, l'inepte docteur Balanzôn, Pulcinella le coquin, maître da Nulla, ce crétin d'avocat, la coquette Colombina et le fringant Trovatore. Mais Kubilaï ne semblait guère apprécier le spectacle, ne cessant de marmonner à notre intention :

— Pourquoi diable représente-t-on les gens par des marionnettes ? Les personnages ne pourraient-ils être tout simplement joués par des gens ?

Comme pour exaucer son souhait, les troupes qui vinrent les années suivantes abandonnèrent l'usage du narrateur qui

faisait parler ses marionnettes et confièrent la distribution des rôles à des acteurs en chair et en os.

La majeure partie de la cour était encore en train de prendre du bon temps lorsque je décidai de me retirer dans mes appartements. Mais il était évident que Kubilaï avait déjà donné ses ordres. J'avais à peine gagné mon lit et n'avais pas encore eu le temps d'éteindre la lampe de chevet que j'entendis gratter à ma porte et qu'une jeune femme entra, portant ce qui ressemblait à un petit coffre blanc.

— *Sain bina, sain nai,* fis-je poliment.

Mais elle n'émit aucune réponse, et, lorsqu'elle pénétra dans la lumière, je constatai que ce n'était pas une Mongole, mais une Han ou une personne d'une ethnie proche.

Ce n'était sans doute qu'une servante venue préparer l'entrée de sa maîtresse, car je reconnus dans ce que j'avais pris pour un coffre un brûleur d'encens. Je me pris à espérer que la dame serait aussi jolie et délicate que cette jeune personne. Elle posa l'encensoir au pied de mon lit : c'était une boîte en porcelaine munie d'un couvercle, incrustée de pierres précieuses et ornée de dessins en relief au tracé alambiqué. Elle se saisit ensuite de ma lampe, souriant timidement en quête silencieuse de ma permission et, quand j'eus acquiescé d'un signe de tête, alluma sur sa flamme son bâton d'encens, souleva le couvercle de l'encensoir et y installa la baguette fumante. Je remarquai qu'il s'agissait du *tsan-xi-jang* pourpre, le meilleur encens. Fait d'un mélange d'herbes aromatiques, de musc et de poussière d'or, il ne délivrait pas de parfum lourd, mais l'effluve discret des champs d'été. La servante se laissa tomber à genoux au pied de mon lit et demeura silencieuse ainsi, tandis que le parfum aux vertus relaxantes imprégnait la chambre. Mais il ne suffit pourtant pas à me calmer ; je me sentais aussi nerveux qu'un jeune marié. J'essayai d'engager la conversation avec la jeune domestique, mais soit elle était habituée à demeurer imperturbable, soit elle ne parlait pas un mot de mongol, car elle ne leva même pas les yeux. Finalement, un nouveau grattement à la porte se fit entendre, et sa maîtresse entra. Je

fus très heureux de constater qu'elle était fort jolie – ce qui est exceptionnel, chez une Mongole –, même si elle n'avait pas la finesse ni le teint de porcelaine de sa suivante.

Je répétai en mongol la formule qui signifiait « C'est une agréable rencontre, belle femme », elle me répondit d'un murmure : *« Sain bina, sain urbek. »*

— Approche ! Et ne m'appelle pas frère, fis-je, secoué d'un petit rire.

— C'est la salutation d'usage.

— Eh bien, soit, mais alors, tâche au moins de ne pas m'envisager comme un frère...

Nous continuâmes ainsi à échanger quelques mots d'un ton badin (bien peu, en fait, et d'une rare ineptie), tandis que sa femme de chambre l'aidait à ôter un à un ses somptueux bijoux. Je me présentai, et, dès que je l'eus fait, elle me répondit dans une cascade de mots qu'elle s'appelait Setsen, qu'elle appartenait à la tribu mongole des Kerait et qu'elle était chrétienne nestorienne, tous les membres de sa tribu ayant été convertis, il y avait fort longtemps, par un évêque nestorien ambulant. Elle n'avait jamais mis les pieds en dehors du village sans nom qu'elle habitait, dans la lointaine région de Tannu-Tuva réputée pour ses fourrures. C'est là qu'elle avait été choisie comme concubine avant d'être acheminée vers une ville commerçante du nom d'Urga où, à sa grande surprise et pour son plaisir, le *wang* de la province lui avait décerné vingt-quatre carats et l'avait par conséquent dirigée au sud, vers Khanbalik. Aussi, ajouta-t-elle, elle n'avait encore jamais posé les yeux sur un *Ferenghi,* et, si je voulais bien excuser son impudence, mes cheveux et ma barbe étaient-ils naturellement de cette couleur pâle ou l'âge les avait-il simplement rendus gris ? J'expliquai à Setsen que, n'étant guère plus âgé qu'elle, je n'étais pas encore sénile, comme elle dut s'en rendre compte à la croissante excitation que je manifestais face à la progression de son effeuillage. Je lui offrirais d'ailleurs d'autres preuves de ma vigueur juvénile, lui promis-je, dès que sa suivante aurait quitté

la pièce. Pourtant, cette dernière, après avoir entièrement déshabillé sa maîtresse et l'avoir installée à mes côtés, se laissa de nouveau couler près de mon lit comme si elle avait l'intention de rester là, sans même songer à éteindre la lumière. La conversation qui suivit entre Setsen et moi ne fut plus seulement inepte, elle en devint ridicule.

— Vous pourriez peut-être congédier votre servante, fis-je observer.

— La *lon-gya* n'est pas une servante. C'est une esclave.

— Peu importe. Il faudrait qu'elle s'en aille.

— Elle a reçu l'ordre d'assister à mon *qing-du chu-kai ;* en d'autres termes, à ma défloration.

— Soit. Je mets un terme à cet ordre.

— Vous ne pouvez pas, seigneur Marco. Elle est à mon service.

— Je m'en fiche, Setsen, et quand bien même elle serait ton évêque nestorien... je préfère qu'elle aille poursuivre son service dehors.

— Je ne puis la renvoyer, et vous n'en avez pas le droit non plus. Elle est ici sur ordre du Procureur de la Cour et de la Dame Patronnesse des Concubines.

— Je prime sur tous ces hauts personnages. Je suis ici, moi, sur ordre du khan de tous les khans !

Setsen parut blessée.

— Je pensais que vous étiez là parce que vous me désiriez.

— Oui, aussi, évidemment..., bredouillai-je, contrit. Mais je ne souhaite pas avoir de public pour applaudir mes exploits.

— Elle n'applaudira pas ! C'est une *lon-gya*. Elle ne prononcera pas un mot.

— *Perdizibn !* Elle peut bien se mettre à chanter un *inno imeneo* si elle veut, du moment qu'elle va le faire ailleurs qu'ici.

— Qu'est-ce donc ?

— Un chant de fiançailles. Un hymne à l'hymen. Il célèbre le... eh bien, la rupture du... enfin, la défloration.

— Mais c'est exactement ce pour quoi elle est là, seigneur Marco !

— Quoi ? Pour *chanter ?*

— Non, non, pour faire office de témoin. Elle partira dès que vous... dès qu'elle verra du sang sur le drap. Elle pourra alors rapporter à la Dame Patronnesse que tout s'est passé convenablement. Vous comprenez ?

— Je vois, oui. Le protocole. *Vakh !*

Je jetai un coup d'œil en coin à la jeune fille, laquelle, absorbée dans la contemplation des circonvolutions de la fumée qui montait de l'encensoir, ne semblait prêter aucune attention à notre chamaillerie. Je fus heureux de ne pas être un jeune marié, car les circonstances auraient sans doute limité mes performances à ma vantardise préliminaire. Mais enfin, dans la mesure où je n'étais qu'un jeune époux de substitution et que ni la servante ni la maîtresse ne semblaient trouver cette situation embarrassante, pourquoi aurais-je dû ressentir une quelconque inhibition ? Je me mis donc en devoir de produire la preuve qu'attendait l'esclave, et Setsen, bien qu'inexpérimentée, coopéra de son mieux ; durant ces laborieux exercices, pour autant que j'aie pu remarquer, l'esclave ne me prêta pas plus d'attention que si j'avais été moi-même aussi inerte qu'un encensoir. Au bout d'un moment cependant, Setsen étendit le bras hors du lit et secoua la jeune fille par l'épaule ; celle-ci se leva, aida Setsen à démêler les draps, et toutes deux virent la petite tache rouge qu'elles recherchaient. L'esclave hocha la tête et nous adressa un éclatant sourire, puis elle se pencha, éteignit la lumière et nous laissa libres de toutes les activités non obligatoires auxquelles il nous plairait de nous adonner.

Setsen me quitta au petit matin, et je rejoignis le khan et ses courtisans pour une journée de chasse au faucon. Ali Baba nous accompagna après que je lui eus donné l'assurance que la fauconnerie ne présentait pas pour le chasseur les mêmes dangers que d'autres types de vénerie plus exigeants ; par exemple, la mise à mort au poignard de sangliers. Nous levâmes du gibier en quantité ce jour-là. Comme nos faucons aux yeux perçants étaient capables de veiller, de plonger et de frapper jusqu'au crépuscule, tout le groupe passa la nuit dans le palais de bambou. Nous ne ralliâmes Xan-du que le lendemain, munis d'une abondante quantité d'oiseaux et de lièvres. Ce soir-là, après un bon dîner de venaison, je fus gratifié de la seconde contribution de Kubilaï à l'amélioration de la race mongole.

Curieusement, elle était précédée de la *même* jolie petite esclave porteuse de l'encensoir en porcelaine blanche. Dès que je le remarquai, je tentai de lui faire comprendre combien j'étais mécontent qu'elle assiste à *deux* nuits nuptiales consécutives. Elle se borna à me répondre d'un sourire charmeur, et soit ne me comprit pas, soit refusa de me comprendre. Aussi, lorsque la jeune Mongole finit par arriver et se présenta sous le nom de Jehol, je lâchai, agacé :

— Pardonnez-moi cette peu virile agitation, Jehol, mais je trouve assez dérangeant que la même personne doive assister à deux reprises à mes activités nocturnes.

— Ne vous inquiétez pas pour la *lon-gya*, répliqua Jehol d'un ton d'indifférence. Ce n'est qu'une esclave du bas peuple Min, une ethnie de la province de Fu-kien.

— Vraiment ? fis-je, intéressé par ce détail. C'est donc une Min ? Peu m'importe, quoi qu'il en soit, je n'ai pas envie que mes performances puissent être comparées en termes, que sais-je... d'efficacité, de lubricité ou de quoi que ce soit d'autre !

Jehol se contenta de rire et m'assura :

— Elle ne fera aucune comparaison, pas plus ici qu'au quartier des concubines. Elle en est incapable.

Grâce au concours de la jeune esclave, ma partenaire avait été suffisamment déshabillée pour que, à ce stade de la conversation, je perde toute envie de me préoccuper d'autre chose. Aussi accordai-je simplement :

— Bon... si vous n'y attachez aucune d'importance, je ne vois pas pourquoi je le ferais.

Et la nuit se passa comme la précédente.

Mais lorsque, la nuit suivante, la nouvelle jeune fille prénommée Yesukai, se présenta précédée de la même esclave Min toujours porteuse de son encensoir blanc, j'élevai une nouvelle fois des objections. Yesukai haussa les épaules et m'expliqua :

— Lorsque nous étions au palais de Khanbalik, nous disposions d'une pléthore de serviteurs, demoiselles de compagnie et esclaves. Mais dès que la Dame Patronnesse nous a envoyées ici, à Xan-du, pour la saison de la chasse, notre domesticité a été réduite, et cette esclave était la seule *lon-gya*. Si nous autres filles devons composer avec elle, il faut bien que vous vous en accommodiez aussi.

— J'admets volontiers qu'elle semble détachée de ce qui se passe dans cette chambre, grommelai-je. Mais si je n'ai fait jusqu'ici que me tourmenter des indiscrétions qu'elle pourrait laisser filtrer, je redoute à présent qu'au terme de tant de nuits elle ne se mette à *en rire :* là, je n'apprécierais guère !

— Elle ne peut pas rire, m'assura Cheren, la jeune fille suivante. Pas plus qu'elle ne peut parler ou entendre. Cette esclave est une *lon-gya*. Vous ne connaissez donc pas ce mot ? Elle est sourde et muette.

— C'est donc cela ! murmurai-je, regardant désormais l'esclave avec une compassion nouvelle.

Pas étonnant qu'elle ne m'ait jamais répondu lorsque je lui faisais des reproches. J'avais toujours cru que « *lon-gya* » était son nom...

— Si elle a jamais eu un nom, elle serait bien incapable de nous le dire, déclara Toghon, la jeune Mongole qui vint ensuite. Au quartier des concubines, nous l'appelons Hui-sheng. Mais c'est juste malice de notre part, quand nous nous amusons un peu à ses dépens.

— Hui-sheng, répétai-je. Quelle malice y a-t-il dans ce nom ? Il me semble des plus mélodieux...

— Difficile pourtant de trouver plus inadapté à son cas, puisqu'il signifie « Écho », fit remarquer Devlet, la vierge suivante. Mais aucune importance : elle n'entend pas et ne peut nous répondre.

— Un écho muet, en quelque sorte, fis-je en souriant. Ce nom ne lui sied peut-être pas, mais le paradoxe est plaisant. Hui-sheng, Hui-sheng. ...

Lorsque j'eus affaire à Ayuka, septième ou huitième de la liste, je lui demandai :

— Dites-moi, votre Dame Patronnesse cherche-t-elle délibérément des esclaves sourdes et muettes pour s'acquitter de cette tâche d'inspection ?

— Elle n'a pas à les chercher. Elle les réduit à cet état dès leur jeunesse. Elles seront désormais définitivement incapables de bavarder ou de laisser traîner les oreilles où il ne faut pas. Quand bien même elles assisteraient dans la chambre nuptiale à des pratiques étranges, jamais elles ne laisseront échapper le moindre hoquet de surprise ou de désapprobation, ni ne déblatéreront au sujet de perversités auxquelles elles auraient pu assister. Et si elles se conduisent mal et doivent être battues, elles ne crieront pas.

— *Bruto barabào !* Vous voulez dire qu'on les *met* dans cet état ? Mais comment s'y prend-on ?

— La Dame Patronnesse s'adresse pour cela, semble-t-il, à un chaman spécialisé dans cette réduction au silence, m'avoua Merghus, la huitième ou neuvième jeune Mongole. Il lui enfonce une broche chauffée au rouge dans chaque oreille, et aussi à

travers le cou, jusque dans le gosier. J'ignore au juste comment il s'y prend, mais là, regardez Hui-sheng... vous voyez sa minuscule cicatrice à la gorge ?

Je regardai et la repérai, en effet. Mais, en me penchant sur elle, j'en découvris bien plus. Kubilaï avait raison lorsqu'il disait que les filles Min étaient d'une inégalable beauté. Celle-là, en tout cas, ne dérogeait pas à la règle. Étant une esclave, elle n'avait pas le teint poudré de blanc des autres, ni les longues tresses élaborées de ses maîtresses mongoles. Le teint de pêche de sa peau était naturel, et sa chevelure était bouclée. Excepté la cicatrice en forme de croissant sur sa gorge, elle ne portait aucune flétrissure, ce qui n'était pas le cas des nobles jeunes femmes qu'elle servait. Ces dernières, en effet, élevées au grand air, avaient vécu dans de rudes conditions, parmi les chevaux, et de multiples entailles ou des marques d'abrasion gâtaient parfois même les endroits les plus intimes de leur chair.

Hui-sheng était à cet instant assise dans la position la plus gracieuse et la plus attachante que puisse prendre une femme sans en avoir conscience. Complètement détachée de l'idée qu'on pouvait la regarder, elle était occupée à fixer une fleur dans ses cheveux noirs. Sa main gauche tenait cette fleur rose devant son oreille gauche, pendant que la droite, formant une arche au-dessus de sa tête, aidait à la manœuvre. Ce placement bien particulier de la tête, des bras, des mains et du torse faisait de n'importe quelle femme, qu'elle soit habillée ou dénudée, un poème de courbes et d'angles arrondis, la tête penchée d'un côté, les bras l'encadrant avec délicatesse, la ligne du cou allant finement se rattacher à celle de la poitrine, les seins doucement soulevés par le mouvement des bras vers le haut... Cette posture rajeunit les femmes âgées, fait paraître plus souples celles qui ont des rondeurs, adoucit celles qui ont les traits durs et rend plus belles que jamais les jolies femmes.

Je me souviens aussi avoir remarqué que Hui-sheng avait, devant chaque oreille, un très fin duvet de cheveux noirs qui lui descendaient jusqu'à la ligne de la mâchoire, et un autre filet velouté qui courait du bas du cou jusque dans son dos. Ces

détails me parurent séduisants et m'amenèrent à me demander si les femmes Min avaient aussi une fourrure intime abondante. Les jeunes Mongoles, je dois le mentionner, se distinguaient toutes par un « petit brasero » au pelage doux et lisse comme peut l'être celui d'un chat. Mais si, de façon pour moi assez inhabituelle, je n'en ai pas dit beaucoup plus sur leurs charmes ou sur mes nuits de butinage en leur compagnie, ce n'est pas dû à un soudain accès de réserve de ma part ; c'est que je me souviens assez peu de ces filles. J'ai même oublié si j'en avais vu douze, ou onze, ou treize...

Oh, elles étaient jolies, agréables, compétentes dans leur art, et avaient de quoi satisfaire n'importe quel homme. Mais elles n'avaient que cela, justement. Je ne les revois que comme une succession d'événements fugaces, à peine différents d'une nuit sur l'autre. Ma mémoire fut bien plus profondément impressionnée par la petite, discrète et silencieuse Écho... et ce n'était pas seulement parce qu'elle était présente chaque nuit ; non, elle éclipsait simplement, à elle seule, toutes ces jeunes Mongoles réunies. Si elle ne m'avait pas distrait de la sorte, je suppose que ces dernières m'auraient sans doute davantage marqué. Ces filles créditées de vingt-quatre carats constituaient le tout premier choix et représentaient la fine fleur de la féminité mongole ; en tant que partenaires de lit, on aurait difficilement pu rêver mieux. Cependant, même alors que je jouissais du spectacle de leur lent effeuillage par l'esclave *longya*, je ne pouvais qu'être frappé de l'exagération, de l'outrance inutile de certaines de leurs formes, à côté de la si ténue Hui-sheng ; de même, leur teint, comparé à sa peau fleur de pêcher et à ses traits exquis, me semblait presque rude, et leur physionomie grossière. Leurs seins eux-mêmes, qu'en d'autres temps j'aurais trouvés beaux et voluptueux, me paraissaient d'agressives mamelles lorsque je les comparais à la poitrine juvénile de Hui-sheng.

J'avoue en toute honnêteté que ces jeunes Mongoles, de leur côté, ne durent sans doute pas voir en moi un partenaire idéal ; elles durent même être singulièrement désappointées de devoir s'accoupler avec moi. Si on les avait recrutées après qu'elles

fussent sorties victorieuses d'un rigoureux système de sélection, ce n'était que pour partager la couche du khan de tous les khans. Certes, il s'agissait d'un homme âgé, ce qui n'était peut-être pas le rêve de toute jeune fille, mais enfin, c'était le khakhan ! Ce dut être pour elles une bien cruelle déception que de se voir allouées à un étranger (qui plus est à un *Ferenghi*, un moins que rien) et, pire, que de se voir ordonner de ne pas se protéger aux graines de fougères avant de venir coucher avec moi. Étant sans doute fécondes, elles avaient toutes les chances de se retrouver enceintes de mes œuvres et de porter un enfant qui, loin d'être de noble ascendance mongole, de la lignée de Gengis, ne serait qu'un bâtard, un sang-mêlé voué à être considéré d'un œil réprobateur par le reste de la population de Kithai, si ce n'est même ouvertement méprisé.

J'avais personnellement de sérieux doutes quant à la sagesse dont avait fait montre Kubilaï en m'adjoignant ces concubines. Non que j'aie pu me sentir supérieur ni inférieur à elles. J'étais conscient qu'elles comme moi faisions partie de la race humaine, unique par essence. On m'avait dès mon plus jeune âge enseigné à penser de la sorte, et j'en ai eu d'amples preuves lors de mes voyages. Deux exemples pris entre mille : tous les hommes, partout, excepté peut-être les religieux et les ermites, sont toujours prêts à se griser ; les femmes, quant à elles, courent invariablement comme si elles avaient les genoux attachés. Il est clair que tous les habitants de cette terre descendent du couple originel Adam et Eve, mais il est tout aussi clair que leur progéniture a largement divergé, au fil des générations, depuis leur expulsion du jardin d'Éden.

Kubilaï me désignait sous le nom de *Ferenghi* sans la moindre connotation péjorative, mais le mot m'ensevelissait à tort dans une masse indifférenciée. Je savais, moi, que les Vénitiens se démarquaient nettement des Slaves ou des Siciliens, ainsi que de toutes les autres nationalités de l'Occident. Et même si j'étais incapable de percevoir les nuances entre toutes les tribus mongoles, je savais bien que chacune, fière de sa spécificité, se considérait comme la race mongole la plus aboutie, tout en prétendant, bien sûr, que les Mongols

constituaient eux-mêmes, en tant que groupe, la quintessence de l'humanité.

Au cours de mes voyages, je n'ai pas forcément éprouvé une affection identique pour tous les peuples que j'ai été amené à connaître ; mais chacun avait à mes yeux un précieux intérêt : tout ce qui le distinguait des autres. La couleur de la peau, les coutumes, la nourriture, la façon de parler, les superstitions, les jeux, tout était susceptible de m'intéresser ; jusqu'aux déficiences, ignorances, voire stupidités. Peu de temps après l'épisode de Xan-du, je découvris la cité de Hangzhou qui, comme Venise, était une ville bâtie sur l'eau, parcourue de canaux. Mais elle demeurait à tous égards différente de Venise, et c'étaient ces variations, plutôt que les similitudes, qui conféraient à mes yeux tout son charme au lieu. Si Venise n'en reste pas moins pour moi irremplaçable et unique, c'est justement parce qu'elle ne ressemble dans le détail à aucune autre. J'ai toujours pensé que le monde, si toutes ses villes étaient comparables, serait d'un terrible ennui : il en va de même des peuples qui l'habitent. Si toutes les peaux devaient se fondre en un seul coloris, les irrégularités de leurs physionomies s'affadiraient en une absence de traits distinctifs. Vous avancerez certes avec confiance dans un désert de sable roux, certain de n'y rencontrer aucun ravin ; en contrepartie, vous n'y trouverez aucun pic élevé digne d'être admiré. J'avais conscience que ma contribution à un brassage de lignées entre Mongols et *Ferenghi* n'aurait ici qu'un effet dérisoire. Je demeure néanmoins réticent à l'idée que des peuples aussi distincts se mélangent (surtout lorsque c'est voulu, et non pas dû à une rencontre fortuite) car ce croisement efface leurs particularités et les rend moins intéressants.

Ce qui m'attira chez Hui-sheng, c'est sans doute, au moins en partie, ce qui la différenciait de toutes les femmes que j'avais connues avant elle. Cette jeune esclave Min m'avait fait l'effet, parmi ses maîtresses mongoles, d'un rameau de fleurs de pêcher d'un rose ivoirin disposé dans un vase, au milieu d'un amas hirsute de chrysanthèmes de cuivre et de bronze. Comme la fleur de pêcher, sa beauté resplendissait d'elle-même sans

qu'elle ait besoin de s'enorgueillir d'une quelconque comparaison. Au sein même d'un verger entier de ses désirables sœurs Min, selon toute vraisemblance, on l'aurait malgré tout distinguée. Les raisons en étaient multiples. Hui-sheng vivant dans un monde de silence, ses yeux étaient toujours peuplés de rêves, même lorsqu'elle était parfaitement éveillée. Le fait d'être privée de l'ouïe et de la parole ne constituait d'ailleurs pas un si grand handicap. Cela ne se remarquait guère ; je ne m'en étais moi-même rendu compte que lorsqu'on m'avait appris qu'elle était sourde et muette. Elle avait développé une vivacité des traits et une gestuelle capables de communiquer ses pensées sans un son, mais de façon très limpide. Je finis par lire du premier coup d'œil dans les plus imperceptibles mouvements de tout ce qui n'était qu'elle : ses yeux couleur café, ses lèvres lie-de-vin, ses sourcils d'une douceur de plume, ses fossettes et ses mains aussi fines que les branches du saule, dont les doigts étaient les feuilles délicates. Mais tout cela devait venir plus tard.

Dans la mesure où j'étais tombé sous le charme de Hui-sheng dans les pires circonstances possibles – elle m'avait vu faire des gambades avec une douzaine de ses maîtresses mongoles –, j'estimai plutôt mal venu de me lancer dans une cour effrénée à son égard. Plutôt que de risquer une réaction de répulsion moqueuse, il me sembla qu'il valait mieux patienter, afin, tel était mon espoir, que ces souvenirs s'estompent quelque peu. Je décidai donc de laisser s'écouler un temps suffisant avant de lancer la moindre ouverture, tout en m'arrangeant pour qu'elle fut séparée des concubines sans pour autant s'éloigner de moi. Pour ce faire, j'avais besoin du concours du khakhan en personne.

Lorsque je fus certain qu'aucune jeune fille mongole ne me serait plus envoyée et quand j'eus l'assurance que Kubilaï était de bonne humeur – un messager venait de lui signifier sa conquête définitive du Yunnan, et Bayan faisait une percée conséquente dans l'empire Song –, je requis une audience de sa part et fus très cordialement accueilli. Je lui indiquai que j'avais accompli ma tâche auprès des demoiselles et le remerciai de

m'avoir offert cette chance de laisser ma marque dans la postérité de Kithai. Après quoi, j'attaquai ainsi :

— Je pense, Sire, au terme des jouissances sans limites de cette orgie de plaisirs charnels, avoir atteint une sorte d'apogée dans ma vie de célibataire... L'heure est peut-être venue pour moi, désormais, de songer à mettre un terme à la prodigalité débridée de mes ardeurs. L'âge et une certaine maturité aidant, j'aspire à cesser ce que nous qualifierions à Venise de « chasse aux pouliches » et que vous appelez ici le « trempage de louche ». Il me semble qu'il serait raisonnable pour moi d'envisager à présent la vie conjugale, peut-être avec une concubine qui m'aurait subjugué, aussi voudrais-je vous demander la permission, Sire...

— *Hui !* s'exclama-t-il, avec sur les lèvres un sourire extasié. Tu as été séduit par l'une de ces demoiselles à vingt-quatre carats, n'est-ce pas ?

— Oh, par *toutes,* Sire, cela va sans dire. Cependant, celle que j'aimerais garder auprès de moi est l'esclave qui les assistait.

Il se rassit et grogna, beaucoup moins enthousiaste :

— *Uu ?*

— C'est une fille du peuple Min, et...

— Ah-ah ! s'écria-t-il, de nouveau hilare. Ne m'en dis pas plus. Je te comprends parfaitement, dans ce cas !

— C'est pourquoi j'aimerais votre autorisation, Sire, de racheter la liberté de cette esclave, actuellement au service de votre Dame Patronnesse des Concubines. Elle se nomme Hui-sheng.

Il éleva la main et m'assura :

— Elle te sera attribuée dès notre retour à Khanbalik. Tu choisiras alors d'en faire, à ta guise, une esclave ou une compagne. C'est le cadeau que je t'offre pour te récompenser de ton aide. Tu m'as permis de me rendre maître de Manzi...

— Merci, merci beaucoup, Sire, du fond du cœur ! Hui-sheng vous en sera reconnaissante, elle aussi. Quand rentrons-nous à Khanbalik ? Bientôt ?

— Nous quitterons Xan-du dès demain. Ton ami Ali Baba est au courant. Il est probablement déjà dans vos appartements en train de préparer les bagages, à l'heure qu'il est.

— Pourquoi ce départ précipité, Sire ? Serait-il arrivé quelque chose ?

Il sourit de nouveau, plus rayonnant que jamais.

— Tu n'as pas réagi lorsque j'ai parlé de Manzi ? Un messager vient de m'en apporter la nouvelle, depuis la capitale.

Je sursautai.

— L'empire Song est tombé !

— Le Premier ministre Ahmad l'affirme, oui. Une compagnie de hérauts han arpente actuellement les rues de Khanbalik pour annoncer l'arrivée imminente de l'impératrice douairière Xi-chi, qui vient en personne signifier l'allégeance de son empire et nous remettre son sceau impérial, tout en livrant son auguste personne. Ahmad, qui est mon vice-régent, pourrait la recevoir. Mais je préfère m'en charger moi-même.

— Bien sûr, Sire ! Ce sera un moment historique. Le renversement du trône Song, la création d'une nouvelle nation Manzi à l'intérieur du khanat...

Il soupira d'aise.

— Le temps commençait de plus à se rafraîchir un peu, et la chasse en devenait moins agréable. Je vais donc aller cueillir, pour changer, le trophée d'une impératrice.

— J'ignorais que l'empire Song était gouverné par une femme.

— Elle n'est en fait que régente, mère de l'empereur mort encore jeune il y a quelques années, qui n'a laissé que des

héritiers en bas âge. Xi-chi, malgré son âge avancé, tenait les rênes en attendant que son premier petit-fils fût en âge de régner. Allons, Marco, prépare-toi à monter en selle. Je rentre à Khanbalik régner sur un khanat étendu. Quant à toi, tu te prépares à t'enraciner dans le pays. Que les dieux nous donnent à tous deux la sagesse nécessaire. Je filai vers ma chambre et explosai :

— J'ai des nouvelles fantastiques !

Ali Baba était obligeamment en train de rassembler les affaires de voyage que j'avais emportées à Xan-du et quelques objets acquis sur place, telles les défenses de mon premier sanglier, qu'il se préparait à enfourner dans nos sacs de selle.

— Oui, je suis au courant, fit-il sans montrer grand enthousiasme. Le khanat est dorénavant plus grand que jamais.

— Quelque chose d'encore plus ahurissant que cela ! J'ai rencontré la femme de ma vie !

— Attendez, laissez-moi deviner. Vous avez reçu il y a peu une véritable procession de jeunes créatures, ici...

— Tu ne trouveras jamais, l'interrompis-je en jubilant.

Et je me mis à lui louer de façon exaltée les charmes de Hui-sheng. Mais je ne tardai pas à freiner mon torrent de paroles, remarquant qu'Ali ne communiait pas avec ma joie.

— Oh là, mais tu as l'air étonnamment lugubre, mon vieux compagnon. Qu'est-ce qui t'abat ainsi ?

— Ce messager de Khanbalik, marmonna-t-il, était porteur d'autres nouvelles, hélas moins réjouissantes...

Je le regardai plus attentivement. S'il y avait eu un menton sous cette barbe grise, je l'aurais vu frissonner.

— Quelles autres nouvelles ?

— Le messager a déclaré qu'en quittant la ville il avait été intercepté par un de mes artisans, qui tenait à ce qu'on me prévienne que Mar-Janah était partie.

— Comment cela ? Ton excellente épouse, Mar-Janah, partie ? Et partie où ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mon magasinier a dit que, quelque temps auparavant – il y a peut-être un mois de cela ou un peu plus –, deux gardes du palais avaient demandé où se trouvait l'échoppe de *kashi*. Mar-Janah était partie avec eux, et plus personne depuis n'a eu de ses nouvelles ni ne l'a revue. Les employés sont donc un peu désorientés, et leur désarroi est total. L'homme n'en a pas révélé plus au messager.

— Des gardes du palais, dis-tu ? Ce devait être une mission officielle. Je vais courir voir Kubilaï et l'interroger à ce sujet...

— Il affirme ne rien savoir de cette affaire. Je suis déjà allé le lui demander. C'est alors qu'il m'a prié d'aller préparer nos bagages. Et comme nous rentrons immédiatement à Khanbalik, j'ai jugé inutile d'en rajouter. Quand nous y serons, j'en saurai plus sur ce qui a pu arriver, je suppose...

— C'est étrange, murmurai-je.

Je n'en dis pas davantage, bien qu'une phrase me soit une fois de plus revenue à l'esprit, celle du fameux message qu'Ali m'avait apporté : « Je surgirai quand tu t'y attendras le moins. » Je ne le lui avais pas montré et m'étais abstenu de lui en communiquer la teneur. Je ne voyais pas au nom de quoi je serais allé l'encombrer de mes soucis et j'avais chiffonné le message puis l'avais jeté. Je le regrettais, à présent. Comme je l'ai déjà indiqué, l'écriture mongole était loin de m'être familière. Aurais-je pu me méprendre sur l'interprétation de son contenu ? Aurait-il pu être, cette fois, légèrement différent ? « Je surgirai *à l'endroit* où tu t'y attendras le moins », par exemple ? Avait-il été remis à Ali Baba non seulement pour me menacer une fois encore, mais aussi pour l'éloigner, *lui*, de la ville tandis que s'accompliraient de noirs desseins ?

Quel que soit l'esprit malfaisant qui me poursuivait à Khanbalik, il devait avoir senti que, tant que j'en étais éloigné, je n'étais vulnérable qu'indirectement, à travers les quelques personnes auxquelles je tenais. Qui n'étaient que trois. Mon père et mon oncle, cela faisait deux. Mais c'étaient des hommes mûrs, solides de surcroît, et quiconque s'attaquerait à eux aurait affaire à un khakhan en furie. La troisième était la bienfaisante, la belle et douce Mar-Janah, laquelle n'était qu'une faible femme, une insignifiante ex-esclave, chérie de personne, hormis de moi et de *mon* ex-esclave. Avec un serrement de cœur, je la revis me confier : « On m'a laissé la vie, mais guère plus que cela... » Et plus tard, avec mélancolie : « Si Ali Baba peut encore aimer ce qui reste de moi... »

Se pouvait-il que mon ennemi inconnu, ce serpent tapi, cet imprécateur caché, ait enlevé cette femme sans tache dans le but de me meurtrir ? Si tel était le cas, il s'agissait d'un être révoltant, d'une bassesse ignominieuse. Mais diaboliquement retors, d'avoir choisi pareille victime. J'avais aidé Mar-Janah, princesse déchue, à trouver l'issue d'une vie d'abus et de terribles dégradations, la menant enfin à bon port, vers une fin heureuse. De savoir que je pourrais être, à présent, la cause pour elle de nouveaux malheurs me mordait cruellement le cœur.

Eh bien, nous en saurions plus une fois rentrés à Khanbalik. Et je ne pouvais me défaire de cette sourde appréhension : si nous voulions retrouver Mar-Janah, il nous faudrait d'abord en passer par la femme voilée, celle qui avait donné à Ali cette missive à mon intention. Mais pour lors, j'évitai de lui en toucher mot ; il était assez abattu comme cela. Je cessai aussi d'exulter au sujet de la toute récente Hui-sheng, par égard pour son inquiétude concernant sa propre bien-aimée, si longtemps perdue et de nouveau disparue.

— Marco, ne pourrions-nous prendre de l'avance sur le cortège ? me demanda-t-il anxieusement, alors que nous chevauchions avec toute la cour de Xan-du depuis deux ou trois jours déjà. Vous et moi, insista-t-il, pourrions être à Khanbalik

bien plus tôt, si seulement nous pouvions éperonner nos chevaux.

Il avait raison, bien sûr. Le khakhan voyageait sans la moindre hâte, en grande pompe, menant le cortège à un train de sénateur dont la marche lente et majestueuse seyait parfaitement à sa stature d'homme d'État. Il aurait été difficile de faire autrement, dans la mesure où cette procession s'apparentait fort à une parade de triomphe. Tous les habitants des villes et des villages environnants, ayant eu vent de la brillante victoire remportée sur l'empire Song, étaient impatients de venir se rassembler le long de la route pour l'acclamer et jeter des fleurs sur son passage.

Kubilaï avançait en majesté dans un chariot couvert d'un dais, sur un trône scintillant d'or et de pierreries. Il était tiré par quatre éléphants tout aussi luxueusement harnachés. Suivaient d'autres chariots qui transportaient un certain nombre de ses épouses, ainsi que les demoiselles qu'il m'avait prêtées, accompagnées de leur domesticité. Devant, à côté et derrière chevauchaient, sur des montures somptueusement parées, le prince Chingkim et les courtisans. Ensuite venaient des voitures bondées de bagages, d'équipements, d'armes et de trophées de chasse rapportés de la récente campagne, ainsi que de la provende nécessaire aux bêtes pour le voyage, mais aussi de vins, de *kumis* et de viandes. Une troupe de musiciens destinés à nous distraire aux étapes, chaque soir, occupait l'une de ces voitures avec leurs instruments. Nous étions précédés d'une journée par une escouade de guerriers mongols chargés d'annoncer à grands effets de trompette notre approche ; les villageois avaient ainsi le temps d'allumer leurs feux parfumés d'encens et, pour peu que nous arrivions à la nuit tombante, de faire jaillir de fiers rameaux aux fleurs éclatantes (dont le Maître Artificier avait eu soin, sur le trajet aller, de les pourvoir en abondance), tandis qu'une autre troupe de cavaliers chevauchait un jour derrière, afin de prendre en charge les chariots aux roues cassées ou les bêtes blessées que le convoi aurait dû abandonner. Ajoutons à cela que le khakhan, chose usuelle à pareille saison, avait à portée deux ou trois paires de gerfauts

blancs perchés sur les montants de son chariot, et tous devaient s'arrêter chaque fois qu'il lui prenait le loisir de les lancer sur quelque gibier que nous avions fait fuir.

— Oui, Ali, nous irions évidemment beaucoup plus vite si nous avancions seuls, répondis-je à sa requête. Mais nous devrions nous en abstenir. Ce serait, d'une part, une marque d'irrespect vis-à-vis du khakhan, dont la chaleureuse amitié jamais démentie pourrait nous être encore d'un précieux secours. D'autre part, il sera plus facile à quiconque aurait des nouvelles de Mar-Janah de nous trouver, si nous restons avec le convoi.

C'était parfaitement vrai, bien que je n'aie pas confié à Ali mes convictions sur la question. J'avais fini par me persuader que Mar-Janah avait bien été enlevée par mon ennemi l'imprécateur. Ne sachant pas qui il était, je ne voyais pas l'intérêt de courir comme un fou vers la ville pour y errer ensuite. Il était plus logique de penser que cet être malintentionné garderait un œil sur mes agissements, et plus vite il me repérerait arrivant en grande pompe, plus tôt nous recevrions son message, une demande de rançon pour Mar-Janah ou une nouvelle menace. C'était là notre meilleure chance d'établir un contact avec lui, ou son émissaire la femme voilée, et plus tard avec Mar-Janah.

Me maintenir dans l'entourage du khakhan permettait aussi de conserver un œil protecteur sur Hui-sheng, mais cela n'eut aucune incidence sur mon désir de ne pas courir devant. Hui-sheng, qui voyageait toujours en compagnie de ses maîtresses mongoles, ne se doutait nullement de l'intérêt que je lui portais et n'avait aucune connaissance des plans que j'avais formés pour elle. Je m'arrangeais seulement pour avoir de temps à autre à son égard de petites attentions, pour qu'elle ne m'oublie pas. Je l'aidais à monter ou à descendre du chariot des concubines lorsque nous nous arrêtions dans le caravansérail de quelque palais de province, j'allais remplir pour elle un pichet d'eau au puits d'une auberge, j'attrapais au vol l'un des bouquets de fleurs jetés vers nous pour le lui offrir avec une

galante inclinaison de tête... J'espérais ainsi la disposer en ma faveur.

J'avais d'emblée décidé de laisser passer un temps suffisant. Il me fallait à présent *m'y tenir*. Il me semblait que mon ennemi secret trouvait toujours le moyen de savoir où j'étais et ce que je faisais. Jamais je n'aurais voulu risquer qu'il prît connaissance de l'attachement que j'éprouvais pour Hui-sheng. S'il était assez malfaisant pour me frapper à travers une amie aussi chère que Mar-Janah, Dieu seul sait de quoi il aurait été capable contre quelqu'un dont j'étais *vraiment* épris. J'avais bien du mal à empêcher mes yeux d'errer dans sa direction et de résister à la tentation de venir récompenser son joli sourire à fossettes de mes menues attentions. C'est uniquement pour Ali et pour Mar-Janah que je décidai de rester dans le convoi, m'astreignant à ne pas demeurer trop proche de Hui-sheng.

RETOUR À KHANBALIK

22

En plus des cavaliers qui chevauchaient avec une journée d'avance sur le convoi, d'autres messagers faisaient constamment la navette entre Khanbalik et nous afin d'informer le khakhan des dernières nouvelles de la capitale. Chaque nouveau courrier était soumis au feu roulant des questions d'Ali Baba, mais aucun ne put lui fournir le moindre renseignement sur sa femme disparue. En réalité, leur principal objet était de tenir au courant le khakhan de la progression du convoi de l'impératrice douairière des Song, également en route vers la capitale. Tout fut calculé pour que Kubilaï entrât par le nord dans la grande avenue centrale de Khanbalik au jour même et à l'heure où celui de Xi-chi y arriverait par le sud.

Toute la population de la cité, et sans doute même de la province entière, venue de centaines de *li* à la ronde, était comprimée sur les côtés de l'artère, obstruant les venelles, se penchant aux fenêtres et grimpant sur les toits pour acclamer le khakhan triomphant avec force mouvements de drapeaux et tournoiements de bannières sous les brillantes détonations des fiers rameaux aux fleurs éclatantes, le tout dans une assourdissante fanfare de trompettes, rythmée de coups de gong, de roulements de tambour et du tintement des cloches. Les gens poursuivirent leurs vivats, alors que le convoi à peine moins mirobolant de l'impératrice des Song arrivait dans l'avenue et s'arrêtait respectueusement à bonne distance du nôtre. Les clameurs faiblirent lorsque le khakhan, chevaleresque, descendit de son trône attelé et s'avança pour aller prendre la main de la vieille impératrice. Après l'avoir très galamment aidée à descendre à son tour de sa voiture, il lui prodigua une accolade de bienvenue qui déclencha parmi le public un rugissement tonitruant d'ovations et de musique.

Dès que le khan et l'impératrice furent tous deux montés dans la voiture de Kubilaï, il y eut une période un peu confuse durant laquelle les deux convois se mirent en place afin de se rendre conjointement vers le palais. Là, devait commencer la longue période requise pour les cérémonies de reddition : les conférences et les discussions, la préparation, la rédaction et la signature des documents officiels, la passation entre les mains du grand khan du grand sceau des Song, *le yin* impérial, les annonces et les proclamations au public, et enfin les bals et les banquets pour célébrer la victoire des uns et présenter aux autres les condoléances relatives à leur défaite. Tout cela dans une telle dignité que la principale épouse de Kubilaï, la khatun Jamui, offrit à l'impératrice déchue une pension et accorda à cette dernière ainsi qu'à ses deux petits-fils le droit de passer le reste de leur existence en retraite religieuse, dans un couvent bouddhiste pour elle, dans une lamaserie pour eux.

Je conduisis mon cheval dans la zone la moins encombrée à l'arrière du convoi, conseillant à Ali de faire de même. Dès que j'en trouvai l'occasion, je me portai à sa hauteur et me penchai suffisamment vers lui pour que ma voix dominât le tumulte sans que j'aie pour autant à crier :

— Tu comprends maintenant pourquoi il nous fallait arriver ici tous ensemble ? Tous les habitants de la cité sont rassemblés, y compris ceux qui savent où se trouve Mar-Janah ; aussi ces derniers ne peuvent-ils ignorer où nous sommes, nous aussi.

— On le dirait bien, admit-il. Mais personne n'est encore venu me tirer sur les étriers pour me révéler quoi que ce soit.

— J'ai mon idée sur l'endroit où cela pourrait se produire, fis-je. Reste avec moi jusqu'à ce que nous atteignions la cour du palais. Là, nous nous séparerons ostensiblement, afin que je sois sûr qu'on nous ait bien repérés. Ensuite, voici ce que nous ferons...

Et je lui délivrai certaines instructions.

À coups de coude et d'épaule, la procession sans ordre bien net, désormais, se força un chemin dans la masse compacte des

spectateurs venus lui souhaiter la bienvenue, aussi pressants qu'aimables, et ce fut si long que le soir tombait lorsqu'elle atteignit le palais. Nous parvînmes donc à l'écurie au crépuscule, Ali et moi, comme lors de notre première arrivée à Khanbalik. La cour baignait dans la plus grande agitation, fourmillante de monde et de bêtes, noyée dans le bruit et la confusion ; si quelqu'un cherchait à nous espionner, il aurait sans doute le plus grand mal à nous apercevoir. Néanmoins, lorsque nous descendîmes de nos montures et en tendîmes les rênes aux palefreniers, nous nous séparâmes et prîmes deux directions opposées, non sans avoir au préalable échangé force salutations obséquieuses.

Marchant aussi droit que possible, je m'approchai d'un abreuvoir et aspergeai d'eau mon visage poussiéreux. Quand je me redressai, je jetai un regard autour de moi et exprimai de façon évidente, à l'aide de grimaces dégoûtées, mon agacement à la vue du tumulte. J'entrepris alors de me frayer un chemin dans la foule jusqu'au plus proche portail du palais, m'y arrêtai et fis d'ostensibles gestes de répugnance (peu forcés, il est vrai) à l'égard de la cohue, me traçant un sillage jusqu'à me retrouver manifestement seul, enfin débarrassé de la pression de la foule. Gardant désormais mes distances avec tous ceux que je croisais, j'arpentai d'un pas paisible diverses promenades découvertes, traversai des jardins, passai sur de petits ponts enjambant des ruisseaux et longeai des terrasses, jusqu'au nouveau parc aménagé à l'arrière du palais. Je m'étais arrangé pour demeurer toujours à découvert, évitant les toits et les arbres, afin que quiconque l'ayant voulu puisse me voir et me suivre aisément. Même sur les pelouses les plus éloignées, on rencontrait encore des gens : fonctionnaires subalternes trottant ici et là, absorbés dans quelque mission, ou esclaves et serviteurs occupés eux aussi à leur tâche obscure, mais tous agités comme des abeilles, assurément, du fait de l'arrivée du khakhan.

Toujours est-il que lorsque j'atteignis la colline de Kara et commençai à en gravir les pentes, je souhaitais trouver enfin un peu de silence, et les éléments m'exaucèrent. Une fois là-haut, il n'y avait plus personne en vue. Je m'approchai du Pavillon de

l'Écho et en fis le tour complet par l'extérieur afin de donner l'occasion à mon éventuel poursuivant d'y pénétrer discrètement. Après quoi, comme si j'agissais le plus naturellement du monde, sans prêter attention à l'endroit où je me trouvais ni à ce que je faisais, je franchis la Porte de la Lune et entrai dans la galerie intérieure. Quand j'atteignis la partie la plus éloignée de la porte d'accès, je m'adossai contre le mur ornemental et contemplai les étoiles qui commençaient à éclore dans le ciel couleur de prune, au-dessus de l'arête de toit du pavillon en forme de corps de dragon. Pourtant, mon cœur battait la chamade, et je songeais qu'il devait résonner dans tout le pourtour du bâtiment. Mais je n'eus pas longtemps à m'en préoccuper. La voix se manifesta, comme je l'avais précédemment entendue : un murmure émis en mongol, assez bas et sifflant pour ne pouvoir être perçu comme masculin ou féminin, mais aussi clair que si son auteur me l'avait susurré à l'oreille, articulant exactement les mots que j'escomptais :

— Je surgirai quand tu t'y attendras le moins.

Je hurlai : « Narine, maintenant ! », oubliant dans l'excitation de l'instant ses nouveaux nom et statut. Il dut s'exécuter, car il me cria aussitôt :

— Je le tiens, maître Marco !

J'entendis alors les halètements caractéristiques d'une échauffourée, aussi clairement que si la rixe avait lieu à mes pieds, mais je dus courir sur la moitié du périmètre de la bâtisse pour atteindre les deux formes qui se trouvaient aux prises, roulant pêle-mêle au sol, sur le parvis de la Porte de la Lune. L'une des deux silhouettes était celle d'Ali Baba ; je ne pus reconnaître l'autre, qui semblait être un tourbillon confus de robes et de châles. Je ne l'en attrapai pas moins fermement, la relevai pour la séparer d'Ali et la maintins d'une poigne de fer tandis que ce dernier se remettait sur pied. Pantelant, il montra du doigt la forme prisonnière et haleta :

— Maître... ce n'est pas un homme... c'est la femme voilée.

Je me rendis compte à l'instant qu'en effet je n'étreignais pas un corps massif ni musclé ; je n'en assurai pas moins fermement mon emprise. Je tins bon, pendant qu'Ali s'approchait pour lui arracher ses voiles.

— Alors ? crachai-je, hargneux. Qui est cette traînée ?

Tout ce que je pouvais distinguer était l'arrière de sa chevelure sombre, et de l'autre côté le visage d'Ali, aux yeux arrondis et à la narine dilatée de stupéfaction, tandis qu'une frayeur mortelle figeait soudain ses traits.

— *Marshallah !* s'étrangla-t-il. Maître, c'est comme si les morts renaissaient à la vie ! Il s'agit de votre ancienne servante... Buyantu !

Dès que son nom jaillit, elle cessa de lutter, semblant s'abandonner à une maussade résignation. Je relâchai mon étreinte et la contournai pour scruter son visage dans ce qui restait de lumière crépusculaire. Elle n'avait rien d'une revenante. Ses traits étaient aussi durs, tendus et froids que dans mon souvenir, d'abondants fils argentés parcouraient sa noire chevelure, et ses yeux brillaient comme deux fentes de défi. Ali la regardait toujours avec une consternation circonspecte, et ma voix n'avait pas regagné toute sa fermeté lorsque je lui intimai :

— Dis-nous tout, Buyantu. Je suis heureux de te voir au nombre des vivants, mais par quel miracle as-tu survécu ? Est-il possible que Biliktu s'en soit tirée, elle aussi ? *Quelqu'un* est pourtant bien mort, quand mes appartements ont explosé. Et que fais-tu là, au Pavillon de l'Écho ?

— De grâce, Marco, fit Ali d'une voix encore plus chevrotante que la mienne. Chaque chose en son temps... D'abord, où est Mar-Janah ?

Buyantu lâcha, sifflante :

— Je ne parlerai pas à un vil esclave !

— Ce n'est plus un esclave, précisai-je posément. C'est un homme libre qu'on a privé de sa femme. Elle aussi est une femme libre, et celui qui l'a enlevée risque une exécution pour félonie.

— Rien ne me force à croire ce que vous me racontez. Et je ne parlerai pas à un esclave.

— Réponds-moi, alors. Tu ferais mieux de te délester de ton fardeau, Buyantu. Je ne puis te promettre aucun pardon pour ta félonie, mais si tu nous avoues tout et si Mar-Janah nous est rendue saine et sauve, ta punition pourrait être plus douce qu'une exécution.

— Je crache sur votre pardon et sur votre douceur ! jeta-t-elle d'un ton sauvage. Les morts ne peuvent être exécutés. Et *je suis morte* dans cette calamité !

Les yeux et la narine d'Ali s'agrandirent de nouveau, et il recula d'un pas. Je fis de même, je l'avoue, tant ses paroles résonnaient avec un terrifiant accent de sincérité. Mais je gardai contenance et l'attrapai d'une poigne ferme, la menaçant d'une apostrophe impérieuse :

— Parle !

Toujours butée, elle se contenta de répéter :

— Jamais devant un esclave.

J'aurais pu la secouer jusqu'à ce qu'elle s'exécutât, mais cela aurait peut-être pris toute la nuit. Je me tournai donc vers Ali et lui fis cette suggestion :

— Cela pourrait accélérer les choses si tu t'absentais, et la rapidité, ici, peut s'avérer vitale.

Soit il perçut clairement le sens de mes paroles, soit il n'était pas fâché de fausser compagnie à une créature surgie d'entre les morts. Toujours est-il qu'il opina du chef, aussi ajoutai-je à son intention :

— Attends-moi dans ma chambre. Assure-toi qu'on m'a bien rendu mes anciens appartements et qu'ils sont habitables. Je te rejoindrai dès que j'aurai recueilli une information utile. Fais-moi confiance.

Dès qu'il eut quitté la colline et fut hors de portée d'oreille, je m'adressai de nouveau à Buyantu.

— Parle, maintenant. Mar-Janah est-elle sauve ? Est-elle toujours en vie ?

— Je l'ignore, et je n'en ai cure. Nous autres défunts n'avons nul égard ni pour les vivants, *ni pour les morts.*

— Je n'ai pas de temps à perdre avec tes boniments. Dis-moi ce qui est arrivé.

Haussant les épaules, elle répliqua, l'air sombre :

— Ce jour-là... tu m'as envoyée requérir un entretien avec le khakhan. Quand je suis revenue, je t'ai trouvé avec ma... je t'ai trouvé couché avec Biliktu dans ton lit. Cela m'a mise en rage, comme tu as pu le voir. Tu nous as ensuite laissées seules, avec pour instruction d'entretenir le feu sous un certain pot. Tu ne nous as pas dit que cela pouvait être dangereux, et je n'ai eu aucune suspicion à ce sujet. Étant toujours dans une colère noire, j'ai laissé Biliktu veiller sur le feu et suis allée retrouver le ministre Ahmad qui me payait depuis longtemps pour te surveiller.

Même si je le savais déjà, je dus laisser échapper quelque interjection de dépit, car elle hurla :

— Ne fais pas le fier ! N'essaie pas de me faire croire que tu ne manges pas de ce pain-là. Je connais la hauteur de tes principes. Tu avais ton espion personnel, toi aussi. Cet esclave, là-bas... Tu l'as payé *en jouant les maquereaux* pour son compte ! Tu l'as acheté grâce à cette femelle, cette esclave Mar-Janah.

— Ne t'occupe pas de cela. Continue.

Elle fit une pause pour rassembler ses esprits.

— Je suis allée voir le ministre Ahmad, car j'avais beaucoup à lui apprendre. Je t'avais entendu, le matin même, parler avec l'esclave du ministre Pao, le Yi qui se fait passer pour un Han. C'était ce matin-là que tu avais promis à l'esclave qu'il pourrait épouser sa Mar-Janah. J'ai révélé que tu étais en ce moment même en train de dénoncer le ministre Pao à Kubilaï. Ahmad a chargé un serviteur d'un message hâtivement griffonné pour le ministre menacé.

— Ah-ah, murmurai-je. Et Pao a pu s'enfuir à temps.

— Ensuite, Ahmad a envoyé un autre majordome t'intercepter aussitôt que tu sortirais de chez le khakhan. Il m'a demandé d'attendre, pendant ce temps, et c'est ce que j'ai fait. Quand tu es arrivé, je me cachais dans ses appartements privés.

— Et tu n'étais pas seule, l'interrompis-je. Quelqu'un d'autre se trouvait avec toi, ce jour-là. Une femme. Qui ?

— Une femme ? répéta en écho Buyantu comme tombant des nues.

Après quoi elle me lança un regard inquisiteur, depuis l'étroite fente de ses yeux.

— L'hommasse, tu sais très bien de qui je veux parler. Je l'ai vue, elle a failli entrer dans la pièce alors que je m'entretenais avec Ahmad.

— Ah... oui... ! oui, l'hommasse, je vois. C'est une femme, en effet, d'une carrure peu commune. Nous ne nous sommes pas parlé. J'ai juste pensé qu'il devait s'agir de la dernière fantaisie en date du ministre Ahmad. Peut-être es-tu au courant de ses excentricités ? Si la personne avait un nom de femme, je ne le lui ai pas demandé. Nous nous sommes simplement assises l'une près de l'autre, nous sommes dévisagées à la dérobée, jusqu'à ce que tu sois parti. Pourquoi, tu aimerais bien découvrir qui elle est ?

— Pas forcément. Il n'est pas certain que *tout le monde* à Khanbalik ait trempé dans ces plans tortueux. Allez ; continue, Buyantu.

— Dès que tu es sorti de chez lui, le ministre Ahmad est revenu vers moi et m'a emmenée jusqu'à la fenêtre. Il t'a montré en train de gravir la colline en direction du Pavillon de l'Écho et m'a demandé de courir après toi sans me faire repérer. C'est lui qui m'a sommée de te murmurer les mots que tu as entendus. J'ai pris plaisir à te proférer ces menaces, même si je ne comprenais rien à ce que je disais. Parce que je te détestais. *Je te haïssais !*

Elle trembla en hurlant ces mots, féroce. Puis se mura dans un silence farouche. Gagné par un sentiment de compassion, j'ajoutai :

— Et quelques minutes plus tard, tu as eu encore plus de raisons de me haïr.

Elle acquiesça pitoyablement, et sa gorge se serra tandis qu'elle forçait sa voix à poursuivre :

— J'étais en train de revenir vers ta chambre, quand elle a été soufflée devant mes yeux, dans ce bruit terrible suivi de flammes et de fumées. Biliktu est morte là, à cet instant. Et moi aussi, bien que mon corps fut resté vivant. Elle avait été ma sœur, ma jumelle, et nous nous étions toujours aimées. J'aurais ressenti une rage suffisante à ton égard si tu m'avais seulement privée de ma sœur jumelle. Mais c'est *toi* qui as fait de nous davantage que des sœurs. Tu nous as fait devenir *amantes.* Et ensuite, tu as détruit ma bien-aimée. *Toi !*

Le dernier mot fusa dans un jet d'écume sur ses lèvres tremblantes. Prudemment, je gardai le silence, et il lui fallut de nouveau un long moment avant de reprendre.

— Je t'aurais tué avec délectation, désormais... Mais trop de choses étaient arrivées en même temps, à trop de gens. Et puis soudain, tu es parti. Je suis restée livrée à moi-même, aussi seule qu'on peux l'être. L'unique personne que j'avais aimée sur cette terre était morte, et tous croyaient que je l'avais suivie dans l'au-delà. Je n'avais plus d'emploi, personne à qui répondre et nul foyer où quelqu'un m'attende. Je me suis sentie

intimement, profondément morte... jusqu'à la dernière fibre de mon âme. Et je le suis encore.

Elle retomba dans le silence, aussi continuai-je doucement :

— Pourtant, l'Arabe t'a trouvé un emploi.

— Il savait bien que je n'étais pas dans la chambre avec Biliktu. Il était même le seul à le savoir. Personne d'autre ne pouvait désormais suspecter mon existence. Il m'expliqua qu'il pourrait avoir besoin d'une créature invisible, mais il prit son temps pour mettre son plan à exécution. Il me versa des gages, et je logeai dans une chambre retirée, dans la ville basse. J'y suis restée assise, à ne rien faire qu'à regarder les murs.

Elle soupira douloureusement. Semblant soudain sortir de sa torpeur, elle demanda :

— Combien de temps cela a-t-il duré ?

— Longtemps, répondis-je. Cela a duré longtemps.

— Et puis un jour il m'a envoyée chercher. Il m'a dit que tu étais de retour, que nous devions te préparer une belle surprise de bienvenue. Il a écrit deux mots, m'a ordonné de bien me dissimuler sous des voiles, je devais être plus qu'invisible, et je les ai acheminés. Le premier a été remis à ton esclave pour toi. Tu l'as vu, et tu sais qu'il n'était pas signé. L'autre l'était, mais pas de son sceau. Celui-là, j'ai dû le transmettre quelque temps après au capitaine des gardes du palais. Il s'agissait d'un mandat d'arrestation au nom de la femme Mar-Janah, exigeant son transfert chez le Caresseur.

— *Amoredèi !* m'exclamai-je, rempli d'horreur. Mais... mais... les gardes du palais ne peuvent arrêter, ni le Caresseur punir quelqu'un comme cela, sur un caprice ! De quoi l'accusait-on ? Que disait le papier ? Et comment ce ladre de *wali* a-t-il pu le signer, s'il ne l'a pas fait de son propre nom ?

Tout le temps que Buyantu m'avait relaté ces faits, elle y avait mis le fiel du serpent venimeux qui prend plaisir à faire du

mal. Mais dès que j'en vins à l'interroger sur des détails, toute tension sembla l'abandonner, et sa voix se fit atone.

— Quand le khan quitte sa cour, le ministre Ahmad devient vice-régent. Il a dès lors accès à tous les *yin* administratifs. J'imagine qu'il peut utiliser celui de son choix pour signer n'importe quel document. Il a pris celui de l'Armurier de la Garde du palais, Dame Chao Ku-an, précédente propriétaire de l'esclave Mar-Janah. L'ordre d'arrestation dénonçait l'esclave comme se faisant passer pour une femme libre alors qu'elle était en fuite. Il ne viendrait à l'idée d'aucun garde de discuter un ordre écrit émanant de sa hiérarchie, et le Caresseur ne pose jamais de question au sujet de ses victimes.

Je bredouillais toujours, consterné :

— Mais enfin... même Dame Chao, qui n'est certes pas un parangon de vertu, ne laisserait sans doute pas porter une fausse accusation en son nom.

D'un ton las, Buyantu répondit :

— Dame Chao est morte peu après.

— Oh, c'est vrai. J'avais oublié.

— Elle n'a probablement jamais su qu'on avait détourné son sceau. En tout cas, elle n'a rien fait pour arrêter le cours des événements. Et il y a bien peu de chances qu'elle le fasse, désormais.

— Certes ! Cas de figure idéal, pour l'Arabe. Dis-moi, Buyantu, t'a-t-il jamais confié pourquoi il prenait tant de peine et impliquait autant de monde – quitte au besoin à les éliminer – dans le seul but de me nuire ?

— Il ne m'a déclaré qu'une chose : « l'enfer, c'est ce qui fait le plus mal », si toutefois cela peut t'évoquer quelque chose. Il l'a répété ce soir encore lorsqu'il m'a renvoyée te suivre jusqu'ici pour te murmurer la même menace.

Je marmonnai entre mes dents :

— Je pense que le temps est venu d'aller semer un peu de cet enfer autour de moi...

Soudain, une pensée me revint, et je m'exclamai :

— Le temps ! Combien en reste-t-il ? Buyantu... vite, dis-moi, quelle punition le Caresseur est-il censé infliger à Mar-Janah pour ses prétendus crimes ?

Toujours aussi indifférente, elle répondit :

— Une esclave qui s'est fait passer pour une femme libre ? Je ne sais pas exactement, mais...

— Si ce n'est pas trop sévère, il nous reste peut-être un petit espoir, haletai-je.

— ... Mais le ministre Ahmad a affirmé qu'un tel crime équivalait à une trahison vis-à-vis de l'État.

— Mon Dieu ! grognai-je. Le châtiment pour trahison est la Mort des Mille ! Quand a-t-elle été arrêtée ?

— Laissez-moi réfléchir... C'était peu après le départ de l'esclave muni du message à votre intention. Cela remonte bien à... au moins deux mois... deux mois et demi...

— Soixante jours, donc... Peut-être soixante-quinze... J'essayai de calculer mentalement, malgré l'agitation de mon esprit.

— Le Caresseur m'a confié que, lorsqu'il en avait le loisir et se sentait bien disposé, il pouvait faire durer le supplice près d'une centaine de jours. On peut imaginer qu'une aussi belle femme tombée entre ses griffes a dû le mettre de bonne humeur : peut-être est-il encore temps ! Je vais courir là-bas...

— Attends ! fit Buyantu en me retenant par la manche.

Elle semblait avoir quelque peu repris vie, mais pas forcément pour la bonne cause, puisqu'elle me dit :

— Ne pars pas avant de m'avoir tuée.

— Pourquoi le ferais-je, Buyantu ?

— Tu le dois ! Je suis déjà morte depuis longtemps... Il ne te reste qu'à me tuer, pour libérer enfin mon corps.

— Certainement pas.

— Personne ne te punira pour cela, tu auras tant de raisons de l'avoir fait ! Mais on ne t'en accusera même pas : ce serait éliminer une femme invisible, inexistante, déjà présumée morte. Allez ! Tu dois ressentir la même rage que moi lorsque tu as fait périr ma bienaimée, non ? Je n'ai cessé, depuis, d'œuvrer à ton malheur, jusqu'à envoyer ta bonne amie chez le Caresseur. Tu as tous les motifs de me supprimer.

— J'ai de bien meilleures raisons de te laisser vivre... et de réparer le mal que tu as fait. Tu vas être ma seule preuve de l'implication d'Ahmad dans ces méfaits. Je n'ai hélas pas le temps de tout t'expliquer, je dois partir. Mais j'ai besoin de toi, Buyantu. Veux-tu bien demeurer ici jusqu'à mon retour ? Je ferai aussi vite que possible.

D'un ton las, elle lâcha :

— Si je ne puis reposer dans ma tombe... que je sois ici ou ailleurs, que m'importe, après tout ?

— Attends-moi là. Essaie de te persuader que tu me dois bien cela. Tu le feras ?

Elle soupira et se laissa glisser au sol, le dos courbé contre la muraille intérieure de la Porte de la Lune.

— Quelle importance ? J'attendrai.

Je descendis jusqu'en bas de la colline à grandes enjambées, tout en me demandant qui je devais aller voir en premier, du cruel instigateur Ahmad ou de l'odieux Caresseur, exécuteur des basses œuvres. Il valait sans doute mieux commencer par arrêter le bras de ce dernier. Serait-il encore au travail, à cette heure tardive ? Tout en parcourant à pas pressés les tunnels qui menaient à son atelier souterrain, je tâtai à l'aveuglette ma bourse, tentant de sentir du bout des doigts combien elle

contenait. Il y avait surtout de la monnaie de papier, mais aussi quelques pièces d'or sonnant et trébuchant. Le Caresseur serait peut-être en partie rassasié, à l'heure qu'il est, et plus enclin à accepter un pot-de-vin. Comme je devais le constater, il était encore sur place et au travail. Il s'avéra d'ailleurs très coopératif... mais ce n'était ni par lassitude, ni par appât du gain.

Je dus tempêter, taper vigoureusement du poing sur la table et même secouer quelque peu l'austère chef des clercs pour qu'il consente à se redresser et à interrompre le travail de son maître. Le Caresseur arriva à petits pas par la porte bardée de fer, s'essuyant méticuleusement les mains dans un torchon de soie. Retenant mon envie de l'étrangler, je répandis ma bourse sur la table et lâchai, le souffle court :

— Maître Ping, vous détenez une femme nommée Mar-Janah. Je viens d'apprendre qu'elle a été condamnée injustement. Est-elle toujours vivante ? Puis-je requérir une suspension temporaire du traitement en cours ?

Ses yeux pétillèrent tandis qu'il m'étudiait.

— J'ai un mandat d'exécution à son nom, fit-il valoir. Avez-vous apporté un mandat contraire ?

— Non, mais je peux me le procurer.

— Ah. Dans ce cas, dès que vous en aurez un...

— Je ne demande qu'une faveur : que les opérations soient suspendues le temps que je m'en acquitte. Si, bien sûr... cette femme est encore vivante. L'est-elle ?

— Bien sûr qu'elle l'est, affirma-t-il avec hauteur. Je ne suis pas un boucher, tout de même.

Il trouva le moyen de rire en secouant la tête, comme si j'avais remis en cause de façon désobligeante sa dextérité professionnelle.

— Alors faites-moi l'honneur, maître Ping, d'accepter ce témoignage de ma gratitude. (Je lui indiquai l'argent répandu

sur la table.) Ceci peut-il suffire à récompenser votre mansuétude ?

— Hum, grogna-t-il sans se compromettre.

Mais il se mit prestement à attraper les pièces d'or posées sur la table, l'air de ne pas y toucher. Pour la première fois, je remarquai qu'il avait des ongles aussi longs que des serres.

— J'ai cru comprendre que la femme avait été condamnée à la Mort des Mille..., dis-je, anxieux.

Dédaignant la monnaie de papier, il rafla les pièces et les déversa dans sa bourse de ceinture, avant de répondre laconiquement :

— Non.

— Non ? fis-je en écho, plein d'espoir.

— Le mandat requérait la Mort des Mille *améliorée*.

Après un bref instant de stupéfaction, je redoutai d'obtenir les éclaircissements voulus sur ce terme. Je demandai donc simplement :

— Bien, quoi qu'il en soit, elle peut bien être un moment suspendue ? Le temps que j'obtienne du khakhan un mandat de révocation de la sentence ?

— C'est possible, certes..., fit-il avec un empressement suspect. Si vous le désirez vraiment... Souvenez-vous, seigneur Marco... c'est bien votre nom, n'est-ce pas ? Je suis un homme honnête dans mes transactions. Je ne vends pas d'article sans que le client l'ait vu. Vous feriez mieux d'examiner d'abord ce que vous achetez. Je vous rétrocéderai votre... témoignage de gratitude... si d'aventure vous changez d'avis.

Il se retourna, parcourut la pièce d'un pas sautillant jusqu'à la porte blindée et me la tint ouverte afin que je le suive jusqu'à la chambre de torture, où... mon Dieu, je n'aurais pas dû.

Dans ma hâte à venir en aide à Mar-Janah, j'avais négligé de considérer certains détails. Cette jolie femme avait dû inspirer au Caresseur ses tortures les plus raffinées, qu'il avait dû lui administrer avec une cruauté retenue, en les étirant dans le temps pour en jouir. Pire que cela. L'ordre d'exécution devait mentionner qu'elle était l'épouse d'un certain Ali Baba, et le Caresseur avait dû n'avoir aucun mal à faire le rapprochement avec l'esclave déjà venu visiter en une occasion son atelier, qui l'avait si terriblement dégoûté. (Je le revis, les yeux révulsés, s'exclamant en le découvrant : « *Qui*... Quelle est donc cette... *chose ? »)* Et Ping n'avait pas manqué de se souvenir qu'il s'agissait de *mon* esclave ; or n'avais-je pas été l'un de ses visiteurs les plus odieux lorsque, en parlant farsi sans savoir qu'il comprenait la langue, je l'avais qualifié de « dégénéré qui jouissait du supplice des autres » ? Comment s'étonner qu'il ait consacré à cette victime ses attentions les plus dévouées, cette femme mariée à l'infect esclave de Marco Polo, l'individu qui avait un jour osé l'insulter aussi grossièrement ? Et voici qu'à présent ce même Marco Polo était ici à le supplier, plaidant et s'humiliant de la façon la plus abjecte... Le Caresseur n'était donc pas seulement désireux de me montrer le travail qu'il avait amoureusement réalisé de ses mains ; il en était diaboliquement fier et jouissait par avance du plaisir de me faire découvrir ce qui résultait, pour une grande part, de mon impertinence.

Dans cette chambre de torture dont la torche éclairait faiblement les murs de pierre, éclaboussée de sang et imprégnée d'une odeur repoussante, maître Ping et moi étions debout côte à côte, les yeux fixés sur l'objet dressé au centre de la pièce, rouge et brillant, dégoulinant et encore environné d'une légère vapeur. Plus exactement, je le regardais tandis qu'il me dévisageait à la dérobée, jubilant dans l'attente d'un commentaire de ma part. Mais j'attendis et ne dis rien. Je n'aurais pas pu, de toute façon, occupé que j'étais à ravaler ma salive, déterminé à ne pas lui laisser voir mes haut-le-cœur ou à vomir devant lui. Aussi, probablement pour m'aiguillonner, commença-t-il à me décrire de la façon la plus pédante la scène qui s'étalait devant nous :

— Vous vous rendez compte, je présume, que la Caresse que nous voyons ici a débuté depuis un certain temps déjà. Observez le panier : voyez comme il reste peu de petits papiers non tirés, et par conséquent non encore dépliés. Il n'en reste plus que quatre-vingt-sept, puisque j'ai tiré aujourd'hui le neuf cent treizième. Et que vous le croyiez ou pas, ce papier m'a occupé tout l'après-midi et m'a tenu actif jusqu'à cette heure tardive de la soirée. C'est que, comprenez-vous, il s'agissait de la troisième directive relative au « diamant rouge », et, il faut bien l'admettre, ce dernier est devenu difficile à trouver dans la masse confuse comprise entre les deux moignons des cuisses... Il a en effet, vous le saisissez aisément, déjà bénéficié par deux fois de mes délicates attentions. C'est pourquoi il requiert toute mon adresse et ma concentration...

Lorsque je réussis à l'interrompre, je lui demandai avec rudesse :

— Vous m'avez dit que c'était Mar-Janah et qu'elle était encore vivante. Cette chose n'est pas elle ! Et l'on ne peut concevoir qu'elle soit encore en vie.

— Si, c'est bien elle. Et si, elle est encore vivante. J'ajouterai même qu'elle sera probablement capable de se maintenir encore en vie quelque temps, à condition qu'elle bénéficie du traitement approprié et de l'attention voulue... si quelqu'un est assez cruel pour le décider. Approchez-vous donc, seigneur Marco, et voyez par vous-même.

C'est ce que je fis. La chose était en vie, hélas..., et il s'agissait bien de Mar-Janah. Au sommet de ce qui avait été son corps, là où s'était tenue sa tête, pendait de ce qui semblait être la peau scalpée de son crâne une longue natte de cheveux pas encore déracinée, des cheveux de femme, et l'on distinguait encore la couleur brun rouge et les boucles... des cheveux de Mar-Janah.

La chose émit un bruit. Elle ne pouvait plus me voir, mais elle avait dû m'entendre à travers ce qui restait de son oreille, et peut-être même identifier ma voix. Le bruit qu'elle produisit

n'était qu'un gargouillis de sanglot liquide, mais il sembla dire : « Marco ? »

D'une voix contenue (je ne me serais jamais cru capable d'une chose pareille), je fis remarquer au Caresseur, sur le ton de la conversation :

— Vous m'avez déjà décrit avec de charmants détails, maître Ping, la Mort des Mille, qui me semble bien être ce que nous voyons là. Mais... vous l'avez appelée tout à l'heure d'un nom légèrement différent. Quelle est la nuance ?

— Oh, elle est infime. Vous ne pouvez déceler à l'œil nu ce qui la caractérise. La Mort des Mille consiste, vous le savez, à mutiler graduellement le corps du sujet par l'ablation progressive de ses diverses parties, lesquelles ont été découpées en morceaux ou en tranches, ou localisées à la sonde et lentement arrachées... Le tout est interrompu par des intervalles de repos durant lesquels le sujet est nourri et désaltéré. La Mort des Mille améliorée ne diffère que par un détail : on ne donne à manger au sujet que des morceaux de son propre corps. Comme boisson, on ne lui sert que... *qu'est-ce que vous faites ?*

J'avais sorti mon couteau de ceinture et le plongeai dans la scintillante pulpe rouge que je croyais être les restes de la poitrine de Mar-Janah, y ajoutant l'ultime pression qu'il fallait pour être certain que les trois lames s'enfonceraient au plus profond. Je ne pus qu'espérer que la chose était dorénavant plus morte qu'auparavant, car elle sembla s'affaisser mollement et ne produisit plus aucun bruit. À cet instant, je me souvins avoir affirmé au mari de Mar-Janah, il y avait bien longtemps, que jamais je ne pourrais sciemment donner la mort à une femme. Il m'avait alors simplement répondu, sans insister : « Vous êtes encore jeune. »

Maître Ping grinçait silencieusement des dents tout en dardant vers moi un regard furieux. J'étendis très calmement le bras et tirai le torchon de soie avec lequel il s'était essuyé les mains. Je l'utilisai pour nettoyer mon couteau et le lui jetai

rudement avant de refermer mon arme et de la réintégrer dans mon étui de ceinture.

Il eut un reniflement de haine et lâcha :

— Monstrueux gâchis des dernières touches qui restaient à venir. Quand je pense que j'allais vous accorder le privilège d'y assister... Quel sabotage !

Son mépris se fondit dans un sourire moqueur.

— Cependant, dirais-je, c'est là une impulsion bien compréhensible de la part d'un mécréant comme vous. Et puis vous aviez, après tout, payé pour elle.

— Tout le monde n'a pas fini de payer pour elle, maître Ping, fis-je en le bousculant avant de sortir.

23

Je n'avais qu'une hâte, retrouver Buyantu, et j'étais torturé à l'idée de la savoir désemparée. Je me serais également volontiers passé des mauvaises nouvelles à annoncer à Ali Baba. Je ne pus me résoudre, pourtant, à le laisser se tordre les mains de désespoir dans le purgatoire de l'incertitude. Je me rendis donc à mes anciens appartements, où il m'attendait. Avec un entrain un peu forcé, il engloba les lieux du geste et me dit :

— Voilà ! Tout est restauré, remeublé et décoré à neuf. Mais personne n'a songé à vous fournir de nouveaux serviteurs, semble-t-il. Je resterai donc avec vous ce soir, au cas où vous auriez besoin...

La voix lui manqua soudain.

— Oh, Marco, vous avez l'air tout secoué. Est-ce bien ce que je dois craindre ?

— Hélas, oui, vieux camarade. Elle est morte. Les larmes perlèrent à ses yeux, et il murmura :

— *Tanha... hamishè*[19]...

— Je ne vois pas comment te l'annoncer autrement. Je suis désolé. Mais elle est libre, à présent, elle ne souffre plus. (Autant lui laisser croire, pour l'instant, qu'elle avait eu une mort rapide.) Je t'expliquerai plus tard, si tu le veux, le pourquoi et le comment des choses. Car il s'agit bien d'un assassinat, un geste gratuit, de surcroît. Perpétré uniquement pour nous faire souffrir, toi et moi. Nous vengerons ce geste ensemble, crois-moi. Mais ce soir, Ali, je t'en prie, ne m'en demande pas plus et ne reste pas avec moi. Tu vas avoir besoin d'être seul avec ta

[19] « J'ai soif de te retrouver pour toujours »

peine, et j'ai bien des choses à faire... pour hâter notre vengeance.

Je me retournai pour mettre un terme à l'entretien, car s'il m'avait interrogé je n'aurais su lui mentir. Mais le peu que j'avais été forcé de lui dire m'avait tourné les sangs. C'est avec une colère et une détermination décuplées qu'au lieu d'aller droit au Pavillon de l'Écho retrouver Buyantu, je me rendis d'abord chez le ministre Ahmad.

Très vite, ses sentinelles et ses serviteurs s'interposèrent. Il avait eu, avancèrent-ils, une journée harassante, à superviser le retour du khakhan et la réception de l'impératrice douairière. Fatigué, il était allé se coucher ; il était hors de question de lui annoncer un visiteur. Je rugis, implacable :

— Ne m'annoncez pas ! Faites-moi entrer !

Mon ton devait être si féroce qu'ils me cédèrent prudemment le passage, murmurant avec frayeur :

— Tant pis... à vos risques et périls, maître Polo...

Je franchis en trombe la porte des appartements privés de l'Arabe.

Je me remémorai aussitôt ce que m'avaient annoncé Buyantu et, avant elle, maître Chao, le Peintre de la Cour, au sujet des « excentricités » d'Ahmad. Car, en faisant irruption dans sa chambre, j'y surpris une énorme femme qui s'y trouvait déjà et disparut prestement par une autre porte. Je ne fis que l'entrevoir, voluptueusement enveloppée de volutes de soie lilas presque transparentes. Mais je n'eus aucun doute : c'était bien celle, grande et robuste, que j'avais déjà aperçue ici. Il me sembla que cette fantaisie occupait Ahmad depuis un moment déjà ; mais je l'oubliai aussitôt. J'étais face à l'homme qui était étendu dans le vaste lit aux draps lilas, eux aussi, garni de coussins du même ton. Il me dévisagea calmement, et ses yeux noirs à l'éclat de pierre ne fléchirent pas une seconde devant la tempête qui devait se lire sur mes traits.

— Tout va bien pour vous, à ce que je vois..., laissai-je fuser entre mes dents. Profitez bien de vos cochonneries. Ça ne durera plus longtemps.

— Il n'est pas très correct de parler de cochonneries à un musulman, mangeur de porc. Et c'est également au Premier ministre du royaume que vous vous adressez. Vous feriez bien de surveiller votre langage.

— C'est à un homme en disgrâce, destitué et bientôt mort, que je parle.

— Je ne crois pas, non..., répondit-il avec un sourire qui n'avait rien d'engageant. Vous avez beau être, Folo, le favori de Kubilaï, invité jusqu'à partager ses propres concubines, à ce que j'ai entendu dire, il ne vous laissera jamais le priver de son fidèle bras droit.

Je pris quelques secondes pour peser la remarque.

— Sachez bien que jamais je ne me serais considéré comme un personnage important à Kithai, encore moins un rival ou un danger pour vous, si vous ne m'aviez, de vous-même, élevé à ce titre. Quant aux jeunes Mongoles dont j'ai pu profiter, vous manquent-elles à ce point ? Faut-il comprendre que vous ne *pourriez* pas en jouir ? Ou leur chair, trop corrosive, répugne-t-elle simplement à votre bon goût ?

— *Haramzadè ! Vous*, un être important ? Un rival ? Un danger ? Je n'ai qu'à effleurer ce gong, près de mon lit, pour que mes hommes vous réduisent en bouillie. Je n'aurais qu'à expliquer demain matin à Kubilaï que vous m'avez apostrophé comme vous venez de le faire. Il n'émettrait pas un seul commentaire, et votre existence serait oubliée à l'instant.

— Ah oui ? Dans ce cas, que ne le faites-vous donc ? Que ne l'avez-vous déjà fait ? Vous m'avez prévenu un jour que je regretterais d'avoir sciemment outrepassé vos ordres ; alors pourquoi agir par la bande, avec la franchise d'un âne qui recule ? Pourquoi distiller vos menaces tout en éliminant lâchement autour de moi des innocents ?

— Cela m'amusait, je l'avoue... L'enfer, c'est ce qui fait le plus mal... et j'agis selon mon bon plaisir, le saviez-vous ?

— Vraiment ? Jusqu'à maintenant, peut-être. Mais plus pour longtemps.

— Oh, détrompez-vous. Je crois bien qu'en guise de prochaine distraction je vais rendre publiques certaines des peintures que maître Chao a réalisées pour moi. Le nom même de Folo deviendra un objet de risée à travers tout le khanat. Le ridicule tue plus sûrement que tout...

Avant que j'aie pu exiger de savoir de quoi il parlait, il était passé à autre chose.

— Êtes-vous bien sûr d'avoir mesuré, maître Folo, qui est exactement ce *wali* que vous prétendez défier ? J'ai commencé il y a très longtemps comme conseiller de la princesse Jamui, dans une tribu mongole du Kungurat. Quand le khan Kubilaï l'a choisie pour première épouse et qu'elle est devenue la khatun Jamui, je l'ai suivie. Je n'ai pas cessé, depuis, de servir fidèlement le khanat et Kubilaï, de mille façons. Depuis quelques années à ce poste, qui est le second dans la hiérarchie du pouvoir. Pensez-vous sérieusement pouvoir ébranler une situation aussi fermement établie ?

De nouveau, je pris le temps de réfléchir et répondis :

— Cela va peut-être vous surprendre, *wali,* mais je vous crois. Je veux bien admettre que vous vous êtes dévoué à votre tâche. Je ne comprendrai toutefois jamais pourquoi, récemment, vous avez laissé la jalousie vous corrompre jusqu'à de telles extrémités.

— Vous l'avez vous-même reconnu : de toute ma carrière, je n'ai jamais rien fait de répréhensible.

— Rien de mal, c'est cela ? Voulez-vous que j'énumère vos méfaits ? Je ne pense pas que vous ayez conspiré pour permettre à ce Yi nommé Pao d'obtenir son poste ministériel. Je ne pense même pas que vous étiez averti de ses activités subversives. En revanche, il est presque sûr que vous vous êtes

fait complice de son évasion au moment où on les a découvertes. Pour moi, il s'agit de trahison. Vous avez utilisé le sceau d'un autre membre de la cour pour votre usage personnel, j'appelle cela de l'usurpation de qualité, si ce n'est pire. Vous avez de la plus abjecte façon fait assassiner la noble Dame Chao et le sujet du khan Mar-Janah, tout ceci dans le seul but de m'affliger. Mais à part cela, vous n'avez *rien fait de mal ?*

— Ces prétendues fautes, encore faudrait-il que vous les prouviez, trancha-t-il d'une voix aussi dure que la pierre de ses yeux. La notion même de faute, quand on y songe, est abstraite ; elle n'a pas d'existence intrinsèque. La faute, comme la malfaisance, n'est qu'une question liée au jugement d'autrui. Si un homme accomplit un acte, quel qu'il soit, et que personne n'y trouve à redire, il n'aura dans ce cas commis aucune faute...

— Vous en avez commis beaucoup, l'Arabe. Personne ne songera à les excuser !

— Quant aux meurtres que vous évoquez..., poursuivit-il comme si je ne l'avais pas interrompu, vous me les imputez, c'est bien cela ? Pour autant que je sache, si une quelconque femme du nom de Mar-Janah a été tuée injustement, je crois savoir qu'un témoin fort respectable a assisté à ses dernières heures. Il pourra, je pense, témoigner que jamais le *wali* Ahmad n'a même porté les yeux sur elle, au contraire de celui qui l'a tuée. Il attestera qu'elle est décédée suite à un coup de couteau administré par un certain Marco Folo.

Il me considéra d'un regard malicieux, empreint d'une moqueuse bonne humeur.

— Fichtre, Marco Folo, quel air avez-vous donc, d'un coup ! Seriez-vous ahuri ou ressentez-vous la honte d'une soudaine culpabilité ? Vous pensez peut-être que j'ai passé la nuit vautré sur ce lit ? Je n'ai cessé de vous suivre pour nettoyer vos traces. Je viens à peine de rentrer afin de reposer ma pauvre carcasse, et voilà que vous venez jusqu'ici pour continuer à m'ennuyer !

Son sarcasme ne m'avait pas déstabilisé. Je secouai la tête et affirmai :

— Jamais je ne songerai à nier, lorsque nous serons amenés à comparaître devant le Cheng, que j'ai bel et bien administré ce coup de couteau.

— Nous n'irons jamais devant le Cheng. Je viens de vous dire qu'une faute se doit d'être prouvée. Et avant tout, il faut que le meurtrier présumé soit accusé. Feriez-vous quelque chose d'aussi imprudent qu'inutile ? Oseriez-vous vraiment charger ainsi le Premier ministre du khanat ? La parole d'un petit parvenu de *Ferenghi* contre la réputation du plus ancien serviteur de la cour ?

— Il n'y aura pas que ma parole.

— Personne d'autre ne peut déposer contre moi.

— Si. Buyantu, mon ancienne esclave.

— Êtes-vous bien sûr de vouloir faire usage de ce témoignage ? Pensez-vous que ce serait sage ? Elle aussi est morte de vos œuvres. Toute la cour se souvient dans quelles circonstances, et le Cheng avec elle.

— Vous savez bien que non, maudit bâtard ! Elle m'a parlé cet après-midi et m'a tout raconté. Elle m'attend en ce moment même sur la colline de Kara.

— Il n'y a personne sur la colline de Kara.

— Vous vous trompez, fis-je. Il y a Buyantu.

Je crois même que je me laissai aller à un petit sourire suffisant.

— Il n'y a personne sur la colline de Kara. Allez le constater, si vous ne me croyez pas. Il est vrai que j'ai envoyé cet après-midi même l'une de mes servantes là-haut. Mais comme elle ne revenait pas, je me suis rendu moi-même sur place. Je faisais preuve, ce faisant, d'une grande considération à son égard, vous en conviendrez ; mais Allah tient à ce que nous manifestions de la bienveillance à l'égard de nos subalternes. Si je l'y avais croisée, peut-être aurait-ce été elle qui m'aurait indiqué que vous aviez foncé rendre visite au Caresseur. Mais j'ai le regret de

vous annoncer que je n'ai pu la trouver. Pas plus que vous ne le pourrez. Allez-y voir.

— Espèce de monstrueux criminel ! Vous auriez osé assassiner une autre... ?

— Si d'aventure je l'avais retrouvée là-bas, continua-t-il, implacable, elle m'aurait dit que vous veniez justement de lui refuser ce service. Mais Allah nous recommande plus de considération à l'égard de nos semblables que vous n'en aurez jamais, vous autres chrétiens sans cœur. Aussi...

— *Dio me varda !*

Il abandonna son ton moqueur et cracha :

— Cet entretien commence à me peser. Laissez-moi vous livrer un dernier conseil. J'ai le sentiment que, si vous vous mettez à clamer que vous avez entendu une voix désincarnée dans le Pavillon de l'Écho – surtout celle d'une personne morte depuis longtemps, et de surcroît par votre faute –, vous allez faire se lever bien des sourcils incrédules. De tels égarements, même considérés avec la plus grande charité, seront interprétés dans le meilleur des cas comme une démence regrettable, due à vos remords et à votre sentiment de culpabilité. Il en sera sans doute de même de toute autre divagation, comme les accusations portées contre un haut dignitaire de la cour, qui plus est des plus estimés.

Je ne pus que rester cloué devant lui, bouillant d'impuissance.

— Rendez-vous compte, poursuivit-il, imperturbable, que votre navrante affliction pourrait finalement bénéficier à la communauté. Dans nos régions civilisées de l'Islam, nous avons des institutions appelées maisons des Hallucinés, destinées à protéger les malades possédés du démon de la folie. Il y a déjà longtemps que je presse Kubilaï d'ouvrir ici ce genre d'établissement, mais il s'obstine à affirmer qu'aucun démon n'infeste nos salubres contrées. Votre esprit à l'évidence dérangé et votre conduite embarrassante le convaincraient

certainement du contraire. Dans ce cas, je n'aurai pas de mal à lancer très vite la construction d'un asile pionnier à Kithai, et je vous laisse deviner quelle sera l'identité de son premier pensionnaire.

— Vous... vous... !

Je pris mon élan pour me jeter vers sa couche couleur lilas, mais il avait déjà étendu le bras vers le gong pendu au bord du lit.

— Bien. Je vous ai conseillé de vous rendre sur la colline de Kara afin d'y vérifier *de visu* qu'aucun témoin n'est en mesure de corroborer les fumeux propos issus de votre imagination. Je vous suggère d'y aller. Là ou ailleurs. Mais de foutre le camp !

Avais-je mieux à faire que partir ? Je m'effaçai, misérable et démoralisé, et grimpai désespérément les pentes de la colline de Kara jusqu'au Pavillon de l'Écho, une fois encore, bien que je ne me fisse aucune illusion quant à la véracité des assertions de l'Arabe quand il prétendait qu'il ne s'y trouvait plus personne. Et tel était le cas. Nulle trace ne subsistait du passage de Buyantu ici, ni rien qui pût venir démentir sa mort. Je redescendis d'un pas traînant, encore plus abattu et, comme l'eût dit mon père et cette vieille expression vénitienne, « avec mes cornemuses retournées dans leur sac ».

Cette référence à mon père me le remit en mémoire, et, n'ayant personne d'autre à qui aller me confier, je me rendis péniblement vers ses appartements afin de lui présenter mes salutations de retour. Peut-être aurait-il un avis judicieux à me prodiguer. Mais l'une de ses servantes, venue répondre à mon grattement à sa porte, m'indiqua que maître Polo était absent de la ville pour l'instant... Pas encore rentré ou déjà reparti, je ne songeai même pas à le demander. Je transportai donc mon malaise un peu plus loin, au fond du couloir, jusqu'à la porte d'oncle Matteo. La femme de chambre me confirma que son maître résidait bien actuellement au palais, mais que, ne passant pas toutes ses nuits dans sa chambre, il avait coutume, pour ne pas déranger ses domestiques, d'y entrer et d'en sortir

par une porte de derrière qu'il avait fait aménager dans le mur du fond.

— J'ignore de ce fait toujours s'il s'y trouve ou pas, conclut-elle avec un petit sourire un peu triste. Et je ne me hasarderais pas à y faire irruption, soyez-en sûr !

Je me souvins avoir entendu une fois oncle Matteo affirmer qu'il avait « donné du plaisir » à cette servante, et je m'en étais réjoui pour lui. Peut-être n'avait-ce été qu'une brève incursion dans la normalité sexuelle et, celle-ci ne lui convenant pas, l'avait-il abandonnée. D'où la mélancolie de la jeune femme et cette allusion à son refus de « faire irruption » dans son intimité.

— Mais si vous êtes de la famille, vous ne sauriez être considéré comme un intrus, ajouta-t-elle en s'inclinant. Donnez-vous donc la peine d'aller voir vous-même...

J'entrai dans sa chambre : elle était obscure, et son lit inoccupé. Mon retour au bercail, songeai-je avec amertume, n'avait pas précisément été salué par des acclamations de joie, personne ne semblait y avoir prêté attention. Dans la pâle lueur de la porte entrouverte, je me mis à tâtonner à la recherche d'un morceau de papier pour y griffonner quelques mots, afin de signifier au moins mon retour. Lorsque je sentis sous mes doigts la forme d'un tiroir de commode, mes ongles s'accrochèrent à un bout de tissu transparent et vaporeux, étrangement léger. Surpris, je l'attirai dans la clarté ; cela ressemblait décidément à tout, sauf à des vêtements d'homme. Je retournai au salon y chercher une lampe et revins voir la chose de plus près. Il s'agissait à n'en pas douter de vêtements féminins, mais d'une taille exceptionnelle. Je songeai : « Mon Dieu, voilà qu'il se dévergonde à présent avec une femelle géante ! » Était-ce la cause de la tristesse de sa servante, abandonnée au profit de quelque grotesque rivale ? Bon, à tout prendre, c'était au moins une femme...

Mais non, ce n'en était pas une. J'étais en train de ranger les robes quand je vis planté là oncle Matteo qui venait de se glisser

à l'intérieur par sa porte dérobée. Il avait l'air saisi, embarrassé et irrité, mais ce n'est pas ce que je remarquai au premier coup d'œil. Ce qui me sauta aux yeux, ce fut sa face imberbe toute poudrée de blanc, jusqu'aux sourcils et aux lèvres, ses yeux aux paupières fardées soulignés d'un large trait de khôl, et une ridicule petite bouche en cerise peinte à l'endroit où auraient dû se trouver ses lèvres. Ses cheveux étaient artistement maintenus par des peignes de corne, et il était vêtu de robes de gaze translucide, de minces foulards et de rubans en volutes couleur lilas.

— *Gèsu*..., laissai-je filer dans un souffle, tandis que le choc initial laissait peu à peu place à la prise de conscience... au peu de compréhension dont j'avais encore besoin, lequel dépassait déjà largement mon entendement.

Comment avais-je fait pour ne pas comprendre depuis longtemps ? Dieu sait si l'on m'avait prévenu à maintes reprises des « goûts excentriques » du *wali* Ahmad, et j'avais déjà eu largement connaissance des manœuvres désespérées de mon oncle qui tentait de s'accrocher, tel un homme emporté au large par le courant, à n'importe quelle bouée susceptible de se présenter. La veille encore, Buyantu avait eu l'air assez embarrassé lorsque j'avais évoqué devant elle cette femme bâtie comme un homme et s'en était tirée en admettant, de façon évasive, ne pas savoir si cette personne portait un nom de femme...

Elle *savait* ! Et avait probablement résolu, avec cette duplicité propre aux femmes, de garder par-devers elle cette information, dans l'idée d'en tirer je ne sais quel profit ultérieur. L'Arabe avait été bien plus explicite lorsqu'il m'avait menacé de rendre publiques « certaines peintures... », et j'aurais évidemment dû faire le rapprochement avec ces fameux tableaux, ceux que l'on obligeait maître Chao à peindre en privé... « Le nom même de Folo deviendra un objet de risée... »

— *Gèsu*, oncle Matteo..., murmurai-je d'un ton mêlé de pitié, de répulsion et de déception.

Il ne pipa mot, mais eut le bon goût de paraître plutôt honteux qu'agacé d'être ainsi découvert. Je hochai lentement la tête, songeant aux différentes choses que j'aurais pu dire et lui déclarai finalement :

— Tu m'as un jour expliqué, de façon très persuasive, que le mal pouvait être profitable. Que les gens capables d'assumer leurs faiblesses avec fierté triomphaient, en ce bas monde. As-tu suivi tes propres préceptes, mon oncle ? Est-ce là... (je désignai du doigt son déguisement, englobant du geste la dégradation qui émanait de toute sa personne)... est-ce là ce genre de triomphe ?

— Marco, commença-t-il comme pour se défendre d'une voix enrouée, les formes d'amour sont nombreuses, et toutes ne sont pas aussi agréables, j'en conviens. Mais aucune n'est jamais à dédaigner.

— Tu oses parler *d'amour ?* m'exclamai-je, comme si j'employais un mot malséant.

— Oui, enfin, désir, luxure... dernier recours... Appelle cela comme tu voudras, après tout, fit-il l'air désolé. Ahmad et moi avons déjà un certain âge. L'un comme l'autre, nous nous sentons quelque peu différents de nos semblables... des réprouvés... particuliers, tu vois...

— Aberrants, dirais-je plutôt ! Et j'aurais plutôt cru que votre maturité vous permettrait de dompter vos instincts, au contraire.

— C'est ça, pourrir tranquillement au coin du feu ! fulmina-t-il, à nouveau remonté. S'asseoir paisiblement à attendre la décrépitude, tout en mâchouillant son gruau avec les gencives et en soignant ses rhumatismes. Crois-tu sincèrement que ta jeunesse t'octroie le monopole de la passion et du désir ? J'ai l'air sénile, c'est ça ?

— *Tu as l'air indécent !* hurlai-je en guise de réponse.

Il recula et couvrit de ses mains son horrible visage.

— Au moins, l'Arabe ne fait pas étalage de ses perversions, en dentelles et rubans. S'il le faisait, il serait risible. Toi, tu me donnes envie de pleurer.

Il n'en était pas loin, lui non plus. Il renifla d'un air pitoyable. S'asseyant sur un banc, il gémit :

— Si tu as la chance de festoyer aux banquets de l'amour, ne te moque pas de ceux qui n'en ont que les miettes et se nourrissent des restes.

— L'amour, encore ? sifflai-je avec un rire caustique. D'accord, mon oncle, je veux bien concéder que je suis le dernier homme sur terre à pouvoir faire la morale à quiconque sur ce qu'il convient ou pas de faire au lit. Mais enfin, bon Dieu, tu pourrais faire preuve d'un peu de clairvoyance ! Tu ne vas pas me faire croire que tu ignores quelle odieuse *crapule* peut être Ahmad, sitôt sorti du lit ?

— Oh, je le sais, je le sais.

Il secoua ses mains comme une femme en détresse, se tortillant de la façon la plus efféminée. Un spectacle écœurant. Il y avait de quoi avoir la nausée de l'entendre ainsi bafouiller, aussi incohérent qu'une péronnelle écervelée.

— Ahmad n'est certes pas le meilleur des hommes. Versatile... Inquiétant, parfois... Imprévisible. C'est vrai que son attitude, en privé comme en public, n'a rien de très admirable. Je m'en suis rendu compte, ça oui.

— Et tu n'as rien fait ?

— La femme d'un ivrogne peut-elle l'empêcher de boire ? Que pouvais-je faire ?

— Cesser au moins de faire ce que tu *as fait*.

— Quoi ? L'amour ? Est-ce que l'épouse d'un poivrot va cesser de l'aimer juste parce qu'il taquine le bouchon ?

— Elle peut toujours refuser ses étreintes... Ou tout ce que vous deux avez pu... *basta !* Surtout, n'essaie pas de m'en parler. Je ne veux même pas chercher à l'imaginer !

— Marco, sois raisonnable, geignit-il. Abandonnerais-tu une amante, une séduisante maîtresse, simplement parce que d'autres ne la jugent pas fréquentable ?

— *Per Dio,* mon oncle, j'espère bien que je la laisserais tomber, surtout si ses tares incluaient un penchant pour le meurtre de sang-froid !

Il fit semblant de ne pas entendre cette réponse et se détourna prudemment.

— Toutes choses mises à part, mon neveu, Ahmad est quand même le Premier ministre, le Grand Argentier du khanat, ce qui lui donne la haute main sur *l'ortaq* ! C'est lui qui nous a permis de prospérer ici, à Kithai, comme marchands.

— Cette bienveillance impliquait-elle l'obligation de ramper comme un ver ? De t'avilir et t'abaisser à ce point ? De t'attifer comme la plus grotesque catin de la terre ? Jusqu'à être obligé de raser les murs et de te glisser par des portes dérobées, dans cette tenue ridicule ? Mon oncle, je n'assimile pas la dépravation à une *bonne affaire.*

— Oh, mais non, non ! minauda-t-il, scandalisé et se trémoussant de plus belle. C'était pour moi bien plus que cela, crois-moi ! Je te le jure, quoique je doute que tu puisses le comprendre.

— *Sacro,* et comment, je ne le comprends pas ! Si encore tu ne t'étais livré qu'à une expérience, moi aussi, cela a pu m'arriver... Mais je ne sais que trop depuis combien de temps tu t'es enferré dans cette folie. Comment as-tu seulement pu ?

— Il l'a exigé de moi. Et tu sais, au bout d'un moment, on s'habitue à tout, même à la dégradation.

— Jamais tu n'as ressenti la moindre envie de secouer le joug ?

— Il ne m'aurait pas laissé lui résister.

— Pas *laissé !* Allons, mon oncle !

— C'est un... un être malfaisant, sans doute... mais il sait s'imposer.

— Mais toi aussi, il fut un temps. *Caro Gèsu,* dans quel caniveau es-tu tombé... Mais dis-moi, puisque tu oses parler de la chose comme d'un arrangement mercantile, mon père est-il au courant, lui, de ces développements ? De ces... compromissions ?

— Non, non, il l'ignore. Il ne connaît pas ce point-là. Personne, d'ailleurs, n'est au courant. Excepté toi. Et je donnerais cher pour que tu l'oublies.

— Ça, je vais vite l'oublier, tu peux en être sûr ! fis-je, acide. Dès que je serai mort... Je suppose que tu sais qu'Ahmad a juré ma perte. Es-tu au courant depuis le début ?

— Oh non, certainement pas, Marco. Je te le jure, ça aussi.

Là-dessus, à la façon d'une femme qui, plutôt que d'avoir à affronter un obstacle ou une contradiction, préfère bifurquer dans la première avenue latérale qui se présente et y fuir, il se mit à pérorer :

— Enfin, je le sais, oui, puisque ce soir quand tu es entré et que j'ai gagné la chambre voisine, j'ai posé mon oreille à la porte. Mais cela ne m'était arrivé qu'une fois de me trouver ainsi dans la pièce d'à côté alors que vous étiez en conversation, et, à cette occasion, j'avais fait en sorte de ne rien écouter. Il ne m'a jamais pour sa part dévoilé toute l'étendue de son ressentiment à ton égard, ni les manœuvres clandestines qu'il ourdissait pour t'effrayer. Oh, ça, j'étais informé, je le confesse bien volontiers, qu'il ne te portait pas dans son cœur ! Il a plus d'une fois émis des remarques désobligeantes à ton sujet, me parlant de toi en t'appelant « ton pestiféré de neveu », faisant référence à « cet *adorable* petit neveu » ou même, lorsque nous étions très proches, allant jusqu'à oser « *notre* insolent freluquet de neveu ». Il n'y a pas si longtemps, du reste, lorsqu'un messager

de Xan-du lui a confié que Kubilaï avait récompensé tes faits de guerre en te laissant saillir toute une manade de ses juments, Ahmad s'est mis à te désigner comme « notre intenable guerrier de neveu », puis comme « notre lascif neveu ». Et plus récemment, lors de nos plus intimes ébats, alors que nous... pendant qu'il... enfin, il y allait avec une vigueur tout à fait inhabituelle, comme s'il voulait me faire mal, tout en grognant : « Tiens, le neveu, *prends ça* et encore *ça* ! » Et en sentant la montée du flux, il s'est presque mis à hurler...

Il s'interrompit, voyant que je m'étais plaqué les mains sur les oreilles. Les paroles, parfois, peuvent vous rendre aussi malade que certaines images. Et je me sentais à présent aussi proche de la nausée que lorsque j'avais porté les yeux sur la masse écorchée vive et démembrée qu'était devenue Mar-Janah.

— Mais non, jusqu'à ce soir, je n'avais pas compris à quel point il te haïssait. J'ignorais qu'il avait été saisi d'une telle passion de te nuire, au point d'accomplir des choses aussi horribles... et je ne mesurais pas jusqu'où il semble vouloir te discréditer. Bien sûr, je savais que c'est un homme passionné... (La nausée me reprit, le voyant sombrer à nouveau dans des pleurnicheries.) Mais quand je l'ai entendu te menacer de m'utiliser *moi*... et ces peintures de nous... J'aboyai durement à sa face, coupant court.

— Oui, eh bien ? Cela va faire un moment que tu l'as entendu proférer ces menaces ! Qu'as-tu fait depuis ? Es-tu resté à te vautrer en sa compagnie, comme je veux ardemment le croire, uniquement dans le but de *supprimer* ce chacal de fils de pute ?

— Quoi ? bredouilla-t-il... Tuer mon... le Premier ministre du khanat ? Allons, allons, Marco. Tu as eu autant que moi l'opportunité de le faire, avec bien plus de raisons encore, et tu ne l'as pas fait. Préférerais-tu voir ton pauvre oncle le faire à ta place, au risque de finir entre les mains du Caresseur ?

— *Adrìo de vu !* Je t'ai déjà vu à l'œuvre, et tu ne faisais pas tant de manières. Compte tenu de votre situation, tu aurais pu

t'éclipser plus aisément que moi. Je présume qu'Ahmad, comme toi, dispose d'une porte dérobée...

— Écoute, Marco, c'est peut-être une fripouille, mais il n'en est pas moins le Premier ministre de ce royaume. Tu imagines le branle-bas de combat et les hauts cris que cela entraînerait ? Crois-tu une seconde que son assassin pourrait en réchapper ? Combien de temps avant qu'on ne découvre que non seulement j'étais son assassin, mais encore... mais aussi son...

— Là ! Nous y sommes ! Tu viens de te trahir. Ce n'est pas tant d'être accusé de meurtre que tu redoutes, ni d'être puni pour cela, hein ? Sois tranquille, moi non plus je ne crains ni de mourir, ni de donner la mort. Et cela, vois-tu, je peux te le jurer : j'aurai la peau de cet Ahmad avant qu'il ait la mienne. Tu peux même le lui répéter, la prochaine fois que vous vous peloterez !

— Marco, je t'en prie, m'implora-t-il, réfléchis ! Il ne t'a pas menti. Il n'existe pas le moindre témoin, ni la plus petite preuve qui puisse l'impliquer, et sa parole pèsera mille fois plus que la tienne. Si tu t'obstines à le défier, tu as tout à y perdre.

— Ah oui ? Et si je ne le fais pas, je perds tout. Aussi, la seule chose qu'il te reste à envisager, et c'est visiblement tout ce qui t'importe, c'est de savoir si tu es prêt à quitter ton amant contre nature. Quiconque est avec lui est contre moi. Toi et moi sommes du même sang, Matteo Polo, mais si tu veux l'oublier, je saurai le faire aussi.

— Marco, Marco, je t'en prie. Discutons entre hommes raisonnables.

— En *hommes ?*

Ma voix explosa sur ce mot, ivre de fatigue et de colère que j'étais. J'avais pris l'habitude d'agir, vis-à-vis de mon oncle, comme le petit garçon que j'étais avant le début du voyage. Mais maintenant, face à ce travesti, je me sentais bien plus âgé que lui, et de loin le plus fort. Pas au point cependant d'être sûr de pouvoir supporter ce nouveau conflit de sentiments, en plus des

émotions déjà endurées au cours de cette journée. Alors, de peur de me mettre soudain à sangloter moi aussi, je préférai élever encore la voix.

— *Des hommes ?* Tiens ! (Je brandis un miroir de cuivre qui traînait à côté de son lit.) Regarde le genre *d'homme* que tu es devenu ! (Et je le jetai dans la soie de ses atours de matrone.) Je n'échangerai pas un mot de plus avec une grue peinturlurée. Si tu veux qu'on en rediscute, reviens me voir demain... la face décapée, si possible. Moi, je vais me coucher. Je viens de connaître la plus dure journée de ma vie.

Il y avait vraiment de quoi le penser, et cette journée n'était pas encore terminée. Je regagnai ma chambre d'un pas chancelant, tel un lièvre à bout de souffle au pelage hérissé de morsures, fuyant vers son terrier devant le claquement de mâchoires des chiens de meute lancés à ses trousses. Mais les pièces avaient beau être obscures et apparemment vides, je ne les envisageai pas comme un asile sûr. Le *wali* Ahmad était bien capable de savoir que je ne disposais d'aucun domestique – peut-être même avait-il organisé la chose avec les majordomes du palais – aussi décidai-je de veiller assis le reste de la nuit, aux aguets et tous sens aiguisés. J'étais de toute façon trop épuisé pour retirer mes vêtements, mais également si assommé que je me voyais mal résister au sommeil.

Je ne m'étais pas plus tôt affalé sur un banc que je me redressai d'une vive secousse, et, telle une bête traquée, je vis ma porte s'ouvrir dans le silence et poindre une lumière. La main crispée sur mon couteau, je constatai bientôt, rassuré, qu'il ne s'agissait que d'une servante désarmée. C'était en réalité Hui-sheng, la silencieuse Écho. Les majordomes du palais avaient peut-être omis de m'attribuer des serviteurs, le khan Kubilaï, lui, ne négligeait jamais rien. Malgré les innombrables autres préoccupations qui l'assaillaient, il avait gardé en mémoire la dernière promesse qu'il m'avait faite. Hui-sheng entra, munie d'une chandelle dans une main et, de peur sans doute que je ne la reconnusse point, portant dans l'autre le fameux encensoir de porcelaine blanche.

Elle le posa sur une table et s'avança dans la pièce, souriante, pour arriver jusqu'à moi. L'encensoir était déjà chargé de ce *tsan-xi-jiang à* l'inégalable qualité, et elle portait sur elle une trace de la fragrance de ses volutes, cette senteur d'un champ de trèfles réchauffé au soleil puis détrempé d'une douce pluie. Immédiatement, je ressentis comme une bénédiction une nouvelle vigueur et un rafraîchissement de l'âme. Désormais, l'effluve de cet arôme resterait indissolublement lié à Hui-sheng. Aujourd'hui encore, de longues années après, je ne puis penser à elle sans sentir cet encens, ni respirer ce parfum champêtre si particulier sans qu'elle resurgisse dans ma mémoire.

Elle tira de son corsage un papier plié et me le tendit, approchant la lueur de la chandelle pour que je puisse le lire. Je me sentais si apaisé et irrigué d'un nouvel entrain depuis que sa douce vision et sa senteur étaient venues à moi que je l'ouvris sans hésiter, ne ressentant nulle appréhension. Il portait une forêt de caractères han dessinés à l'encre noire, incompréhensibles pour moi, mais j'identifiai, appliqué en travers sur le message et le couvrant en partie, l'encre rouge du sceau de Kubilaï. Hui-sheng leva un petit doigt ivoirin et le pointa sur un ou deux mots, avant de se tapoter la poitrine. Je compris ce qu'elle voulait dire – son nom était là, sur le papier – et j'acquiesçai de la tête. Elle me montra ensuite un autre endroit du message, où je n'eus aucune peine à reconnaître mon sceau personnel, et frappa timidement sur ma poitrine. Le papier était un certificat de propriété de l'esclave Hui-sheng, dont Kubilaï avait gratifié Marco Polo. J'opinai vigoureusement du chef, Hui-sheng sourit, je ris à mon tour tout haut (premier bruit de joie que j'émettais depuis un certain temps) et je l'attirai vers moi dans une étreinte dénuée de toute passion amoureuse, simplement heureuse. Elle me laissa embrasser sa fragile petite personne et me retourna délicatement ce baiser de sa main libre effleurant ses lèvres, scellant ainsi l'instant sacré de notre tout premier entretien.

Je m'assis, et elle prit place à côté de moi. Je la gardai appuyée contre moi pour son plus extrême inconfort sans doute,

ainsi qu'à son profond étonnement, mais elle ne chercha pas à se dégager durant toute la nuit qui ne me parut pas longue du tout.

24

J'étais impatient de communiquer à nouveau avec Hui-shen – en réalité pour lui faire un cadeau – ce qui impliquait que le matin arrivât, afin que je puisse voir ce que je faisais. Mais au moment où les premières lueurs de l'aurore brillèrent à travers les panneaux translucides de la fenêtre, elle s'était endormie dans mes bras. Je restai donc assis sans bouger et en profitai pour parcourir de plus près son visage, le regard admiratif et empli d'affection.

Je savais Hui-sheng légèrement plus jeune que moi, mais je ne saurais jamais de combien d'années, car elle n'avait elle-même aucune idée exacte de son âge. Je n'ai jamais su non plus si c'était dû à sa jeunesse ou à sa race, à moins que cela tînt simplement à sa perfection, mais son visage ne se relâchait pas durant son sommeil, ses traits ne s'affaissaient pas comme ceux de toutes les femmes que j'avais connues jusque-là. Ses joues, ses lèvres, la courbe de sa mâchoire, tout demeurait ferme. Et son teint de pêche, vu de près, était le plus clair que j'eusse observé, même sur des statues de marbre. Sa peau était si fine sur ses tempes et sous ses oreilles que je pouvais y déceler le délicat bleu pâle des veines qui couraient dessous, aussi peu perceptibles que les dessins intérieurs, révélés à la lumière, des vases en porcelaine minces comme le papier du Maître Potier.

Cet examen me révéla un autre détail. J'avais jusqu'alors pensé que tous les hommes et les femmes de ces nations d'Orient possédaient des yeux étroits comme des fentes – bridés, avait précisé Kubilaï –, et dépourvus de cils, sans expression notable et impossibles à scruter. Je constatais à présent que cette impression, qui s'effaçait dès qu'on les voyait de plus près, ne tenait qu'à la présence d'une minuscule bordure en marge de leur paupière supérieure, laquelle rétrécissait le

regard. À cette courte distance, je vis que les yeux de Hui-sheng étaient munis de magnifiques éventails de cils noirs longs et très gracieusement recourbés.

Lorsque la lumière croissante, en pénétrant dans la pièce, finit par l'éveiller, je vis que ses yeux étaient presque plus grands et plus brillants que la plupart de ceux des Occidentales. Ils étaient d'un marron café riche et profond, constellé d'étincelles fauves, et le blanc qui les entourait était si pur que son lustre en avait un léger éclat bleuté. Lorsqu'ils s'ouvraient à l'orée du sommeil, les yeux de Hui-sheng débordaient, comme ceux de n'importe qui, des rêves qu'ils venaient de délaisser, mais à mesure qu'ils reprenaient conscience du réel et du monde diurne, ils se teintaient d'une douce expressivité, d'une pétulance d'esprit et de pensée riche en émotions. Ce qui les différenciait des Occidentales, c'est qu'on ne pouvait y lire immédiatement ; non qu'on ne pût les sonder, mais en percevoir le message exigeait de l'observateur une attention particulière. Celui des femmes d'Occident est direct, explicite, accessible à tous au premier coup d'œil. Pour décoder le regard de Hui-sheng, il fallait que les gens eussent, comme moi, le désir d'y parvenir et prennent la peine de plonger jusqu'au fond.

Lorsqu'elle s'éveilla, la matinée était bien engagée, et elle amena un grattement à ma porte. Hui-sheng bien sûr ne l'entendit pas, aussi je me levai pour ouvrir, non sans précaution, peu confiant quant à l'identité de celui qui se présentait ainsi. Mais ce n'était qu'une nouvelle paire de servantes mongoles soigneusement assorties, qui s'inclinèrent d'un *ko-tou*, s'excusant de n'avoir pu me rejoindre plus tôt et m'expliquant que le majordome en chef avait quelque peu tardé à se rendre compte que j'étais dépourvu de la domesticité réglementaire. Elles venaient s'enquérir de ce dont je désirais déjeuner. Je le leur indiquai, leur demandant d'en préparer pour deux personnes, ce qu'elles firent sans paraître s'offusquer, comme l'auraient fait les jumelles, de devoir servir une autre esclave. Peut-être prenaient-elles Hui-sheng pour une concubine de passage, sans doute de sang noble ; elle en avait certes la grâce, le maintien altier. Elles assurèrent en tout cas un

service dévoué, restant docilement à proximité tandis que nous mangions.

Quand nous fûmes rassasiés, je me mis à faire des gestes à Hui-sheng. Je m'y pris d'ailleurs de manière un peu gauche, avec de larges moulinets de bras tout à fait inutiles ; mais avec un peu de pratique, nous apprîmes à communiquer dans le langage des signes avec une telle complicité que nous parvînmes à échanger des messages fort subtils, voire complexes, à l'aide de mouvements si discrets que notre entourage, incapable de les déceler, s'émerveillait de nous voir ainsi « parler » en silence. Pour l'instant, je souhaitais lui faire comprendre qu'elle pouvait, si elle le voulait, aller chercher toute sa garde-robe, ainsi que ses objets personnels et venir les installer dans ma chambre. Je parcourus comme un balourd mes vêtements de haut en bas avec mes mains, puis pointai le doigt vers elle et lui indiquai mes coffres. Si elle n'avait pas été aussi fine, elle aurait pu penser que je lui demandais d'aller s'habiller avec le même genre de vêtements masculins de style persan que ceux que je portais. Mais elle sourit et signifia de la tête qu'elle avait compris, et j'envoyai les deux jeunes esclaves l'aider à récupérer ses effets.

Pendant qu'elles étaient parties, je sortis le papier que Hui-sheng m'avait apporté : mon titre de possession de sa personne, que m'avait rétrocédée Kubilaï. C'était là le cadeau que j'entendais lui offrir. Je signerais le document à son ordre, la restaurant ainsi dans ses pleins droits de femme libre qui n'appartient plus à personne. J'avais plusieurs raisons d'agir de la sorte et de le faire sans attendre. D'une part, je courais le risque d'être assez rapidement condamné par l'Arabe soit au supplice du Caresseur, soit à l'internement dans une maison des Hallucinés. J'aurais dans ce cas à fuir ou à me libérer par la force, quitte à périr dans les combats qui s'ensuivraient... Je ne voulais pas dans ce cas que Hui-sheng fut encore en quoi que ce soit dépendante de moi. Dans l'éventualité où, au contraire, je parviendrais à sauver ma vie, ma liberté et mon statut d'homme de cour, j'espérais pouvoir bâtir ultérieurement avec Hui-sheng une relation nouvelle, qui n'aurait rien à voir avec celle d'un

maître à son esclave. S'il devait subsister un contact, ce devait l'être de sa propre initiative, et elle ne pouvait se donner pleinement que si elle jouissait d'une totale liberté de choix. Je tirai de ma chambre les sacs rapportés récemment de mon expédition guerrière et les vidai par terre. Je voulais retrouver mon petit sceau de marbre en « pierre de sang de poulet », afin de l'apposer fermement sur le papier en guise de signature. Lorsque je le découvris, je tombai par la même occasion sur la lettre de mission de Kubilaï, ainsi que le *pai-tzu,* cette large plaquette en ivoire qui devait m'accompagner tout au long de ma route vers le Yunnan. Il faudrait probablement que je lui restitue ces objets, pensai-je. Cela me rappela l'autre chose que j'avais rapportée à son intention : cette liste des onze artificiers de Bayan qui avaient disposé dans les rochers les sphères de cuivre, dont j'avais promis de chanter les louanges au khakhan. Cette trouvaille me remémora par contrecoup d'autres objets plus anciens, accumulés au cours de mes voyages antérieurs.

Pour autant que je sache, je ne les reverrais peut-être jamais plus, ces témoins de mon passé : mon avenir était alors si impalpable... Je me mis à fourrager parmi mes sacs les plus anciens pour en extraire tous les éléments, que je me mis à considérer avec nostalgie. Il y avait là toutes mes notes, ainsi que les cartes inachevées que j'avais demandé à mon père de me garder, mais ce n'était pas tout : je remis la main sur d'autres reliques qui remontaient au fameux *kamal* à cadre de bois et à corde qu'un homme du nom d'Arpad m'avait offert à Suvediye afin de repérer nos écarts de route au nord ou au sud... ou encore à ce *shimshir* à la lame à présent quelque peu rouillée, prélevé dans l'armurerie d'un vieillard appelé Beauté de la lune vertueuse. Et puis encore...

Quelqu'un toqua de nouveau à la porte, cette fois c'était Matteo. Je n'étais pas débordant de joie à l'idée de le revoir, mais il avait fait l'effort de remettre ses vêtements masculins, et je le laissai entrer. Comme si ce changement de tenue lui avait rendu un peu de sa virilité d'antan, il m'adressa la parole de son vieux timbre un peu rude. Après m'avoir cueilli d'un négligent « *Bondi* », il se lança dans une harangue :

— Je suis resté éveillé toute la nuit, *neodo* Marco, préoccupé de ta situation, de la nôtre, en fait. Je suis venu te voir ici, sans même prendre le temps de manger, pour te signifier...

— Non ! crachai-je, fulminant. Il y a déjà longtemps que je ne suis plus ton petit neveu, et tu n'as donc rien à me *signifier*. Je suis également resté éveillé toute la nuit, à réfléchir à ce que je devais faire, et je n'ai pas encore arrêté la conduite à tenir. Si tu as un avis à émettre sur la question, je veux bien l'entendre. Mais je ne tolérerai de ta part ni instructions, ni le moindre ultimatum. Est-ce clair ?

— *Adasio, adasio,* plaida-t-il, levant les mains en signe d'apaisement et rentrant les épaules comme sous l'effet d'un coup de fouet.

Je fus presque désolé de le voir si rapidement reprendre cet air de chien battu, aussi ajoutai-je d'un ton moins acerbe :

— Si tu n'as pas encore déjeuné, il y a là un pot de thé chaud.

— Merci, fît-il humblement, s'asseyant et se servant une tasse, avant de poursuivre : Je suis venu ici pour te conseiller, Marco... enfin, je veux dire, pour te suggérer... de ne pas t'embarquer dans un plan d'action avant que j'aie pu parler de nouveau au *wali* Ahmad.

N'ayant pas encore établi le moindre plan, je me contentai de hausser les épaules et m'assis à même le sol afin de continuer à trier mes effets. Il reprit :

— Comme j'ai tenté de te l'expliquer la nuit dernière, j'ai déjà imploré Ahmad de conclure une trêve avec toi. Sois-en sûr, je ne cherche pas à excuser les atrocités qu'il a commises. Mais comme je le lui ai fait remarquer, en agissant de la sorte, il a réussi à te priver de tous les témoins qui auraient pu te soutenir, aussi n'a-t-il pas à craindre qu'une calomnie vienne l'inquiéter. Dans le même temps, comme je l'ai également souligné, il t'a déjà suffisamment puni de l'avoir irrité en premier lieu.

Matteo siffla sa tasse de thé, puis se pencha en avant pour mieux voir ce que j'étais en train de faire.

— *Cazza beta !* Les reliques de notre voyage... Je les avais oubliées. Ah, voici le *kamal* d'Arpad. Et là, une jarre de *mumum,* l'onguent dépilatoire. Et ce philtre, n'est-ce pas un souvenir de ce charlatan de *hakim* Mimdad ? Tiens, voilà un paquet de cartes *zhi-pai*... Ma parole, Marco, toi, ton père et moi formions un bien insouciant trio de voyageurs, tu ne crois pas ?

Il se rassit.

— Mon argumentation est donc la suivante. Dans la mesure où Ahmad n'a aucune raison de continuer à s'acharner sur toi et où, de ton côté, tu ne disposes d'aucune arme efficace contre lui, il semble qu'une trêve entre vous serait...

— ... serait, en effet, complétai-je d'un ton de mépris, la meilleure solution pour sauvegarder ta petite affaire avec ton amant dominateur. Le doux *farniente.* C'est au fond tout ce qui t'importe, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas vrai. S'il le fallait, je suis prêt à prodiguer toutes les attentions possibles à... toutes les parties concernées. Et même si tu en déplores les effets, il y a bien d'autres arguments qui plaident en faveur de la trêve. Personne n'en sortira blessé, et tous en bénéficieront.

— Cela ne profitera en tout cas pas beaucoup aux trois victimes assassinées, Mar-Janah, Buyantu et Dame Chao. Ahmad les a toutes trois supprimées, alors qu'aucune d'entre elles ne lui avait fait le moindre mal, ni causé de tort. Et Mar-Janah était une amie.

— En quoi cela profiterait-il à des mortes ? cria-t-il. Rien de ce que tu pourras faire ne les ramènera à la vie !

— Moi, je suis encore vivant, et je dois composer avec ma conscience. Tu viens de rappeler que nous formions un insouciant trio, mais nous étions quatre, lors de ce voyage. Tu semblés l'avoir oublié. Narine était l'un des nôtres. Et plus tard, sous le nom d'Ali Baba, il est devenu le mari de Mar-Janah ; or

c'est par ma faute qu'il l'a perdue. Ta conscience est peut-être élastique à l'infini, mais je ne serai jamais capable de regarder Ali dans les yeux avant d'avoir vengé Mar-Janah.

— Mais comment ? Ahmad est bien trop puissant...

— Il n'est jamais qu'un être humain. Lui aussi peut mourir. Je te le dis comme je le pense : je ne sais pas encore comment je m'y prendrai, mais je te le jure, je tuerai le *wali* Ahmad az-Fenaket.

— Et tu y laisseras ta peau.

— Soit, je mourrai aussi.

— D'accord, et moi alors ? Et que fais-tu de Nicolò ? Et la compagnie, là-dedans, que devient-elle ?

— Si tu as l'intention de me refaire le coup des *bonnes affaires*..., commençai-je, mais ma voix s'étrangla.

— Écoute, Marco. Contente-toi de faire ce que je t'ai demandé il y a un instant. Ne va pas te compromettre avant que j'aie pris un peu le temps de parler avec Ahmad. Je m'y rends sur-le-champ, et tu verras qu'il proposera une alternative à ta colère. Quelque chose d'acceptable pour toi. Une nouvelle vie pour Ali, si ça se trouve !

— *Gèsu*, fis-je, profondément écœuré. Disparais ! Hors de ma vue, immonde créature. Va ramper et t'humilier devant lui. Va t'adonner à de sordides occupations en sa compagnie, rends-le si fou d'amour qu'il te promettra tout ce que tu veux.

— Mais oui, je peux le faire ! répondit-il, emballé. Tu semblés en faire une cruelle plaisanterie, mais je peux parfaitement procéder de la sorte !

— Alors profites-en bien, car ce sera sans doute la dernière fois. Je m'arrangerai pour faire périr Ahmad dès que j'aurai décidé comment.

— Tu as l'air déterminé...

— Oui ! *Mais comment faut-il te le faire comprendre ?* Je me fiche de ce que cela va me coûter... ainsi qu'à toi... à la compagnie, au khanat et même au khan Kubilaï en personne. Je chercherai seulement à mettre mon père à l'abri des conséquences de mon acte, aussi dois-je agir avant son retour. Et c'est ce que je vais faire. Ahmad va périr, et par mes œuvres.

Il dut commencer à s'en convaincre, car il me répondit d'un ton découragé :

— Alors il n'est rien que je puisse dire pour réussir à t'en dissuader ? Rien que je puisse faire ?

Je haussai de nouveau les épaules.

— Si ! Le tuer toi-même, puisque tu vas le voir.

— Je l'aime.

— Alors tue-le amoureusement.

— Je crois que je ne pourrais plus vivre sans lui, à présent.

— Alors meurs avec lui ! Dois-je te le dire crûment... à toi qui as été mon oncle, mon compagnon et mon fidèle allié ? Alors je le fais : les amis de mes ennemis sont mes ennemis.

Je ne le vis même pas quitter la pièce, car Hui-sheng revint à ce moment-là avec les deux servantes, et je fus un instant occupé à leur indiquer où ranger ses vêtements et ses biens personnels. Durant les minutes qui suivirent, je m'efforçai d'oublier le malfaisant Ahmad, mon pauvre oncle et sa déchéance, toutes les responsabilités que j'allais devoir assumer et ce qui pourrait m'arriver au-delà de ce lieu et de l'instant présent... car je devais maintenant rendre à Hui-sheng sa liberté.

Je la conduisis vers la table sur laquelle se trouvaient les tampons, le sous-main et le bloc encreur qu'utilisaient les Han pour écrire et l'invitai à s'y asseoir. Je dépliai le titre de propriété et l'étalai devant elle. J'humectai le tampon encreur et l'appliquai sur mon sceau, que je pressai fermement sur un espace libre du papier, avant de lui en montrer la marque

encore fraîche. Elle y jeta un coup d'œil puis tourna son regard vers moi, tandis que ses beaux yeux tentaient d'appréhender le pourquoi de mes gestes. Je posai mon doigt sur elle, puis sur la marque du document, sur moi, et fis ensuite des signes de dénégation : ce titre ne m'appartient plus, et *toi-même,* tu n'es plus à moi. Puis je le lui tendis.

Son visage s'illumina. Elle refit un temps mes gestes d'abandon, me dévisageant d'un air interrogatif, et je hochai fermement la tête pour confirmer. Elle saisit le papier, sans cesser de me regarder, et fît le geste de le déchirer – seulement le geste –, et je confirmai vigoureusement, pour qu'elle en soit bien sûre : c'était bien cela, oui, sa condition d'esclave prenait fin, elle devenait une femme libre. Les larmes lui montèrent aux yeux, elle se leva et laissa le document glisser au sol tout en me sondant une dernière fois du regard : il n'y avait point de méprise ? Je fis un large mouvement du bras enveloppant l'espace, comme pour lui signifier : regarde, le monde est à toi, tu es libre de partir. S'ensuivit un instant glacé, durant lequel je me retins de respirer. Nous étions debout l'un devant l'autre, immobiles, et ce temps suspendu me parut interminable. Tout ce qu'elle avait à faire était de rassembler ses effets et de prendre congé. Je ne serais pas intervenu. Mais ce moment se dégela soudain sur deux gestes d'elle, que *j'espérai* avoir bien interprétés. Elle porta une main vers son cœur, l'autre sur ses lèvres, puis les tendit toutes deux vers moi. Je souris, hésitant, puis partis d'un franc éclat de rire, car elle serra son petit corps contre le mien, et nous nous étreignîmes comme nous l'avions fait la nuit précédente... sans passion ni désir, mais de bonheur, tout simplement.

Je remerciai et bénis silencieusement le khan Kubilaï de m'avoir offert ce sceau. Jamais encore je n'en avais fait usage, et voici qu'il venait de jeter cette fille tendrement aimée au creux de mes bras. Il est vraiment stupéfiant, me dis-je, de constater l'effet de la simple pression d'une pierre sculptée sur un morceau de papier...

Soudain, brusquement, je me défis de son étreinte, me détournai d'elle et me jetai au sol.

Ce faisant, j'eus l'image fugitive de son petit visage interdit, mais je n'avais pas le temps de lui expliquer la rudesse de cette réaction, ni de m'en excuser. Je venais d'avoir une idée... une idée scandaleuse, et peut-être tout à fait démentielle, mais formidablement excitante. La fraîche présence de Hui-sheng contre moi avait sans doute contribué à stimuler mon intelligence. Si c'était le cas, je veillerais à l'en remercier plus tard. Pour l'instant, vautré au sol, je fis peu de cas de ce qui devait être de sa part un ahurissement, occupé que j'étais à fouiller fiévreusement dans le tas d'articles dépareillés que j'avais tirés de mes bagages. Je trouvai la plaque de Kubilaï, le fameux *pai-tzu* que j'avais décidé de lui rendre et la liste des artificiers que je voulais lui communiquer... Et puis... le sceau gravé de Pao Nei-ho, que j'avais récupéré sur le ministre des Races minoritaires juste avant son exécution et gardé par-devers moi. Je m'en saisis, le considérai en jubilant et me levai en le serrant dans ma main. Là, je dus me mettre à entonner quelques mesures d'un chant triomphant, voire esquisser quelques pas de danse. Je cessai, en constatant que Hui-sheng et les deux jeunes domestiques me fixaient, éberluées, avec une lueur de doute dans le regard quant à mon équilibre mental.

L'une d'entre elles fit un geste en direction de la porte et annonça, hésitante :

— Maître Marco, il y a là quelqu'un qui demande à vous voir.

Je me calmai immédiatement, car c'était Ali Baba. J'eus rétrospectivement honte à l'idée qu'il ait pu me trouver en train de faire des cabrioles, comme si j'avais le cœur léger alors qu'il était accablé de chagrin. Mais il aurait pu y avoir pire : je me serais senti plus coupable encore s'il avait fait irruption au moment où je serrais Hui-sheng dans mes bras. J'avançai à grands pas vers lui, lui étreignis la main et le fis entrer en murmurant des paroles de bienvenue, de condoléance et d'amitié. Son visage était terrible. Il avait les yeux rougis de

pleurs, son grand nez semblait encore plus affaissé que d'habitude et il se tordait les mains, mais cela ne les empêchait pas de trembler.

— Marco, fit-il d'une voix chevrotante. Je viens d'aller voir le Maître des Funérailles, car je voulais regarder une dernière fois le corps de ma Mar-Janah bien-aimée. Mais il m'a affirmé qu'il n'avait, parmi ses corps de disparus récents, personne de ce nom.

J'aurais dû anticiper cette démarche et l'empêcher pour lui éviter la douleur d'une telle découverte. Je savais que les gens accusés de félonie et exécutés pour cela n'avaient droit à aucune cérémonie de funérailles. Le Caresseur en disposait à sa guise, sans que nul sacrement leur soit octroyé. Mais je ne lui répétai rien de tout cela, me contentant de lui annoncer d'un ton apaisant :

— Il y aura sans doute eu un peu de confusion, du fait du bouleversement de la cour à son retour de Xan-du.

— Bouleversement, murmura Ali. Je le suis *vraiment,* moi, bouleversé.

— Repose-toi de tout sur moi, mon vieil ami. Je vais arranger tout cela. J'allais d'ailleurs m'en occuper, quand tu es arrivé. Je suis en ce moment même en train de préparer un certain nombre de démarches en ce sens.

— Attends une seconde, Marco. Tu m'avais promis de m'expliquer... le pourquoi et le comment de sa mort.

— Je le ferai, Ali. Dès que j'en aurai terminé avec cette démarche. Elle est urgente, mais elle ne durera pas longtemps. Veux-tu bien m'attendre ici ? Mes servantes vont prendre soin de toi.

M'adressant aux jeunes femmes, je leur ordonnai :

— Préparez pour mon ami un bain chaud. Faites-lui un bon massage avec des onguents parfumés. Allez lui chercher de quoi

manger et de quoi boire. Des boissons en quantité, qu'il boive autant qu'il voudra.

Sur le point de partir, je fus frappé d'une nouvelle pensée et ajoutai avec la plus grande solennité :

— Ne laissez entrer personne ici jusqu'à mon retour.

Je partis presque en courant à la rencontre du ministre de la Guerre, l'artiste maître Chao, et, par chance, le trouvai désœuvré. Je commençai par lui expliquer que j'avais appris l'accident qui avait emporté son épouse et que j'en étais désolé.

— Pourquoi ? fit-il d'un ton morne. Vous faisiez partie de ses étalons ?

— Non, je ne fais qu'observer les convenances.

— Je dois vous remercier, alors. C'est bien l'exploit le plus incroyable qu'elle ait jamais réalisé. Mais je suppose que ce n'est pas la seule raison qui vous amène ?

— Non, répétai-je. Et puisque vous aimez qu'on soit direct, je vais l'être. Saviez-vous que Dame Chao n'était pas morte par accident ? Que son décès était l'œuvre du Premier ministre Ahmad ?

— Je dois dans ce cas le remercier également. Il ne m'a jamais rendu plus fier service. Avez-vous une idée de ce qui l'a soudain poussé à arranger le désordre régnant dans mon petit ménage ?

— Telles n'étaient pas ses motivations, maître Chao. Il n'a agi que par intérêt personnel.

J'entrepris de lui conter comment Ahmad avait fait usage du sceau officiel de Dame Chao pour faire arrêter Mar-Janah et lui résumai les tenants et aboutissants de l'affaire. Je ne fis pas mention de Matteo Polo, mais ma conclusion fut la suivante :

— Ahmad m'a aussi menacé de rendre publiques certaines de vos peintures. J'ai pensé que vous pourriez en être sérieusement contrarié.

— Ce serait embarrassant, certes..., murmura-t-il d'un ton toujours aussi languissant.

Mais son regard entendu m'indiqua qu'il voyait très bien de quelles peintures il était question, lesquelles auraient sans doute été assez préjudiciables à la réputation de la famille Polo.

— Je crois comprendre que vous souhaiteriez mettre un terme à la brutale œuvre de destruction entreprise par le *Jing-siang* Ahmad ?

— Oui, et je crois savoir comment. L'idée m'est venue que, puisqu'il avait pu utiliser la signature d'un tiers à des fins secrètes, je le pourrais aussi. Il se trouve que je suis moi-même en possession du *yin* d'un autre courtisan.

Je lui tendis la pierre et n'eus pas besoin de lui préciser à qui elle avait appartenu, puisqu'il pouvait le lire.

— Pao Nei-ho. L'ex-ministre des Races minoritaires, un imposteur. ...

Il releva la tête et grimaça un large sourire.

— Dois-je supposer que vous me suggérez bien ce que je crois ?

— Le ministre Pao est mort. Personne ne peut affirmer avec certitude dans quel but il s'est insinué dans cette cour, ni s'il a utilisé son poste pour nuire aux intérêts du khanat. Mais si l'on venait à découvrir une lettre ou un mémorandum qui porterait sa signature et témoignerait de viles intentions – une conspiration visant à diffamer le khan et à porter au pouvoir le Premier ministre, par exemple –, eh bien, somme toute, Pao ne serait pas là pour désavouer le document, et Ahmad aurait bien du mal à le réfuter.

Chao semblait enchanté.

— Par tous mes ancêtres, Polo, mais vous me semblez faire montre d'authentiques dispositions pour la fonction ministérielle !

— Certes, mais un talent que je ne possède pas, c'est celui de calligraphier les caractères han. Vous, vous savez le faire. J'aurais évidemment pu m'adresser à quelqu'un d'autre, mais je vous soupçonne de ne pas être proche du *wali* Ahmad.

— Dame, si tout ce que vous prétendez est vrai, il m'a bel et bien soulagé d'un fardeau. Mais je continue à gémir sous le poids des autres. Vous ne vous êtes pas trompé ; c'est avec plaisir que je vous aiderai à déposer ce fils de la tortue. Cependant, vous avez l'air d'oublier un détail. Ce que vous proposez, c'est une *vraie* conspiration. Si elle échoue, nous ne tarderons pas, vous comme moi, à avoir un rendez-vous chez le Caresseur. Mais si elle réussit, et c'est peut-être pire, nous resterons éternellement, tous deux, à la merci l'un de l'autre.

— Tout ce que je désire, maître Chao, c'est me venger de cet Arabe. Si je peux simplement le blesser, je me fiche de risquer ma propre tête. En venant vous proposer cette action, je me suis déjà placé à votre discrétion. Quelle meilleure preuve de ma bonne foi pourrais-je vous donner ?

— D'accord, fit-il, arrêtant brusquement son parti de façon décidée. (Il se leva de sa table de travail.) Quoi qu'il arrive, la plaisanterie est si merveilleuse que je ne puis la refuser. Venez avec moi.

Il me mena dans la pièce adjacente et découvrit son extraordinaire carte en relief.

— Voyons les choses. Le ministre Pao était un Yi du Yunnan, lequel était alors assiégé... (Nous contemplâmes la région du Yunnan désormais piquetée des drapeaux de Bayan.) Supposons que le ministre Pao ait eu l'ambition d'aider sa mère patrie... et que, de son côté, Ahmad, le Premier ministre, ait nourri l'espoir de détrôner le khan Kubilaï... Il nous faudrait de quoi relier ces deux ambitions... Une troisième composante... J'y suis ! Kaidu !

— Mais l'ilkhan Kaidu gouverne une zone située fort loin au nord-ouest, objectai-je, dubitatif, pointant du doigt la province

du Sin-kiang. N'est-il pas un peu isolé pour pouvoir tremper dans une telle conspiration ?

— Allons, allons, Polo, me taquina-t-il d'un ton enjoué. Dans le péché que nous perpétrons tous deux en élaborant ce mensonge, je risque de m'attirer les foudres de mes vénérés ancêtres, et vous de mettre en péril votre âme immortelle. Accepteriez-vous d'être envoyé en enfer pour une cachotterie aussi ridicule ? N'avez-vous aucun sens artistique, mon cher ? Un peu de largeur de vue ? Mettons au point une *terrifiante* mystification et commettons un bon gros péché qui ait de quoi scandaliser les dieux !

— Il faudrait en tout cas rester crédible.

— Kubilaï croira tout, de la part de son barbare cousin Kaidu. Il vomit littéralement l'individu. Et connaît assez son audace et sa voracité pour le croire capable d'entrer dans le complot le plus débridé.

— Je dois admettre que c'est assez vrai.

— Nous avons donc une bonne base. Je vais concocter une missive dans laquelle le ministre Pao discutera en privé avec le *Jing-siang* Ahmad de leur conspiration avec l'ilkhan Kaidu. Voilà la composition dans ses grandes lignes. Laissez maintenant à l'artiste le soin d'en affiner les détails.

— Avec plaisir, acquiesçai-je. Dieu sait à quel point vous êtes doué pour le réalisme.

— Bien. Maintenant, de quelle manière serez-vous entré en possession de ce document explosif ?

— J'ai été l'un des derniers à voir le ministre Pao en vie. J'aurai découvert le papier en lui faisant les poches. C'est ainsi, d'ailleurs, que j'ai trouvé son sceau.

— Vous n'avez jamais trouvé ce *yin*. Oubliez ça.

— Très bien.

— Tout ce que vous avez déniché sur lui, c'était ce vieux papier crasseux. Je ferai en sorte que cela ait l'air d'une lettre écrite d'ici même, de Khanbalik, à Ahmad, mais qu'il n'aura pas eu le temps de lui remettre, pressé qu'il était de prendre la fuite. Il l'aura tout simplement gardée sur lui, ce qui était une folie. C'est cela. Je vais la froisser et la salir un peu. Pour quand la voulez-vous ?

— J'aurais *déjà dû* la donner au khan en rentrant de Xan-du.

— Peu importe. Vous n'aviez aucune raison de vous douter de son importance. Vous venez donc de la retrouver en défaisant vos bagages. Remettez-la à Kubilaï de la façon la plus naturelle, en lui disant : « Ah, au fait, Sire... » Votre désinvolture sera un gage d'authenticité. Mais le plus tôt sera le mieux. Je vais m'y atteler dès maintenant.

Il s'assit à sa table et se mit à fourrager parmi ses papiers, pinceaux, tampons encreurs rouges et noirs et autres instruments que nécessitaient ses activités artistiques, tout en me déclarant :

— Bien que, j'en suis sûr, vous ne puissiez pas du tout imaginer pourquoi, il se trouve que vous avez frappé à la bonne porte, Polo, pour votre conspiration. Comme, à vos yeux, il n'existe aucune différence entre deux pages de caractères han, vous ne pouviez pas le savoir, mais croyez-moi : bien contrefaire une écriture est loin d'être à la portée du premier scribe venu. Il va falloir que je me souvienne, à présent, de la calligraphie de Pao et que je m'entraîne jusqu'à ce que l'imitation coule de source. Mais cela ne devrait pas me prendre trop de temps. Partez, maintenant, et laissez-moi m'y mettre. Je viendrai vous remettre le document en main propre dès qu'il sera prêt.

Tandis que je me dirigeais vers la porte, il ajouta, d'une voix qui mêlait la gaieté au regret :

— Vous voulez que je vous confie autre chose ? Ce pourrait être ici le couronnement de ma carrière, la pièce maîtresse de toute mon œuvre.

Alors que je sortais, je l'entendis encore bougonner, bien qu'avec une allégresse contenue :

— Tu ne pouvais pas trouver un travail que je puisse signer « Chao Meng-fu » ? Maudis sois-tu, Marco Polo.

25

— Si tout se passe bien, expliquai-je à Ali, l'Arabe sera envoyé devant le Caresseur. Et là, si tu y tiens, je peux demander pour toi l'autorisation d'assister au supplice. Tu pourrais même *aider* maître Ping à lui administrer la Mort des Mille.

— J'aimerais participer à sa mise à mort, c'est vrai, marmotta Ali. Mais aider ce haïssable personnage qu'est le Caresseur... C'est bien lui, m'as-tu dit, qui s'est occupé de ravager Mar-Janah ?

— En effet, et Dieu seul sait combien il peut être haïssable, hélas. Mais, dans ce cas précis, il agissait sur un ordre d'Ahmad.

J'avais regagné mes appartements pour constater, comme je l'avais espéré, que mes servantes avaient servi à Ali Baba suffisamment de liqueur pour noyer un peu son chagrin. Aussi, bien que ma confession, lorsque je lui décrivis les circonstances du décès de Mar-Janah, lui eussent arraché quelques hoquets d'horreur, des cris de douleur et des gémissements de regret, il ne s'était pas laissé aller aux extravagantes gesticulations et autres hurlements à la mort que tant de musulmans considèrent comme la seule forme acceptable de lamentation. Bien sûr, je ne m'étais pas attardé sur ce qui subsistait de Mar-Janah lorsque je l'avais retrouvée, ni sur ses dernières minutes de vie.

— Oui..., confirma Ali après un long silence pensif. Si tu peux l'arranger, *j'aimerais* être présent au moment de l'exécution de l'Arabe. Privé de Mar-Janah, je n'ai plus d'autres désirs que celui-là. Que ce vœu puisse m'être accordé, cela me suffira.

— J'y veillerai... si bien sûr tout se passe bien. Tu pourrais t'asseoir là et implorer Allah que ce soit le cas.

Ce que disant, je me levai de mon propre siège et me remis à genoux afin de trier mes souvenirs. Tandis que je ramassais différents objets, j'eus la curieuse impression qu'un élément avait disparu. Je m'assis et réfléchis. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ?

J'avais retrouvé le sceau du ministre Pao, puisque je l'avais emporté moi-même. Pourtant, il manquait quelque chose dans ce que j'avais sorti de... Soudain, je compris.

— Ali, hélai-je. N'aurais-tu pas, par hasard, ramassé un objet dans le bazar que j'avais laissé traîner, durant mon absence ?

— Non, non, rien, répondit-il, montrant visiblement qu'il n'y avait même pas prêté attention, ce qui était aisé à imaginer, compte tenu de son affliction et de l'étourdissement qu'il devait ressentir.

J'interrogeai les deux servantes mongoles, lesquelles affirmèrent n'avoir touché à rien. Je rejoignis Hui-sheng, que je trouvai dans la chambre en train d'installer avec soin ses quelques vêtements et objets personnels dans les coffres et les tiroirs. Cela me fit sourire, car cela signifiait qu'elle envisageait de rester, et pas pour quelques jours seulement. Je pris sa main et l'emmenai au salon. Lui montrant mes bagages éparpillés sur le sol, je la questionnai par gestes. Elle montra clairement qu'elle avait compris, mais secoua négativement sa jolie tête. Il ne restait qu'une solution.

Seul Matteo pouvait s'être servi. L'objet manquant n'était autre que la petite fiole de terre cuite qui l'avait poussé à s'exclamer : « N'est-ce pas un souvenir de ce charlatan de *hakim* Mimdad ? »

Tout juste. Le philtre d'amour que m'avait offert le *hakim* sur le Toit du Monde, la puissante potion censée avoir été bue jadis par le poète Majnoun et sa poétesse Leila pour enrichir leurs relations sexuelles. Matteo savait de quoi il s'agissait et n'ignorait rien de son imprévisible dangerosité, puisqu'il m'avait entendu admonester Mimdad après mon unique

expérience de ce produit, laquelle avait été une horrible épreuve. Il avait bien vu aussi avec quelle circonspection j'avais accepté d'emporter cette seconde bouteille. Et voilà que, maintenant, il avait subtilisé cette fiole. Pour quel usage ?

Dans une brutale commotion, certains des mots qu'il avait prononcés le matin même surgirent soudain dans ma mémoire : « S'il le fallait, je suis prêt à prodiguer toutes les attentions possibles à... » Et quand, moqueur, j'avais ironisé en lançant : « Va voir l'Arabe et rends-le fou d'amour ! », il m'avait répondu : « Mais oui, je peux le faire ! »

Dio le varia ! Il fallait courir l'arrêter ! Dieu sait si je ne manquais pas de raisons d'être déçu, voire dégoûté par Matteo Polo et si, au fond, je me souciais de lui comme d'un *bagatìn*, mais malgré tout... il était de mon sang. Et quels que soient la complaisance, le désir de gloire ou l'instinct de sacrifice qui pouvaient l'animer, tout était inutile, à présent que mon piège était ouvert devant les pas d'Ahmad le maudit. Je bondis derechef sur mes pieds, provoquant à nouveau chez Hui-sheng un doux regard d'étonnement, mais je n'allai pas plus loin que la porte, car j'y trouvai un maître Chao rayonnant, qui m'annonça :

— La chose est accomplie. Comme le sera votre vengeance, dès que vous aurez montré cela à Kubilaï.

Jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule, il aperçut les autres dans la pièce et me tira par la manche jusque dans le corridor où ils ne pouvaient plus nous entendre. Il extirpa de quelque ourlet de sa tunique un vieux papier plié si souillé qu'il semblait avoir été péniblement transporté de Khanbalik jusqu'au Yunnan et retour. Je l'ouvris et y découvris ce que tout document han évoquait toujours pour moi : un morceau de jardin encombré d'une volée de poulets.

— Que raconte ce document ?

— Tout ce qu'il faut. Ne perdons pas de temps à le traduire en entier. J'ai fait vite, et vous le devez aussi. Le khan se trouve déjà en route pour le Hall de Justice, où il s'apprête à déclarer

ouverte la session du Cheng. Les litiges à régler ne manquent pas. Il est très consciencieux à ce sujet, au point qu'il a préféré différer l'acceptation de la reddition Song. Si vous ne parvenez pas à le joindre avant que le Cheng débute, il sera occupé sur place, puis absorbé à ses négociations avec l'impératrice Song. Avant qu'il soit à nouveau disponible, il s'écoulera plusieurs longues journées, qu'Ahmad ne manquerait pas de mettre à profit pour vous nuire. Faites vite.

— Dès l'instant où je l'aurai fait, fis-je d'un ton solennel, ce n'est pas seulement le destin d'Ahmad que j'engage, mais aussi le mien, qui repose irrévocablement entre vos mains, maître Chao.

— Comme le mien dans les vôtres, Polo. Filez.

Je m'exécutai, après avoir couru dans ma chambre y récupérer les autres objets à remettre au khakhan. Je parvins à l'intercepter au moment où il venait de prendre place sur son trône, sous le dais du Cheng, en compagnie de ses auxiliaires de justice et de la Langue. Il me fit aimablement signe d'approcher et, lorsque je lui remis les objets que j'avais apportés, me confia :

— Il n'y avait aucune urgence à me rendre tout cela, Marco.

— Je les ai déjà trop longtemps conservés, Sire. Voici la plaque d'ivoire du *pai-tzu,* votre lettre de mission sur papier jaune, un papier que l'ancien ministre Pao portait sur lui au moment où on l'a capturé, et puis cette note de ma main, laquelle récapitule les noms des artificiers qui ont si intelligemment disposé les boules de *huo-yao.* Comme je les ai écrits en caractères romains, Sire, peut-être serait-il bon que je vous les lise à voix haute. J'espère les prononcer correctement, afin que vous puissiez les comprendre, car peut-être souhaiterez-vous récompenser ces hommes de quelque marque de...

— Lis, lis, acquiesça-t-il avec indulgence.

Je commençai à lui en donner lecture, tandis qu'il posait négligemment de côté la plaque et la lettre qu'il m'avait confiées et dépliait sans y prêter plus d'attention le papier de maître Chao après y avoir jeté un regard machinal. Dès qu'il vit qu'il était rédigé en caractères han, il le fit passer d'un geste tranquille à la Langue, son serviteur polyglotte, et continua d'écouter mon énumération. Alors que je m'évertuais à déchiffrer ma propre liste gribouillée de façon peu lisible – » Un nommé Gegen, de la tribu Kurai... un autre du nom de Jassak, qui fait partie des Merkit... un certain Berdibeg, Merkit lui aussi... » –, la Langue bondit soudain sur ses pieds et, malgré sa parfaite maîtrise d'innombrables idiomes, émit un cri inarticulé.

— *Vakh !* s'exclama le khakhan. Quelle mouche t'a piqué, homme ?

— Sire ! s'étrangla la Langue d'un ton surexcité. Ce papier... est un document de la plus haute importance ! Il requiert toute votre attention et doit primer sur tout le reste ! Ce message, là... amené par l'homme ici présent.

— Marco ? fit Kubilaï en se tournant vers moi. Tu m'as dit qu'on l'avait trouvé sur l'ancien ministre Pao, c'est bien cela ? (Je le lui confirmai.) Eh bien ? ajouta-t-il, se retournant de nouveau vers la Langue.

— Peut-être préférerez-vous, Sire... (Il pointait du doigt ma personne, mais aussi les gardes et les officiels déjà installés dans le hall.) Peut-être serait-il préférable de vider la pièce avant que je vous en divulgue le contenu.

— Divulgue-le, grogna le khan, et je déciderai si le hall a besoin d'être vidé.

— Qu'il soit fait selon vos ordres, Sire. Bien, euh... Je pourrai vous en livrer une traduction littérale, si vous le souhaitez, mais sachez que cette lettre est paraphée du sceau de Pao Nei-ho. Et elle fait allusion... elle sous-entend... que dis-je, elle révèle nettement une conspiration entre votre cousin l'ilkhan Kaidu et... l'un de vos plus fidèles ministres.

— Vraiment ? lâcha Kubilaï, le sourcil froncé. Dans ce cas, je pense qu'il vaudrait mieux que *personne* ne quitte ce hall ! Continue, la Langue.

— En bref, Sire, il apparaît que le ministre Pao qui, nous le savons tous ici, était un imposteur, voulait éviter à son Yunnan natal la dévastation. Et il semble que Pao ait réussi à persuader l'ilkhan Kaidu, peut-être en l'achetant, car il est à un moment question d'argent, de marcher vers le sud et de jeter ses forces sur les arrières de notre armée occupée à envahir le Yunnan. Cela aurait été un acte spectaculaire de rébellion et une véritable guerre civile qui aurait impliqué, du moins l'espérait-on, votre départ sur place. Sur quoi, profitant de votre absence et de l'inévitable confusion suscitée, le... le vice-régent Ahmad devait s'autoproclamer khakhan...

Tous les officiels du Cheng assemblés se récrièrent d'horreur : *« Vakh ! »* et « Quelle honte ! » ou *« Aiya ! »*, parmi d'autres expressions indignées.

— ... Sur quoi, poursuivit la Langue, le Yunnan devait se soumettre au nouveau khakhan Ahmad, sur la promesse d'une paix clémente. Après cela, il semble qu'ils aient été d'accord là-dessus, les Yi devaient s'allier à Kaidu et aider ce dernier à conquérir l'empire Song. Quand tout serait fait, Ahmad et Kaidu se partageraient en deux le khanat, ainsi que la souveraineté.

De nouveaux *« Vakh ! »* et autres *« Aiya ! »* fusèrent. Kubilaï n'avait encore émis aucun commentaire, mais sa face ressemblait à une sombre tempête de sable *buran* qui se levait sur le désert. Tandis que la Langue s'était tue, semblant attendre un ordre, les ministres faisaient circuler la lettre parmi eux.

— Est-on sûr qu'elle est de la main de Pao ? demanda l'un d'eux.

— C'est certain, affirma un autre. Il écrivait toujours en caractères courts, au détriment de la graphie haute qu'on utilise habituellement.

— Et là, vous voyez ? ajouta un troisième. Pour parler d'argent, il a utilisé le caractère « cauri », la monnaie en usage chez les Yi.

— Qu'en est-il de sa signature ? interrogea un autre.

— Cela semble être la sienne.

— Qu'on aille quérir le Maître des Sceaux !

— Personne ne doit quitter la pièce.

Mais Kubilaï, qui avait entendu, signifia d'un hochement de tête son assentiment, et un garde sortit en trombe. Pendant ce temps, un brouhaha s'éleva du côté des ministres, mêlant arguments et protestations, dans lequel je ne pus saisir que cette remarque, solennelle : « C'est trop scandaleux pour être vrai. »

— Notez qu'un précédent a déjà eu lieu, fit remarquer l'un d'eux. Souvenez-vous, il y a quelques années, quand notre khanat a acquis la Cappadoce suite à une ruse assez semblable. Un ministre tout aussi fidèle de la province seldjoukide de Turquie s'était secrètement allié à notre ilkhan de Perse, Abagha, pour l'aider à renverser le roi légitime, Kilij. Une fois la trahison consommée, la révolte a permis d'annexer la Cappadoce à notre khanat.

— C'est vrai, admit un autre. Mais, par bonheur, à l'époque, Abagha ne conspirait pas pour son compte ; il ne visait qu'à étendre le khanat de son khakhan Kubilaï.

— Voilà le Maître des Sceaux.

Pressé par le garde, le vieux maître Yiu entra, tout essoufflé, et se fit remettre le document. Il n'eut qu'à y jeter un bref coup d'œil pour se prononcer, catégorique :

— Je ne saurais méconnaître le travail de mes mains, nobles seigneurs. C'est bien le *yin* que j'ai gravé pour le ministre des Races minoritaires, Pao Nei-ho.

« Tiens donc ! » laissèrent fuser plusieurs. « Voilà ! » « Je vous l'avais dit, tout est vrai ! » « Plus question de douter, maintenant ! » Tous étaient tournés vers Kubilaï. Celui-ci inhala une grande bouffée d'air, puis l'expira lentement avant de faire vibrer l'espace, de sa voix retentissante, d'un tonnant : « Gardes ! » Ceux-ci se figèrent et firent claquer leurs lances au sol, à l'unisson. « Allez requérir la présence immédiate du Premier ministre Ahmad az-Fenaket. » Un nouveau claquement de lances ponctua son ordre, et ils allaient s'ébranler, lorsque Kubilaï les arrêta du geste et, se tournant vers moi :

— Marco Polo, il semble que tu aies à nouveau rendu un service notable à notre khanat... bien que ce soit par hasard, cette fois.

Ces mots ne contenaient que louanges, on ne pouvait s'y méprendre. Cependant, on eût pu croire, à l'expression qu'arborait son visage, que j'avais ramené dans ce hall un chien pouilleux sur mes talons.

— Il faut que tu mènes cela à bonne fin, Marco. Tu vas accompagner mes gardes et prononcer toi-même devant le Premier ministre la formule consacrée : « Lève-toi et suis-moi, homme mort, car Kubilaï, le khan de tous les khans, aimerait entendre tes dernières paroles. »

J'y allai donc. Mais le khakhan ne m'avait pas ordonné de revenir au Cheng en compagnie de l'Arabe, et, on le verra, ce ne fut pas le cas. Lorsque, en compagnie de ma troupe de gardes, je parvins devant les appartements d'Ahmad, nous trouvâmes les portes extérieures grandes ouvertes et non gardées. Nous entrâmes et découvrîmes ses sentinelles et ses domestiques rassemblés là dans une attitude attentive et anxieuse, tous se tordant les mains d'inquiétude, à l'extérieur de la porte close de sa chambre. Dès qu'ils nous virent arriver, ils nous fêtèrent d'une vaste clameur de bienvenue, remerciant Tengri ou louant Allah, et il nous fallut un moment pour parvenir à les calmer afin d'en tirer un compte rendu cohérent de ce qui était en train de se passer.

Le *wali* Ahmad, expliquèrent-ils, n'était pas sorti de sa chambre de toute la journée. La chose se produisait parfois, dirent-ils, car il lui arrivait à l'occasion de garder avec lui du travail à finir et de le reprendre le lendemain au réveil, après avoir déjeuné, pour s'y consacrer au lit, installé confortablement. Mais ce jour-là, on avait commencé à entendre sortir de la chambre certains bruits plutôt extraordinaires, et au terme d'une hésitation bien compréhensible, une esclave avait frappé à la porte pour demander si tout allait bien. La voix qui lui avait répondu était bien celle du *wali*, mais inhabituellement haut perchée et très nerveuse, elle avait juste glapi : « Laissez-moi être ! » Les sons que l'on nous avait décrits se poursuivaient : on entendait pouffer, et cela dégénérait en éclats de rire, puis des vagissements et des sanglots s'enflaient jusqu'à devenir des gémissements et des grognements, puis cela riait de nouveau, et ainsi de suite. Les gens qui écoutaient, en l'occurrence l'intégralité de la domesticité d'Ahmad alors rassemblée derrière la porte, avaient été incapables de déterminer si les bruits exprimaient du plaisir ou de la détresse. Au cours de ce qui remontait à présent à plusieurs heures, ils avaient à de nombreuses reprises appelé leur maître, frappé à sa porte et tâché de l'ouvrir ou de regarder par la serrure. Mais la porte était restée fermée, et ils étaient en train de débattre de l'opportunité de la fracturer lorsque, par bonheur, nous étions arrivés, leur ôtant le souci de cette décision.

— Écoutez par vous-mêmes, proposèrent-ils, et nous pressâmes l'oreille contre la porte, le caporal et moi.

Au terme d'un bref intervalle, l'officier, totalement mystifié, m'avoua :

— Je n'ai jamais rien entendu de semblable.

Moi si, mais c'était il y a bien longtemps. Au cœur du harem d'un palais de Bagdad, j'avais une fois espionné à travers un judas la façon dont une jeune pensionnaire s'y était prise pour « séduire » un horrible singe *simiazze* tout couvert de poils. Les sons qui nous parvenaient à présent rappelaient ceux que j'avais

entendus alors... La jeune fille murmurait force paroles tendres et autres encouragements, le singe interloqué baragouinait en poussant grognements et gémissements d'extase, le tout sur un fond de cris de douleur dus aux petites morsures et griffures que, dans sa façon maladroite de la satisfaire, lui infligeait l'animal...

Je n'en pipai évidemment pas mot au caporal, auquel je me contentai de donner l'ordre suivant :

— Pourriez vous faire dégager par vos hommes tous ces domestiques, afin qu'ils réintègrent leurs quartiers ? Nous devons arrêter le *wali* Ahmad, mais il est inutile de l'humilier devant ses subordonnés. Débarrassez-nous également de ses gardes. Les nôtres suffisent amplement.

— Alors, nous entrons ? interrogea-t-il dès que ceci fut fait. Même s'il est... indisposé ?

— Nous entrons, oui. Quoi que nous trouvions de l'autre côté, le khakhan a exigé de voir cet homme, et il le veut maintenant. Enfoncez cette porte.

Si j'avais demandé que l'on éloigne ainsi les spectateurs indiscrets, ce n'était pas tant par égard pour la pudeur d'Ahmad, mais du fait de scrupules beaucoup plus personnels. Je craignais en effet d'avoir à y constater la présence de mon oncle. Aussi l'on imaginera aisément mon soulagement lorsque je fus sûr qu'il était absent ; quant à l'Arabe, vu l'état dans lequel il se trouvait, il était à mille lieues de pouvoir ressentir la moindre humiliation.

Il gisait nu sur le lit, son corps sombre, efflanqué et luisant de sueur se tortillait dans un véritable bourbier de ses propres déjections. Les draps du jour, d'une soie vert pâle, étaient constellés de jets et de croûtes blanches, mais aussi rosées pour certaines, car il semblait qu'après de nombreuses éjaculations les dernières s'étaient veinées d'un peu de sang. Ahmad émettait des sons inarticulés, mais d'une voix assourdie par un de ces champignons *su yang* habituellement utilisés comme godemiché qui lui remplissait la bouche ; celui-ci était si

boursouflé d'humidité qu'il lui écartelait lèvres et joues. Un autre phallus artificiel, du jade le plus fin, lui émergeait du fondement. Devant, son organe viril était pour l'instant invisible, enfoncé dans ce qui ressemblait au bonnet de fourrure que coiffent les guerriers mongols à la période hivernale, et qu'il était occupé à remuer frénétiquement des deux mains d'avant en arrière, pour se donner du plaisir. Ses yeux d'agate étaient grands ouverts, mais leur dureté de pierre apparaissait comme brouillée d'une sorte d'écume et... quoi qu'il fût alors en train de contempler, ce n'était à l'évidence pas nous.

Je commandai par gestes aux gardes. Deux d'entre eux se penchèrent sur l'Arabe et commencèrent à lui ôter les différents objets qui encombraient l'avant et l'arrière de son individu. Lorsqu'on arracha le *su yang* à sa goulue succion, il continua d'émettre une série de cris plaintifs ahurissants qui n'avaient aucun sens. Au moment où le phallus de jade lui fut extrait, il poussa un gémissement lascif, et son corps se convulsa l'espace d'un instant. L'enlèvement de l'objet fourré ne l'empêcha pas de poursuivre un vague simulacre de masturbation, bien qu'il ne subsistât entre ses cuisses pas grand-chose à stimuler, si ce n'est un tout petit organe caoutchouteux, abominablement souillé de sang. Le caporal des gardes tourna et retourna en tous sens le bonnet fourré, l'examinant avec curiosité, et j'observai qu'il n'était poilu que sur une partie de sa surface ; dès que je vis une substance blanche striée de sang en suinter, je détournai les yeux, dégoûté.

— Par Tengri ! grogna à part lui le caporal. Des lèvres ? Il laissa tomber l'objet et dit avec répugnance :

— Savez-vous ce qu'est cette *chose ?*

— Non, répondis-je. Et je ne tiens pas à le savoir ! Remettez ce monstre sur pieds. Jetez-lui un seau ou deux pour le nettoyer, puis essuyez-le et rhabillez-le.

Tandis que l'on procédait à ces opérations, Ahmad sembla se ranimer un peu. Après un long moment de mollesse intégrale durant lequel les gardes durent le soutenir, il reprit de la

vigueur et, bien que continuant de chanceler dangereusement, il finit tant bien que mal par se tenir debout. Au terme de quelques copieuses rincées d'eau, il parvint à transformer quelques-uns de ses geignements en paroles plus ou moins compréhensibles, quoique leur débit fut encore haché :

— Nous étions deux enfants ingénus..., balbutia-t-il, comme s'il répétait quelque poésie qu'il était le seul à entendre. Nous allions bien ensemble...

— Oh, la ferme ! grommela le soldat grisonnant qui épongeait ses restes de sueur et d'écume.

— Et puis j'ai grandi, tandis qu'elle restait petite... et ses orifices aussi... et elle s'est mise à pleurer...

— Mais vas-tu te taire ? râla à son tour l'autre vétéran bardé de cuir qui s'évertuait à lui faire enfiler un aba.

— Et puis elle est devenue un cerf... moi une biche... et là c'est moi qui me suis mis à pleurer...

Le caporal, outré, cracha :

— On t'a dit de la boucler ! J'intervins, d'une voix indulgente :

— Laissez-le se purger la tête, il va en avoir besoin.

— Après, on était des papillons... on s'étreignait dans la corolle parfumée d'une fleur...

Ses yeux roulants se posèrent un instant sur moi, et il articula tout à fait distinctement : « Folo ! » Mais les yeux de pierre étaient toujours brouillés, comme ses facultés mentales sans doute, car il ajouta ce murmure :

— Faire de ce nom la risée...

— Essayez toujours, fis-je, impavide. Pour l'instant, on m'a mandaté pour vous ordonner ceci : « Suis ces gardes, homme mort, car Kubilaï, le khan de tous les khans, aimerait entendre tes dernières paroles. »

Sur quoi j'ajoutai dans un dernier élan :

— Emmenez-le.

J'avais volontairement laissé Ahmad continuer de divaguer à voix haute afin d'empêcher que les gardes n'entendent un autre bruit que j'avais repéré dans la pièce... Un son atténué, mais persistant et musical. Tandis que les gardes s'éloignaient, emmenant leur prisonnier, je demeurai en arrière afin d'en localiser la provenance. Il ne venait pas de la chambre elle-même, ni visiblement des deux pièces adjacentes. Il semblait sortir de derrière l'un des murs. Tendant l'oreille avec attention, je repérai un *qali* particulièrement tapageur de l'autre côté du lit et, d'un geste, le poussai de côté. Le mur situé derrière semblait solide, mais je n'eus qu'à y exercer une légère pression de l'épaule pour qu'un pan de la boiserie pivote sur lui-même, révélant un sombre passage de pierre, et je pus dès lors reconnaître ce que j'entendais. Bien qu'il résonnât fort étrangement dans ce corridor dérobé du palais mongol de Khanbalik, ce n'était autre qu'un vieux chant vénitien. Et ce qui était particulièrement curieux en pareille circonstance, c'est qu'il s'agissait d'un hymne à la gloire de la Vertu... une qualité qui manquait singulièrement au *wali* Ahmad, à son entourage et à tout ce qui avait de près ou de loin trait à lui. Matteo Polo chevrotait, de sa voix de basse :

La virtù te dà grazia anca se molto

Vechio ti fussi et te dà nobil forme[20]*...*

Je revins dans la chambre me munir d'une lampe pour éclairer mon chemin et retournai dans l'obscurité non sans avoir fermé la porte secrète derrière moi. Sans doute le *qali* retomberait-il tout seul pour la dissimuler, du moins l'espérais-je. Je trouvai Matteo non loin de là, assis sur la pierre froide et humide du sol. Il était de nouveau grimé dans son hideux déguisement de « femme » vert pâle et semblait, si possible, encore plus hagard et dérangé que le *wali*. Du moins n'était-il

[20] « La vertu te donne la grâce même si tu es très vieux et te donne une noble apparence. »

pas souillé de liquides corporels, ni ensanglanté. Il apparaissait assez clairement que, quel que fut le rôle qu'il avait joué dans l'orgie déclenchée par le philtre d'amour, il n'avait guère été actif. Il ne sembla pas me reconnaître, mais ne m'opposa aucune résistance quand je le pris par le bras et commençai à avancer avec lui le long du passage. Il poursuivit tranquillement :

La virtù te fa belo anca déforme,

La virtù te fa vivo anca sepolto[21]*...*

Bien que je n'eusse jamais emprunté ce corridor secret, je connaissais suffisamment le palais pour me faire une idée de l'endroit où il débouchait. Matteo ne cessa tout du long de glorifier, en chantant à voix basse, les mérites de la Vertu. Nous dépassâmes de nombreuses autres portes closes dans le mur, mais je tenais à nous éloigner suffisamment avant de prendre le risque d'en ouvrir une afin de jeter un coup d'oeil dehors.

Celle-ci donnait sur un jardinet proche de l'aile du palais dans laquelle nous logions. Je tentai de faire taire Matteo tandis que je l'attirais au jour, mais sans succès. Il semblait enfermé dans un autre monde et n'aurait sans doute rien remarqué si je l'avais traîné dans l'eau du bassin planté de lotus. Par bonheur, il n'y avait personne alentour, et je pense que nous regagnâmes sa chambre sans avoir été vus de quiconque. Arrivés là, en revanche, je n'eus d'autre possibilité, ignorant la voie d'accès à *sa* porte dérobée personnelle, d'entrer par l'issue habituelle. Nous fumes accueillis par la servante rencontrée la veille, et c'est avec une certaine joie, teintée d'une légère surprise, que je notai qu'elle ne paraissait nullement choquée de l'accoutrement pour le moins grotesque de son maître. Elle semblait lasse et attristée, comme profondément apitoyée, lorsqu'il se pencha vers elle pour lui fredonner langoureusement :

La virtù è un cavedàl che sempre è rico,

[21] « La vertu te rend beau même si tu es difforme, la vertu te fait vivre au-delà de la sépulture. »

Che no patisse mai rùzene o tarlo[22]*...*

— Votre maître est tombé un peu malade, signifîai-je en substance à la jeune femme, incapable pour l'instant de trouver meilleure explication à son état.

Je n'étais du reste guère éloigné de la vérité.

— Je vais prendre soin de lui, répliqua-t-elle d'un ton de calme compassion. Ne vous en faites pas.

... Che sempre cresse e no se pol robarlo,

E mai no rende el possesòr mendico[23].

C'est avec soulagement que je l'abandonnai entre ses mains. Et autant le dire tout de suite, c'est entouré de sa tendre sollicitude que Matteo demeura ensuite fort longtemps, car jamais il ne retrouva la raison.

Cela avait ma foi été une dure journée, la veille ayant été peut-être pire encore, et j'avais passé entre les deux une nuit blanche. Je me traînai donc péniblement jusqu'à ma chambre afin de prendre enfin du repos, de profiter à mon tour de la prévenance de mes servantes et de la jolie Hui-sheng, tout en tenant compagnie à Ali Baba que je regardais s'étourdir dans les vapeurs d'alcool et oublier un peu son chagrin.

Je ne revis jamais Ahmad. Il fut successivement et dans la même journée accusé, jugé, reconnu coupable et condamné, et je ne m'étendrai guère plus sur son cas. Je n'en ai pas la moindre envie, d'autant que cette victoire, qui étanchait ma soif de vengeance, se solda en dépit de tout par une nouvelle perte pour moi.

Depuis lors, et c'était il y a bien longtemps, jamais je n'ai éprouvé le plus léger remords d'avoir causé la perte d'Ahmad

---

[22] « La vertu est un capital inépuisable, que ni la rouille ni les vers ne rongent... »

[23] « ... Qui ne cesse de grandir, que l'on ne peut voler et qui ne fait jamais de son possesseur un mendiant. »

az-Fenaket en utilisant une fausse lettre, ni de l'avoir impliqué dans un forfait qu'il n'avait pas commis. Il s'était rendu coupable d'assez de crimes authentiques, et ses vices étaient avérés. À bien y réfléchir, le faux document que nous avions utilisé aurait fort bien pu faire long feu, sans la nature perverse de l'Arabe qui l'avait conduit à avaler ce philtre d'amour avec Matteo. Il avait émergé très affaibli de sa profonde hallucination, qui avait brouillé sa perspicacité, émoussé sa finesse d'esprit et noué sa langue de serpent. N'ayant pas été aussi gravement atteint par l'expérience que mon oncle – l'Arabe m'avait au moins reconnu brièvement, tandis que Matteo ne le fit plus jamais –, il n'est pas impossible d'imaginer qu'Ahmad aurait un jour recouvré ses sens, mais on ne lui en laissa pas le temps.

Lorsqu'il fut traduit, le jour même, devant le khan ulcéré, et confronté avec la « mince » preuve de sa « trahison », il aurait fort bien pu s'en sortir à son avantage. Tout ce qu'il aurait eu à faire, c'était d'invoquer le bénéfice du doute et de requérir un ajournement du Cheng jusqu'à ce qu'une ambassade soit envoyée auprès de l'ilkhan Kaidu, troisième membre du prétendu triumvirat de conspirateurs. Kubilaï et ses ministres eussent difficilement pu lui refuser d'attendre la réponse de Kaidu. Mais, s'il faut en croire ceux qui assistèrent à son procès, Ahmad n'exigea rien de tel. Il n'avait pas eu le temps de préparer sa défense, déclarèrent-ils, unanimes, sans se rendre compte qu'il était en fait *incapable* de le faire. Selon eux, il ne fit que bégayer tel un benêt, délirant et se convulsant comme un félon écrasé du poids de sa culpabilité, affolé d'avoir été confondu et terrorisé du châtiment à venir. C'est pourquoi tous les magistrats du Cheng réunis se prononcèrent sans faiblir contre lui, et Kubilaï, toujours outragé, ne songea pas à les déjuger. Convaincu de haute trahison, Ahmad fut condamné à la Mort des Mille.

Toute cette affaire avait éclaté aussi soudainement qu'un orage d'été mais, de mémoire de vieux courtisan, elle constituait certainement le scandale le plus grave et le plus spectaculaire qui se soit jamais produit dans tout le khanat. Les gens, avides

du moindre bruit, du plus petit détail, de la plus vague rumeur, ne parlaient plus que de cela, et tout colporteur d'un détail était sûr de rassembler une foule enthousiaste. Celui qui bénéficia de la plus grande célébrité fut sans conteste le Caresseur, qui s'était vu délivrer là le plus illustre sujet de toute sa carrière, et maître Ping savoura pleinement ce pic de notoriété. Contrairement au sombre sens du secret qu'il cultivait à l'ordinaire, il répandit largement la nouvelle qu'il avait amassé pour cent jours de provisions dans son atelier de torture et qu'il accorderait durant ce délai des vacances à tous ses employés (y compris les Épongeurs de Fluides et les Rassembleurs de Morceaux). Ceci afin de pouvoir accorder à son distingué sujet des attentions toutes particulières, soigneusement *privées*.

Je demandai audience à Kubilaï. Il s'était alors calmé, semble-t-il résigné à la défection et à la perte de son Premier ministre, et ne me regardait plus à la façon dont les rois d'antan dévisageaient les porteurs de mauvaises nouvelles. Sans m'embarrasser de détails inutiles, je lui expliquai qu'Ahmad était directement responsable de l'inexcusable meurtre de Mar-Janah, l'épouse sans tache d'Ali Baba. Je demandai et obtins pour lui la permission d'assister à l'exécution de celui qui avait fait condamner sa femme. Le Caresseur Ping en fut bien sûr atterré, mais il ne pouvait refuser et n'osa pas se plaindre trop ouvertement, de peur qu'on n'aille inspecter d'un œil un peu plus attentif la part qu'il avait pu prendre dans le meurtre de Mar-Janah.

Aussi, au jour fixé, je me rendis en compagnie d'Ali Baba dans les fameux souterrains et lui recommandai de rester inflexible lorsqu'il assisterait au déchiquètement petit bout par petit bout du corps de notre ennemi commun. Ali, qui n'avait jamais été très courageux face au sang versé, semblait assez pâle mais il me parut déterminé, même pendant qu'il me prodiguait des *salââm* et adieux aussi solennels que s'il eût été condamné lui-même à la Mort des Mille. Après quoi, maître Ping, qui grommelait toujours contre cette intrusion, et lui s'en allèrent par la porte bardée de fer vers l'endroit où Ahmad se trouvait déjà attaché dans l'attente de son châtiment et la refermèrent

derrière eux. Je rentrai avec un regret chevillé au cœur : que l'Arabe, selon ce que j'en avais appris, était encore engourdi sous l'influence du philtre. Car s'il était vrai, comme me l'avait répété Ahmad, que l'enfer était ce qui fait le plus mal, alors je regrettais qu'il ne puisse ressentir sa douleur aussi finement que je l'aurais souhaité.

Le Caresseur ayant nettement indiqué que sa Caresse occuperait la totalité des cent jours de congé octroyés, chacun s'attendait naturellement à ce que ce délai soit tenu. Aussi ses employés et assistants patientèrent-ils jusqu'à la fin de cette échéance avant de réintégrer l'antichambre qui leur servait de bureau, où ils attendirent la sortie triomphante de leur maître. Lorsque quelques jours de plus se furent écoulés, ils commencèrent à donner des signes d'impatience, mais n'osèrent faire irruption dans le saint des saints. Ce n'est qu'au moment où j'envoyai l'une de mes servantes sur place s'enquérir d'Ali Baba que le chef des clercs s'enhardit à entrebâiller la porte blindée. La puanteur de charnier qui lui frappa les narines le fit reculer d'horreur. Personne ne sortit de la pièce, et il fut impossible à quiconque d'y jeter le moindre coup d'œil sous peine de défaillir. On dut faire appel à l'Ingénieur du Palais pour qu'il dirige ses flux d'air artificiel à travers les tunnels du sous-sol. Dès que ceux-ci furent suffisamment assainis pour que l'odeur soit supportable, le clerc en chef du Caresseur s'aventura à l'intérieur et ressortit assommé de ce qu'il y avait trouvé.

Il y avait là trois cadavres, ou tout du moins les restes de trois corps humains. Celui de l'ex-*wali* Ahmad n'était plus qu'un lambeau de chair, ayant à l'évidence enduré au moins une Mort des Neuf Cent Quatre-vingt-dix-neuf. Pour autant qu'on puisse savoir, Ali Baba avait assisté à l'intégralité de l'opération, puis il avait maîtrisé et attaché le Caresseur, et tenté de reproduire sur sa sacro-sainte personne, jusque-là inviolée, la totalité du processus de la Caresse. Selon le chef des employés, toutefois, il n'avait pu aller au-delà d'une Mort des Cent ou Deux Cents. On supposa qu'Ali, indisposé par les miasmes de la décomposition du corps d'Ahmad et par l'horreur du carnage et des excréments, n'avait pas pu pousser l'expérience à son terme et

avait renoncé. Il avait donc laissé le corps en partie démembré de maître Ping mourir à petit feu et avait saisi le plus grand de ses couteaux pour se le plonger dans le cœur, se donnant ainsi la mort.

Voilà comment Ali Baba, Narine, Sindbad, Aladin, dont je m'étais moqué comme d'un couard et d'un vantard durant tout le temps que je l'avais connu, avait accompli sur le tard, poussé par la seule motivation de sa vie qui lui ait paru digne d'intérêt – son amour pour Mar-Janah –, un acte de courage pur. Il s'était vengé de deux assassins l'un après l'autre : le commanditaire et l'auteur du crime, avant de prendre sa propre vie, afin qu'aucun tiers, pas même moi, ne pût en être blâmé.

Les habitants du palais, la cité de Khanbalik et sans doute Kithai tout entier, si ce n'est la totalité de l'Empire mongol, discutaient encore avec agitation de la brusque chute d'Ahmad. Ce nouveau scandale souterrain donna bien sûr un regain aux commentaires... et poussa Kubilaï à me considérer avec une sombre exaspération. Cependant, les toutes dernières informations contenaient une révélation si macabre et presque si risible que même le khakhan en oublia tout ressentiment. Ce qui arriva fut que, lorsque les assistants du Caresseur ramassèrent les parties de son corps pour lui rendre la dignité nécessaire en vue de son inhumation, ils découvrirent qu'il avait eu toute sa vie des *pieds de lotus,* bandés dès l'enfance et donc aussi tordus que délicats ; comme une jeune fille noble ! L'humeur hostile de ceux qui jusqu'alors ne songeaient qu'à se demander : « Qui va payer pour cet outrage, à présent ? » se dispersa en conjectures amusées, et les gens se mirent à gloser sur un mode nettement plus badin : « Quelle horrible mère a-t-il bien pu avoir, ce pauvre maître Ping ? »

Mon humeur à moi, je dois l'avouer, était moins frivole. Ma vengeance était certes consommée, mais elle m'avait valu la perte d'un vieux compagnon, et je sentis une grande mélancolie m'envahir. Poids sur la conscience qui fut loin d'être allégé par mes visites quasi quotidiennes dans les appartements de Matteo, afin de me rendre compte de ce qui subsistait de lui. Sa

dévouée servante veillait à ce qu'il restât propre et bien vêtu (avec des vêtements d'homme, s'entend), peignant avec soin la barbe grise qu'il recommençait à porter désormais. Bien nourri, en bonne santé, il aurait fort bien pu passer pour le cordial et fanfaron oncle Matteo de naguère, n'eût été ce regard vide et cette litanie de la vertu qu'il ne cessait de reprendre, d'une voix qui rappelait le meuglement de la vache :

La virtù è un cavedàl che sempre è rico,
Che no pâtisse mai rùzene o tarlo...

Je le contemplais d'un air morose et me sentais vraiment déprimé désormais, lorsqu'un visiteur inattendu arriva, enfin de retour de sa dernière expédition marchande à travers le pays. Jamais, même lors de sa toute première apparition à Venise, je ne m'étais senti plus heureux de revoir mon vieux paternel, le discret, doux et affable Nicolò Polo.

Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre et nous donnâmes l'accolade vénitienne, puis restâmes côte à côte tandis qu'il regardait tristement ce qu'était devenu son frère. Il avait, çà et là, sur les routes, entendu parler dans leurs grandes lignes de tous les événements qui s'étaient produits durant son voyage : la fin de la guerre du Yunnan, la reddition des Song, la mort d'Ahmad et celle de maître Ping, le suicide de son ancien esclave Narine, la malheureuse indisposition du *Ferenghi* Polo, son frère. Je lui contai quant à moi les faits que j'étais seul à connaître. Je ne tus que les détails les plus vils, et, quand j'en eus fini, son regard se posa sur Matteo, et il secoua la tête dans un mélange de regret, de reproche et d'affection mêlés, tout en murmurant : « *Tato, tato...* », manière tendre de lui dire : « Mon frère, mon petit frère... »

— *... Belo anca déforme,* mugit Matteo en guise de réponse, enchaînant aussitôt : « *Vivo anca sepolto... »*

Nicolò Polo secoua une nouvelle fois la tête, lugubre et atterré. Mais juste après, il se tourna vers moi et fit claquer sa main rassurante sur mes épaules affaissées tout en carrant les

siennes avec fatalisme ; alors, pour la première fois peut-être, je fus heureux d'entendre sortir de sa bouche l'un des dictons d'encouragement dont il avait le secret :

— Ah, Marco, *sto mondo xefato tondo.*

Ce qui signifie que, quoi qu'il arrive, bonheurs ou malheurs, motifs de réjouissance ou de lamentation, « cette Terre, elle, sera toujours ronde ».

MANZI

26

La tempête du scandale finit par s'apaiser. La cour de Khanbalik, tel un bateau ayant dangereusement pris de la bande, retrouva progressivement son équilibre et se cala sur sa quille. Pour autant que je l'aie su, jamais Kubilaï ne chercha à interroger son cousin Kaidu sur le rôle qu'il avait tenu dans l'outrageante affaire. Kaidu demeurait en poste assez loin vers l'ouest, tout danger d'intervention de sa part était éloigné, et le khakhan se contenta de le laisser en place, préférant concentrer son énergie à balayer devant sa porte. Il commença judicieusement par répartir entre trois personnes la charge qui avait jusqu'alors incombé au seul Ahmad. Aux responsabilités de *wang* de la capitale dédiées à son fils Chingkim, il ajouta celles de vice-régent lorsqu'il aurait à s'absenter. Mon vieux compagnon de bataille Bayan fut promu à la fonction de Premier ministre, mais celui-ci ayant exprimé le vœu de rester sur le terrain en tant *qu'orlok* actif, cette charge échut également à Chingkim. Quant au poste de ministre des Finances, Kubilaï ayant une haute opinion de l'habileté des musulmans en la matière et du fait que ce ministère gérait aussi *l'ortaq* musulman des marchands, il eût sans doute aimé remplacer l'Arabe par un autre, ou, à défaut, par un Persan, un Turc ou un Byzantin. Mais l'estimation et la vente du patrimoine personnel de feu Ahmad mirent au jour des révélations qui achevèrent de dégrader à jamais l'opinion de Kubilaï au sujet des dignes serviteurs d'Allah. Il était d'usage à Kithai, tout comme à Venise et ailleurs, que l'on confisquât au profit de l'État les biens des traîtres. Or, les possessions d'Ahmad témoignaient d'une accumulation largement exagérée qui provenait de détournements frauduleux accomplis dans l'exercice de sa tâche au service du khan. Ces extorsions confinaient vraiment à l'escroquerie. Quelques-uns de ses objets

personnels, cependant, comme sa collection de tableaux intimes, ne furent jamais révélés au public.

L'irréfutable évidence de la longue et grave duplicité d'Ahmad eut le don de mettre Kubilaï dans une telle rage qu'il choisit finalement de nommer au poste de ministre des Finances l'une de mes plus anciennes connaissances, le vénérable Mathématicien de la Cour Lin-ngan. Kubilaï alla même plus loin dans la voie de sa nouvelle détestation des musulmans ; il édicta des lois restreignant de manière drastique leur liberté individuelle sur le territoire de Kithai, limita le champ de leurs activités mercantiles et leur interdit définitivement la pratique de l'usure, dont ils avaient jusque-là bénéficié, diminuant les profits exorbitants qu'ils engrangeaient. Il contraignit tous les musulmans à renier publiquement la partie de leur saint Coran qui les autorisait à duper, à escroquer, voire à tuer tous ceux qui ne croyaient pas en l'islam. Il alla jusqu'à instaurer une loi les obligeant à *manger du porc*, s'il leur était servi par un hôte ou un tenancier d'auberge. Je pense que cette loi ne fut jamais vraiment appliquée et qu'on ne chercha pas non plus à la faire respecter avec rigueur. Je sais aussi que ces décisions contribuèrent à envenimer considérablement les relations entre le khanat et la plupart des riches et puissants musulmans qui résidaient à Khanbalik. Je l'avais appris en surprenant plus d'une fois sur leurs lèvres de sourdes imprécations, dirigées non pas à l'encontre de Kubilaï, mais de ces « infidèles de Polo » qu'ils accusaient d'avoir incité le khakhan à les persécuter.

Depuis mon retour du Yunnan à Khanbalik, je ne trouvais plus guère d'attrait à la capitale, devenue pour moi aussi inhospitalière que déplaisante. Le khakhan, fort occupé à nommer les nouveaux *wang*, préfets et magistrats de la province récemment acquise de Manzi, n'avait pas de nouvelle tâche à me confier, et, de son côté, la Compagnie Polo n'avait pas besoin de mes services. La nomination de Lin-ngan au poste de ministre des Finances n'avait nullement modifié les affaires de mon père. Au contraire, la suppression d'un certain nombre des activités commerciales des musulmans avait entraîné une

augmentation proportionnelle des siennes, mais il était parfaitement à même de s'en charger seul. Il était également en train de reprendre en main les rênes que Matteo avait tenues jusqu'alors et formait de nouveaux contremaîtres pour fabriquer les *kashi* dont s'étaient si bien occupés Mar-Janah et Ali. Je me trouvais donc assez désœuvré, et il m'apparut salutaire de quitter pour un temps la cité de Khanbalik, ne serait-ce que pour laisser s'éteindre certains troubles et griefs qui couvaient encore, telles des cendres incandescentes. J'allai à la rencontre du khakhan pour lui demander s'il aurait une mission quelconque à me confier à l'extérieur. Ayant un temps réfléchi à la question, il me répondit avec un fond de malice :

— Oui, j'en ai une, et je te remercie de t'être porté volontaire. Désormais, l'empire Song est devenu la province de Manzi qui fait partie intégrante de notre khanat. Cependant, elle ne lui paie pas encore de tribut. S'il avait été là, l'ancien ministre des Finances n'aurait pas tardé à mettre sur la région le grappin de son *ortaq*. Mais étant donné qu'il ne l'a pas fait et que tu y es pour quelque chose, je pense qu'il n'est que justice que tu t'en charges à sa place. Tu vas donc te rendre à Hangzhou, capitale de la province de Manzi, et tu inaugureras là-bas quelque nouveau système de perception de taxes qui puisse alimenter comme il convient notre trésor impérial, sans trop fâcher toutefois les populations locales.

Je n'en demandais pas tant, cela va sans dire, et je me serais volontiers passé d'une telle charge.

— Sire, c'est que je ne connais rien à la taxation...

— Eh bien, dans ce cas, tu l'appelleras autrement. L'ancien ministre des Finances l'avait baptisée, je crois, du nom de « tarification des transactions commerciales ». Tu pourras la nommer « impôt », ou « levée », ou encore « involontaire contribution de bienveillance », si tu veux. Je ne vais pas te demander, rassure-toi, de vider ces sujets nouvellement annexés jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Mais j'attends de chaque ménage, dans toutes les régions de la province de Manzi, qu'il me verse un tribut d'un montant respectable.

— Combien de contribuables cela représente-t-il au total, Sire ? m'enquis-je, fort marri de m'être adressé à lui. Et quel montant estimeriez-vous... respectable ?

Il répliqua, pince-sans-rire :

— Je te suggère d'aller les compter quand tu y seras. Quant au montant, sois tranquille ; s'il ne me convient pas, je ne serai pas long à te le faire savoir. À présent, ne reste pas à me regarder avec ces yeux de merlan frit. Tu voulais une mission ? Tu en as une. Dès que tu seras prêt, tous les documents nécessaires seront mis à ta disposition.

Je partis pour Manzi avec autant d'enthousiasme que j'en avais eu en allant au Yunnan. Je ne pouvais savoir que j'allais y vivre les années les plus heureuses et les plus gratifiantes de ma vie. Là-bas, comme je l'avais fait au Yunnan, non seulement je réussirais ma besogne et récolterais une fois de plus les applaudissements du khan Kubilaï, mais j'y amasserais une fortune tout à fait légitime, acquise en mon nom propre, par mes soins personnels, et non sous l'égide de la Compagnie Polo, et l'on me confierait d'autres missions dont je parviendrais à m'acquitter de la même façon. Mais là où j'écris « je », il faudrait lire « Hui-sheng et moi », car la silencieuse Écho était désormais devenue à la fois ma compagne de voyage, ma sage conseillère et ma loyale camarade. Sans elle à mes côtés, jamais je n'aurais pu accomplir ce que je fis durant ces années.

Selon ce qu'affirme la sainte Bible, le Seigneur décida un jour : « Il n'est pas bon pour l'homme de demeurer seul ; offrons-lui une aide semblable à lui. » Cependant – et je n'ai jamais cessé d'en remercier Dieu –, Adam et Eve ne furent pour autant jamais véritablement semblables, et Hui-sheng et moi étions physiquement bien différents. Outre l'aide qu'elle devait m'apporter, j'estime même qu'elle m'était à maints égards nettement supérieure : de par le calme de son tempérament, la tendresse qu'elle avait dans le cœur et par-dessus tout sa sagesse, qualité plus profonde encore que l'intelligence.

Même si elle était restée mon esclave, dédiée à mon service exclusif, ou si elle était devenue ma concubine, ne s'occupant que de me satisfaire, Hui-sheng eût déjà été un gain considérable dans ma vie, venu l'enjoliver et en faire un délice. Elle était jolie à regarder, savoureuse à aimer, et sa bonne humeur pétillante emplissait l'air de joie. Aussi incroyable que cela puisse paraître, même sa *conversation* était un enchantement. Comme me l'avait un jour fait remarquer le prince Chingkim, l'on n'apprend jamais mieux une langue que sur l'oreiller, et cela valait tout autant pour le langage des signes et des gestes. Nul doute que notre complicité amoureuse nous a permis d'évoluer plus vite dans l'apprentissage de notre langage, en accélérant d'autant l'aisance. Dès que nous fûmes devenus adeptes de ce mode de communication, je découvris la richesse des propos de Hui-sheng, mais aussi son bon sens, sa fine appréciation des nuances et son côté éminemment spirituel et enjoué. Tout bien considéré, Hui-sheng était trop brillante et trop douée pour se voir reléguée aux conditions subalternes que l'on réserve en général aux femmes, et dont beaucoup se satisfont, comme s'y sentant plus utiles.

Le fait de ne point percevoir les sons avait affiné ses autres sens au plus haut degré. Elle parvenait à voir, à sentir, ou *à sa façon* à percevoir des choses que jamais je n'aurais même remarquées et me les faisait découvrir, élargissant comme jamais auparavant le champ de ma perception du monde. Pour n'en donner qu'un exemple, il lui arrivait, au cours de nos promenades, de me fausser soudain compagnie pour foncer sur ce qui ne m'apparaissait, au loin, que comme un massif de mauvaises herbes. Elle s'agenouillait et y prélevait avec précaution une plante apparemment semblable aux autres. Mais dès qu'elle me l'avait apportée, je découvrais qu'il s'agissait du bulbe d'une fleur pas encore éclose ; l'ayant replanté, elle en prendrait soin jusqu'à ce que la fleur s'épanouisse, nous dévoilant son entière splendeur.

Une fois, alors que nous en étions encore au stade de l'élaboration de notre langage, nous passions paisiblement notre après-midi dans l'un de ces pavillons de jardin où

l'Ingénieur de la Cour avait si miraculeusement amené l'eau à chanter dans des flûtes de terre cuite logées sous les toits. Sous le coup d'une inspiration maladroite, je me mis en tête de faire comprendre à Hui-sheng le fonctionnement de ces petits instruments (bien que persuadé qu'elle n'avait pas la moindre idée de ce que la musique *pouvait* être), et je soulignai d'un mouvement des mains la mélodie de ce murmure gazouillant. Lorsqu'elle hocha la tête d'un air radieux, je soupçonnai qu'elle faisait semblant d'avoir compris juste pour me faire plaisir. Mais alors, elle saisit l'une de mes mains et l'appuya contre l'un des piliers sculptés de la charpente. La tenant ainsi pressée, elle me fit signe d'être très, *très* attentif. Perplexe en même temps qu'amusé, je me concentrai et, au bout d'un moment, je m'aperçus non sans émerveillement que je parvenais à sentir l'infime, la très diffuse *vibration* du ruissellement de l'eau, laquelle, coulant de la flûte située au-dessus de nous dans le bois des piliers, le faisait doucement frémir sous mes doigts. Ma silencieuse Écho m'avait ainsi aidé à percevoir, pour de bon, un écho dans le silence. Elle était donc parfaitement en mesure de jouir du rythme de cette musique inaudible et peut-être même de *l'entendre* mieux que moi, tant ses mains et sa peau étaient délicates.

Ces capacités extraordinaires allaient être pour moi d'une valeur inestimable au cours de mes pérégrinations et de mon travail, aussi bien que dans mes relations avec autrui. Ce fut tout particulièrement le cas à Manzi, où ma qualité d'émissaire de la puissance conquérante me fit évidemment considérer avec hostilité par les vindicatifs seigneurs déchus, les marchands avides et les larbins récalcitrants auxquels j'eus rapidement affaire. Car la finesse de perception de Hui-sheng ne se limitait pas au repérage d'une fleur invisible parmi d'autres ; elle était capable de percer à jour les intentions, les pensées et les sentiments cachés de n'importe qui. Elle pouvait ensuite me les communiquer en privé, ou même me les faire connaître durant ma conversation avec la personne en question, ce qui me procura en de multiples occasions un véritable avantage. Le plus souvent, sa présence à mes côtés constituait déjà un atout. Les

hommes de Manzi, nobles ou d'extraction commune, ne concevaient pas qu'une femme assistât à une conférence entre hommes. Si Hui-sheng avait été volubile, comme la plupart des autres, ils m'auraient dédaigné et battu froid, comme on le ferait d'un barbare grossier ou d'un chapon que sa femme mène par le bout du nez. Mais il émanait d'elle un tel charme que toute assemblée ne pouvait éprouver à son égard que de l'émerveillement. Les hommes faisaient montre envers elle d'une courtoisie excessive, s'ingéniant à employer un langage chevaleresque et se comportant comme s'ils quêtaient son admiration. Souvent, c'est un fait, ils acceptèrent mes exigences, accédèrent à mes instructions ou me firent les meilleures conditions lors d'un marché uniquement pour recueillir de Hui-sheng un regard d'approbation.

Elle était ma compagne de voyage et avait adopté à cette fin un costume qui lui permettait de monter à cheval comme les hommes, et non en amazone. Elle chevauchait donc à mes côtés. C'était une partenaire aux multiples ressources, ma loyale confidente en toutes circonstances, et bien qu'elle n'en portât pas le titre, elle était en tout point ma femme. J'étais prêt, pour ma part, à « briser l'assiette » avec elle. C'est l'expression des Mongols pour désigner le mariage, car cette cérémonie, conduite par un prêtre chaman, culmine par la tradition consistant à faire exploser une fine pièce de porcelaine. Mais Hui-sheng, par un trait qui contribuait également à la distinguer des femmes ordinaires, n'attachait pas la moindre importance à tout ce qui s'apparentait à la tradition, la formalité, la superstition ou le rituel. Nous nous satisfaisions, elle et moi, des vœux que nous avions bien voulu échanger en privé. Cela nous suffisait, et elle n'était que trop heureuse d'échapper ainsi aux fanfares qui saluaient une exhibition trompeuse.

Lorsque nous abordâmes une fois le sujet ensemble, Kubilaï m'enjoignit du reste de ne jamais franchir le pas.

— Tant que tu n'auras pas pris une première épouse, tout homme avec lequel tu t'entretiendras, que ce soit pour une affaire commerciale ou la négociation d'un traité, se montrera

conciliant, se comportant à ton égard avec la plus grande souplesse. Il cherchera à entrer dans tes bonnes grâces et ne fera pas obstacle à ta bonne fortune, caressant le secret espoir de faire de sa nièce ou de sa fille ta compagne et la mère de tes héritiers.

Si je n'avais écouté que mon instinct, cet avis m'aurait poussé à hâter au contraire la cérémonie de l'assiette, tant je répugnais à associer ma vie privée à tout ce qui ressemblait de près ou de loin à une « bonne affaire ». Mais Hui-sheng elle-même, avec une certaine vigueur, insista pour me faire remarquer que, si elle devenait ma femme, elle serait astreinte *elle aussi* à l'observation des traditions, qui supposaient, de la part de l'épouse, la subordination que tous considéraient comme de mise, et qu'elle ne pourrait plus chevaucher joyeusement à mon côté. Elle devrait en effet, si tant est qu'on acceptât qu'elle accomplît un voyage, le faire dans un palanquin fermé et n'aurait plus le loisir d'assister aux conférences entre hommes, sans compter que la tradition l'obligerait également à...

— Assez, assez ! fis-je, riant de la voir s'agiter ainsi.

Saisissant au vol ses doigts qui virevoltaient, je lui fis la promesse solennelle que *rien* ne me forcerait *jamais* à l'épouser.

Aussi restâmes-nous des amants éternels, ce qui était sans doute le plus beau mariage qui pût se concevoir. Je ne la traitais pas comme mon épouse, donc mon inférieure, lui accordant au contraire (et j'insistais pour que les autres fassent de même) la plus parfaite égalité. Qu'on ne se hâte pas d'y voir une trop grande longanimité de ma part : à maints égards, je la considérais comme bel et bien supérieure à moi, et les plus perspicaces de ceux que je rencontrai partagèrent mon avis. Cependant, je la traitai en épouse – et des plus noble – lui offrant quantité de bijoux de jade et d'ivoire, les vêtements les plus précieux, et comme monture une superbe jument issue des « coursiers dragons » personnels du grand khan. Le seul sujet sur lequel j'exigeai de me comporter en mari, fut l'interdiction en toutes circonstances de voiler sa face de produits

cosmétiques à la mode de Khanbalik. Elle s'y plia avec plaisir, aussi son teint de pêche ne fut-il jamais altéré par une épaisse couche de blanc de riz, ses lèvres pourpres comme le vin ni décolorées ni redessinées de peintures criardes, et ses sourcils lisses comme la plume restèrent exempts de toute épilation. Son apparence était si radieuse et fraîche que toutes les femmes maudissaient la mode et leur propre addiction à celle-ci. Je laissai Hui-sheng se coiffer comme elle l'entendait, puisque jamais elle n'adoptait une coiffure qui me déplût. Je pris plaisir à lui offrir des peignes de pierres précieuses et les pinces assorties.

Pour ce qui est de l'or, du jade et des bijoux, elle en eut bientôt plus qu'une khatun aurait pu en désirer, mais il est une chose qu'elle chérissait par-dessus tout. J'y attachais tout autant de valeur, bien que j'affectasse de ne point y tenir et que je l'eusse enjoint de le jeter à plusieurs reprises. C'était un objet que je ne lui avais pas offert, mais qui faisait partie des quelques malheureuses possessions qu'elle avait apportées lorsqu'elle m'avait rejoint : ce ridicule et inélégant petit encensoir de porcelaine blanche. Avec une attention adorable, elle le transportait partout où nous nous rendions, dans un palais, dans un caravansérail, dans une yourte ou même une tente en plein champ, veillant à y répandre cette douce senteur de trèfle chaud juste après la pluie qui accompagnait nos nuits.

Toutes nos nuits...

Nous n'étions qu'amants, pas mari et femme. Je n'en invoquerai pas moins le caractère privé du mariage pour ne pas évoquer le détail de nos occupations nocturnes. Il est vrai que j'ai déjà par le passé commenté sans réserve certaines de mes relations intimes, mais pour ce qui est de Hui-sheng et moi, je préfère conserver cela pour nous seuls.

Je me contenterai de quelques observations générales au sujet de l'anatomie. Cela ne violera pas l'intimité de Hui-sheng et ne fera rougir personne, car elle a souvent maintenu qu'elle n'était en rien différente des autres filles Min, lesquelles étaient selon elle semblables aux Han, ainsi qu'à toutes les autres

ethnies originaires de Kithai ou de Manzi. Le khan Kubilaï avait une fois fait observer que la beauté des Min surpassait toutes les autres dans le royaume, et que celle de Hui-sheng se distinguait parmi les siens. Mais elle persistait à le nier farouchement, avec force gestes de modestie et d'autodépréciation, arguant qu'elle était très ordinaire de traits comme de silhouette, et je ne cherchais pas à la contredire, tant il est vrai que les femmes les plus belles sont celles qui l'ignorent.

Et Hui-sheng était belle de partout. Cette phrase seule pourrait suffire à la décrire, mais je dois préciser certains détails, ne serait-ce que pour corriger quelques idées fausses que j'avais moi-même pu cultiver au départ. J'ai ainsi déjà mentionné le fin duvet qui courait devant ses oreilles et sur sa nuque, et mes interrogations sur une éventuelle abondante pilosité sur d'autres parties de son corps. Je ne pouvais, en l'occurrence, me tromper davantage sur ce point. Hui-sheng n'avait en effet aucun poil ni sur les jambes ou les bras, ni sous les aisselles, ni même sur son artichaut. En tous ces endroits, elle était aussi nette et de la même douceur soyeuse que la Doris de ma jeunesse. Je n'allais certes pas m'en formaliser (un organe aussi accessible permet en effet des attentions qu'un autre plus touffu interdit), mais je me permis de lui poser une question. Ce corps glabre était-il une de ses particularités ou utilisait-elle quelque *mumum* pour y parvenir ? Elle me répondit qu'aucune des femmes Min n'était poilue, pas plus du reste que les Han ou les Yi, ou que, si leur corps l'était, ce n'était que de façon ténue.

Son corps était tout entier aussi juvénile. Ses hanches étroites et ses petites fesses correspondaient parfaitement à la coupelle de mes mains. Ses seins étaient tout aussi discrets, quoique bien séparés et d'un galbe idéal. J'ai longtemps cru que les femmes aux larges mamelons et sombres aréoles étaient bien plus réceptives au plan sexuel que les autres. Les mamelons de Hui-sheng pouvaient sembler minuscules comparés à ceux d'autres femmes, mais ils étaient proportionnés à la taille de ses seins qui avaient le volume de petites tasses et qui ne manquaient pas de réagir avec une grande sensibilité au

toucher, car contrairement à ceux de femmes plus imposantes, dont l'extrémité seule est sensible, les siens l'étaient sur toute leur surface. Il me suffisait de les caresser en n'importe quel point pour que ses « petites étoiles » jaillissent avec la même désinvolture que de vraies petites langues. Même chose en bas. Peut-être du fait que ces zones étaient dépourvues de toute toison pubienne, son bas-ventre et le haut de ses cuisses étaient absolument réactifs partout, et une simple caresse veloutée dans ces parages suffisait à faire émerger lentement de sa modeste et nubile vallée son joli petit « papillon rose entre les pétales », d'autant plus alléchant et excitant qu'il ne se dissimulait sous aucun poil.

Je n'ai jamais su, et je me suis d'ailleurs toujours interdit de le demander, si Hui-sheng était vierge quand elle vint à moi pour la première fois. Je l'ignorais d'autant qu'elle avait une étrange capacité à être *perpétuellement* vierge, comme je vais l'expliquer. Enfin, de son propre aveu, *aucune* des femmes de ces races n'avait l'hymen intact au moment du mariage. Elles avaient dès l'enfance, l'habitude d'être mises au bain et, à l'âge adulte, en prenaient encore plusieurs par jour. Elles ne se lavaient pas seulement l'extérieur du corps, mais aussi l'intérieur, à l'aide de fluides raffinés à base de sucs de fleurs. Leur minutie était largement supérieure à celle des Vénitiennes de haute naissance les plus raffinées (du moins jusqu'à ce que j'impose, à Venise, cette habitude à ma propre famille). L'un des résultats de cette hygiène scrupuleuse était que l'hymen des jeunes filles se dilatait progressivement et sans douleur, jusqu'à ce qu'il finisse purement et simplement par se replier sur lui-même et disparaître totalement. Hui-sheng se rendit donc vers son lit nuptial sans craindre la première pénétration et ne ressentit pas le moindre élancement douloureux lorsqu'elle se produisit. Par voie de conséquence, les natifs de Kithai et de Manzi ne faisaient pas grand cas du drap taché comme gage de la défloration.

Puisque je parle des peuples étrangers, je me permets de faire remarquer que, dans les contrées musulmanes, on chérit volontiers une certaine croyance. Leurs habitants pensent que,

lorsqu'ils meurent et montent au paradis, qu'ils appellent Djennet, ils vont pouvoir profiter pour l'éternité de pleins harems de femmes à la beauté surréelle appelées *houris,* lesquelles, parmi leurs innombrables talents, possèdent celui de pouvoir renouveler leur propre virginité. C'est la même chose pour les bouddhistes avec ces femmes nommées *devata,* dont ils pourront jouir dans les Pures Terres de l'entre-deux-vies. J'ignore si ces femmes surnaturelles existent vraiment dans l'au-delà, mais je suis témoin que les femmes Min, sur notre Terre ferme, possèdent la fabuleuse qualité de ne jamais devenir flasques et lâches de l'intérieur. Ou du moins, Hui-sheng l'avait-elle.

Son ouverture n'était pas seulement aussi ténue que celle d'une enfant (une simple fossette, la plus discrète qui se puisse concevoir), elle était aussi, à l'intérieur, incroyablement étroite et vous enserrait donc toujours de très près. Même à l'âge adulte, son intimité, délicatement musclée sur toute sa longueur, procurait lorsqu'on la parcourait non pas une sensation de compression constante, mais celle d'une ondulation répétée, de l'entrée de ses profondeurs jusqu'à leur plus intime recoin. Outre les effets délicieux de son exiguïté, je ressentis chaque pénétration, avec Hui-sheng, comme une première fois. Telle une *houri* ou une *devata,* elle était perpétuellement vierge.

Certaines de ses particularités physiques me frappèrent dès notre première nuit, avant même que nous fassions l'amour. Je devrais d'ailleurs préciser qu'elle n'avait pas résulté d'une « prise d'assaut » de Hui-sheng par mes soins, mais de son désir de se donner à moi. J'avais scrupuleusement tenu la promesse que je m'étais faite de ne jamais la forcer ni la brusquer en quoi que ce fut, préférant lui mener une cour galante et raffinée à la façon d'un modeste ménestrel désireux de manifester son affection à une dame de condition supérieure. Durant tout ce temps, j'évitai bien sûr toute autre femme et ne m'accordai nulle sorte de distraction, passant l'essentiel de mon temps en sa compagnie. Si elle dormait dans ma chambre, nous faisions lit à part. Je ne saurai jamais laquelle de mes attentions finit par

faire céder son cœur, mais je me souviens du jour où cela se produisit. C'était celui où elle m'avait montré, dans le pavillon aux flûtes aquatiques, comment ressentir la musique comme si on l'entendait. Cette nuit-là, elle apporta pour la première fois dans ma chambre son petit encensoir et l'alluma à côté du lit. Puis elle se blottit contre moi, et, disons cela ainsi, m'autorisa de nouveau à percevoir la musique, aussi bien qu'à l'entendre, à la voir et à la goûter (à la sentir, même, le tout dans le parfum doux et entêtant du trèfle tiède après la fraîcheur de l'ondée).

Une autre saveur particulière allait définitivement me marquer lorsque nous ferions l'amour. Cette première nuit, elle me demanda timidement si je désirais avoir des enfants. Oui, j'en aurais certes un jour, et d'une femme aussi précieuse qu'elle... mais justement *parce qu'elle* m'était si chère je refusai de la vouer aux horreurs de la maternité. Aussi lui opposai-je un refus net. Elle accusa le coup, légèrement déçue sans doute, mais prit immédiatement toutes les précautions pour parer à cette éventualité. Elle alla chercher un tout petit citron, le pela et le coupa en deux. J'exprimai mon scepticisme quant à l'efficacité d'un moyen de contraception aussi simple. Elle sourit avec assurance et me montra comment on s'en servait. Elle me donna le morceau de citron et me laissa le lui mettre en place (pérennisant dès lors cet usage pour toutes nos nuits ultérieures). Elle s'étendit sur le dos et ouvrit les jambes, mettant à nu le pli de son petit porte-monnaie couleur pêche, et j'en écartai avec douceur la mince vallée pour y pousser la part de citron. C'est alors que je me rendis compte de son étroitesse virginale, avec son conduit exigu même pour mon doigt. C'est donc avec la plus grande précaution et frémissant d'incertitude que je l'enfonçai dans le chaud canal au fond duquel le citron se déploya, avidement et presque avec amour.

Quand je retirai ma main, Hui-sheng souriait encore (peut-être à l'expression de mon visage rougissant ou à la façon dont je retenais mon souffle), et sans doute confondit-elle mon désir avec de l'inquiétude, car elle se hâta de m'assurer que le bouchon de citron préviendrait tout accident de la façon la plus sûre. Elle ajouta qu'il était probablement supérieur à tous les

autres moyens utilisés, telles la graine de fougère des Mongoles, l'insertion par les femmes Bho d'une noix irrégulière de sel de roche, la stupide technique des Hindoues qui consistait à s'envoyer dans les profondeurs des bouffées de fumée de bois ou la méthode des femmes Champa qui couvrent l'organe de leur mari d'un petit capuchon en écaille de tortue. La plupart de ces dispositifs m'étaient inconnus, aussi ne puis-je me prononcer sur leur sens pratique. Mais j'eus plus tard la preuve de l'efficacité du citron. Et je découvris également, cette même nuit, ce que cette méthode avait de plus agréable que les autres, sans doute, ajoutant aux délicieuses émanations naturelles de l'impeccable intimité de Hui-sheng une senteur fraîche et acidulée...

Mais restons-en là. J'ai dit que je ne m'étendrais pas sur le détail de nos rencontres charnelles.

27

Quand nous partîmes pour Hangzhou, notre convoi était constitué de quatre chevaux et d'une douzaine d'ânes. L'un des chevaux était la jument blanche aux longues jambes de Hui-sheng ; les trois autres, moins beaux, étaient le mien et ceux de nos deux cavaliers d'escorte. Les ânes transportaient nos sacs de voyage, mais aussi un scribe Han (lequel me servirait d'interprète et écrirait pour moi lorsque le besoin s'en ferait sentir), l'une de mes servantes mongoles (censée servir Hui-sheng) ainsi que deux esclaves affectés aux corvées du campement et autres besognes physiques.

À ma corne de selle pendait une nouvelle plaque de Kubilaï en ivoire incrusté d'or, mais ce n'est qu'une fois sur la route que j'ouvris les documents de mission qu'il m'avait confiés. Ils étaient, comme il se doit, rédigés en langue han, afin de pouvoir être lus par les officiels Manzi auxquels j'aurais à les présenter, aussi ordonnai-je à mon scribe de les déchiffrer pour moi. Ce dernier me rapporta, avec un respect teinté d'admiration et d'un brin d'effroi, que j'étais nommé agent du Trésor impérial et que l'on m'accordait le rang de *kuan*, lequel signifiait qu'hormis le seigneur *wang* tous les autres officiels, des magistrats aux préfets en passant par les gouverneurs, seraient tenus de m'obéir. Le scribe ajouta, en guise d'information : « Le *kuan* Polo se verra autorisé à porter le bouton de corail. » Il prononça ces mots comme s'il s'agissait du plus grand honneur imaginable, mais je ne me rendis compte que plus tard de son importance réelle.

La route qui traversait en direction du sud la province de Chih-li, la grande plaine de Kithai, était facile et agréable, presque plane, de surcroît. Cette terre agricole, qui s'étend d'un horizon à l'autre, était divisée en minuscules parcelles familiales

d'un ou deux *mou* de surface tout au plus, toutes encloses. Comme on ne trouvait apparemment pas deux familles voisines pour s'accorder sur la culture seyant à la terre et à la saison, l'une cultivait le blé, une autre le millet, une autre encore semait le trèfle ou entretenait un jardin potager. De sorte que cette étendue de terre cultivée se présentait tel un damier tacheté de toutes les teintes, couleurs et nuances existantes de vert. Après le Chih-li s'ouvrait la province du Shandong, où poussaient des bosquets de mûriers dont les feuilles servent à nourrir le ver à soie. C'est de cette région que provient cette lourde soie si estimée que l'on désigne du même nom de *shandong*.

Ce qui me frappa sur toutes les grandes routes de cette région méridionale de Kithai fut l'abondance de panneaux indicateurs. Incapable de lire l'écriture han, je demandais à mon scribe de me les traduire. Cela se présentait sous la forme d'une colonne érigée au bord de la route, avec un panneau dirigé dans chaque direction, dont l'un proclamait : « Au nord vers Gai-ri, dix-neuf *li* » tandis que l'autre affichait : « Au sud vers Zheng-ning, vingt-huit *li* ». Ainsi le voyageur savait-il toujours où il se trouvait, vers où il allait, et même (s'il l'avait oublié) d'où il venait. Les panneaux de signalisation étaient particulièrement denses à tous les carrefours, où ils fleurissaient en véritables buissons ornés d'une liste exhaustive de villes, proches ou lointaines, situées dans telle ou telle direction à partir du lieu où l'on se trouvait. Je pris soigneusement note de cette pratique utile des Han, dans l'idée de la voir reprise et étendue à l'ensemble du khanat, voire à l'Europe tout entière, où l'on n'en connaissait pas encore les bienfaits.

Sur l'essentiel de notre route vers le sud à travers Kithai, soit nous longions le Grand Canal, soit nous voyagions à portée de vue de celui-ci, aussi jouissions-nous toujours de l'étrange spectacle des bateaux et des navires chargés de grain qui naviguaient entre les arbres fruitiers. Ce canal devait son existence au crues fréquentes du Huang – la rivière Jaune. Au cours des derniers siècles dont l'Histoire avait gardé la mémoire, le cours oriental du fleuve n'avait cessé de fouetter telle une corde les terres que nous arpentions. Au fil du temps,

son embouchure s'était déplacée : parfois le fleuve allait se jeter dans la mer de Kithai au nord de la péninsule de Shandong, guère plus de deux cents *li* au-dessous de Khanbalik, d'autres fois son cours, ondulant tel un serpent, frétillait jusqu'au sud de la ville, à mille *li* de la précédente embouchure. Pour imaginer ce que cela représente, essayez de visualiser un fleuve qui traverserait la France pour aller se jeter dans la baie de Biscaye, au port anglais de Bordeaux, puis qui sinuerait sur toute la largeur de l'Europe pour aller se jeter dans la Méditerranée, en passant par la république de Marseille. Et la rivière Jaune, durant l'Histoire, avait bien entendu fréquenté tous les points intermédiaires entre ces deux extrémités, septentrionale et méridionale.

Cette inconstance du fleuve avait laissé ici ou là de multiples cours secondaires, lacs ou bassins isolés. Certaines des dernières dynasties en avaient judicieusement tiré avantage, creusant là un canal qui raccorderait les eaux résiduelles pour en faire une voie navigable du nord au sud, à travers le pays. J'imagine qu'il n'avait été, jusqu'à une période récente, qu'un canal décousu qui ne reliait que deux ou trois villes par-ci par-là. Mais Kubilaï, ou plutôt son Responsable du Creusement du Grand Canal, à la tête d'armées entières d'ouvriers conscrits creusant et draguant à tour de bras de nouvelles tranchées, l'avait nettement amélioré. Aussi le canal était-il devenu un large cours d'eau profond et stable, aux berges nivelées et renforcées de pierres, avec des écluses et des engins de levage partout où il devait franchir des régions surélevées. Il permettait à des vaisseaux de toutes tailles, des chalands fluviaux ou sampans jusqu'aux *chuan* de haute mer, de voguer, de ramer ou d'être remorqués de Khanbalik à la frontière sud de Kithai, où le delta de l'autre grand fleuve – le Yang-Tze – se jetait dans la mer du même nom. À présent que le royaume de Kubilaï s'étendait au-delà du Yang-Tze, encore plus loin au sud, on prolongeait le Grand Canal en direction de la capitale de Manzi, Hangzhou. C'était un ouvrage moderne assez comparable, en ampleur comme en majesté, à l'antique et vénérable Grande Muraille, mais beaucoup plus utile à l'humanité.

Lorsque notre petite caravane traversa sur un bac le cours du Yang-Tze – l'Enorme Rivière –, ce fut comme si nous franchissions une mer brun foncé, si large que nous en distinguions à peine la ligne d'un brun plus sombre qui, du côté opposé, formait le rivage de Manzi. J'eus un peu de mal à me figurer qu'il s'agissait bien du même cours d'eau au-dessus duquel j'avais pu envoyer une pierre, loin en amont vers l'ouest, du côté du Yunnan et du To-Bhot, où il s'appelait encore la Jin-sha.

Jusqu'à présent, nous avions parcouru des contrées habitées surtout par des Han, mais dominées par les Mongols depuis de longues années. Ici, désormais, dans ce qui avait été jusque très récemment l'empire Song, nous nous trouvions chez des peuples Han dont le mode de vie n'était pas le moins du monde influencé par la robuste société mongole. Pour plus de sûreté, des patrouilles mongoles arpentaient les terres nouvellement conquises, et chaque ville ou village avait désormais à sa tête un nouveau chef qui, bien que toujours de race Han, avait été amené de Kithai et nommé par les Mongols. Ceux-ci n'avaient cependant pas eu le temps de modifier le pays en profondeur. D'autre part, l'empire Song s'étant rendu presque sans résistance, ses terres n'avaient pas été dévastées par les combats, et aucun pillage ni saccage n'y avait été perpétré. C'était une contrée paisible, prospère et plaisante à regarder. Aussi, dès que je débarquai sur les rivages de Manzi, j'eus à cœur d'étudier la région d'un œil acéré, curieux de voir ce qu'étaient les Han dans leur état naturel, pour ainsi dire.

Ce qui frappait au premier chef était leur incroyable ingéniosité. J'ai eu tendance par le passé à dénigrer un peu cette qualité tant vantée chez eux, ayant souvent eu à déplorer le caractère peu pratique de leurs inventions, comme ce cercle fractionné en trois cent soixante-cinq segments un quart. Mais j'admets avoir été davantage marqué par l'intelligence des Han de Manzi, laquelle ne me fut jamais mieux démontrée que par un prospère propriétaire terrien qui m'avait emmené faire le tour de ses possessions, dans les environs de la cité de Su-zho.

J'étais alors accompagné de mon scribe qui me servait d'interprète.

— C'est une grande propriété, dit-il, enveloppant les terres d'un geste du bras.

C'était peut-être le cas, dans un pays où le fermier moyen détenait un ou deux misérables *mou* de terrain. Mais cela aurait semblé ridiculement petit partout ailleurs, comme en Vénétie, par exemple, où les champs étaient bien plus vastes. Or tout ce que je pouvais voir ici était un lot de terres juste assez grand pour englober la cabane du propriétaire, qu'il appelait sa « maison de campagne » (il possédait par ailleurs à Su-zho une résidence plus importante), un jardin potager situé à côté de la cahute, une treille couverte de vigne, quelques porcheries branlantes et un bassin pas plus grand que le plus petit jardin du palais de Khanbalik. Sans oublier un maigre bosquet d'arbres que je pris, à leurs branches en forme de poing, pour des mûriers.

— *Kan-kàn !* (Voilà !) Mon verger, ma porcherie, ma vigne et ma pêcherie ! lança-t-il, très fier de lui, comme s'il décrivait une région fertile et florissante. Je récolte de la soie, du vin, j'élève des porcs et des poissons *zu-jin* : quatre produits essentiels qui permettent d'acquérir un bon niveau de vie.

Essentiels, ils l'étaient, je l'admis volontiers. Mais je fis remarquer qu'il y avait là peu d'espace pour récolter une quantité suffisante de chacun de ces produits et que l'association des quatre me semblait constituer un mélange pour le moins curieux.

— Ma foi, argua-t-il, surpris, ils se soutiennent l'un l'autre, vous savez. Je n'ai pas besoin d'une très vaste étendue pour produire une récolte généreuse. Vous avez vu la demeure que je possède en ville, *kuan* Polo, vous avez donc pu constater mon aisance. Eh bien, sachez que toute ma fortune provient d'ici.

Je ne pouvais le contredire, aussi lui demandai-je fort poliment s'il voulait bien accepter de me décrire sa méthode d'exploitation, qui devait être magistrale. Il commença par

m'expliquer que, dans son petit potager, il faisait pousser des radis.

Cela me sembla si insignifiant que je murmurai :

— Vous avez omis de mentionner ce produit essentiel parmi ceux qui permettent d'acquérir un bon niveau de vie...

— Non, non, pas pour la table, *kuan*, ni pour la vente. Les radis servent à la vigne. Si vous plantez vos pieds de vigne au milieu de racines de radis, ils resteront doux, frais et délicieux des mois entiers, s'il le faut.

Il poursuivit. Avec les radis, il nourrissait ses cochons. Ses porcheries étant situées juste au-dessus du bosquet de mûriers, de petits canaux tuiles étendus entre eux laissaient couler en contrebas les déjections porcines, lesquelles fertilisaient les arbres. Les feuilles d'été des mûriers alimentaient les vers à soie, et, à l'automne, quand les feuilles devenaient brunes, on s'en servait comme fourrage pour nourrir les cochons. Pendant ce temps, les excréments du ver à soie constituaient la nourriture favorite du poisson *zu-jin* et ceux de ce dernier allaient enrichir le fond du bassin dont on draguait régulièrement la vase pour servir d'engrais aux pieds de vigne. De la sorte *(kan-kàn ! ecco !* voilà !), tous les éléments qui peuplaient cet univers miniature étaient interdépendants, ce qui les rendait si florissants et lui procurait l'aisance.

— Ingénieux ! m'exclamai-je, cette fois convaincu pour de bon.

Les Han de Manzi faisaient preuve de la même intelligence dans d'autres domaines, et pas seulement les classes privilégiées mais également le peuple. Un fermier han, en jugeant de l'heure à la hauteur du soleil dans le ciel, ne faisait pas mieux qu'un paysan vénitien. Cependant, à l'intérieur, sa femme était capable, rien qu'en appréciant la dilatation des pupilles de son chat à la lumière déclinante, de décider qu'il était temps de préparer le repas du soir pour son mari. Le commun des mortels, ici, était zélé, économe et remarquablement patient. Aucun fermier, par exemple, n'achetait jamais de fourche. Il

repérait un tronc d'arbre terminé par trois branches flexibles, les liait de façon qu'elles poussent bien parallèles, puis attendait le nombre d'années nécessaires pour qu'elles aient suffisamment grandi ; il suffisait alors de scier le tronc pour en tirer un outil capable de le servir jusqu'à la mort, et ses petits-fils après lui.

Je fus particulièrement impressionné par l'ambition et la persévérance d'un jeune garçon de ferme dont j'eus l'occasion de faire la connaissance. La majorité des Han de la campagne étaient illettrés et s'en contentaient fort bien. Mais celui-ci avait, je ne sais comment, appris à lire et se déclarait déterminé à transcender sa condition : il avait emprunté des livres pour étudier. Ne pouvant pour autant négliger les travaux de la ferme, étant le seul soutien de parents âgés, il avait attaché un ouvrage aux cornes de son bœuf et le lisait pendant que l'animal labourait le champ. Le soir, la maisonnée n'étant pas assez riche pour posséder une lampe à huile, il lisait à la lueur de vers luisants trouvés dans la journée au creux des sillons.

Il ne faudrait pas penser pour autant que les Han de Manzi étaient dotés de toutes les vertus, de tous les talents et autres dignes attributs. Je vis aussi quelques belles preuves de fatuité, voire de démence. Un soir, nous arrivâmes dans un village où se déroulait une fête religieuse. Il y avait bien sûr de la musique, des chants, de joyeux feux de camp brûlaient un peu partout, et, comme si souvent, la nuit crépitait du bruit de tonnerre et des éclairs des fiers rameaux aux fleurs éclatantes. Sur la place du village trônait une table dressée. Elle était recouverte d'offrandes faites aux dieux : produits les plus fins des fermes locales, flasques de *pu-tao* et de *mao-tai*, porcelets égorgés, carcasses d'agneaux, viandes délicatement mijotées, splendides compositions florales à l'agencement savamment étudié. Il y avait un trou au milieu, par lequel chaque villageois, ayant rampé sous la table, venait passer la tête, la laissait ainsi exposée un instant avant de se retirer pour laisser la place à un autre. Lorsque, éberlué, je demandai ce que cela signifiait, mon scribe alla se renseigner et vint me rapporter :

— Lorsque les dieux jettent un œil sur les sacrifices amassés là pour eux, ils voient les têtes des villageois. Aussi chacun est-il persuadé que les dieux, l'ayant vu mort sur la table du village, le rayeront de la liste des mortels à qui infliger des maladies, des chagrins, voire la mort.

J'aurais pu en rire. Mais il me sembla que, quelle que fut la simplicité d'esprit de ces gens, cette pratique était *ingénieuse.* Après avoir passé un certain temps à Manzi, avoir souvent admiré les preuves éclatantes de l'intelligence de ses habitants et déploré presque autant de situations dénotant leur légèreté d'esprit, j'en vins à formuler une conclusion. Les Han possédaient un prodigieux intellect, avaient du savoir-faire et de l'imagination. Mais leur principale faiblesse était celle-ci : ils gaspillaient trop souvent leurs dons dans l'observation fanatique de leurs croyances religieuses, d'une évidente sottise. Si les Han n'avaient pas été si obnubilés par leurs bondieuseries et si enclins à rechercher « la sagesse plutôt que la connaissance » (comme me l'avait fait un jour remarquer l'un d'eux), je pense qu'ils auraient accompli de grandes choses en tant que peuple. S'ils n'étaient pas restés de tout temps prosternés en adoration (position qui avait du reste incité plusieurs dynasties à les opprimer, en les écrasant du talon), ce seraient eux qui, aujourd'hui, gouverneraient le monde.

Le garçon de ferme dont j'ai déjà parlé et que j'avais tant admiré pour son initiative et son assiduité, perdit une partie de mon estime au cours d'une discussion où il m'expliqua, par le truchement du scribe :

— Ma passion pour la lecture et mon aspiration à apprendre pourraient bien peiner mes vieux parents. Ils auraient le droit de critiquer mon ambition comme étant une preuve d'arrogance, mais...

— Pourquoi diable feraient-ils cela ?

— Nous suivons les préceptes de Confucius. L'un de ses enseignements indique qu'une personne de basse extraction ne devrait jamais songer à s'élever au-dessus de la condition que

lui a octroyée le destin. Mais j'étais sur le point de vous dire que mes parents ne protestent pas, car mes lectures me donnent également l'occasion de manifester ma piété filiale, et un autre des préceptes stipule que les parents doivent être honorés par-dessus tout. Aussi, comme j'ai hâte la nuit venue de retrouver mes vers luisants pour pouvoir lire, je suis le premier à me retirer. Je peux aller m'allonger sur ma paillasse et me forcer à rester si immobile que tous les moustiques de la maison peuvent tranquillement venir me sucer le sang. Je battis des paupières et dis :

— Je ne comprends pas.

— Au moment où mes parents âgés vont allonger leurs vieux corps sur leur couche, voyez-vous, les moustiques sont rassasiés et ne vont pas les molester. Oui, mes parents chantent souvent mes louanges lorsqu'ils parlent de moi aux voisins, et ma conduite est citée en exemple à tous leurs fils.

C'était à ne pas croire.

— Ça alors, c'est extraordinaire. Ces vieux fous sont fiers de te laisser dévorer vivant, mais pas de ta lutte pour t'améliorer ?

— C'est que... dans le premier cas je respecte les préceptes, tandis que dans l'autre...

— *Vakh ! crachai-je* en tournant les talons.

Un parent trop apathique pour écraser lui-même les moustiques ne me semblait pas digne d'être honoré, ni entouré d'attentions, ni même préservé, en l'espèce. En tant que chrétien, je crois en la dévotion filiale, mais je me refuse à penser que le commandement qui l'exige nous enjoint une obéissance aussi servile. Si tel était le cas, aucun fils n'aurait jamais le temps ni l'occasion de produire à son tour un fils pour l'honorer, *lui.*

Ce Kong Fu-tze, qu'on appelait aussi Kong le Maître, le fameux Confucius dont m'avait parlé le jeune garçon, avait été jadis un philosophe han à l'origine de l'une des trois religions du pays. Ces trois croyances étaient fragmentées en nombreuses

sectes antagonistes, toutes trois étaient aussi mélangées à un certain nombre de traditions populaires et lardées de traces de cultes secondaires (à des dieux et des déesses, des démons et des démones, des esprits de la nature, d'anciennes superstitions), mais les trois principales religions n'en restaient pas moins celles-ci : le bouddhisme, le taoïsme et le confucianisme.

J'ai évoqué la première, qui propose à l'homme de le sauver des rigueurs de cette terre par le biais d'un cycle de renaissances qui l'élève peu à peu vers la vacuité du nirvana. J'ai aussi mentionné le taoïsme, la voie par laquelle l'homme peut espérer trouver l'harmonie et vivre heureux avec toutes les bontés que lui procure le monde. Les préceptes de Confucius, quant à eux, concernaient moins l'ici ou l'au-delà que le « tout-ce-qui-était-avant ». Pour résumer, un pratiquant du bouddhisme contemplait le vide du futur. Un adepte du Tao faisait de son mieux pour jouir du temps présent. Mais un dévot du confucianisme se préoccupait essentiellement du passé, de l'ancien, de ce qui était mort.

Confucius prêchait le respect de la tradition, et ses préceptes finirent par en faire partie. Il ordonna aux jeunes frères de révérer leurs aînés, à la femme de révérer son mari, et à tous de révérer leurs parents, ceux-ci étant bien entendu censés révérer à leur tour les membres les plus âgés de leur communauté. Le résultat fut que les honneurs, loin de rejaillir sur les meilleurs, se trouvèrent concentrés sur les plus vieux. Un homme qui s'était héroïquement comporté dans des circonstances difficiles (jusqu'à remporter une victoire notable ou atteindre une éminence méritée) était malgré tout considéré comme moins digne d'égards qu'un vieux navet qui ne faisait rien d'autre que rester assis, simplement occupé à *exister*, ce qui l'avait conduit à un âge vénérable. Tout le respect normalement dû à l'excellence était absorbé par l'antiquité du légume. Je ne trouve pas cela raisonnable. J'ai connu suffisamment de vieux toqués, et pas seulement à Manzi, pour savoir que l'âge ne procure pas inévitablement la sagesse, la dignité ni même l'autorité. L'accumulation des années n'y suffit pas à elle seule :

pour cela, il faudrait qu'elles aient été marquées par l'expérience, l'apprentissage, la réussite d'un travail entrepris, et ce n'est pas le cas de chacun.

Pire encore. S'il était de mise d'honorer un grand-père vivant, alors que dire de son père et de son grand-père à lui ? Même morts et enterrés, n'étaient-ils pas encore plus vieux *(no xe vero ?),* donc encore plus dignes d'être vénérés ? Ainsi furent interprétés par leurs dévots les préceptes de Confucius, qui avaient ensuite imprégné l'esprit des Han, qu'ils soient bouddhistes, taoïstes, adorateurs du Tengri des Mongols, sectateurs de la version nestorienne du christianisme ou égarés dans des cultes secondaires. L'attitude la plus courante consistait à se dire : « Qui sait, après tout ? Cela n'aidera peut-être pas à grand-chose, mais ça ne pourra faire aucun mal de brûler un bâton d'encens à la gloire de la déité du voisin, fût-elle la plus absurde. »

Même les personnes les plus rationnelles, ces Han convertis au nestorianisme (qui n'eussent jamais exécuté le moindre *ko-tou* devant la navrante idole ventripotente de leur prochain, devant la divination par les ossements d'un chaman ou celle du futur dans les baguettes du taoïste), ne voyaient aucun mal, et même envisageaient avec profit de se prosterner devant leurs ancêtres. Un homme pouvait être pauvre, démuni de tout bien matériel en ce bas monde, même le plus misérable avait des nations entières d'ancêtres. Et manifester à chacun d'entre eux la révérence qui lui était due avait de quoi laisser la totalité du peuple han en prosternation perpétuelle... si ce n'est physiquement, du moins dans son attitude face à la vie.

Le mot han *mian-tzu* signifie littéralement « face », la partie avant de la tête, autrement dit le visage. Mais dans la mesure où, justement, les Han ne laissent que très rarement transparaître leurs sentiments sur leurs traits, le mot avait fini par s'appliquer à tous les sentiments ressentis *derrière* leur face. Insulter un homme ou l'humilier, le battre lors d'un affrontement lui faisait immanquablement « perdre la face ». Et la vulnérabilité de cette face du ressenti, visage des sentiments

profonds, persistait au-delà de la tombe, pour l'éternité. Dans la mesure où aucun fils n'aurait osé se comporter de façon à faire honte ou à attrister les faces sentimentales de ses aînés encore vivants, on imagine combien il eût été répréhensible de heurter les sentiments désincarnés des défunts ! Aussi tous les Han organisaient-ils leur vie comme s'ils étaient continuellement surveillés, scrutés et jugés par toutes les générations de leurs aïeux. On aurait pu y voir une superstition digne d'estime si elle avait incité les hommes à accomplir des exploits que leurs ancêtres auraient pu applaudir. Mais ce n'était pas le cas. Elle ne faisait que les maintenir dans une perpétuelle angoisse de leur déplaire. Une vie entièrement vouée à éviter de commettre de mauvaises actions produit rarement un résultat exceptionnel... Le plus souvent, elle ne produit même rien du tout.

Vakh.

28

La ville de Su-zho que traversait notre route vers le sud était une bien belle cité, et c'est presque avec répugnance que nous nous résignâmes à la quitter. Mais nous découvrîmes à Hangzhou, notre destination, un endroit plus beau encore. Un adage rimé est d'ailleurs connu même des Han qui n'ont jamais visité ces deux villes. Il proclame en substance :

Shangye Tian tang,

Zheye Su, Hangl

Ce que nous pourrions traduire par :

« Le paradis est loin de nous,

Mais il existe Hang et Su ! »

Comme je l'ai dit, Hangzhou ressemblait à Venise à bien des égards, entourée d'eau de tous côtés et sillonnée de nombreuses voies navigables. C'était une cité à la fois fluviale et balnéaire, mais en aucun cas un port. Située sur la rive septentrionale d'un fleuve nommé Fu-chun, elle le voyait s'épanouir, à l'est de la cité, en une multitude de ruisseaux qui couraient sur un vaste delta sans relief, de plus en plus large, de plus de deux cents *li* d'envergure, qui séparait en règle générale la ville du rivage de la mer de Kithai. J'éluciderai sous peu ce qu'il faut entendre par « en règle générale ». Aucun bateau de haute mer ne pouvant franchir cet immense banc de sable, Hangzhou n'était équipée d'aucun des attributs d'un port digne de ce nom, excepté les quais nécessaires pour recevoir les bateaux, comparativement plus petits et moins nombreux, qui voguaient sur la rivière, en amont de la cité.

Toutes les avenues principales de la ville étaient des canaux qui partaient de la rive du fleuve vers l'intérieur de la cité en la traversant ou en l'entourant. Par endroits, ces canaux s'élargissaient pour devenir des lacs larges et sereins, à la surface lisse comme des miroirs, sur lesquels des îles constellées de fleurs, d'oiseaux, d'élégants pavillons et de drapeaux faisaient office de parcs publics. Les rues moins importantes, assez larges bien que tortueuses, étaient pavées et enjambaient les canaux par de petits ponts ornementaux aux arches élancées qui défiaient tout décompte. À chaque détour de rue, à chaque coude d'un canal, on découvrait l'une des nombreuses portes de la cité, hautes et soigneusement décorées, ou une tumultueuse place de marché, un palais ou un temple de dix à douze étages dont les toits en pagode lançaient aux quatre angles, sur chaque niveau, leurs fins avant-toits aux pointes relevées.

L'Architecte de la Cour de Khanbalik m'avait confié que les villes han n'avaient jamais de rues rectilignes parce que le peuple han pensait que les démons ne pouvaient se déplacer qu'en ligne droite. On ne parvenait à contrecarrer leurs noirs desseins qu'en ménageant çà et là de malicieux détours. C'était évidemment un parfait non-sens. En réalité, les rues de n'importe quelle cité han, qu'elles soient pavées ou liquides, affectaient de façon délibérée une forme qui rappelait leur style d'écriture. La place du marché (ou chacune d'entre elles, car elles étaient fort nombreuses dans une cité comme Hangzhou) était formée d'angles droits, mais toutes les rues environnantes se signalaient par un tracé sinueux, marqué de courbes plus ou moins douces ou aiguës, comme les mouvements d'un pinceau dessinant les caractères d'un mot han. Mon propre *yin* aurait très bien pu être le plan d'une ville han.

Hangzhou était, comme il convient à une capitale, extrêmement raffinée et civilisée, et les touches de bon goût n'y manquaient point. Toutes les rues, à intervalles réguliers, étaient ornées de hauts vases que propriétaires et tenanciers de boutiques avaient à cœur de fleurir, pour le plus grand bonheur des passants. En cette saison, ils débordaient de chrysanthèmes éblouissants, largement épanouis. Cette fleur se trouvait être,

un peu par hasard, le symbole national de la province de Manzi. On la voyait éclore sur tous les documents officiels. Le culte qu'on lui vouait rendait hommage aux efflorescences sur leurs branches, lesquelles rappelaient les brillants rayons du soleil. Des boîtes également disposées régulièrement le long des rues affichaient cet intitulé que mon scribe traduisit : « Réceptacles des respectables dépôts de papier sacré. » On parlait là, m'expliqua-t-il, de tout papier porteur d'une inscription. On se contentait d'enlever les ordures par un système de voierie, mais on respectait à ce point les mots écrits que tous ces papiers étaient acheminés vers des temples où on les brûlait de façon rituelle.

Hangzhou était aussi, comme il sied à une prospère cité de commerce, assez criarde, et à certains égards voluptueuse. Il semblait que tous, hormis les nouveaux arrivants couverts de poussière que nous étions, aimaient à s'habiller de soie et de velours, tout en faisant rutiler leurs bijoux. Bien que ses admirateurs la désignent comme le « paradis sur terre », les envieux des cités rivales n'hésitaient pas à en parler comme du « creuset de l'argent ». Je vis aussi flâner nonchalamment de par les rues, en plein jour, un grand nombre de ces jeunes femmes à louer que les Han nommaient les « fleurs sauvages ». Il y avait aussi de nombreuses petites échoppes à vin ou à thé aux devantures ouvertes, qui s'appelaient « Pur Délice », « Fontaine rafraîchissante » ou « Jardin de Djennet », cette dernière fréquentée par les résidents et les visiteurs musulmans. Certaines, m'indiqua mon scribe, proposaient en effet du vin ou du thé, mais toutes faisaient essentiellement le commerce des fleurs sauvages.

Les noms des rues et des points de repère de la ville oscillaient, selon moi, entre le bon goût et une certaine tendance à la volupté. Beaucoup étaient d'une agréable poésie : l'une des îles transformée en parc naturel se nommait le « Pavillon d'où s'envolent les hérons à l'aurore ». Certains rappelaient une légende : l'un des temples était ainsi la « Sainte demeure déposée ici par le ciel ». D'autres décrivaient les lieux de façon plus laconique : tel canal dénommé par exemple « Encre à

boire » n'avait pas pour autant des eaux noires, elles étaient au contraire pures et limpides. Mais ses rives étaient bordées de nombreuses écoles. Or, lorsqu'un Han parlait de « boire de l'encre », il faisait simplement allusion aux études. Parmi les quelques appellations extravagantes, l' » Allée des fleurs faites de plumes colorées d'oiseaux » était une petite rue peuplée de marchands de chapeaux. Enfin, il y avait les noms lourds et peu pratiques, tel celui de la principale avenue de la ville, la bien nommée « Avenue pavée parcourant une longue distance entre des arbres gigantesques parmi les torrents ruisselant en cascades, remontant tout au bout vers un vieux temple bouddhiste perché sur une colline ».

Comme à Venise, les grands animaux n'étaient pas autorisés au centre-ville. À Venise, un cavalier venant de Mestre devait attacher sa monture dans un camp situé au nord-ouest de l'île et gagner en gondole sa destination finale. Pour notre part, en arrivant à Hangzhou, nous laissâmes nos chevaux et nos ânes de bât dans un caravansérail des faubourgs et entrâmes sans nous presser à pied – ce qui est encore le mieux pour découvrir les lieux –, puis parcourûmes les rues et franchîmes des ponts, suivis de nos esclaves chargés des quelques bagages dont nous avions besoin. Lorsque nous parvînmes au palais du *wang*, qui était immense, il nous fallut ôter nos bottes et nos chaussures à l'entrée. Le majordome qui nous accueillit nous expliqua que telle était la tradition des Han et nous distribua des chaussons pour évoluer à l'intérieur.

Le *wang* nouvellement désigné de Hangzhou était l'un des fils de Kubilaï, Agayachi, un peu plus âgé que moi. Averti par des éclaireurs de notre arrivée imminente, il me salua chaleureusement d'un « *Sain bina, sain urkek* », réservant également à Hui-sheng un très respectueux accueil et lui donnant du « *Sain nai* ». Dès que nous eûmes, elle et moi, pris un bain et revêtu des vêtements présentables, nous nous installâmes à la table du banquet, assis de part et d'autre de notre hôte, Hui-sheng n'étant pas reléguée à la table des femmes. Personne, au temps où elle était encore esclave, n'avait jamais prêté attention à elle en dépit de la finesse de ses traits.

Elle s'habillait en effet comme tous les esclaves de la cour et cultivait l'attitude discrète et effacée qui convenait à son rang. Maintenant qu'elle était ma princesse consort, elle était richement vêtue, comme il sied à une noble dame ; mais plus encore que la splendeur de sa tenue, c'était sa radieuse personnalité qui attirait l'œil et lui valait tant de regards approbateurs, voire admiratifs.

La nourriture de Manzi était aussi délicieuse que généreuse, bien qu'assez différente de celle à laquelle nous étions habitués à Kithai. Les Han, pour je ne sais quelle raison, faisaient peu de cas du lait et des produits laitiers, dont leurs voisins mongols et Bho sont si friands. On ne nous servit donc ni beurre, ni fromage, ni *kumis,* ni *arkhi,* mais les nouveautés ne manquaient pas pour compenser ces lacunes. Lorsque les domestiques garnirent mon assiette d'un mets appelé poulet *mao-tai,* je m'attendis à ressentir une certaine ivresse après l'avoir dégusté ; mais s'il n'était pas arrosé de spiritueux, sa saveur n'en était pas moins d'une rare et exquise délicatesse. Le majordome m'expliqua que le poulet n'avait pas été cuit dans le vin, mais tué avec lui. Enivrer un poulet au *mao-tai,* selon lui, l'avachissait comme il l'aurait fait d'un homme et lui détendait les muscles, ce qui le faisait mourir dans une félicité absolue et conférait à sa chair une tendreté toute particulière.

Il y eut un plat un peu acide et salé, à base de choux qu'on avait fait fermenter jusqu'à obtenir une bouillie très fine, douce au goût, que je prisai fort (après m'en être moqué) et que mes compagnons de table me décrivirent comme un plat de paysan. La première fois qu'il avait été concocté, en effet, c'était, il y avait fort longtemps, pour les travailleurs affectés à la construction de la Grande Muraille : cette provende à la fois économique et facile à transporter avait chez eux fait merveille. Un autre mets portait, lui, un vrai nom paysan : le riz du mendiant. Pourtant, en dépit de cette appellation, il y avait fort à parier que bien peu de paysans auraient pu s'en délecter. Ce qualificatif provenait, selon le majordome, de ce qu'il s'agissait d'un mélange de restes culinaires. Quoi qu'il en fût, à la table du palais, ce plat ressemblait au plus riche et varié *risotto* qui se

puisse concevoir : le riz était accommodé de toutes sortes de coquillages, de morceaux de porc et de bœuf, d'herbes aromatiques, de germes de haricots, de jeunes pousses de bambou et de légumes divers, le tout teinté de jaune, non pas grâce au safran (la Compagnie n'ayant pas encore essaimé à Manzi) mais aux pétales du gardénia.

Il y avait de croustillants rouleaux de printemps faits d'omelette et de brins de trèfle cuits à la vapeur, et de la friture de petits poissons *zu-jin* qui se dégustaient en entier d'une seule bouchée, du vermicelle préparé de différentes façons et des cubes de pâte de petits pois, très doux au goût. La table était également garnie de plateaux de spécialités locales ; je goûtai presque chacune d'entre elles, les dégustant d'abord et ne me renseignant *qu'ensuite* sur leur composition, de peur que leur nom ne me rebutât *a priori*. Il y avait là des langues de coq au miel, de la viande de serpent et de singe accompagnée d'une sauce savoureuse, des limaces de mer fumées, des œufs de pigeon cuits dans une sorte de pâte argentée qui n'était autre qu'une bouillie de tendons d'ailerons de requins. En guise de dessert, on nous servit des coings parfumés, des poires dorées grosses comme des œufs d'oiseau *rukh*, quelques-uns de ces incomparables melons *hami* et une composition glacée, duveteuse, faite d'après le majordome « de flocons de neige et de fleurs d'abricots ». Nous arrosâmes le tout d'un vin *kaoliang* couleur d'ambre, d'un rosé très fin et dont la robe était parfaitement assortie aux lèvres de Hui-sheng, et du *cha* le plus prisé de Manzi, variété appelée le « thé du précieux tonnerre ».

Ayant achevé notre repas par la traditionnelle soupe, un clair bouillon de viande et de légumes aromatisé aux dattes et aux prunes, et après l'apparition très applaudie du cuisinier qui l'avait concoctée, nous nous rendîmes dans une autre salle pour discuter des affaires qui m'amenaient. Nous étions une douzaine tout au plus, en comptant le *wang* et son équipe ministérielle, tous des Han, dont seuls quelques-uns étaient des Song de l'ancienne administration ; beaucoup s'étaient déjà rendus à Kithai et pouvaient donc converser en mongol. Tous, Agayachi compris, arboraient la longue robe droite élégamment

brodée et traînant au sol spécifique aux Han, dont les manches sont suffisamment amples pour y glisser l'un sur l'autre les deux bras croisés et y transporter des objets. Le *wang* débuta cette discussion d'affaires en me faisant remarquer que j'étais libre de m'habiller comme bon me semblerait. J'étais alors vêtu à la mode qui était depuis longtemps ma tenue favorite : un costume persan composé d'un turban, d'un sarrau dont les manches étaient serrées aux poignets et d'une cape pour l'extérieur. Il suggéra seulement que je remplace le turban, lors des réunions officielles, par le chapeau han que portaient ses ministres et lui-même.

Ce dernier était un long et étroit cylindre, avec à son sommet un bouton qui constituait l'unique indication du rang de son possesseur. Il y avait, je l'appris, neuf niveaux hiérarchiques parmi les ministres, mais tous étaient vêtus de façon si distinguée que seul le discret insigne de leur coiffe permettait de les identifier. Celui d'Agayachi, un rubis assez gros pour valoir une fortune, témoignait de son rang de *wang,* le plus élevé qui pût exister. Il était cependant nettement moins voyant que le brillant casque morion doré de Kubilaï ou la coiffe blanche du doge de Venise, la *scufieta.* J'avais droit pour ma part à un chapeau orné d'un bouton de corail, qui désignait le rang de *kuan,* le second après celui de *wang ;* Agayachi en avait préparé un pour me l'offrir. Les autres ministres portaient le bouton indiquant leur rang, c'est-à-dire, par ordre décroissant : celui de saphir, de turquoise, de cristal, de coquillage blanc. Mais il me faudrait encore un moment pour les reconnaître au premier coup d'œil. Je défis mon turban, coiffai à sa place le cylindre de tissu, et tous tombèrent d'accord pour dire que j'avais l'air de la parfaite incarnation d'un *kuan,* hormis un vieux gentilhomme Han qui grommela :

— Il faudrait que vous soyez plus gros.

Je demandai pourquoi. Agayachi rit et répondit :

— La croyance, à Manzi, veut que les bébés, les chiens et les personnages officiels soient gros ; sinon, tout le monde pense qu'ils sont malades. Mais ne vous en souciez pas, Marco. Un

officiel gros et gras est vite soupçonné de se servir dans la caisse et d'accepter des pots-devin. De toute façon, quel que soit son rang, tout personnage officiel, qu'il soit gros, mince, laid ou élégant, se fait toujours insulter.

Mais le même vieillard se remit à grommeler :

— Vous devriez également vous teindre les cheveux en noir, *kuan* Polo.

De nouveau, je demandai pourquoi, les siens étant d'un gris poussiéreux. Il m'expliqua :

— Tout le monde, à Manzi, craint et déteste les *kwei* (démons malfaisants). Or tous croient également que les *kwei* ont les cheveux blond-roux, comme les vôtres.

Le *wang* partit d'un nouvel éclat de rire.

— C'est nous, les Mongols, qu'il faut blâmer de cela. Mon grand-père, Gengis, avait un *orlok* nommé Subatai. Celui-ci se rendit coupable, là où il opéra, de telles déprédations qu'il fut universellement haï par les Han. Il avait les cheveux blond-roux, comme les vôtres. J'ignore à quoi pouvaient bien ressembler les *kwei* de jadis, mais une chose est sûre, c'est que depuis Subatai tous se sont mis à lui ressembler.

Un autre homme gloussa et déclara :

— Gardez vos cheveux de *kwei* et votre barbe, *kuan* Polo. Vu la fonction que vous avez à remplir, être craint et haï ne pourra que vous aider.

Il parlait assez bien le mongol, mais cette langue était visiblement nouvelle pour lui.

— Comme l'a fait remarquer le *wang,* tous les officiels du gouvernement se font insulter, ici. Et, vous vous en doutez bien, les collecteurs de taxes et d'impôts sont l'objet d'une détestation particulière. Quant à imaginer ce qui attend un collecteur d'impôts *étranger,* au service d'une puissance d'invasion... je préfère laisser cela à votre appréciation. Je propose que nous répandions le bruit que vous êtes *vraiment* un *kwei.*

Je lui adressai un regard amusé. Il avait le visage rebondi et plaisant d'un Han entre deux âges et portait sur son chapeau le bouton doré du septième rang.

— Le magistrat Fung Wei-ni, fit Agayachi en guise de présentation. Un natif de Hangzhou, éminent juriste, très estimé de tous pour son équité et sa perspicacité. Nous avons la chance qu'il ait bien voulu conserver la magistrature qu'il occupait dans l'empire Song. J'ai le grand honneur de vous annoncer, Marco, qu'il a accepté de jouer auprès de vous le rôle de guide et de conseiller durant tout le temps que vous passerez à cette cour.

— Très honoré également, magistrat Fung, déclarai-je. Nous échangeâmes le salut simultané de la main qui fait office de *ko-tou* entre deux hommes de même rang. Je vous serai très reconnaissant de votre aide. Quand j'ai accepté la mission de collecter les taxes à Manzi, seules deux choses m'étaient étrangères. J'ignore à peu près tout de Manzi et je ne connais rien à la collecte des taxes.

— Tiens donc ! grommela une fois encore l'homme aux cheveux gris, approuvant à contrecœur, cette fois, ma saillie. Ma foi, cette franchise et cette modestie ne sont pas, il faut en convenir, des qualités habituelles chez les collecteurs d'impôts. Je doute fort, malgré tout, qu'elles vous soient utiles dans l'accomplissement de votre mission.

— Non, en effet, approuva le magistrat Fung. Pas plus que grossir ou vous teindre les cheveux en noir, *kuan* Polo. Je serai franc, moi aussi. J'estime que vous n'avez pas la moindre chance de réussir à prélever la plus petite taxe à Manzi, à moins d'aller en exiger vous-même le paiement au porte-à-porte ou d'avoir sous vos ordres une armée chargée de le faire pour vous. Et même en ne les payant que chichement, vos soldats vous coûteraient plus que vous ne ramasseriez.

— En tout état de cause, ajouta Agayachi, je n'ai aucune armée à mettre à votre service. En revanche, j'ai prévu de mettre à votre disposition – ainsi qu'à votre dame – une agréable

maison dans un beau quartier de la ville, bien équipée en domestiques. Dès que vous serez prêt, mes majordomes vous indiqueront l'endroit. Je le remerciai et m'adressai à mon nouvel aide de camp :

— Puisque je ne vais pas pouvoir commencer tout de suite à apprendre mon métier, peut-être pourrais-je du moins faire connaissance avec les environs. Nous feriez-vous le plaisir de nous accompagner jusqu'à notre logement, magistrat Fung, et de nous faire découvrir Hangzhou en passant ?

— Avec plaisir, répondit-il. Je vais commencer par vous montrer l'attraction la plus spectaculaire que puisse offrir notre cité. C'est la pleine lune et... oui... la bonne heure approche pour que l'on puisse voir le *hai-xiao.* Ne perdons pas de temps.

Comme il n'y avait dans la pièce ni sablier ni horloge à eau, et aucun chat dans les environs, je ne voyais pas ce qui pouvait lui permettre d'apprécier l'heure avec tant de précision. Ni ce que le moment présent avait à voir avec le *hai-xiao,* ni même ce que cela pouvait être. Mais Hui-sheng et moi souhaitâmes bonne nuit au *wang* et à ses proches, et, accompagnés de mon scribe et de nos esclaves, nous quittâmes le palais avec le magistrat Fung.

— Nous allons nous rendre chez vous en bateau, annonça-t-il. Une barge royale nous attend sur le bord du canal, du côté du palais. Mais d'abord, allons faire quelques pas sur cette promenade, le long de la berge.

C'était une belle nuit embaumée, doucement éclairée par la pleine lune, aussi la vue était-elle claire. En sortant du palais, nous suivîmes une rue parallèle au fleuve. Elle était bordée d'une balustrade à hauteur de poitrine, essentiellement composée de pierres d'une forme curieuse. Circulaires, elles étaient percées d'un trou en leur centre, et leur circonférence était telle que j'aurais pu les encercler de mes bras ; leur épaisseur correspondait à celle de mon torse. Trop petites pour être des bornes milliaires, elles étaient trop lourdes pour avoir servi de roues. Quel qu'ait pu être l'usage qu'on en avait fait,

elles avaient été récupérées pour servir ici et alignées les unes contre les autres, jante contre jante. Les espaces intermédiaires avaient été comblés de pierres plus petites, et l'on en avait fait un mur solide, au sommet arrondi. Je jetai un coup d'œil au-dessus et vis qu'il dominait un parapet de pierre vertical de la hauteur de deux étages qui tombait à pic à la surface de l'eau. Cette surélévation m'inspira une remarque :

— Je suppose qu'à la saison des pluies le niveau de la rivière monte de façon spectaculaire ?

— Non, répondit Fung. Si la ville est ici surélevée de la sorte, c'est en prévision du *hai-xiao*, justement. Scrutez l'est, par là-bas, en direction de l'océan.

Hui-sheng et moi nous appuyâmes contre le parapet, les yeux fixés vers la mer, balayant du regard, au clair de lune argenté, la surface sableuse du delta qui se perdait au loin dans la noirceur de l'horizon. Il va de soi qu'il n'y avait pas d'océan à observer : il était situé à deux cents *li* du banc de sable. Enfin, d'habitude. Car, à l'instant, j'entendis, venu de très loin, un sourd murmure, comme si une armée mongole approchait de nous au galop. Hui-sheng me tira par la manche, ce qui me surprit car elle ne pouvait rien entendre. Mais elle m'indiqua sa seconde main posée sur le parapet et me lança un regard interrogatif. Hui-sheng, je m'en rendis compte, *ressentait* la vibration du son. En dépit de son éloignement, pensai-je, ce devait être un bruit de tonnerre pour répercuter une telle onde vibratoire jusque dans le mur de pierres. Je ne pus que hausser les épaules, incapable d'avancer une explication. Fung, lui, savait visiblement à quoi il fallait s'attendre et n'en concevait nulle appréhension.

Il montra le phénomène du doigt, et je vis soudain une brillante ligne argentée rayer l'horizon noir. Avant que je puisse demander de quoi il s'agissait, elle fut assez proche pour que je le comprenne : la vague d'écume, étincelant à la clarté lunaire, avançait sur le désert de sable telle une rangée de cavaliers en armure d'argent lancée vers nous dans une irrésistible charge. Derrière elle, tout le poids de la mer de Kithai. Comme je l'ai dit,

ce banc de sable avait la forme d'un éventail large d'une centaine de *li* à l'endroit où il côtoyait l'océan, rétréci à l'embouchure du fleuve. Aussi la ruée marine, balayant le delta dans notre direction telle une feuille tressautante d'eau et d'écume, fut vite comprimée, et son niveau s'éleva tandis que sa couleur sombre bouillonnait de blanc. La *hai-xiao* fut si vite sur moi que je n'eus même pas le temps de pousser un cri de stupéfaction. Là, devant nous, tel un formidable marteau prêt à nous frapper, s'élevait un mur liquide aussi large que le delta, haut comme les maisons. N'eût été son éclat mousseux et scintillant, on eût cru voir l'avalanche qui avait détruit la vallée du Yunnan, et son grondement l'en rapprochait encore.

Je jetai un coup d'œil à la rivière, en contrebas. Tel un animal craintif émergeant de son terrier pour tomber sur le museau écumant d'un chien enragé, elle refluait littéralement, comme prise d'un brusque mouvement de recul, dans un espoir de fuite en direction des montagnes d'où elle était venue. Au même instant, l'immense barre d'eau de mer rugissante déferla sur nous, juste sous le niveau du parapet, et ce tumultueux tourbillon d'écume nous éclaboussa d'embruns. J'étais cloué sur place par ce spectacle, mais l'eau de mer n'était pas pour moi un élément inconnu ; me rendant soudain compte que ce n'était pas le cas de Hui-sheng, je me tournai vers elle afin de prévenir son effroi. Mais elle était sereine. Les yeux brillants, elle souriait, et, sur ses cheveux noirs, luisaient des reflets de lune telles des opales. Pour elle qui habitait un monde de silence plus encore que pour nous sans doute, ce devait être un délice que de *voir* s'accomplir un tel phénomène, d'autant plus splendide qu'on pouvait en *ressentir* la puissance... J'eus la sensation que la balustrade de pierre, comme la nuit qui nous entourait, tremblait sous l'impact. Cette mer grondante, pétillante, dont la mousse semblait grésiller, précipitait son furieux bouillonnement à contre-courant du fleuve. Son élan s'apaisa lentement, tandis que sa blancheur scintillante se striait de vert sombre, lequel étendit peu à peu son empire jusqu'à ce qu'une mer calme, enfin, comblât toute la largeur de la rivière, au-dessous de nous.

Dès que je pus me faire entendre, j'interrogeai Fung :

— Par tous les dieux... qu'était-ce donc ?

— Les nouveaux sont toujours assez impressionnés, fit-il comme s'il avait lui-même déclenché le phénomène. C'est le *hai-xiao,* ou mascaret de l'estuaire. Ce n'est rien d'autre qu'un phénomène de marée.

— De marée ? Impossible ! m'exclamai-je. Les marées vont et viennent, majestueuses, dans un calme imposant.

— Le *hai-xiao* n'a pas toujours cette intensité, je vous le concède. Il n'a lieu que s'il y a, comme aujourd'hui, conjugaison de la saison, de la phase lunaire et d'un moment précis du jour ou de la nuit. En ces rares occasions, comme vous avez pu le voir, la mer s'élance vers nous tel un cheval au galop... et parcourt deux cents *li* en moins de temps qu'il ne faut à un homme pour avaler son repas. Les bateliers du fleuve ont appris, au fil des siècles, à en tirer avantage. Ils larguent les amarres ici au bon moment et, poussés par le flot, remontent le fleuve sur des centaines de *li* sans un coup de rame. Poliment, je fis remarquer :

— Pardonnez-moi d'en douter, magistrat Fung. Mais je viens moi-même d'une cité maritime et j'ai vu toute ma vie se mouvoir les marées. Quoi qu'il arrive, leur amplitude n'excède pas une coudée. Ce que nous avons vu là, c'est une véritable *montagne* marine !

Tout aussi poliment, il me répondit :

— Pardonnez-moi de vous contredire, *kuan* Polo. Mais force est d'en déduire que votre ville natale donne sur une *petite* mer.

Je répliquai avec hauteur :

— Je ne l'ai jamais trouvée si petite... mais je veux bien l'admettre, il en est de plus grandes. Par-delà les Piliers

d'Hercule[24] par exemple, s'ouvre une mer sans limites : l'océan Atlantique.

— C'est cela, oui. Cette mer-ci est de sa trempe. Au-delà de cette côte s'étendent des îles en grand nombre. Au nord-est, par exemple, les îles du Japon, qui forment l'empire des Nains. Mais poussez plus loin vers l'est, et les îles disparaissent peu à peu : elles se font rares, puis vous les laissez derrière vous. La mer de Kithai, elle, continue *toujours*. Sans aucune limite.

— Comme notre océan, murmurai-je. Nul marin ne l'a jamais franchi ni n'en connaît la fin et ce qui peut s'y trouver... si toutefois il y en a une !

— Pour autant que je sache, celle-ci en a une, déclara Fung, l'air de rien. Un témoignage au moins l'atteste, qui émane d'un marin qui l'aurait traversée. Deux cents *li* de delta nous séparent, d'ordinaire, de l'océan. Mais vous voyez ces pierres ? (Il indiquait les gros anneaux qui constituaient la balustrade.) Ce sont les ancres de gigantesques bateaux de haute mer et les contrepoids de leurs bornes. Elles l'ont été, du moins.

— Hangzhou a donc jadis été un port, constatai-je. Un port très actif, j'imagine. Mais il y a fort longtemps, si j'en juge par l'étendue ensablée du delta.

— Oui. C'était il y a environ huit cents ans. Il existe, quelque part dans nos archives, un journal écrit par un certain Hui-chen, un trapa bouddhiste. Il est daté, suivant notre calendrier, de l'an trois mille cent, à peu près. Il raconte comment, pris dans une tempête que nous nommons *tai-feng*, qui n'est rien moins qu'un gigantesque typhon, son *chuan* de haute mer s'est trouvé entraîné très loin vers l'est et que, au bout d'une longue errance, il a pu accoster quelque part, sur une terre qui se situait là. D'après l'estimation du trapa, c'était à plus de vingt et un mille *li* d'ici. Rien que de l'eau, jusque là-bas. Il a dû parcourir vingt et un mille autres *li* pour revenir. Mais il en est revenu, puisque son journal existe.

[24] Nom antique du détroit de Gibraltar.

— *Hui !* Vingt et un mille *li !* Mais c'est presque aussi loin que rentrer d'ici à Venise... (Il me vint soudain une idée folle mais séduisante.) S'il existe une terre aussi lointaine au-delà de cette mer, ce doit être *mon* continent : l'Europe ! Votre Kithai et cette Manzi où nous sommes forment peut-être l'autre extrémité de notre mer océane ! Dites-moi, magistrat, le moine mentionne-t-il des noms de villes, de l'autre côté ? Lisbonne ? Bordeaux ?

— Pas de villes, non. Il a appelé cette terre Fu-sang, qui ne veut rien dire d'autre que « terre où nous avons dérivé ». Les habitants, selon lui, ressemblaient davantage à des Mongols ou à des Bho qu'à des Han, mais en plus barbare, et ils parlaient une langue grossière.

— Peut-être était-ce l'Ibérie... ou le Maroc..., fis-je à voix basse, pensif. Peuplés tous deux, depuis longtemps, de Maures musulmans, à ce qu'il me semble. Le moine a-t-il révélé autre chose de cette terre ?

— Très peu. Les natifs étaient hostiles ; ce n'est donc qu'avec beaucoup de chance et non sans difficultés que les marins ont réussi à faire le plein en vivres et en eau. Ils ont rembarqué en catastrophe pour revenir vers l'ouest. Le seul élément qui semble avoir eu le temps d'impressionner Hui-chen est la végétation. Il décrit les arbres de Fu-sang comme extrêmement curieux puisque, contrairement aux nôtres, ils ne sont pas faits de bois, avec des branches couvertes de feuilles, mais d'une chair verte recouverte d'épines.

Fung eut un air d'incrédulité amusée.

— C'est dire où cela nous mène. J'ai tendance à penser que les saints hommes voient de la chair et des épines partout.

— Hum. J'ignore à quoi peuvent ressembler les arbres d'Ibérie et du Maroc. (Je marmonnais toujours, incapable de mettre un terme à mes spéculations.) Il est impressionnant d'imaginer que l'on pourrait, rien qu'en *voguant,* rentrer d'ici jusque chez moi !

— Mieux vaudrait ne pas essayer, affirma Fung d'un air entendu. Bien peu, hormis Hui-chen, ont survécu à un typhon en pleine mer. Or ce genre de tempête fait rage assez souvent, entre ici et les îles du Japon. Par deux fois déjà, le khan Kubilaï a tenté de conquérir cet empire, lançant pour l'envahir des flottes de *chuan* bourrés de guerriers. La première fois, il en envoya trop peu, les Nains les repoussèrent. La seconde, il jeta à l'assaut des centaines de vaisseaux et presque un *tuk* d'hommes de troupe. Mais le *tai-feng* se leva et ravagea sa flotte, faisant à nouveau échouer l'invasion. J'ai ouï dire que les Nains, reconnaissants envers la tempête, l'ont baptisée *kamikaze,* ce qui, dans leur fruste langage, signifie « vent divin ».

— Malgré tout, poursuivis-je, ruminant toujours mes pensées, si la tempête sévit *seulement* entre ici et le Japon, au cas où Kubilaï s'emparerait un jour de ces îles, on pourrait toujours, en partant *de là-bas,* naviguer en toute sécurité vers l'est...

Mais Kubilaï ne tenta jamais plus l'aventure et ne prit jamais ces îles. Aussi ne voguai-je jamais vers elles, ni nulle part ailleurs en direction de l'est. J'eus l'opportunité de croiser un certain temps sur la mer de Kithai, mais jamais bien longtemps loin du rivage. Il m'est donc impossible de confirmer si, comme je l'ai supposé, cette lointaine terre de Fu-sang correspondait aux rivages occidentaux de l'Europe connue ou si c'était une terre nouvelle, encore ignorée à ce jour. Je regrette de ne pas avoir pu, en cette occasion, satisfaire ma curiosité. J'aurais bigrement aimé m'y rendre, pour explorer les lieux...

29

Toujours en compagnie du magistrat et de nos serviteurs, Hui-sheng et moi quittâmes le quai du palais pour monter dans un sampan en bois de teck sculpté de dessins fort élaborés et prîmes place sous un dais de soie aussi sophistiqué et aux extrémités aussi relevées que les toits en pagode des Han. Une douzaine de rameurs au torse nu, si bien huilés qu'ils luisaient à la pâle clarté de la lune, nous firent glisser sur un canal sinueux jusqu'à notre nouvelle demeure. En cours de route, Fung nous indiqua certains lieux remarquables.

— La petite avenue qui remonte sur votre gauche est « l'Allée des douces brises et des vents caressants ». En d'autres termes, celle où l'on fabrique les éventails. Ceux d'Hangzhou sont renommés dans tout le pays, c'est ici qu'a d'ailleurs été inventé l'éventail pliant. Certains possèdent jusqu'à cinquante branches, toutes ornées de peintures exquises, souvent quelque peu coquines. Près d'une centaine des familles de la ville se consacrent à cette activité depuis plusieurs générations.

Un peu plus loin, il continua :

— Ce bâtiment sur notre droite est le plus imposant de la ville. Haut de seulement huit étages, il n'est pas le plus élevé, mais il s'étend en longueur d'une rue à l'autre, et en largeur d'un canal au suivant. C'est le marché couvert permanent de Hangzhou, qui est, je crois, le seul de ce genre à Manzi. À l'intérieur, on vend dans une centaine de boutiques les marchandises trop fragiles pour être exposées en plein air : meubles de style, ouvrages d'art, biens périssables, jeunes esclaves et autres.

Plus loin encore, il ajouta :

— Ici, à l'endroit où le canal s'élargit, nous arrivons à Xi Hu, le lac de l'Ouest. Apercevez-vous cette île brillamment illuminée, au milieu ? Même à cette heure-ci, de nombreuses barges et autres sampans y sont amarrés. Certains visiteurs sont venus se recueillir dans les temples, mais la plupart y vont pour faire la fête. Vous entendez la musique ? Les auberges restent ouvertes toute la nuit et dispensent boissons et bonne chère à loisir. Certaines sont ouvertes à tous, d'autres ne louent qu'à de riches familles pour organiser leurs fêtes privées, mariages ou banquets.

Toujours aussi obligeant, il nous indiqua ensuite :

— La rue qui part sur notre droite, vous le voyez, se trouve éclairée de nombreuses lanternes en soie rouge pendues devant les portes. Elles signalent l'entrée de maisons de tolérance. Hangzhou réglemente sévèrement ses prostituées, classées dans différentes guildes, depuis les grandes courtisanes jusqu'aux souillons des barges. Toutes sont cependant soumises à des examens réguliers afin de leur assurer un bon niveau de santé et d'hygiène.

Je m'étais jusque-là contenté d'acquiescer poliment, murmurant de vagues approbations aux commentaires de Fung, mais lorsqu'il aborda le sujet des prostituées, je fis remarquer :

— J'en ai vu un certain nombre se promener en plein jour dans les rues, chose que je n'avais jamais rencontrée jusqu'ici. Hangzhou semble être une cité bien clémente à leur égard.

— Euh... Celles que vous avez cru voir errer en plein jour étaient sans doute des hommes. Une guilde distincte, mais soumise aussi à un statut strict. Si vous étiez sollicité par une prostituée et enclin à en faire usage, observez ses bracelets. Si l'un d'entre eux est en cuivre, il s'agit d'un homme, quelle que soit sa féminité apparente. Cette marque distinctive est une obligation dictée par la ville... afin que les travestis, ces pauvres bougres, ne puissent se faire passer pour ce qu'ils ne sont pas.

Me souvenant sans grand plaisir être moi-même le neveu d'un de ces « pauvres bougres », je fis remarquer, peut-être avec un brin d'humeur :

— Décidément, Hangzhou est tolérant à bien des égards. Et vous aussi !

Affable, il répondit simplement :

— Je ne fais que suivre la voie du Tao. Chacun trouve la sienne. Un homme amoureux d'un autre homme n'est après tout, par choix, que ce qu'est un eunuque sans l'avoir désiré. Chacun d'eux couvrant déjà de honte ses ancêtres en ne perpétuant pas leur lignée, ils n'ont nul besoin de ma réprobation. Un peu plus loin sur votre droite, là-bas, vous voyez cette haute tour d'alerte ? Elle marque le centre de la ville, dont c'est le plus haut édifice. On y veille en permanence pour prévenir les incendies ; au moindre feu, on déclenche l'alarme en jouant du tambour. Hangzhou n'a pas besoin de faire appel aux passants ni à des volontaires pour éteindre l'incendie. Mille hommes sont employés et payés à se tenir prêts pour cela.

La barge nous déposa peu après sur le quai de notre domicile, comme si nous avions été à Venise, et cette demeure ressemblait fort à un *palazzo*. De chaque côté du portail, une sentinelle se dressait, armée d'une lance bien en évidence terminée d'un côté par une lame en pointe, de l'autre en tranchant de hache. Ces deux gardes étaient les plus grands Han que j'eusse jamais vus.

— De solides gaillards, j'en conviens, déclara Fung devant mon regard admiratif. Ils doivent bien mesurer seize mains chacun.

— Vous faites sans doute erreur, rectifiai-je. J'en fais moi-même dix-sept, et ceux-ci me dépassent d'une bonne demi-tête.

J'ajoutai, sur le ton de la plaisanterie :

— Si vous ne savez même pas compter, je vous vois mal venir à bout des calculs nécessaires à la tâche de collecteur d'impôts !

— Oh, mais j'y excelle, détrompez-vous, enchaîna-t-il avec une égale bonne humeur. Je connais la façon han de compter, et si la hauteur d'un homme se mesure jusqu'au sommet de sa tête, celle d'un soldat s'arrête aux épaules.

— *Cazza beta !* Pourquoi donc ?

— Pour qu'on puisse les affecter par paires assorties aux perches de transport. Ces fantassins, n'étant pas des cavaliers, portent en effet eux-mêmes leur équipement. Mais on considère aussi, par ailleurs, qu'un bon soldat obéissant n'a nul besoin d'un cerveau, donc d'une tête pour le contenir.

Je remuai doucement la mienne, émerveillé autant qu'ébahi, et fis mes excuses au magistrat d'avoir si peu que ce fut dénigré son savoir. Sur quoi, après avoir échangé nos chaussures contre des pantoufles, nous le suivîmes, Hui-sheng et moi, dans la maison qu'il nous fit visiter. Tandis que, dans chaque pièce, des domestiques tombaient en *ko-tou* devant nous, il nous indiquait du doigt telle ou telle facilité prévue pour notre confort ou notre plaisir. Le palais était pourvu d'un jardin agrémenté en son milieu d'un bassin de lotus ombragé d'un arbre en fleur. Le gravier des allées n'était pas simplement égalisé au râteau ; on y avait tracé de gracieux motifs. Un élément d'ornementation captiva particulièrement mon attention. Ce grand lion de pierre, assis, gardait le porche qui donnait accès au jardin. Sculpté dans un seul bloc gigantesque, il l'avait été de façon fort ingénieuse. Il tenait dans sa gueule à moitié ouverte une boule de pierre que l'on pouvait mouvoir du doigt d'avant en arrière. Mais, retenue par les dents, celle-ci ne pouvait être retirée.

Je pense avoir impressionné quelque peu le magistrat en matière artistique, lorsque, après avoir admiré d'un œil expert les rouleaux peints ornant les murs de notre chambre, je fis remarquer que les paysages représentés sur ces tableaux étaient différents de ceux des artistes de Kithai. Il me lança un regard oblique :

— Vous avez raison, *kuan*. Les artistes du Nord ne conçoivent leurs montagnes qu'à l'image des pics déchiquetés et escarpés de leur chaîne des Tien Shan. Ceux de Song... euh, de Manzi, pardon... préfèrent s'inspirer des luxuriantes éminences de notre Sud aux formes douces et arrondies comme des seins de femme.

Il prit congé, se déclarant prêt à me rejoindre au premier appel, dès que j'aurais envie de me mettre au travail. Hui-sheng et moi refîmes un petit tour du propriétaire, affectant chaque domestique à ses quartiers et nous familiarisant avec les lieux. Nous nous assîmes un moment dans le jardin, où j'expliquai par gestes à Hui-sheng, au clair de lune, les détails et les événements qu'elle n'avait pu saisir seule. Je terminai par mon impression générale, selon laquelle personne ne semblait fonder de grands espoirs sur ma capacité à extorquer des taxes. Hochant la tête au fur et à mesure qu'elle comprenait mes explications, elle n'émit, avec ce tact propre aux femmes han, aucun commentaire sur mon habileté à réussir dans ma tâche et se contenta de cette interrogation :

— Seras-tu heureux ici, Marco ?

Submergé soudain d'un vrai *hai-xiao* d'affection à son égard, je lui répondis par gestes :

— Je *suis* heureux... ici ! (lui faisant comprendre que je voulais dire : « avec toi »).

Nous nous accordâmes une semaine de vacances pour nous accoutumer à notre nouvel environnement, et j'appris vite à confier à Hui-sheng les détails de l'ordonnancement de la maison. Comme elle avait déjà su le faire avec la servante mongole que nous avions emmenée, elle sembla n'éprouver aucune difficulté à établir un mode de communication avec les nouveaux domestiques han, lesquels eurent vite à cœur d'obéir à la moindre de ses fantaisies, le plus souvent à la perfection. Je n'étais pas un aussi bon maître de maison, ne maîtrisant pas aussi bien qu'elle la langue han. Il faut avouer aussi que j'étais habitué depuis longtemps à être servi par des Mongols ou des

esclaves éduqués par leurs soins ; or ceux de Manzi s'en distinguaient de multiples façons.

Je pourrais vous en réciter un plein catalogue, mais je ne mentionnerai que deux différences notables. L'une était que, compte tenu du respect que vouaient les Han aux personnes âgées, un serviteur ne pouvait jamais être mis à pied ni démis de ses fonctions sous prétexte qu'il était devenu trop vieux, inutile, sénile, voire impotent. Aussi, à mesure que les domestiques prenaient de l'âge, ils avaient tendance à se faire de jour en jour plus revêches, grincheux, et à jouer d'astuce, voire d'impudence. Mais on ne saurait les en blâmer et encore moins les châtier. L'une des nôtres était une vieille bique ratatinée dont la seule tâche consistait à s'occuper de notre chambre, le matin, quand nous étions levés. Or, dès qu'elle sentait l'odeur du citron, que ce soit sur moi, sur Hui-sheng ou sur nos draps, elle se mettait à caqueter et à hennir abominablement, et il me fallait me contenter d'en sourire et le supporter.

L'autre différence tenait au temps. Tous les Mongols considéraient les conditions météorologiques avec la plus parfaite indifférence ; qu'il fasse soleil, qu'il pleuve ou qu'il neige, ils n'en vaquaient pas moins comme à l'ordinaire à leurs occupations, et même le chaos d'un *tai-feng* ne les eût pas dérangés s'ils en avaient rencontré un. Dieu sait si, moi aussi, au terme de tant de voyages, j'étais devenu, à l'instar des Mongols, insensibles aux tourments du froid, de la chaleur ou de l'humidité. Mais les Han de Manzi, malgré leur propension à prendre des bains dès que l'occasion s'en présentait, avaient une aversion pour la pluie qui n'avait rien à envier à celle des chats. Lorsqu'il pleuvait, rien de ce qui impliquait une incursion à l'extérieur n'était jamais fait... et je ne parle pas seulement des domestiques, mais de *tout le monde*.

Les ministres d'Agayachi résidaient pour la plupart dans le même palais que lui, mais ceux qui vivaient ailleurs restaient chez eux dès qu'il pleuvait. Les jours de pluie, les places du marché étaient vides, sans acheteurs ni commerçants. Le grand marché couvert lui-même n'échappait pas à cette règle, car il eût

fallu se mouiller pour l'atteindre. Je n'avais rien changé à mes habitudes, mais je devais, ces jours-là, me déplacer à pied : aucun palanquin n'était disponible, ni même un bateau. Bien que leurs conducteurs soient accoutumés à vivre sur l'eau, la plupart du temps imprégnés d'humidité, il n'était pas question pour eux de se laisser tremper par une eau venue du ciel. Même les prostitués mâles évitaient de parader dans les rues.

Mon assistant, le magistrat Fung, pratiquait aussi cette excentricité. Par temps de pluie, non seulement je ne pouvais compter sur sa visite, mais il ne se rendait pas davantage aux sessions du Cheng.

— Pour quoi faire ? Il n'y aurait aucun plaignant.

Mon inquiétude quant au nombre de jours humides ainsi bêtement perdus suscitait sa sympathie, et il considérait avec un léger amusement cette particularité de ses concitoyens comme de lui-même, mais jamais il ne songea à s'en départir. Il arriva que de toute une semaine, il est vrai pluvieuse, je ne le vis pas. Indigné, je ne pus m'empêcher de m'emporter :

— Comment voulez-vous que je fasse quoi que ce soit avec un assistant utile seulement par beau temps ?

Pour toute réponse, il s'assit, sortit une feuille, des pinceaux, un bloc d'encre et se mit à calligraphier à mon intention un caractère han.

— Ce mot signifie « action urgente pas encore accomplie », m'informa-t-il. Mais voyez, il est composé de deux éléments. Celui-ci veut dire « stoppé », celui-là « par la pluie ». Comment voulez-vous qu'un trait si pieusement conservé dans notre langage ne se trouve pas enraciné dans nos âmes ?

Heureusement, les jours cléments ne manquaient pas où nous nous retrouvions assis dans mon jardin, lancés dans de grandes discussions au sujet de ma mission et de sa propre magistrature. Je m'intéressais aux coutumes et aux lois locales, mais à la manière dont il me les relatait, j'eus la sensation qu'il s'en remettait le plus souvent, pour sa pratique judiciaire, aux

superstitions de son peuple et à ses propres caprices, fussent-ils les plus arbitraires.

— Par exemple, j'ai une cloche capable de distinguer immanquablement un voleur au milieu d'honnêtes gens. Imaginez que quelqu'un ait volé et que j'aie un groupe de suspects. Je n'ai qu'à leur ordonner d'aller la toucher, dissimulée dans une pièce sombre et derrière un rideau, non sans avoir bien expliqué au préalable que le contact de la main du coupable suffira à faire résonner la cloche.

— Et ça marche ? fis-je, sceptique.

— Bien sûr que non. Mais j'ai pris soin d'enduire la cloche d'une pellicule d'encre. L'épreuve achevée, j'examine les mains des suspects. L'homme qui a les mains propres est le voleur ; c'est le seul qui a eu peur de toucher la cloche.

— Ingénieux ! murmurai-je, mot que je devais souvent prononcer au cours de mon séjour à Manzi.

— Oh, les jugements ne sont pas ce qu'il y a de plus difficile. Les peines et les sentences, en revanche, requièrent la plus grande ingéniosité. Supposez que je condamne ce voleur à porter le carcan dans la cour de sa geôle. Il s'agit d'un lourd collier de bois qui ressemble aux ancres de pierre, que l'on assujettit autour de son cou, et il doit rester assis dans la cour tout le temps qu'il le porte afin de subir les quolibets et les railleries des passants. Imaginez que j'aie jugé que son crime méritait cet inconfort et cette humiliation pour une durée de deux mois. Je ne puis ignorer que lui-même ou des membres de sa famille vont graisser la patte aux geôliers afin que le carcan ne lui soit posé que lorsqu'ils sauront que je dois passer à proximité de la cour. De sorte que si je veux être sûr qu'il subit bien la peine méritée, c'est à six mois que je devrai le condamner.

— Est-ce que..., commençai-je, hésitant, est-ce que vous avez aussi recours aux services d'un Caresseur pour les plus grands criminels ?

— Oui, bien sûr ! Et c'est un maître en la matière, vous pouvez m'en croire, répondit-il avec entrain. Mon propre fils, dans le cadre de ses études de droit, se trouve en ce moment même en apprentissage chez notre Caresseur. Histoire d'enseigner le métier au jeune Fung, le maître lui fait depuis plusieurs semaines fouetter un gâteau.

— Vous dites ?

— Il existe un supplice appelé *chou-da,* qui consiste à fustiger le coupable à l'aide d'une canne en bambou dont l'extrémité est divisée en un fléau de langues multiples. Cet instrument est étudié pour causer la douleur la plus terrible et endommager tous les organes internes, mais sans causer de mutilations trop visibles. Aussi, avant d'avoir l'autorisation d'infliger le *chou-da* à un être humain, le jeune Fung doit-il apprendre à réduire un gâteau en bouillie sans rompre sa surface.

— *Gèsu*... Je veux dire, intéressant.

— Bon, j'admets qu'il peut exister des « caresses » plus en vogue chez les spectateurs qui viennent y assister... Et d'autres moins, cela va sans dire. Tout dépend de la gravité du crime commis. Cela peut se résumer à une simple marque au fer rouge au visage ou, parfois, à une peine d'enfermement dans une cage. L'impétrant peut se voir contraint de s'agenouiller sur les maillons coupants d'une chaîne ou d'ingurgiter la potion de vieillissement immédiat ; les femmes aiment tout particulièrement voir infliger ce châtiment à leurs semblables. Un autre parmi leurs favoris est celui que l'on réserve à la femme adultère : on la renverse sur le dos avant de lui faire couler dans la bouche de l'huile bouillante ou du plomb fondu. Il existe aussi des supplices dont le nom suffit à les décrire : le lit de noces, le serpent affectionné, le singe suçant le jus de la pêche... Je dois modestement vous avouer que, tout récemment, j'en ai inventé un nouveau, remarquable.

— Lequel ?

— Il a été administré à un pyromane qui avait incendié la maison d'un de ses ennemis. Il avait hélas manqué sa cible, l'homme étant à ce moment parti en voyage ; mais il avait fait griller vifs sa femme et ses enfants. J'ai donc décidé de lui infliger un châtiment adapté à son crime. J'ai demandé au Caresseur de lui bourrer les narines et la bouche de poudre de *huo-yao* et de les sceller hermétiquement à la cire. Ensuite, avant qu'il s'asphyxie, les mèches ont été allumées, et sa tête a explosé en morceaux.

— Puisque nous en sommes au sujet des châtiments adaptés, Wei-ni... (nous avions assez vite décidé de nous tutoyer et de nous appeler par nos prénoms), lequel prédis-tu que nous choisira le khakhan pour notre indigence à la tâche ? Nous n'avons pas poussé très loin, il faut le reconnaître, nos stratégies d'imposition et de taxation, et je doute que Kubilaï tienne la pluie pour une excuse valable.

— Marco, pourquoi nous tourmenter à échafauder des plans qui ne pourront être mis à exécution ? objecta-t-il nonchalamment. Le temps est sec, aujourd'hui. Asseyons-nous tranquillement et profitons du soleil, de la caresse de la brise et du spectacle de ta charmante compagne qui cueille les fleurs du jardin.

— Wei-ni, persistai-je. Cette cité est riche. Elle possède le seul marché couvert qu'il m'ait été donné de voir, plus dix autres à ciel ouvert. Tous grouillent de monde... sauf quand il pleut. Et puis, ces pavillons qui servent d'hôtel sur les îles du lac. Ces familles qui tirent leur fortune de la fabrication d'éventails. Ces bordels pleins à craquer. Aucun d'entre eux ne paie le moindre *tsien* au Trésor du nouveau gouvernement ! Si Hangzhou est si prospère, que faut-il en conclure du reste de Manzi ? Et tu voudrais que je reste assis tranquillement sans que *personne,* dans ce pays, ne paie *jamais* la moindre taxe par tête, ni d'impôt foncier, ni de droits de douane... ?

— Marco, tout ce que je puis te répondre, le *wang et* moi te l'avons dit et répété, c'est que tous les registres fiscaux tenus à l'époque du régime Song ont *disparu avec lui.* Peut-être la

vieille impératrice a-t-elle pris un malin plaisir, en roublarde qu'elle était, à ordonner leur destruction. Mais, plus vraisemblablement, ses sujets auront pris d'assaut les bureaux d'enregistrement et brûlé les archives du Cheng au moment où elle est partie à Khanbalik déposer sa couronne : tout a été détruit. C'est compréhensible. On pouvait s'y attendre. C'est le lot commun de tout lieu nouvellement conquis, avant que les nouveaux occupants s'y installent. De sorte que...

— D'accord, j'ai bien compris, n'y revenons pas. Mais que m'importe ce que pouvaient bien payer les gens aux agents de recouvrement de l'ex-empire Song ! Qu'ai-je à faire de ces vieux livres de comptes ?

— Mais enfin, sans eux... Regarde.

Il se pencha en avant et brandit trois doigts devant mon visage.

— Tu as trois possibilités d'action. Ou bien tu te rends toi-même à chaque étal du marché, dans chaque auberge de chaque île, dans chaque alcôve de bordel...

— Ce qui est impossible.

— ... ou tu lèves une armée pour le faire à ta place.

— Ce qui, tu l'as souligné, s'avère impraticable.

— Oui. Mais, à titre d'exemple, imaginons que tu approches l'étal d'un marchand de moutons. Tu lui demandes de verser la part qui revient au khan sur la valeur de ses bêtes. Que va-t-il te répondre ? « Mais, *kuan,* je ne suis pas le propriétaire de cet éventaire ! Adressez-vous au maître, là-bas. » Tu accostes l'homme en question, qui te répond : « Je suis tenancier de la boutique, certes, mais je ne fais que la diriger pour le compte de son propriétaire qui vit retiré à Su-zho. »

— Je ne croirai aucun des deux.

— Ah, oui ? Et que feras-tu ? Tu en pressureras un des deux ? Ou même les deux, pendant que tu y es ? Tu n'en tirerais que quelques gouttes. Laissant au passage échapper le véritable

propriétaire, lequel fournit tous les moutons de Manzi, si ça se trouve, qui continuerait de thésauriser bien tranquillement hors de portée, à Su-zho. Franchement, tu te vois déclencher cet imbroglio dans chaque boutique du marché, à chaque nouvelle échéance de l'impôt ?

— *Vakh ! Je* n'en viendrais pas à bout !

— Si tu avais les vieux registres, en revanche, tu *saurais* qui est vraiment redevable, où le trouver et combien il payait jusque-là. Ce qui nous amène à la troisième possibilité d'action, la seule qui soit vraiment envisageable : créer de nouveaux registres. Avant même d'entamer ta première tournée de relance, il te faudrait la liste de toutes les entreprises en activité, de toutes les boutiques, lieux de débauche, propriétés et autres terrains. Avec, *en plus*, le nom de tous les propriétaires, des tenanciers et des chefs de famille. Et, *de surcroît*, une estimation de leurs actifs et du montant de leurs profits annuels. Avec cela...

— *Gramo mi ! Ma.* vie entière n'y suffirait pas, Wei-ni. Et pendant ce temps, je ne ramasserais rien !

— Voilà, tu y es.

Il recula, se carrant confortablement en arrière.

— Profite donc du jour présent et de la vue apaisante de ta jolie Hui-sheng. Tranquillise-toi. La dynastie Song a régné ici durant trois cent vingt ans, avant sa chute récente. Il lui avait fallu tout ce temps pour recueillir et codifier les données nécessaires, et pour mettre en action des méthodes de taxation valables. Tu ne comptes pas y parvenir en une nuit ?

— Certes non, je ne le peux pas. C'est pourtant ce que le khan Kubilaï attend de moi. Que vais-je faire ?

— Rien, dans la mesure où tout ce que tu pourrais tenter serait inutile. Entends-tu ce coucou, dans cet arbre, pas loin ? *Cou-coûû... cou-coûû...* Nous autres, Han, nous plaisons à imaginer que le coucou crie *« pu-ju ku-ei »*. Ce qui signifie : « Pourquoi ne pas rentrer chez toi ? »

— Merci, Wei-ni. J'espère bien rentrer chez moi, un de ces jours. Revenir *jusque* chez moi. Mais je ne le ferai pas, comme on dit à Venise, « les cornemuses retournées dans leur sac ».

Un long silence paisible s'écoula, ponctué des conseils réitérés du coucou. Finalement, Fung résuma :

— N'es-tu pas heureux ici, à Hangzhou ?

— Jamais je ne l'ai été davantage.

— Alors, profites-en ! Envisage ta situation de la façon suivante. Il pourrait s'écouler un long et agréable moment avant que le khakhan se souvienne qu'il t'a envoyé ici. Quand cela se produira, tu peux toujours trouver le moyen de lui échapper encore un certain temps, dont tu jouiras au mieux. Lorsqu'il finira par exiger un compte rendu de ta mission, il se pourrait qu'il accepte l'explication de ton échec. S'il ne le fait pas, il peut te mettre à mort, ou ne pas le faire. S'il le fait, tes soucis seront terminés. S'il ne le fait pas et te condamne au fouet du *chou-da*, tu peux, ma foi, finir ta vie comme mendiant estropié. Les tenanciers des étals se montreront cléments et te laisseront une bonne place pour faire l'aumône, quelque part au marché... parce que, *précisément*, tu ne les auras pas coursés tel un chien de meute, tu comprends ?

Je fis remarquer avec aigreur :

— Le *wang* t'a qualifié d'éminent juriste, Wei-ni. Faudrait-il voir là un exemple de ta jurisprudence ?

— Non, Marco. Ça, c'est le Tao.

Quelque temps après, lorsqu'il eut regagné ses pénates, je me répétai : « Que vais-je faire ? »

J'étais toujours dans le jardin, mais la fraîcheur du début de soirée était tombée, et le coucou avait suivi son propre conseil en rentrant aussi chez lui. Je m'étais assis avec Hui-sheng, notre dîner fini. Je lui avais relaté tout ce que Fung et moi nous étions dit au sujet de ma fâcheuse situation. Maintenant, je sollicitais son avis.

Elle resta pensive un instant, puis me fit signe d'attendre et se leva pour gagner la cuisine. Elle revint avec un sac de haricots secs, m'indiqua que nous devions nous asseoir sur le sol, près d'un massif de fleurs, puis traça de son index gracile un carré. Elle y ajouta un trait vertical qui passait par le centre et un autre à l'horizontale qui divisait le carré en quatre plus petits. Dans l'un, elle gratta une petite ligne, dans le deuxième deux lignes, dans le suivant trois, et dans le dernier une sorte de gribouillis, puis elle leva les yeux vers moi. Je reconnus les signes qui représentaient les chiffres han, aussi acquiesçai-je en disant :

— Quatre petites boîtes, numérotées un, deux, trois et quatre. Tandis que je me demandais ce que ceci avait à voir avec mes problèmes du moment, Hui-sheng sortit du sac un haricot, me le montra et le plaça sur la boîte numéro trois. Ensuite, sans regarder, elle plongea la main dans le sac, attrapa une poignée de haricots et les étala à côté du carré. Très rapidement, elle ôta quatre haricots de ce tas, puis quatre autres, les mit de côté et continua de séparer les haricots par groupes de quatre de la poignée sortie du sac. Lorsqu'ils furent tous isolés par groupes de quatre, il ne restait que deux haricots. Elle les pointa du doigt, désigna la boîte numéro deux restée vide, puis ramassa prestement le haricot déposé sur la case numéro trois, l'ajouta à ceux qu'elle possédait déjà, me sourit, l'air espiègle, et me fit un geste signifiant : « Dommage. »

— Je comprends, déclarai-je. J'ai parié sur la boîte trois, mais le numéro deux l'a emporté, aussi ai-je perdu mon haricot. J'en suis désolé.

Elle ramassa tous les haricots et les remit dans le sac, en sortit un autre, le plaça pour moi une fois encore ostensiblement sur un numéro, le quatre, cette fois. Elle esquissa le geste de plonger à nouveau sa main dans le sac, mais s'arrêta et m'incita à le faire moi-même. Je compris : peu importait qui piochait dedans, les haricots à compter étaient attrapés au hasard. J'en pris une poignée assez considérable et les étalai à côté d'elle. Elle les tria de nouveau par quatre, et,

cette fois, leur nombre s'avéra divisible par ce chiffre. Il n'en restait aucun de côté quand le tri fut achevé.

— Ah-ah ! m'exclamai-je. Cela veut dire que mon quatre a gagné. Et *qu'ai-je gagné ?*

Elle leva quatre doigts, indiqua ma mise, y ajouta trois haricots et poussa le tout vers moi.

— Si j'échoue, je perds mon haricot. Si mon numéro de boîte est le bon, je le gagne, multiplié par quatre...

Je pris un air indulgent.

— Bon, ce n'est qu'un jeu, une occupation de gamin, pas plus compliqué que le vieux jeu de *venturina* des marins. Si tu veux que nous y jouions un peu... d'accord, ma chérie, jouons-y. J'imagine que tu cherches à me faire comprendre un peu plus que cela.

Elle me gratifia d'une ample réserve à mettre en jeu et m'indiqua que je pouvais parier à ma guise : en miser autant que je voulais en même temps, sur plusieurs cases si je le souhaitais. J'en empilai donc dix sur chacune des quatre cases pour voir ce qui arriverait. Avec un brin d'humeur, sans même fouiller dans son sac pour tirer le numéro gagnant, elle me rendit l'intégralité de mes haricots. Je compris qu'en jouant de la sorte je ne ferais jamais que conserver ma mise, sans rien gagner de plus. Aussi me mis-je à essayer diverses façons de jouer... laissant une boîte vide, empilant différentes quantités de haricots dans les autres, et ainsi de suite. Le jeu se mua en une énigme arithmétique. Parfois, je gagnais une pleine poignée de haricots, et Hui-sheng n'en conservait que quelques-uns. Parfois, la chance s'inversait, et sa réserve augmentait au détriment de la mienne.

Je me rendis compte que, si un homme décidait de prendre ce jeu au sérieux, il pouvait, suite à un gain heureux, repartir plus riche en haricots... pour peu qu'il partît avec ses gains, repoussant la tentation de continuer. Mais l'envie guettait toujours d'insister, dès qu'une mise était là, posée devant soi,

pour voir si l'on ne pourrait gagner davantage. Je pus aussi imaginer ce que cela donnerait si trois joueurs se trouvaient mis en concurrence, plus le banquier avec son sac : cela pouvait devenir très excitant, un vrai supplice de Tantale ! Mais, pour autant que je puisse appréhender les probabilités, le banquier ne cessait de prospérer, tandis que le vainqueur ne faisait que s'enrichir de l'investissement des trois autres.

J'attirai l'attention de Hui-sheng. Elle leva les yeux, et je pointai le doigt vers moi, vers le jeu, vers ma bourse, indiquant : « Si un homme jouait de l'argent au lieu de miser des haricots, ce sport pourrait lui coûter cher. »

Elle sourit, et ses yeux se mirent à danser tandis qu'elle hochait la tête, ravie : « C'est ce que je voulais te faire comprendre. » D'un mouvement circulaire du bras, elle engloba tout Hangzhou (et même tout Manzi, après tout), complétant son geste en désignant du doigt la pièce de notre maison que mon scribe et moi utilisions en guise de bureau.

Je scrutai son petit visage rayonnant d'espoir, puis considérai les haricots épars sur le sol.

— Es-tu en train de me suggérer ce jeu comme une *alternative* à la collecte de taxes ?

Vigoureux acquiescement. Et elle ajouta, en ouvrant ses deux mains : « Pourquoi pas ? »

Quelle idée ridicule, pensai-je tout d'abord. Mais je me mis à y réfléchir. J'avais vu des Han risquer de l'argent sur des cartes *zhi-pai*, sur des jetons de *mah-jong* et même sur ces jouets volants tenus au bout de leur corde, les *feng-zheng*... Ils jouaient avidement et avec fièvre. Pouvaient-ils s'enticher avec la même passion de ce jeu enfantin ? Avec moi – ou mieux, le Trésor impérial – dans le rôle du banquier ?

— *Ben trovato !* marmottai-je. Le khakhan l'a dit lui-même : « bienveillance involontaire ! »

Je bondis sur mes pieds dans le massif de fleurs et attirai Hui-sheng à moi avec enthousiasme.

— Tu viens de venir à mon secours et peut-être de m'apporter le salut. Dis-moi, as-tu appris ce jeu quand tu étais petite ?

C'était le cas. Quelques années auparavant, une bande de maraudeurs mongols avaient mis le feu à son village, assassiné tous les adultes et emporté les enfants comme esclaves. Alors, on l'avait choisie comme *lon-gya* pour les concubines, et un chaman avait pratiqué l'incision qui avait fait d'elle et du monde entier un silence... La vieille femme affectée à sa convalescence lui avait gentiment appris ce passe-temps, car on pouvait s'y absorber sans parler et sans avoir besoin d'entendre. Hui-sheng pensait qu'elle devait avoir six ans, alors.

Je la serrai plus fort contre moi.

30

Après trois ans, je passai pour l'homme le plus riche de Manzi. En réalité, je ne l'étais pas, car j'envoyais scrupuleusement tous mes bénéfices au Trésor impérial de Khanbalik par de sûrs courriers mongols escortés de guerriers lourdement armés. Au fil des ans, ils convoyèrent des fortunes, en pièces comme en papier monnaie, et, pour autant que je sache, cela continue.

Hui-sheng et moi décidâmes d'un nom pour ce jeu... *Hua Dou Yin-hang*, qui veut dire assez grossièrement : « Faites sauter la banque aux haricots », bientôt réduit à ces trois derniers mots. Son succès fut immédiat. Le magistrat Fung, d'abord incrédule, fut vite enchanté de l'idée et convia le Cheng en session extraordinaire pour sceller la légalité de mon entreprise et me fournir des lettres de patente m'intronisant propriétaire de l'idée (tous documents ornés du chrysanthème de Manzi) afin que nul ne pût, en copiant le jeu, entrer en concurrence avec moi. Le *wang* Agayachi, peu convaincu au départ de la légalité de cette opération – » Qui a jamais vu un *gouvernement* accréditer un jeu de hasard ? » –, fut l'un des premiers à chanter ses louanges et les miennes, déclarant que j'avais fait de Manzi la plus lucrative des acquisitions du khanat. À chaque nouvelle embrassade, je répétais modestement, ne disant que la vérité :

— Je n'y suis pour rien, tout est dû à mon intelligente et talentueuse compagne. Je ne fais que cueillir les fruits de la récolte : Hui-sheng est mon jardinier, c'est elle qui a eu la main verte.

Nous commençâmes, elle et moi, par une installation et un investissement si ridicules qu'ils eussent fait honte à un petit marchand de poisson sur l'étal du marché. Notre équipement

consistait en une table et une nappe. Hui-sheng dénicha une pièce de tissu d'un beau rouge vermillon, couleur de chance chez les Han, broda en soie noire le carré divisé en quatre, dessina en galons dorés les quatre chiffres sur les boîtes, et nous étalâmes la nappe sur une table de pierre du jardin, avant d'envoyer nos domestiques crier dans le quartier :

— Venez tous, approchez, âmes entreprenantes ! Misez un *tsien*, repartez avec un *liang !* Venez jouer à la banque aux haricots ! Donnez corps à vos rêves et faites lever d'admiration les mains de vos ancêtres ! La fortune vous attend, à la maison Echo et Polo ! Venez seul ou en nombre, mais n'hésitez pas à tenter votre chance !

Ils vinrent. Peut-être certains d'entre eux n'étaient-ils venus que pour voir de plus près à quoi ressemblait le *Ferenghi* aux cheveux de démon. Peut-être d'autres furent-ils poussés par l'appât du gain, dans l'espoir d'une fortune rapide. La plupart semblaient curieux de découvrir ce que nous avions à proposer ou s'arrêtaient un instant en allant vers une autre occupation. Mais ils vinrent. En dépit des sarcasmes de certains – » Un jeu pour les gamins ! » –, tous s'y essayèrent au moins une fois. Bien qu'ils affectassent de jeter leurs *tsien* sur le tissu rouge tendu devant Hui-sheng comme s'ils voulaient seulement distraire une jolie enfant, ils attendaient de voir s'ils avaient gagné ou perdu. Et tandis que certains se contentaient de quitter le jardin en riant, d'autres, intrigués, restèrent pour jouer encore. Et encore. Du fait que seuls quatre joueurs pouvaient jouer à la fois, on se bousculait autour d'eux pour y voir, et ceux qui ne pouvaient miser restaient là, fascinés. Lorsque, en fin de journée, nous déclarâmes le jeu clos, ce fut une foule que nos domestiques firent refluer hors du jardin. Certains joueurs, repartis avec plus d'argent qu'ils n'en avaient en arrivant, étaient tout heureux d'avoir trouvé là « un coffre non gardé » et se promirent d'y revenir avec davantage d'argent, histoire de plumer la banque. D'autres, ayant pris congé la bourse un peu plus plate qu'elle ne l'était au départ, se morigénèrent de s'être ainsi fait battre à un « sport aussi

infantile » et jurèrent de venir prendre leur revanche à la table de la banque aux haricots.

Le soir même, Hui-sheng broda une seconde nappe, et nos serviteurs faillirent attraper une hernie à traîner une nouvelle table de pierre jusque dans le jardin. Le lendemain, au lieu de rester debout à maintenir l'ordre tandis que Hui-sheng jouait à la banquière, je pris en charge l'autre table. Je n'étais pas aussi rapide qu'elle à trier les haricots et n'encaissai pas autant d'argent, mais nous travaillâmes si dur tous les deux la journée durant que nous fumes soulagés d'en voir la fin. La plupart des gagnants de la veille étaient revenus (les perdants aussi) accompagnés d'un nombre croissant de nouveaux joueurs qui avaient eu vent de ce nouvel établissement à Hangzhou.

Inutile d'entrer dans les détails, nous n'eûmes jamais plus besoin d'envoyer nos gens crier dans la rue : « Venez tous ! » La maison Écho et Polo avait dès le premier soir gagné ses galons d'institution et prit rang d'emblée parmi les plus populaires. Nous apprîmes, à nos serviteurs les plus brillants d'abord, comment tenir la banque, de sorte que Hui-sheng et moi puissions nous reposer un peu. Il ne se passa pas longtemps avant que Hui-sheng ne dût confectionner de nouvelles nappes de jeu, et nous achetâmes à un maçon voisin toutes les tables de pierre dont il disposait avant d'y installer l'ensemble de nos domestiques comme banquiers permanents. Curieusement, la vieille mégère acariâtre qui ne cessait de tempêter à l'odeur du citron se révéla la meilleure de nos apprentis banquiers, aussi efficace que Hui-sheng en personne.

Je compris à quel point nous avions obtenu là un *grand* succès commercial le jour où le ciel se stria de pluie et où nul ne quitta le jardin ; d'autres parieurs arrivèrent, au contraire, bravant les intempéries, et tous jouèrent toute la journée, oubliant l'humidité ! Nul Han ne s'était jusqu'alors laissé mouiller, fût-ce pour rendre visite au plus illustre courtisan de la ville de Hangzhou. Quand je compris que nous avions créé une attraction plus puissante encore que le sexe, je me mis à parcourir la ville et louai des jardins inutilisés et des parcelles

vides, enjoignant notre maçon de voisin à tailler en toute hâte pour nous de nouvelles tables de jeu.

Notre clientèle était issue de toutes les classes sociales de Hangzhou – riches nobles, retraités de l'ancien régime, prospères marchands aux cheveux bien huilés, hommes d'affaires à l'air épuisé, porteurs de palanquins harassés, odorants poissonniers, mariniers empestant la sueur... Il y avait des Han, des Mongols, quelques musulmans et même des hommes que je pris pour des Juifs. Quelques joueurs papillonnants et bavards qui avaient l'air au départ d'être des femmes se révélèrent porteurs de bracelets de cuivre. Je n'ai pas souvenir d'avoir jamais vu de vraies femmes se rendre dans nos établissements, si ce n'est pour venir regarder avec amusement, comme j'avais vu des visiteurs le faire dans les maisons des Hallucinés. Les femmes han n'avaient tout simplement pas l'instinct du jeu ; mais chez leurs congénères mâles, c'était une passion encore plus dévorante que la boisson ou même l'exercice de leurs minuscules attributs masculins.

Les hommes des basses classes, venus là poussés par le secret espoir d'améliorer leur condition, ne pariaient en général que des *tsien*, petites pièces trouées au milieu qui étaient la monnaie du pauvre. Les joueurs des classes moyennes risquaient en général de la monnaie de papier, mais de valeur limitée (souvent tatouée du sceau impérial rouge). Les hommes déjà riches, pensant pouvoir faire sauter la banque aux haricots par un siège en règle et à l'usure, n'hésitaient pas à écraser sur la nappe d'épaisses liasses des plus grosses coupures. Mais qu'il misât un *tsien* ou un tas de *liang*, chaque joueur avait la même chance de gagner quand les haricots du banquier étaient mis de côté, quatre à quatre, pour désigner le numéro gagnant. Quelle chance avait *exactement* chacun de gagner, je n'ai pas pris la peine de le calculer. Tout ce que je sais, c'est qu'à peu près la même proportion de parieurs repartaient enrichis qu'appauvris, mais, quoi qu'il en soit, c'était leur propre argent qu'ils avaient mis en jeu, et il en restait toujours une part appréciable dans les caisses de notre banque. Mon scribe et moi passions une bonne partie de nos soirées à mettre en liasses les billets de même

valeur et à enfiler les petites pièces par rangées de cent, nouées en écheveaux de mille.

Au bout d'un moment, bien sûr, l'affaire devint trop importante et complexe pour que Hui-sheng et moi nous en occupions seuls. Après avoir ouvert dans Hangzhou de nombreuses banques aux haricots, nous fîmes de même à Suzho, puis dans d'autres cités, et, en quelques années, il n'y eut plus un seul village à Manzi qui n'ait son comptoir en activité. Nous ne recrutions comme banquiers que des hommes et des femmes de confiance, triés sur le volet. Mon assistant Fung, en guise de contribution personnelle, ajouta en poste dans chaque établissement un officier assermenté chargé de superviser les comptes et d'engager le personnel. Je promus mon scribe au rang de chef exécutif de l'entreprise élargie et n'eus dès lors qu'à tenir le compte des reçus venus de tout le pays, régler les frais et les salaires afférents, et envoyer le reste, considérable, à Khanbalik.

Je ne gardai aucun profit personnel. Ici, à Hangzhou comme à Khanbalik, Hui-sheng et moi jouissions d'une élégante résidence bien pourvue en serviteurs et dînions à une table opulente. Toutes ces facilités nous étaient offertes par le *wang* Agayachi, ou plus exactement par son gouvernement, lequel, bien que financé par le Trésor impérial, bénéficiait aussi largement de notre banque aux haricots. Pour me payer un luxe ou une petite folie, j'avais mon revenu personnel de la Compagnie Polo, toujours aussi florissante, qui vendait désormais son safran jusqu'à Manzi. Je ne déduisais donc des reçus réguliers de la banque aux haricots que les loyers des bâtiments et des terrains utilisés, les gages des banquiers, des officiers superviseurs et des courriers, ainsi que les frais d'entretien ridiculement faibles – rien de plus que des tables, des nappes et des réserves de haricots secs. Ce qui rentrait chaque mois dans le Trésor représentait, je l'ai dit, une fortune. Et comme je l'ai également indiqué, ce courant de revenus s'est probablement maintenu.

Kubilaï m'avait promis de ne pas saigner ses sujets de Manzi. On aurait pu croire que je contrevenais à cet engagement en faisant exactement l'inverse. Mais ce n'était pas le cas. La plupart des parieurs engageaient à notre banque aux haricots de l'argent déjà gagné, volontairement mis de côté et qu'ils pouvaient se permettre de risquer. S'ils le perdaient, ils en seraient quittes pour travailler davantage afin de reconstituer leur pécule. Même ceux qui s'étaient peu judicieusement appauvris à nos tables de jeu ne se laissaient pas aller à l'oisiveté ou à la mendicité comme s'ils avaient été dépossédés de tous leurs avoirs par un percepteur d'impôts. La banque aux haricots proposait toujours un espoir de reconstituer ses pertes (alors qu'un collecteur de taxes ne permet *aucun* regain financier), si bien que même ceux qui avaient fait faillite étaient poussés à se refaire à partir de rien, ne serait-ce que pour pouvoir revenir jouer autour de nos tables. Je suis heureux de pouvoir l'affirmer, jamais notre système ne força quiconque, comme le faisait l'ancienne imposition, à emprunter à des taux usuraires et à se trouver surendetté. Mais je n'en tire nulle gloire ; ce n'était qu'une heureuse conséquence des salutaires mesures du khakhan à l'encontre des musulmans : il n'y avait tout simplement plus nulle part d'usuriers à qui emprunter. En somme, pour autant que j'aie pu le constater, loin de saigner à blanc la région de Manzi, notre banque aux haricots lui avait insufflé un nouvel allant, augmentant son industrie et sa productivité. Ce regain d'activité finit par profiter à l'ensemble des classes laborieuses, le khanat formant en soi une entité, sans oublier les nombreux employés qui trouvèrent une situation stable dans nos banques. Il n'est pas jusqu'au plus misérable paysan des confins de Manzi qui, porté par l'espoir d'une fortune rapide, n'ait cherché, en s'activant à sa modeste mesure, à forcer à son tour le destin.

Kubilaï m'avait vaguement menacé de me faire savoir très vite si ma performance en tant qu'agent du Trésor à Hangzhou le décevait. Il n'eut évidemment aucune raison de se plaindre. Bien au contraire, il envoya sur place le plus haut dignitaire, le prince régent héritier de la Couronne Chingkim, pour m'assurer

personnellement de sa reconnaissance et de ses félicitations pour le travail exceptionnel que j'avais accompli.

— C'est en tout cas ce qu'il m'a chargé de te dire, résuma Chingkim avec son air pince-sans-rire habituel. En réalité, je pense plutôt que mon royal père a souhaité m'envoyer ici comme espion afin de vérifier si tu n'avais pas enrôlé des pillards pour mettre toute la contrée en coupe réglée.

— Nul besoin de piller, répliquai-je avec désinvolture. Pourquoi chercher à voler ce que les gens sont tout prêts à investir ?

— Oui, et tu as bien agi. Lin-ngan, notre ministre des Finances, me dit que Manzi enrichit désormais davantage le khanat que la Perse de mon cousin Abagha. À propos de famille, Kukachin et les enfants vous envoient toutes leurs salutations, à toi et à Hui-sheng. Ainsi que l'estimable Nicolò, qui m'a demandé de te transmettre que l'état de ton oncle Matteo s'améliore : il a appris de nouvelles chansons de la femme qui prend soin de lui.

Au lieu de s'installer au palais d'Agayachi, son demi-frère, Chingkim, nous avait fait l'immense honneur de loger chez nous durant sa visite. Hui-sheng et moi ayant depuis longtemps délégué à nos domestiques la direction de notre banque aux haricots, nous vivions en nobles aux loisirs illimités. Aussi disposions-nous du temps nécessaire pour recevoir notre royal invité avec tous les honneurs qui lui étaient dus. Ce jour-là, seuls et sans domesticité, nous étions assis autour d'une agréable collation, en pleine campagne. Hui-sheng nous avait elle-même préparé un panier repas bien garni, et, montés sur les chevaux que nous avions fait venir du caravansérail où nous les laissions, nous étions sortis de Hangzhou par la fameuse « Avenue pavée parcourant une longue distance entre des arbres gigantesques ». Nous avions étendu une nappe pour dîner sous ces arbres à bonne distance de la ville, tandis que Chingkim me racontait les dernières nouvelles du monde.

— Nous faisons maintenant la guerre à Champa, annonça-t-il avec détachement. Pour creuser un bassin de lotus dans notre arrière-cour.

— C'est ce que j'ai entendu dire, repondis-je. J'ai vu des troupes se diriger vers le sud du pays et des convois d'hommes et de chevaux descendre le Grand Canal. Je suppose que ton royal père, contrarié dans son désir d'expansion vers les îles orientales du Japon, a préféré reporter toutes ses énergies vers le Sud.

— En fait, les choses se sont précipitées fortuitement, expliqua-t-il. Les Yi du Yunnan ont accepté de reconnaître notre souveraineté sur leurs terres. Mais une ethnie secondaire du Yunnan, les Chan, s'est rebellée contre notre autorité et a décidé d'émigrer en masse vers Champa, plus au sud. Aussi mon demi-frère Hukoji, le *wang* du Yunnan, a-t-il envoyé là-bas une ambassade pour demander au roi d'Ava d'avoir l'obligeance de nous renvoyer ces réfugiés, lesquels nous appartiennent en tant que sujets du royaume. Quoi qu'il en soit, nul n'avait pris soin d'avertir nos ambassadeurs que, lorsque quelqu'un se présente devant le roi d'Ava, il doit ôter ses chaussures. Ils ne le firent donc pas, et, se sentant insulté, celui-ci ordonna à ses gardes : « Coupez-leur les pieds ! » Bien évidemment, cette mutilation de nos émissaires fut ressentie de notre côté également comme une insulte, justifiant amplement la déclaration de guerre du khanat au roi d'Ava. Ton vieil ami Bayan s'est donc à nouveau mis en marche.

— Ava ? demandai-je. Est-ce là un autre nom pour désigner Champa ?

— Pas exactement. Champa désigne l'ensemble de la région tropicale couverte de jungle, peuplée d'éléphants et de tigres, chaude et baignée d'humidité. Les gens qui y habitent sont divisés en... qui sait ?, dix ou vingt peuplades distinctes, chacune ou presque dispose d'un royaume miniature, lequel porte différentes appellations. Ava, par exemple, est aussi connu sous les noms de Myama, Burma et Mien. Les Shan qui ont fui notre Yunnan sont allés trouver refuge dans un royaume établi à

Champa depuis longtemps par les premiers émigrants de leur peuple. Cette terre est nommée Sayam, mais aussi Muang Thai ou Sukhothai. Il y a encore d'autres royaumes par là-bas... L'Annam, le Cham, le Layas, le royaume khmer, celui du Cambodge... et bien d'autres, peut-être. D'un ton toujours aussi cavalier, il ajouta :

— Pendant que nous prenons Ava, nous pourrions aussi bien en conquérir deux ou trois autres.

En bon marchand, je fis remarquer :

— Cela vous éviterait de payer les prix exorbitants qu'ils réclament pour leurs épices, leur bois, leurs éléphants et leurs rubis.

— J'avais l'intention, déclara Chingkim, de descendre au sud en repartant d'ici pour suivre la route de Bayan et voir ces terres tropicales. Mais, à la vérité, je ne me sens pas prêt à affronter les rigueurs d'un tel voyage. Je vais passer ici un peu de temps en votre compagnie et celle de Hui-sheng, et je m'en retournerai à Kithai.

Il soupira et fit, un peu mélancolique :

— Je suis triste de ne pouvoir m'y rendre. Mon royal père se fait vieux, et il se pourrait qu'avant longtemps je doive lui succéder comme khakhan. J'aurais bien aimé voyager davantage avant de m'établir à Khanbalik en permanence...

Cet air de lassitude et de résignation ne ressemblait pas au prince Chingkim, et je pris conscience sur le coup qu'il avait l'air abattu et fatigué. Un peu plus tard, alors que lui et moi nous étions éloignés dans la forêt pour nous soulager, je remarquai autre chose et émis à ce sujet un commentaire léger :

— Vous avez dû déguster, dans quelque auberge en cours de route, ce légume rouge et gluant qu'on appelle le *dai-huang*. Vous n'avez pu en manger à ma table, car je ne le porte pas dans mon cœur.

— Moi non plus, fit-il simplement. Et je ne suis pas non plus tombé de cheval, ce qui pourrait expliquer que je pisse rouge. Mais cela m'arrive, depuis un moment. Le Médecin de la Cour m'a soigné à la façon des Han, en m'enfonçant des aiguilles dans la plante des pieds et en faisant brûler un peu partout le long de ma colonne vertébrale des bâtonnets d'armoise. J'ai beau dire et répéter à cet idiot de *hakim* Gansui que je ne pisse ni par les pieds ni...

Il s'interrompit et leva les yeux vers les arbres.

— Écoute, Marco. Un coucou. Tu sais ce qu'il dit, selon ce que croient les Han ?

Chingkim rentra chez lui, comme le lui avait conseillé le coucou, mais pas avant d'avoir passé un bon mois en notre compagnie dans l'atmosphère si reposante de Hangzhou. Je suis heureux qu'il ait pu goûter ce mois de pur plaisir, loin des soucis du bureau et des affaires de l'Etat, car, en rentrant à Khanbalik, il repartit pour une demeure bien plus lointaine encore. Les courriers ne furent pas longs à redescendre au galop de Khanbalik, sur des chevaux couverts de pourpre et de blanc, pour demander au *wang* Agayachi de pavoiser sa cité aux couleurs du deuil des Han et des Mongols, car son frère Chingkim était rentré chez lui pour y mourir.

Ainsi allèrent les choses, et notre cité, qui touchait au terme de la période de deuil du prince régent, était prête à ranger le pavillon de crêpe, quand d'autres courriers arrivèrent avec l'ordre de le laisser déployé. On pleurait désormais l'ilkhan Abagha de Perse, qui était mort à son tour... pas dans une bataille, mais de quelque maladie, lui aussi. La mort d'un neveu ne fut pas pour Kubilaï une perte aussi terrible que celle d'un fils, bien sûr, et elle ne déclencha pas la même ampleur de commentaires quant à sa succession. Abagha laissait un fils en âge de régner, Arghun, qui reprit immédiatement la tête de l'ilkhanat de Perse et épousa même l'une des femmes persanes de son défunt père afin d'asseoir son pouvoir sur le trône. Mais le fils de Chingkim, Temur, héritier présomptif de l'ensemble de l'Empire mongol, était encore trop jeune. Kubilaï, quant à lui,

était bien avancé en âge, comme l'avait fait remarquer Chingkim. Les gens s'inquiétaient : s'il venait à mourir bientôt, le khanat serait déchiré dans des luttes entre divers prétendants plus âgés que Temur, parmi ses nombreux oncles et cousins, tout prêts à se débarrasser de lui pour s'approprier le pouvoir.

Pour lors, en tout cas, nous n'avions qu'à déplorer la fin prématurée de Chingkim. Kubilaï ne laissa pas le chagrin le distraire des affaires de l'État, et je ne laissai pas le mien interférer avec la transmission régulière du tribut de Manzi au Trésor. Kubilaï poursuivit sa guerre contre Ava et étendit même la mission de Bayan, ainsi que l'avait prédit Chingkim, à la conquête de tout autre royaume voisin d'Ava assez mûr pour être cueilli.

Le fait de constater que tant d'événements secouaient le monde extérieur tandis que je paressais dans le luxe à Hangzhou me fit bouillir d'impatience. Ma soudaine envie de mouvement était irrationnelle, bien sûr. Voyez tout ce que je possédais. J'étais un notable estimé de tous, à Hangzhou. Personne ne regardait plus d'un air désapprobateur la couleur de *kwei* de mes cheveux quand je me promenais dans les rues. J'avais de nombreux amis, je vivais confortablement et je filais des jours sans nuages avec ma jolie et bien-aimée compagne. Hui-sheng et moi aurions vécu éternellement heureux (comme le voulait l'habituelle conclusion de tous les romans courtois), et rien n'avait aucune raison de changer. J'avais tout ce qu'un homme peut raisonnablement espérer posséder, en cette apogée de ma vie où il ne me manquait rien de ce qui est précieux. De plus, je n'étais plus le bouillant adolescent que j'avais été naguère. J'avais trente ans révolus, je trouvais de temps à autre un cheveu gris dans la couleur du démon et j'aurais pu songer à faire de la pente descendante de ma vie une douce et tranquille glissade.

Il n'en reste pas moins que mon sang s'était réveillé, et l'impatience, chez moi, conduit vite à l'insatisfaction. J'avais certes bien réussi, à Manzi. Mais allais-je pour cela me dorer au rougeoiement de cette gloire le reste de mes jours ? Quand on a

accompli de grandes choses, se contenter de les perpétuer n'a rien d'un exploit. Tout cela ne requérait plus qu'un coup de tampon de mon *yin* sur des reçus et des dépêches, et l'envoi de mes courriers à Khanbalik à chaque début de mois. Je n'étais guère, en somme, qu'un chef de relais de poste cantonné en bord de route. Je décidai que j'avais suffisamment *obtenu* pour l'instant. Ce que je voulais à présent, c'était avoir quelque chose à *désirer*. Je tressaillis à l'idée de vieillir à Hangzhou tel un vénérable légume de patriarche Han, de n'avoir pas d'autre fierté que celle d'avancer en âge.

— Tu ne seras jamais vieux, Marco Polo, me dit la douce Hui-sheng lorsque j'abordai avec elle ce sujet.

Elle me regardait avec une affection amusée, mais semblait sincère en prononçant ces paroles.

— Vieux ou pas, fis-je, je pense que nous avons assez vécu dans le luxe à Hangzhou. Allons-nous-en d'ici.

Elle était d'accord.

— Où voudrais-tu aller, femme de ma vie ?

— Là où tu iras.

31

Mon courrier suivant en direction du Nord emportait un message de ma part au khakhan. Je requérais avec respect d'être relevé de ma mission depuis si longtemps accomplie, de mon titre de *kuan* et de mon bouton de corail. Je demandais l'autorisation de rentrer à Khanbalik où je pourrais songer à de nouveaux projets pour m'occuper. Le courrier me revint porteur de l'aimable assentiment de Kubilaï. Hui-sheng et moi ne fumes pas longs à quitter Hangzhou. Nos esclaves se mirent à pleurer, comme à l'agonie, et tombèrent devant nous en *ko-tou* désespérés, mais nous adoucîmes leur perte cruelle en leur offrant nombre des possessions que nous ne souhaitions pas emporter avec nous. Je fis d'autres cadeaux d'adieu (fort luxueux) au *wang* Agayachi, à mon cher assistant Fung Wei-ni et à mon scribe et bras droit, ainsi qu'à d'autres dignes amis.

— C'est l'appel du coucou, dirent-ils tous tristement, en trinquant avec nous lors des innombrables banquets et bals donnés en notre honneur.

Nos esclaves empaquetèrent nos affaires personnelles, notre garde-robe et les objets que nous avions acquis à Hangzhou (meubles, rouleaux peints, vases de porcelaine, ivoires, jades, joailleries et autres) et que nous voulions emporter avec nous. Nous repartions avec la servante mongole venue avec nous de Khanbalik. Hui-sheng montait sa jument blanche, quelque peu argentée autour du museau, à présent, tandis que nous embarquions sur une barge de taille respectable. Un seul objet avait été mis à l'écart : l'encensoir de porcelaine blanche dont ma douce avait tenu à se charger elle-même.

Au cours de notre séjour à Manzi, le Grand Canal avait été complété jusqu'à Hangzhou. Mais du fait que nous avions déjà emprunté la voie fluviale lors de notre descente vers le sud,

nous avions décidé de prendre une route différente pour rentrer. Nous ne restâmes donc sur la barge que jusqu'au port de Zhen-Jiang, où le Grand Canal rejoint le fleuve Yang-Tze. Ici, pour la première fois aussi bien pour moi que pour Hui-sheng, nous montâmes à bord d'un gigantesque *chuan* de haute mer et voguâmes sur l'Énorme Rivière jusqu'à la mer de Kithai infinie, et de là au nord le long de la côte.

Ce *chuan* eût fait passer la *galeazza Doge Anafesto* sur laquelle nous avions traversé la Méditerranée pour une misérable gondole ou un minable sampan. Le *chuan* – je ne puis l'appeler par son nom, puisque précisément il n'en portait pas et ne pouvait donc être maudit par des armateurs rivaux qui eussent persuadé les dieux de lui envoyer des vents contraires ou quelque autre mauvaise fortune – avait *cinq mâts*, chacun grand comme un arbre. Y étaient suspendues des voiles aussi larges que certaines places de marché, constituées de lattes de bambou et utilisées comme j'ai déjà eu l'occasion de le décrire. L'énormité de la coque en forme de canard était proportionnelle à la hauteur des mâts qui grattaient le ciel. Sur le pont et dans les quartiers des passagers situés dessous s'alignaient plus de cent cabines conçues pour offrir six confortables places chacune. Cela signifie qu'en plus de son équipage qui totalisait près de quatre cents personnes ce vaisseau pouvait transporter six cents passagers. Au cours de cette brève expédition, il n'y avait que peu de gens à bord. En dehors de notre petit groupe, s'y trouvaient des marchands ambulants, quelques officiers ministériels de rang subalterne et un certain nombre de capitaines d'autres navires, désœuvrés entre deux voyages. Les cales du *chuan* abritaient une grande variété de marchandises, suffisantes pour nourrir toute une ville. Pour donner une idée de leur capacité en volume, je dirais qu'elles auraient pu transporter environ deux cents de nos tonneaux de Venise.

J'ai dit « les cales » à dessein, au lieu d'employer le mot au singulier, parce qu'un *chuan* est construit avec ingéniosité : des compartiments étanches séparés font que, si le navire heurtait un récif et si un trou se formait sous la ligne de flottaison, seul ce compartiment serait inondé, les autres restant secs et gardant

l'ensemble à flot. Il aurait de toute façon fallu, pour percer la coque, un récif particulièrement solide, tant les planches de sa membrure, plaquées en triple épaisseur, constituaient une protection efficace. Le capitaine, un Han qui parlait le mongol, me montra avec fierté la structure verticale des planches qui composaient la partie intérieure de la coque, de la quille au pont, et me fît remarquer que la seconde était assemblée en diagonale, et la troisième, située vers l'extérieur, à l'horizontale, de la proue à la poupe.

— Solide comme un roc, affirma-t-il, frappant du poing sur la paroi d'un compartiment étanche, ce qui produisit en effet un son rappelant un maillet sur la pierre. Du bon bois de teck de Champa, riveté de gros clous de fer à tête large.

— Dans l'Occident d'où je viens, nous n'utilisons pas le bois de teck, expliquai-je, presque sur un ton d'excuse. Nos constructeurs de navires font confiance au chêne. En revanche, nos clous sont similaires aux vôtres.

— Cinglés de charpentiers *ferenghi !* rugit-il dans un gigantesque rire. Ils ne se sont pas rendu compte que le bois de chêne exsudait un acide qui corrode le fer ? Le teck, au contraire, contient une huile essentielle qui a pour vertu de l'empêcher de rouiller !

Je me trouvais là une fois encore confronté à un exemple de l'ingéniosité orientale, qui semblait enfoncer un peu plus mon Occident natal. Quelque peu dépité, j'aurais aimé me raccrocher à un exemple de simplicité d'esprit typiquement orientale pour contrebalancer les choses ; je ne désespérais pas d'en rencontrer au moins un avant la fin du voyage. Je crus bien le tenir lorsqu'un jour, alors que nous n'étions plus en vue du rivage, nous traversâmes une mauvaise tempête. Le vent se déchaîna, la pluie se mit à crépiter et les éclairs à zébrer le ciel, tandis que la mer se gonflait et que des feux de Saint-Elme grésillaient sur les mâts et les plats-bords. C'est alors que j'entendis le capitaine crier à son équipage :

— Préparez le *chuan* pour le sacrifice !

Il y avait de quoi sursauter à une décision si rapide de sabordage, alors que la masse puissante du navire tanguait à peine dans la tourmente. N'étant qu'un « marin d'eau douce », comme les appellent sourire aux lèvres les marins de Venise, j'étais supposé appréhender le moindre danger maritime. Mais je ne voyais là rien de plus alarmant qu'une situation encourageant à réduire un peu la voile. Ce grain, cela me semblait évident, ne méritait pas le nom de *tai-feng*. J'étais par chance assez marin pour m'interdire tout avis qui eût semblé contredire le capitaine et évitai de montrer le moindre mépris pour cet excès d'inquiétude.

Je fis bien. Alors que je me préparais à descendre avertir d'une voix triste mes compagnes que nous allions abandonner le navire, je vis deux hommes d'équipage gravir gaiement vers moi l'escalier des cabines, portant avec précaution un bateau de papier, un jouet qui n'était autre que la réplique en miniature de notre propre navire.

— Le *chuan* de sacrifice, m'indiqua le capitaine d'un air imperturbable tout en le jetant par-dessus bord. Il est là pour tromper les dieux marins. Dès qu'ils le voient s'enfoncer dans les flots, ils pensent avoir coulé notre navire. Aussi laissent-ils la tempête se calmer plutôt que de la rendre plus pénible.

Simple rappel du fait que, lorsqu'ils faisaient preuve de candeur, les Han y mêlaient toujours une certaine ingéniosité. En tout cas, quelle qu'ait été l'influence du bateau de sacrifice en papier, la tempête se calma rapidement, et, quelques jours plus tard, nous abordions à Qin-huang-dao, la cité côtière la plus proche de Khanbalik. De là nous procédâmes vers l'intérieur, avec un petit convoi de chariots pour transporter nos biens.

Quand nous arrivâmes au palais, Hui-sheng et moi allâmes sans attendre saluer d'un *ko-tou* le khakhan. Une fois parvenu aux appartements royaux, je notai que les anciens majordomes et les vieilles servantes naguère affectés au khakhan avaient cédé la place à une demi-douzaine de jeunes pages, tous sensiblement du même âge, d'une beauté remarquable et aussi clairs de cheveux que de regard, caractéristiques passablement

inhabituelles qui n'étaient pas sans rappeler ces tribus de l'Inde aryenne qui prétendaient descendre des soldats d'Alexandre. Je me demandai si Kubilaï, sur ses vieux jours, n'était pas en train de développer une affection perverse pour les jeunes garçons, mais je n'y attachai pas plus d'attention. Le khakhan nous accueillit avec chaleur, et nous échangeâmes des condoléances pour la perte de son fils, mon ami Chingkim. Puis il enchaîna, soudain épanoui :

— Je dois à nouveau te féliciter, Marco, pour le splendide succès de ta mission à Manzi. Et tu n'as pas prélevé le moindre *tsien* de tribut personnel durant toutes ces années, à ce que j'ai vu ? J'étais sûr que non. Mais c'est ma faute. J'ai omis de te dire, avant que tu t'en ailles, que par principe le collecteur d'impôts n'est jamais appointé, car il se paie en prélevant environ un vingtième de ce qu'il récolte. Cela ne fait que stimuler la diligence qu'il y met. Je n'ai certes pas à me plaindre de la tienne ! C'est pourquoi, si tu veux bien t'adresser au ministre Lin-ngan, tu verras qu'il a, durant tout ce temps, fait mettre de côté ta part qui se monte à présent à une somme respectable.

— Respectable ! m'étranglai-je. Mais, Sire, ce doit être une véritable fortune ! Je ne puis l'accepter. Je n'ai pas œuvré par appât du gain, mais pour la satisfaction de mon seigneur le khan.

— Raison de plus pour que tu la mérites, en ce cas.

J'ouvrais la bouche pour protester de nouveau, mais il ordonna sévèrement :

— Je ne tolérerai aucune discussion là-dessus. Cela dit, si tu tiens à me démontrer ta gratitude, il est une nouvelle charge que tu pourrais accepter.

— Ce que vous voudrez, Sire ! tonnai-je, encore sous le coup de la surprise qu'il venait de me causer.

— Mon fils et ton ami, Chingkim, aurait par-dessus tout aimé découvrir la jungle de Champa, mais il n'y est jamais allé. J'ai plusieurs messages pour *l'orlok* Bayan, actuellement en

campagne sur la terre d'Ava. Ce ne sont que des communications de routine, rien d'urgent, mais elles pourraient te donner l'occasion d'accomplir ce voyage que Chingkim n'a pu mener à bien. Ton départ, en se substituant à son rêve inassouvi, serait sans doute une douce consolation pour son âme. Partiras-tu ?

— Sans hésitation ni délai, Sire. Y a-t-il autre chose que je puisse faire quand j'arriverai là-bas ? Des dragons à occire ? Une princesse captive à délivrer ?

Je ne plaisantais qu'à moitié. Il venait de faire de moi un homme puissant. Il mâchonna d'un air approbateur, mais avec un fond de tristesse :

— Rapporte-moi un petit souvenir. Du genre de celui qu'un fils aimant aurait rapporté à son vieux père.

Je promis de chercher quelque chose d'unique, que personne n'aurait encore vu à Khanbalik, et Hui-sheng et moi partîmes. Nous passâmes ensuite saluer mon père, qui nous embrassa tous deux et pleura un peu de joie, jusqu'à ce que je fasse cesser ses larmes en lui expliquant de quelle munificence j'avais bénéficié de la part du khakhan.

— *Mefè !* s'exclama-t-il. Ce n'est pas un si mauvais os à ronger ! Je me suis toujours considéré comme un brillant homme d'affaires, mais je vais finir par croire, Marco, que tu pourrais vendre du soleil en plein mois d'août, comme on dit sur le Rialto.

— Tout est l'œuvre de Hui-sheng, insistai-je en lui caressant affectueusement le bras.

— Ma foi..., fit mon père, pensif. Tout cela... en plus de ce que la Compagnie a déjà renvoyé à la maison par la route de la soie... Marco, il serait peut-être temps de songer à rentrer nous-mêmes à la maison.

— Quoi ? m'écriai-je, stupéfait. Enfin, père, tu as toujours tenu un tout autre langage. L'homme digne de ce nom est chez

lui dans le monde entier. Du moment que nous continuons à prospérer ici...

— Mieux vaut l'œuf aujourd'hui que la poule demain.

— Mais nos projets se présentent sous les meilleurs auspices. Ne sommes-nous pas toujours dans les bonnes grâces du khakhan ? L'empire qui nous est offert n'a jamais été aussi prospère et il n'attend que nous. Oncle Matteo est bien soigné, et...

— Matteo a pris quatre ans de plus et se fiche pas mal de là où il est. Mais j'approche de mes soixante ans, et Kubilaï en a au moins soixante-dix.

— Tu m'as l'air loin d'être sénile, père. Quant au khakhan, il accuse son âge, c'est vrai, ainsi qu'un certain découragement. Mais qu'est-ce que cela change ?

— As-tu pensé à ce que tu deviendrais s'il venait à décéder ? Justement *parce que* tu es dans ses bonnes grâces, d'autres sont jaloux de nous. C'est encore latent, mais que ces mains protectrices viennent à nous manquer et les ennemis se manifesteront au grand jour. Lors des funérailles du lion, les rats se mettent à danser. Il ne manquera pas de se produire une vigoureuse résurgence de ces factions musulmanes qu'il a supprimées, et, crois-moi, ces gens ne nous portent pas dans leur cœur. Ai-je besoin de mentionner la forte probabilité de troubles plus violents encore, d'ici jusqu'au Levant, s'il devait y avoir une guerre de succession ? Je ne cesse de me féliciter d'avoir pris soin, durant ces années, d'envoyer tous nos bénéfices en Occident, à notre oncle Marco de Constantinople. Je ferai de même avec la fortune que tu nous apportes. Car, crois-moi, tout ce que nous pourrions encore accumuler ici ne sortirait plus du pays dès la mort de Kubilaï.

— Y aurait-il vraiment de quoi grincer des dents si cela arrivait, père, si l'on considère la fortune que nous avons déjà extraite de Kithai et de Manzi ?

Il secoua sombrement la tête.

— Et à quoi nous servirait-elle, cette fortune amassée en Occident, si nous sommes bloqués ici ? Et si nous y mourons ? Suppose un instant que, de tous les prétendants à la succession du khanat, ce soit Kaidu qui l'emporte !

— Il est vrai que nous serions en danger, reconnus-je. Mais cela justifie-t-il que nous abandonnions le navire dès maintenant, pour ainsi dire, alors qu'il n'y a encore aucun nuage dans le ciel ?

Avec un certain amusement, je me rendis compte que, comme souvent en présence de mon père, je m'étais mis à parler comme lui, par paraboles et métaphores.

— Le pas qui franchit le seuil est toujours le plus dur à faire, plaida-t-il. Quoi qu'il en soit, si tu te fais tirer l'oreille parce que tu t'interroges sur le sort réservé à ta douce compagne ici présente, j'espère que tu ne crois pas une seconde que j'envisage son abandon. *Sacro, ne !* Elle pourrait constituer une curiosité à Venise durant les premiers temps, mais elle sera entourée de l'affection de tous. *Da novèlo tuto belo*[25]. Tu ne serais pas le premier à rentrer chez toi avec une femme étrangère. Je me souviens d'un capitaine de navire qui avait ramené une épouse turque quand il a pris sa retraite de marin. Haute comme un campanile, elle était...

— J'emmène Hui-sheng partout où je vais, affirmai-je en souriant. Sans elle, je serais perdu. Elle m'accompagnera dans ce voyage à Champa. Nous n'allons même pas déballer les affaires que nous avons apportées de Manzi. Et j'ai *toujours* envisagé de la ramener un jour à Venise. Mais tu n'escomptes tout de même pas, père, que nous filions aujourd'hui même ?

— Oh, non. Seulement que nous y songions. Tiens-toi prêt à partir. Garde un œil sur la poêle et un autre sur le chat. Il va me falloir un moment pour liquider dans de bonnes conditions notre affaire de tuiles *kashi* et prendre soin de maints autres détails.

---

[25] « Dans la nouveauté, tout est beau », en dialecte vénitien.

— Nous avons encore le temps. Kubilaï a l'air vieux, mais il n'est pas moribond. S'il a encore la vivacité, comme je le soupçonne, de s'amuser avec de jeunes garçons, il ne risque pas de passer l'arme à gauche aussi soudainement que Chingkim. Laisse-moi accomplir la dernière mission qu'il m'a confiée, et quand je reviendrai...

— Personne, Marco, ne peut présager du lendemain, déclama-t-il d'un ton solennel.

Je faillis piaffer d'exaspération et lui assener une verte réplique. Mais il m'était impossible d'éprouver à son égard la moindre irritation, de partager son inclination au morbide ou de ressentir de l'appréhension. J'étais depuis peu un homme très riche et heureux, sur le point de partir en voyage dans une région inconnue, avec à ses côtés la compagne la plus chère à son cœur. Je me contentai de lui tapoter l'épaule et repris, non pas d'un ton résigné, cette fois, mais avec un véritable entrain :

— Que demain vienne ! *Sto mondo xe fato tondo !*

CHAMPA

32

C'était une fois encore *l'orlok* Bayan que je partais rejoindre, mais cette fois il se trouvait beaucoup plus loin. Aucune urgence ne pressait mon pas. Je m'arrangeai donc pour que Hui-sheng et moi puissions voyager avec domestiques et provisions – sa servante mongole, deux esclaves qui pourvoiraient à l'installation des campements, une escorte mongole pour notre protection et des animaux de bât. Mais je fis en sorte de prévoir des étapes raisonnables afin de rendre notre marche confortable et pris soin de changer régulièrement nos montures aux relais de poste. Chaque soir, un caravansérail décent nous attendait ou une ville de taille suffisante, à moins que nous ne fassions escale dans quelque palais de province. Nous avions au total sept mille *li* à franchir sur toutes sortes de terrains (prairies, terres agricoles ou montagnes) mais, en effectuant le parcours à petite allure, nous parvînmes à passer d'agréables nuits de repos durant les cinq mille premiers *li* du trajet. Nous dirigeant d'abord au sud-ouest de Khanbalik, nous suivions peu ou prou la route que j'avais empruntée lors de mon voyage au Yunnan, aussi nous arrêtâmes-nous en de nombreux endroits que j'avais déjà visités, les cités de Xian et de Chengdu, entre autres. Ce ne fut qu'ensuite que nous pénétrâmes en territoire inconnu.

En partant de Chengdu, nous n'obliquâmes pas vers l'ouest, comme j'avais dû le faire auparavant, pour nous diriger vers les hauteurs du To-Bhot. Nous poursuivîmes en direction du sud-ouest vers la province du Yunnan. Dans sa capitale, Yunnanfu, dernière cité importante sur notre itinéraire, nous fûmes royalement reçus par le *wang* Hukoji. J'avais une raison très privée de voir Yunnanfu, mais je ne la dévoilai pas à Hui-sheng. La dernière fois que je m'étais trouvé dans ces régions, j'avais achevé ma mission dans la guerre du Yunnan et m'en étais allé avant que Bayan fasse le siège de la capitale, sans saisir la

chance qu'on m'offrait de compter parmi les privilégiés, les premiers à piller et à violer. Ayant renoncé à l'occasion « d'agir en vrai Mongol », je regardais à présent autour de moi avec un intérêt tout particulier pour voir ce que j'avais manqué et notai que les femmes Yi étaient en effet très jolies, comme on me l'avait certifié. Nul doute que j'aurais apprécié m'amuser avec les « chastes épouses » et les « jeunes filles vierges », et que je me serais alors imaginé profiter des plus belles femmes de l'Orient. Mais j'avais eu depuis l'immense chance de découvrir Hui-sheng, aussi regardais-je désormais les femmes Yi comme nettement inférieures et bien moins désirables qu'elle. Je ne me sentais donc point frustré de n'en avoir eu aucune.

Au-delà de Yunnanfu, toujours vers le sud-ouest, la route du Tribut nous mena en pleine nation Ava, dans la vallée d'une rivière, en un lieu appelé Bhamo qui ne consistait qu'en une ligne de forts de construction sommaire. Nous y fumes reçus par un capitaine qui commandait les quelques Mongols laissés en garnison sur place. Celui-ci nous informa que la guerre était déjà achevée, que le roi d'Ava, en fuite, se cachait quelque part et que Bayan célébrait la victoire dans la capitale, Pagan, loin en aval de la rivière. Le capitaine suggéra que nous nous y rendions en barge fluviale, laquelle nous y conduirait plus rapidement et dans de meilleures conditions de confort. Il nous en fournit d'ailleurs une et l'équipage de rameurs qui va avec, ainsi qu'un scribe nommé Yissun qui connaissait la langue Mien.

Nous laissâmes nos domestiques à Bhamo et poursuivîmes, Hui-sheng, sa servante et moi, un lent voyage sur le fleuve pour les mille derniers *li* au moins de notre route. La rivière était l'Irrawaddy, qui avait débuté comme simple torrent très haut dans les montagnes du To-Bhot, au-dessus de la terre des Quatre Rivières. Descendu jusqu'en ces plates contrées, le fleuve était aussi large que le Yang-Tze et coulait posément vers le sud en vastes méandres. Il était si plein de limon, peut-être arrivé du lointain To-Bhot, que son eau était presque visqueuse, un peu comme une glu, et d'une fort désagréable tiédeur. Elle était d'une couleur ocre pâle sur son immense largeur écrasée de soleil et brune dans l'ombre profonde des extrémités, où une

forêt presque impénétrable d'arbres géants surplombait les lointaines rives.

Pour les oiseaux qui le survolaient, en dépit même de son immense largeur et de son cours apparemment sans limites, le ruban de l'Irrawaddy ne devait ressembler qu'à une fissure vagabonde dans le vert couvrant les terres. Ava était en effet presque totalement envahie de ce que nous appellerions une jungle et que les natifs nommaient le *Dong Nat*, la forêt des démons. Les *nat*, esprits malins locaux, étaient, d'après ce que je pus comprendre, assez semblables aux *kwei* du Nord : des démons au degré de méchanceté variable, allant de la simple polissonnerie à la plus cruelle malfaisance, et d'ordinaire invisibles, mais capables de s'incarner sous n'importe quelle forme, y compris celle d'un être humain. J'eus un peu de mal à imaginer que, dans une telle densité de végétation, ils puissent s'incarner en hommes : il n'y avait tout simplement *pas de place* pour ce faire. Au-delà des berges boueuses, on ne pouvait distinguer le sol ; juste un fatras de fougères, de vigne vierge, d'arbrisseaux en fleurs et de buissons de bambous. Au-dessus de cet amas confus émergeaient les arbres en rangs serrés qui semblaient jouer des coudes et des épaules les uns contre les autres. Au sommet, leurs couronnes de feuilles entremêlées très haut dans le ciel coiffaient toute la région comme d'un toit de chaume si épais que ni la pluie des tempêtes ni la lumière du soleil ne semblaient capables d'y pénétrer. Ce tapis n'était troué que par les créatures qui vivaient là-haut, les cimes des arbres semblant perpétuellement agitées des allées et venues d'oiseaux au plumage criard, et des cabrioles de singes jacasseurs.

Chaque soir, quand notre barge se dirigeait vers la rive pour établir notre campement (à moins que nous n'abordions une clairière abritant un village de bambous Mien), Yissun et nos pilotes devaient d'abord sortir et, chacun armé d'une épaisse et lourde lame appelée *dah*, tailler un espace suffisant pour que nous puissions y dérouler nos nattes et y allumer notre feu. J'avais toujours l'impression que, le lendemain, nous n'aurions que le temps de contourner le prochain méandre situé en aval avant que l'exubérante jungle brûlante ne se referme autour de

la petite trouée que nous y avions ménagée. Ce n'était d'ailleurs pas une impression. Lorsque nous campions près d'un bosquet de bambous, nous pouvions l'entendre craquer, même en l'absence du moindre souffle de vent ; ce bruit était celui de la plante en train de *repousser*.

Yissun m'expliqua que, parfois, il arrivait que la tige dure du bambou frotte contre le tronc tendre d'un arbre de la jungle et que la chaleur résultant de cette friction suffise à les faire s'embraser. Alors, aussi humides et dépourvues de feuilles que puissent être leurs tiges, les bambous s'enflammaient, communiquant le feu dans toutes les directions, des centaines de *li* à la ronde. Seules les créatures capables d'atteindre la rivière pouvaient espérer survivre au terrible incendie, si elles ne tombaient pas sur les terribles gavials (ou *gha-riyat)* qui ont tendance à converger vers les scènes de désastre. Le gavial est un énorme et horrible lézard de rivière, que je crus appartenir à la famille des dragons. Il a le corps noueux aussi gros qu'un tonneau, les yeux protubérants comme des soucoupes, les dents et la queue d'un dragon, mais pas d'ailes. Les gavials étaient partout le long des rives, en général tapis dans la boue tels des troncs d'arbres aux prunelles furieuses, mais ils ne nous firent jamais de mal. Ils se nourrissaient apparemment surtout des singes qui, à cause de leurs bouffonneries, tombaient fréquemment en hurlant dans la rivière.

Nous ne fumes pas non plus molestés par les autres créatures de la jungle, bien que Yissun et les villageois Mien nous aient souvent mis en garde en cours de route, affirmant que le *Dong Nat* recelait des bêtes encore bien plus redoutables que le gavial. Cinquante races de serpents venimeux, selon eux. Plus les tigres, bien sûr, les léopards, les chiens sauvages, les sangliers et autres éléphants, auxquels s'ajoutait une sorte de bœuf sauvage appelé *seladang*. Je fis remarquer que je ne tenais pas à rencontrer ce bœuf sauvage ; l'espèce domestique que j'avais pu observer dans les villages m'avait déjà semblé suffisamment vicieuse. Aussi trapu qu'un yack, d'un gris bleuté, il avait des cornes aplaties en forme de croissant sur l'arrière de son front. Comme le gavial, il aimait se prélasser dans la vase

d'un trou d'eau, laissant affleurer son museau et ses yeux, et quand l'énorme bestiole s'extrayait de la boue, on aurait cru entendre une explosion de *huo-yao.*

Cet animal n'est que le *karbau,* fit Yissun, indifférent. Pas plus dangereux qu'une vache. Les petits enfants en sont les gardiens. Le *seladang,* lui, vous arrive facilement à l'épaule, et quand il avance dans la jungle, même les éléphants et les tigres s'écartent de son chemin.

Nous pouvions deviner de très loin que nous approchions d'un village, car on voyait toujours flotter au-dessus un nuage de fumée ou de poussière noire. C'était en fait une sorte de voûte de corneilles (que les Mien appelaient les « mauvaises herbes emplumées ») qui passaient leur temps à jubiler d'une voix rauque au-dessus des restes de choux disséminés un peu partout. Entre les corneilles jacassantes dans le ciel et le bourbier qui s'étendait sous ses pieds, chaque village avait aussi quelques bœufs *karbau,* de faméliques canards au plumage noir courant de-ci de-là, un lot de cochons allongés dont le milieu du corps affaissé traînait dans la boue et une incroyable flopée d'enfants nus qui, décidément, leur ressemblaient fort. Chaque village disposait aussi de deux ou trois éléphantes domestiquées. Le seul commerce de ces villages de jungle étant l'extraction et la vente de troncs d'arbres et de fruits, ces animaux étaient indispensables pour les transporter.

Les arbres de la jungle n'étaient pas tous aussi laids que les boueuses mangroves des berges, ou aussi jolis mais inutiles que la plante appelée « queue de paon », dont les fleurs rouges et orangées formaient comme une masse de flammes végétales. Certains produisaient des fruits ou des noix comestibles, d'autres étaient parsemés des baies pourpres de *l'ampélopsis arborea,* ou vigne à poivre, et de la *chaulmoogra* qui secrète la sève huileuse connue comme le seul médicament contre la lèpre. D'autres encore donnaient un bois de charpente dur et solide, tels l'abnus noir *(alnus glutinosa),* le bois d'aloès, dit kinam tacheté *(aloëxylum verum),* ou le saka doré *(tec-tona grandis),* dont le bois devient en mûrissant brun moucheté et

donne le teck. Cela étant, le bois de teck est bien plus joli à regarder sous la forme de planches servant à construire les bateaux qu'à l'état de nature. Les arbres à teck, en effet, avaient beau se dresser hauts et droits comme des colonnes de livres de comptes, leur écorce était d'un gris plutôt miteux, et le fouillis désordonné de leurs branches ne produisait que de rares feuilles d'apparence peu flatteuse.

Je ferai également remarquer que le peuple Mien était, dans ce paysage, assez peu décoratif. Fort laids, courtauds et boulots, la plupart des hommes étaient d'une taille inférieure d'au moins deux empans à la mienne[26], et les femmes plus petites encore. Même pour leurs besognes quotidiennes, comme je l'ai dit, ils se reposaient sur leurs éléphants. Le reste du temps, ces hommes et ces femmes formaient un pitoyable ramassis de pauvres bougres mous et informes, et de souillons aussi désœuvrées qu'avachies. Sous le climat tropical d'Ava, ils n'avaient pas vraiment besoin d'habits, mais ils auraient pu se fabriquer des costumes un peu plus avenants que ceux qu'ils portaient. Quel que soit leur sexe, ils étaient coiffés de larges chapeaux de fibre tressée en forme de champignons, avaient le torse et les jambes nus, et n'étaient couverts que d'un grossier pagne de toile bise roulé autour de la taille. Les femmes, pas gênées le moins du monde de leurs mamelles pendantes, ajoutaient quand même à leur tenue un article censé préserver leur pudeur : une écharpe longue et lestée de perles pendait devant et derrière elles, faisant écran à leurs parties intimes quand elles s'accroupissaient, ce qui était leur position favorite. Hommes et femmes enfilaient à leurs chevilles des manches de tissu lorsqu'ils devaient marcher dans l'eau pour se protéger des sangsues. Le reste du temps, ils allaient pieds nus, leurs plantes étant garnies d'une couche de corne assez épaisse pour les garantir contre les piqûres, morsures et irritations. Si je me souviens bien, je ne vis dans cette région que deux hommes qui possédaient des chaussures. Ils les portaient nouées autour de leur cou à l'aide d'une ficelle afin de préserver de telles merveilles.

[26] Quarante centimètres environ.

Les hommes du peuple Mien, déjà peu avenants par nature, avaient trouvé le moyen de se rendre encore plus étranges. Ils couvraient leur peau d'images et de motifs colorés. Je ne vous parle même pas de peintures ; il s'agissait d'une substance colorante piquée dans et sous la peau, qu'on ne pouvait plus jamais éliminer ensuite. On l'appliquait à l'aide d'une lamelle pointue de bambou et de suie d'huile de sésame brûlée. Cette dernière était noire, mais une fois infiltrée sous la peau, elle laissait apparaître des points et des lignes de couleur bleue. Il y avait de prétendus artistes de cette technique, qui voyageaient de village en village et étaient bien accueillis partout, car un Mien risquait de passer pour efféminé s'il n'était pas décoré tel un tapis. Ce marquage débutait dès l'enfance, et on le poursuivait, en ménageant des intervalles de récupération entre les douloureuses sessions, jusqu'à ce que l'individu soit couvert d'un treillis de motifs bleutés des genoux à la poitrine. Après quoi, s'il était vraiment coquet et avait les moyens de payer l'artiste pour d'autres travaux, il pouvait se faire tatouer d'autres dessins effectués avec un pigment rouge parmi les motifs bleus. Là, on pouvait commencer à parler d'un bel homme.

Cette horreur était réservée aux hommes, mais ils laissaient généreusement leurs femmes en partager une autre, à peine plus agréable à l'œil : l'habitude de mâcher constamment. Je crois vraiment que les Mien de la jungle ne se livraient à leur industrie de coupe sylvestre que pour pouvoir s'offrir un produit que l'on pouvait mastiquer et qu'ils ne pouvaient cultiver, mais devaient importer. C'était la noix d'un arbre appelé *areca* (ou palmier à bétel, ou encore aréquier) qui ne poussait que dans les régions côtières. Les Mien achetaient ces noix, les faisaient bouillir, les pelaient, puis les laissaient sécher au soleil jusqu'à ce qu'elles deviennent noires. Dès qu'ils se sentaient l'envie de se faire un petit plaisir, c'est-à-dire tout le temps, ils se coupaient une tranche de noix d'aréquier, l'humectaient d'un peu de citron, la roulaient dans une feuille de bétel, fourraient cette boulette dans leur bouche et la mâchouillaient la journée durant. Cette mastication était aux Mien ce que la rumination est à la vache : leur unique divertissement, leur seul plaisir et la

seule activité qu'ils pratiquaient, en dehors de celles absolument indispensables à leur existence. Un village rempli d'hommes, de femmes et d'enfants Mien n'était déjà pas un régal pour les yeux. Mais le fait de les voir ainsi bouger sans arrêt leurs mâchoires de bas en haut et de haut en bas n'arrangeait rien.

Ce n'était pourtant pas le pire. Ils allaient encore plus loin dans ce qu'ils s'infligeaient délibérément. La mastication de la noix d'aréquier et des feuilles de bétel avait pour effet de colorer en rouge vif la salive. Comme un enfant Mien commençait à mâcher dès qu'il avait lâché le sein, il acquérait en grandissant des gencives et des lèvres rouges comme des plaies ouvertes, et des dents aussi sombres que du bois de teck. Et, de la même façon que les Mien jugeaient comme le comble de l'élégance qu'on colorât leur corps, ils trouvaient ravissante une femme qui barbouillait ses dents déjà colorées d'une couche de laque qui les rendait totalement noires. La première fois qu'une beauté Mien me gratifia d'un de ces sourires d'un noir goudron dans une plaie rouge vif, je reculai d'horreur. Dès que je me repris, je demandai à Yissun quel était le motif de cette écœurante défiguration. Il fit suivre la question à la déesse locale et me relaya sa hautaine réponse :

— Eh bien quoi ? Les dents blanches, c'est bon pour les chiens et pour les singes !

En parlant de blancheur, je m'attendais que ces gens manifestent à mon approche au moins quelque surprise, voire de la peur... j'étais tout de même le premier homme blanc jamais vu dans la nation Ava. Mais ils ne manifestèrent pas la moindre émotion. Je devais être l'un des *nat* les moins effrayants, l'un des plus ineptes aussi, pour avoir choisi de leur apparaître déguisé dans un corps aussi contrefait puisque décoloré. Ils ne montrèrent pas plus de ressentiment, de haine ou de crainte à l'égard de Yissun ou de nos pilotes, apparemment bien conscients que les Mongols avaient récemment conquis leur pays. Lorsque je hasardai une remarque sur leur attitude indolente, ils se contentèrent de

hausser les épaules et répliquèrent (selon la traduction de Yissun) ce que je pris pour un proverbe rural :

— Si le *karbau* combat, c'est son herbe qu'il piétine.

Quand je leur demandai s'ils n'étaient pas consternés que leur roi fut en fuite et caché quelque part, ils haussèrent de nouveau les épaules et répondirent par l'une de leurs prières traditionnelles : « Épargnez-nous les cinq fléaux », qu'ils énumérèrent ainsi : « Les inondations, les incendies, les voleurs, les ennemis et les rois. »

Lorsque j'en vins à interroger un chef de village (lequel me semblait d'une intelligence un cran plus élevée que les bœufs *karbau)* sur l'histoire de son peuple, voici ce que me rapporta Yissun :

— *Amè, u Polo !* Notre grand peuple a connu, naguère, une splendide histoire et un glorieux héritage. Elle tenait tout entière dans des livres, transcrite dans la poétique langue Mien. Mais un jour survint une grande famine, et l'on mangea les livres en sauce. Depuis, nous ne savons plus rien de notre histoire, ni de notre écriture.

Il ne fournit aucun autre éclaircissement, et je ne puis faire mieux. Si ce n'est expliquer que *« amè ! »* était chez les Mien le juron favori pour exprimer l'indignation et la réprobation (bien qu'il ne signifiât que « mère »), et que « *u Polo* » était la façon respectueuse de s'adresser à moi. Ils me réservaient le « *u* », et à Hui-sheng un *« daw »,* ce qui équivalait à « messire » et « madame Polo ». En ce qui concerne l'histoire des livres « mangés en sauce », je pus cependant constater que les Mien affectionnaient en effet une sauce qui constituait leur nourriture préférée, puisqu'ils en consommaient presque aussi souvent qu'ils prononçaient *« amè ! »*. Elle se présentait comme un liquide à l'odeur épouvantable (de quoi vous donner la nausée), était employée comme condiment et provenait de *poisson fermenté.* Ils appelaient cette sauce *nuoc-mâm* et en aspergeaient leur riz, leur porc, leur poulet, leurs légumes, bref tout ce qu'ils mangeaient. Comme le *nuoc-mâm* avait le don de

rendre chaque mets uniformément « goûteux » en lui donnant son goût infect et comme les Mien en assaisonnaient tout ce qu'ils dégustaient, je finis par me persuader qu'ils avaient après tout fort bien pu « manger en sauce » toutes leurs archives historiques.

Nous parvînmes un soir dans un village dont les habitants, très exceptionnellement, ne nous semblaient ni oisifs, ni lymphatiques, puisqu'ils sautaient tous de joie dans un grand état d'excitation. Ce n'étaient que des femmes et des enfants, ce qui me poussa à demander à Yissun où étaient partis les hommes.

— Ils disent que les hommes ont pris un *badak-gajah* (une licorne) et qu'ils devraient l'apporter sous peu.

Bigre, cette nouvelle était plutôt excitante. Aussi loin qu'à Venise, les licornes étaient connues de réputation. Certains croyaient à leur existence quand d'autres les considéraient comme des créatures mythiques. Aussi bien à Kithai qu'à Manzi, j'avais eu connaissance d'hommes plutôt avancés en âge, en règle générale, qui avaient avalé un remède à base de poudre de cette « corne de licorne » censée renforcer la virilité. C'était un médicament précieux, difficile à trouver et au coût prohibitif. Cela donnait au moins une certaine vraisemblance à l'existence des licornes et prouvait aussi leur rareté, que soulignait leur légende même.

D'un autre côté, les histoires féeriques contées tant à Venise qu'à Kithai et les peintures qu'en avaient faites les artistes décrivaient la licorne comme un animal gracieux à mi-chemin entre le cheval et la biche, avec sur le front une longue corne dorée, étroite et vrillée, bien entendu unique. Je doutais que cette licorne d'Ava s'en rapproche. D'une part, il était difficile de concevoir qu'une telle créature de rêve pût vivre dans cette jungle de cauchemar et se laisser capturer par ces balourds de Mien. D'autre part, son nom local, *badak-gajah,* qui se traduisait par « aussi gros qu'un éléphant », ne sonnait pas juste du tout.

— Demande-leur, Yissun, s'ils capturent la licorne en sortant une jeune vierge pour lui servir d'appât.

Il demanda, et je pus constater les yeux ébahis que provoquait cette requête ; certaines des femmes ayant de plus murmuré « *amè !* », je ne fus pas surpris lorsqu'il me rapporta que non, ils n'avaient jamais eu l'occasion d'essayer cette méthode.

— Ah, fis-je. Les licornes sont vraiment rares, c'est ça ?

— Ce sont les vierges qui sont rares.

— Bon, allons voir comment ils attrapent la créature. Quelqu'un peut-il nous montrer où elle se trouve ?

Un petit garçon nu, courant presque énergiquement devant nous, nous conduisit, avec Hui-sheng et Yissun, jusqu'à un marécage près de la rivière. Inexplicablement, un gros tas de détritus brûlait furieusement au milieu de la vase, et tous les hommes du village, dégagés de leur torpeur habituelle, dansaient autour du feu. Il n'y avait aucun signe visible de licorne, ni d'aucun autre animal, capturé ou non. Yissun alla se renseigner et me rapporta :

— Le *badak-gajah,* comme le bœuf *karbau* et le lézard *ghariyal,* aime à dormir dans la fraîcheur de la boue. Ces hommes, tôt ce matin, en ont trouvé un assoupi ici, dont seules les narines et la corne affleuraient à la surface. Ils l'ont pris comme ils savent le faire. Se déplaçant sans bruit, ils ont empilé autour de lui des roseaux, des bambous et de l'herbe sèche, et y ont mis le feu. La bête s'est réveillée, bien sûr, mais n'a pu se dégager de la boue avant que le feu commence à la solidifier, et la fumée l'a gentiment plongée dans l'inconscience.

Je m'exclamai :

— Quelle horrible façon de traiter un animal aux si jolies légendes ! Ils l'ont donc capturée ensuite, j'imagine. Où est-elle ?

— Pas capturée. Elle est toujours là, en dessous. Dans la vase située sous le feu. Elle cuit.

— Quoi ? m'écriai-je. Ils sont en train de *faire cuire la licorne ?*

— Ces gens sont bouddhistes, et le bouddhisme leur interdit de chasser ou de tuer toute bête sauvage. Mais la religion ne peut leur tenir rigueur de quoi que ce soit si celle-ci n'a fait que suffoquer avant de cuire, pour ainsi dire par elle-même. C'est pourquoi ils pourront la manger sans commettre de sacrilège.

— *Manger une licorne ?* Je ne puis concevoir pire sacrilège, justement !

Quoi qu'il en soit, quand celui-ci fut consommé, quand la vase se fut solidifiée comme une poterie et que les Mien l'eurent brisée, révélant le corps cuit de la bête, je vis que ce n'était pas une licorne... du moins pas celle de la légende. La seule chose qu'elle avait en commun avec le folklore et les images traditionnelles était sa corne unique. Mais loin de lui sortir du front, elle émergeait d'un horrible museau allongé. Le reste de la créature était tout aussi repoussant, et bien que d'un moindre volume que l'éléphant, elle atteignait bien la taille d'un *karbau*. Elle n'avait aucune ressemblance avec le cheval ou la biche, et ne se rapprochait ni de l'image que je me faisais d'une licorne, ni de rien que j'eusse déjà vu. Sa peau était cornée, tout en plaques et en plis, et faisait un peu penser à une armure de cuir bouilli. Ses pattes rappelaient celles de l'éléphant, mais ses oreilles n'étaient que de petites touffes, et le long museau avait une lèvre supérieure pendante, sans trompe.

Le corps entier de l'animal avait noirci à la cuisson dans la boue, aussi ne pouvais-je me prononcer sur sa couleur initiale. Mais la corne unique n'avait jamais été dorée. En fait, comme je pus le constater une fois que les hommes l'eurent sciée de la tête en forme de casque de l'animal, elle n'était pas vraiment constituée de corne, ni d'ivoire, comme l'était une défense. Cela avait plutôt l'air d'une solidification de longs poils étroitement assemblés, collés en une lourde boule terminée en pointe. Mais

les Mien, encore tout excités de leur bonne fortune, m'assurèrent qu'il s'agissait bien de la fameuse « corne de licorne » utilisée pour stimuler la virilité et qu'ils allaient en tirer un prix considérable... qu'ils convertiraient, pensais-je, en une ample provision de noix d'aréquier.

Le chef du village prit possession de la précieuse corne, et les autres commencèrent à dépecer l'animal de sa pesante cuirasse, à en couper la carcasse et en porter les parts fumantes au village. L'un des hommes tendit à chacun d'entre nous un morceau de cette viande directement sortie du four, pour ainsi dire, et nous la trouvâmes tous goûteuse, bien qu'un peu filandreuse. Nous envisagions de partager le repas du soir des Mien lorsque, revenus au village, nous découvrîmes que tous les morceaux de la viande de licorne avaient été trempés dans la puante sauce *nuoc-mâm*. Nous déclinâmes donc l'honneur de nous joindre à eux et mangeâmes à la place du poisson que nos pilotes avaient péché dans la rivière.

Bien que le peuple Mien se déclarât bouddhiste, le seul comportement vaguement religieux que nous observâmes chez eux fut leur inquiétude panique et pleurnicharde au sujet des démons *nat* des environs. Les Mien appelaient leurs enfants, quel que soit leur prénom, « Petit Ver » ou « Cochon » pour que les *nat* les dédaignent. Bien qu'il y ait partout de l'huile à portée de main (de poisson, de sésame, et même du naphte qui affleurait du sol de la jungle en plusieurs endroits), les Mien ne graissaient jamais les harnais de leurs éléphants, ni les roues de leurs chariots ou de leurs brouettes. Le grincement, prétendaient-ils, éloignait les *nat*. Dans un village, je remarquai que les femmes devaient transporter l'eau depuis une source éloignée et leur suggérai de bâtir un conduit à l'aide de longues cannes de bambou fendues afin d'apporter l'eau directement jusqu'au village. *« Amè ! »* crièrent les villageois ; cela allait attirer le *nat* résident de l'eau, le « *nat* aquatique », bien trop dangereux pour côtoyer les habitations. La première fois que les Mien virent Hui-sheng allumer son encensoir dans notre campement, à l'heure du coucher, ils murmurèrent *« amè ! »* et envoyèrent Yissun nous avertir qu'ils n'employaient jamais

d'encens ni de parfums (comme s'ils avaient besoin de nous l'apprendre) car les odeurs agréables étaient susceptibles d'attirer les *nat*.

Au fur et à mesure de notre descente sur le fleuve, alors que nous arrivions dans des régions plus peuplées, nous trouvâmes dans nombre de villages un temple de briques en terre cuite appelé *phra*. Il était circulaire, en forme de cloche à main retournée, sa bouche posée sur le sol et son manche effilé montant vers le ciel tel un clocher. Dans chaque *phra* vivait un lama bouddhiste, ici appelé *pongyi*. Il avait le crâne rasé et une robe jaune, désapprouvait la vie terrestre en général et le comportement de ses congénères Mien en particulier, et attendait dans une impatience morose de quitter Ava pour atteindre le nirvana. Pourtant, j'en rencontrai un assez convivial pour engager la conversation avec Yissun et moi. Ce *pongyi* se trouva être tellement instruit qu'il savait même écrire et me montra à quoi ressemblait l'écriture mien. Il ne put rien ajouter à l'histoire que j'avais entendue à propos des archives de son peuple qui avaient fini dans leurs estomacs, mais il savait que cette écriture avait disparu d'Ava il y avait moins de deux siècles, lorsque la nation du roi Kyanzittha, qui régnait alors, avait inventé un alphabet.

— Le bon roi, qui était attentionné, déclara-t-il, veilla à ce qu'aucun caractère ne contienne d'angles. Il dessina du doigt les lettres sur le sol poussiéreux de son *phra*. Notre peuple n'a de support pour écrire que des feuilles, et pas d'autre instrument que des bâtons pour y gratter nos caractères ; des formes angulaires pourraient les déchirer. C'est pourquoi, vous le voyez, nos lettres sont rondes et coulent avec la plus grande facilité.

— *Cazza beta !* m'esclaffai-je étourdiment. Même leur *langage* est cossard !

Jusqu'à présent, j'avais plutôt critiqué l'inénarrable indolence qui prévalait à Ava, dont le climat était, il est vrai, Dieu sait combien oppressant et amollissant. Mais l'aimable *pongyi* nous révéla la terrible vérité au sujet du peuple Mien. Ils

avaient pris ce nom, raconta-t-il, en s'installant sur cette terre de Champa maintenant connue sous le nom d'Ava, et cela remontait, selon lui, à quatre siècles seulement.

— D'où étaient-ils originaires ? demandai-je. D'où venaient-ils ?

— Du To-Bhot, répliqua-t-il.

Dame, voilà qui expliquait tout ! Ils n'étaient rien d'autre qu'un surplus déplacé de ces misérables Bho du To-Bhot. Et les Bho étaient déjà léthargiques aussi bien intellectuellement que physiquement dans l'air tonique et vivifiant de leurs hauteurs natales, quoi d'étonnant qu'ici, dans l'étouffante chaleur de ces terres basses qui vous pompaient toute énergie, ils aient dégénéré jusqu'à un niveau bien plus bas encore.

En toute charité, je dois admettre qu'il est difficile d'espérer une grande ambition et une vitalité réelle d'un peuple vivant dans la jungle tropicale, vu les conditions que cela lui impose. Durant toute la journée, notre barge descendait le fleuve dans un épais nuage de moustiques qui ne nous quittait jamais. Nous pouvions rien qu'en tendant les mains les attraper par poignées entières, et leur bourdonnement était aussi sonore que le ronflement des gavials sur les rives boueuses ; quant à leurs piqûres, elles étaient si fréquentes que, par une bienheureuse résignation, nous finissions par ne plus y prendre garde, assoupis que nous étions dans une indifférence engourdie. Dès que l'un de nos hommes marchait dans les hauts-fonds de la rivière au moment de l'accostage du soir, il en ressortait les jambes et les vêtements rayés de noir et de rouge, le noir étant celui des longues, collantes et visqueuses sangsues qui s'étaient accrochées à lui, se cramponnant à travers le tissu de ses vêtements pour lui sucer si avidement le sang qu'elles y laissaient de longues traînées rouges.

Une fois à terre, nous pouvions être attaqués soit par d'énormes araignées rouges, soit par de grosses mouches à bœuf furieuses, à la morsure disait-on si douloureuse qu'elle pouvait pousser un éléphant au saccage. La nuit ne nous apportait que

peu de sursis, car le sol était infesté d'une espèce de mouches si petites qu'on pouvait à peine les voir et encore moins les attraper, mais dont la piqûre laissait sur la peau des marques impressionnantes. La fumée d'encens que répandait Hui-sheng nous procura cependant un peu de répit du côté des insectes nocturnes, et nous fîmes peu de cas des *nat* que cela pouvait attirer.

J'ignore si ce fut la chaleur, l'humidité ou les insectes, ou ces trois misères réunies, mais beaucoup d'entre nous eurent à souffrir de maladies qui semblaient ne jamais être fatales, mais ne jamais guérir non plus. Le peuple du Yunnan ne désignait d'ailleurs Champa que comme « la vallée des fièvres ». Deux de nos robustes guides mongols tombèrent en proie à l'une de ces maladies, ou peut-être à plusieurs, et Yissun et moi dûmes prendre en charge la totalité de leurs tâches. Leurs gencives se mirent à saigner aussi rouge que celles d'un mâchouilleur Mien, et leurs cheveux tombèrent par poignées. Sous leurs bras et entre leurs jambes, la peau commença de se putréfier, devint verte et se détacha par morceaux gluants, comme un fromage qui tourne. Diverses variétés de champignons s'attaquèrent à leurs doigts et à leurs orteils, amollissant leurs ongles qui devinrent moites et douloureux, saignant souvent.

Yissun et moi fîmes appel à l'expérience d'un chef de village, lequel nous conseilla de frotter les plaies avec du poivre. Lorsque je protestai, arguant du fait que cela allait provoquer d'insupportables tortures, il répondit :

— *Amè !* bien sûr, *u Polo.* Mais cela torturera encore bien plus le *nat,* et il partira, soyez-en sûr.

Nos Mongols endurèrent ce traitement stoïquement, mais le *nat en* fit tout autant, et les hommes restèrent prostrés et malades comme des chiens tout le reste de la descente. Tout au plus pouvait-on se réjouir de ne pas avoir contracté une autre affection de la jungle dont j'entendis parler. Nombre de Mien nous confièrent d'un ton plaintif qu'ils en souffraient et en souffriraient hélas toujours. Ils l'appelaient *koro* et décrivaient ainsi ses terribles effets : un rétrécissement soudain,

dramatique et irréversible de l'organe viril, lequel se rétractait jusque dans l'intérieur du corps. Je ne demandai pas de détails supplémentaires, mais je ne pus m'empêcher de me demander si ce *koro* de la jungle avait un rapport avec le *kala-azar* transmis par une piqûre de mouche qui avait entraîné la pathétique dissolution de mon oncle Matteo.

Pendant un certain temps, Yissun, Hui-sheng, sa servante et moi-même nous occupâmes à tour de rôle de nos deux malades. Nous avions cru observer que les fièvres de la jungle ne s'attaquaient qu'aux hommes, mais Yissun et moi étions peu enclins à nous inquiéter de notre sort. Toutefois, lorsque la servante se mit elle-même à être atteinte des premiers symptômes du mal, je déchargeai Hui-sheng de sa veille et la confinai à l'extrémité de la barge, l'obligeant à dormir à l'écart. Aucun de nos efforts ne put améliorer la condition des deux hommes. Ils étaient encore faibles et souffrants lorsque nous atteignîmes enfin Pagan, et nous dûmes les transporter à terre pour les confier aux bons soins des chamans médecins de leur armée. Je n'ai jamais su ce qu'il était advenu d'eux, mais ils avaient au moins survécu jusque-là. Ce ne fut pas le cas de la servante de Hui-sheng.

Son affection avait semblé au départ la même que celle des deux hommes, mais elle s'en était tout de suite plainte et en avait souffert davantage. Je suppose qu'étant une femme elle fut naturellement plus effrayée et démoralisée de se mettre à pourrir des extrémités, sous les bras et entre les jambes. Mais elle se plaignit aussi, ce que les hommes n'avaient pas fait, de douleurs sur toute la surface de son corps. Cela venait même de *l'intérieur*, affirmait-elle, ce que nous prîmes pour du délire. Mais Yissun et moi la déshabillâmes avec précaution et trouvâmes, çà et là, ce qui ressemblait fort à des grains de riz piqués sur sa peau. Lorsque nous essayâmes de les enlever, nous découvrîmes que ce n'était que l'extrémité protubérante (tête ou queue, nous n'aurions su le dire) de longs et minces vers qui avaient creusé profond dans ses chairs. Nous tirâmes dessus par saccades, et ils s'extirpèrent à contrecœur,

continuant de sortir, empan par empan, comme si nous avions extrait tout le fil issu des glandes séricigènes d'une araignée.

La pauvre femme gémit, hurla et se tordit faiblement durant la majeure partie de l'opération. Chaque ver n'était pas plus épais qu'une ficelle, mais d'une longueur excédant parfois celle de ma jambe. Ils étaient d'un blanc grisâtre, difficiles à attraper, résistants à la traction et fort nombreux, au point que même le Mongol endurci qu'était Yissun et moi-même ne pouvions nous empêcher d'éprouver de violents haut-le-coeur tandis que nous tirions les vers de leurs trous, puis les jetions par-dessus bord. Quand nous eûmes fini, la femme ne se tortillait plus, mais elle était étendue immobile, et morte. Peut-être les vers s'étaient-ils enroulés autour de ses organes et, en les retirant, en avions-nous trop gravement dérangé l'ordonnancement pour qu'elle survive. Mais j'incline à croire qu'elle mourut plutôt de l'horreur de cette expérience. Toujours est-il que, pour lui éviter des tourments supplémentaires (ce que nous avions ouï dire des pratiques funéraires des Mien étant assez barbare), nous nous dirigeâmes à coups de rames vers la rive et l'y enterrâmes profondément, à l'abri de l'atteinte des gavials ou de tout autre prédateur de la jungle.

33

Je fus heureux de revoir le vieux Bayan. Je fus même heureux de revoir ses dents. Le blanc pur de la porcelaine et l'or étaient à tout prendre moins insupportables que les dents noircies des Mien que j'avais vues tout au long de ma descente de l'Irrawaddy. Bayan était un peu plus âgé que mon père, il avait perdu quelques cheveux et pris un peu de poids depuis notre campagne, mais il était toujours souple comme le cuir de sa bonne vieille armure. Il était également, pour l'instant, légèrement saoul.

— Par Tengri, Marco, mais ma parole, c'est fou ce que tu as embelli depuis que je ne t'ai vu !

Il me beuglait cela, mais louchait les yeux exorbités sur Hui-sheng à mon côté. Quand je la lui présentai, elle lui sourit un peu nerveusement, car si Bayan occupait le trône du roi d'Ava, dans la salle du trône du palais de Pagan, il n'en arborait pas la royale attitude. Il était à moitié affalé, siphonnant goulûment une coupe en pierreries, et ses yeux étaient injectés de sang.

— Dégoté la cave royale, marmonna-t-il. Ni *kumis* ni *arkhi*, mais un truc nommé *chum-chum*, un alcool de riz, d'après ce qu'on m'a dit. Par ma foi, c'est un mélange de tremblement de terre et d'avalanche ! *Hui*, Marco, tu te souviens, notre avalanche ? Tiens, sers-toi, prends-en un peu.

Il claqua des doigts, et un serviteur, torse et pieds nus, se précipita pour m'en remplir une coupe.

— Qu'est devenu le roi ? demandai-je.

— Il a tout jeté au feu ! Son trône, le respect de son peuple, son nom et même sa vie, éructa Bayan, claquant bruyamment des lèvres. Jusqu'à ce qu'il se carapate, il était le roi Narasinha-

pati. Mais ses anciens sujets l'appellent tous à présent Tayok-pyemin, « le roi qui a fui ». Finalement, ils sont presque contents que nous soyons là. Le roi a fui vers l'ouest à notre approche, jusqu'à Akyab, un port de la baie de Bangala. Nous pensions qu'il s'échapperait en bateau, mais il est resté là, à s'empiffrer et à en réclamer encore. Il a bouffé à en crever. Singulière manière d'en finir !

— Bien dans le style des Mien, fis-je, l'air dégoûté.

— Absolument. Pourtant, ce n'était pas un Mien. La famille royale était originaire du Bengale, en Inde. C'est pourquoi nous avons pensé qu'il voulait s'enfuir par là. Quoi qu'il en soit, Ava est à nous, et j'en suis le *wang* en exercice, en attendant que Kubilaï envoie un fils ou quelqu'un d'autre pour me remplacer. Si tu revois le khakhan avant moi, conseille-lui d'envoyer quelque successeur au sang gelé, histoire qu'il puisse supporter ce climat infernal. Et dis-lui de se hâter ! Mes *sardar* sont déjà en train de combattre dans l'est, à Muang Thai, et il me tarde de les rejoindre.

On avait préparé pour Hui-sheng et moi une grande suite dans le palais, où nous fumes servis par les obséquieux domestiques de l'ancienne famille royale. Je demandai à Yissun de bien vouloir s'installer dans l'une de nos nombreuses chambres et de me seconder comme interprète. Hui-sheng, qui se trouvait désormais privée de servante, en choisit une nouvelle dans l'équipe mise à notre disposition. C'était une jeune fille de dix-sept ans, de la race nommée Shan, ou parfois Thaï. Elle s'appelait Arùn, qui signifie Aurore, et avait le visage presque aussi joli que sa nouvelle maîtresse.

Dans notre salle de bains, aussi somptueuse et bien équipée qu'un hammam persan, la jeune servante nous lava de façon répétée, Hui-sheng et moi, afin de nous débarrasser de la crasse incrustée de la jungle, puis nous aida à nous habiller. Pour moi, il n'y eut qu'à m'envelopper la taille d'une longueur de brocart de soie, à la façon d'une tunique. Le costume de Hui-sheng était du même style, sauf qu'il remontait plus haut pour lui envelopper aussi les seins. Arùn, sans honte, ouvrit et referma à

plusieurs reprises devant nous son unique vêtement, non pour nous prouver que c'était tout ce qu'elle portait, mais pour nous montrer comment nouer les nôtres afin qu'ils tiennent en place. Je n'en saisis pas moins l'opportunité d'admirer le corps de la jeune fille, aussi gracieux que son prénom. Hui-sheng me fit les gros yeux quand elle le remarqua, tandis que je lui renvoyais un éclatant sourire et qu'Arùn gloussait. On ne nous donna ni chaussures, ni pantoufles ; tout le monde au palais marchait pieds nus, sauf Bayan qui avait tenu à garder ses lourdes bottes, que je ne portais moi-même que lorsque j'avais à sortir. Arùn nous apporta un autre élément vestimentaire, des boucles d'oreilles pour tous les deux. Mais nos oreilles n'étant pas percées, nous ne pûmes les porter.

Quand Hui-sheng eut achevé, avec l'aide d'Arùn, d'arranger soigneusement sa chevelure et d'y fixer des fleurs, nous redescendîmes dans la salle à manger du palais, où Bayan nous avait commandé un banquet de bienvenue. Nous n'avions guère l'habitude de festoyer à midi, mais après nos frugales rations de voyage, je ne désespérais pas de me régaler d'une nourriture plus substantielle ; c'est pourquoi je fus quelque peu dépité en découvrant ce qui se trouvait devant nous : de la viande noire et du riz pourpre.

— Par Tengri, grognai-je à l'intention de Bayan, je savais que les Mien aimaient à se noircir les dents, mais je n'avais jamais remarqué qu'ils noircissaient aussi la nourriture censée les rejoindre.

— Mange, Marco, fit-il complaisamment. Cette viande est du poulet, et ceux d'Ava n'ont pas seulement le plumage noir : leur peau l'est aussi, leur chair également, il n'y a que les œufs qui ne le soient pas. Peu importe à quoi ressemble la volaille, elle est cuite dans du lait de noix d'Inde, et c'est délicieux. Le riz n'est que du riz, mais il pousse ici de différentes couleurs : indigo, jaune et même rouge vif. Aujourd'hui, nous en avons choisi un pourpre. C'est bon ; goûte et bois.

Il remplit lui-même à l'intention de Hui-sheng un plein gobelet d'alcool de riz.

Nous mangeâmes, et le repas fut fort agréable. Dans cette contrée, même au palais de Pagan, il n'y avait point sur la table de ces baguettes, ou « pinces agiles », ni aucun autre couvert. On mangeait avec les doigts, ce que Bayan avait toujours fait. Il se servait alternativement de pleines poignées de nourriture et de bonnes rasades de *chum-chum* — Hui-sheng et moi nous contentant d'en laper de petites gorgées, car il était assez puissant – tandis que je racontais nos aventures sur l'Irrawaddy et le profond dégoût que m'avaient inspiré les habitants d'Ava.

— En descendant la rivière, tu n'as découvert que les Mien dégénérés, fit observer Bayan. Mais tu en parlerais en termes bien plus indulgents si tu avais parcouru la partie montagneuse du pays et vu ses autochtones. Les Padaung, par exemple. Les jeunes filles commencent dès l'enfance à porter un anneau de cuivre autour du cou et en ajoutent bientôt un autre, puis un troisième, jusqu'à ce qu'elles aient, arrivées à l'âge adulte, un cou entouré de cuivre aussi long que celui d'un chameau. Le peuple Moi ne manque pas d'attraits non plus. Leurs femmes percent des trous dans leurs lobes d'oreille et y logent des ornements de plus en plus larges, jusqu'à les distendre à la taille de cerceaux capables de contenir un plateau. J'ai vu une femme Moi obligée de tenir ses lobes d'oreille écartés de son corps pour ne pas se prendre les pieds dedans en marchant.

Je supposai que Bayan délirait suite à l'abus d'alcool, mais l'écoutai avec respect. Ce n'est que plus tard que je compris, en voyant de mes yeux des spécimens de ces tribus barbares dans les rues de Pagan, qu'il n'avait rien dit d'autre que la vérité.

— Tout ça, ce ne sont que les gens de la cambrousse, poursuivit-il. Ceux qui habitent en ville sont d'un autre niveau. On y trouve des Mien, bien sûr, et quelques immigrants indiens, mais essentiellement un peuple plus cultivé et civilisé qu'on appelle Myama. Il a longtemps constitué la noblesse d'Ava, sa supériorité est évidente. Ils ont même eu le bon sens de ne pas prendre pour serviteurs leurs voisins dégradés et ont toujours préféré aller les recruter plus loin, parmi les Shan, par exemple,

ou les Thaï, si vous préférez, notablement plus beaux et intelligents.

— Oui, j'en connais justement une depuis peu, fis-je.

Et j'ajoutai, profitant de ce que Hui-sheng ne pouvait m'entendre :

— C'est du reste une superbe créature.

— C'est en fait pour eux que je suis venu à Ava, rebondit Bayan. (Je m'en doutais, mais me gardai de l'interrompre.) Voilà un peuple digne de ce nom ! Des gens dignes d'être gouvernés. Trop souvent, hélas, ils ont préféré déserter nos dépendances pour se réfugier dans cette région de Muang Thaï, « terre de la liberté ». Le khanat souhaite bel et bien qu'ils restent Shan plutôt que de devenir Thaï. C'est dire qu'il est hors de question qu'ils soient libres ; ils doivent rester sujets du khanat.

— Je comprends les vues du khanat, fis-je doucement. Mais s'il doit exister quelque part un pays rempli de ces jolies personnes, j'aimerais qu'il puisse exister.

— Mais il le peut, sans problème. Du moment qu'il reste à nous. Laissez-moi prendre ne serait-ce que la ville de Chiang-Rai, sa capitale, et accepter la reddition de son roi, et je ne mettrai pas au pillage le reste du pays. Ce sera de la sorte une source permanente d'esclaves de premier choix, futurs ornements du reste du khanat. *Hui !* Mais assez de politique.

Il poussa de côté son assiette encore généreusement remplie, se lécha les lèvres en bavant de façon tout aussi généreuse et annonça :

— Voici notre dessert pour couronner ce repas. Le *durian*.

Ce fut une nouvelle surprise douteuse. Ce fruit ressemblait à un melon, avec une écorce toute hérissée de piquants, telle une armure, mais quand le valet de table l'eut découpé, je vis qu'il y avait dedans de grosses graines semblables à des œufs de cane, et l'odeur qui s'en dégagea me fit presque reculer.

— Oui, oui, d'accord, admit Bayan, irrité. Avant de te plaindre, sache que je sais, ça pue. Mais c'est du *durian*.

— Est-ce que ce mot veut dire « charogne » ? C'est ce que ça sent.

— C'est le fruit d'un arbre tropical du même nom. Il a l'odeur la plus répugnante et la saveur la plus exquise. Ignore sa puanteur et goûte.

Hui-sheng et moi échangeâmes un regard, et elle me sembla aussi affligée que je devais en avoir l'air. Mais le mâle doit montrer son courage devant sa femelle. Je prélevai une tranche de ce fruit couleur crème et, tentant de ne point sentir, en pris une bouchée. Bayan avait une fois de plus raison. Le *durian* a une saveur à nulle autre pareille, je m'en souviens encore. Mais comment pourrais-je vous la décrire ? Une sorte d'entremets parfumé aux amandes... et à d'autres arômes plus étranges, plus inattendus : celui du vin, du fromage et même des échalotes. Loin d'être aussi doux et juteux que le melon *hami,* pas aussi rafraîchissant ni acide qu'un bon *sharbat,* mais possédant néanmoins un peu toutes ces qualités, le *durian* était, je dois l'admettre, pourvu que l'on persévérât au-delà de son ignoble odeur, une découverte des plus délectable.

— Chertains ne peuvent plus ch'en pacher, fit Bayan.

Il devait en être, car il s'en gorgeait littéralement et nous parlait la bouche pleine.

— Ils haïssent le hideux climat de Champa, mais restent rien que pour le *durian* car il ne pousse que dans ce coin du monde.

Là encore, il avait raison. Hui-sheng et moi fûmes bientôt tous deux d'ardents amateurs de ce fruit.

— Et il est plus qu'un délicieux fruit rafraîchissant, poursuivit-il. Il incite et excite d'autres appétits. Il y a un dicton, à Ava, qui proclame que « quand le *durian* tombe, les jupes se lèvent ».

C'était également vrai, nous devions en avoir la preuve un peu plus tard, Hui-sheng et moi.

Quand nous fumes enfin rassasiés de ce fruit, Bayan s'appuya sur le dos, s'essuya les lèvres d'un revers de manche et déclara :

— Ah ! C'est bien agréable, Marco, de t'avoir ici. Surtout quand tu débarques aussi joliment accompagné.

Il se déplia pour tapoter la main de Hui-sheng.

— Mais combien de temps comptez-vous rester ? Quels sont vos plans ?

— Je n'en ai aucun, confiai-je, à présent que je t'ai délivré les lettres du khakhan. Excepté que j'ai promis à Kubilaï de lui rapporter un souvenir de sa nouvelle province. Quelque chose d'unique.

— Hum, fit Bayan, absorbé dans sa réflexion. Pour l'instant, je ne vois pas mieux qu'un plein panier de *durian*, mais ils ne supporteraient pas le voyage. Bon, la journée tire à sa fin : c'est le moment le plus frais, donc le plus propice à la promenade. Prends avec toi ta jolie dame et ton interprète, et allez flâner dans Pagan. Si quoi que ce soit t'intéresse, je te l'offre.

Je le remerciai de sa générosité. Comme Hui-sheng et moi nous levions pour partir, il ajouta :

— Dès que la nuit sera tombée, rentrez au palais. Les Myama sont de grands amateurs de théâtre et excellent en tant qu'acteurs. Une troupe joue chaque soir dans la salle du trône une pièce captivante. Je n'en comprends pas un mot, bien sûr, mais je peux vous assurer que c'est une histoire tout sauf banale. Ils en sont à leur huitième représentation, et les acteurs brûlent d'en arriver bientôt aux scènes les plus cruciales, d'ici deux ou trois soirées sans doute.

Quand Yissun nous rejoignit, il était accompagné du chef *pongyi* du palais vêtu de sa robe jaune. Cet aimable gentilhomme d'âge respectable se promena avec nous et, par le

truchement d'Yissun, expliqua mille choses que je n'aurais sans lui jamais comprises ; je ne manquais pas de les relayer au fur et à mesure à Hui-sheng. Le *pongyi* commença par attirer notre attention sur l'extérieur du palais. C'était un ensemble de bâtiments de deux ou trois étages, qui valait, en taille comme en splendeur, le palais de Khanbalik. Il était bâti dans un style proche de celui des Han mais, devrais-je dire, avec un raffinement plus poussé encore. Les murs, les colonnes et les linteaux étaient, tout comme ceux des Han, couverts de sculptures et de dessins gravés, aux circonvolutions et aux filigranes délicatement ouvragés ; mais une finesse particulière s'en dégageait, qui me rappela la dentelle à l'aiguille de Burano, à Venise. Quant aux arêtes des toits en forme de dragons, au lieu de remonter vers le haut en amples courbes douces, elles lançaient leurs flèches vers le ciel.

Le *pongyi* laissa traîner sa main le long d'un mur extérieur à la finition impeccable et nous demanda si nous pouvions deviner de quoi il était fait.

Je lui répondis, émerveillé :

— Il semble avoir été taillé dans un seul et unique bloc de pierre... de la taille d'une falaise !

— Eh bien, non. (Yissun me traduisit l'explication.) Ce mur est en briques, une multitude de briques bien distinctes, mais personne ne sait plus aujourd'hui comment il a été édifié. Sa construction est très ancienne ; elle remonte à des temps immémoriaux, ceux des artisans Cham. Apparemment, ceux-ci possédaient un secret par lequel, on ne sait comment, ils parvenaient à recuire les briques *après* les avoir assemblées en assises pour produire cet effet de douceur et de merveilleuse continuité de surface.

Il nous emmena ensuite dans la cour d'un jardin d'intérieur et nous demanda si nous pouvions dire ce qu'elle représentait. C'était un carré aussi grand qu'une place de marché et bordé de massifs de fleurs, dont toute la surface était couverte d'un gazon lisse et bien entretenu. Un gazon de deux couleurs, à mieux y

regarder : l'un clair, l'autre sombre, sur différents carrés alternés à la façon d'un damier. Je ne puis qu'avancer, au hasard :

— C'est une décoration, rien de plus ?

— Mais d'une utilité bien précise, *u Polo.* Le roi qui a fui était grand amateur de ce jeu qu'on appelle *Min Tranj. Min* est notre mot pour « roi », *Tranj* signifie « guerre », et...

— Bien sûr ! m'exclamai-je. C'est la même chose que la guerre des stahis. C'est donc un immense plateau de jeu d'extérieur... Dites donc, le roi devait disposer de pièces aussi grandes que lui-même !

— C'était le cas. Il se servait de sujets et d'esclaves. En temps ordinaire, il incarnait l'un des Min, et l'un de ses courtisans favoris jouait l'autre. Les esclaves devaient porter les masques et les costumes des autres pièces, c'est-à-dire pour chaque camp : un général, deux éléphants, des cavaliers, des guerriers et des fantassins. Les deux rois dirigeaient la partie, et chaque pièce perdue l'était... pour de bon. *Amè !* On l'ôtait du jeu, et elle était décapitée. Là-bas, parmi les fleurs.

— *Porco Dio,* murmurai-je.

— Cela dit, si le Min – j'entends par là le vrai roi – était indisposé par l'un de ses courtisans ou par un certain nombre d'entre eux, c'est *à eux* qu'il ordonnait de revêtir les costumes des fantassins des premiers rangs. C'était, en un sens, plus clément qu'une simple mise à mort par décapitation, puisqu'ils avaient toujours un mince espoir de survivre au jeu et de conserver leur tête. Mais c'est triste à dire, dans ces occasions, le roi jouait toujours très imprudemment et il était rare que, *amè !,* ces massifs de fleurs ne soient pas arrosés de sang.

Nous déambulâmes d'un pas nonchalant tout l'après-midi parmi les temples, ou *phra,* de Pagan. Un explorateur dévot eût passé sa vie entière à les inventorier sans parvenir à les voir tous. La cité devait avoir été l'atelier de quelque déité bouddhiste chargée de fabriquer ces dômes aux formes

étranges, car une véritable forêt de ces manches effilés hérissait la vallée sur environ vingt-cinq du cours de l'Irrawaddy, et six ou sept *li* de part et d'autre du fleuve. Notre guide *pongyi* nous annonça fièrement qu'il y avait plus de mille trois cents de ces *phra,* tous remplis d'images de Bouddha, et qu'autour de chacun d'eux s'étendaient d'autres monuments secondaires, statues d'idoles ou colonnes sculptées appelées *stupa*.

— Preuves, souligna-t-il, de la grande sainteté de cette cité et de la piété de ses habitants, passés et présents, qui ont construit ces édifices. Les plus riches en financent l'édification, procurant un emploi lucratif aux plus pauvres qui les bâtissent, les deux classes y gagnant au bout du compte un mérite éternel. Raison pour laquelle, ici à Pagan, il est impossible de bouger un pied ou une main sans toucher un objet sacré.

Je ne pus pourtant m'empêcher de constater que moins d'un de ces bâtiments sur trois était présentable, tous les autres étant dans des états variés de délabrement. En effet, tandis que le rapide crépuscule tropical tombait et que les cloches des temples se mettaient à résonner partout dans la vallée, appelant les croyants de Pagan à la prière, les gens entraient en file dans les *phra* les mieux conservés, tandis que de ceux à moitié écroulés sortaient de longs écheveaux de virevoltantes chauves-souris, plumes de fumée noire sur le ciel empourpré. Il paraissait évident, ce que je fis remarquer à notre guide, que la piété locale n'allait pas jusqu'à la préservation de la sainteté.

— C'est que, voyez-vous, *u Polo,* répondit le vieux *pongyi* avec une once de rudesse, notre religion confère un grand mérite à ceux qui érigent des monuments saints, mais un très faible à ceux qui se contentent de les réparer. Aussi, un noble ou un marchand puissant se soucierait-il de gaspiller son mérite à une telle activité que les pauvres ne se précipiteraient pas pour effectuer la besogne. Il va de soi que tous préfèrent bâtir une toute petite *stupa* plutôt que d'entretenir le plus imposant des *phra*.

— Je vois, fis-je, pince-sans-rire. Une religion qui ne perd pas le sens des affaires.

Nous regagnâmes le palais dans la nuit qui tombait doucement. Nous avions effectué notre promenade, comme l'avait dit Bayan, au moment de la journée le plus frais compte tenu du climat d'Ava. Hui-sheng et moi n'en étions pas moins moites de sueur et maculés de poussière à notre retour. Aussi décidâmes-nous de surseoir à l'invitation de Bayan pour la représentation vespérale de l'interminable pièce jouée à son intention. Au lieu de cela, nous nous rendîmes directement dans notre suite et demandâmes à Arùn, notre servante thaï, de nous préparer un autre bain. Lorsque l'immense bac de teck fut rempli d'une eau parfumée à l'herbe *miada* et adoucie de *gomuti* sucré, nous laissâmes glisser nos vêtements de soie pour y entrer ensemble.

La jeune domestique, tout en rassemblant ses linges de toilette, brosses et autres onguents, ainsi qu'une petite cruche de savon d'huile de palme, pointa son doigt vers moi en souriant et dit : *« Kaublau »,* puis, élargissant son sourire, montra Hui-sheng et ajouta sur le même ton : « *Saon-gam*. » J'appris plus tard par d'autres personnes parlant le thaï qu'elle m'avait qualifié de « beau » et Hui-sheng de « radieuse ». Pour l'instant, je ne levais que les paupières, et Hui-sheng les siennes, puisque Arùn avait ôté ses vêtements et se préparait à entrer dans l'eau chaude avec nous. Voyant notre échange de regards surpris et perplexes, elle fit une pause et se livra à une pantomime d'explications fort élaborée. Celle-ci aurait sans doute été incompréhensible pour la plupart des étrangers, mais, étant tous deux adeptes du langage des signes, nous finîmes par comprendre que la jeune fille s'excusait de ne *pas* nous avoir rejoints lors de notre précédent bain. Elle laissa entendre qu'elle était alors simplement « trop sale » pour s'occuper de nous dans le plus simple appareil, ce qu'elle était censée faire. Si nous voulions bien lui pardonner ce manquement, elle était dorénavant prête à se rattraper comme il convenait. Ce que disant, elle se glissa dans le bain avec ses ustensiles et commença à savonner le corps de Hui-sheng.

Hui-sheng avait l'habitude de se faire laver par ses servantes, moi par mes valets, mais c'était ici notre première

expérience commune de bain pris en compagnie d'une domestique. Autre pays, autres coutumes, aussi échangeâmes-nous un regard amusé. Quel mal y avait-il ? Il n'y avait sans doute rien de déplaisant à ce qu'Arùn participât... bien au contraire, pensais-je. C'était une très jolie personne, et je n'avais aucune objection à me baigner en compagnie de deux femmes nues de races différentes, qui plus est aussi ravissantes l'une que l'autre. La jeune fille qu'était Arùn était à peu près de la même taille que la femme qu'était Hui-sheng, et toutes deux avaient la même silhouette juvénile (seins en boutons de rose, petites fesses fermes et le reste à l'avenant). Leur principale différence tenait à la teinte de leur peau, celle d'Arùn tirant sur le jaune crème, à l'image de la chair du *durian,* et ses « petites étoiles » ayant la couleur des foins, au lieu du rose chez Hui-sheng. De plus, elle arborait au bord de la jointure de ses lèvres intimes une ombre de pilosité.

Hui-sheng ne pouvant parler, et moi ne trouvant rien de pertinent à dire, nous demeurâmes tous deux silencieux. Je restai simplement dans l'eau parfumée tandis que, de l'autre côté du bassin, Arùn frottait d'une main douce Hui-sheng tout en lui parlant gaiement. Je suppose qu'elle n'avait pas encore réalisé que Hui-sheng était sourde et muette, car il apparut évident qu'Arùn avait saisi cette occasion pour essayer de nous inculquer quelques rudiments de sa langue. Elle touchait en effet Hui-sheng en divers endroits et se désignait ensuite aux mêmes endroits en répétant les mots qui les désignaient.

La main de Hui-sheng était une *mu,* chacun de ses doigts un *niumu,* tout comme ceux d'Arùn. La jambe parfaite de Hui-sheng était une *khaa,* son pied délié un *tau,* chacun de ses orteils perlés un *niutau,* comme ceux d'Arùn. Hui-sheng eut un sourire tolérant, tandis que la jeune fille touchait ses *pom* (cheveux), ses *kiu* (sourcils) et son *jamo* (nez) ; elle eut un rire d'appréciation silencieux quand Arùn toucha ses *baà* (lèvres) et plissa les siennes de la moue légère d'un bisou en ajoutant : « *Jup.* » Mais les yeux de Hui-sheng s'agrandirent un peu quand la fille effleura ses seins et ses mamelons à l'aide de doux flocons de mousse savonneuse, les identifiant comme *nom* et

kwanom. Hui-sheng commença à rougir de la plus ravissante façon lorsque ses petites étoiles érigées se mirent à émerger des bulles, comme si elles réagissaient à l'appel de leur nouveau nom. Arùn, elle, se mit à rire franchement lorsqu'elle le remarqua et titilla les siens de la façon la plus sociable afin de leur donner une proéminence comparable.

Puis elle pointa du doigt la différence de leurs deux corps que j'avais déjà observée. Elle indiqua qu'elle avait très peu de poils (ceux-ci s'appelaient *moè)* à l'endroit où Hui-sheng n'en avait aucun. Cependant, poursuivit-elle, elles avaient quelque chose en commun par là-bas (elle toucha d'abord ses propres parties intimes, puis celles de Hui-sheng, en s'y attardant légèrement, comme si elle prenait son temps), puis elle glissa doucement : « *Hit... »* Hui-sheng eut un petit sursaut qui fit des remous dans le bassin et tourna vers moi un regard incrédule avant de le diriger vers la jeune fille qui l'accueillit d'un petit sourire de défi, assez ouvertement provocateur. Arùn fit clapoter l'eau, se retourna vers moi comme pour quêter mon approbation et pointa chez moi l'organe correspondant en disant, rieuse : « *Kwe. »*

Je pense que Hui-sheng avait été jusque-là amusée, mais non choquée par l'irrésistible désinvolture d'Arùn, plus enjouée que jamais. Peut-être ce dernier geste, par l'insistance de son toucher suggestif, avait-il fait naître en elle une légère appréhension quant à ce qu'il présageait. Mais voici qu'elle se joignait à présent à la jeune fille pour me montrer gaiement du doigt, et ce fut à mon tour de rougir car, attisé par les événements en cours, mon *kwe* avait sérieusement pris de la vigueur et s'érigeait dans une flagrante évidence. Je tâchai d'un air coupable de le couvrir d'un gant de toilette, mais Arùn s'approcha, en prit gentiment possession avec une main ruisselante de savon et me répéta « *kwe* » tandis que, de son autre main, sous l'eau, elle continuait de caresser l'équivalent chez Hui-sheng, réitérant son doux *« hit »*. Hui-sheng se mit à rire en silence sans aucunement s'en formaliser, commençant à apprécier la situation. Alors, Arùn se leva vivement entre nous,

lança joyeusement : *« Aukàn ! »* et claqua des mains pour nous montrer ce qu'elle suggérait.

Hui-sheng et moi n'avions eu aucune occasion de profiter l'un de l'autre au cours du voyage de Bhamo à Pagan et n'en avions guère eu envie non plus, vu les circonstances. Nous nous sentions plus que prêts à rattraper le temps perdu, mais jamais nous n'aurions rêvé d'y être aussi clairement aidés. Nous n'avions, cela va de soi, jamais eu recours à ce genre d'incitation, que nous ne demandions pas, mais nous nous laissâmes ici assez librement faire et y trouvâmes même un certain plaisir. Peut-être le désir d'Arùn de nous y entraîner était-il *vraiment* irrésistible... Ou bien était-ce l'excitant exotisme de cette terre nouvelle, les expériences inédites qu'elle nous offrait... À moins que le *durian,* avec ses propriétés aphrodisiaques, n'ait eu quelque chose à y voir ?

Je n'ai pas voulu évoquer jusqu'ici nos expériences privées, à Hui-sheng et à moi, et je n'y dérogerai pas. Je soulignerai seulement que notre comportement, cette nuit-là, différa quelque peu de celui que j'avais pu avoir, longtemps auparavant, avec les jumelles mongoles. La participation de la jeune fille se limita ici en effet au rôle d'une organisatrice inspirée, manipulatrice habile de nos corps, qui nous révéla nombre de pratiques à l'évidence déjà parfaitement acceptées parmi son peuple, mais auxquelles nous n'étions pas accoutumés. Je me souviens m'être dit que le nom de son peuple, Thaï, qui signifie « libre », n'avait en l'occurrence rien d'usurpé. Ayant toujours, soit Hui-sheng soit moi, une partie du corps momentanément inoccupée, nous en faisions bien sûr bénéficier Arùn qui semblait trouver cela plaisant puisqu'elle chantait ou s'exclamait plus souvent qu'à son tour *« Aukàn ! Aukàn ! »*, et puis *« Saongam ! »*, ou bien encore « *Chan pom rak kun ! »* qui signifie « Je vous aime tous les deux ! » ou « *Cha-kaù pasad ! »*, dont je ne vous révélerai pas le sens.

Nous réitérâmes souvent *l'aukàn,* tous les trois, lors de nos nuits au palais de Pagan, et souvent aussi dans la journée, lorsqu'il faisait trop chaud pour sortir. Mais si j'ai gardé un

souvenir aussi vif de cette première nuit et des mots de thaï que m'avait appris Arùn, ce n'est pas tant à cause de l'emploi que nous en fîmes. Seulement, longtemps après, j'eus l'occasion de me rappeler une chose que je n'avais pas faite cette nuit-là.

34

Quelques jours plus tard, Yissun vint m'annoncer qu'il avait découvert, pas très loin du palais, les anciennes écuries du roi d'Ava et me demanda si je souhaitais les visiter. Tôt le lendemain, avant que le jour soit trop chaud, nous nous y rendîmes, Hui-sheng, lui et moi, dans des palanquins portés par des esclaves. Le chef des écuries et ses palefreniers aimaient beaucoup leurs bêtes et étaient très fiers de leurs pavillons réservés à ces *kuda* et *gajah* (chevaux et éléphants) royaux. Ils brûlaient de nous les montrer. Hui-sheng étant déjà habituée aux chevaux, nous nous contentâmes d'admirer les montures *kuda* dans leurs somptueuses stalles, mais nous attardâmes davantage dans l'étable des *gajah*, ma compagne n'ayant jamais vu d'éléphant de près.

Les femelles qu'on nous présenta n'avaient visiblement pas beaucoup servi depuis que le roi avait pris congé sur l'une de leurs congénères, car les cornacs accédèrent avec une grâce empressée à notre suggestion, relayée par Yissun, de faire une promenade en *gajah*.

— Tenez, nous dirent-ils après être allés en chercher une déjà harnachée de sa tour, vous allez avoir l'insigne honneur de monter un animal sacré entre tous, puisqu'il s'agit d'un éléphant *blanc*.

Notre monture, parée d'une couverture de soie et d'une coiffe de pierreries, son harnais émaillé de perles fort voyantes soutenant une *hauda* de teck richement sculpté et doré, était splendide. Mais, comme on me l'avait déjà indiqué, l'éléphant « blanc » ne l'était en fait pas du tout. Il arborait bien çà et là, sur le gris clair ridé de son épiderme, de vagues plaques d'une teinte aussi claire que la peau humaine, mais selon les explications que nous donnèrent les *mahawat*, le « blanc »

n'avait rien à voir avec cette curiosité. On qualifiait en réalité de « blancs » les éléphants considérés comme « uniques » ou « supérieurs ». Ils désignèrent du doigt différents signes distinctifs qui faisaient de celui-ci, selon eux, un spécimen hors du lot. Notez, disaient-ils, l'élégance avec laquelle ses pattes antérieures sont recourbées vers l'avant et la douce inclinaison de sa croupe vers l'arrière. Voyez avec quelle majesté pend ce fanon, sous son poitrail. Mais c'est ici, insistèrent-ils en attrapant la queue de l'animal pour bien nous la montrer, c'est ici que s'affirme de la façon la plus évidente la haute dignité de l'animal et sa légitimité à prétendre à l'appellation d'éléphant « blanc ». Au lieu de n'arborer au bout de la queue qu'une unique touffe de poils ébouriffée, celui-ci avait l'appendice garni, au-dessus comme au-dessous, de deux franges de crins supplémentaires.

Je tins à démontrer, comme ont souvent tendance à le faire les hommes devant leurs épouses, l'expérience et l'aisance que j'avais acquises dans la conduite de ces bêtes et, à cette fin, je poussai Hui-sheng de côté, lui demandant de regarder. J'empruntai à l'un des *mahawat* son crochet (ou *ankus)* et piquait légèrement l'endroit de sa trompe qui convenait pour que, très obligeamment, elle la déroulât jusqu'à terre, m'en faisant un délicat marchepied. J'y grimpai et fus rapidement hissé jusqu'à sa nuque. En bas, Hui-sheng, admirative, dansait et applaudissait telle une petite fille excitée, tandis qu'Yissun approuvait d'un *« Hui ! Hui ! »* plus posé. Le chef d'écurie et les *mahawat* me regardaient et, impressionnés par ma maîtrise de l'éléphant sacré, ils firent des gestes entendus de la main, signifiant que je pouvais monter sans surveillance. Je fis signe à Hui-sheng et ordonnai à l'éléphant de lui servir d'étrier. Sur quoi, non sans quelques petits battements des bras de prétendue anxiété, celle-ci fut hissée près de moi. Je l'attirai dans la *hauda,* d'une touche de *l'ankus* sur l'oreille fis tourner l'éléphant, puis je tapai à l'endroit de l'épaule qui signifie « avance ». Nous sortîmes à vives enjambées, emmenés par l'allure plaisante et légèrement oscillante de l'animal, à travers les innombrables *phra* qui entouraient la rivière, puis le long

des avenues bordées de banyans, près de l'Irrawaddy, jusqu'à quelque distance de la ville.

Lorsque l'éléphant émit des bruits nasillards rappelant vaguement des aboiements, je devinai qu'il avait fait fuir des gavials en train de se dorer au soleil sur les hauts-fonds du fleuve ou un tigre caché parmi les racines serpentines des banyans. Peu soucieux de mettre en danger le corps sacré d'un éléphant blanc et remarquant que la chaleur du jour commençait à se faire lourde, je résolus de rentrer à l'étable, et nous franchîmes les derniers *li* dans un galop grisant. Tandis que j'aidais Hui-sheng à descendre de la *hauda*, je me répandis en remerciements envers les cornacs et demandai à Yissun de leur traduire mes paroles avec toute l'effusion nécessaire. Hui-sheng les remercia à son tour en silence, mais avec grâce, faisant à chacun d'eux le *wai* (les deux mains réunies approchées du visage, avec une légère inclinaison de la tête) qu'Arùn lui avait enseigné.

Sur le chemin du retour au palais, Yissun et moi discutâmes de l'idée d'emmener un éléphant blanc à Khanbalik en guise de cadeau au khakhan. Nous tombâmes d'accord pour reconnaître qu'il s'agissait d'un souvenir particulier aux terres de Champa, et rare, même ici. Mais je me rendis assez vite compte qu'acheminer un éléphant sur un trajet de sept mille *li* était plutôt du ressort d'un Hannibal de Carthage et abandonnai le projet quand Yissun nota :

— Franchement, grand frère Marco, je serais bien en peine de distinguer un éléphant blanc des autres, et je doute que le khan Kubilaï en soit lui-même capable. De plus, il ne manque pas d'éléphants de toutes sortes.

Il n'était encore que midi, mais Hui-sheng et moi rentrâmes dans notre suite et commandâmes un bain à Arùn afin de nous débarrasser de l'odeur de l'éléphant. (En vérité, cette odeur, loin d'être désagréable, rappelle l'arôme d'un bon sac de cuir coupé d'une senteur de foin frais.) La jeune servante vint avec alacrité remplir notre baquet et se déshabilla comme nous. Mais lorsque Hui-sheng et moi fumes dans l'eau, et alors qu'Arùn se trouvait

encore perchée sur le bord, sur le point de se glisser entre nous, je l'arrêtai un instant. Je voulais juste faire une petite plaisanterie, un climat d'entente s'étant instauré entre nous. J'écartai donc doucement les genoux de la jeune fille et, soulignant du doigt l'ombre velue tapie dans son entrejambe, j'indiquai à Hui-sheng, intriguée :

— Regarde... la queue sacrée de l'éléphant blanc !

Hui-sheng se consuma d'un rire silencieux, poussant Arùn à jeter un regard passablement inquiet vers le bas de son corps pour deviner ce qui n'allait pas. Mais dès que, non sans difficulté, je lui eus traduit la blague, Arùn rit de bon cœur, elle aussi. C'était probablement la première fois dans l'histoire de l'humanité, et peut-être la dernière, qu'une femme prenait avec bonne humeur et comme une flatterie une comparaison avec un éléphant. En guise de revanche, Arùn commença dès lors, au lieu de m'appeler *u Marco* comme elle l'avait toujours fait, à me donner du *u Saathvan Gajah*, ce qui signifiait, je finis par le comprendre : « l'éléphant de soixante ans. » Mais je le pris fort bien, également, lorsqu'elle me fit comprendre qu'il s'agissait du plus haut compliment que l'on pouvait adresser. Partout à Champa, expliqua-t-elle, un éléphant de soixante ans représentait en effet l'incarnation même de la puissance, de la virilité et de la vigueur masculines.

Quelques soirées plus tard, Arùn nous montra de bien curieux objets : elle les appelait *mata ling* (ce qui signifie « cloches d'amour ») et, comme elle souligna l'expression d'un sourire coquin en ajoutant *« aukàn* », je supposai qu'il s'agissait d'une amélioration potentielle à nos ébats nocturnes. Elle sortit une pleine poignée de ces *mata ling,* des objets ovoïdes qui ressemblaient un peu aux grelots qu'on accroche au cou des chameaux ; de la taille d'une noisette, ils étaient faits d'un alliage doré. Hui-sheng et moi en saisîmes un et, l'ayant secoué, nous entendîmes résonner à l'intérieur le bruit d'une petite boulette. On n'aurait pu de toute façon les accrocher à un vêtement ni les fixer au harnais d'un chameau, car nulle ouverture utilisable ne s'offrait aux extrémités, aussi fûmes-

nous incapables d'en deviner l'usage. Nous regardâmes donc Arùn avec perplexité, dans l'attente de son explication.

Il fallut un certain temps, pas mal de répétitions et de dénégations pour élucider le mystère, mais Arùn parvint à nous indiquer (soulignant ses propos de maints « *kwe* » et de nombreux gestes) que le *mata ling* était destiné à être implanté sous la peau de l'organe masculin. Dès que je compris ce que cela impliquait, je crus à une plaisanterie et éclatai de rire. Mais quand je me rendis compte que la jeune fille parlait sérieusement, j'émis de vigoureuses interjections d'indignation et d'horreur. Hui-sheng me fit signe de me taire et de me calmer, et incita Arùn à poursuivre. Elle le fit, et... je confesse que, de toutes les curiosités que j'ai pu rencontrer au cours de mes voyages, les *mata ling* étaient sans aucun doute les plus étranges.

Leur invention était due, disait Arùn, à une Myama de jadis, alors reine d'Ava, que son royal époux avait malencontreusement délaissée, lui préférant les jeunes garçons. La reine fabriqua des *mata ling* de cuivre et (Arùn n'expliqua pas comment) découpa la peau du *kwe* du roi, y inséra un certain nombre de ces petites cloches et recousit le tout. Dès lors, il ne fut plus en mesure de pénétrer les petits orifices des jeunes garçons, son organe étant devenu trop massif, et dut se consoler dans le plus hospitalier réceptacle *hit* de son épouse. D'une façon ou d'une autre (Arùn n'expliqua pas comment non plus), les autres femmes d'Ava découvrirent que l'objet n'était pas seulement à la mode, mais qu'il amplifiait le plaisir, l'homme étant de fait prodigieusement plus large qu'avant, et la vibration du *mata* procurant aux deux partenaires une nouvelle sensation ineffable durant l'acte *d'aukàn*.

Les *mata ling* étaient toujours fabriqués à Ava, ajouta Arùn. Seulement là, et uniquement par certaines vieilles femmes qui savaient les installer d'une main sûre, sans douleur, aux endroits les plus efficaces du *kwe*. Tout homme qui pouvait s'en payer un se le faisait implanter, et ceux dont la richesse le leur permettait en portaient plusieurs, le poids de leur *kwe* étant

alors proportionnel à celui de leur bourse. Arùn elle-même avait eu un maître Myama dont le *kwe*, déjà au repos, ressemblait à un bâton noueux ; et quand il était excité : *« Amè ! »* Elle ajouta que, depuis leur invention par la reine, les *mata ling* avaient été perfectionnés au fil des siècles, les médecins d'Ava ayant estimé qu'il était préférable qu'on les fît non plus de cuivre mais d'or, métal inaltérable qui, inséré sous la délicate peau du *kwe*, ne pouvait y causer d'infection. Les vieilles femmes qui confectionnaient ces cloches d'amour avaient également doté les *mata ling* d'une amélioration particulièrement piquante.

Arùn nous en fit la démonstration. Certains de ces objets n'étaient rien d'autre que de petites cloches, ou grelots, dont le noyau ne vibrait que si on les secouait. D'autres, nous montra Arùn, restaient inertes lorsqu'on les posait sur une table. Mais elle en posa un dans nos paumes, refermant nos mains dessus. Hui-sheng et moi fûmes littéralement stupéfaits lorsque, au bout d'un moment, la chaleur de nos mains sembla donner vie aux petits objets dorés, comme s'ils avaient été des œufs sur le point d'éclore, et ils se mirent à trembloter et à remuer *d'eux-mêmes.*

Cette qualité améliorée de *mata ling* contenait, disait Arùn, une substance ou une sorte de petite créature douée de vie éternelle (dont les vieilles femmes ne révéleraient jamais la nature) qui reposait tranquillement dans son coquillage d'or sous la peau du *kwe.* Mais que ce *kwe* s'introduisît dans le *hit* d'une femme, et le dormeur secret s'éveillait et s'activait aussitôt. Alors (elle l'assura avec gravité), l'homme et la femme pouvaient s'allonger ensemble sans bouger, sans faire le moindre mouvement, et jouir ainsi, par le seul travail de la remuante clochette d'amour, de toutes les sensations, de la montée du plaisir jusqu'à l'explosion finale. Autrement dit, ils pouvaient pratiquer *l'aukàn* et recommencer indéfiniment sans le moindre effort de leur part.

Quand Arùn eut terminé, presque à bout de souffle d'avoir donné tant d'explications, je constatai qu'elle et Hui-sheng me regardaient d'un air interrogateur. « Non ! » m'écriai-je aussitôt

en plusieurs langues, soulignant mes dénégations de gestes énergiques. L'idée d'utiliser les *mata ling* pour *l'aukàn* avait certes de quoi intriguer, mais je ne me voyais pas me faufiler par une porte dérobée dans une sordide arrière-cour de Pagan pour laisser quelque vieille harpie fouiller dans mon intimité ! Je le fis savoir avec toute la vigueur possible.

Hui-sheng et Arùn firent mine de me toiser d'un air dédaigneux et désappointé, mais elles faisaient seulement des efforts désespérés pour ne pas exploser de rire face à mon air contrit et scandalisé. Ensuite, elles échangèrent un regard comme pour se dire : « Laquelle doit lui parler ? » Arùn fit un geste d'approbation pour confirmer qu'il serait plus aisé à Hui-sheng de communiquer avec moi à ce sujet. Cette dernière s'en chargea donc, soulignant que, l'unique fonction des *mata ling* étant de pénétrer dans l'intimité féminine *avec* le membre masculin, il importait peu qu'il fut *à l'intérieur*. Prendrais-je ombrage de l'expérience, suggéra-t-elle avec une grande délicatesse, mais non sans un certain amusement, si nous pratiquions la chose tout à fait normalement, mais en leur permettant, à elle-même et à Arùn, d'insérer en elles les petites cloches d'amour avant de commencer ?

Il va de soi que je n'avais aucune objection à émettre à cela, et, avant la fin de la nuit, j'avais, comme Hui-sheng et Arùn, développé un attachement inconditionnel et un enthousiasme réel pour les *mata ling*. Mais je tirerai ici, de nouveau, le rideau de notre intimité. Je me contenterai d'ajouter que je trouvai les cloches d'amour si dignes d'intérêt en tant que telles, à l'instar de mes deux partenaires féminines, que je conçus naturellement le projet d'en faire le fameux cadeau « unique » destiné à Kubilaï. Mais, au dernier moment, j'hésitai. Il n'était pas si évident, il est vrai, d'approcher ainsi le khan de tous les khans, le plus puissant souverain de la terre, digne gentilhomme à l'âge de plus en plus mûr, avec pour seule suggestion de soumettre son vénérable organe à cette « amélioration »...

Non, je voyais mal comment présenter ce cadeau sans qu'il en ressentît un affront, du ressentiment même, et n'en conçût

des représailles. En fait, le lendemain, j'eus le soulagement de voir poindre une nouvelle idée, une alternative des plus séduisante, du reste, que j'entrepris sans attendre de mener à bien. Un objet unique est forcément, au départ, le représentant d'une série, et il est donc impossible à quelque objet que ce soit d'être « plus unique » qu'un autre. Mais si le *durian* était un fruit unique en son genre, comme pouvait l'être à sa façon l'éléphant blanc ou les cloches d'amour *mata ling*, alors ma nouvelle idée était unique entre toutes.

C'est le vieux *pongyi* du palais qui me l'inspira. Comme nous flânions de nouveau en sa compagnie au hasard des rues de Pagan et qu'il se répandait en savants commentaires sur tel spectacle que nous rencontrions, nous nous trouvâmes soudain devant le *phra* le plus grand, le plus estimé et le plus saint du pays d'Ava. Ce n'était pas l'une de ces cloches inversées parmi d'autres, c'était un temple magnifique, aussi splendide qu'imposant, d'un blanc éblouissant, comme s'il avait été bâti d'écume... si tant est qu'on puisse imaginer un empilement de mousse haut comme la basilique San Marco, délicatement ciselé et couvert d'un toit d'or. Il était appelé temple d'Ananda, terme signifiant « félicité éternelle », qui avait aussi été le nom d'un des disciples de Bouddha durant sa vie. On pouvait même affirmer, nous confirma le *pongyi* tandis que nous pénétrions à l'intérieur du majestueux monument, qu'Ananda avait été le disciple préféré de Bouddha, comme Jean avait pu l'être pour Jésus.

— Ceci a été le reliquaire de la dent de Bouddha, fit le *pongyi,* comme nous passions à côté d'une cassette dorée posée sur un pilier d'ivoire. Et voici la statue de Nataraji, la déesse danseuse. Celle-ci était à l'origine si parfaite qu'elle s'est vraiment mise à danser ; or, lorsqu'un dieu danse, la terre frémit. Notre cité fut donc secouée au point qu'elle risquait de tomber en ruine, quand l'image de la danseuse perdit un doigt lors de ses cabrioles, ce qui suffit à la calmer et la ramena à son état de statue. Depuis, et jusqu'à ce jour, toutes les images religieuses ont au moins, à dessein, un défaut. Une imperfection

si insignifiante qu'on pourrait ne même pas l'apercevoir, mais qui s'y trouve bel et bien. Juste par sécurité...

— Veuillez m'excuser, révérend *pongyi,* fis-je. Avez-vous bien dit qu'il s'agissait là-bas d'une cassette contenant la dent de Bouddha ?

— Oui, dans le temps..., répondit-il tristement.

— Une vraie dent ? De Bouddha en personne ? Une dent qui aurait traversé sept siècles ?

— Oui, confirma-t-il. (Et il ouvrit la cassette pour nous montrer le sac de velours rouge qui l'avait naguère contenue.) Un *pongyi* pèlerin de l'île de Srihalam l'a apportée jusqu'ici voilà près de deux cents ans pour l'inauguration de ce temple. C'était notre plus précieuse relique.

Hui-sheng exprima sa surprise devant la taille de l'endroit resté vide qui avait contenu la dent et me fit comprendre que celle-ci avait dû être si grande qu'elle aurait occupé toute la tête de Bouddha. Je relayai cette remarque irrévérencieuse à Yissun, et lui au *pongyi.*

— *Amè,* oui, c'était une dent énorme, acquiesça le vieux gentilhomme. Et pourquoi pas ? Bouddha était un homme immense. On peut encore voir, sur cette même île de Srihalam, l'empreinte de son pied sur une roche. D'après sa longueur, on a évalué la taille de Bouddha à environ neuf coudées de haut[27].

— *Amè,* fis-je en écho. Cela fait quarante paumes ? Treize pieds et demi. Bouddha doit avoir été de la race de Goliath.

— Et encore ! Lorsqu'il reviendra sur terre, dans sept ou huit mille ans, nous nous attendons à ce qu'il mesure *quatre-vingts* coudées de haut.

— Ses adeptes n'auront ainsi pas grande difficulté à le reconnaître... Moins que nous avec Jésus, en tout cas. Mais qu'est devenue cette dent sacrée ?

---

[27] Soit un peu plus de quatre mètres

Le *pongyi* renifla légèrement.

— Le roi qui a fui l'a dérobée en partant. Exécrable sacrilège, vous en conviendrez. Nul ne sait pourquoi il l'a fait. On le présume en fuite quelque part en Inde, or, dans ce pays, Bouddha n'est plus révéré.

— Le roi n'est pas allé plus loin qu'Akyab, puisqu'il y est mort..., murmurai-je. La dent pourrait donc encore se trouver parmi ses effets.

Le *pongyi* haussa les épaules d'un air de résignation désespérée et continua de nous faire découvrir d'autres admirables trésors d'Ananda. Mais j'avais déjà mon idée en tête et, dès que je pus le faire sans paraître impoli, je mis un terme à notre promenade, remerciai le *pongyi* pour ses aimables attentions et pressai Hui-sheng et Yissun de me suivre jusqu'au palais, leur racontant en route ce que j'avais imaginé. Une fois au palais, je demandai immédiatement audience au *wang* Bayan et le mis au courant dans la foulée.

— Si je peux retrouver la dent, ce sera mon cadeau pour Kubilaï. Bien que Bouddha ne soit pas un dieu qu'il honore, la dent d'un dieu n'en serait pas moins un souvenir qu'aucun monarque n'a jamais possédé. Même si, dans notre Chrétienté, certaines de ces reliques existent – des morceaux de la vraie croix, les clous sacrés, le saint suaire –, il ne subsiste rien du corps du Christ, excepté quelques traces du sang sacré. Le khakhan serait comblé de posséder la vraie dent de Bouddha.

— Si tu parviens à la retrouver, lâcha Bayan. Moi, je n'ai jamais vu revenir une seule des miennes ! Sinon, je ne serais pas obligé de porter cet engin de torture. Comment comptes-tu t'y prendre ?

— Avec votre permission, *wang* Bayan, je vais me rendre d'ici au port d'Akyab, examiner l'endroit où est mort l'ancien roi, fouiller dans ses affaires et interroger tout survivant éventuel de sa famille. Elle doit être là, quelque part. Cependant, j'aimerais laisser Hui-sheng ici, sous votre protection. Je sais maintenant combien le voyage sous ces

latitudes peut être pénible et je ne tiens pas à l'y exposer de nouveau jusqu'à notre retour à Khanbalik. Sa servante prend bien soin d'elle, ainsi que nos autres domestiques, et si vous permettez qu'elle réside ici avec vous... J'aimerais aussi vous demander la faveur de garder avec moi mon interprète Yissun. Je n'ai besoin que de lui et d'un cheval pour chacun de nous. Je voyagerai léger, car j'entends faire vite.

— Tu sais que tu n'avais pas besoin de me solliciter pour cela, Marco ; tu transportes avec toi la plaque *pai-tzu* de Kubilaï, seule autorité dont tu aies besoin. Mais je te remercie de ta courtoisie et bien sûr t'accorde ma permission, avec ma promesse que rien n'arrivera à ta dame, et mes meilleurs vœux pour ta quête.

Il conclut par le traditionnel adieu mongol :

— Un bon cheval et une plaine ouverte pour toi, au plaisir de te revoir.

35

Ma quête ne s'avéra ni facile, ni brève, bien que j'eusse eu bonne fortune et ample assistance. Pour commencer, je fus reçu dans cette sordide cité côtière qu'était Akyab par un certain Shaibani, le *sardar* envoyé par Bayan afin de commander aux forces d'occupation mongoles. Il m'accueillit très cordialement, presque heureux de me voir, dans la demeure qu'il s'était appropriée comme lieu de résidence. C'était la meilleure maison d'Akyab, nous n'en dirons pas plus.

— *Sain bina*, fit-il. Qu'il est bon de vous saluer, grand frère Marco Polo ! Je vois que vous transportez le *pai-tzu* du khakhan ?

— *Sain bina, sardar* Shaibani. Oui, je viens en mission pour notre seigneur Kubilaï.

Yissun conduisit nos chevaux dans l'écurie qui occupait l'arrière de la maison. Shaibani et moi entrâmes par l'avant, et ses aides nous préparèrent un repas. Tout en mangeant, je lui expliquai que j'étais sur les traces de l'ancien roi d'Ava, Narasinha-pati, ajoutant que je souhaitais examiner les effets qu'avait pu laisser le fugitif et interroger toute personne de son entourage susceptible d'être encore en vie.

— Il en sera fait selon vos désirs, répondit le *sardar*. Je suis d'autant plus joyeux de vous voir muni du *pai-tzu* qu'il vous donne autorité pour régler une dispute en cours ici. C'est une question qui a soulevé l'ire générale et divisé les citoyens de la ville en factions rivales. Ils se sont tous si bien impliqués dans cette querelle que c'est tout juste s'ils ont prêté attention à notre arrivée. Tant que cette histoire ne sera pas réglée, il me sera impossible d'imposer une saine administration. Mes hommes

passent tout leur temps à disperser des combats de rue. Je suis heureux de votre présence, vous savez.

— Je vois, fis-je, quelque peu étonné. Quoi que je puisse faire, je le ferai. Mais mon enquête concernant le précédent roi doit primer.

— Cette histoire-là ne concerne pas le roi, précisa-t-il, avant d'ajouter dans un grognement : Que les vers aillent vomir sur ses maudits restes ! La dispute porte précisément sur les effets dont vous parlez et sur les survivants que vous souhaitez interroger... enfin, ce qu'il en reste. Dois-je m'expliquer ?

— J'aimerais, oui.

— Cette ville d'Akyab est une cité misérable et lugubre. Vous m'avez l'air d'un homme sensé, aussi je présume que vous vous en irez dès que possible. Pour ma part, je suis assigné à y rester. Je n'ai donc pas le choix, mais je tâcherai d'en faire une addition utile à notre khanat. Maintenant, toute misère mise à part, nous sommes dans un port, et sur ce point la ville est semblable à toutes les villes portuaires. Ce qui veut dire que son existence et la survie de ses citoyens reposent sur deux activités. L'une est l'approvisionnement du port et de ses équipements – j'entends par là les docks pour le déchargement, les marchands de fournitures pour les bateaux et les entrepôts de marchandises. L'autre, comme dans tout port qui se respecte, est la satisfaction des désirs des matelots en escale. Cela englobe les bars à putains, les tavernes de vin et les tables de jeu. Mais comme l'essentiel du commerce d'Akyab se fait avec l'Inde, à travers le golfe du Bengale et au-delà, la plupart des marins en visite ici sont de misérables Hindous. Ils ne tiennent pas l'alcool et n'ont rien entre les jambes, sauf votre respect, aussi passent-ils leur temps autour des tables de jeu. C'est pourquoi les bordels et les tavernes sont rares ici, minuscules et très pauvres... Quant à la qualité, *vakh !* Les femmes sont aussi infâmes que le vin. Mais Akyab a plusieurs salles de jeu, et comme ce sont les établissements les plus florissants de la ville, leurs tenanciers sont les citoyens les plus influents.

— Tout cela est bien intéressant, *sardar,* mais je crains de ne...

— Laissez-moi finir, grand frère. Vous allez comprendre. Ce roi qui a fui... Le moins qu'on puisse dire, c'est que sa couardise n'a pas fait monter sa cote auprès de ses anciens administrés. Ni auprès de quiconque, d'ailleurs. J'ai été informé qu'il avait quitté Pagan avec un substantiel convoi d'éléphants, d'animaux de bât, d'épouses, d'enfants, de courtisans, de serviteurs et d'esclaves... avec tous les trésors qu'ils pouvaient transporter. Mais chaque soir, en cours de route, le convoi avait rétréci. Sous le couvert de l'obscurité, ses courtisans se sont évanouis dans la nature avec une bonne part du trésor pillé. Les serviteurs, eux, se sont carapatés avec ce qu'ils pouvaient rafler. Les esclaves, trop contents de se libérer, ont pris la poudre d'escampette. Même les épouses royales, y compris la première, ont pris leurs enfants princiers sous le bras et ont dit au revoir. Sans doute dans l'espoir de changer de nom et d'entamer une nouvelle vie, sans la flétrissure de l'ancien.

— On serait presque désolé pour ce poltron de roi.

— Cependant, même pour s'acheter de quoi manger en cours de route ou dormir quelque part, le roi en fuite a dû payer au prix fort les chefs de village, les patrons d'auberges, et tous, revêches à son égard et inamicaux au possible, ont tenté d'abuser de la situation. J'ai ouï dire qu'il était arrivé à Akyab appauvri et presque seul, avec l'une de ses plus jeunes épouses, quelques vieux serviteurs encore loyaux et une bourse vide. La cité ne l'a pas reçu avec une grande hospitalité non plus. Il a trouvé le moyen de se loger avec sa suite et d'entreposer ses derniers biens dans une auberge du front de mer. Cela fait, s'il voulait survivre, il lui fallait traverser le golfe vers l'Inde et, pour cela, payer son passage, à lui et à sa petite compagnie. Naturellement, tout commandant de navire a tendance à imposer un prix exorbitant à un fugitif en cavale. À plus forte raison un type aux abois comme lui. Pensez donc ! un roi en fuite, avec tous ces conquérants mongols à ses trousses... Je ne

sais pas quel prix on lui a demandé, mais c'était plus qu'il ne pouvait payer.

Je hochai la tête.

— Aussi, anticipai-je, a-t-il tenté de multiplier le peu qu'il avait... Il a eu recours aux tables de jeu.

— Exactement. Et comme chacun sait, l'infortune aime à s'acharner sur les infortunés. Le roi a joué aux dés et, en l'espace de quelques jours seulement, a perdu tout ce qui lui restait. Or, bijoux, garde-robe, biens divers. Parmi lesquels, j'imagine, la fameuse dent que vous recherchez, grand frère. Toutes ces pertes ont eu lieu sur fond de débauche. Nul ne sait ce qui a été gagné par des résidents d'Akyab ou par des marins repartis depuis.

— *Vakh*, grognai-je sombrement.

— Finalement, le roi d'Ava s'est retrouvé seul, avec les vêtements qu'il portait dans cette salle de jeu et une femme qui l'attendait, désespérée, dans leur logis du front de mer. Et voilà qu'en cette ultime journée de jeu, le roi s'est offert en mise, *lui-même*. Prêt à devenir, s'il perdait, l'esclave de son vainqueur. J'ignore qui a accepté de tenir le pari et combien il a pu engager pour le gain d'un roi.

— Mais bien sûr, le roi a perdu.

— Évidemment. Tous, dans la salle de jeu, le méprisaient déjà, bien qu'il les ait passablement enrichis. Vous imaginez à quel point ils purent alors le honnir, ils durent sans doute s'en tordre les lèvres de dégoût..., quand l'homme, poussé à bout, leur proposa : « Tenez. Il reste une chose qui m'appartient encore. J'ai une magnifique épouse originaire du Bengale. Sans moi, elle sera destituée. Elle accepterait donc sûrement de miser sa chance sur le seul maître qui puisse encore prendre soin d'elle. Je vais donc mettre en jeu ma femme, Dame Tofaa Devata, sur ce dernier coup de dés. » Le pari fut pris, les dés roulèrent, et il perdit.

— C'était donc ça..., fis-je. Il a tout perdu. Sale infortune pour moi, du même coup. Mais où y avait-il là matière à dispute ?

— Encore un peu de patience, grand frère. Le roi réclama une ultime faveur. Il implora qu'avant d'aller se livrer lui-même en esclavage, on le laissât annoncer les tristes nouvelles dont il était porteur à sa jeune épouse. Même les joueurs sont capables d'un peu de compassion. Ils le laissèrent donc repartir, seul, jusqu'à son auberge du front de mer. Et il eut assez d'honneur pour lui annoncer sans ménagement ce qu'il avait fait, avant de lui ordonner de se rendre aux pieds de son nouveau maître, à la salle de jeu. Elle s'y rendit docilement, et le roi s'assit à une table pour prendre son dernier repas d'homme libre. Alors, il se gorgea et s'empiffra devant l'aubergiste abasourdi, ne cessant de réclamer plus de nourriture et de boisson. Finalement, il devint pourpre et s'écroula, frappé d'une crise d'apoplexie. Il était mort.

— C'est ce qu'on m'a rapporté. Bon, mais alors, quoi ? Il n'y avait toujours pas de raison de se quereller : l'homme qui l'avait gagné le possédait toujours, mort ou vivant.

— Encore un peu de patience. Dame Tofaa, comme le lui avait ordonné son mari, se présenta à la salle de jeu. On raconte que les yeux de celui auquel elle revenait s'allumèrent dès qu'il vit quelle esclave de choix lui était échue. C'était une femme encore jeune, que le roi avait acquise peu de temps auparavant, mais, n'étant plus reine en titre, ni mère d'aucun héritier, elle ne valait plus grand-chose, en dehors de sa qualité de reine déchue. Et même si, comme je vous l'ai dit, les canons de beauté d'ici ne sont pas les miens, certains des hommes présents la trouvèrent belle, et tous s'accordèrent à la juger astucieuse, ce dont je veux bien convenir. Car au moment où son nouveau maître s'approcha pour la prendre par la main, elle la retira, le temps de s'adresser brièvement à tous ceux qui se trouvaient là. Elle ne posa que deux questions, en apparence fort simples : « Avant que mon mari me mette en jeu, ne s'était-il pas déjà lui-même offert en gage ? Et n'avait-il pas perdu ? »

Shaibani se tut enfin. J'attendis un instant, puis l'aiguillonnai :

— Et alors ?

— Eh bien voilà, nous y sommes. C'est de là que tout a commencé. Depuis, le problème qu'elle a soulevé n'a cessé d'agiter cette maudite cité, et il ne se trouve pas deux citoyens pour tomber d'accord sur sa solution. Les magistrats argumentent savamment, l'un contredisant l'autre, et même les frères se bouffent entre eux, jusqu'à se battre en pleine rue ! Et je suis entré dans la ville avec mes troupes, peu de temps après ces événements. Depuis, tous les plaideurs et les plaignants impliqués dans ce litige n'ont eu de cesse de m'appeler à régler le contentieux. Je m'en sens bien incapable et j'en ai franchement par-dessus la tête. Si vous ne résolvez pas ce problème, je vous assure que je suis prêt à faire flamber la ville comme une torche.

— Mais enfin, qu'y a-t-il à résoudre, *sardar ?* fis-je avec patience. Vous l'avez clairement *dit,* le roi s'était vendu lui-même et avait perdu, avant de mettre sa femme en jeu. Ils ont donc tous deux été vendus, en toute légalité. Et qu'ils soient morts ou vivants, qu'ils l'aient voulu ou non, ils appartiennent dorénavant à ceux qui les ont gagnés.

— Vraiment ? Ou plutôt, puisque lui a déjà passé l'arme à gauche, est-on sûr que ce soit le cas pour *elle ?* C'est ce qu'il vous faudra décider, mais il faut avant cela que vous entendiez toutes les parties argumenter. J'ai mis la dame sous bonne garde en attendant que la question soit tranchée. Elle se trouve dans l'une des pièces à l'étage. Je peux la faire descendre et convoquer tous les hommes qui occupaient la salle de jeu ce soir-là. Si vous consentez, grand frère, à être un Cheng à vous seul, cela vous procurera en même temps une occasion idéale d'enquêter sur les tenants et les aboutissants de cette dent que vous recherchez.

— Vous avez raison. Très bien, faites-les venir. Et je vous en prie, appelez aussi mon interprète, Yissun.

Dame Tofaa Devata, bien que son nom signifiât « Cadeau des dieux », ne correspondait pas vraiment à mes goûts en matière de beauté féminine. Elle était à peu près du même âge que Hui-sheng, mais en largeur, elle en valait bien deux. Shaibani l'avait décrite comme une fille du Bengale, et il était évident que le roi d'Ava l'avait importée de cette région de l'Inde, car c'était une Hindoue typique : une peau huileuse d'un marron presque noir, le pourtour des yeux *effectivement* noir. Je crus dans un premier temps qu'elle avait fait un usage maladroit du khôl qu'on emploie comme cosmétique pour souligner les paupières, mais je devais plus tard me rendre compte que presque tous les Hindous, hommes et femmes, possèdent à l'état naturel cette disgracieuse coloration des poches situées sous les yeux. Dame Tofaa avait en outre sur le front, entre les yeux, un point dessiné à la peinture rouge et un trou au nombril, ayant sans doute porté une babiole en son temps, avant que son mari la lui perdît en la jouant aux dés. Elle portait une tunique qui me parut être une seule bande de tissu enroulée plusieurs fois autour de son ample silhouette, de façon à ne laisser nus que les bras, une épaule et un segment de chair marron foncé autour de la taille. Ce n'était pas une nudité très affriolante, et l'habit était un tissu aux couleurs criardes, tissé de fils aux reflets métalliques. Le tout dégageait en outre une pénible impression de crasse nauséabonde, que j'attribuai galamment aux temps difficiles qu'elle venait de traverser. Elle était peut-être repoussante, mais je tenais à rester impartial, et cela ne présageait donc en rien l'issue de sa cause.

Je dois à la justice de signaler que les autres intervenants bientôt rassemblés dans la pièce principale du *sardar,* qu'ils fussent plaignants, témoins ou conseillers, étaient considérablement moins avenants. Représentant différentes ethnies (Mien, Hindous, autochtones, plus quelques membres des classes plus élevées Myama), ils n'en étaient pas pour autant des spécimens de choix. Il y avait là l'habituel assortiment de ces traîne-la-patte qui n'attendaient que de fondre comme des oiseaux de proie sur les marins fraîchement débarqués. J'eus un nouveau pincement au cœur pour le pusillanime roi en fuite qui

s'était éjecté lui-même d'un trône pour tomber en aussi basse compagnie. Bon, ce n'était quand même pas une raison pour préjuger de quoi que ce fût, sous prétexte que *tous* les participants étaient également repoussants.

Je connaissais l'une des règles de loi en vigueur dans ces régions, qui veut que le témoignage d'une femme soit bien moins considéré que celui d'un homme. Je fis donc en sorte de laisser d'abord la parole aux hommes, et Yissun traduisit ce qu'un abject individu s'était avancé pour témoigner :

— Seigneur de Justice, l'ancien roi a parié sa personne, j'ai tenu le pari qu'il avait proposé, et les dés ont roulé en ma faveur. Je l'ai gagné, mais il m'a plus tard spolié de mes gains lorsque...

— Silence, dis-je. Nous ne nous préoccupons ici que des événements qui sont survenus dans l'enceinte de la salle de jeu. Faites venir l'homme qui a parié juste après avec le roi.

Un homme encore plus immonde approcha.

— Seigneur de Justice, le roi a dit qu'il avait encore un bien à offrir, en la personne de cette femme ici présente. J'ai tenu le pari, et les dés ont roulé en ma faveur. Depuis se sont élevés quantité d'arguments farfelus...

— Peu importe ce qui s'est déroulé depuis, coupai-je. Continuons d'évoquer les événements dans l'ordre. Je suppose, Dame Tofaa Devata, que vous vous êtes ensuite vous-même présentée dans la salle.

Elle marcha lourdement vers l'avant, révélant à la fois ses pieds nus et ses chevilles sales, à l'image de tous les peu royaux citoyens du front de mer assemblés là. Quand elle commença à parler, Yissun se pencha vers moi et murmura :

— Marco, pardonnez-moi mais je ne maîtrise aucun des dialectes de l'Inde.

— Aucune importance, répondis-je. Je comprends le sien.

Je n'avais aucun mérite, car elle parlait le farsi des routes commerciales. Elle répondit donc :

— Je me suis présentée en personne dans la salle, oui... J'interrompis, péremptoire :

— Respectons un semblant de protocole, je vous prie. Vous m'appellerez « Seigneur de Justice ».

Avec une ostensible rancœur, elle releva le menton, furieuse d'être ainsi traitée par un *Ferenghi* à la face pâle, de surcroît sans le moindre titre.

— Je me suis présentée dans la salle, Seigneur de Justice, et j'ai demandé aux joueurs : « Avant que mon mari me mette en jeu, ne s'était-il pas déjà lui-même offert en gage ? Et n'avait-il pas perdu ? » Parce qu'il avait perdu, vous voyez, Seigneur, il était devenu un simple esclave lui-même, et la loi est formelle, aucun esclave ne peut être propriétaire de biens. Il ne pouvait donc légitimement me mettre en jeu, et je n'appartiens donc pas à celui qui m'a gagnée, ni d'ailleurs...

Je l'arrêtai de nouveau, juste pour lui demander :

— Comment se fait-il que vous parliez le farsi, chère madame ?

— Je suis issue de la noblesse bengalaise, Seigneur, dit-elle en se redressant comme si j'avais essayé de jeter le doute sur ce point. Je viens d'une famille de nobles marchands brahmanes. Bien sûr, étant une dame de haute naissance, je ne me suis jamais abaissée à étudier le métier de marchand, ni même à lire ou à écrire. Mais je manie, en plus du bengali de ma région natale, le farsi commercial, ainsi que la plupart des principales langues de l'Inde majeure : l'hindi, le tamoul, le tegulu...

— Merci, Dame Tofaa. Continuons, à présent.

J'avais passé tellement de temps dans les régions orientales du khanat que j'en avais presque oublié la prééminence du farsi commercial sur le reste du monde. Mais il était clair que la plupart des hommes présents, habitués à des contacts fréquents

avec les marins et autres commerçants maritimes, employaient également cette langue. Car, dans une violente clameur, plusieurs prirent aussitôt la parole en vociférant, et ce qu'ils avaient à dire se résumait à peu près à ceci :

— Cette femme chicane et use de faux-fuyants. C'est le droit légal d'un mari de disposer de n'importe laquelle de ses épouses dans un jeu de hasard, tout comme il a parfaitement le droit de la vendre, de la louer ou d'en divorcer.

Sur quoi d'autres, tout aussi fort, répliquèrent :

— Pas du tout ! Cette femme dit la vérité. Le mari s'est lui-même mis en gage, et avec lui tous ses droits d'époux. Il était donc à ce moment-là un esclave de fait, vendant illégalement ce qui ne lui appartenait plus.

Je levai une main magistrale, et la salle se calma. J'appuyai alors solennellement la joue sur ma paume, dans une pose de profonde réflexion. En fait, je n'étais pas du tout en train de réfléchir. Je ne prétendais nullement, en mon for intérieur, être un Salomon de sagesse juridique, ou même un Dracon, voire un Kubilaï aux décisions impulsives. Mais j'avais passé ma jeunesse à lire Alexandre et je me souvenais très bien comment il avait dénoué l'inextricable nœud gordien. Toujours est-il que je faisais semblant de méditer. Ayant l'air de prendre tout mon temps, je demandai négligemment à la femme :

— Dame Tofaa, je suis venu ici à la recherche d'un objet que transportait votre défunt mari. La dent de Bouddha qu'il avait prise au temple d'Ananda. Voyez-vous de quoi je veux parler ?

— Oui, Seigneur de Justice. Il l'a mise en jeu et perdue, elle aussi, je suis désolée d'avoir à le dire. Mais je suis heureuse d'ajouter qu'il l'a fait *avant* de me parier moi, prouvant à l'évidence qu'en dépit de la valeur de cette relique, il m'accordait plus d'importance qu'à elle.

— C'est patent. Savez-vous qui a gagné la relique ?

— Oui, Seigneur. C'est le capitaine d'un bateau pêcheur de perles chola. Il l'a emportée, assurant qu'elle porterait bonheur

à ses plongeurs. Ce bateau a pris la mer il y a déjà plusieurs semaines.

— Avez-vous idée de l'endroit où il a pu se rendre ?

— Oui, Seigneur de Justice. On ne pêche les perles qu'en deux endroits. Près de l'île de Srihalam et le long de la côte de Coromandel, au large de l'Inde majeure. Le capitaine était de race chola, il a donc dû rentrer sur la côte de sa terre natale, la région des Chola.

Les hommes présents dans la pièce murmuraient rudement contre cet échange apparemment sans rapport avec la question, et le *sardar* Shaibani me lança un regard implorant. Les ignorant en bloc, je dis à la femme :

— Il va donc falloir que j'aille rechercher la dent à Coromandel. Si vous êtes prête à m'accompagner et à me servir d'interprète, je vous aiderai ensuite à retrouver les vôtres, jusqu'à votre Bengale natal.

Le murmure des hommes prit, à ces mots, un ton ouvert de mutinerie. La proposition ne sembla pas non plus, hélas, trouver grâce aux yeux de Dame Tofaa. Elle rejeta la tête en arrière, de façon à me toiser de très haut, et répondit d'un ton glacé :

— Je rappellerai à mon *Seigneur* de Justice que je ne suis pas d'un statut à accepter une besogne servile. Je suis une femme de noble naissance, veuve d'un roi, et...

— Et l'esclave de l'exécrable brute que voilà, complétai-je fermement, pour peu que je choisisse de statuer en sa faveur dans cette affaire.

Elle ravala son ton pompeux (on l'entendit d'ailleurs déglutir) et, abandonnant toute arrogance, elle vint aussitôt à résipiscence :

— Mon Seigneur de Justice sait s'imposer, comme savait le faire mon mari en son temps. Comment une fragile jeune femme comme moi pourrait-elle résister à un homme aussi

puissant ? Bien sûr, Seigneur, je vous accompagnerai et je travaillerai pour vous. Je serai votre *esclave.*

Elle était tout sauf fragile, et être comparé au roi qui avait fui ne me flattait pas tellement. Mais je me tournai vers Yissun et lui annonçai :

— J'ai pris ma décision. Vous allez la rendre publique à l'instant. Cette controverse concerne des paris effectués par un roi déchu. L'affaire est donc fictive et sans objet. Au moment où le roi Narasinha-pati, abdiquant toute autorité, a laissé son trône vacant à Pagan, toutes ses prérogatives, biens et possessions sont passés de droit au nouveau maître du pays, le *wang* Bayan. Tout ce que le roi défunt a pu dépenser, dilapider ou perdre ici, à Akyab, était et demeure la légitime propriété du *wang,* qui est représenté par le *sardar* Shaibani.

Dès que ces paroles furent traduites, tout le monde dans la pièce, y compris Shaibani et Tofaa, eut le souffle coupé. Il y eut des exclamations d'étonnement, voire de stupéfaction, mais aussi de chagrin, de soulagement et d'admiration. Je poursuivis :

— Toute personne présente dans cette pièce devra être raccompagnée par une patrouille de gardes jusqu'à son lieu de résidence ou son commerce, et tous ses trésors, fruits d'un pillage indûment perçus, seront saisis. Tout habitant d'Akyab qui refuserait de se soumettre ou que l'on surprendrait plus tard en possession d'un quelconque de ces biens sera sommairement exécuté. L'émissaire du khan de tous les khans a parlé. Tremblez, misérables, et obéissez.

Tandis que les gardes reconduisaient les hommes dehors, troupeau hurlant et se lamentant, Dame Tofaa se laissa tomber visage contre terre, prosternée devant moi, équivalent hindou du mesuré *salââm* ou du respectueux *ko-tou*. Shaibani me dévisagea avec un effroi mêlé de respect et affirma :

— Grand frère Marco Polo, vous êtes un vrai Mongol. Vous faites honte à celui que je suis, de ne pas avoir songé à ce véritable coup de maître.

— Vous allez pouvoir vous racheter, fis-je, magnanime. Trouvez-moi un bateau et un équipage sûrs, capables de me conduire sans délai à travers le golfe du Bengale.

Je me tournai vers Yissun.

— Je ne t'emmènerai pas là-bas, car tu ne saurais pas mieux parler que moi. Je te relève donc de tes fonctions, Yissun, et te renvoie aux ordres de Bayan, ou ceux de ton ancien chef à Bhamo. Je serai désolé de ne plus t'avoir avec moi, car tu as été un loyal compagnon.

— C'est moi qui devrais être désolé pour vous, Marco, confia-t-il, secouant la tête, l'air sincèrement apitoyé. Une mission à remplir à Ava est déjà un épouvantable destin. Mais *en Inde... ?*

EN INDE

36

Notre navire avait à peine quitté le port d'Akyab que Tofaa Devata, guindée, décida de ne plus m'appeler que « Marco-*wallah*[28] » et commença d'édicter des règles pour notre bonne entente au cours du voyage.

N'étant plus un Seigneur de Justice, je lui avais laissé toute liberté pour m'adresser la parole de façon moins formelle. Elle m'avait expliqué que le suffixe hindou *wallah* dénotait à la fois le respect et l'amitié. Je ne lui avais pas donné pour autant le droit de se fendre d'un prêche. Mais j'écoutai poliment et parvins même à ne pas éclater de rire.

— Marco-*wallah,* vous devez vous rendre compte que ce serait un péché mortel de nous mentir mutuellement, et une action excessivement pernicieuse, tant aux yeux des hommes qu'à ceux des dieux. Non, n'ayez pas l'air si affligé. Laissez-moi vous expliquer, et votre cœur cessera de saigner de son ardent désir, même s'il n'est pas payé de retour. Voyez-vous, votre verdict a certes résolu le conflit qui s'était élevé à Akyab, mais sans statuer sur les mérites des différents arguments, aussi ceux-ci doivent-ils être pris en compte dans notre future relation. D'une part, donc, dans la mesure où mon mari était encore mon légitime époux à sa mort, je suis encore *sati,* à moins que je me remarie, et jusque-là, en tout état de cause, vous vous rendriez coupable du plus grave des péchés si vous couchiez avec moi. Si, par exemple, quelque part en Inde, nous étions surpris en train de commettre la *surata,* vous seriez condamné à vous livrer à la *surata* avec une statue de femme incandescente en cuivre remplie de feu car embrasée de

[28] « Marco le missionnaire ». En hindi, un *wallah* est une personne chargée d'une mission officielle.

l'intérieur, et vous brûleriez jusqu'à ce que, la peau horriblement racornie, vous en mouriez. Après quoi, une fois décédé, vous devriez vivre dans le monde souterrain de Kala, y endurant tous ses feux et ses tourments, pour autant d'années que j'ai de pores sur la peau. D'un autre côté, si je suis maintenant légalement l'esclave de cette créature d'Akyab qui m'a gagnée aux dés, le fait de coucher avec moi, son esclave légitime, ferait également de vous son esclave. De toute façon, je suis de la caste des brahmanes, la plus élevée de nos *quatre jati*, les divisions hindoues de l'humanité, et, ne faisant vous-même partie d'aucune *jati*, vous êtes donc inférieur. En couchant ensemble, nous défierions l'ordre sacré des *jati* et, en conséquence d'un tel crime, nous serions aussitôt jetés aux chiens que l'on entraîne à dévorer ces hérétiques. Même si vous choisissiez de braver galamment cette mort horrible en me prenant de force, considérée moi aussi comme une coupable profanatrice, je subirais d'office le même effroyable châtiment. Si quiconque apprenait en Inde que vous avez mis votre *linga* dans *ma yoni, que* je me sois passionnément engagée dans cette ardente communion charnelle ou que je me sois passivement allongée pour la subir, nous nous trouverions tous deux dans la plus profonde disgrâce et le plus dangereux péril. Bien sûr, je ne suis plus une *kanya,* une jeune pousse verte sans saveur, encore vierge de toute compromission. Étant même une veuve d'une certaine expérience, à la *zankha* pleine de talents, capable, chaude et bien lubrifiée, je saurais faire en sorte qu'il ne subsiste aucune preuve de notre faute. Et je suis sûre que ces barbares de marins ne prêteraient aucune attention à ce que des gens civilisés comme nous pourraient faire ou ne pas faire dans l'intimité de leurs relations. Il n'y aurait donc aucune chance pour que quiconque, sur ma terre natale, sache jamais que nous nous sommes, vous et moi, délectés d'une extatique *surata* quelque part sur le doux balancement de la houle océane, sous les rayons caressants de la lune. Mais nous devrons cesser dès que nous aborderons les rivages de la terre de mes ancêtres, car les Hindous n'ont pas leur pareil pour détecter la moindre odeur de scandale, hurler aussitôt à la honte et vous conspuer méchamment, le tout pour venir ensuite exiger de vous un

paiement substantiel en échange de leur silence, qu'ils s'empresseront d'aller briser en faisant des gorges chaudes et en cancanant à qui mieux mieux.

Comme elle semblait avoir épuisé son souffle et les myriades d'aspects du sujet, je lui glissai doucement :

— Merci de vos fort utiles instructions, Tofaa. Soyez tranquille, je respecterai la bienséance.

— Oh.

— Laissez-moi seulement vous suggérer une chose.

— *Ah !*

— N'appelez pas les hommes d'équipage « marins » ; dites plutôt « matelots » ou « hommes de mer ».

Le *sardar* Shaibani n'avait pas économisé sa peine pour nous trouver un bon vaisseau. Plutôt que le traditionnel canot hindou, il avait choisi un bateau arabe à gréement de voiles latines, un *qurqur* marchand capable de franchir d'une seule traite le vaste golfe du Bengale plutôt que de faire des sauts de puces sur son pourtour. L'équipage se composait de petits hommes noirs, noueux, d'une race appelée Malayu, mais le capitaine était un pur Arabe, loup de mer aguerri et capable. Se dirigeant vers Ormuz, à l'ouest de l'Inde, il avait accepté, moyennant finances, de nous déposer, Tofaa et moi, sur la côte de Coromandel. Cela représentait une navigation en pleine mer, sans nul contact visuel avec la côte, de quelque trois mille *li,* soit environ la moitié de mon plus long voyage à cette date, celui qui m'avait conduit de Venise jusqu'à Acre. Le capitaine nous prévint, avant le départ, que le golfe pouvait être un dévoreur de navires. On ne pouvait le traverser qu'entre septembre et mars (nous étions alors en octobre), seule saison durant laquelle le vent est bon, et le climat moins mortellement étouffant. Cependant, il n'était pas rare que, même durant cette période favorable, alors que le golfe voyait de bons navires se démenant d'est en ouest sur sa surface, survînt une brutale tempête *tai-feng* qui les faisait chavirer, les coulait et les avalait tous.

Mais nous ne rencontrâmes aucune tempête, et le temps se maintint au beau, excepté une nuit, lorsqu'un brouillard dense obscurcit la lune et les étoiles, et nous enveloppa de sa laine grise et humide. Cela ne ralentit pas le *qurqur* car le capitaine pouvait barrer à l'aiguille de sa boussole, mais dut être d'un tragique inconfort pour les noirs hommes d'équipage qui dormaient sur le pont à moitié nus, car le brouillard, condensé dans la voilure, s'y égouttait en une constante rosée suintante. Les passagers que nous étions, en revanche, disposaient d'une cabine plutôt agréable, étaient bien nourris, et nous ne fumes ni attaqués, ni volés, ni même molestés par l'équipage. En bon musulman, le capitaine professait naturellement un souverain mépris pour les Hindous, qu'il détestait plus encore que les chrétiens. De ce fait, il ne recherchait pas particulièrement notre compagnie. Comme il ne laissait par ailleurs pas un instant de répit à ses matelots, Tofaa et moi en étions réduits à nos propres distractions. Comme nous n'en avions aucune (hormis le spectacle des poissons volants à la surface des flots et les ébats des poissons-porcs parmi les vagues) Tofaa reprit son incessant babil au sujet des divertissements auxquels il ne fallait surtout *pas* que nous succombions.

— Ma stricte mais sage religion, Marco-*wallah,* stipule combien il est scandaleux à plus d'un titre de coucher ensemble. Aussi n'y a-t-il pas que la douce *surata* qu'il vous faille rayer de votre esprit, pauvre homme frustré. En plus de la *surata* proprement dite, en effet – laquelle désigne la consommation effective de l'acte –, il existe pas moins de huit autres degrés qu'il convient d'éviter absolument. Le moindre d'entre eux, sachez-le, est tout aussi coupable que la plus passionnée, la plus chaude, la plus moite et la plus délectable des étreintes. Il y a d'abord la *smanara,* qui est la pensée de la *surata.* Il y a ensuite la *kirtana,* laquelle consiste à parler de l'acte. En parler à un confident, je veux dire, comme vous pourriez, par exemple, discuter avec le capitaine du désir difficilement contrôlable que je vous inspire. Il y a ensuite le *keli,* qui désigne le flirt, la badinerie amoureuse à laquelle vous vous laissez aller avec l'être de vos affections. Puis vient la *prekshana,* qui n'est autre que

l'observation dérobée de sa *kaksha,* mot qui désigne, chez l'homme comme chez la femme, les parties qui ne doivent pas être mentionnées ; ce dont vous vous rendez coupable lorsque je fais mes ablutions sur l'arrière-pont. Et puis il y a la *guyabhashana,* qui désigne toute conversation autour du sujet, comme nous sommes en train de le faire actuellement, à nos risques et périls. Ce qui nous amène à la *samkalpa,* qui est *l'intention* de céder à la tentation de la *surata.* Laquelle débouche hélas trop souvent sur *l'adyavasaya,* la décision d'y céder. Enfin vient le *kriya-nishpati,* qui consiste à... eh bien, je veux dire... à s'y abandonner vraiment. Ce que nous ne devrons surtout jamais faire.

— Merci de m'expliquer toutes ces choses, Tofaa. J'essaierai vaillamment de me refréner, ne serait-ce que de la pernicieuse *smanara.*

— Oh.

Elle avait raison lorsqu'elle affirmait que j'avais eu fréquemment l'occasion de caresser du coin de l'œil sa *kaksha* qui ne devait pas être mentionnée. Mais il eût été difficile de l'éviter. Le seau de toilette des passagers se trouvait perché en hauteur sur l'arrière-pont. Tout ce qu'elle avait à faire, par mesure de pudeur, lorsqu'elle lavait ses parties intimes, était de s'asseoir tournée vers la poupe. Mais elle semblait toujours prendre un malin plaisir à faire face à la proue. Lorsqu'elle dénouait son sari et écartait le compas de ses épaisses cuisses pour asperger de l'eau du baquet son entrejambe dénudé, même les plus timorés des matelots Malayu découvraient des rivages enclins à être embouqués par l'avant. L'endroit étant hérissé d'un buisson aussi noir et épais que la toison qu'ils avaient sur la tête, cette vision leur inspirait peut-être une lascive et avide *smanara,* mais ce n'était pas mon cas. Au moins, ce buisson cachait-il ce qu'il pouvait contenir. Aussi, tout ce que je pouvais en savoir tenait à ce que Tofaa avait pris soin de me confier avec la plus impudique insistance.

— Au cas, Marco-*wallah,* où vous tomberiez éperdument amoureux, lorsque nous arriverons à Chola, de quelque jolie

danseuse du ventre et où vous seriez pris de l'envie d'engager avec elle une conversation aussi leste que celle que vous me tenez souvent, je vais vous enseigner le vocabulaire nécessaire. Faites très attention, surtout. Votre organe s'appelle la *linga*, le sien le *yoni*. Dès que la danseuse du ventre a attisé en vous un désir vorace, vos intimités s'érigent... La sienne est alors appelée *vyadhi*, la vôtre *stanhu* qui veut dire « souche dressée ». Si la jeune femme partage votre passion, son *yoni* ouvre ses lèvres pour que vous puissiez pénétrer sa *zankha*. Le mot *zankha* signifie « coquillage », mais j'espère que celui de votre danseuse sera bien plus que cela. Ma propre *zankha*, par exemple, est une véritable gorge toujours avide, presque affamée, salivant par anticipation de la... Non, non, Marco-*wallah*, ne me suppliez pas de vous laisser glisser un doigt tremblant pour aller vérifier son empressement brûlant à étreindre, à sucer et à aspirer la... Non, non. Nous sommes des personnes civilisées. Il est bon de nous trouver ainsi ensemble, tout proches l'un de l'autre, à regarder la mer en conversant aimablement, sans aucune compulsion à rouler sur le pont dans une violente étreinte qui pourrait tout aussi bien se dérouler dans votre cabine, voire dans la mienne. Oui, il est bon de maintenir fermement les rênes de notre nature animale, même lorsque nous discutons aussi crûment que nous le faisons, et de façon aussi provocante, disons-le, de votre ardente *linga* et de mon languissant *yoni*.

— J'aime cela, fis-je pensivement.

— *Vous aimez ? !*

— Oui, les mots... *« Linga »* évoque l'idée de ce qui est solide, dressé. « *Yoni* » inspire l'idée de douceur assortie d'une douce moiteur. Je dois vous le confesser, nous n'avons pas, en Occident, de noms aussi expressifs que les vôtres. Je suis, à ma façon, une sorte de collectionneur de mots, voyez-vous. Sans souci d'érudition, non, juste pour mon usage et mon édification personnelle. J'aime la manière dont vous m'enseignez ces termes exotiques.

— Oh. Les mots, seulement.

Toutefois, je ne pouvais la supporter trop longtemps. Je me mis donc en quête de notre solitaire capitaine arabe afin de le sonder sur les pêcheurs de perles de Coromandel et de savoir si, selon lui, nous en rencontrerions le long de la côte.

— Sans doute, répondit-il, soufflant dans sa barbe avec mépris. Selon une ridicule superstition hindoue, les huîtres, qu'ils appellent, ne me demandez pas pourquoi, des reptiles, montent à la surface des flots en avril, lorsque la pluie commence à tomber, et chaque reptile ouvre sa coquille pour attraper une goutte de pluie. Puis il retourne s'installer au fond des mers et solidifie lentement cette goutte en perle. Cela l'occupe jusqu'en octobre ; c'est donc en ce moment même que les pêcheurs vont les chercher. Vous arrivez pile à la période où ils ramassent les reptiles et les gouttes de pluie solidifiées.

— Curieuse superstition, notai-je. Toute personne ayant un minimum d'instruction sait que la perle se forme à partir d'un grain de sable. En fait, à Manzi, les Han cesseront bientôt d'aller pêcher en mer les huîtres perlières car ils ont récemment trouvé le moyen de les ensemencer dans des parcs à huîtres de rivière, en introduisant dans chaque mollusque un grain de sable.

— Essayez donc d'aller dire ça aux Hindous, grogna le capitaine. Ils ont *l'esprit* d'un mollusque.

Il était impossible, sur un bateau comme le nôtre, d'éviter Tofaa très longtemps. Dès qu'elle me retrouva, désœuvré et paresseusement appuyé au bastingage, elle vint m'y coincer, affalant près de moi son considérable tonnage afin de poursuivre mon hindouisation.

— Il vous faut aussi apprendre, Marco-*wallah*, à évaluer d'un regard sûr les danseuses du ventre et à jauger en expert leurs appas afin de ne tomber amoureux que des plus belles ! Vous ne sauriez mieux le faire qu'en les comparant à ce que vous avez pu voir de moi, car j'incarne tous les canons de beauté d'une femme hindoue. Comme on dit, les trois et les cinq, cinq, cinq. Ce qui signifie, par ordre de spécification, les trois choses qui doivent être profondes chez la femme : sa voix, sa

compréhension et son nombril. Il va de soi que je ne suis pas aussi bavarde que les écervelées qui n'ont pas encore atteint le stade de la réserve et de la dignité, mais quand je parle, je suis sûre que vous en avez été frappé, le son de ma voix n'est en rien criard, et mes remarques sont empreintes de la si profonde compréhension féminine. Quant à mon nombril... (Elle écarta la bande médiane de son sari, amenant au jour les grosses vagues de chair brunes qui s'y trouvaient nichées.) Visez-moi ça ! On pourrait y perdre son regard, n'est-ce pas ?

Elle évacua du doigt une peluche feutrée qui s'y trouvait ensevelie et poursuivit :

— Et puis il y a cinq choses qui doivent être fines et délicates chez la femme : sa peau, ses cheveux, ses doigts, ses orteils et ses articulations. Vous aurez sûrement du mal à trouver le moindre défaut, pour ce qui est de ces cinq attributs, sur ma modeste personne. Il en est cinq autres qui doivent être d'un rose éclatant et plein de santé : les paumes de ses mains, la plante de ses pieds, sa langue, ses ongles et le coin de ses yeux.

Elle effectua alors une performance digne d'un athlète : tirant la langue, ouvrant grand les mains, tirant avec vigueur sur les poches qu'elle avait sous les yeux afin d'en agrandir les coins injectés de sang, relevant enfin chacun de ses pieds crasseux pour m'en montrer la plante tannée comme le cuir mais un peu plus propre.

— Enfin, il y a cinq éléments chez la femme qui doivent être parfaitement proportionnés : ses yeux, son nez, ses oreilles, son cou et ses seins. Vous avez vu et admiré tous ces détails chez moi, sauf ma poitrine. Regardez.

Elle déroula le haut de son sari et révéla les coussins brun foncé de ses seins. Quelque part sous l'entrepont, un Malayu émit une sorte de hennissement angoissé.

— Leurs proportions sont parfaites, bien rassemblés tels des oisillons pelotonnés dans leur nid, sans espace entre eux. Les seins hindous idéaux par excellence. Glissez une feuille de papier dans cette étroite vallée, elle restera en place. Quant à

placer votre *linga* ici, n'y pensez même pas. Contentez-vous d'imaginer la douce sensation d'enfermement étroit et chaud que l'on doit en ressentir. Observez-en les mamelons dressés tels des pouces, et les soucoupes de leurs aréoles, noires comme la nuit sur le fond couleur foin doré de la peau. Au moment où vous examinerez votre danseuse du ventre, Marco-*wallah*, ayez bien soin de passer un coup de langue humide sur la pointe de ses tétons, car beaucoup de femmes trichent en les noircissant de khôl. Mais pas moi... Ces exquis tétons sont tout à fait naturels, grâces en soient rendues à Vishnou le Préservateur. Ce n'est pas par hasard que mes parents m'ont appelée « Cadeau des dieux ». J'ai commencé à bourgeonner à huit ans, suis devenue femme à dix et me suis mariée à douze. Ah, notez comme les mamelons frémissent et gonflent, comme ils s'érigent sous la seule caresse de votre regard dévorant. Songez à ce qu'ils deviendraient s'ils étaient caressés. Mais non, Marco, n'en rêvez même pas.

— Très bien.

Boudeuse, elle les recouvrit, et les nombreux Malayu qui s'étaient agglutinés derrière les roufs et les espars tout proches se dispersèrent prestement pour reprendre leurs tâches.

— Je n'énumérerai pas, lâcha-t-elle avec raideur, les caractéristiques hindoues relatives à la beauté masculine, Marco-*wallah*, vu qu'elles vous manquent cruellement. Les sourcils d'un bel homme doivent se rejoindre au-dessus de l'arête du nez, qui doit être long et pendant. Mon cher époux défunt en avait un aussi long que sa royale lignée. Mais je l'ai dit, je ne dresserai pas la liste de vos insuffisances. Ce serait peu délicat de ma part.

— Mais certainement, Tofaa, restez délicate.

Elle représentait peut-être l'idéal féminin selon les canons des Hindous (elle devait bien l'être, en vérité, car c'est ce que me confièrent plus tard nombre d'entre eux, ouvertement admiratifs et envieux de sa concupiscente compagnie), mais, hormis peut-être les Mien ou les Bho, je ne vois vraiment pas

qui l'aurait jugée même passable. En dépit de ses ostensibles ablutions quotidiennes, très suivies et éminemment complaisantes, Tofaa ne parvint jamais à être vraiment propre. Il y avait toujours cette peinture sur son front, bien sûr, la croûte grise qui entourait ses coudes et la peau d'un gris plus sombre encore entre ses orteils. Je ne dirais pas qu'elle était littéralement couverte, tels les Mien ou les Bho, d'une couche de crasse des pieds à la tête, mais elle n'en était pas moins jamais *franchement* nette.

À Pagan, Hui-sheng s'était toujours promenée pieds nus, à la mode d'Ava, et Arùn l'avait fait toute sa vie. Or même après une journée entière à marcher à pas feutrés dans la poussière des rues, leurs pieds étaient toujours restés, y compris juste avant le bain, assez doux et propres pour pouvoir être embrassés. Honnêtement, je ne parviens pas à expliquer comment se débrouillait Tofaa pour avoir tout le temps les pieds aussi sales, surtout ici, en pleine mer, où il n'y avait rien pour les souiller, que de fraîches brises et de jaillissants embruns. Peut-être était-ce, peu ou prou, la faute de cette huile de noix de l'Inde dont elle enduisait les parties exposées de son corps après sa toilette. Son cher défunt mari ne lui avait laissé en possession que peu de choses : une outre de cuir de cette huile de noix et un sac, également en cuir, qui contenait une certaine quantité de copeaux de bois. En tant que nouvel employeur de Tofaa, je lui avais délibérément offert une garde-robe conséquente ainsi que toutes les autres nécessités. Elle n'en avait pas moins conservé ses deux sachets de cuir et les avait emportés avec elle. J'avais fini par comprendre que l'huile de cette noix de l'Inde lui servait à conserver le brillant de sa peau huileuse si déplaisante à l'œil. Je n'avais en revanche aucune idée de ce à quoi pouvaient servir les copeaux de bois... jusqu'au jour où, parce qu'elle n'était pas sortie de sa cabine à l'heure du repas, je frappai à sa porte.

Tofaa était accroupie devant moi dans l'indécente posture de sa toilette intime et me faisait face ; mais son buisson m'était dissimulé par un petit pot en céramique qu'elle se collait dans l'entrejambe. Avant que je puisse lui présenter mes excuses et ressortir de la cabine, elle éloigna calmement le pot de son

intimité. C'était une sorte de théière dont le bec verseur, tout luisant de ses sécrétions, glissa hors de sa motte velue. La chose eût déjà été suffisamment surprenante en soi, mais ce qui le fut encore bien plus, c'est le nuage de fumée bleue qui sortait du pot. Tofaa y avait à l'évidence glissé des copeaux qu'elle avait mis à chauffer à feu doux, avant de s'introduire l'extrémité fumante dans les chairs. J'avais déjà vu des femmes se donner du plaisir avec différents objets, mais jamais encore avec de *la fumée.* Je le lui avouai tout de go.

— Une femme décente ne doit pas jouer avec son intimité, fit-elle d'un ton réprobateur. Les hommes sont faits pour cela. Non, Marco-*wallah,* la délicatesse de *l'intérieur* d'une personne est plus désirable que l'impression de propreté extérieure. Cette application de fumée de bois de margousier est une ancienne pratique d'hygiène des femmes indiennes aussi méticuleuses que moi, et c'est bel et bien pour *vous* que je le fais, si peu que vous l'appréciiez.

À dire vrai, je ne voyais vraiment pas là grand-chose à apprécier, à part une grosse femelle luisante et brun foncé accroupie sur le sol de la cabine, les deux jambes impudiquement ouvertes, un filet de fumée bleue s'élevant paresseusement de son dense buisson. J'aurais pu lui faire remarquer qu'une *minime* impression de propreté extérieure aurait certainement augmenté ses chances d'attirer quelqu'un plus près de son intérieur, mais je me refrénai.

— Le bois de *nim* prévient le risque de grossesse non désirée, ajouta-t-elle. Il parfume en outre agréablement la *kaksha* et la rend délicieuse à qui viendrait fouiller du nez ou brouter par ici. C'est pourquoi je le fais. Au cas où, submergé un jour ou l'autre par vos passions brutales, Marco-*wallah,* vous me prendriez contre mon gré malgré mes appels à la pitié, vous jetant sur moi sans me laisser le temps de m'y préparer et forçant votre viril et rigide *sthanu* à l'intérieur de mes chastes mais si tendres défenses... Voilà pourquoi, chaque jour, je tiens à m'administrer la précaution de cette fumée de bois de *nim*.

— Tofaa, j'aimerais que vous cessiez.

— Vous le *voulez* vraiment ?

Ses yeux s'agrandirent, son *yoni* aussi, il faut le croire, puisqu'une volumineuse bouffée de fumée bleue fit soudain irruption d'entre ses profondeurs.

— Vous *voulez* que je porte votre enfant ?

— *Gèsu.* Je veux que vous abandonniez cette obsession pour ce qui se passe en dessous de la ceinture ! Je vous ai engagée comme interprète et j'en suis à frémir par avance à la moindre de vos paroles, sans parler des miennes. Enfin, pour le moment, Tofaa, votre riz et votre viande de chèvre sont en train de prendre l'eau et le sel des embruns. Venez donc vous enfiler quelque chose de l'autre côté.

J'étais intimement persuadé, à l'époque, qu'ayant choisi cette Indienne pour traductrice en Inde, j'étais par un hasard malheureux tombé sur un spécimen particulièrement disgracieux, pathétiquement dénué d'esprit et de bon sens. J'avais du mal à comprendre comment elle avait pu devenir la compagne d'un roi et je compatissais plus que jamais avec le pauvre homme, comprenant mieux à présent pourquoi il avait pu aussi facilement céder à la fois sa couronne et sa vie. Si j'ai tenu à vous narrer ici certaines des caractéristiques les moins attrayantes de Tofaa (j'en ai encore passé beaucoup sous silence, sachez-le) et si je vous ai donné un aperçu de ses incongruités verbales dont je n'ai pas tout dit, c'était pour que vous puissiez vous rendre compte, par l'oreille comme par les yeux. Mais je découvris avec horreur, en arrivant en Inde, que cette Tofaa n'avait *rien* d'une anomalie. C'était l'exemple même d'une femelle hindoue adulte typique. Au point que je ne l'aurais jamais distinguée d'une foule d'autres Indiennes, toutes classes *ou jati* confondues. Mais, pire encore, je trouvai les femmes incommensurablement supérieures aux hommes.

Au cours de mes voyages, j'ai fait la connaissance de nombreuses autres races et nations avant d'arriver en Inde. J'en avais conclu que la qualité des Mien issus des Bho du To-Bhot, étaient sans doute la moins achevée de l'espèce humaine. Je

m'étais trompé. Si les Mien représentaient le niveau du sol de l'humanité, les Hindous en étaient les tréfonds. Dans certaines des contrées que j'avais habitées ou visitées, j'avais eu l'occasion de voir certains individus en mépriser ou en détester d'autres. Parce que leur langue était différente, parce qu'ils manquaient de raffinement, parce qu'ils appartenaient à une classe inférieure de la société, parce qu'ils avaient un mode de vie particulier ou en raison de leurs choix religieux. Arrivé en Inde, je ne pus m'empêcher de constater que *tout le monde* se méprisait et se détestait, pour toutes ces raisons à la fois.

Tâchons d'être aussi équitable que possible. Disons d'abord que j'étais quelque peu dans l'erreur dès le début croyant que tous les Indiens étaient des Hindous. Tofaa m'informa que si le mot « Hindou » était employé comme une variante du mot « Indien », il se référait en fait aux seuls Indiens pratiquant la religion hindouiste du *Sanatana Dharma,* ou Devoir éternel. Ceux-ci préféraient être honorés du titre de « brahmanistes », du nom du dieu principal, Brahma le Créateur, de la triade de déités dominantes (les deux autres étant Vishnou le Préservateur et Shiva le Destructeur), le tout parmi une multitude d'autres dieux. D'autres Hindous s'étaient choisi une divinité subalterne dans cette foule (Varuna, Krishna, Hanuman) et lui réservaient l'essentiel de leurs dévotions. De cela même, ils tiraient la certitude de leur indiscutable supériorité sur les autres Hindous. Une bonne partie du reste de la population avait embrassé la religion musulmane, qui progressait depuis le nord et l'ouest. Quelques Indiens enfin, peu nombreux, étaient restés adeptes du bouddhisme. Cette religion, issue à l'origine de l'Inde s'était ensuite étendue au loin ; elle était aujourd'hui moribonde sur sa terre natale, peut-être à cause de son exigence en matière de propreté. D'autres Indiens cependant suivaient encore diverses religions, sectes ou cultes : jaïnisme, sikhisme, yoga ou doctrine de Zarathoustra. Malgré cet enchevêtrement de croyances, les Hindous conservaient tous un attribut commun : les adeptes de chaque religion méprisaient jusqu'à la détestation ceux qui en pratiquaient une autre.

Les Indiens n'aimaient pas davantage, du reste, se voir considérés comme un seul groupe. Ils formaient, du moins le prétendaient-ils, un chaudron bouillonnant de différentes peuplades hétérogènes. Ils étaient Chola, Aryens, Sindi, Bhil, Bengalis ou Gond... et je ne sais encore combien d'autres ethnies. Les Indiens du marron le plus clair, qui se qualifiaient eux-mêmes de « blancs », prétendaient être les descendants d'ancêtres aux yeux et aux cheveux clairs venus de quelque lointaine région septentrionale. Si cela avait été un jour vrai, c'est qu'il y avait eu un tel brassage au fil des siècles que, finalement, les races plus sombres du Sud avaient prévalu. Tous les Indiens ne se distinguaient plus, en effet, que par des nuances variées de brun. Bien qu'aucun ne fut d'une couleur dont on pût légitimement se vanter, toutes ces infimes différences de teinte n'étaient qu'un prétexte de plus pour se haïr mutuellement. Les marron clair se moquaient des marron foncé, et ces derniers se gaussaient des noirs.

Pour ne rien simplifier, suivant leur race, leur tribu, leur lignée, leur région d'origine et leur lieu de résidence, les Indiens ne parlaient pas moins de *cent soixante-dix-neuf langues* différentes, et il était bien rare que les uns comprennent les autres, tous prétendant parler la seule vraie et sainte langue, même si bien peu se souciaient d'apprendre à la lire ou à l'écrire. Au total, chacun de ces groupes linguistiques, sous prétexte qu'il maîtrisait la vraie langue, était en droit d'injurier ceux qui utilisaient la fausse langue, c'est-à-dire les cent soixante-dix-huit autres.

Quelles que fussent en tout cas leur race, leur religion, leur tribu ou leur langue, tous les Indiens courbaient l'échiné comme un seul homme devant l'ordre social imposé par les brahmanes, le système des castes, l'ordre des *jati*, qui divisait les gens en quatre classes hermétiques, les autres étant mis à part. Les *jati* ayant été élaborées jadis par d'anciens prêtres brahmanistes, leurs descendants constituaient naturellement la caste supérieure, celle des brahmanes. Puis venaient les rejetons des guerriers du passé (d'un *lointain* passé, sans doute, car je ne rencontrai nul homme pouvant y ressembler) et ceux dont la

filiation était liée aux marchands d'antan, la dernière caste étant celle dont les ancêtres avaient été d'humbles artisans. Ces derniers eussent formé la plus basse classe sociale s'il n'y avait eu au-dessous la caste des réprouvés entre tous, les laissés pour compte, les parias, ces « intouchables » qui ne pouvaient se réclamer d'aucune *jati.* Un homme ou une femme né dans une *jati* ne pouvait s'unir avec un membre de la caste supérieure, et encore moins, *a fortiori,* s'il était issu d'une caste inférieure. Mariages, alliances et transactions d'affaires n'avaient lieu qu'entre gens d'une même caste, celles-ci étant donc vouées à se perpétuer à jamais. Dans ces conditions, il était aussi aisé de gravir les échelons de la société que de grimper en s'accrochant aux nuages. Pourtant, un paria n'osait même pas permettre à son ombre d'effleurer un quelconque membre des autres *jati.*

Personne, en Inde (excepté, je suppose, un Hindou de la caste des brahmanes) ne se satisfaisait de la caste dans laquelle il était né. Ceux des classes inférieures que je vis n'eurent de cesse de m'expliquer comment, aux temps anciens, leurs aïeux avaient occupé une place bien plus noble avant d'être injustement ravalés à leur rang actuel suite à une tricherie, des pratiques de sorcellerie ou la brutalité d'un ennemi. Ils n'en étaient pas moins fiers d'appartenir à un ordre supérieur à tel autre, fut-il celui des plus vils parias. Même parmi ces derniers, chacun trouvait toujours le moyen de pointer du doigt avec dérision l'un de ses semblables encore plus misérable que lui, auquel il était donc, en dépit de tout, supérieur.

Le plus méprisable, dans cet ordre *des jati,* n'était pas tant qu'il existât depuis des siècles, mais que les gens pris dans sa toile (pas seulement les Hindous donc, mais tous les habitants de l'Inde) lui aient permis de se perpétuer. N'importe quel autre peuple ayant ne serait-ce qu'une étincelle de courage, de bon sens, de dignité personnelle l'aurait depuis longtemps aboli ou serait mort en tentant de le faire. Les Hindous n'avaient même pas essayé. Et je ne vis nul signe pouvant laisser croire qu'ils le feraient un jour.

Il n'est pas impossible que même les Bho ou les Mien aient pu, depuis la lointaine époque où je leur rendis visite, progresser jusqu'à faire d'eux-mêmes et de leur pays quelque chose d'à peu près convenable. Mais si j'en crois les récits des voyageurs qui me sont parvenus d'Inde ces dernières années, rien n'a changé là-bas. À ce jour encore, si un Hindou souffre de se sentir la lie de l'espèce humaine, il n'a qu'à chercher un autre Hindou plus malheureux que lui pour se porter tout de suite mieux. Cela lui suffit.

Comme il m'eût été difficile de tenter d'identifier chacune des personnes rencontrées en Inde selon ses caractéristiques de race, de religion, de *jati* ou de langue (un homme pouvant être à la fois un Chola, un jaïniste et un brahmane parlant tamoul) et comme la population ployait dans son ensemble sous le joug du système de castes hindou, je persistai à les envisager indistinctement comme un peuple d'Hindous et je n'y ai rien changé. Que la pointilleuse Tofaa considérât cet usage comme impropre ou désobligeant, je n'en avais cure, et cela me laisse toujours aussi indifférent. J'aurais pu les qualifier de multiples autres épithètes plus adaptées, et certainement moins amènes encore.

37

La côte de Coromandel était le rivage le plus désolé et le plus inhospitalier auquel j'eusse jamais abordé. La terre et la mer s'y trouvaient partout étroitement mélangées, ses plaines côtières n'étaient que des marécages couverts de roseaux et de mauvaises herbes, alimentés par une multitude de petits ruisseaux paresseux venus de la lointaine Inde intérieure. Cette fusion maritime et terrestre était si graduelle que les navires devaient jeter l'ancre à trois ou quatre *li* de la baie, là où le tirant d'eau était encore suffisant. Nous touchâmes la côte au village de Cuddalore, où nous trouvâmes une flottille de bateaux de pêche et autres barques de pêcheurs de perles eux-mêmes à l'ancre. De petits canots se chargeaient de convoyer matelots et bagages jusqu'au village presque invisible sur l'horizon, tant il était noyé dans la bourbe des marécages. Notre capitaine manœuvra adroitement le *qurqur* parmi la flotte amarrée, tandis que Tofaa se penchait sur la rampe et scrutait les Hindous à bord des autres embarcations en leur criant à l'occasion une question ou une autre.

— Aucun de ceux-là, me rapporta-t-elle finalement, n'est le pêcheur de perles qui se trouvait à Akyab.

— Bon, me dit également le capitaine, étant donné que cette région perlière de Coromandel s'étale sur trois cents *farsakh* du nord au sud, plus de deux mille *li,* si vous préférez, vous ne comptez tout de même pas que je croise de haut en bas sur cette distance ?

— Non, dit Tofaa. Je pense, Marco-*wallah,* que nous devrions nous enfoncer jusqu'à la capitale chola la plus proche, Kumbakonam. Comme toutes les perles sont de propriété royale et reviennent au rajah, il nous conduira probablement plus directement jusqu'au pêcheur que nous cherchons.

— Très bien, acquiesçai-je, et, au capitaine : Si vous voulez bien héler un canot pour nous amener à terre, nous vous laisserons là, avec nos remerciements pour cette traversée. *Salââm aleikum*.

Tandis qu'un petit homme noir et décharné nous acheminait à coups de rame sur l'eau saumâtre de la baie, puis nous propulsait à la gaffe à travers les marais fétides proches de Cuddalore, je demandai à Tofaa :

— Qu'est-ce qu'un rajah ? Un roi, un *wang ?*

— Un roi, répondit-elle. Il y a deux ou trois siècles, régna le plus farouche et le plus sage monarque qu'ait jamais connu le royaume chola. Son nom était Rajaraja le Grand. Depuis lors, en sa mémoire et dans l'espoir de perpétuer sa grandeur, les dirigeants successifs de Chola, ainsi que la plupart des autres nations indiennes, du reste, ont repris son nom comme titre de majesté.

Ce genre d'appropriation n'était après tout pas si rare, même dans notre monde occidental. César avait été à l'origine un nom de famille romain, mais il finit par désigner une fonction qui subsiste aujourd'hui sous la forme de « *Kaiser* » pour les dirigeants du plus récent Saint Empire romain germanique et sous celle de « *Tsar* » pour désigner les insignifiants maîtres de multiples petites nations slaves. Mais je devais bientôt découvrir que les monarques hindous, non contents de s'être octroyés l'ancien nom du rajah (ce n'était sans doute pas encore assez flatteur), trouvaient encore le moyen d'en rajouter dans la pompe et le faste pour renforcer autant que possible leur royale majesté.

Tofaa poursuivait sa description :

— Ce royaume chola fut naguère immense, puissant et unifié. Mais, depuis la mort du dernier haut rajah il y a quelques années [29] , il s'est fragmenté en nombreux *mandata* secondaires – le Chola, le Chera, le Pandya –, et les rajahs

[29] Rajendra Chola III (1246-1279).

mineurs sont tous en train de lutter pour s'en réapproprier la totalité.

— Qu'ils ne se gênent pas pour cela, ronchonnai-je, tandis que nous marchions sur le quai de Cuddalore.

C'était un peu comme si nous abordions de l'Irrawaddy dans un village mien. Dois-je vraiment vous décrire plus avant Cuddalore ?

Sur le quai, un groupe d'hommes baragouinaient et gesticulaient autour d'un énorme objet humide étendu sur les planches. Je jetai un coup d'œil et m'aperçus qu'il s'agissait à l'évidence de la prise d'un pêcheur. C'était un poisson mort, du moins cela en avait-il la puanteur, car je pourrais tout aussi bien le qualifier de créature marine. Il était plus grand que moi et ne ressemblait à rien de ce que j'avais déjà vu. La moitié inférieure de son corps était assurément celle d'un poisson, terminée par une queue en croissant. Mais il ne possédait ni nageoires, ni écailles, ni branchies. Couverte d'une peau épaisse comme le cuir semblable à celle d'un poisson-porc, sa partie supérieure était des plus étrange. En lieu et place des nageoires du poisson-porc s'étendaient des membres trapus semblables à des bras, achevés par des appendices palmés. Plus étonnant encore, il avait sur la poitrine ce qui ressemblait à s'y méprendre à deux énormes *seins* (assez semblables à ceux de Tofaa), et sa tête rappelait vaguement celle d'une vache fort laide.

— Grands dieux, quel est le nom de cet animal ? demandai-je. S'il n'était pas aussi épouvantablement hideux, je croirais presque à une sirène.

— Rien qu'un poisson, fit Tofaa. Nous l'appelons *dugong*.

— Pourquoi tant d'agitation autour d'un poisson ?

— Certains de ceux qui sont rassemblés là sont les marins qui l'ont harponné et apporté jusqu'ici. Les autres sont des marchands de poisson qui attendent de pouvoir en acheter des parts à revendre. Le seul à être bien habillé est le magistrat du

village. Il est en train de leur faire signer des déclarations sous serment.

— Pourquoi diable ?

— Cela arrive chaque fois qu'on en attrape un. Avant que le *dugong* puisse être débité en quartiers et mis en vente, les pêcheurs doivent jurer qu'aucun d'entre eux n'a commis la *surata* avec lui pendant qu'on le ramenait au rivage.

— Vous voulez parler d'une... copulation ? Avec un *poisson ?*

— Ils le font toujours, bien qu'ils jurent le contraire. Elle haussa les épaules et sourit avec indulgence.

— Ah, vous autres...

J'aurais par la suite bien d'autres occasions de pester (et de me repentir) d'appartenir au même sexe que ces mâles hindous, mais c'était la première fois. Je décrivis un large cercle autour du *dugong* et des hommes, et remontai la principale artère de Cuddalore. Toutes les replètes villageoises portaient le sari enroulé qui couvrait juste ce qu'il fallait de leur crasse corporelle, mais laissait entrevoir les bourrelets de leur ventre. Les hommes, maigrelets, ayant moins à exposer, le faisaient davantage, n'arborant rien d'autre qu'un turban arrangé un peu n'importe comment et une large pièce de tissu drapée autour des reins, le *dhotì.* Les enfants, eux, ne portaient que la tache de peinture de leur front.

— Y aurait-il un caravansérail ? m'enquis-je auprès de Tofaa. Peu importe le nom que vous lui donnez, mais un endroit où loger le temps de préparer notre voyage ?

— *Dak bangla*, indiqua-t-elle. La maison de repos du voyageur. Je vais demander.

Elle se dirigea d'autorité vers un passant, lui saisit le bras et lui cracha sèchement une question au visage. Contrairement à ce qu'aurait fait un homme dans n'importe quel autre pays, il ne prit pas ombrage d'avoir été aussi impudemment abordé par une femme. Au lieu de cela, il recula et répondit très

humblement. Tofaa sembla impérieusement l'accuser de quelque chose, à quoi il répliqua d'une voix encore plus faible. La conversation s'enchaîna ainsi de questions en réponses, elle grondant, lui larmoyant, à présent. Je les regardais, stupéfait. Bientôt, Tofaa me rapporta la conclusion du colloque.

— Il n'y a pas de *dak bangla* à Cuddalore. Si peu d'étrangers y viennent... et ceux qui y séjournent plus d'une nuit sont encore plus rares. Ce sont là des Chola inférieurs tout crachés, vous savez. Dans mon Bengale natal, on vous aurait reçu avec la plus cordiale hospitalité. Enfin, ce misérable nous offre tout de même de loger chez lui.

— Ma foi, c'est très serviable de sa part, notai-je.

— Il nous prie de le suivre jusque là-bas et d'attendre quelques instants qu'il y soit entré. Ensuite nous frapperons à sa porte ; il nous ouvrira, nous lui demanderons un lit et un repas, et il nous enverra promener comme des malpropres.

— Je ne comprends pas.

— C'est normal. Vous verrez.

Elle parla à l'homme qui fila d'un trot anxieux. Nous lui emboîtâmes le pas, nous frayant un chemin parmi les porcs, la volaille et les enfants, sans compter les excréments et les tas d'ordures éparpillés de par les rues. Vu les maisons qu'habitaient les résidents de Cuddalore, dont aucune n'était plus élégante que les huttes des Mien d'Ava, je remerciai le ciel qu'il n'y ait *pas* de *dak bangla* disponible, car toute construction prévue pour des voyageurs de passage n'aurait pu être qu'une porcherie. La maison de notre hôte ne valait guère mieux – de simples briques de terre cuite liées à la bouse de vache –, comme nous le comprîmes dès que nous le vîmes disparaître à l'intérieur. Après une brève attente dans la rue, Tofaa et moi nous présentâmes sur le seuil, et elle frappa sur le montant de porte branlant. Ce qui se passa ensuite est relaté suivant la traduction que m'en donna ultérieurement Tofaa.

L'homme se présenta dans l'embrasure et releva fièrement la tête pour ne nous montrer que ses narines. Cette fois, c'est Tofaa qui s'adressa à lui dans un murmure obséquieux.

— *Quoi ? Des étrangers !* rugit-il assez fort pour être entendu jusque sur les quais du port. Des pèlerins, c'est ça ? Non, vraiment, pas ici ! Mais je m'en fiche, madame, que vous soyez de la caste brahmane ! Vous ne croyez pas que je vais donner abri à n'importe quel mendiant, non ? Et je défends à ma femme...

Non seulement il s'arrêta en pleine gueulante, mais il s'évanouit littéralement, balayé comme une mouche, tandis qu'un bras brun foncé et charnu le repoussait fermement vers l'arrière. Une imposante matrone de même couleur que le bras parut à sa place, sourit largement et nous glissa d'une voix sirupeuse :

— Des pèlerins, c'est bien cela ? Vous cherchez où dormir et de quoi manger ? Mais entrez donc ! Ne faites pas attention à mon ver de terre de mari. Il est fort en gueule, mais en gueule seulement ; il joue au grand seigneur. Entrez, je vous prie, et faites comme chez vous.

Aussi, Tofaa et moi traînâmes nos bagages dans la maison où l'on nous montra la chambre dans laquelle les ranger. La pièce tapissée à la bouse de vache était entièrement occupée par quatre lits semblables à *l'hindora* que j'avais déjà connue ailleurs, mais pas aussi confortables. Une *hindora* est un grabat suspendu à des cordes pendues au plafond, mais cette variante, nommée *palang*, n'était autre qu'une sorte de tube de tissu fendu sur le côté, comme un sac coupé dans le sens de la longueur, rattaché par chaque extrémité aux murs et se balançant librement. Deux des *palang* portaient un essaim d'enfants brun foncé entièrement nus, mais la femme les fit sortir sans plus de cérémonie qu'elle n'en avait mis à évacuer son mari et nous expliqua que nous dormirions dans cette pièce, Tofaa et moi, en compagnie d'elle-même et de son époux.

Nous regagnâmes l'autre pièce – cette hutte n'en comptait que deux –, et la femme éloigna une fois encore les enfants qu'elle poussa littéralement dans la rue pendant qu'elle nous préparait le repas. Quand elle nous tendit à chacun une tablette de bois, je reconnus la nourriture qui se trouvait dessus... ou plutôt la sauce à consistance de mucus, le fameux *kàri* que j'avais goûté en traversant les montagnes du Pamir. Ce mot était du reste le seul de la langue de nos hôtes qui me soit resté de ce lointain voyage en compagnie de Chola. Dans mon souvenir, ceux-là avaient fait preuve d'une virilité que n'avait pas mon hôte. Mais ils n'avaient pas de femme avec eux, reconnaissons-le aussi.

L'homme et moi ne pouvant converser, nous nous contentâmes de nous accroupir l'un en face de l'autre et de manger notre peu appétissant repas en nous adressant de temps à autre des signes de tête de bonne compagnie. Je dus passer pour un damoiseau aussi aplati que lui car nous restâmes tous deux parfaitement muets à grignoter comme des souris, tandis que les deux femmes jacassaient en vociférant, échangeant — Tofaa m'en informa plus tard – des propos sur ce que valaient les hommes.

— Il est bien connu, fit remarquer la matrone, qu'un homme n'en est vraiment un que lorsqu'il est rempli d'une passion virile et qu'il ne supporte aucune vexation avec soumission. Mais est-il spectacle plus pathétique et pitoyable, fît-elle en menaçant du couteau de cuisine son mari, qu'un pleutre qui joue la colère ?

— On dit bien, renchérit Tofaa, qu'un petit bassin est vite rempli et que cela dénonce souvent une femmelette. Un homme aussi falot est d'ailleurs très vite satisfait.

— J'ai été mariée dans le temps au frère de celui-ci, fit la matrone. Quand je suis devenue veuve et que ses camarades pêcheurs m'ont ramené mon mari mort, écrasé sur le pont du bateau, paraît-il, par un *dugong* qui se débattait, j'aurais dû me comporter en digne *sati* et me jeter dans le feu de son bûcher funéraire. Mais j'étais encore jeune et sans enfant, aussi le *sâdhu* du village me pressa d'épouser mon beau-frère et d'avoir

des enfants pour prolonger la lignée. Ah, il est vrai que j'étais bien jeune.

— N'assure-t-on pas aussi, insinua Tofaa avec un gloussement salace, qu'une femme ne vieillit jamais sous la ceinture ?

— C'est vrai, ça, vous l'avez dit ! confirma l'épaisse mégère, souriant d'un air tout aussi lubrique. On le répète souvent : « Un feu ne peut être laissé sans bûches, tout comme une femme sans *sthanu*. »

Toutes deux pouffèrent lascivement un moment. Puis Tofaa ajouta, faisant tournoyer son couteau en direction des enfants :

— Au moins, il est fertile.

— Oui, comme savent l'être les lapins, grogna la large hôtesse. Ne soutient-on pas à juste raison : « Un homme dont les exploits ne priment pas ceux des autres ne fait que se fondre dans la masse ? »

Je finis par être fatigué de partager le silence soumis de mon hôte. Tentant de communiquer avec lui, je lui indiquai ma planchette encore pleine, fis entendre des claquements de bouche un peu forcés censés lui faire comprendre que j'appréciais cette pâtée pour cochons et lui demandai par gestes quelle était la viande ensevelie sous le *kàri*. Il saisit, me répondit, et je m'aperçus que je connaissais un autre mot de la langue locale :

— *Dugong*.

Puis je me levai et sortis pour respirer un peu dans l'air du soir. Cela empestait pêle-mêle la fumée, le poisson, les ordures, encore le poisson, la saleté, toujours le poisson et les marmots souillés de leur vomi, mais cela me fit du bien. Je marchai par les rues de Cuddalore (qui n'en comptait que deux) jusque tard après la tombée de la nuit et rentrai dans la hutte pour trouver la marmaille ronflant sur le seuil, parmi les restes de nourriture de notre repas, et les trois adultes également endormis, tout habillés dans leurs *palang*. Non sans difficulté, je réussis à me

glisser dans le mien et le trouvai moins inconfortable que je ne l'avais craint, puis je sombrai dans le sommeil. Mais je fus réveillé au milieu de la nuit par des halètements bruyants et constatai que l'homme avait rejoint la femme dans son *palang*. Il se livrait avec elle à une peu discrète *surata*, bien qu'elle le grondât d'une voix hargneuse et sifflante de rage. Tofaa, qui s'était elle aussi réveillée, l'entendit et me raconta plus tard qu'elle lui avait lancé :

— Tu n'es que le frère de mon défunt mari, tu te souviens ? Même après toutes ces années ! Et le *sâdhu* l'a bien dit, tu n'as pas le droit de prendre du plaisir en expulsant ta semence. Tu as entendu ? *Pas de plaisir !*

J'étais maintenant convaincu d'avoir trouvé le pays des Amazones et la source des légendes qui couraient sur leur compte. L'une d'entre elles, en effet, racontait qu'elles ne conservaient auprès d'elles que des semblants d'hommes afin de pouvoir produire d'autres Amazones.

Le lendemain, notre hôte toujours serviable, qui était sorti se renseigner auprès de ses voisins, en trouva un qui se rendait au prochain village dans son char à bœufs et acceptait de nous y mener, Tofaa et moi.

Nous remerciâmes l'homme et sa femme de leur hospitalité, et j'offris au premier un peu d'argent en paiement pour le logement, que sa femme lui arracha immédiatement. Tofaa et moi grimpâmes à l'arrière du chariot et fûmes un peu balancés dans tous les sens tandis que ce dernier brinquebalait à travers les basses terres marécageuses et souillées d'excréments. Pour passer le temps, j'interrogeai Tofaa sur ce qu'avait voulu dire la femme en parlant de *sati*.

— C'est une vieille coutume à nous, expliqua Tofaa. *Sati* signifie « femme fidèle ». Quand un homme meurt, si sa veuve est fidèle, elle se jette dans le feu qui consume son cadavre et meurt à son tour.

— Je vois..., fis-je pensivement.

Peut-être m'étais-je trompé en imaginant toutes les femmes hindoues comme d'envahissantes Amazones sans dévouement.

— L'idée n'est pas si grotesque. Plutôt élégante, en un sens. Qu'une femme fidèle accompagne son mari dans l'au-delà, dans le désir de rester avec lui pour toujours...

— Eh bien, pas exactement, en fait. Comme on le dit si bien, le suprême espoir de toute épouse est de mourir *avant* son mari. La situation d'une veuve est en effet intenable. Son mari a beau n'être qu'un crétin, que ferait-elle sans homme ? Tant de filles sont déjà mûres pour le mariage à onze ou douze ans, alors quelle chance aurait une veuve plus très fraîche de se dégoter un nouvel époux ? Se retrouvant seule au monde, privée de soutien, elle est dès lors considérée comme inutile, une moins que rien tout juste bonne à être moquée et méprisée. Le mot « veuve », chez nous, signifie littéralement « femme morte qui attend la mort ». Vous voyez qu'il vaut mieux qu'elle se jette au feu et en finisse tout de suite !

Cela écornait quelque peu le lustre des sentiments purs et désintéressés, mais je fis remarquer qu'il fallait un certain courage et que tout cela n'était pas dénué de dignité.

— C'est que..., continua calmement Tofaa, cette coutume vient du fait qu'à l'origine beaucoup de femmes, *ayant décidé* de se remarier et ayant choisi leur futur époux, empoisonnaient tout simplement celui du moment. Cette pratique du sacrifice de la *sati* a donc été initiée par les gouvernants et les chefs religieux pour décourager les meurtres par trop fréquents de maris. On instaura une loi au terme de laquelle, lorsqu'un homme mourait pour une raison quelconque et que sa femme n'était pas en mesure de prouver qu'elle n'était pour rien dans cette mort, elle devait sauter dans le bûcher. Si elle ne le faisait pas, la famille du défunt pouvait l'y pousser elle-même. Cela fît réfléchir les épouses à deux fois avant d'empoisonner leur mari, elles se mirent même à le *supplier* de rester en vie, si d'aventure il tombait malade ou quand il commençait à se faire vieux.

Je convins cette fois que je m'étais trompé. Ce n'était pas le pays des Amazones. C'était celui des Harpies. Cette dernière opinion ne fut pas démentie par ce qui transpira un peu plus tard.

Nous arrivâmes bien après le coucher du soleil au village de Panruti. Comme nous le trouvâmes tout aussi dépourvu de *dak bangla,* Tofaa empoigna aussitôt un homme dans la rue, et nous observâmes le même subterfuge que la veille. Il rentra chez lui, nous le suivîmes, il nous refusa à grands cris l'entrée et fut immédiatement foulé aux pieds par une épouse fulminante. La seule différence, dans ce cas, fut que le mari dominé par sa femme était un tout jeune homme, ce qui n'était pas le cas de sa virago.

Lorsque je la remerciai de nous recevoir et que Tofaa lui traduisit mes paroles, il en résulta un flottement :

— Nous sommes très reconnaissants envers vous et votre... euh... mari ?... fils ?

— C'était mon fils, fit la femme, mais c'est aujourd'hui mon mari.

Je dus suffoquer ou battre des paupières car elle expliqua :

— Quand son père est mort, il était notre seul fils et n'aurait pas tardé à être en âge d'hériter de cette maison et de tout ce qu'elle contient. J'aurais alors été une « femme morte qui attend la mort ». Je graissai donc la patte au *sâdhu* local pour qu'il me marie avec l'enfant de toute façon trop petit pour objecter quoi que ce soit et je pus de ce fait continuer de partager la jouissance de nos biens. Malheureusement, comme mari, il n'a pas fait l'affaire. Jusqu'ici, il n'a pu engendrer que ces trois-là : mes filles, qui sont aussi ses sœurs. Elle indiqua trois loques à la mâchoire pendante qui semblaient tout sauf bien finies, avachies sur le seuil. Si c'est tout ce que nous réussissons à avoir, leurs éventuels maris hériteront plus tard. À moins que je ne case les filles comme *devadasi* dans quelque temple. Ou peut-être, vu qu'elles sont malheureusement déficientes d'esprit, pourrai-je les donner au saint ordre des

Mendiants infirmes. Savoir, maintenant, si elles seront assez malignes pour mendier... Enfin, vous comprendrez que je sois inquiète, aussi j'essaie désespérément, toutes les nuits, de produire un fils afin de conserver les biens dans la famille.

Sans tarder, elle installa devant nous des planches couvertes de nourriture à la sauce au *kàri*.

— C'est pourquoi, si cela ne vous dérange pas, nous allons nous hâter de manger afin que lui et moi puissions gagner notre *palang*.

Et de nouveau, cette nuit-là, je pus entendre les halètements de la *surata* qui avait lieu dans la pièce, cette fois accompagnée de chuchotements que Tofaa me restitua le lendemain : « Plus fort, mon fils ! Allez, plus fort que ça ! »

Je me demandai un instant si l'avaricieuse mégère avait ensuite l'intention d'épouser le petit-fils, mais cela m'importait peu, à la vérité, et je m'abstins de poser la question. Pas plus que je ne pris la peine de faire remarquer à Tofaa que tout ce qu'elle m'avait rapporté durant le voyage – sur la préoccupation des Hindous au sujet du péché, les précautions prises pour y obvier et les sinistres châtiments prévus – ne semblait pas avoir contribué à élever beaucoup la moralité de son peuple.

Notre destination, la capitale Kumbakonam, n'était pas très éloignée, mais nul paysan n'avait de montures à nous vendre, et il s'en trouva bien peu pour accepter de nous transporter contre paiement jusqu'au prochain village (à moins, bien sûr, qu'ils n'en aient été empêchés par leurs femmes). Tofaa et moi en fûmes donc réduits à d'exaspérantes petites étapes, lorsque nous avions la chance de trouver une charrette ou un conducteur de bestiaux allant dans notre direction. Nous progressâmes lentement, ballottés dans des chars à bœufs, écartelés sur l'échiné étique de ces bestiaux, perchés à califourchon sur la croupe d'ânes de bât ou même, une ou deux fois, chevauchant sur de véritables selles. Bien souvent, nous fûmes réduits à marcher, ce qui nous obligeait à dormir au bord des routes, dans les buissons. Tout cela ne m'était cependant

pas insupportable, excepté la nuit où Tofaa, pouffant sottement de rire, prétendit que je m'ingéniais à la promener dans la nature pour pouvoir mieux la violer, et, ayant refusé de le faire, je me vis accablé tout le reste de la nuit de récriminations sur la façon bien peu galante dont je traitais une noble dame née « Cadeau des dieux ».

Le dernier village sur notre route avait un nom plus grand que toute sa population réunie — Jayamkondacholapuram – et n'est digne d'être mentionné que pour l'événement qui s'y déroula. Tofaa et moi occupions une nouvelle hutte scellée à la bouse et étions en train de souper d'une mystérieuse substance couverte de *kàri,* quand s'éleva soudain un grondement sourd semblable à un lointain tonnerre. Notre hôte et notre hôtesse se dressèrent immédiatement en hurlant à l'unisson : *« Aswamheda ! »* et sortirent en courant de la maison, poussant du passage à coups de pied quelques-uns de leurs enfants qui s'étalèrent face contre terre.

— Qu'est-ce donc que cela, *Aswamheda ?* demandai-je à Tofaa.

— Je n'en ai aucune idée. Cela ne désigne rien d'autre que le fait de fuir.

— Peut-être serait-il sage, dans ce cas, d'imiter nos hôtes et de décamper à notre tour.

Nous enjambâmes les enfants et sortîmes dans l'unique rue de la ville. Le grondement étant à présent tout proche, je pus constater qu'il émanait d'un troupeau d'animaux lancé en pleine course qui venait du sud. Tous les Jayamkondacholapuramites fuirent le bruit, en files paniquées, piétinant avec insouciance les nombreux très jeunes enfants et vieillards chenus qui avaient le malheur de tomber devant eux. Quelques-uns des villageois les plus vifs grimpèrent aux arbres ou sur les toits de chaume de leurs habitations.

Je vis les premiers membres du troupeau entrer au grand galop par l'extrémité sud de la ville et compris qu'il s'agissait de chevaux. Il se trouve que je connais bien les équidés, et je savais

que même s'ils n'étaient pas les créatures les plus intelligentes du règne animal ils avaient plus de bons sens que les Hindous. Même les yeux fous et l'écume aux dents, jamais un troupeau en fuite n'irait piétiner un être humain étendu sur son passage. Il sautera par-dessus ou de côté, fera un tonneau si nécessaire, mais jamais il n'écrasera un homme ou une femme gisant devant ses sabots. Je me tins donc simplement prostré dans la rue, ayant entraîné Tofaa à mes côtés malgré ses hurlements de terreur. Je nous maintins couchés immobiles, et, comme je l'avais prévu, le troupeau affolé se sépara pour nous éviter, bondissant dans une terrible cavalcade de part et d'autre de nos corps. Les chevaux prirent aussi bien garde d'esquiver ceux, inertes, de personnes âgées et d'enfants déjà broyés par leurs proches, leurs amis ou leurs voisins.

Lorsque le dernier des chevaux disparut sur la route menant au nord, les gens descendirent de leurs arbres et de leurs toits dans la poussière qui retombait et revinrent sans se presser du point vers lequel ils avaient déguerpi. Ils entamèrent aussitôt un concert de chants funèbres et de lamentations tout en empilant les corps de leurs morts écrabouillés, puis ils levèrent leurs poings au ciel tout en hurlant des imprécations à l'adresse du dieu destructeur Shiva, pour avoir ainsi pris sans cœur tant d'innocentes victimes.

Tofaa et moi retournâmes à notre repas, rejoints un peu plus tard par nos hôtes, lesquels se mirent à compter leurs enfants. Ils n'en avaient perdu aucun et n'en avaient écrasé que certains. Mais, aussi frappés de remords et choqués que le reste du village, ils ne nous jouèrent pas la *surata* cette nuit-là. Ils ne purent rien nous apprendre de précis sur *l'aswamheda,* si ce n'est que le phénomène, qui se produisait environ une fois l'an, était dû au cruel rajah de Kumba-konam.

— Vous seriez bien avisés, voyageurs, d'éviter cette ville, nous conseilla la femme de la maison. Pourquoi ne pas vous installer ici, dans le voisinage tranquille et civilisé de Jayamkondacholapuram ? Il y aurait de la place pour vous,

maintenant que Shiva a détruit tant de vies. Pourquoi persister à vous rendre à Kumbakonam, que nous appelons la Cité noire ?

J'expliquai que des affaires importantes nous y appelaient et demandai pourquoi on la qualifiait ainsi.

— Parce que noir est le rajah de Kumbakonam, et noirs sont ses gens, et noirs les chiens, et noirs les murs, noires sont les eaux comme noirs sont les dieux, et noirs tous les cœurs du peuple de Kumbakonam !

38

Nullement découragés par l'avertissement, Tofaa et moi nous dirigeâmes vers le sud et franchîmes un peu plus tard un égout pompeusement appelé la rivière Kolerun. Sur l'autre rive se dressait Kumbakonam.

La cité était beaucoup plus grande que celles que nous avions traversées, elle possédait des artères plus sales, bordées de fossés plus profonds remplis d'urine stagnante, une plus grande variété d'ordures pourrissant au soleil, plus de lépreux faisant résonner leur bâton d'alerte, plus de carcasses de chiens morts et de vieillards tombant en ruine à la vue de tous. Elle était plus rance d'odeurs de kàri et de graisses de cuisine, de sueur et de pieds mal lavés. Mais la ville n'était à la vérité pas plus noire, ni sa surface couverte d'une plus grande épaisseur de poussière que les autres plus petites que nous avions vues, et les habitants n'y étaient pas plus foncés de peau, ni plus incrustés de crasse que partout ailleurs. Il y avait beaucoup plus de monde, bien sûr, que nous n'avions pu en croiser jusqu'ici, et, comme toute cité, Kumbakonam avait attiré de nombreux excentriques sans doute partis de leur village à la recherche de meilleures opportunités. Je vis par exemple dans la foule qui encombrait les rues quelques individus vêtus de saris tapageurs fort efféminés, mais coiffés du turban brouillon que les hommes portaient habituellement.

— Ceux-là sont des ardhanari, m'indiqua Tofaa. Comment appelleriez-vous cela ? Des androgynes. Des hermaphrodites. Ainsi que vous pouvez le constater, ils ont de la poitrine comme les femmes. Mais vous ne pourrez voir, à moins de payer pour avoir ce privilège, qu'ils sont dotés d'organes sexuels à la fois masculins et féminins.

— Bien, bien. J'ai toujours supposé qu'il s'agissait de créatures mythiques. Mais je dirais que s'ils devaient exister quelque part, ce ne pouvait être qu'ici.

— Nous sommes un peuple très civilisé, affirma Tofaa. Nous laissons les ardhanari parader librement dans les rues, exercer leur commerce et se vêtir aussi élégamment que n'importe quelle femme. La loi requiert seulement qu'ils arborent également la coiffe masculine.

— Pour ne pas tromper ceux qui ne se méfieraient pas.

— Exactement. Un homme à la recherche d'une vraie femme peut louer les services d'une devanasi, une putain des temples. Mais les ardhanari, quoique indépendants de tout temple, sont bien plus sollicités que les devanasi, car ils peuvent satisfaire les hommes comme les femmes. J'ai même entendu dire qu'ils pouvaient faire les deux à la fois.

— Et cet autre homme, là-bas ? indiquai-je du doigt. Fait-il aussi commerce de ses parties intimes ?

Si c'était le cas, il aurait dû les vendre en fonction de leur poids. Il les transportait devant lui dans un énorme panier qu'il tenait à deux mains. Bien qu'elles fussent bel et bien attachées à son corps, son pagne dhotì n'aurait pu les contenir. Le panier était entièrement rempli de ses testicules gigantesques qui avaient l'apparence du cuir et étaient aussi ridés qu'une peau d'éléphant. Leur taille dépassait celle d'une tête humaine. Leur simple vue fit se rétracter les miens d'une douloureuse contraction de sympathie mêlée de dégoût.

— Regardez sous son dhotì, vous remarquerez qu'il a aussi les jambes épaisses d'un éléphant et la peau de cet animal. Mais ne soyez pas désolé pour lui, Marco-*wallah*. Ce n'est qu'un paria affecté de la Honte de Santomè, ce saint chrétien que vous nommez Thomas.

L'explication était encore plus ahurissante que la vue du pitoyable homme éléphant. Incrédule, je demandai :

— Qu'est-ce que cette terre de ténèbres peut bien connaître de saint Thomas ?

— Il est enterré quelque part par là, c'est du moins ce qu'on dit. Il a été le tout premier missionnaire chrétien à visiter l'Inde, mais n'a pas été bien reçu parce qu'il a tenté d'enseigner sa parole aux réprouvés que sont les intouchables, ce qui a bien sûr révulsé et offensé les bons citoyens des castes. Ils ont donc payé sa propre congrégation de parias de Santomè pour le tuer, et...

— Sa propre congrégation ? Et ils l'ont fait ?

— Les parias feraient n'importe quoi pour une pièce de cuivre. Le sale boulot, c'est leur travail. En tout cas, Santomè doit avoir été un homme puissamment saint, quoique païen. Les hommes qui le tuèrent, ainsi que tous leurs descendants parias, ont été frappés de la Honte de Santomè.

Nous nous dirigeâmes vers le centre de la ville où s'élevait le palais du rajah. Pour y accéder, nous dûmes traverser une spacieuse place du marché, bondée comme elles le sont toutes, mais sans nul commerce, en ce jour. Il s'y déroulait une sorte de fête que nous observâmes sans nous presser, curieux que j'étais de découvrir la façon dont les Hindous célébraient une joyeuse occasion. Leur attitude me parut plus studieuse que joyeuse, à la vérité, car je ne pus voir une seule face réjouie parmi eux. Leurs visages, en fait, en plus de la très habituelle trace de peinture ornementale sur leur front, étaient maculés de ce qui ressemblait à de la boue, mais sentait bien plus mauvais.

— De la bouse de vache sacrée, précisa Tofaa. Ils se lavent d'abord la face dans de l'urine de cette vache, puis étalent sa bouse sur leurs yeux, leurs joues et leur poitrine.

Je refrénai tout commentaire, demandant seulement :

— Pourquoi ?

— Ce festival est donné en l'honneur de Krishna, le dieu des nombreuses maîtresses et des amants. Quand Krishna n'était qu'un enfant, voyez-vous, il n'était qu'un petit gardien de vaches : c'est à l'ombre des vaches qu'il a opéré ses premières

séductions des trayeuses locales et des femmes de ses collègues, vachers comme lui. Aussi cette fête, en plus de célébrer avec allégresse l'élévation spirituelle de l'acte d'amour, honore avec solennité cet autre aspect de Krishna, à travers les vaches sacrées. Et cette musique que l'on joue là-bas, vous l'entendez ?

— J'entends, oui. J'ignorais que c'était de la musique.

Les musiciens étaient groupés au centre de la place, arrachant des sons à toutes sortes d'ustensiles : flûtes de bambou, tambourins, fifres de bois et divers instruments à cordes. Dans ce concert, étrange mélange de sons nasillards et de hurlements rauques et perçants, les seules notes douces provenaient d'un instrument en forme de luth, au cou très allongé et à la caisse taillée dans une calebasse, dont le joueur effleurait trois cordes métalliques d'un médiator fixé à l'index. L'auditoire suant des Hindous massés autour assistait au spectacle d'un air aussi morose et avec autant d'entrain que celui qu'il m'inspirait.

— Ce que jouent les musiciens, indiqua Tofaa, c'est le kudakuttu, la danse du pot de Krishna, le chant que les vachers chantent depuis toujours à leurs vaches pendant qu'ils les traient.

— Ah, oui. Si vous m'en aviez laissé le temps, j'aurais probablement deviné quelque chose de ce genre.

— Voici venir une jolie danseuse du ventre. Admirons un peu sa danse du pot de Krishna.

Une femelle brun foncé, sans doute conforme à l'idéal que m'avait complaisamment décrit Tofaa et aux mamelles fort bien adaptées à la célébration bovine du jour, grimpa laborieusement sur la plate-forme, chargée d'un pot en argile (celui dont Krishna se servait pour traire, je suppose), et commença à prendre diverses poses avec l'objet. Elle tenta de le faire glisser du creux d'un coude à l'autre et le plaça plusieurs fois sur sa tête, frappant à l'occasion le sol de la plate-forme d'un pied lourd et solide dans le but évident d'en chasser les araignées.

Tofaa se pencha pour me confier :

— Les adeptes de Krishna forment la plus joyeuse de toutes les sectes hindoues. Beaucoup les condamnent de préférer la gaieté à la gravité, la vivacité à la méditation. Mais, comme vous le voyez, ils ne font qu'imiter en cela l'insouciant Krishna et soutiennent que cette joie de vivre engendre la félicité, que la félicité donne la sérénité, cette dernière procurant la sagesse, le tout bénéficiant pleinement à l'âme. C'est ce que cette danseuse au pot au lait essaie de nous faire comprendre.

— Oh, j'aimerais beaucoup voir cela. Quand va-t-elle commencer ?

— Qu'est-ce que vous racontez ? Elle est *en train* de le faire.

— Je veux dire la danse.

— Mais c'est la danse !

Nous continuâmes à avancer sur la place (Tofaa un peu exaspérée, mais j'en faisais peu de cas) à travers la foule de mines attristées de ces célébrants éteints, jusqu'aux grilles du palais. Je portais la plaque d'ivoire de Kubilaï suspendue à ma poitrine, et Tofaa expliqua aux deux gardes de l'entrée ce qu'elle représentait. Ils étaient vêtus de peu militaires dhotì, tenaient leurs lances suivant des angles disparates et haussèrent les épaules d'un air aussi peu enclin à nous faire signe d'entrer qu'à prendre la peine de nous laisser dehors. Nous pénétrâmes dans une cour poussiéreuse puis dans un palais qui n'avait du nom que le fait d'être bâti en pierre, plutôt que de ces briques liées à la bouse qui constituaient l'essentiel de Kumbakonam.

Nous fumes reçus par un majordome peut-être d'un certain rang, car son dhotì était propre. Il sembla très impressionné par ma plaque pai-tzu dès que Tofaa lui en eut expliqué le sens. Il tomba à plat sur le sol, puis se mit à ramper de côté à la façon d'un crabe, et Tofaa indiqua que nous devions le suivre. Nous le fîmes et nous trouvâmes soudain dans la salle du trône. Pour en décrire la richesse et la magnificence, je dirai simplement que les quatre pieds dudit trône trempaient dans des soupières

remplies d'huile pour empêcher les serpents kaja locaux de grimper sur le siège et dissuader les tout aussi locales fourmis blanches[30] de le réduire en poussière. Le majordome nous fit signe d'attendre et glissa précipitamment par une autre porte.

— Pourquoi cet homme rampe-t-il ? demandai-je à Tofaa.

— Il exprime son respect en présence de supérieurs. Nous devrons faire de même lorsque le rajah paraîtra. Pas besoin de vous prosterner, mais assurez-vous bien que votre tête n'est jamais plus haute que la sienne. Je vous préviendrai du coude, le moment venu.

Une demi-douzaine d'hommes entrèrent à ce moment, s'alignèrent et nous regardèrent, impassibles. Leur physionomie n'exprimait rien de plus que celle des célébrants du dehors, mais ils étaient habillés de dhotì chamarrés d'or et portaient de jolies jaquettes qui leur couvraient le torse. Leurs turbans étaient presque correctement noués. Pour la première fois depuis mon arrivée en Inde, je supposai que j'avais affaire à des gens d'une classe élevée, sans doute l'équipe de ministres du rajah, aussi adressai-je à Tofaa un discours à leur intention en les appelant « messeigneurs » et en me présentant.

— Taisez-vous, dit Tofaa en me tirant par la manche. Ceux-ci ne sont que les crieurs et les congratulateurs du rajah.

Avant que je puisse demander ce que cela voulait dire, il y eut à nouveau du mouvement à la porte, et le rajah entra cérémonieusement à la tête d'une troupe de courtisans. Sans délai, les six crieurs et congratulateurs hurlèrent ensemble de toute la force de leurs poumons :

— Que tous saluent Son Altesse le maharajadhiraj Raj *Rajeshwar Narendra Karni Shriomani Jai Maharaja Sri Ganga Muazzam Singhji Jah Bahadur !*

Je fis répéter le tout plus tard à Tofaa, lentement et avec précision, afin de pouvoir l'écrire... Pas simplement parce que le

[30] Autre nom donné aux termites.

titre était merveilleusement grandiose, mais aussi parce qu'il était du plus parfait ridicule pour ce petit Hindou vieux et chauve, noir, pansu et huileux.

Tofaa parut un bref instant perplexe. Mais elle me donna du coude et s'agenouilla... Comme elle était d'une certaine envergure, elle découvrit que, même agenouillée, elle conservait une taille supérieure à celle du rajah, aussi se rabaissa-t-elle encore, dans une position ramassée, et commença d'une voix mal assurée :

— Votre Altesse... Maharajadhiraj... Raj...

— Votre Altesse suffira, dit-il chaleureusement. Les crieurs et congratulateurs rugirent alors :

— *Son Altesse est le Vrai Gouverneur du Monde !*

Il les appela au silence d'un geste cordial et modeste. Ils ne hurlèrent plus pendant un bon moment, mais ne se turent jamais vraiment. Chaque fois que le petit rajah faisait quelque chose, ils le commentaient d'un chuchotis, toujours plus ou moins à l'unisson, par des phrases comme : « *Regardez, Son Altesse prend place sur le trône de son empire* » ou : *« Regardez avec quelle grâce Son Altesse lève son auguste main lorsqu'il bâille... »*

— Et qui est-il, *lui* ? demanda le petit rajah à Tofaa, tournant un regard hautain vers moi, car je ne m'étais ni agenouillé, ni même baissé en aucune façon.

— Dites-lui, fis-je en farsi, qu'on m'appelle Marco Polo l'Insignifiant et le Méconnu.

Le regard de hauteur du petit rajah se mua soudain en un franc déplaisir, et il ajouta, également en farsi :

— Brave petit Blanc, hein ? Mais un homme à la peau blanche, tout de même. Si vous êtes un missionnaire chrétien, allez-vous-en.

— *Son Altesse ordonne à l'humble chrétien de s'en aller,* murmurèrent les crieurs et les congratulateurs.

— Je suis chrétien, Votre Altesse, mais...

— Alors allez-vous-en si vous ne voulez pas connaître le sort de votre lointain prédécesseur Santomè. Il eut l'outrageant toupet de venir ici nous enjoindre d'adorer un charpentier dont les disciples étaient tous pêcheurs. Pouah ! Les charpentiers et les pêcheurs sont membres de la caste la plus basse, si ce n'est carrément des parias.

— *Son Altesse est à bon droit et légitimement dégoûtée.*

— Je suis en effet en mission, Votre Altesse, mais je ne prêche pas. (Je laissai passer un instant de silence.) Je voulais surtout découvrir votre grande nation et... (cela me coûta, mais je mentis)... venir l'admirer.

Je fis un signe en direction des fenêtres d'où arrivaient la lugubre musique et la morne rumeur du prétendu festival.

— Ah, ainsi vous avez vu mon peuple se divertir ! s'exclama le petit rajah d'un ton soudain moins irrité. Oui, nous essayons d'entretenir la joie et le bonheur de notre peuple. Avez-vous aimé les hilarantes gambades de Krishna, Polo-*wallah ?*

Je fis de mon mieux pour tenter de trouver quelque chose d'aimable à répondre.

— J'ai été très... diverti par la musique, Votre Altesse. Par un instrument en particulier... une sorte de luth à long manche...

— Vraiment ? cria-t-il, au comble de la joie.

— *Son Altesse est royalement enchantée.*

— Oui, c'est un nouvel instrument ! continua-t-il, très excité. On l'appelle cithare. Elle vient d'être inventée par mon très personnel maître de musique !

Il sembla que j'avais réussi, de façon fortuite, à faire fondre un premier contact pour le moins glacé. Tofaa me jeta un regard admiratif tandis que le petit rajah débitait avec un enthousiasme bouillonnant :

— Il vous faut rencontrer l'inventeur de l'instrument, Polo-*wallah*. Puis-je vous appeler Marco-*wallah ?* C'est cela, dînons ensemble, je ferai venir le maître de musique. C'est un plaisir que de souhaiter la bienvenue à un invité au discernement si fin et au goût si sûr. Crieurs ! Faites préparer la salle pour le banquet.

Les six hommes descendirent un couloir en trottant, hurlèrent l'ordre, toujours à l'unisson, et revinrent en trottant du même pas. J'émis par gestes une suggestion à l'intention de Tofaa, qui comprit et demanda timidement au petit rajah :

— Votre Altesse, pourrions-nous nous débarrasser de la poussière du voyage avant d'avoir l'honneur de vous rejoindre à table ?

— Oh, mais oui. Certainement. Pardonnez-moi, jolie dame, mais vos charmes détourneraient n'importe quel homme des plus basses réalités. Ah, Marco-*wallah*, j'y vois une nouvelle preuve de votre bon goût ! Il est clair que vous êtes un admirateur de notre pays et de notre peuple, puisque vous êtes allé jusqu'à y prendre épouse...

Je suffoquai.

Il poursuivit, espiègle :

— Mais étiez-vous obligé de choisir la plus ravissante et de nous en priver du même coup, nous autres pauvres autochtones ?

Je tentai de corriger cette horrible méprise, mais il avança jusqu'au majordome toujours allongé face contre terre, lui botta le derrière et gronda :

— Malencontreux scélérat ! Regrettable né deux fois ! Que n'as-tu encore conduit ces deux éminents invités dans un

appartement d'État et veillé à ce que rien ne leur manque ? Allons, sans tarder ! Fais-leur préparer la suite nuptiale ! Assigne-leur des domestiques ! Vois ensuite pour le banquet et ses animations !

Dès que je découvris que la suite nuptiale était équipée de deux lits séparés, je décidai qu'il ne serait pas nécessaire de réclamer d'autres appartements. Et lorsqu'une solide femme à peau sombre fit installer un bassin et se mit en devoir de le remplir, je ne vis pas d'inconvénient à partager la salle de bains avec Tofaa. Je fis jouer mes prérogatives masculines pour me laver le premier, puis tins à superviser les ablutions de Tofaa et à diriger les servantes (lesquelles restèrent incrédules devant la minutie dont je fis preuve) de sorte que, pour une fois, elle fut bien lavée. Lorsque, ayant revêtu les meilleurs vêtements que nous avions emportés, nous descendîmes dans la salle du dîner, même ses pieds nus étaient propres.

Je fis en sorte, avant de me laisser entraîner dans une discussion, de préciser devant le petit rajah, et avec lui tous les invités présents :

— Dame Tofaa Devata n'est pas mon épouse, Altesse.

Comme cela pouvait sembler désobligeant vis-à-vis de la dame, je m'empressai d'ajouter :

— C'est l'une des nobles veuves du défunt roi d'Ava.

— Veuve, hein ? grogna le petit rajah comme s'il avait instantanément perdu tout intérêt pour elle.

— Avec la meilleure grâce, continuai-je, Dame Cadeau des dieux a consenti à m'accompagner dans mon voyage à travers votre belle contrée afin de traduire à mon intention l'esprit et la sagesse des gens merveilleux que nous y avons rencontrés.

Il grogna de nouveau :

— Simple compagne alors, hein ? Enfin, à chacun ses coutumes. Un Hindou sensé et de bon goût, lorsqu'il voyage, ne prendra jamais une femme hindoue, mais bien plutôt un jeune

garçon. D'une part, il n'aura pas à craindre son tempérament de serpent *kaja*, d'autre part, son trou est plus resserré que celui d'une femelle...

Pour changer rapidement de sujet, je me tournai vers la quatrième personne présente à notre table, un homme de mon âge qui portait comme moi la barbe et dont le teint semblait plus tanné que noir :

— Vous êtes sans doute ce musicien inventif, j'imagine, maître...

— Maître de musique Amir Khusru, compléta le petit rajah du ton du propriétaire. Maître des mélodies, mais aussi des danses et de la poésie. Il est fort doué, en particulier, pour la composition de *ghazal*, ces licencieux petits poèmes chantés... Un honneur pour ma cour.

— *La cour de Son Altesse est bénie,* fredonnèrent les crieurs et les congratulateurs debout contre le mur, *et surtout très honorée par la présence de Sa Grandeur,* intervention durant laquelle le maître de musique se contenta de garder un sourire modeste.

— Je n'avais jamais vu d'instrument aux cordes de métal, déclarai-je, et Tofaa, maintenant tout à fait réduite à l'humilité, traduisit tandis que je continuais :

— Je ne m'étais encore jamais figuré que les Hindous pouvaient inventer une chose aussi bonne et utile.

— Vous autres Occidentaux, jeta le petit rajah d'un ton maussade, pensez toujours à bien faire. Nous, les Hindous, nous cherchons à *être* bien... C'est une attitude infiniment supérieure, dans la vie.

— Il n'en est pas moins vrai, fis-je, que la nouvelle cithare hindoue est une ingénieuse invention. Je félicite Votre Altesse et votre maître Khusru.

— À ceci près toutefois que je ne suis pas hindou, glissa en farsi le maître de musique, amusé. Je suis persan de naissance.

Le nom que j'ai choisi pour la cithare vient du farsi, comme vous l'avez peut-être remarqué. *Si-tar :* trois cordes. Une en acier, deux en cuivre.

Le petit rajah sembla fort contrarié que j'aie ainsi appris que la cithare n'était pas une invention hindoue. J'étais désireux de le remettre de bonne humeur, mais commençais à me demander s'il existait un sujet que l'on pût aborder sans risquer de dénigrer, d'une façon ou d'une autre, le peuple hindou. Un peu désespéré, je tentai de louer la nourriture qu'on nous avait servie. C'était à l'évidence quelque venaison, noyée bien entendu dans sa sauce au *kàri,* mais ce dernier était d'un jaune plus doré et d'une saveur assez fine, quoique parfumé au curcuma, pâle substitut du safran.

— Oui, c'est de la viande de daim à quatre bois, fit le petit rajah en réponse à mon compliment. Un mets fort délicat, que nous réservons à nos invités de choix.

— J'en suis très honoré, assurai-je. Mais j'avais cru comprendre que votre religion hindoue interdisait toute chasse aux animaux sauvages. Sans doute ai-je été mal informé.

— Non, non, vous avez été bien informé, rectifia le petit rajah. Mais notre religion nous enjoint aussi d'être malins. (Il fit un clin d'œil.) Aussi ai-je ordonné à tous les habitants de Kumbakonam de prendre de l'eau bénite dans les temples et d'aller en répandre un peu partout dans les forêts en déclarant bien haut que tous les animaux de la forêt étaient désormais de futurs sacrifices pour les dieux. Notre chasse en devient du même coup parfaitement légitime, voyez-vous, chaque bête abattue étant une offrande. Bien sûr, nos chasseurs ne manquent jamais d'aller en offrir un cuissot ou un autre bon morceau aux *sâdhu* du temple afin qu'ils n'aillent pas inconsidérément décider que nous aurions interprété de travers tel ou tel texte sacré.

Je soupirai. Il était vraiment impossible de lancer un sujet inoffensif. S'il ne dénigrait pas explicitement ou implicitement

les Hindous, il les mettait en porte-à-faux. Mais j'essayai quand même :

— Les chasseurs de Votre Altesse opèrent-ils à dos de cheval ? Je vous demande cela car je crains que certains ne se soient échappés de vos écuries royales. Dame Tofaa et moi-même en avons vu un troupeau entier vagabonder dans la nature, de l'autre côté de la rivière.

— Ah, vous êtes tombés sur mon *aswamheda* ! cria-t-il, de nouveau plus jovial. C'est une autre de mes astuces, figurez-vous. La province située au-delà de la Kolerun appartient à un rajah rival. Aussi, chaque année, j'envoie délibérément là-bas un troupeau furieux. Si mon voisin prend ombrage de cette ingérence et saisit les chevaux, j'ai alors un prétexte tout trouvé pour envahir et confisquer ses terres. Si, au contraire, il prend la peine de les rassembler et de me les restituer – ce qu'il a fait pour l'instant tous les ans –, il reconnaît implicitement sa soumission et ma suzeraineté. Aussi le monde entier est-il informé que je suis son supérieur.

Si ce petit rajah était le supérieur, décidai-je comme le repas s'achevait, alors j'étais heureux de ne pas avoir rencontré l'autre. Parce que celui-ci, pour marquer la fin du banquet, se pencha soudain ostensiblement sur une fesse et émit avec application un vent fort volumineux, bruyant et odoriférant.

— *Son Altesse* pète claironnèrent en chœur les crieurs et les congratulateurs, ce qui me fit reculer de dégoût. *La nourriture était bonne, le repas fort acceptable, et la digestion de Son Altesse demeure excellente, ses boyaux étant pour tous un exemple à suivre !*

Je ne nourrissais plus le moindre espoir, désormais, quant à l'aide que pourrait m'apporter dans ma quête ce pauvre singe uniquement préoccupé à jouer au grand seigneur. Toutefois, pendant que nous étions encore tous à table en train de boire un *cha* tiède dans des coupes précieuses aux formes irrégulières, je contai au petit rajah et à maître Khusru les événements qui

m'avaient mené jusqu'ici et quel était l'objet de ma quête, concluant par ces mots :

— Il appert donc, Votre Altesse, qu'un pêcheur de perles de vos sujets aurait acquis la dent de Bouddha dans l'espoir qu'elle portât chance à son commerce.

Comme je pouvais m'y attendre, le petit rajah prit mon affaire comme prétexte à une réflexion centrée sur les Hindous et l'hindouisme en général, et sur sa petite personne en particulier.

— Je suis fort contrarié, marmonna-t-il. Vous insinuez, Marco-*wallah*, qu'un de mes sujets aurait pu imputer un pouvoir surnaturel à ce fragment d'un dieu étranger. Je suis peiné que vous puissiez croire qu'un Hindou ait si peu de foi dans sa propre religion pourtant solide, la religion de ses pères et celle de son bienveillant rajah.

Je suggérai, d'un ton apaisant :

— Le nouveau possesseur de la dent aura eu le loisir de se rendre compte de son erreur et, découvrant que l'objet n'avait rien de magique, il aura regretté cette acquisition. En bon Hindou, il aura été tenté de la jeter à la mer, mais, se souvenant malgré tout du temps et de l'argent dépensés à l'acquérir, il serait sans doute heureux de la rendre moyennant un échange équitable.

— Sûrement, qu'il va la rendre ! cracha le petit rajah. Je vais lancer une proclamation ordonnant qu'il vienne la restituer ici... et il subira la *karavat !*

Je ne savais pas au juste ce qu'était la *karavat* mais, à l'évidence, maître Khusru le savait car il fit remarquer calmement :

— Cela ne va peut-être pas, Sire, hâter le possesseur de l'objet à venir vous le rapporter.

— Je vous en prie, Votre Altesse, intervins-je. Plutôt que de présenter la chose comme un ordre assorti d'une menace, publiez simplement une requête et mon offre de récompense.

Le petit rajah ronchonna un moment, mais lâcha finalement :

— Je suis connu comme un rajah qui tient *toujours* sa parole. Si j'offre une prime, elle sera versée. (Il me regarda de côté.) La paierez-vous ?

— Assurément, Votre Altesse, et très libéralement.

— Très bien. Ensuite, je tiendrai *ma* parole, que j'ai déjà exprimée. La *karavat.*

Je ne savais pas si je devais protester au nom de quelque pêcheur de perles qui ne se doutait de rien. De toute façon, avant même que je le puisse, le petit rajah convoqua son majordome et lui parla rapidement. L'homme sortit précipitamment, et le rajah se tourna vers moi.

— La proclamation va être immédiatement lue à travers mon royaume : rapportez la dent païenne et vous recevrez une récompense munificente. Cela produira le résultat escompté, ça je vous le promets, car mon peuple est honnête, responsable et dévoué. Ce sont des Hindous ! Mais cela pourrait prendre un certain temps, car les pêcheurs de perles vont et viennent constamment entre leurs villages côtiers et les bancs de reptiles.

— Je comprends, Votre Altesse.

— Vous serez mon invité, votre femelle aussi, jusqu'à ce que la relique ait été retrouvée.

— Toute ma gratitude, Votre Altesse.

— Bien ! Mais foin de ces ennuyeuses affaires et de ces délicates mesures, fit-il, s'époussetant les mains d'un geste expressif. Que la joie et la gaieté règnent à présent ici, comme dehors sur la place. Crieurs, faites entrer les artistes !

Le premier d'entre eux se présentait ainsi : un vieil homme brun foncé, âgé et très sale, au *dhotì* si crasseux qu'il en était presque indécent, entra en traînant les pieds d'un air accablé et tomba prosterné devant le petit rajah. Maître Khusru me chuchota, coopératif :

— C'est ce que nous appelons en Perse un derviche, un mendiant sacré, ici un *nâga*. Il va nous montrer ses talents, histoire de gagner son repas et quelques pièces de cuivre.

Le vieux mendiant rejoignit un endroit dégagé de la pièce et héla quelqu'un d'une voix enrouée, ce qui eut pour effet de faire entrer un jeune garçon tout aussi pouilleux et dépenaillé, porteur d'un rouleau de ce qui semblait être un tissu et une corde. Tous deux déroulèrent le paquet. C'était un de ces *palang* à suspendre par des anneaux de cuivre au bout de ficelles. Le jeune homme s'allongea sur le *palang* posé au sol. L'ancien s'agenouilla, plaça les deux anneaux devant ses yeux et les enveloppa de ses deux paupières ridées, conférant du même coup à ses globes oculaires exorbités un regard halluciné. Puis, très lentement, il se leva et éleva le garçon dans son *palang* au-dessus du sol sans l'aide des mains ni des dents, rien d'autre que ses globes oculaires, puis il le berça jusqu'à ce que le petit rajah sente le moment venu d'applaudir. Khusru, Tofaa et moi-même l'imitâmes poliment et jetâmes au vieil homme quelques pièces de cuivre.

Entra alors dans la salle à manger une corpulente et courtaude danseuse du ventre brun sombre qui se mit à se trémousser devant nous de façon aussi indolente que sa consœur de la fête de Krishna. La seule musique qui l'accompagnait était le tintement de la longue suite de bracelets qu'elle portait de l'épaule au poignet sur un seul de ses bras. Je ne fus pas particulièrement séduit – cela aurait pu être Tofaa, martelant le sol de ses habituels pieds sales et agitant sa trop familière *kaksha* touffue –, mais le rajah ne cessa de pouffer, de grogner de plaisir et de baver tout du long, pour applaudir comme un fou dès que la jeune femme disparut.

Après quoi le vieux mendiant, toujours en haillons, refit son apparition. Frottant ses yeux rougis et enflés suite à sa prestation avec le *palang*, il fit un bref discours au petit rajah, qui se tourna vers moi pour me dire :

— Le *nâga* explique qu'il est un yogi, Marco-*wallah*. Les adeptes de la secte Yoga sont initiés à bien des secrets et des arts étranges. Vous allez voir. Si jamais vous entreteniez, comme je le suspecte, je ne sais quel préjugé à l'encontre des Hindous – qui seraient attardés ou dépourvus de toute aptitude –, vous allez vite changer d'opinion. Car ce que vous allez découvrir maintenant est une merveille que *seul* un Hindou est capable d'accomplir. Il s'adressa au mendiant qui attendait :

— Quel miracle vas-tu à présent nous montrer, ô grand yogi ? Vas-tu te faire enterrer un long mois et revenir à la vie ? Vas-tu ériger une corde, y grimper, puis disparaître dans les deux ? Découper ton assistant en morceaux avant de nous le restituer intact ? Nous feras-tu au moins la démonstration de l'un de tes exercices de lévitation, ô saint yogi ?

Le vieil homme décrépit se mit à parler d'une petite voix éraillée mais littéralement habitée, comme s'il nous faisait là une annonce considérable, soulignée de force gesticulations spectaculaires. Le petit rajah et le maître de musique se penchèrent en avant pour écouter avec une vive attention, aussi fut-ce Tofaa qui prit le relais pour m'expliquer ce qui allait se passer. Elle semblait ravie, d'ailleurs, et me dit, les yeux brillants :

— Cela va être un prodige que tu auras soin d'observer avec attention, Marco-*wallah*. Le yogi assure avoir découvert un moyen révolutionnaire d'effectuer la *surata* avec une femme. Au lieu de faire dégorger sa *linga* au moment extatique, comme tout homme ordinaire, il va faire en sorte avec la *sienne* d'inhaler vers *l'intérieur* sa propre semence, ingérant ainsi d'une puissante succion toute la puissance vitale de la jeune femme, sans perdre une goutte de la sienne. Non seulement, affirme-t-il, sa découverte procure de fantastiques sensations, mais sa pratique régulière confère à un homme une telle force

vitale qu'il accède à la vie éternelle. N'es-tu pas tenté, Marco-*wallah ?*

— Ma foi, concédai-je, voilà qui semble une variation de l'ordinaire assez captivante, en effet.

— Oui ! Montre-nous, ô yogi ! lui cria le petit rajah. Montre-nous cet instant. Crieurs, amenez la danseuse du ventre. Elle est déjà nue et prête à l'usage.

Les six hommes sortirent de nouveau au trot en rang serré. Mais le yogi leva la main en guise d'avertissement et déclama autre chose.

— Il dit qu'il ne souhaite pas accomplir l'exercice avec une précieuse danseuse, traduisit Tofaa. En effet, celle-ci risquerait de s'atrophier quelque peu au moment où sa *linga* l'aspirerait de l'intérieur. Il a donc demandé qu'on lui procure un *yoni* avec lequel il fera sa démonstration.

Les six crieurs revinrent en trottinant accompagnés de la danseuse nue, mais, sur un nouvel ordre du petit rajah, ils repartirent aussitôt.

— Comment espère-t-il obtenir un *yoni,* demandai-je, sans la femme qui va avec ?

— Un *yoni* de pierre, précisa Tofaa. Autour de chaque temple se dressent des colonnes sculptées en forme de *linga,* lesquelles représentent le dieu Shiva, et des trous censés figurer le *yoni* de sa compagne, la déesse Parvati.

Les six hommes revinrent, l'un d'eux chargé d'une pierre semblable à une petite roue, percée d'une ouverture ovale qui rappelait vaguement le *yoni* féminin, jusqu'à la fourrure de la *kaksha* sculptée tout autour.

Le yogi exécuta un certain nombre de gesticulations préparatoires et prononça ce qui avait l'air de ressembler à de solennelles incantations, puis sépara deux lambeaux de son *dhotì* pour exhiber sans pudeur sa *linga,* brindille à l'écorce noire. Avec force moulinets de bras et autres gestes de

démonstration (« et voici maintenant comment nous allons procéder, gentilshommes »), il introduisit l'organe flasque dans le trou du *yoni* de pierre. Puis, tenant la lourde pierre contre son pubis, il chercha des yeux la danseuse du ventre. Il lui demanda d'attraper sa *linga* et de l'amener de ses doigts à l'état d'excitation voulu.

La jeune fille ne se récria pas ni n'émit la moindre plainte, mais l'idée ne sembla guère l'enchanter. Elle ne prit pas moins possession de ce qui dépassait du trou et commença à travailler le morceau de chair, un peu comme si elle trayait une vache. Ses propres mamelles rebondissaient, et ses bracelets tintaient en rythme. Le vieux mendiant gémissait à présent, baissant le regard sur le *yoni* et la main de la jeune fille, et l'on vit ses yeux minces rougir de concentration, tandis que des filets de sueur commençaient de couler sur la crasse de son visage. Au bout d'un moment, sa *linga* finit par être assez longue pour qu'on pût en distinguer le bout, marron et bulbeux, qui dépassait même du poignet de la danseuse en train de la frictionner. Finalement, le yogi l'apostropha, et elle se retira, reculant de quelques pas.

Le vieux mendiant l'avait sans doute stoppée juste avant d'arriver au moment d'éjaculer. La pierre tenait à présent par la seule fermeté de son organe. Il fixait des yeux ce piton et le cercle étroit qui l'enserrait, ainsi que la danseuse qui avait maintenant suspendu son souffle, comme tous les convives, les crieurs contre le mur et les serviteurs debout dans la pièce. La *linga* du yogi avait atteint une taille respectable, vu l'âge de l'homme, sa décrépitude générale et la faiblesse physique de sa condition de mendiant. Cependant, elle semblait légèrement contrainte et enflammée, prise dans l'étroit *yoni* de pierre serré si fort contre son entrejambe.

Le yogi fit quelques gesticulations supplémentaires, cette fois quelque peu précipitées, et émit une longue plainte monocorde, un gémissement pétri d'incantations vomies bout à bout d'une voix de plus en plus étranglée. Rien de spectaculaire ne s'était produit. Il balaya des yeux l'auditoire, l'air un peu confus, et fit rougeoyer un véritable regard de rage en direction

de la danseuse, laquelle fredonnait à présent d'un air indifférent, s'examinant les ongles dans une attitude qui signifiait : « Tu vois ? Tu n'avais qu'à venir chez moi. » Le yogi hurla encore quelques mots à sa *linga* et au *yoni* d'emprunt, comme pour les maudire, et fit plusieurs autres gestes violents, serrant les poings comme en signe d'impuissance. Il ne se passait toujours rien, excepté qu'il suait abondamment et que son organe étroitement pincé ajoutait une touche pourpre à son brun foncé naturel. La danseuse poussa un petit hennissement, le maître de musique gloussa, amusé, et le petit rajah commença à tambouriner des doigts sur la table.

— Eh bien ? fis-je en aparté à Tofaa.

Elle murmura :

— Il semble que le yogi rencontre quelque difficulté.

C'était le cas. Il dansait maintenant sur place, plus vigoureusement même que ne l'avait fait la danseuse professionnelle, ses yeux exorbités paraissaient plus rouges encore qu'après l'expérience du *palang*, et son flot de vociférations n'avait plus rien d'incantatoire car il s'agissait bel et bien de cris de douleur. Son assistant en loques arriva en courant et se mit à tirer la pierre avec frénésie, ce qui arracha à son maître un hurlement effroyable. Les six crieurs s'approchèrent eux aussi pour aider, et il y eut une masse confuse de mains sur le point central d'attention empourpré, jusqu'à ce que le yogi à l'agonie leur échappe en couinant et chute, tordu de douleur en martelant le sol de ses poings.

— Qu'on l'emmène ! ordonna le petit rajah d'une voix dégoûtée. Traînez ce vieil escroc jusqu'aux cuisines et essayez une onction de graisse.

Le yogi fut emmené hors de la pièce, non sans mal, car il se contorsionnait comme un poisson sorti de l'eau, trompetant tel un éléphant percé d'un coup de lance. Le numéro semblait fini. Nous étions tous quatre assis à table, dans un silence embarrassé, écoutant les cris perçants décroître dans les couloirs. Je fus le premier à prendre la parole. Je ne fis

naturellement aucune remarque au sujet de l'éclatante confirmation que venait d'apporter l'événement, selon moi, à mon opinion sur la sottise et la futilité hindoues. Au lieu de cela, je hasardai gracieusement, à titre d'excuse :

— C'est une chose qui arrive souvent, Votre Altesse, à tous les animaux. Tout le monde a déjà vu un chien et une chienne attachés l'un à l'autre, jusqu'à ce que le *yoni* resserré de la femelle se relâche, libérant la *linga* gonflée du mâle.

— Cela pourrait prendre plus de temps pour le yogi, fit remarquer maître Khusru que la situation amusait toujours. *Le yoni* de pierre ne pouvant se détendre, le renflement de sa *linga* ne saurait retomber.

— Bah ! s'exclama le petit rajah, exaspéré et furieux. J'aurais dû insister pour qu'il lévite, au lieu de le laisser se lancer dans la nouveauté ! Allons nous coucher.

Et il sortit en piétinant de rage, sans crieurs pour les féliciter, lui et le monde, de la grâce de leur charmante humeur.

39

— J'ai votre dent de Bouddha, Marco-*wallah*.

Telle fut la première chose que m'annonça le petit rajah quand nous nous revîmes le lendemain, et il me la communiqua comme s'il m'avait dit : « J'ai une dent qui me fait *horriblement* mal. »

— Déjà, Votre Altesse ? Dites-moi, c'est merveilleux. Vous prétendiez que cela prendrait un certain temps.

— C'est ce que je pensais, oui..., lâcha-t-il, grognon.

Je compris sa rancœur lorsqu'il me dévoila un panier et que je vis ce qu'il renfermait. Il était à moitié rempli de dents, la plupart jaunies, vertes de mousse ou cariées, un certain nombre encore ensanglantées à la racine, quelques-unes nettement identifiables comme n'étant pas humaines (crocs canins ou défenses de sanglier).

— Plus de deux cents rien que là-dedans, fit le rajah, amer. Et il y a encore des gens qui m'en apportent des quatre coins de l'horizon. Des hommes, des femmes, de saints *nâga* prédicateurs et même le *sâdhu* d'un temple. Non seulement vous allez pouvoir offrir une dent de Bouddha au khan Kubilaï, mais encore à tous les bouddhistes de votre connaissance.

J'essayai de ne pas rire, car sa colère était justifiée. Il s'était vanté de l'honnêteté de son peuple et de sa dévotion envers la foi hindoue, et ils arrivaient par troupeaux entiers pour confesser qu'ils possédaient une relique de cette religion bouddhique pourtant largement discréditée, *mentant* de plus pour soutenir leur hérésie.

Maintenant un visage impassible, je m'enquis :

— Suis-je censé offrir une récompense pour chacune de ces dents ?

— Non, évidemment ! concéda-t-il en faisant grincer les siennes. C'est moi qui vais m'en charger. Ces damnés réprouvés arrivent par la grand-porte, donnent leur dent de contrefaçon au majordome et ressortent par la porte de derrière où le bourreau les récompense avec un fervent enthousiasme dans l'arrière-cour.

— Votre Altesse ! m'exclamai-je.

— Oh, je ne leur accorde pas la *karavat,* se hâta-t-il de m'assurer. Celle-ci est réservée aux hommes qui ont commis un crime d'une certaine gravité. Cela prend aussi un peu de temps, et nous n'en finirions pas, avec une telle procession.

— *Adrio de mi.* J'entends les pauvres diables hurler d'ici.

— Non, vous ne pouvez pas, grommela-t-il. On dispose d'eux très calmement, leur passant juste une boucle autour du cou avant de les pendre. Ce que vous entendez là, c'est *l'autre* escroc, ce vieux yogi dégénéré qui continue de crier dans la cuisine. Personne n'a encore pu le dégager de son tenace *yoni* de pierre. On a essayé de graisser sa *linga* au saindoux, de l'amollir à l'huile de sésame, de la rapetisser à l'eau bouillante, de la lui faire dégonfler par différents moyens naturels – *surata* avec la danseuse, flatteries buccales de son assistant –, rien n'y fait. Nous pourrions être contraints de briser la pierre sacrée, et, quant au châtiment que nous réservera la déesse Parvati, je préfère ne pas y songer.

— Écoutez, je n'ai aucune sympathie particulière pour ce yogi. Mais ces gens qui ont apporté les dents, Votre Altesse... ils ont certes commis une action déloyale, mais c'était surtout stupide de leur part ! Ces dents ne tromperaient même pas un imbécile comme moi, sans parler d'un bouddhiste.

— C'est précisément ce qui est le plus déplorable ! L'ineptie de mon peuple ! Qu'ils fassent honte à leur rajah et insultent leur religion d'une tromperie aussi grossière. Ils sont incapables

d'accomplir un crime acceptable ! Mourir est encore trop doux pour eux. Tout ce qu'ils méritent, c'est d'être réincarnés en une forme de vie inférieure. ... si toutefois il en existe.

Je suggérai, plus pondéré :

— Votre Altesse, en tant qu'invité, je sollicite comme une faveur de votre part que l'on épargne tous les imbéciles restants et que tous ceux qui viendraient maintenant à se présenter soient détournés du parjure qu'ils s'apprêtent à commettre. Si tout cela est arrivé, ce n'était après tout qu'en raison de ce qui apparaît comme une omission dans la proclamation de Votre Altesse...

— La mienne ? Une omission ? Seriez-vous en train d'insinuer que je suis en faute ? Qu'un brahmane, qui plus est doublé d'un maharadjah, peut être en faute ?

— Une précision manquait en effet, mais c'était après tout bien compréhensible. Car si Votre Altesse sait parfaitement que Bouddha était un homme de neuf coudées de haut et que chacune de ses dents devait par conséquent être au moins aussi grosse qu'une tasse, elle a bien sûr cru que son peuple le savait aussi.

— Vous avez raison, Marco-*wallah*. Il m'a semblé évident que mes sujets se rappelleraient ce détail. Neuf coudées, hein ?

— Peut-être qu'une proclamation amendée, Votre Altesse...

— Oui. Je vais en faire une. Et par la même occasion, je serai miséricordieux à l'égard des balourds qui se trouvent déjà là. Un bon brahmane ne doit tuer aucun être vivant, quelle que soit sa bassesse ; à moins que ce ne soit nécessaire ou opportun.

Il héla son majordome, donna les instructions pour la proclamation et demanda que l'on disperse sans délai la procession qui attendait de passer dans l'arrière-cour. Quand il revint vers moi, il avait retrouvé sa bonne humeur.

— C'est fait. Un bon hôte brahmane se doit toujours d'accéder aux vœux de ses invités. Mais foin de ces ennuyeuses

affaires et de ces délicates mesures ! Je vois que vous êtes mon invité et que vous n'avez rien pour vous divertir !

— Oh, mais si, Votre Altesse. Constamment.

— Venez ! Vous allez admirer ma *zenana*.

Je m'attendais à le voir ouvrir son *dhotì* pour me dévoiler quelque chose de déplaisant, mais il se contenta de se lever, de m'attraper par le bras et de me guider vers une aile éloignée du palais. Tandis qu'il m'escortait dans une succession de chambres meublées avec luxe, je compris que cette *zenana* était le mot local pour désigner le harem, les appartements de ses femmes et autres concubines. Les femmes d'âge mûr que je pus y observer ne m'apparurent pas plus attrayantes que Tofaa ou les danseuses du ventre, d'autant que toutes étaient plus ou moins entourées d'une nuée de marmots de tous âges. Mais certaines des concubines du rajah étaient de toutes jeunes filles. De ce fait, elles n'avaient pas encore ces bourrelets disgracieux, cet œil de vautour et cette voix de corbeau caractéristiques de leurs consœurs plus âgées, et d'aucunes étaient assez délicates, voire jolies.

— Je suis surpris, fis-je remarquer au petit rajah, que Votre Altesse ait autant d'épouses. Devant votre évidente aversion pour Dame Tofaa, j'avais plutôt pensé...

— Ah, eh bien si elle avait été votre femme, comme je l'ai d'abord cru, je me serais arrangé pour vous donner suffisamment de concubines et de danseuses du ventre pour vous distraire pendant que je la séduisais jusqu'à la *surata*. Mais une veuve ? Quel homme souhaiterait s'accoupler avec une pelure à jeter, une femme morte qui attend la mort, alors que tant d'autres femelles encore juteuses, les siennes ou celles des autres, n'attendent que lui, sans compter les nombreuses vierges encore bourgeonnantes ?

— Oui... Je vois. Votre Altesse est un homme viril.

— Ah-ah ! Vous m'avez pris pour un *gand-mara* ? Un amoureux des hommes, qui hait les femmes ? Honte à vous,

Marco-*wallah !*Je vous accorde que, comme tout homme sensé, pour une compagnie de long terme, je préfère le calme, la courtoisie et la docilité d'un garçon. Mais chacun a ses tâches et ses obligations. Un rajah est censé entretenir une fourmillante *zenana,* je le fais. Et je ne manque pas de les satisfaire dûment, à tour de rôle, même les plus jeunes, dès qu'elles sont pubères.

— Ont-elles épousé Votre Altesse *avant* leur première menstruation ?

— Pas seulement *mes* femmes, Marco-*wallab*. Toutes les femmes, en Inde. Tous les parents d'une jeune fille n'ont de cesse que de la marier avant qu'elle devienne femme et qu'il puisse arriver quoi que ce soit à sa virginité, ce qui la rendrait impropre au mariage. Pour une autre raison, aussi : c'est que chaque fois que leur fille a ses règles, les parents se rendent coupables du crime hideux de laisser mourir un embryon qui pourrait prolonger leur lignée. Comme on le dit fort bien : si une fille n'est pas mariée à douze ans, ses ancêtres, dans l'autre monde, boivent tristement le sang qu'elle perd chaque mois...

— C'est fort bien dit, en effet.

— Toujours est-il, pour en revenir à mes épouses, qu'elles disposent de tous leurs droits légitimes. Ce qui ne leur donne accès à aucune prérogative royale pour autant, comme c'est le cas dans certaines monarchies plus faibles et moins civilisées. Mes épouses n'ont pas leur mot à dire, ni à ma cour, ni sur mon gouvernement. Comme on le proclame si judicieusement, quel homme prendrait garde au caquètement de la poule ? Celle-ci, par exemple, est ma première épouse et ma maharani en titre ; mais elle n'a jamais espéré s'asseoir sur un trône.

Je m'inclinai poliment devant la dame et prononçai :

— Votre Altesse...

Elle se contenta de me gratifier du morne regard de détestation dont elle venait d'honorer son rajah d'époux. Pas découragé pour autant dans mon intention de rester courtois, j'indiquai la marmaille qui s'agitait près d'elle et ajoutai :

— Votre Altesse possède quelques jolis petits princes et princesses. Elle resta silencieuse, mais le rajah grogna :

— Ce ne sont ni des princes, ni des princesses. N'allez pas donner des idées à cette femme !

Quelque peu interloqué, je m'enquis :

— La lignée royale n'est-elle pas de primogéniture paternelle ?

— Mon cher Marco-*wallah !* Comment puis-je savoir de façon certaine que ces moutards sont les miens ?

— Eh bien... c'est que... euh..., marmottai-je, fort embarrassé d'avoir abordé ce sujet en face de la femme et de sa progéniture.

— Ne craignez rien, Marco-*wallah*. La maharani sait que je ne l'insulte pas elle en particulier. J'ignore en fait si j'ai engendré *un seul* des rejetons de mes épouses. Je ne puis le savoir ! *Vous-même* vous ne pourrez le savoir, si jamais vous vous mariez un jour et avez des enfants. Ceci est un fait, inscrit dans la vie.

Il engloba du bras toutes les épouses qui occupaient les pièces que nous parcourions et répéta :

— C'est un fait inscrit dans la vie ! Nul homme ne peut jamais être *sûr et certain* qu'il est le père de l'enfant de sa femme. Même si l'épouse est jolie comme un cœur et semble d'une fidélité à toute épreuve ! Même si elle est si repoussante qu'un paria la fuirait ! Même si, infirme, elle ne pouvait quitter la maison. Une femme, retenez bien cela, peut toujours trouver un subterfuge, un amant et un coin sombre.

— Mais, Majesté, les toutes petites filles que vous avez épousées avant même qu'elles puissent être fécondées...

— Et alors ? Qui sait, même dans ce cas ? Je ne puis pas être sur place à l'instant de leur première coulée ! Vous savez, et l'adage le dit très bien : « Qu'une femme voie en secret même son père, son frère ou son fils, alors son *yoni* mouillera. »

— Il va bien falloir que vous transmettiez votre trône à *quelqu'un*, Votre Altesse. Et à qui d'autre, si ce n'est votre fils présumé ou votre fille ?

— Au premier fils de ma sœur, comme le font tous les rajahs. Toute lignée royale, en Inde, est de descendance sororale. Car, voyez-vous, ma sœur est indiscutablement de mon sang. Même si notre royale mère a été dans l'intimité infidèle à notre royal père et si ma sœur et moi avons été conçus par des amants différents, nous n'en sommes pas moins sortis du même utérus.

— Je comprends. Partant de là, peu importe qui aura engendré son premier fils...

— Certes, j'espère que c'était moi. J'ai choisi ma sœur aînée comme l'une de mes premières épouses – peut-être la cinquième ou la sixième, je ne sais plus – et elle a mis au monde je pense sept enfants, *a priori* de moi. Mais son fils aîné, même s'il n'est pas *mon* fils, n'en est pas moins mon neveu : le sang royal demeure ainsi intact, inviolé ; il pourra donc être le prochain rajah de cette contrée.

Nous avions émergé de la *zenana* près de la partie du palais où s'étendaient les cuisines, et l'on continuait d'entendre les gémissements et hurlements qui nous en parvenaient. Le petit rajah me demanda si je pouvais me distraire un moment par moi-même, car il devait aller satisfaire à certains devoirs royaux.

— Retournez dans la *zenana*, si le cœur vous en dit, suggéra-t-il. Bien que je fasse en sorte de ne me marier qu'avec des femmes de ma propre race blanche, elles persistent à ne produire que de désolants marmots à la peau sombre. Un petit jaillissement de votre semence, Marco-*wallah*, éclaircirait sans doute le flot.

Pour ne pas sembler discourtois, je murmurai une vague explication relative à certain vœu de chasteté et l'assurai que je trouverais bien quelqu'un d'autre avec qui me distraire. J'observai le rajah s'éloigner au petit trot et le plaignis de toute

mon âme. Il était le souverain d'un peuple immense, avait pouvoir de vie et de mort sur ses sujets, était le minuscule coq d'une basse-cour remplie de poules... Cependant, il était infiniment plus pauvre, plus faible et moins comblé que moi, simple voyageur n'ayant qu'une seule femme à aimer, à chérir et à garder pour le reste de mes jours ; mais c'était Hui-sheng.

Cela me rappela autre chose ; je n'avais désormais plus besoin de mon accompagnatrice. Je me mis en quête de Tofaa, que j'avais entendue ronfler de façon effroyable le matin même en quittant mes appartements. Je la trouvai sur une terrasse du palais, absorbée dans la contemplation de la mélancolique fête de Krishna toujours en cours sur la place.

Immédiatement, elle me lança d'un ton accusateur :

— Je sens sur vous l'odeur du patchouli, Marco-*wallab ! Vous* êtes allé forniquer avec des femmes parfumées, hélas. Après être resté si admirablement à l'écart du péché et vous être comporté si longtemps avec moi en gentilhomme raffiné !

J'ignorai cette remarque et commençai :

— Je suis venu vous dire, Tofaa, que vous pouviez vous considérer comme libérée de votre servile tâche d'interprète dès que vous le souhaiterez, et...

— Je le savais ! Je suis restée trop sage, trop réservée, trop distinguée. Et voilà que vous avez été séduit par quelque jeune effrontée, quelque hardie greluche du palais. Ah ! vous, les hommes...

J'ignorai également celle-ci.

— Comme promis, je vais m'arranger pour que vous puissiez regagner en sécurité votre sol natal.

— Vous n'avez qu'une hâte, vous débarrasser de moi. Ma pudeur est désormais comme un reproche vivant à votre licence, à votre lascivité de bouc !

— C'est à votre intérêt que je pensais, femme ingrate. Je n'ai plus rien à faire, dorénavant, qu'attendre ici que quelqu'un y

rapporte la vraie dent de Bouddha. Dans le même temps, si j'ai besoin qu'on me traduise quelque chose, le rajah et le maître de musique parlent le farsi.

Elle renifla bruyamment et s'essuya le nez sur son bras nu.

— Je ne suis pas si pressée de retourner au Bengale, Marco-*wallah*. Je ne serai qu'une veuve, là-bas comme ici. Et puis le rajah comme le maître de musique sont fort occupés ; jamais ils ne vous montreront les splendeurs de Kumbakonam comme je saurai le faire. Je me suis d'ailleurs déjà renseignée à ce sujet, à votre intention.

Je ne la contraignis donc pas à partir. Au contraire, durant toute la journée et même les jours suivants, je la laissai m'emmener partout et me montrer les beautés de la cité.

— Là-bas, Marco-*wallah*, vous apercevez le saint Kyavana. C'est le plus saint des habitants de Kumbakonam. Il a décidé, il y a de nombreuses années, de demeurer immobile telle une souche, pour la plus grande gloire de Brahma, et il continue depuis. C'est lui.

— Je ne vois là que trois vieilles femmes, Tofaa. Où est-il ?

— Là.

— Là ? Ce n'est qu'une énorme montagne de fourmis blanches, et un chien est en train de pisser dessus.

— Non, c'est le saint Kyavana. Il est resté si longtemps immobile que les fourmis blanches l'ont pris pour point d'appui à leur terrier d'argile. Celui-ci grandit chaque année. Mais c'est lui.

— Bon... et s'il est là-dedans, il est mort, sûrement ?

— Qui peut savoir ? Et quelle importance, d'ailleurs ? Il était tout aussi immobile lorsqu'il était vivant ! Un saint homme, vraiment. Les pèlerins viennent de partout pour l'admirer, et les parents le montrent à leurs fils comme un exemple de piété.

— Cet homme n'a rien fait d'autre que rester sans bouger. Si immobile que personne ne pouvait dire s'il était vivant... ou même s'il est mort, à présent. Et c'est cela que vous appelez un saint homme ? Ça, un exemple digne d'être admiré ? Imité, même, pourquoi pas ?

— Baissez la voix, Marco-*wallah*, ou Kyavana pourrait manifester son puissant pouvoir à vos dépens, comme il l'a fait pour ces trois jeunes filles.

— Quelles jeunes filles ? Et qu'a-t-il fait ?

— Voyez-vous ce mausolée, derrière la termitière ?

— Je vois une hutte de terre battue, avec trois vieilles sorcières affalées sur le seuil en train de se gratter.

— C'est le mausolée. Et ce sont les jeunes filles. L'une a seize ans, les autres dix-sept, et...

— Tofaa, le soleil est très chaud, par ici. Peut-être devrions-nous rentrer au palais pour que vous puissiez vous allonger.

— Je vous montre les choses à voir, Marco-*wallah !* Lorsque ces filles avaient onze et douze ans, elles ont été aussi irrévérencieuses que vous. Elles sont venues ici sur un coup de tête et ont décidé d'entrouvrir leurs vêtements pour révéler leurs charmes pubescents au saint homme Kyavana, afin de déranger au moins une part de son anatomie de son immobilité. Vous voyez ce qui est arrivé ? Elles ont été instantanément frappées de vieillesse, leurs cheveux ont viré au blanc, elles se sont couvertes de rides, sont devenues hagardes, comme vous les découvrez aujourd'hui. La cité a bâti un mausolée afin qu'elles puissent y vivre les dernières années qui leur restent. Ce miracle est devenu fameux dans toute l'Inde.

Je ris.

— Existe-t-il la moindre preuve de cette absurde histoire ?

— Bien sûr que oui. Pour une pièce de cuivre, les jeunes filles vous montreront leurs vraies *kaksha*, naguère fraîches et

jeunes, devenues brusquement cacochymes, amères et puantes. Regardez, elles remontent déjà leurs hardes pour toi...

— *Dio me varda !* (Je cessai de rire.) Jetez-leur vite trois pièces et filons. Je veux bien croire d'office au miracle.

— À présent, fit Tofaa un autre jour, voici un temple assez particulier. Un temple qui raconte... des histoires. Voyez-vous ces sculptures magnifiquement ciselées sur tous les murs extérieurs ? Elles présentent de façon très imagée les nombreuses façons dont un homme et une femme peuvent accomplir la *surata*. Ou ce qu'un homme peut faire avec plusieurs femmes.

— Ah, oui ? Et vous considérez *cela* comme saint ?

— Très saint. Quand une jeune fille est sur le point d'être mariée, on peut penser – puisqu'elle n'est encore qu'une très jeune enfant – qu'elle ne connaît pas encore la façon dont un mariage peut être consommé. Aussi ses parents l'amènent-ils là et l'y laissent-ils en compagnie du sage et gentil *sâdhu*. Il fait faire à la jeune fille le tour du temple, lui désignant telle ou telle sculpture et lui expliquant tranquillement les choses, de façon que, quoi que fasse son mari lors de la nuit de noces, elle ne soit pas terrifiée. Tenez, voici justement le bon *sâdhu*. Donnez-lui quelques pièces de cuivre, Marco-*wallah*, et il nous fera visiter ; je vous répéterai en farsi ce qu'il nous dira.

À mes yeux, le prêtre n'était rien d'autre qu'un Hindou, noir, sale et famélique, vêtu de l'habituel *dhotì* miteux et du turban. J'aurais à peine osé demander mon chemin à pareil individu. Quant à lui confier une jeune fille craintive et inquiète, je n'y aurais jamais songé un instant. Elle risquait fort d'être bien plus rebutée à sa vue qu'à ce qui pourrait lui arriver durant sa nuit de noces.

Peut-être pas, après tout. À en croire les sculptures du temple, en effet, des choses ahurissantes pouvaient se produire au cours d'une nuit de noces... Tandis que le *sâdhu* pointait du doigt telle ou telle scène, hennissant doucement tout en jetant des regards concupiscents et en se frottant les mains, je vis la

représentation de pratiques que je n'avais pas crues possibles jusqu'à un certain âge et une véritable expérience de la vie. Les hommes et les femmes de pierre copulaient dans toutes les positions et les contorsions concevables, dont certaines que je n'aurais jamais pensé à essayer. Presque tous ces actes sculptés, s'ils avaient été accomplis en terre chrétienne, même par un homme et une femme légitimement mariés, auraient requis leur comparution immédiate devant le confesseur. Lequel, une fois informé des détails de la performance, aurait probablement titubé jusqu'à son supérieur hiérarchique pour lui demander à son tour l'absolution.

— Je veux bien admettre, confiai-je à Tofaa, qu'une jeune fille à peine sortie de l'enfance puisse être soumise par son nouveau mari à l'acte naturel de la *surata*. Mais allez-vous me faire croire qu'elle est forcée d'être initiée à des divagations sexuelles aussi démentielles ?

— Elle n'en sera qu'une meilleure épouse si elle les connaît. Dans tous les cas, il vaut mieux qu'elle ait été préparée aux goûts les plus curieux que pourrait manifester son mari. Elle est une enfant, certes, mais lui peut être un homme mûr, vif et expérimenté. Ou même un très vieil homme, ayant depuis longtemps épuisé les excès de l'acte de chair et ne cherchant désormais plus que la nouveauté.

Ayant été moi-même mené toute ma vie par mon insatiable curiosité et conduit de ce fait dans quelques situations inédites, j'étais assez mal placé pour pointer d'un doigt accusateur les pratiques privées d'une personne ou d'un peuple. Aussi me contentai-je de suivre autour du temple le *sâdhu* au petit sourire satisfait sans pousser de cris surpris ou scandalisés alors que Tofaa expliquait avec complaisance :

— Voici *l'adharottara,* qui s'exécute tête-bêche... et ici, la *viparita surata,* l'acte pervers entre tous puisque...

En fait, je regardais les sculptures d'un tout autre œil, les envisageant, en mon for intérieur, d'un point de vue assez différent.

Ces bas-reliefs suggestifs avaient certes bien de quoi effaroucher le prude spectateur, mais on ne pouvait dénier même aux plus licencieux une finesse artistique, une beauté et une délicatesse du détail indiscutables. Les actes décrits étaient en eux-mêmes notoirement paillards. Parfois même obscènes, Dieu m'en est témoin. Mais les hommes et les femmes qui s'y livraient étaient radieux, souriant avec un bonheur évident, et tous semblaient animés d'une vivacité pleine d'esprit, que ce soit dans l'attitude ou dans la physionomie. Ils prenaient du plaisir, ils s'amusaient. Ces sculptures exprimaient une virtuosité artistique remarquable en soi, mais aussi une véritable joie de vivre. Ce qui ne s'accordait pas du tout avec les Hindous tels que je les connaissais...

Un autre exemple curieux tenait à leur négligence du passé : contrairement aux Han, dont les historiens avaient méticuleusement archivé chaque petit événement survenu dans leur empire depuis des milliers d'années, les Hindous ne possédaient pas un seul livre relatant leur histoire. Ils n'avaient que quelques recueils « sacrés » d'incroyables légendes, peu crédibles dans la mesure où elles ne mettaient en scène que des hommes braves comme des tigres et pleins de ressources, et des femmes adorables aussi douces que des anges. Autre exemple qui, lui, tenait à l'habillement : leurs saris et leurs *dhotì* n'étaient que des emmaillotements de tissu. Bien que les peuples les plus primitifs eussent depuis longtemps inventé l'aiguille et la technique de la couture, les Hindous n'en étaient jamais arrivés à ce point. Il n'y avait du reste aucun mot, dans aucun de leurs multiples dialectes, pour désigner le « tailleur ».

Comment, me demandais-je à part moi, un peuple ignorant une technique aussi élémentaire que la *couture* pouvait-il avoir envisagé et réalisé avec ce sens artistique poussé les sculptures délicates qui figuraient sur ces temples ? Comment un peuple aussi indolent et plaintif pouvait-il avoir ici représenté des hommes et femmes aussi joyeux et lestes, inventifs et adroits, pétulants et insouciants ?

Ils n'avaient pu le faire. Je supposai que ces terres avaient été occupées, longtemps avant que les Hindous s'y installent, par quelque autre race très différente, vive et douée d'un véritable talent. Dieu sait où avait pu disparaître ce peuple supérieur, mais il avait laissé des artefacts tels que ce splendide temple sculpté. Aucune autre trace d'eux n'avait subsisté de façon visible chez leurs successeurs, ces usurpateurs hindous. On pouvait certes le déplorer, mais qu'y avait-il d'étonnant à cela ? Quel peuple aurait volontairement accepté de se mélanger à des *Hindous ?*

— Regardez bien ce couple-ci, Marco-*wallah*, détailla Tofaa du ton le plus didactique. Ce couple gravé se trouve accouplé dans ce que l'on appelle la posture du *kaja*, d'après le nom de ce serpent à crête distendue que vous connaissez bien.

C'était en effet assez sinueux, et je dus admettre que je ne connaissais pas cette position. L'homme semblait être assis au bord d'un lit. La femme reposait sur et contre lui, la tête en bas, le torse serré entre les jambes de l'homme, ses deux mains posées au sol, ses jambes entourant la taille de son partenaire qui lui maintenait les fesses de ses mains caressantes, et sa *linga* plongée (on pouvait du moins le présumer) dans son *yoni.*

— Une position fort pratique, récita le *sâdhu,* ce que traduisit fidèlement Tofaa. Imaginons par exemple que vous souhaitiez faire l'amour à une bossue. Vous vous doutez bien qu'il est impossible de placer une telle femme dans la position classique, allongée sur le dos ; elle ne manquerait pas de vaciller et de tanguer sur sa bosse, ce qui serait très inconfortable, et...

— *Gesu.*

— Vous brûlez certainement de l'envie d'essayer cette position du *kaja,* Marco-*wallah,* avança Tofaa. Mais je vous en prie, ne me faites pas l'affront de me demander de l'expérimenter avec moi. Non, non. Le *sâdhu* m'explique d'ailleurs qu'il dispose à l'intérieur du temple d'une *devadasi* compétente, bossue au plus haut point et qui, moyennant une pièce d'argent...

— Merci, Tofaa, et remerciez aussi le *sàdhu* de ma part. Mais je vais choisir, là aussi, de vous croire sur parole.

40

— J'ai votre dent de Bouddha, Marco-*wallah*. Je me réjouis de l'heureuse conclusion de votre quête.

Près de trois mois avaient passé depuis sa précédente annonce, durant lesquels aucune nouvelle dent, petite ou grosse, n'était parvenue au palais. J'avais refréné mon impatience, imaginant bien que le métier de pêcheur de perles supposait d'interminables errances. Mais je fus heureux, enfin, de mettre la main sur l'objet véritable. J'étais désormais franchement épuisé de l'Inde et des Hindous, et le petit rajah ne faisait plus guère mystère du fait qu'il ne pleurerait pas mon départ à chaudes larmes. Non pas exactement qu'il fut las de ma présence, mais il semblait avoir conçu quelques doutes sur les raisons réelles de ma visite. Apparemment, son petit esprit s'était imaginé que ma quête de la dent pouvait n'être qu'un leurre destiné à cacher une mission d'espionnage sur le terrain en vue d'une annexion future par les Mongols. Je savais pour ma part que, même si on la leur avait offerte, les Mongols auraient refusé de s'encombrer d'une terre aussi lugubre, mais j'étais trop poli pour le dire au petit rajah. Autant apaiser ses soupçons en prenant la dent et en m'en allant, ce que je comptais bien faire.

— C'est vraiment une dent magnifique, constatai-je avec une admiration non feinte. Nul doute quant à son authenticité.

Il s'agissait d'une molaire jaunâtre, oblongue, dont la surface excédait celle de ma paume, les racines étant quant à elles aussi longues que mon avant-bras. Elle pesait à peu près autant qu'une pierre de mêmes dimensions.

— Est-ce le pêcheur lui-même qui vous l'a apportée ? Est-il ici ? Je dois lui donner sa récompense.

— Ah, le pêcheur de perles, fît le petit rajah. Le majordome a emmené le brave homme aux cuisines pour qu'il y reçoive un bon repas. Si vous voulez bien me confier sa récompense, Marco-*wallah*, je veillerai à ce qu'elle lui soit remise.

Ses yeux s'agrandirent lorsque je fis tinter dans sa main une demi-douzaine de pièces d'or.

— Oh ! tant que ça ? ! Je souris et dis :

— Cela les vaut bien, Votre Altesse (omettant d'ajouter que j'étais reconnaissant au pêcheur non seulement de m'avoir permis de retrouver la dent, mais aussi de m'avoir libéré de cet endroit).

— C'est beaucoup trop généreux, mais il les aura. Je vais demander au majordome de vous trouver un bel écrin.

— Pourrais-je requérir également de Votre Altesse deux chevaux, pour mon interprète et pour moi-même, afin que nous puissions rallier la côte sans délai et y chercher un bateau ?

— Vous les aurez dès demain à la première heure, ainsi que deux de mes plus vaillants gardes pour vous escorter.

Je fonçai préparer mes bagages pour le départ et demandai à Tofaa de faire de même ; elle obéit, quoique d'assez mauvaise grâce. Nous y étions encore, lorsque le maître de musique vint nous faire ses adieux. Nous échangeâmes compliments, bons vœux et *salââm aleikum*, quand ses yeux étant tombés sur les objets épars sur mon lit, il remarqua :

— Je vois que vous emportez une dent d'éléphant en souvenir de votre passage ?

— Quoi ? fis-je.

Il regardait la dent de Bouddha. Je ris à sa plaisanterie et fis :

— Allons, allons, maître Khusru. Vous ne me la ferez pas. Une défense d'éléphant est plus grande que moi, et je ne pourrais sans doute pas la soulever.

— Une défense, oui. Mais pensez-vous que l'éléphant mâche son fourrage avec ses défenses ? Pour cela, il a deux étages de molaires. Comme celle-ci. Vous n'avez jamais examiné la bouche d'un éléphant, je parie.

— Non, en effet..., convins-je d'un murmure en faisant grincer mes propres molaires.

J'attendis qu'il nous eût salués de son dernier *salââm* et j'explosai :

— *A cavàl donà no se varda in boca ! Che le vegna la cagasangue*[31] *!*

— Que criez-vous ainsi, Marco-*wallah ?* fit Tofaa.

— Que des coliques sanglantes prennent ce maudit rajah ! hurlai-je, enragé. Cette petite verrue en avait assez de ma présence et crevait d'envie qu'on m'apporte une dent de Bouddha, vraie ou fausse ! Il l'a donc fournie lui-même et a empoché ma récompense. Venez, Tofaa, allons le voir et insultons-le bien en face !

Nous descendîmes et trouvâmes le majordome à qui je demandai audience au rajah, mais il me répondit d'un ton d'excuse :

— Le rajah est sorti, porté dans son palanquin, faire une promenade dans la ville et accorder à ses sujets le privilège de l'observer, de l'admirer et de l'acclamer chaleureusement. C'est ce que je viens d'expliquer à cet importun qui insistait pour le voir en me disant qu'il était venu de loin pour cela.

Comme Tofaa me traduisait ces mots, je jetai un regard impatient sur le solliciteur (un Hindou en *dhotì* parmi d'autres) mais mon œil fut frappé par un objet qu'il détenait, et, au même instant, Tofaa cria, tout excitée :

---

[31] « À cheval donné on ne regarde pas la bouche ! Qu'il lui vienne des selles sanglantes ! »

— C'est lui, Marco-*wallah !* C'est le pêcheur de perles que je me souviens avoir vu à Akyab !

En effet, l'homme transportait une dent. Elle était également immense et assez semblable à ma toute récente acquisition, mais elle était enveloppée d'un filet doré et d'une patine attestant sans doute possible son grand âge. Tofaa et lui discutèrent un instant, puis elle se tourna vers moi :

— C'est vraiment lui, Marco-*wallah*. L'homme qui a joué avec mon cher défunt mari dans la salle d'Akyab. Et ceci est la relique qu'il a gagnée aux dés ce jour-là.

— Combien a-t-il gagné ? demandai-je, sceptique. Il en a déjà apporté une.

— Il ne sait rien d'une autre dent. Il vient à peine d'arriver, ayant dû aller à pied de la côte jusqu'ici. Cette dent est la seule qu'il ait jamais eue, et il est triste de s'en séparer car elle a grandement amélioré sa récolte de perles la saison passée, mais il ne fait que son devoir en obéissant à la proclamation de son rajah.

— Quelle heureuse coïncidence, remarquai-je. C'est le jour des dents, on dirait.

Et entendant un brouhaha s'élever dans l'arrière-cour, j'ajoutai :

— Voilà que revient notre rajah, juste à point pour féliciter le seul Hindou honnête de son royaume.

Le petit rajah fit son entrée en trottant, suivi de sa grouillante suite de courtisans, de congratulateurs et autres flagorneurs. En voyant notre petit groupe debout sur le seuil, il fit halte, surpris. Comme un seul homme, Tofaa, le pêcheur et le majordome s'écroulèrent à ses pieds afin de ne pas dépasser sa tête, mais avant qu'aucun pût parler, je m'adressai au petit rajah en farsi, annonçant d'une voix doucereuse :

— Il semble, Votre Altesse, que l'excellent pêcheur de perles ait tellement apprécié la récompense de la première dent, ainsi

que le repas dont vous l'avez régalé, qu'il en a apporté une deuxième.

Le petit rajah eut l'air un instant ahuri et déconcerté, mais il comprit rapidement que j'avais percé à jour sa petite escroquerie. Il ne laissa bien sûr transparaître aucune culpabilité ni aucune confusion et fit luire un regard venimeux en direction de l'innocent pêcheur, tout en délivrant un second mensonge :

— Le cupide gredin essaie juste de se jouer de vous, Marco-*wallah*.

— C'est bien possible, Votre Altesse, fis-je, continuant à faire semblant de croire à sa farce. Néanmoins, j'accepte cette nouvelle relique avec gratitude. Car je puis à présent offrir celle-ci en cadeau à mon khakhan Kubilaï et laisser l'autre en présent de partage à Votre Gracieuse Majesté. Votre Altesse l'a bien méritée. Reste la question de la récompense que j'ai déjà versée. Dois-je offrir au pêcheur un montant équivalent pour ce nouveau don ?

— Non, fit froidement le petit rajah. Vous avez déjà généreusement payé. Je persuaderai l'homme de s'en contenter. Croyez-moi, je saurai l'en convaincre...

Il cracha au majordome l'ordre d'emmener l'homme aux cuisines pour un repas, un *nouveau* repas, eut-il la présence d'esprit d'ajouter, et s'en alla à pas furieux vers ses quartiers. Tofaa et moi repartîmes finir nos bagages. J'enveloppai soigneusement la nouvelle dent recouverte de mailles d'or afin qu'elle voyage confortablement, mais laissai l'autre à la disposition du rajah pour l'usage qu'il lui plairait d'en faire.

Je ne le revis jamais. Peut-être ne put-il pas supporter l'idée de me croiser, sachant sans doute que je quittais Kumbakonam avec une opinion de lui plus basse que jamais. Je savais en effet qu'il n'était pas seulement un poseur travesti en souverain, mais aussi un tricheur qui offrait de faux cadeaux, un escroc envers son peuple, capable d'empocher la légitime récompense d'un autre et, pire que tout, un triste fat, incapable d'admettre la

moindre erreur, la plus petite faute, le plus léger méfait. Il ne se leva donc pas pour nous dire au revoir, ni même pour nous regarder partir lorsque, à l'aurore, nous prîmes congé.

Alors que nous attendions dans l'arrière-cour, Tofaa et moi, que les deux cavaliers d'escorte qu'on nous avait assignés aient fini de seller nos chevaux et d'attacher nos bagages sur les troussequins, je vis deux hommes sortir d'une porte située à l'arrière du palais. Dans la lumière encore ténue du petit jour, je ne pus les identifier, mais l'un d'entre eux s'assit sur le sol pendant que l'autre restait debout à son côté. Nos escortes s'arrêtèrent un instant et marmonnèrent, mal à l'aise, ce que Tofaa me traduisit de la sorte :

— Celui qui est debout est le bourreau de la cour et le prisonnier assis, un condamné. Sans doute a-t-il commis un crime notable, car il s'est vu accorder la *karavat*.

Curieux, je m'approchai, sans interférer pour autant. La *karavat*, je pus finalement le découvrir, était une lame de sabre d'un genre particulier. Elle n'avait pas de manche et n'était qu'un croissant d'acier bien aiguisé en forme de quartier de lune, dont chaque extrémité se terminait par une chaîne, et chaque chaîne par une sorte d'étrier en métal. Le prisonnier condamné, sans se presser, mais sans marquer non plus de répugnance prononcée, plaça lui-même la lame en croissant à l'arrière de son cou et passa les chaînes au-dessus de ses épaules, vers l'avant. Après quoi il fléchit les genoux et remonta les pieds jusqu'à ce qu'il pût les enfiler dans les étriers. Puis, au terme d'un très court moment durant lequel il prit une dernière inspiration, il pencha le cou en arrière contre la lame et détendit ses deux pieds en avant. D'une section nette, et par la seule action du condamné, la *karavat* trancha la tête du corps.

Je me rapprochai encore et, tandis que le bourreau dégageait le corps de la *karavat*, jetai un coup d'œil à la tête qui continuait d'ouvrir la bouche et les yeux dans une attitude de surprise. C'était le pêcheur de perles qui avait apporté la véritable dent de Bouddha, l'unique Hindou déterminé et

honorable que j'avais pu rencontrer en Inde. Le petit rajah l'avait récompensé, comme il avait dit qu'il le ferait.

Tandis que nous nous éloignions à cheval, je songeai que je venais de voir la seule invention dont les Hindous pouvaient être fiers. Ils n'avaient rien d'autre. Bouddha, leur dieu de naguère, avait été abandonné à des terres étrangères. Les quelques splendeurs qu'ils pouvaient montrer avec vanité aux visiteurs étaient l'œuvre, selon moi, d'une autre race disparue. Même la cithare était à mettre au crédit d'un étranger. Si la *karavat* était une invention hindoue, alors ce devait être la seule, et j'étais prêt à leur concéder celle-ci – une façon paresseuse de laisser les condamnés se tuer eux-mêmes – comme la réalisation la plus achevée de leur civilisation.

Nous aurions pu chevaucher directement vers l'est, de Kumbakonam à la côte de Coromandel, pour chercher le plus proche village où mouillaient les vaisseaux de haute mer qui traversaient la baie. Mais Tofaa suggéra, et je la suivis, qu'il vaudrait mieux revenir par Cuddalore, ville que nous savions fréquentée de nombreux navires. Nous fîmes bien, car alors que Tofaa se renseignait pour trouver un bateau susceptible de nous embarquer, les marins lui apprirent qu'on nous cherchait. Cela m'intrigua, mais pas longtemps, car notre présence s'était vite ébruitée dans Cuddalore. Un homme n'ayant rien d'un Hindou vint en courant et nous lança : « *Sain bina !* »

À ma grande surprise, c'était Yissun, mon ancien interprète que j'avais quitté alors qu'il repartait d'Akyab pour traverser Ava vers Pagan. Nous nous étreignîmes et nous frappâmes le dos de la paume de la main, et quand nous eûmes échangé nos salutations, je coupai court pour savoir :

— Que fais-tu donc dans ce trou ?

— Le *wang* Bayan m'a envoyé vous chercher, grand frère Marco. Et comme Bayan a précisé : « Ramenez-le *vite* », le *sardar* Shaibani ne s'est pas contenté cette fois de louer un navire, mais en a commandité un avec tout son équipage et l'a garni de soldats mongols pour presser les marins. Nous avons

appris que vous aviez débarqué à Cuddalore, c'est donc là que nous sommes allés. Mais je me demandais bien où nous irions ensuite. Ces villageois stupides m'ont expliqué que vous étiez partis vers l'intérieur des terres jusqu'au prochain village de Panrati, mais cela datait de plusieurs mois et je savais que vous étiez allés au-delà. Aussi est-ce une bénédiction que nous nous soyons trouvés par hasard. Venez, nous rentrons tout de suite à Ava.

— Mais pourquoi ? insistai-je.

Quelque chose me tracassait. Le torrent de mots de Yissun semblait étudié pour me dire beaucoup de choses, sauf la raison de ce rappel.

— Quel besoin si pressant Bayan peut-il avoir de moi ? C'est la guerre ? Il y a une insurrection ?

— Désolé, mais non, Marco, rien d'aussi naturel. Il semble que votre merveilleuse compagne, Hui-sheng, soit en mauvaise santé. Pour autant que je sache...

— Pas maintenant, coupai-je. (Même en cette chaude journée, je venais de sentir un vent froid me parcourir l'échiné.) Tu me raconteras à bord. Tu l'as dit, hissons les voiles à l'instant.

Il avait un esquif et un pilote hindou prêts à nous emmener, et nous gagnâmes vite le bateau à l'ancre, un *qurqur* robuste et massif, cette fois commandé par un Persan à l'équipage bigarré, composé de toutes les races et les couleurs. Tous souhaitaient partir sans attendre car nous étions déjà en mars, et le vent ne tarderait pas à tomber, la chaleur à arriver et la pluie à nous inonder. Nous prîmes Tofaa avec nous, sa destination étant Chittagong, port bengali situé sur l'est de la baie, comme Akyab, et pas très éloigné. Le navire pourrait aisément l'y déposer après nous avoir débarqués, Yissun et moi.

Quand le *qurqur* eut levé l'ancre et fut en route, Yissun, Tofaa et moi nous trouvions sur le bastingage de la poupe (lui et

moi ravis de voir s'éloigner l'Inde), et il me mit au courant pour Hui-sheng.

— Lorsque votre compagne s'est découverte enceinte...

— Enceinte ! m'écriai-je, consterné.

— Je ne fais que répéter ce qu'on m'a dit, s'excusa Yissun en haussant les épaules d'un air désolé. D'après ce qu'on m'a expliqué, elle était à la fois débordante de joie à cette idée et inquiète que vous la désapprouviez.

— Mon Dieu ! Elle ne se sera pas blessée en tentant de s'en débarrasser, j'espère ?

— Non, non. Je crois que Dame Hui-sheng ne ferait rien, Marco, sans votre approbation. Non, elle n'a rien fait et, d'après ce que je crois, elle ne s'était même pas rendu compte que quelque chose n'allait pas bien.

— Mais enfin, *vakh !* Qu'est-ce qui ne va pas bien ?

— Quand j'ai quitté Pagan, rien n'était encore visible. Votre amie m'a semblé en parfaite santé, radieuse et plus belle que jamais. Tout allait bien, en apparence. Ce qui pose problème est, si j'ai bien compris, quelque chose qui ne peut se voir. Parce que, au tout début, quand elle a confié à Arùn qu'elle était enceinte, celle-ci a pris l'initiative d'aller voir Bayan et de lui confier *ses propres* appréhensions. Maintenant, souvenez-vous, Marco, que je vous rapporte seulement ce que m'a dit Bayan de sa conversation avec l'esclave et que je ne suis ni chaman ni médecin... Je ne suis en rien versé dans ce qui peut toucher au fonctionnement interne des femmes, et...

— Viens-en au fait, Yissun, le pressai-je.

— Arùn a expliqué à Bayan que, selon elle, votre compagne Hui-sheng n'était pas physiquement apte à mettre au monde un enfant. Quelque chose dans la forme des os de l'arceau pelvien, si vous voyez de quoi il s'agit. Pardonnez-moi d'avoir à mentionner ces détails anatomiques, Marco, je ne fais que

répéter ce qu'on m'a dit. Il semble qu'Arùn soit bien placée pour connaître la question.

— Moi également, fis-je remarquer. Et je n'ai jamais rien noté de ce côté-là.

À cet instant, Tofaa prit la parole, avec son air de tout savoir, et vint s'enquérir :

— Marco-*wallah,* votre dame n'est-elle pas obèse ?

— Impudente ! Elle n'est pas du tout obèse !

— Ce n'était qu'une question. C'est de là que vient souvent le problème. Bien, dites-moi, est-ce que le mont de Vénus de votre dame – vous savez, le coussin frontal où pousse la toison – ne serait pas délicieusement proéminent ?

Glacé, je lui répondis :

— Pour votre information, sachez que les femmes de sa race ne possèdent pas de toison à cet endroit. Mais maintenant que vous m'en parlez, j'en conviens... oui, il est peut-être légèrement plus bombé que ce que j'ai pu voir chez d'autres femmes.

— Ah, bien, vous y êtes, alors. Une femme ainsi conformée est sublimement douce et enveloppante au moment de la *surata,* je pense que vous êtes bien placé pour le savoir, mais cela ne peut pas la servir au moment de la maternité. Cela indique que les os de son bassin, au lieu d'être de forme ovale, sont en cœur. Je suis sûre que ce détail a dû frapper sa servante et que, l'ayant remarqué, c'est ce qui l'a inquiétée. Mais votre dame, Marco-*wallah,* devait le savoir. Sa mère avait dû le lui dire, ou sa nourrice, au moment où elle est devenue femme et où on lui a parlé comme telle.

— Non, fis-je après réflexion. On n'a pas pu le lui dire. La mère de Hui-sheng est morte alors qu'elle était encore enfant, et elle-même. ... enfin, elle n'a jamais pu avoir de conseillère, ni de femme pour s'occuper d'elle, et elle n'a pas eu de confidente non plus. Mais peu importe tout cela. Qu'aurait-elle dû savoir ?

Tofaa répondit platement :

— Qu'elle n'aurait jamais d'enfant.

— Pourquoi ? Qu'implique-t-elle, cette conformation pelvienne ? Est-elle en danger ?

— Pas tant qu'elle est enceinte. Elle n'aurait aucun problème à porter son bébé durant les neuf mois de sa grossesse si elle est en bonne santé par ailleurs. Cela se passerait sans doute fort bien, car une femme est toujours heureuse durant cette période. Le problème se pose au moment de mettre l'enfant au monde.

— Et quoi ?

Tofaa regarda ailleurs.

— Le plus difficile, c'est de sortir la tête. Celle-ci est ovale, comme l'ouverture normale des os pelviens. Quelles que soient les douleurs qui s'ensuivent, elle finit par venir. En revanche, si ce passage est déformé, comme quand le bassin est en forme de cœur...

— Oui, et alors ? Elle resta évasive :

— Imaginez-vous verser du grain d'un sac à l'ouverture étroite, qu'une souris est dans le grain et qu'elle bloque au niveau de l'ouverture. Il faut bien que le grain sorte, alors vous appuyez, vous tordez et vous étirez. Il faut bien que ça cède quelque part.

— Et donc ?

— La souris va éclater. Ou bien son cou va se briser, à moins que l'ouverture du sac ne se déchire.

Je gémis.

— Mon Dieu, pourvu que ce soit la souris !

Me tournant d'un bloc vers Yissun, je lui demandai :

— Que va-t-on tenter ?

— Tout ce qui sera possible, grand frère. Le *wang* Bayan se souvient très bien qu'il vous a promis de veiller sur elle et de la

garder en bonne santé. Tous les médecins de la cour ont été mandés, ils sont à son chevet, mais Bayan n'a pas confiance en eux pour autant. Il a déjà envoyé des courriers à Khanbalik pour mettre le khakhan au courant de la situation. Ce dernier a dépêché sur place son médecin personnel, le *hakim* Gansui. Le vieil homme était à moitié mort quand il a achevé cet éprouvant voyage au sud jusqu'à Pagan, mais il ne voudra plus qu'une chose, mourir pour de bon, s'il devait arriver quoi que ce soit à Dame Hui-sheng.

Ma foi, songeai-je quand Yissun et Tofaa m'eurent laissé seul à broyer du noir, je pouvais difficilement tenir Bayan, Gansui ou qui que ce soit d'autre pour responsables. C'était moi, et moi seul, qui l'avais mise dans cette situation de péril. Cela devait être arrivé cette première nuit, quand nous nous étions laissé aller à nos ébats en compagnie d'Arùn et que, dans la folle excitation du moment, j'avais négligé ce qui était à la fois ma responsabilité et mon plaisir, l'installation du citron préventif. Je tentai de calculer à quand cela remontait. Juste après notre arrivée à Pagan, me souvins-je. Combien de temps cela faisait-il ? *Gèsu*, au moins huit mois, et plus près de neuf, peut-être ! Hui-sheng devait être à présent tout près du terme. Pas étonnant que Bayan fut inquiet de me faire trouver et amener à son chevet.

Il ne pouvait cependant pas être plus anxieux que moi. Si ma compagne chérie était en difficulté, je me devais de la secourir. Elle se trouvait maintenant dans la pire des situations, et j'étais malencontreusement loin d'elle. De ce fait, la traversée du golfe du Bengale me sembla effroyablement lente. Le capitaine et son équipage ne durent pas me trouver de très bonne compagnie, pas plus que les deux passagers qui m'accompagnaient. Je tapais du pied, arpentais sans arrêt le pont d'un pas nerveux et tourmenté, crachant tel un chat en colère à la face des marins dès qu'un morceau de voile manquait en haut des mâts, hurlant au ciel des imprécations dès que le moindre nuage apparaissait et tempêtant contre ce temps qui passait trop lentement ici... pendant que, plus loin, il poussait inexorablement Hui-sheng vers le jour de vérité.

Mais celui que je maudissais le plus, c'était moi, évidemment. Car s'il y avait un homme sur cette terre à savoir ce que cela représentait pour une femme de se trouver enceinte, c'était bien moi. Lorsque, sur le Toit du Monde et sous l'influence du philtre d'amour, j'avais brièvement *vécu* ce qu'éprouve une femme dans les douleurs de la maternité (que ce moment eût été réel ou imaginaire, et que la drogue m'eût dérangé l'esprit ou modifié le corps) et je savais *l'horreur* de chaque instant vécu lors de ce cauchemar. Je le savais mieux que n'importe quel homme, mieux même que le médecin, quel que soit le nombre d'enfants qu'il ait pu mettre au monde. Je savais combien tout cela n'avait rien de mignon, de joli ni d'heureux, comme voudraient nous le faire croire ces mythes idylliques qui entourent la maternité. Je savais combien ce pouvait être une sale besogne, une torture à la fois nauséeuse, profondément humiliante et terrible. Et la mise au monde elle-même dépassait tout le reste, lorsque la femme ne pouvait plus que crier, hurler, hurler jusqu'à la délivrance, lorsque le bébé sortait enfin, dans une expulsion d'agonie.

Mais Hui-sheng, elle, ne pourrait même pas crier.

Et si cette chose agrippée qui la tordait de l'intérieur ne parvenait *jamais* à sortir... ?

J'étais le seul à blâmer. J'avais omis, une seule fois, de prendre la précaution qui s'imposait. Mais j'avais été encore plus négligent, encore plus coupable que cela. Au terme de mon effroyable expérience de torture de mise au monde, je m'étais juré : « Jamais je n'infligerai à la femme que j'aime un tel supplice. » Si j'avais vraiment aimé Hui-sheng, si je l'avais aimée comme il fallait, me disais-je, jamais je ne l'aurais mise dans cette situation, jamais je n'aurais couché avec elle et risqué de la mettre dans un tel péril. C'était dur de regretter tous ces moments de délicieuse complicité que nous avions vécus à faire l'amour ensemble, mais je les regrettais vraiment, à présent, car même avec des précautions on n'était jamais sûr, et elle avait été chaque fois en danger. Maintenant je me jurais, et je hurlais à Dieu lui-même que jamais plus, jamais plus si elle survivait je

ne coucherais de nouveau avec elle. Je l'aimais à ce point, et nous trouverions bien d'autres moyens de nous prouver notre amour l'un à l'autre.

Cette amère décision prise, je tentai d'ensevelir mon appréhension sous des souvenirs plus doux, mais leur douceur même en aggravait l'amertume. Je me rappelai la dernière fois que je l'avais vue, lorsque Yissun et moi nous éloignions à cheval de Pagan. Hui-sheng n'aurait pas pu entendre, ni répondre à cette phrase que je prononçai à son intention en m'en allant : « Au revoir, ma chérie. » Mais elle avait entendu avec son cœur. Et elle aussi avait parlé, de ses yeux : « Reviens, mon tendre amour. » Je me souvenais comment, privée à jamais de la possibilité d'entendre la musique, elle l'avait pourtant si souvent sentie en elle, et observée, éprouvée de mille autres façons. Elle en avait même *produit*, sans le vouloir, bien qu'elle ne pût en émettre elle-même, car j'avais vu souvent d'autres personnes (jusqu'à d'austères serviteurs occupés à un travail peu sympathique) chantonner ou fredonner en sa présence, gaiement, juste parce que Hui-sheng était présente à leur côté. Je me rappelais le jour où un orage d'été nous avait surpris, nous inondant dans un ciel illuminé d'éclairs, et où tous les Mongols tremblaient en marmottant le nom protecteur du khakhan. Mais Hui-sheng souriait, elle, aux éclats saisissants de la foudre, insensible aux fracas menaçants qu'elle engendrait ; la tempête n'était à ses yeux qu'une belle chose de plus. Je repensai à toutes ces occasions où, quand nous nous promenions ensemble, elle avait couru vers une fleur que mes sens inaltérés, mais plus lourds, n'avaient su percevoir. Je n'étais pourtant pas, alors, insensible à toute beauté. Chaque fois que je la voyais s'évader ainsi, j'avais beau sourire à sa façon comique de courir, les genoux serrés comme le font les femmes, c'était un sourire plein de tendresse, et chaque fois qu'elle se mettait à courir, mon cœur lui courait après...

Au bout d'une autre éternité ou deux, le voyage s'acheva enfin. Dès que nous vîmes Akyab à l'horizon, mes bagages furent prêts, et je fis mes adieux et autres remerciements à Dame Tofaa afin que nous soyons prêts, Yissun et moi, à sauter

sur le quai avant même que la passerelle soit jetée. Après un salut au *sardar* Shaibani, nous bondîmes sur les chevaux qu'il avait fait venir pour nous et les éperonnâmes. Shaibani devait aussi avoir envoyé un courrier vers Pagan, car si rapide qu'ait été notre course de quatre cents *li*, le palais nous attendait. Le *wang* Bayan n'avait pas décidé d'être le premier à nous accueillir ; sans doute avait-il estimé être trop fruste pour cette tâche délicate. Il avait délégué en ses lieu et place le *hakim* Gansui et la servante Arùn. Je descendis de ma monture, tremblant autant de la fatigue de ce long galop que de tension intérieure. Arùn courut prendre mes mains dans les siennes. Gansui s'approcha plus calmement. Ils n'eurent pas besoin de parler. Je compris à leurs visages (le sien grave, celui de la jeune femme torturé de douleur) que j'étais arrivé trop tard.

— Tout ce qui pouvait être tenté l'a été, dit le *hakim* lorsque, à sa demande insistante, j'eus avalé une rasade de cet ardent *chum-chum*.

— Quand je suis arrivé à Pagan, sa grossesse n'était pas encore très avancée, j'aurais pu aisément mettre un terme au problème en pratiquant sur elle un avortement sans douleur. Elle ne m'a pas laissé faire. Pour autant que j'aie pu la comprendre par le biais de cette servante, votre dame a insisté sur le fait que ce n'était pas à elle de prendre cette décision.

— Vous auriez dû l'imposer, fis-je d'une voix altérée.

— Ce n'était pas à moi non plus de prendre la décision. (Avec tact, il éluda la précision selon laquelle c'était à moi de le faire. Je hochai la tête, et il poursuivit.) Je n'avais pas d'autre solution qu'attendre le terme. À la vérité, je n'avais pas perdu tout espoir. Je ne suis pas comme ces médecins han qui, au lieu d'ausculter leurs patientes, leur font simplement pointer du doigt sur une statuette d'ivoire les endroits où elles ont mal. J'insistai pour procéder à un examen complet. Vous dites que vous avez appris récemment que la cavité pelvienne de votre compagne était réduite. Je pus me rendre compte que son diamètre oblique était entamé par l'avancée de la colonne sacrale, tandis que la partie centrale de l'os iliaque était plus en

pointe qu'arrondie, donnant à la cavité pubienne une forme plus triangulaire qu'ovale. Ceci n'est en aucun cas gênant pour une femme, que ce soit pour la marche, l'équitation, ou quoi que ce soit d'autre, *sauf* si elle souhaite avoir un enfant.

— Elle ne l'a jamais su, fis-je.

— Je crois le lui avoir bien fait comprendre et l'avoir prévenue des conséquences que cela pouvait engendrer. Mais elle était entêtée, déterminée ou courageuse. À dire vrai, je ne pouvais affirmer que la naissance était impossible et qu'elle *devait* être interrompue. J'ai déjà eu l'occasion d'accoucher plusieurs concubines africaines et, de toutes, les Noires sont celles dont la conformation pelvienne est la plus resserrée, mais elles n'en sont pas moins mères. La tête d'un bébé est assez malléable, aussi n'étais-je pas sans espoir que celui-ci puisse opérer sa sortie sans trop de dommages. Hélas, il n'a pu le faire.

Il fit une pause pour choisir ses mots avec soin.

— Après quelque temps de travail préparatoire, il est devenu évident que le fœtus souffrait. À cet instant, c'est au médecin de prendre la décision. J'insensibilisai la jeune femme au *teryak*, une huile d'opium, puis le fœtus fut découpé et extrait. Un garçon, apparemment entièrement développé. Mais ce qui s'était passé avait entraîné une trop grande tension des organes et des vaisseaux sanguins de la mère, et une hémorragie incontrôlable en avait résulté, qu'il était impossible d'endiguer. Dame Hui-sheng ne devait jamais sortir du coma dû au *teryak*. Ce fut une mort paisible et sans douleur.

J'aurais aimé qu'il ne prononce pas les derniers mots. Quelle que soit la compassion qu'ils exprimaient, je savais à quel point ils étaient mensongers. J'avais assisté à trop de morts pour croire qu'aucune puisse être « paisible ». Et puis, « sans douleur », celle-ci ? Je savais, sans doute mieux que lui, ce que signifiait l'expression « quelque temps de travail préparatoire ». Avant qu'il lui accorde la clémence de sombrer dans l'oubli et qu'il hache le bébé pour en arracher les lambeaux, Hui-sheng

avait enduré des heures d'éternité semblables à l'enfer lui-même. Je dis seulement, écrasé de douleur :

— Vous avez fait ce que vous avez pu, *hakim* Gansui. Je vous en suis reconnaissant. Puis-je la voir, à présent ?

— Ami Marco, elle est morte il y a quatre jours. Sous ce climat... Mais la cérémonie a été simple et digne, sans aucune des cruautés locales. Un bûcher au coucher du soleil, avec le *wang* Bayan et la cour en pleurs...

Ainsi je ne la reverrais même pas une dernière fois. C'était difficile à accepter, mais quelquefois c'est mieux. Je pourrais me souvenir d'elle non pas comme d'une Écho immobile et silencieuse à jamais, mais telle qu'elle avait été, vivante et vibrante, la dernière fois que je l'avais vue.

Engourdi par le chagrin, je retrouvai Bayan et, après avoir reçu ses condoléances, lui annonçai que je repartirais, dès que j'aurais pris le repos nécessaire, porter la relique de Bouddha à Kubilaï. Puis je me rendis avec Arùn dans les appartements où Hui-sheng et moi avions vécu et où elle était morte. Arùn vida armoires et coffres afin de m'aider à empaqueter ce dont j'aurais besoin, mais je ne gardai que peu de souvenirs. J'indiquai à la jeune fille qu'elle pourrait disposer des vêtements et autres objets dont Hui-sheng n'aurait plus l'usage, mais elle insista pour me montrer chaque objet, me demanda ma permission pour chacun. J'aurais pu trouver cela inutilement douloureux, mais, à la vérité, ces vêtements, ces bijoux et autres ornements de chevelure ne représentaient plus rien pour moi, sans Hui-sheng pour les porter.

J'avais décidé que je ne pleurerais pas... pas du moins avant d'avoir gagné quelque lieu isolé sur la route du Nord où je pourrais le faire en toute solitude. Cela me coûta quelque effort, je le confesse, de ne pas laisser couler les larmes, de ne pas me jeter sur le lit vide que nous avions partagé, de ne pas étreindre contre moi ses vêtements. Mais je m'étais dit en moi-même : « Je supporterai cela comme un impassible Mongol... non, plutôt comme un marchand à l'esprit pratique. »

Oui, mieux valait être un marchand, habitué par nature à l'aspect transitoire des choses. Un marchand échange des trésors ; s'il se réjouit quand un joyau exceptionnel lui passe entre les mains, il sait qu'il n'en jouira que le temps qu'il faudra à d'autres mains pour se l'approprier... ou bien pourquoi serait-il marchand ? Il peut être désolé de le voir partir, mais s'il est un bon commerçant, il ne sera que plus riche de l'avoir possédé un instant. Et je l'étais, je l'étais. Bien qu'elle m'ait quitté à présent, Hui-sheng avait incommensurablement su enrichir ma vie et me laissait une réserve de souvenirs inestimables. Peut-être même m'avait-elle rendu meilleur. Oui, je m'étais amélioré. Cette façon éminemment pratique d'envisager mon deuil me donna la force de contenir ma souffrance. Je me félicitai d'être resté solide comme la pierre... quand Arùn me demanda :

— Emporteras-tu aussi cela ?, et ce qu'elle tenait était l'encensoir de porcelaine blanche. Alors la pierre se brisa.

AU PAYS NATAL

41

Mon père m'accueillit avec joie, puis m'exprima sa compassion dès que je lui eus révélé pourquoi j'étais revenu à Khanbalik sans Hui-sheng. Il commença sombrement à m'expliquer que cette vie était toujours ainsi, il fallait le savoir, mais je coupai court à son homélie.

— À ce que je vois, nous ne sommes plus les derniers Occidentaux arrivés à Kithai, fis-je remarquer en voyant assis dans sa chambre un étranger.

C'était un homme blanc un peu plus âgé que moi, dont le vêtement, bien qu'un peu usé par le voyage, l'identifiait clairement comme un clerc de l'ordre des Franciscains.

— Oui, répliqua mon père, épanoui. Après tout ce temps, enfin, un vrai prêtre chrétien est arrivé à Kithai. Et c'est presque un voisin, Marco, puisqu'il vient de Campanie. Voici le *pare* Zuàne...

— *Padre* Giovanni, rectifia le prêtre d'un air peu engageant, corrigeant ainsi la prononciation vénitienne de mon père. De Montecorvino, près de Salerne.

— Comme nous, il a dû voyager trois ans, ajouta mon père. Et sur une route assez similaire.

— De Constantinople, indiqua le prêtre. Puis je suis passé par l'Inde où j'ai fondé une mission, avant de remonter par la Haute Tartarie.

— Je suis sûr que vous serez ici le bienvenu, *pare* Zuàne, insistai-je, parlant cependant avec politesse. Si vous n'avez pas encore été présenté au khakhan, je dois avoir audience avec lui sous peu...

— Le khan Kubilaï m'a déjà très cordialement reçu.

— Peut-être que si tu le demandais, Marco, suggéra mon père, le *pare* Zuàne consentirait-il à prononcer quelques mots en mémoire de notre chère Hui-sheng disparue...

Je ne lui aurais de toute façon rien demandé, mais le prêtre répliqua sèchement :

— Je crois comprendre que la défunte n'était pas chrétienne et que cette union n'avait pas été conclue conformément à notre foi.

Je lui tournai le dos et, m'adressant à mon père sur un ton tout aussi rude :

— Père, si ces terres naguère éloignées, inconnues et barbares doivent désormais attirer des civilisés arrivistes tels que celui-ci, le khakhan ne devrait pas voir partir avec trop de désespoir les pauvres pionniers que nous sommes. Je te suivrai quand tu le voudras.

— Je l'espérais bien, acquiesça-t-il en hochant la tête. J'ai fait convertir tous les actifs de la Compagnie Polo en valeurs portables et en numéraire. L'essentiel a déjà été expédié à cheval vers l'Occident sur la route de la soie. Le reste est entièrement empaqueté. Il ne nous reste plus qu'à déterminer notre mode de transport et la route que nous emprunterons... et, bien sûr, à obtenir l'autorisation du khakhan.

J'allai donc la demander. D'abord, je présentai à Kubilaï la relique que j'avais rapportée, qu'il accueillit avec plaisir, un peu d'admiration et des remerciements appuyés. Puis je lui remis une lettre que Bayan m'avait donnée à transmettre, attendis qu'il l'ait lue et ajoutai :

— J'ai aussi amené avec moi, Sire, votre médecin personnel, le *hakim* Gansui. Soyez assuré de mon éternelle reconnaissance pour l'avoir dépêché auprès de ma regrettée compagne.

— *Regrettée* compagne ? Cela signifie donc que Gansui n'a pas pris soin d'elle avec une grande efficacité. Je suis désolé de

l'entendre. Il a toujours assez bien agi dans le traitement de la goutte dont je souffre depuis longtemps et pour les plus récentes maladies dont l'âge m'a affecté ; je serais donc navré d'avoir à m'en séparer. Souhaites-tu qu'il soit exécuté pour cette lamentable défaillance ?

— Pas sur mon ordre, Sire. Je suis heureux qu'il ait fait son possible. Et le mettre à mort ne me rendrait ni ma compagne ni mon fils mort-né.

— Je compatis, Marco. Une dame aussi jolie, aimée et aimante qu'elle l'était est, j'en conviens, irremplaçable. Pour ce qui est des fils, en revanche...

Il eut un geste désinvolte, et je crus qu'il faisait allusion à sa considérable progéniture. Mais il me fit sursauter lorsqu'il ajouta :

— Tu en as déjà une demi-douzaine. Plus trois ou quatre filles à côté, je crois.

Pour la première fois, je compris clairement qui étaient les jeunes pages qui avaient remplacé l'équipe des majordomes. Je restai sans voix.

— Des garçons tout à fait charmants, poursuivit-il. Qui ont considérablement amélioré l'impression que donne ma salle du trône. Les visiteurs trouvent à les regarder un bien plus grand plaisir qu'à regarder la vieille épave qui est sur le trône.

Je tournai les yeux vers les pages. Les deux qui se trouvaient à portée d'oreille et avaient probablement entendu cette ahurissante révélation me rendirent de timides et respectueux sourires. Je savais maintenant d'où leur venait cette complexion plus claire que celle des Mongols, ainsi que ces cheveux, ces yeux... Je leur trouvai même une vague ressemblance avec moi. Pour autant, ils m'étaient étrangers. Je ne les avais pas conçus par amour et je n'aurais sans doute pas reconnu leurs mères si je les avais croisées dans un couloir du palais. Je serrai les mâchoires et déclarai :

— Mon fils unique est mort à la naissance, Sire. Sa perte et celle de sa mère m'ont laissé l'âme et le cœur douloureux. C'est pourquoi je demande à mon seigneur le khakhan la permission de lui faire mon rapport sur la dernière mission qu'il m'a confiée, puis de requérir de sa part une faveur.

Il m'étudia un moment, les rides de son visage érodé par l'âge parurent se creuser légèrement, mais il se contenta de me répondre :

— Je t'écoute.

Je fus assez bref, n'ayant eu de réelle mission que celle d'observer. Je donnai donc mes impressions sur ce que j'avais vu : l'Inde était une région indigne d'être conquise, qui ne méritait pas la moindre attention ; les terres de Champa offraient les mêmes ressources – éléphants, épices, bois, esclaves, pierres précieuses – tout en étant beaucoup plus proches.

— De plus, Ava vous appartient déjà, bien sûr. Cependant, j'aurais une recommandation à formuler, Sire. Comme Ava, les autres nations de Champa seraient sans doute des conquêtes faciles, mais les conserver serait moins aisé. Vos Mongols sont des gens du Nord, habitués à respirer l'air frais. Dans cette chaleur et cette humidité tropicales, nulle garnison mongole ne saurait endurer longtemps les fièvres, les maladies et l'indolence ambiante. Je suggère qu'au lieu d'une occupation réelle, Sire, vous vous contentiez d'installer au pouvoir là-bas, en tant qu'administrateurs et gouverneurs de province, des natifs de Champa ayant fait allégeance.

Il hocha la tête et reprit la lettre de Bayan :

— Le roi Rama Khamhaeng, de la région de Muong Thaï, propose précisément ce genre d'arrangement comme alternative à notre demande de reddition sans conditions. Il offre en guise de tribut permanent le produit intégral des mines d'étain de son pays. Je pense que je vais en accepter les termes et laisser à Muong Thaï une indépendance complète.

Je fus heureux de cette décision, ayant conçu une affection sincère pour le peuple thaï. Qu'ils puissent donc jouir en paix de leur Terre de Liberté.

Kubilaï poursuivit :

— Je te remercie de ton rapport, Marco. Tu as bien agi, comme toujours. Je serais un seigneur bien ingrat de te refuser quelque faveur que ce soit. Quelle est ta requête ?

Il savait ce que j'allais lui demander. Cependant, je me voyais mal lui déclarer abruptement : « Accordez-moi la permission de partir. » Je commençai donc à la manière des Han par une circonlocution :

— Il y a longtemps, Sire, j'ai eu l'occasion de déclarer : « Jamais je ne pourrais sciemment donner la mort à une femme. » Lorsque j'ai prononcé ces paroles, un de mes esclaves, plus sage que je ne l'aurais pensé, m'a répondu : « Vous êtes encore jeune. » Je n'aurais pu le croire à l'époque, mais j'ai récemment été la cause de la mort de la femme qui m'était la plus chère au monde. Et je ne suis plus jeune, à présent. Je suis un homme entre deux âges, ayant déjà bien entamé la quarantaine. Cette mort m'a causé une violente douleur, et tel un éléphant blessé j'incline à me traîner vers la solitude de mon pays natal pour y cicatriser ma blessure ou pour m'en lamenter. Je demande votre permission, Sire, et, je l'espère, votre bénédiction, pour que mon père, mon oncle et moi-même quittions votre cour. Je ne suis plus très jeune, mais eux sont déjà vieux, et il serait bon qu'ils puissent rentrer mourir chez eux.

— Et moi, je suis plus vieux encore..., soupira-t-il. Le rouleau de ma vie s'est déroulé bien plus loin que d'une main à l'autre. Et à chaque nouveau tour qu'il fait sur son axe, l'image qu'il révèle montre moins d'amis assemblés autour de moi. Un jour, Marco, tu envieras ta dame perdue. Elle est morte dans l'été de sa vie et n'a pas eu à voir la verdure et les fleurs qui l'entouraient brunir, se flétrir et tomber en tourbillonnant au sol telles les feuilles d'automne poussées au vent. (Il frissonna,

comme s'il sentait déjà les rafales de l'hiver.) Je serai navré de voir partir mes amis Polo, mais ce serait mal récompenser les longs services de votre famille et votre fidélité sans faille que d'insister pour les prolonger. Avez-vous déjà préparé votre voyage ?

— Bien sûr que non, Sire. Pas sans votre permission.

— Vous l'avez, bien sûr. Mais c'est *moi*, à présent, qui vais vous demander une faveur. Une dernière mission pour vous, que vous pouvez accomplir en rentrant et qui facilitera votre retour.

— Vous n'avez qu'à commander, Sire.

— J'aimerais te demander si toi, Nicolò et Matteo pourriez délivrer un chargement de valeur et d'une certaine délicatesse à mon petit-neveu Arghun, en Perse. Lorsque celui-ci a pris la succession de cet ilkhanat, il a choisi une épouse persane, un geste politique à l'égard de ses sujets. Il a sans doute d'autres femmes, bien sûr, mais il souhaite à présent prendre pour première épouse une pure Mongole, de sang comme d'ascendance. Il m'a donc officiellement demandé de lui fournir une fiancée correspondant à ses vœux, et je lui ai sélectionné une dame nommée Kukachin.

— La veuve de votre fils Chingkim, Sire ?

— Non, non. Elle porte le même nom mais n'a aucun lien de parenté, et tu ne l'as jamais rencontrée. C'est une jeune fille venue droit des plaines, d'une tribu appelée Bayaut. J'ai prévu pour elle une riche dot, ainsi que le trousseau ordinaire d'une jeune mariée et une suite de domestiques mâles et femelles ; elle est à présent prête à rejoindre en Perse son futur époux. Cependant, l'envoyer par voie de terre signifierait qu'elle doive traverser les territoires de l'ilkhan Kaidu. Ce lâche cousin est toujours aussi indiscipliné, et tu sais quelle inimitié il nourrit depuis longtemps envers ses cousins à la tête de l'ilkhanat de Perse. Je crois Kaidu capable de capturer Dame Kukachin en cours de route et la garder prisonnière... soit pour en tirer

rançon de la part d'Arghun, soit seulement pour savourer la malveillance de l'exploit en lui-même.

— Souhaitez-vous que nous l'escortions à travers ces peu sûrs territoires ?

— Non. Je préférerais qu'elle évite ces dangers. Mon idée est de lui faire parcourir le trajet par voie maritime. Cependant, tous mes capitaines sont des Han, et *vakh !*... les marins han se sont comportés de si piètre façon au cours de notre tentative d'invasion du Japon que j'hésite à leur confier cette mission. En revanche, toi et tes oncles êtes issus d'un peuple de marins. Vous êtes familiers de la haute mer et de la conduite des bateaux.

— C'est vrai, Sire, mais nous n'en avons jamais vraiment *conduit,* nous-mêmes.

— Oh, les Han peuvent très bien s'en charger. Je voudrais juste que vous preniez le commandement. Que vous teniez à l'œil ces Han, de façon *qu'eux* ne fuient pas avec la princesse, n'aillent la vendre aux pirates ou ne la perdent en cours de route. Et vous garderiez un œil sur l'itinéraire, également, pour qu'ils ne vous fassent pas chavirer par-dessus le bord du monde.

— Oui, nous pourrons nous en occuper, Sire.

— Vous serez munis de mon *pai-tzu* et disposerez d'une autorité illimitée et indiscutable, tant sur les mers que lors de n'importe quelle escale. Cela signifie que vous voyagerez très confortablement jusqu'en Perse, dans un bateau bien équipé, en nourriture comme en personnel. Surtout, le déplacement de l'invalide Matteo en sera facilité, avec des domestiques qui veilleront sur lui. Vous serez attendus en Perse par un convoi envoyé pour recevoir Dame Kukachin, et l'on vous transportera dans la capitale choisie par Arghun. De là, il vous procurera les moyens d'achever au mieux votre expédition de retour. Voilà, Marco, telle est la mission. Veux-tu en débattre avec tes oncles ?

— C'est que, Sire, je suis certain à présent de pouvoir parler en leur nom. Nous serons non seulement honorés de la remplir,

mais nous vous sommes fort obligés de nous faciliter ainsi le trajet de retour.

Voici donc comment, pendant que la flotte de la future mariée s'assemblait et se préparait à l'expédition, mon père procéda aux derniers arrangements relatifs aux affaires de la Compagnie Polo, tandis que je réglais les miennes. Je dictai aux scribes de la cour une lettre à joindre aux instructions officielles qu'envoyait le khakhan au *wang* Bayan en terre d'Ava. J'envoyais à mon vieil ami mes chaleureuses salutations ainsi que mes adieux et suggérais que, dans la mesure où la nation thaï était destinée à conserver liberté et indépendance, je considérerais comme une faveur personnelle si Bayan veillait à ce que la petite servante Arùn, à Pagan, retrouve la liberté et soit emmenée en sécurité sur sa terre natale, parmi les siens.

Ensuite, sur les derniers gains qu'avait amassés à Kithai la Compagnie Polo, convertis par mon père en valeurs aisément transportables, je prélevai ma part, un coffret rempli de rubis, et l'emmenai pas plus loin que les appartements du ministre des Finances Lin-ngan. C'était le premier membre de la cour que j'avais rencontré et le premier à qui je venais maintenant faire mes adieux. Je lui remis les pierres précieuses et lui demandai d'en utiliser la valeur pour assurer le paiement d'un legs aux pages du khakhan, quand chacun d'entre eux atteindrait la majorité, afin qu'ils aient de quoi se lancer dans la vie et tenter de faire fortune.

Puis je m'en retournai au palais faire mes adieux aux autres courtisans. Pour certains, ce ne fut que par civilité, comme le *hakim* Gansui et la khatun Jamui, la première épouse de Kubilaï. Pour d'autres, s'ils furent moins formels, ils n'en restèrent pas moins brefs, comme ceux que j'adressai à l'Astronome et à l'Architecte de la Cour. Je remerciai l'Ingénieur du palais Wei d'avoir construit le pavillon aquatique dans lequel Hui-sheng avait apprécié la vibrante musique des flûtes à eau. Quant au ministre de l'Histoire, je tins à lui annoncer :

— Vous pouvez à présent écrire ceci dans vos archives. « Dans l'année du Dragon, soit l'an trois mille neuf cent quatre-

vingt-dix du calendrier Han, l'étranger Po-lo Mah-ko quitta la cité du khan pour rentrer dans sa native Wei-ni-si. »

Il sourit, se remémorant notre conversation de jadis, et demanda :

— Dois-je noter aussi que sa visite a rendu service à Khanbalik ?

— C'est à Khanbalik d'en juger, seigneur ministre.

— Non, c'est à l'Histoire de le dire. Mais là, voyez... (Il prit un pinceau, humecta son bloc encreur et écrivit, sur un papier déjà encombré de signes, une nouvelle ligne verticale de caractères. Je reconnus parmi eux mon propre sceau *yin)* Voilà. La référence est désormais inscrite à jamais. Revenez dans cent ans, Polo, ou dans mille, vous verrez que ce point n'aura pas été oublié.

Pour d'autres, les adieux furent plus longs et plus chaleureux. Pour trois d'entre eux – l'Artificier Shi Ix-me, l'Orfèvre Pierre Boucher et le ministre de la Guerre Chao Meng-fu, Artiste de la Cour et mon camarade conspirateur en son temps –, ils se prolongèrent fort tard dans la nuit, ne s'achevant que lorsque nous fûmes trop saouls pour continuer à boire.

Dès que le mot circula que les vaisseaux étaient prêts et nous attendaient au port de Quan-zho, je conduisis l'oncle Matteo, aidé de mon père, aux appartements de Kubilaï pour qu'il nous confiât officiellement la charge de notre mission auprès de la dame. Kubilaï nous présenta les trois émissaires venus de Perse, Uladai, Koja et Apushka, chargés d'accompagner la fiancée et de la remettre à Arghun, puis Kukachin en personne, une jeune fille d'à peine dix-sept ans, aussi belle que les jeunes femmes mongoles que j'avais déjà eu l'occasion de connaître et parée de joyaux destinés à éblouir la Perse. Pourtant, la jeune femme n'était ni hautaine ni impérieuse, comme on aurait pu le craindre d'une noble en route vers l'investiture d'une ilkhatun, servie par près de six cents personnes, en comptant tous ses serviteurs, femmes de chambre, nobles de son futur entourage et soldats d'escorte.

Comme il convenait à une fille des plaines (où toute sa cour avait probablement consisté en un troupeau de chevaux), Kukachin était directe, spontanée et de plaisante humeur.

— Grands frères Polo, nous dit-elle, c'est avec la plus totale confiance que je m'abandonne à la garde de voyageurs aussi renommés que vous !

Tous ensemble, nous participâmes à un considérable banquet d'adieu dans ce même hall où nous avions dîné lors de notre première réception. Ce fut une fête somptueuse, que même l'oncle Matteo sembla apprécier, nourri par les soins de sa fidèle servante qui devait l'accompagner jusqu'en Perse. La nuit fut animée de divertissements nombreux et variés, parmi lesquels l'oncle Matteo, qui se leva et chanta à Kubilaï un vers ou deux de son « Chant de vertu », jusqu'à ce que tous ou presque fussions enivrés des liqueurs dispensées à volonté par l'arbre aux serpents d'or et d'argent. Avant que nous ne perdions complètement conscience, Kubilaï, mon père et moi procédâmes à la prise de congé traditionnelle, qui consistait en une longue suite d'embrassades émues, de toasts à l'exubérante effusion et de discours aussi enlevés que lors d'un mariage vénitien.

Mais Kubilaï ménagea aussi l'occasion d'un colloque privé avec moi.

— Bien que j'aie rencontré tes oncles avant toi, Marco, j'ai pu faire ta connaissance de façon bien plus personnelle et je suis très attristé de ton départ. *Hui !* je me souviens encore combien les premiers mots que tu m'as adressés étaient insultants ! (Il éclata de rire à cette évocation.) Ce n'était pas très sage de ta part, mais tu as ce soir-là fait preuve de courage et tu as eu raison de parler ainsi. Depuis lors, je me suis bien souvent fié à ta parole, et tu ne me manqueras que davantage lorsque je ne pourrai plus l'entendre. Je vivrai dans l'espoir que tu reviennes un jour. Je ne serai plus là pour t'accueillir. Mais tu me rendrais encore service si tu pouvais, avec la loyauté dont tu m'as toujours témoigné, devenir l'ami de mon petit-fils Temur et l'assister à son tour.

Il posa une lourde main sur mon épaule.

— Ma plus grande fierté, Sire, le sens le plus noble de mon existence sera toujours d'avoir servi un temps le khan de tous les khans.

— Qui sait ? fit-il jovialement. On pourrait un jour ne se remémorer le nom du khan Kubilaï que parce qu'il avait pour conseiller avisé un certain Marco Polo ! (Il me gratifia là-dessus d'une vigoureuse et amicale poussée de l'épaule.) *Vakh ! Assez* de sentiment. Buvons et soyons ivres ! Et ensuite... (il éleva pour moi un verre rempli à ras bord *d'arkhî)* « un bon cheval et une plaine ouverte pour toi, mon bon ami ».

— Bon ami..., osai-je lui répéter en écho. Un bon cheval et une plaine ouverte pour toi.

Le lendemain matin, les têtes aussi lourdes que les cœurs, nous prîmes le départ. Le seul fait de conduire notre convoi jusqu'à la sortie de Khanbalik présentait un problème tactique à peu près aussi complexe que la manœuvre d'un *tuk* de guerriers dans la vallée de Ba-Tang... Or il s'agissait ici d'une troupe de civils étrangers à la discipline militaire. Aussi, le premier jour, n'allâmes-nous guère plus loin que le prochain village vers le sud, où nous fumes reçus sous les acclamations, les jets de fleurs, les *hosannah* et l'encens, sans parler des fiers rameaux qui ne manquèrent pas d'éclater au-dessus de nos têtes. Même quand toute notre compagnie se fut accoutumée à se mettre en ordre de marche, puis en route chaque matin, le convoi était si long (mon père, les trois émissaires et moi à cheval, comme la plupart des serviteurs et nos troupes d'escorte, Dame Kukachin, ses servantes et mon oncle Matteo sur des palanquins ; un cortège de nobles courtisans perchés sur les *hauda* de leurs éléphants, plus tous les animaux de bât et les porteurs nécessaires à six cents personnes) que notre procession s'étendait parfois sur toute la longueur de la route qui allait du village où nous venions de passer la nuit jusqu'au suivant sur notre parcours. Notre destination, le port de Quan-zho, était bien plus au sud de Manzi que celui de Hangzhou où j'avais un moment résidé, aussi le voyage prit-il un temps déraisonnable.

Ce fut néanmoins un périple agréable car, pour une fois, notre colonne n'était pas celle de soldats partant en guerre, et nous étions partout les bienvenus.

42

Enfin, nous fûmes à Quan-zho. Là, une partie de nos cavaliers d'escorte, des nobles et des bêtes de bât s'en retournèrent à Khanbalik, tandis que le reste du convoi s'embarquait en longues files à bord de grands *chuan*. La marée suivante nous jeta sur la mer de Kithai. Notre procession maritime était presque plus imposante encore que notre parade terrestre, car c'était une flotte au grand complet qu'avait affrétée Kubilaï, soit quatorze navires à quatre mâts, chacun servi par un équipage de deux cents matelots. Nous nous étions répartis parmi eux, et mon père, mon oncle et moi, ainsi que l'envoyé Uladai, voguions en compagnie de Dame Kukachin. Ces *chuan* étaient de bons et solides vaisseaux, bâtis sur trois épaisseurs de planches, et nos cabines étaient luxueusement meublées. Chaque passager disposait d'au moins quatre domestiques de l'entourage de la noble dame, en plus des serviteurs, des cuisiniers et des garçons de cabine, tous préoccupés de notre bien-être. Le khakhan nous avait promis un voyage confortable, et un seul exemple suffira à illustrer à quel point la promesse fut tenue. Sur chacun des quatorze navires un matelot était affecté à une seule tâche : agiter l'eau d'un réservoir de la taille d'un bassin de lotus, dans lequel nageaient des *poissons d'eau douce* destinés à garnir nos assiettes.

Mon père et moi avions fort peu à faire en matière de commandement. Les capitaines des quatorze vaisseaux avaient été suffisamment impressionnés de nous voir parader magistralement à bord avec les tablettes *pai-tzu* du khakhan pendues autour du cou. Tous étaient donc louablement attentifs, voire pointilleux dans l'exercice de leurs responsabilités. Pour m'assurer que la flotte n'errait pas au hasard, je prenais soin chaque soir de me tenir bien en vue sur le pont, observant l'horizon à travers le *kamàl* que j'avais

conservé depuis Suvediye. Bien que ce petit cadre de bois ne m'indiquât rien de plus que ce que je savais déjà, c'est-à-dire que nous voguions plein sud, il avait l'immanquable fonction de faire surgir le capitaine de notre vaisseau, courant autour de moi tel un écureuil pour me confirmer que nous suivions inébranlablement la bonne route.

La seule chose dont nous autres passagers eussions pu nous plaindre était la lenteur de notre progression ; mais celle-ci n'était due qu'au zèle des capitaines pour nous prodiguer tout le confort voulu. Pour que Dame Kukachin puisse jouir d'une douce et sûre traversée, le khakhan avait choisi les lourds *chuan,* réputés pour leur stabilité. Mais celle-ci se payait par une grande mollesse de navigation, encore accrue de la nécessité pour les quatorze navires de progresser au même rythme. Aussi, dès que le temps devenait un tant soit peu menaçant, les capitaines gouvernaient-ils leurs navires vers une anse abritée. Du coup, au lieu de couper la mer en ligne droite vers le sud, la flotte suivait-elle la route, bien plus longue, qui consistait à longer la côte orientale. Par ailleurs, bien que les vaisseaux fussent approvisionnés pour deux bonnes années de navigation, ils ne pouvaient transporter d'eau potable que pour environ un mois. Pour remplir les réserves, nous devions nous arrêter régulièrement, et ces pauses étaient bien plus longues que les manœuvres de mise à l'abri. Mettre en panne et ancrer une flotte aussi nombreuse de navires géants prenait presque une journée. Après quoi, il fallait, pour refaire nos réserves, trois ou quatre jours d'incessants va-et-vient à la rame des chaloupes chargées de barils, des *chuan* au point de ravitaillement. Enfin, on perdait une journée supplémentaire à remonter les ancres et à hisser les voiles. Chaque ravitaillement en eau potable s'étalait ainsi sur une semaine complète. Après avoir quitté Quan-zho, je me souviens que nous refîmes le plein d'eau dans une vaste île située au large de Manzi, appelée Hainan, puis dans un petit village portuaire de la côte d'Annam, à Champa, du nom de Gai-dinh-thanh ; un autre, enfin, eut lieu dans une île aussi étendue qu'un continent, Kalimantan[32]. En

[32] Bornéo.

tout, il nous fallut trois mois pour contourner l'Asie par le sud, avant de pouvoir mettre cap à l'ouest en direction de la Perse.

— Je vous ai observé, grand frère Marco, me confia Dame Kukachin en me rejoignant un soir sur le pont du navire. Vous venez ici de temps à autre et manipulez un petit objet de bois. Est-ce là un instrument de navigation des *Ferenghi ?*

Je partis le chercher et lui expliquai à quoi il servait.

— Il se pourrait que cet outil ne soit pas connu de mon futur époux, avança-t-elle. Peut-être pourrais-je gagner sa faveur si je le lui présentais ? Pourriez-vous m'en expliquer le fonctionnement ?

— Avec plaisir, ma dame. Vous le tenez à bout de bras, comme ceci, en direction de l'étoile Polaire...

Je m'interrompis, consterné.

— Que se passe-t-il ?

— *L'étoile Polaire a disparu !*

C'était vrai. L'astre s'était, au fil des jours précédents, progressivement abaissé sur l'horizon. Mais je ne l'avais pas recherché durant plusieurs soirées consécutives et j'étais à présent frappé d'horreur de voir qu'il avait entièrement coulé, jusqu'à ne plus être visible. L'étoile que j'avais pu observer presque chaque nuit durant toute ma vie, le fanal inébranlable qui, tout au long de l'Histoire, avait guidé les voyageurs sur terre comme sur mer, avait totalement *disparu du ciel.* C'était effrayant. Voir ainsi un point constant et immuable de l'univers s'évanouir... Nous devions avoir navigué au-delà de l'extrémité du monde et être tombés dans quelque abysse inconnu.

Je le confesse volontiers, la chose me mit mal à l'aise. Mais, en raison de la confiance que plaçait en moi Dame Kukachin, je fis en sorte de dominer mon anxiété et appelai le capitaine du bateau. D'une voix aussi calme que possible, je lui demandai ce qu'il était advenu de l'étoile et comment il pouvait garder un cap ou évaluer sa position sans l'aide de ce point de référence.

— Nous sommes maintenant sous le renflement de la taille du monde, expliqua-t-il, où cet astre n'est tout simplement plus visible. Il nous faut donc prendre de nouveaux points de repère.

Il envoya un garçon de cabine courir jusqu'au pont pour lui rapporter une carte qu'il déroula devant nous. Loin de décrire les côtes et les régions terrestres remarquables, elle représentait le ciel nocturne : des points de taille variable indiquant des étoiles de luminosité différente. Le capitaine pointa le doigt vers le firmament et nous montra les quatre étoiles les plus brillantes qui semblaient figurer la croix du Christ, puis il désigna sur la carte céleste quatre points qui, à l'évidence, leur correspondaient. Je dus reconnaître que la carte était une représentation exacte de ces deux peu familiers, et le capitaine nous assura qu'elle lui suffisait pour se guider.

— Ce document semble aussi utile que votre *kamàl*, grand frère, me fit remarquer Kukachin.

S'adressant au capitaine, elle ajouta :

— Pourriez-vous m'en procurer une copie ? Pour mon royal mari, au cas où il souhaiterait un jour entreprendre une campagne au sud de la Perse...

Très obligeant, le capitaine chargea immédiatement un scribe de répondre à sa demande, et je cessai de livrer mes appréhensions au sujet de l'étoile Polaire. Pourtant, j'avais du mal à me sentir vraiment détendu sur ces mers tropicales, car même le soleil se comportait ici de façon étrange.

Ce que j'avais toujours considéré comme étant le « coucher du soleil » aurait pu être ici baptisé « tomber du soleil », tant sa rapidité était exceptionnelle. Sous ces latitudes, en effet, l'astre diurne ne prenait pas le temps, le soir, de libérer progressivement le ciel pour s'installer gentiment sous la mer ; il y faisait un *plongeon* précipité. Jamais on ne pouvait admirer un flamboyant ciel embrasé, ni un crépuscule graduel venu calmer les ardeurs du jour pour pénétrer doucement dans la nuit. La brillante lumière du jour vous illuminait, et voilà que, l'instant d'après, le temps d'un battement de paupières, vous

vous retrouviez dans le noir. Il n'y avait pas non plus de changement perceptible entre la durée du jour et celle de la nuit. Partout, de Venise à Khanbalik, j'avais pris l'habitude des longues journées et des courtes nuits en été, et de l'inverse en hiver. Or, pendant les nombreux mois que nous passâmes à naviguer sous les tropiques, il me fut impossible, à la seule observation du jour et de la nuit, de noter le moindre changement saisonnier. Le capitaine le confirma, m'indiquant que, dans ces régions, la différence entre le jour le plus long et le jour le plus court de l'année n'excédait pas les trois quarts d'heure que mettait le sable à s'écouler dans un sablier.

Trois mois donc après notre départ de Quan-zho, nous parvînmes au point le plus méridional de notre parcours, dans l'archipel des îles des Épices, où nous obliquâmes vers l'ouest. Mais ayant épuisé notre réserve d'eau, nous mouillâmes d'abord près d'une de ces îles nommée Java la Grande. Entre le moment où nous l'aperçûmes et celui où nous l'atteignîmes, une bonne demi-journée plus tard, nous autres passagers étions tous tombés d'accord pour convenir que ce devait être un endroit merveilleux. L'air était chaud, si chargé d'entêtants arômes d'épices que nous en étions presque étourdis, et l'île ressemblait à une tapisserie des plus riches tons de vert piquetés de fleurs colorées, tandis que la mer, tout autour, resplendissait d'un tendre vert de jade, translucide et lacté. Hélas, cette impression d'avoir trouvé une île paradisiaque ne dura pas.

Notre flotte s'ancra à l'embouchure d'une rivière appelée Jakarta, au large d'un port du nom de Tanjung Priok. Mon père et moi descendîmes à terre avec les chaloupes qui transportaient les barils d'eau douce. Nous découvrîmes que le prétendu port n'était qu'un village de bambou bâti sur pilotis, en raison du sol qui n'était qu'un bourbier. Les plus vastes édifices étaient de longues plates-formes en bambou aux toits en feuilles de palmier, sans murs, sur lesquelles des piles entières de sacs d'épices (noix, écorces d'arbres, cosses de légumes, poudres diverses) attendaient le passage d'un bateau de commerce. Ce que nous pûmes voir de l'île au-delà de ce village n'était qu'une jungle dense croissant sur le même

substrat bourbeux. Les greniers à épices couvraient de leur arôme les miasmes de la jungle et la puanteur commune à tous les villages tropicaux. Mais nous apprîmes que ce n'était que par politesse que l'île de Java la Grande était considérée comme une île des Épices, puisqu'en réalité il n'y poussait que du poivre. Les meilleures épices – noix de muscade, macis dérivé de sa fleur, clou de girofle ou bois de santal – se trouvaient sur des îles plus retirées de l'archipel et étaient simplement rassemblées sur celle-ci parce que sa position géographique la plaçait sur les lignes maritimes.

Nous nous rendîmes bientôt compte également que le climat de l'île n'avait rien de paradisiaque, car nous n'avions pas sitôt touché terre que nous fûmes trempés par un orage. La pluie tombe sur l'archipel un jour sur trois, nous expliqua-t-on, et le plus souvent sous la forme d'un orage qui – on n'eut pas besoin de nous le préciser – imite assez bien la fin du monde. J'espère qu'après notre départ Java a connu une période de beau temps, parce que nous n'en eûmes, pour notre part, que du mauvais. Le premier orage s'installa à demeure et sévit nuit et jour, durant des semaines, foudre et tonnerre prenant juste de temps à autre un instant de repos, mais la pluie continua à tomber interminablement. Nous ne pûmes qu'étaler la tempête, stationnés à l'ancre dans l'embouchure de la Jakarta.

Nos capitaines avaient l'intention de cingler d'ici vers l'ouest par le détroit de la Sonde, lequel sépare l'île de Java la Grande de sa voisine, Java la Petite, dite aussi Sumatra. Selon eux, cette passe offrait le meilleur accès vers l'Inde, mais on ne pouvait la traverser que par temps clair sur une mer calme. Notre flotte fut donc immobilisée durant un déluge si dense que Java était devenue impossible à distinguer. Nous savions cependant que l'île était toujours là, car tous les matins, à l'aurore, nous étions réveillés par les cris et les sifflets des gibbons qui évoluaient dans les cimes de la jungle. Ce n'était pas un si mauvais endroit où se trouver bloqués, malgré tout ; nos marins nous rapportaient en effet de terre du porc, des volailles, des fruits et des légumes, et nous eûmes de quoi augmenter nos réserves de marchandises salées et fumées. Quant aux épices qui nous

permettaient de rehausser le goût des plats, il y en avait à foison. Cependant, à la longue, l'attente finit par devenir pénible.

Dès que je ne parvenais plus à supporter de rester immobile à regarder l'eau du port se lancer vers le ciel pour rejoindre la pluie, je descendais à terre où la vue n'était hélas guère plus réjouissante. Les habitants de Java étaient d'apparence avenante, petits mais bien proportionnés, dorés de peau, les femmes allant poitrine nue comme les hommes. Mais, quelle qu'ait été leur religion d'origine, ils avaient tous été depuis longtemps convertis à l'hindouisme par les Indiens, principaux clients de leurs épices. Inévitablement, ils avaient adopté tout ce qui leur semblait aller de pair avec la religion hindoue, aussi ne trouvai-je pas ce peuple plus attrayant que les autres Hindous, ni Java plus riante que l'Inde.

D'autres membres de notre groupe tentèrent de briser leur ennui de façon différente et eurent, si l'on peut dire, à s'en mordre les doigts. Tous les marins han de notre flotte, comme en général les marins de toutes les races et de toutes les nationalités, éprouvaient une sainte terreur à l'idée de se mettre à l'eau. Au contraire des natifs de Java, aussi à l'aise sur la mer qu'au milieu des vagues. Un pêcheur javanais glissait à la surface de la mer la plus turbulente sur son *prau,* un canot si petit et si léger qu'il eût été aisément renversé par les flots s'il n'avait été lesté de part et d'autre par un tronc d'arbre fixé au bout de longs espars. Même les femmes et les enfants étaient capables de nager sur des distances considérables depuis le rivage jusqu'au cœur de déferlantes effrayantes. Suivant leur exemple, un certain nombre de nos passagers mongols, plus quelques femmes aventureuses, tous natifs du continent et peu inquiets à l'idée d'affronter la mer, décidèrent de les suivre et d'aller folâtrer dans la tiédeur océane.

Bien que l'air ambiant, saturé d'eau de pluie, fut presque aussi liquide que la mer, les Mongols ne gardèrent qu'un minimum de vêtements et se laissèrent glisser par-dessus bord pour plonger. Tant qu'ils se tinrent accrochés aux nombreuses

échelles de corde qui se balançaient à l'extérieur, ils ne coururent aucun danger. Mais beaucoup s'enhardirent et tentèrent de nager en liberté, et sur dix qui s'évanouirent au-delà du rideau de pluie, à peine sept reparurent. Nous ne sûmes jamais ce qui était arrivé aux disparus, mais cela ne découragea pas d'autres nageurs, et l'érosion s'amplifia. En tout, une vingtaine d'hommes et deux femmes de la suite de Kukachin y laissèrent la vie.

Nous finîmes par savoir ce qui était arrivé à deux de nos blessés. L'un des hommes partis se baigner remonta sur le bateau en poussant d'énergiques *vakh !* de dépit, saignant abondamment d'une main. Tandis que le médecin du bord pansait sa blessure, l'homme expliqua qu'il s'était appuyé de la main sur un rocher et qu'il avait été piqué par les épines dorsales d'un poisson qui s'y trouvait accroché, un poisson si enduit d'algues qu'il se confondait avec la roche jusqu'à se rendre invisible. Il avait à peine eu le temps de nous raconter cela que ses douleurs le reprirent *(vakh ! vakh ! vakhvakhvakh !),* et, secoué de spasmes d'une violence inouïe, il écuma le pont de ses bonds furieux, la bave aux lèvres, puis finit par tomber mort.

Un pêcheur javanais venu vendre ses prises regarda le spectacle sans émotion apparente, et un marin Han nous traduisit ses propos :

— Cet homme a sans doute été victime d'un poisson-pierre qui est la plus venimeuse créature des mers. Touchez-le et vous endurerez une si terrible agonie qu'elle vous rendra fou avant de vous tuer. Si ce malheur survenait à nouveau, découpez un *durian* bien mûr et appliquez-le sur la blessure. C'est le seul remède.

Je savais que le *durian* avait de louables qualités – j'en mangeais voracement, ayant découvert qu'il poussait ici en abondance –, mais jamais je n'aurais soupçonné ses vertus médicinales. Peu après, l'une des coiffeuses de Kukachin également partie se baigner revint atteinte de la même piqûre au bras, et le médecin lui administra bien sûr le traitement au

durian. La jeune fille ne souffrit pas plus que de la douleur ordinaire d'une blessure au bras, et le praticien ajouta à ses notes médicales : « Pour autant que je puisse en juger, la pulpe du *durian* absorbe, *digère* littéralement le venin du poisson-pierre avant qu'il fasse effet. »

Nous assistâmes également à ce qui causa la perte de deux autres membres du groupe. La pluie avait fini par cesser, et le soleil s'était montré ; nos capitaines, debout sur le pont, scrutaient les deux, attendant de voir si le beau temps allait durer suffisamment longtemps pour nous permettre de lever l'ancre et de nous éloigner. Beaucoup murmuraient des incantations dans ce sens. Le vert de jade de la mer de Java était si attirant, ce jour-là, que je fus à deux doigts d'y plonger – c'était un doux clapotis, brillant d'éclats de lumière comme les écailles d'un poisson. Il tenta en effet Koja et Apushka, deux des trois émissaires arrivés de Perse pour accompagner Kakuchin. S'étant défiés mutuellement pour une course à la nage jusqu'à un récif peu éloigné, ils plongèrent depuis le *chuan* et s'éloignèrent en battant l'eau de leurs bras, répandant autour d'eux de vives éclaboussures, tandis que nous étions tous rassemblés sur le pont pour les encourager.

Soudain, une grappe d'albatros surgit du ciel et fondit sur eux. Je supposai que l'interminable déluge les avait privés un temps de nourriture, car ils tentaient d'attraper nos restes et semblaient affamés. Ils commencèrent par plonger à plusieurs reprises sur les nageurs et frappèrent de leurs longs becs crochus ce qui dépassait de l'eau, en l'occurrence leurs têtes. Koja et Apushka cessèrent de nager, tentant tout à la fois d'éloigner les oiseaux rassemblés et de se maintenir à flot. Nous les entendîmes crier, puis émettre des jurons effrayés qui se transformèrent en hurlements, tandis que le sang ruisselait sur leurs visages. Dès que les albatros leur eurent mangé les yeux, ils se laissèrent couler, désespérés. Forcés de remonter le temps de prendre une goulée d'air, ils tentèrent de le faire une fois ou deux, mais les oiseaux les attendaient. Finalement, les deux hommes se laissèrent couler, préférant se noyer plutôt qu'être horriblement déchiquetés vifs. Dès que leurs corps remontèrent

et commencèrent à flotter mollement à la surface, pâteux et détrempés, les albatros s'y perchèrent et s'en délectèrent pour le reste de la journée.

Il était triste de périr ainsi brusquement, et de façon si peu mongole, après avoir traversé par voie de terre les innombrables dangers qui séparaient la Perse de Kithai puis navigué de là-bas jusqu'ici. Cette perte nous affecta tous cruellement, surtout Kukachin. Nul ne songea alors à y voir le présage de pertes futures, peut-être encore plus douloureuses – même mon père, qui eût pu murmurer, par exemple : « Les malheurs arrivent toujours par trois. » Pourtant, comme nous le prouvèrent les événements qui suivirent, il y avait bel et bien là un sinistre augure.

Le temps étant resté beau et clair pendant deux jours, nos capitaines décidèrent que l'on pouvait s'y fier. Les équipages s'installèrent le long des immenses barrots et déployèrent les rames qui propulsèrent lentement nos puissants bateaux hors de l'embouchure du fleuve jusqu'à la haute mer, où les vastes voiles à lattes furent hissées, et bientôt le vent nous poussa vers l'ouest, vers notre pays natal. Mais, dès que nous eûmes contourné par le sud un cap proéminent tourné vers l'ouest, une vigie, du haut de son mât, fît entendre un appel. Ce ne fut pas l'un de ces avertissements brefs tels que : « Bateau en vue ! » ou « Récifs par-devant ! », sans doute parce que *nul* avertissement codifié ne pouvait exprimer ce qu'il voyait. Il cria simplement d'une voix incrédule : « Voyez, la mer est en train de bouillir ! »

Tous ceux qui se trouvaient sur le pont se penchèrent par-dessus le bastingage... pour se rendre compte que c'était exactement ce que le détroit de la Sonde semblait faire : il bouillait, il bouillonnait tel un pot rempli d'eau posé sur le feu pour préparer le thé. À cet instant, au beau milieu de la flotte, la mer, prise comme d'une nausée, se souleva telle une bosse, ouvrit une bouche monstrueuse et exhala une gigantesque bouffée de vapeur. Durant de longues minutes, un panache méphitique comme vomi par les flots envahit l'atmosphère et se mit à dériver parmi les bateaux, nous imprégnant d'une odeur

suffocante d'œuf pourri qui nous fît tousser et cracher. Une fine poudre jaune avait couvert notre peau et nos vêtements. J'essuyai mes yeux rougis et sentis le goût de cette poussière sur mes lèvres : c'était, à n'en pas douter, le relent moisi du soufre.

Les capitaines hurlèrent des ordres aux équipages, et, dans une cavalcade sur les ponts, toute la flotte fit demi-tour. Dès que le bouillonnement et la portion de mer vomissante furent suffisamment éloignés derrière nous, le capitaine de notre vaisseau m'expliqua, désolé :

— Un peu plus loin, le long du détroit, s'élève le menaçant anneau noir des massifs de Krakatoa. Ces pics sont en réalité les sommets de volcans sous-marins connus pour leurs éruptions dévastatrices, lesquelles peuvent faire naître des vagues aussi hautes que des montagnes qui balaient le détroit et éliminent toute vie sur leur passage. Ce bouillonnement est-il le signe avant-coureur d'une éruption, je ne saurais l'affirmer, mais nous ne pouvons prendre le risque de le traverser.

La flotte rebroussa chemin sur la mer de Java, avant de tourner vers le nord pour s'enfoncer dans le détroit de Malacca qui séparait à bâbord l'île de Sumatra, de la presqu'île de Malaisie située à tribord. C'était une étendue d'eau de trois mille *li* de long, et sa largeur était telle que j'aurais pu y voir une mer si les vents ne nous avaient ballottés constamment de l'ouest vers l'est, des côtes marécageuses de Sumatra aux rivages couverts de jungle de la Malaisie. C'est que le temps s'était singulièrement gâté, de nouveau. Cette errance nous dévoila des terres que nous finîmes par mieux connaître que nous ne l'aurions souhaité, car nous dûmes nous mettre à couvert dans les anses et les baies, et partir à la recherche d'eau potable et de nourriture dans des villages de bambou trop petits pour mériter un nom. Ils en avaient, cependant : Muntok, Melaka et bien d'autres que j'ai oubliés.

Il nous fallut cinq mois pleins pour nous frayer un chemin à travers le détroit de Malacca. La mer s'ouvrait au nord, et nous aurions pu à partir de ce point cingler cap à l'ouest, mais nos capitaines continuèrent à remonter vers le nord en effectuant de

prudents sauts de puce d'un îlot à l'autre dans les archipels de Nicobar et des îles Andaman utilisés comme les pierres qui affleurent à la surface d'un passage à gué. Nous arrivâmes finalement dans l'île la plus septentrionale des Andaman, où nous fîmes relâche le temps de remplir nos barils d'eau douce et de prélever tous les fruits et légumes que nous pûmes obtenir en tentant d'amadouer les peu hospitaliers natifs.

Ceux-ci étaient sans doute les êtres les plus petits que j'aie jamais vus, les plus laids, aussi. Tous circulaient nus, mais la vue d'une femme des Andamans n'aurait pas réveillé les ardeurs d'un marin depuis longtemps en mer. J'aurais facilement pu poser mon menton sur la tête du plus grand d'entre eux – mais je n'aurais jamais fait une chose pareille, leurs cheveux ressemblaient à un amas confus de touffes éparses et rougeâtres d'aspect repoussant. On pourrait imaginer que des gens d'apparence aussi grotesque essaient de compenser en cultivant une attitude gracieuse, mais les Andamans étaient uniformément renfrognés et revêches. C'était, me confia un marin han, parce que nous n'avions échoué aucun de nos vaisseaux sur les récifs coralliens de leurs îles. Alors que leur unique loisir, leur joie et leur religion consistaient à piller les navires naufragés, à massacrer leurs équipages et à dévorer leur chair en grande cérémonie.

— Ils les mangent ? Pourquoi ? demandai-je. Je ne vois pas pour quelle raison les habitants d'une île tropicale qui disposent de toutes les ressources de la mer et de la jungle manqueraient de nourriture.

— S'ils dévorent ces malheureux marins, ce n'est pas pour s'en nourrir. Ils pensent qu'ingérer la chair d'un navigateur leur donnera une part de son intrépidité.

Mais nous étions trop nombreux et trop bien armés pour que ces nains tentent le moindre assaut sur nous. Notre seul problème consista à les persuader de nous céder une part de leur eau et de leurs légumes, car ces gens ne manifestaient aucune convoitise pour l'or ou une quelconque récompense en argent. Ils avaient, en revanche, comme tant de pauvres diables

malmenés par la nature, un orgueil très développé. Aussi, en leur distribuant parcimonieusement des joyaux de pacotille, des rubans et autres fanfreluches susceptibles de décorer leurs innommables personnes, nous parvînmes à obtenir ce que nous désirions et pûmes repartir.

De là, notre flotte traversa sans événements majeurs le golfe du Bengale, que je parcourais pour la troisième fois et que j'aimerais ne plus jamais traverser de ma vie. Notre trajet était un peu plus méridional que mes deux précédents voyages, mais la vue était la même : une étendue infinie d'azur, de petites trappes d'écume s'ouvrant et se refermant çà et là comme si les sirènes venaient jeter un coup d'œil au monde de la surface, des bancs de poissons-porcs folâtrant près de nos coques et des nuées si nombreuses de poissons volants qui venaient s'écraser sur le pont que les cuisiniers, ayant depuis longtemps épuisé nos réserves de poisson frais, les ramassaient pour nous les préparer.

Avec humour, Dame Kukachin leur demanda :

— Si les Andamans acquièrent de la bravoure en mangeant des gens courageux, ces plats que vous nous servez nous permettront-ils aussi de voler ?

— Non, mais de sentir aussi mauvais qu'eux, c'est bien possible ! maugréa la domestique chargée de lui donner le bain.

Pendant cette longue traversée du golfe, les capitaines avaient ordonné qu'afin d'économiser la provision d'eau douce l'on ne prît plus que des bains d'eau de mer. Or, si l'eau salée nettoie bien, elle laisse la peau grumeleuse et rêche, sensation qui n'a rien d'agréable. Nous n'en abusâmes donc pas.

43

À l'ouest du golfe du Bengale, nous fîmes escale sur l'île de Srihalam[33] située au sud de la côte indienne de Coromandel où j'avais eu l'occasion de séjourner. Ses habitants ressemblaient aux Chola et pratiquaient comme eux la pêche aux perles. Mais là s'arrêtaient leurs similitudes.

Les insulaires de Srihalam, ayant adopté la religion bouddhiste, étaient de ce fait largement supérieurs à leurs cousins continentaux les Hindous, que ce soit sur le plan de la morale, des coutumes, de la vivacité ou de l'attrait. Leur île était un bel endroit, tranquille et luxuriant. Le temps y était de surcroît très doux. J'ai souvent remarqué que l'on donne quantité de noms aux lieux que leur beauté a rendus mythiques : le jardin d'Éden, par exemple, a été aussi appelé Paradis, Arcadie et Elysée, Djennet chez les musulmans. De la même façon, Srihalam a été nommée différemment par tous les peuples qui l'ont admirée. Les anciens Grecs et Romains la désignaient du nom de Trapobane (« Bassin de lotus »), les vieux voyageurs maures en parlaient comme de Tenerisim (« île des Délices ») et les navigateurs arabes d'aujourd'hui la nomment Serendib, qui provient d'une prononciation corrompue du nom initial qu'est Srihalam. Celui-ci, qui signifie dans la langue locale « île aux joyaux », a aussi donné lieu à des traductions variées : Ilanare chez les Chola, Lanka chez les Hindous et même Bao Difang pour nos capitaines han.

Bien que nous ayons fait halte à Srihalam par nécessité, personne à bord ne rechigna à s'y attarder un peu. Mon père y fit même du commerce (le nom d' » île aux joyaux » n'étant pas seulement poétique, mais aussi descriptif) et acquit quelques

[33] Ceylan ou Sri Lanka.

saphirs d'une pureté que nous n'avions jamais rencontrée ailleurs. Certains étaient énormes, d'un bleu profond, leur cœur scintillant semblait rayonner comme une étoile. Je ne me lançai moi-même dans aucune affaire, me contentant de visiter les sites les plus remarquables, des cités fort anciennes, désertées et abandonnées à la jungle, mais dont l'architecture admirable me fît penser que le peuple de Srihalam était peut-être le descendant de la race qui avait habité l'Inde avant les Hindous et construit les temples que ceux-ci prétendaient désormais être les leurs.

Le capitaine de notre navire et moi-même, ravis de nous dégourdir les jambes après cette longue traversée, passâmes deux jours à escalader un pic sur lequel trônait un mausolée qui abritait, selon ce que m'avait dit le *pongyi* d'Ava, la fameuse empreinte du pied de Bouddha. Je devrais préciser : « dont les *bouddhistes* affirment qu'il s'agit du pied de Bouddha ». Car, pour les pèlerins hindous, c'est l'empreinte de leur dieu Shiva. Les musulmans proclament, quant à eux, qu'il s'agit du pied d'Adam, et certains visiteurs chrétiens y voient un témoignage du passage de saint Thomas ou du Prêtre Jean. Selon mon digne compagnon Han, il s'agissait à n'en pas douter de la trace du pied de Pan-ku, ancêtre Han de l'humanité tout entière. Je ne suis pas bouddhiste, mais j'incline à croire que cette marque oblongue dans le roc, presque aussi longue et large que moi, doit avoir été laissée par Bouddha, parce que, ayant vu sa dent, je *sais* que c'était un géant.

Pour être honnête, je fus moins intéressé par cette empreinte que par l'histoire que nous raconta l'intendant du mausolée, le *pongyi* local, ici appelé *bhikku*. Il nous expliqua que si son île était riche en gemmes, c'était justement *parce que* Bouddha y avait séjourné quelque temps : il avait pleuré sur la vilenie de notre monde, et chacune de ses saintes larmes, en se solidifiant, s'était transformée en un rubis, une émeraude ou un saphir. Cependant, ajoutait le *bhikku*, on ne pouvait les ramasser au sol. Ces joyaux avaient été emportés dans des vallées nichées à l'intérieur de l'île, des abîmes inapprochables car ils grouillaient de serpents venimeux. Aussi les habitants

avaient-ils dû faire preuve d'imagination pour récolter les précieuses pierres.

Sur les rochers escarpés qui surplombaient ces vallées nichaient des aigles, lesquels se nourrissaient d'ordinaire de serpents. Les insulaires se glissaient nuitamment parmi les rochers et envoyaient au fond du gouffre des morceaux de viande crue. Lorsque ceux-ci tombaient, des pierres précieuses venaient s'y coller. Le lendemain, les aigles qui scrutaient le sol préféraient la viande aux serpents. Il suffisait ensuite d'attendre qu'ils soient absents du nid pour venir fouiller du doigt les excréments qu'ils avaient laissés et y récupérer les rubis, les émeraudes et les saphirs qu'ils avaient ingérés. Je trouvai cette méthode d'exploitation minière pour le moins ingénieuse et songeai aussi que là devait se trouver l'origine des nombreuses légendes au sujet de l'oiseau *rukh* censé attraper des proies bien plus lourdes encore, y compris des êtres humains et des éléphants. Revenu au bateau, j'expliquai en riant à mon père que les saphirs qu'il venait d'acquérir valaient en réalité bien plus que leur valeur, car ils avaient été trouvés à son intention par le légendaire oiseau *rukh*.

Nous aurions pu séjourner plus longtemps à Srihalam mais, un jour, Dame Kukachin fit remarquer, mélancolique :

— Voilà déjà un an que nous sommes partis, et le capitaine m'apprend que nous n'en sommes encore qu'aux deux tiers du parcours.

Je connaissais désormais assez la jeune princesse pour savoir que ce n'était pas de sa glorieuse intronisation comme ilkhatun qu'elle se languissait. Elle était seulement impatiente de rencontrer son futur mari et de l'épouser. Après tout, elle avait à présent un an de plus et était encore vieille fille.

Nous mîmes donc un terme à notre séjour sur cette île agréable. Nous voguâmes vers le nord, le long de la côte occidentale de l'Inde, et fîmes en sorte d'avancer le plus vite possible, aucun d'entre nous n'ayant le moindre désir d'explorer cette terre. Nous nous limitâmes à quatre escales quand nos

barils furent vides. La première dans un port important nommé Quilon, la deuxième à Mangalore, situé à l'embouchure d'un fleuve où il nous fallut mettre à l'ancre fort loin en raison de l'étendue des marécages du delta, la troisième près d'un petit archipel de sept îles, à Bombay, la dernière dans un minable village de pêcheurs nommé Karachi.

Nous y trouvâmes de l'eau fraîche et en profitâmes pour remplir nos réservoirs, car, de ce point, nous nous dirigeâmes de nouveau plein ouest et, durant quelque deux mille *li* (environ trois cents *farsakh,* devrais-je dire, puisque nous étions proches de la Perse où cette mesure était en vigueur), nous allions longer la côte brun foncé d'une terre brûlée par le soleil, assoiffée, aride et déserte appelée le Béloutchistan. La vue de ce rivage desséché ne fut égayée qu'occasionnellement par deux traits particuliers à la région. Durant toute l'année, un vent du sud souffle depuis la mer vers le Béloutchistan. Aussi, où que nous puissions observer un arbre, il avait toujours la forme d'un arc courbé, incliné vers l'intérieur des terres, comme un bras qui nous aurait invité à gagner le rivage. L'autre particularité de cette côte était ses volcans de boue : de petites collines en forme de cônes courtauds, faites de boue séchée, crachant de temps à autre un jaillissement de terre brunâtre qui dégoulinait et cuisait doucement au soleil dans l'attente d'un nouveau hoquet terreux. Difficile d'imaginer une terre moins attrayante.

Après avoir longtemps longé cette côte désolée, nous finîmes par entrer dans le détroit d'Ormuz qui nous mena dans la cité du même nom ; je me trouvais donc en Perse. Ormuz était une ville immense et affairée, si peuplée que certains de ses quartiers résidentiels s'étendaient du centre urbain jusqu'aux îles situées en face. C'était aussi le port le plus actif de Perse, véritable forêt de mâts et d'espars, tumultueuse de mille bruits et incroyable par son mélange d'odeurs, lesquelles n'étaient pas toutes agréables. Les bateaux étaient bien sûr pour la plupart des *qurqur,* des *dhao* et des felouques arabes, mais les plus gros avaient l'air de simples canots ou *prau* à côté de nos vaisseaux massifs. On avait sans doute déjà vu ici un *chuan,* mais sûrement pas une telle flotte qui envahissait à présent les

chenaux du port. Dès qu'un bateau pilote nous eut indiqué un point de mouillage, nous fûmes entourés des skiffs, de chalands, de barges et de tout ce que cette ville comptait de vendeurs, guides, souteneurs et mendiants des quais qui nous hurlaient leurs sollicitations. Ce qui semblait être tout le reste de la population d'Ormuz était rassemblé le long du quai, bouche bée ou jacassant avec excitation. Cependant, nulle trace dans cette foule de ce à quoi nous nous étions attendus : des nobles venus souhaiter la bienvenue à la future ilkhatun.

— Curieux, murmura mon père. La nouvelle de notre arrivée a pourtant dû courir le long de la côte. Et l'ilkhan Arghun doit être, à l'heure qu'il est, impatient de nous voir paraître !

Tandis qu'il commandait le débarquement de toute la compagnie et de ses bagages, je hélai une barque et, fendant la foule des solliciteurs, fus le premier à mettre pied à quai. J'accostai un citoyen à l'air intelligent et m'enquis de la situation. Puis je me fis sans délai raccompagner à la rame jusqu'à notre bateau, où je fis mon rapport à mon père et à l'envoyé Uladai, ainsi qu'à l'anxieuse Kukachin :

— Vous devriez peut-être suspendre le débarquement jusqu'à ce que nous ayons tenu conférence. Je suis désolé d'être le porteur de mauvaises nouvelles, mais l'ilkhan Arghun est mort d'une maladie, il y a quelques mois[34].

Dame Kukachin éclata en sanglots, aussi sincèrement que si l'homme avait été son fiancé de longue date ou son mari bien-aimé. Tandis que ses dames de compagnie l'entraînaient vers sa suite et que mon père mâchonnait pensivement, Uladai s'exclama :

— *Vakh !* Je parie qu'Arghun est mort au moment précis où mes camarades émissaires périssaient à Java. Nous aurions dû nous douter qu'un drame se préparait.

---

[34] Arghun mourut le 7 mars 1291, au moment où les Polo quittaient le port de Quan-zho.

— Nous n'aurions de toute façon rien pu faire pour l'empêcher, fit remarquer mon père. La question qui se pose à présent est : que devons-nous faire de Kukachin ?

— Ma foi, dis-je, il n'y a plus d'Arghun pour l'attendre, et l'on me dit que Ghazan, son fils, est encore trop jeune pour lui succéder.

— C'est exact, confirma Uladai. Je suppose que son oncle Kaikhadu a pris les rênes comme régent.

— C'est ce qu'ils disent. Et soit ce Kaikhadu ignorait que son frère défunt espérait une nouvelle épouse, soit un lévirat[35] ne l'intéresse pas. Toujours est-il qu'il n'a envoyé aucune ambassade pour l'accueillir et que rien ne semble avoir été prévu pour l'acheminer.

— Peu importe, fit Uladai. Elle vient de la part de son seigneur le khakhan, il est donc obligé de vous relever de sa garde et de s'en occuper à son tour. Nous allons l'emmener dans la capitale, Maragheh. Pour ce qui est de son transport, vous êtes munis du *pai-tzu*. Il vous suffit de commander au shah d'Ormuz de nous doter de tout ce dont nous avons besoin.

C'est ce que nous fîmes. Le shah local nous reçut avec un vrai sens du devoir et une hospitalité sincère. Il nous logea tous dans son palais déjà plein à craquer pendant qu'il rassemblait tous ses chameaux, et d'autres sans doute prélevés sur ses domaines, et les chargeait de provisions et d'outrés d'eau douce, avec conducteurs de chameaux en conséquence et troupes supplémentaires destinées à compléter les nôtres. Quelques jours plus tard, nous étions en route pour Maragheh qui se trouvait au nord-est.

La traversée fut aussi longue qu'à l'aller, lorsque nous avions traversé la Perse d'ouest en est. Cette fois, allant du sud au nord, nous n'avions pas de régions délicates à franchir et passâmes largement à l'ouest du Grand Désert salé. Nous

[35] Remariage d'une veuve avec le frère de son mari défunt afin d'assurer la descendance de ce dernier.

cheminions sur de bons chameaux, avions des provisions en quantité, des domestiques pour nous servir et une formidable garde pour nous protéger en cas d'attaque. Le voyage fut confortable, à défaut d'être joyeux. Dame Kukachin s'était dépouillée de ses bijoux et ne portait plus que du marron, couleur persane du deuil. Son visage reflétait à la fois l'inquiétude et une triste résignation. Tout le monde étant très attaché à elle, nous la plaignions amèrement et nous arrangeâmes pour lui rendre le trajet le plus agréable possible.

Nous passâmes par nombre d'endroits que mon père, mon oncle ou moi-même avions déjà vus, séparément ou ensemble, aussi étions-nous attentifs à tous les changements qui étaient survenus. Nous ne nous arrêtions en général que pour une nuit, mais, arrivés à Kachan, mon père et moi demandâmes une journée de répit pour nous promener dans cette cité où nous avions séjourné avant de plonger dans le Dasht-e-Kavir. Nous emmenâmes oncle Matteo, dans le vague espoir que ces scènes vues il y a longtemps lui rendraient une partie de ce qu'il avait été. Mais rien à Kachan n'alluma dans ses yeux la moindre étincelle, pas même ces *prezioni,* jeunes gens qui étaient toujours le principal atout de la ville.

Nous nous rendîmes dans la maison où l'accueillante veuve Esther nous avait offert l'hospitalité. Elle appartenait désormais à un homme, un neveu qui en avait hérité des années auparavant, expliqua-t-il, lorsque la bonne dame était morte. Il nous montra l'endroit où elle avait été enterrée, non pas dans un cimetière juif mais, à la demande expresse qu'elle avait formulée sur son lit de mort, dans son jardin, derrière sa demeure. L'endroit où je l'avais vue écraser des scorpions avec sa pantoufle, le jour où elle m'avait exhorté à ne négliger aucune opportunité de « goûter à tout dans ce monde ».

Mon père se signa avec respect et partit avec oncle Matteo revoir les fabriques de tuiles *kashi* qui lui avaient inspiré l'idée d'en faire commerce à Kithai et rapporté de si jolis bénéfices. Je restai quelques instants en compagnie du neveu, regardant pensivement le bout de jardin herbeux et me disant en moi-

même : « J'ai suivi ton conseil, *Mirza* Esther. Je n'ai jamais laissé passer ma chance. J'ai écouté ma curiosité. J'ai volontairement avancé partout où il y avait du danger dans la beauté et de la beauté dans le danger. Comme tu me l'avais annoncé, j'ai vécu nombre d'expériences. Beaucoup étaient délectables, quelques-unes instructives, et il en est peu que j'aurais préféré ne pas connaître. Mais je les ai vécues et j'en ai conservé la mémoire. Si demain on me porte en terre, ce ne sera pas dans un trou noir et silencieux. Je pourrai peindre l'obscurité de couleurs vives, l'animer d'une musique à la fois martiale et langoureuse, rythmée par la danse des épées, la palpitation des baisers... Je la peuplerai de saveurs, de sensations excitantes et de la fragrance d'un champ de trèfles chauffé au soleil et détrempé de rosée, le parfum le plus doux que Dieu ait envoyé sur cette terre. Oui, j'ai de quoi faire revivre l'éternité. D'autres peuvent l'endurer ; moi, je saurai l'apprécier. De cela, je te remercie, *Mirza* Esther, et j'aimerais te dire *shalom*... Mais je sais que toi non plus tu ne serais pas heureuse dans une éternité de paix... »

Un scorpion noir de Kachan vint gratter la terre du jardin herbeux, je l'écrasai pour elle. Puis je me tournai vers le neveu et dis :

— Votre tante a eu jadis une servante nommé Sitarè...

— Une autre de ses ultimes dispositions. Les vieilles femmes sont souvent de bonnes marieuses. Elle a trouvé à Sitarè un mari et les a unis ici même avant de mourir. Neb Effendi est cordonnier ; un habile artisan et un brave homme, quoique musulman, et aussi un immigrant turc, ce qui ne l'a pas rendu très populaire. Comme il n'était pas amateur de garçons, je suis sûr qu'il a été pour elle un excellent mari.

— A été ?

— Ils sont partis d'ici peu de temps après leur mariage. C'était un étranger, et, à l'évidence, les gens préfèrent marcher dans des chaussures confectionnées et raccommodées par quelqu'un de chez eux, même si c'est un parfait incapable. Aussi

Neb Effendi a-t-il pris ses poinçons et ses formes, sa nouvelle épouse et il est reparti... pour sa Cappadoce natale, je crois. J'espère qu'ils sont heureux là-bas. C'était il y a longtemps.

J'étais déçu de ne pas avoir revu Sitarè, c'est vrai. Mais je ne le regrettais pas tant que ça. Elle devait ressembler à une matrone, maintenant, puisqu'elle avait à peu près mon âge. J'aurais peut-être été encore plus déçu de la revoir.

Nous poursuivîmes notre voyage et arrivâmes à Maragheh, où le régent Kaikhadu nous reçut, non pas à contrecœur, mais sans enthousiasme excessif.

C'était le type même du Mongol, hirsute et en armes, qui à l'évidence eût été plus à l'aise sur son cheval, taillant de sa lame quelque adversaire sur un champ de bataille, que sur ce trône où l'avait jeté la mort de son frère[36].

— Je ne savais rien de cette ambassade d'Arghun au khakhan, nous assura-t-il. Sinon, soyez-en sûrs, je vous aurais fait escorter en grande pompe jusqu'ici, car je suis un sujet dévoué du khakhan. J'ai passé tout mon temps à la guerre, dans les campagnes entreprises pour le compte du khanat, aussi ignorais-je tout des derniers projets d'Arghun. À l'heure où je vous parle, je devrais être en train de réduire à néant une bande de brigands qui rançonnent le Kurdistan. Toujours est-il que je n'ai aucune idée de ce que je puis faire de la femme que vous avez amenée.

— Elle est fort jolie, seigneur Kaikhadu, fit l'émissaire Uladai. Et a bon caractère.

— Oui, oui. Mais j'ai déjà des épouses, une Mongole, une Persane, une Circassienne et même une effrayante Arménienne, qui m'attendent dans différentes yourtes, d'Ormuz à

[36] Kaikhadu, plus connu sous le nom de Gaykhatu, a régné de 1291 à 1295. L'histoire a retenu son alcoolisme, ainsi que son goût pour les femmes et pour la sodomie. Il mourut assassiné, étranglé par la corde d'un arc.

l'Azerbaïdjan. (Il leva les mains, d'un air un peu perdu.) Bon, j'imagine que peut-être parmi mes nobles...

Mon père fut formel :

— Nous resterons là jusqu'à ce que nous soyons assurés que Dame Kukachin sera traitée selon son rang.

Mais elle s'en chargea elle-même dans un délai assez bref. Mon père et moi étions en train de promener l'oncle Matteo dans un jardin de roses, un après-midi, quand elle courut vers nous, souriant pour la première fois depuis son arrivée à Ormuz. Elle était accompagnée d'un garçon boutonneux, petit et franchement laid, mais vêtu comme un courtisan.

— Grands frères Polo, annonça-t-elle à bout de souffle, vous n'avez plus besoin de vous tracasser à mon sujet. Par chance, j'ai rencontré l'homme le plus merveilleux qui soit, et nous avons résolu d'annoncer très bientôt nos fiançailles.

— Dame, voilà de prodigieuses nouvelles, fît mon père avec circonspection. J'espère de tout cœur, ma chère, qu'il est de haute naissance et qu'il occupe ou prétend à une position sûre.

— La plus haute ! assura-t-elle, rayonnante. Ghazan est le fils de l'homme que je suis venue épouser. Il sera ilkhan lui-même d'ici deux ans.

— *Mefe,* vous n'auriez pu faire meilleur choix ! *Lassar la strada vechia per la nova*[37]. Est-ce là son page ? Pourrait-il aller chercher le brave homme, que nous fassions sa connaissance ?

— Mais c'est lui. Voici le prince héritier Ghazan. Mon père déglutit avant de reprendre :

— *Sain bina,* Votre Altesse royale...

Je m'inclinai profondément, le temps de me composer un visage empreint de respect.

[37] « Délaisser la vieille route pour suivre la nouvelle. »

— Il a deux ans de moins que moi, babilla Kukachin, ne laissant guère la possibilité au garçon de s'exprimer. Mais qu'est-ce que deux ans dans un mariage heureux ? Nous nous marierons dès qu'il accédera à l'ilkhanat. Vous pouvez donc, chers grands frères dévoués, me laisser ici la conscience tranquille, sachant que je suis en bonnes mains, et aller vaquer à vos affaires. Vous me manquerez, mais je ne serai plus jamais seule, ni découragée, désormais.

Nous lui présentâmes les félicitations d'usage ainsi que tous nos bons vœux, tandis que le garçon souriait comme un singe en nous murmurant des remerciements. Kukachin rayonnait comme si elle venait de remporter un trophée, et tous deux s'éloignèrent main dans la main.

— Bah ! fit mon père en haussant les épaules. Mieux vaut la tête d'un chat que la queue d'un lion.

Kukachin devait avoir perçu dans ce garçon ce que nous n'y pouvions voir. Dieu sait si d'apparence il ne ressemblait qu'à un grotesque farfadet – les chroniques mongoles devaient d'ailleurs le surnommer plus tard « Ghazan le Contrefait » –, mais il marqua indéniablement l'histoire prouvant bien qu'il valait mieux que son apparence. Ils se marièrent à son accession à l'ilkhanat de Perse, et Ghazan devint l'ilkhan le plus efficace et le combattant le plus redoutable de sa génération. Il mena maintes guerres et ajouta moult territoires au khanat. Malheureusement, sa bien-aimée ilkhatun Kukachin ne vécut pas assez longtemps pour partager ses triomphes et sa célébrité. Elle mourut en couches un peu plus de deux ans après leur mariage.

44

Ayant rempli notre mission pour le khan Kubilaï, mon père, mon oncle et moi pressâmes notre départ. Nous laissâmes à Maragheh la nombreuse compagnie avec laquelle nous avions voyagé, mais le généreux Kaikhadu tint à nous offrir de bons chevaux, des montures de rechange ainsi que des animaux de bât, d'amples provisions pour la route et une escorte de douze cavaliers de la garde du palais pour veiller sur nous durant la traversée de la Turquie. Les événements allaient se charger de nous l'apprendre : nous aurions voyagé plus en sécurité sans cette troupe mongole.

De la capitale, nous contournâmes en suivant son rivage un lac de la taille d'une mer nommé Urumia[38], appelé également mer du Coucher du Soleil. Puis nous fîmes l'ascension des montagnes qui marquaient la frontière nord-ouest de la Perse. L'un des sommets de cette chaîne était, selon mon père, le biblique mont Ararat, mais il était trop éloigné de notre route pour que je le gravisse et vérifie s'il y restait une quelconque trace de l'Arche. De toute façon, ayant récemment escaladé une autre montagne pour y découvrir une empreinte de pas qui aurait fort bien pu être celle d'Adam, je n'étais plus très loin de penser, à présent, que Noé n'était qu'un jeunot dans l'histoire. Sur l'autre versant de ces montagnes, nous descendîmes en direction des terres des Turcs, vers un autre lac nommé Van, que l'on appelait aussi mer d'Au-delà du Couchant.

La contrée, les nations qui la peuplent et leurs frontières sont depuis longtemps imprécises et mouvantes. Ce qui avait un temps fait partie de l'Empire byzantin sous la férule des

[38] Lac d'Orumieh, d'une surface de 5 200 km^2, est situé au nord de l'Iran, près des villes de Tabriz et d'Orumieh.

chrétiens appartenait maintenant à l'Empire seldjoukide dirigé par des Turcs musulmans. Mais les régions orientales de cet empire, connues sous d'autres noms plus anciens, étaient habitées depuis la nuit des temps par des peuples qui n'avaient jamais accepté d'abdiquer leur souveraineté sur ces domaines : ils ne reconnaissaient aucun caprice de ces prétendants modernes à leur domination, pas plus que les frontières qu'on souhaitait leur imposer. De ce fait, la région dans laquelle nous arrivâmes pouvait se nommer soit la Turquie, d'après le peuple qui la gouvernait, soit l'Empire seldjoukide, comme le désignaient les Turcs eux-mêmes, soit la Cappadoce, son nom sur les anciennes cartes, soit encore le Kurdistan, pour les Kurdes qui l'habitaient.

La contrée, verdoyante, était plaisante. Ses régions censées être les plus sauvages ne l'étaient pas vraiment ; elles semblaient au contraire scrupuleusement cultivées, avec des collines ondulantes couvertes de prairies herbeuses nettement séparées par des massifs forestiers, de telle sorte que le paysage semblait aussi méticuleusement aménagé qu'un jardin d'agrément. L'eau y abondait, dans les ruisseaux scintillants comme dans les immenses lacs bleus. Les habitants étaient tous kurdes ; certains étaient fermiers et villageois, mais la plupart vivaient en familles de nomades qui suivaient leurs troupeaux de moutons et de chèvres. Ils formaient l'un des plus beaux peuples que j'ai pu voir en terre islamique. Très noirs d'yeux comme de cheveux, ils avaient le teint presque aussi clair que le mien. Les hommes, grands et bien bâtis, portaient de fières moustaches ; ils avaient la réputation d'être de farouches combattants. Leurs femmes étaient bien faites et jolies à regarder. Elles étaient surtout indépendantes, méprisant le port du voile et refusant de vivre recluses dans le *pardah* imposé à presque toutes les autres femmes de l'Islam.

Ces Kurdes reçurent cordialement les voyageurs que nous étions – les nomades sont toujours hospitaliers avec ceux qui leur semblent aussi nomades qu'eux –, mais jetèrent des regards peu amènes aux Mongols de notre escorte. Il y avait des raisons à cela. En plus des complications de races, de noms de

nations, d'empires et de frontières, l'Empire seldjoukide se trouvait alors en état de vassalité imposée par l'ilkhanat de Perse. La situation remontait à l'époque où, par traîtrise, un ministre turc avait tué le roi légitime Kilij, le père de mon amie de naguère, la princesse Mar-Janah, et usurpé le trône en promettant de se soumettre à l'ilkhan de l'époque, Abagha. L'Empire seldjoukide, gouverné par un certain Massoud depuis sa capitale d'Erzincan, était en réalité subordonné au fils survivant d'Abagha, le régent Kaikhadu, dont nous venions de quitter la cour à Maragheh et dont les gardes nous accompagnaient. Si nous autres voyageurs étions les bienvenus, les guerriers mongols, eux, ne l'étaient pas.

On aurait pu croire que les Kurdes – lesquels s'étaient rebellés, au cours de leur histoire, contre *tous* les non-Kurdes qu'on avait tenté de leur imposer – accorderaient peu d'importance au fait que la capitale théorique de leur gouvernement fut placée à Erzincan ou à Maragheh, dans la mesure où ici, à plus de cent *farsakh* de chacune de ces villes, personne, en réalité, ne les gouvernait vraiment. Mais ils considéraient les Mongols comme une tyrannie supplémentaire à celle des Turcs, à laquelle ils étaient déjà rétifs, et leur haine à leur encontre n'en était que plus bouillante. Nous en mesurâmes le degré, un après-midi, lorsque nous fîmes halte près d'une hutte isolée afin d'acheter un mouton pour notre repas du soir.

Le propriétaire de la hutte était assis sur le seuil et tenait son manteau en peau de mouton serré autour de son cou comme s'il avait froid. Mon père et moi, accompagnés d'un seul garde mongol, nous approchâmes et descendîmes poliment de cheval, mais le berger choisit pour sa part de ne pas se lever, ce qui était assez discourtois. Les Kurdes ont leur idiome, mais presque tous parlent également le turc, tout comme nos cavaliers d'escorte mongols. De toute façon, la similitude entre le turc et le mongol était telle que je pouvais comprendre n'importe quelle conversation. Notre Mongol demanda à l'homme s'il pouvait lui acheter un mouton. L'homme, toujours assis, refusa, le regard maussade fixé au sol.

— Je n'ai pas à commercer avec nos oppresseurs.

— Personne ne vous opprime, rétorqua le Mongol. Ces voyageurs *ferenghi* vous demandent une faveur et sont prêts à vous payer pour cela. D'autre part, Allah vous enjoint à l'hospitalité envers les voyageurs, je crois.

Le berger répliqua, avec une grande mélancolie dans la voix :

— Mais eux exceptés, vous êtes des Mongols, et vous allez manger aussi de ce mouton.

— Et alors ? À partir du moment où tu auras vendu cet animal aux *Ferenghi,* en quoi t'importe ce qu'il deviendra ?

Le berger renifla et lâcha, presque en larmes :

— J'ai rendu service à un Turc de passage, il n'y a pas longtemps. Je l'ai aidé à changer un fer à l'un de ses chevaux. Rien que pour cela, j'ai été châtié par le *Chiti Ayakkabi.* Un tout petit service, rendu à un simple Turc. Que me fera le *Chiti* s'il apprend que j'ai accordé une faveur à un *Mongol ?*

— Suffit ! aboya notre cavalier d'escorte. Vas-tu nous vendre ce mouton, oui ou non ?

— Non, je ne peux pas.

Le Mongol ricana d'un air méprisant, en le regardant de haut :

— Tu n'es même pas capable de te lever comme un homme lorsque tu nous nargues. Très bien, couard de Kurde, tu te refuses à vendre. Eh bien, te lèveras-tu pour m'en empêcher si je vais le *prendre ?*

— Non, je ne peux pas. Mais je vous mets en garde. Le *Chiti Ayakkabi* vous fera regretter ce vol.

Le Mongol rit durement et cracha dans la poussière juste devant l'homme assis, puis remonta à cheval et alla égorger une brebis bien grasse du troupeau qui paissait dans la prairie,

derrière la hutte. Je restai immobile, curieux, dévisageant le berger effondré au regard défait. Je savais que *chiti* voulait dire « brigand » et croyais savoir que *ayakkabi* désignait une chaussure. Je me demandai quel genre de brigand pouvait bien s'arroger le titre de « Brigand Chausseur » et le droit de punir ses camarades kurdes d'avoir fourni de l'aide à leurs présumés oppresseurs.

Je tentai d'en savoir plus auprès de l'homme :

— Comment t'a-t-il châtié, ce *Chiti Ayakkabi ?*

Sans un mot, il me montra ses pieds en soulevant sa peau de mouton. Il était facile de comprendre pourquoi il ne s'était pas levé pour nous accueillir, et je compris le nom étrange de ce brigand. Les deux pieds du berger, restés nus, étaient maculés de sang séché et parsemés de clous ; non pas de têtes de clous, mais de pointes de clous en saillie... Ils avaient été garnis de fers à cheval !

Deux ou trois nuits plus tard, près d'un village nommé Tunceli, le *Chiti Ayakkabi* nous fit regretter le vol du mouton. Tunceli était un village kurde qui ne possédait qu'un caravansérail très petit et délabré. Comme notre groupe d'une quinze cavaliers et de trente bêtes l'aurait à l'évidence surchargé, nous traversâmes le village et dressâmes le campement dans une clairière herbeuse un peu plus loin, où coulait un clair ruisseau. Nous avions mangé et venions de nous enrouler dans nos couvertures pour nous endormir, ne laissant qu'un des Mongols de garde, lorsque des bandits surgirent de la nuit.

Notre sentinelle solitaire eut à peine le temps de hurler « *Chiti !* » qu'une hache lui fendait le crâne. Les autres se débarrassèrent précipitamment de leurs couvertures, mais les brigands étaient déjà sur nous, armés de poignards et de gourdins. S'ensuivit une grande confusion dans la faible clarté du feu presque éteint. Mon père et moi dûmes à oncle Matteo de n'être pas égorgés aussi prestement que nos gardes mongols. Ces guerriers ayant en effet bondi sur leurs armes, les bandits

les maîtrisèrent en premier. Mais mon père et moi avions vu Matteo se lever près du feu et regarder autour de lui, immobile et amusé, et avions eu tous deux le même réflexe : nous nous étions jetés sur lui pour le plaquer au sol afin qu'il ne constitue pas une cible trop visible. L'instant d'après, quelque chose me frappa derrière l'oreille, et pour moi la nuit devint totalement noire.

Je me réveillai étendu sur le sol, la tête doucement maintenue sur des genoux. Dès que ma vision fut assez nette, j'aperçus au-dessus de moi, dans la clarté du feu réactivé, un visage féminin. Ce n'était pas la face solide et large d'une femme kurde, encadrée d'un amas de cheveux noirs ; ceux-là étaient brun-rouge. Je fis en sorte de rassembler mes souvenirs et marmonnai en farsi, d'une voix rauque :

— Je suis mort, et vous êtes un *péri,* n'est-ce pas ?

— Tu n'es pas mort, Marco Effendi. Je t'ai reconnu juste à temps pour crier aux hommes d'arrêter.

— Tu m'appelais *Mirza* Marco, dans le temps, Sitarè.

— » Marco Effendi » veut dire la même chose. Je suis plus kurde que persane, maintenant.

— Comment va mon père ? Et mon oncle ?

— Ils ne sont même pas contusionnés. Je suis désolée que tu aies pris un coup. Peux-tu t'asseoir ?

Je me levai, bien que ce mouvement m'ait presque fait rouler la tête sur les épaules, et j'aperçus mon père assis avec un groupe des bandits à moustaches noires. Ils avaient fait du *qahwah* et le sirotaient en discutant aimablement, oncle Matteo placidement assis à côté d'eux. Cela aurait pu ressembler à une scène parfaitement civilisée, si les autres brigands n'avaient été en train d'empiler telles des bûches les cadavres de nos Mongols dans un coin de la clairière, à l'écart. Le plus grand et le plus fièrement moustachu des nouveaux venus, voyant que je revenais à moi, s'approcha de nous.

— Voici mon mari, annonça-t-elle, Neb Effendi, connu aussi sous le nom de Chiti Ayakkabi.

Il parlait le farsi, tout comme elle.

— Je vous présente mes excuses, Marco Effendi. Je n'aurais jamais sciemment attaqué l'homme grâce auquel j'ai connu le trésor de ma vie.

J'avais encore l'esprit confus et ne savais pas très bien à quoi il faisait allusion. Mais tandis que je buvais le noir et amer *qahwah* et que je reprenais mes esprits, Sitarè et lui m'éclairèrent. C'était lui, le cordonnier de Kachan qu'avait présenté *l'almauna* Esther à sa servante Sitarè. Il l'avait aimée dès le premier regard, mais leur mariage n'aurait évidemment pas été imaginable si elle n'avait été vierge. Elle lui avait alors confié que, si elle l'était encore, c'était grâce à gentilhomme, *Mirza* Marco, qui avait refusé de disposer d'elle. On ne peut pas dire que j'étais à mon aise, assis auprès d'un bandit meurtrier qui m'exprimait sa gratitude de ne pas avoir accompli avant lui le *sikis*, comme il l'appelait, avec son épouse.

— C'est le *qismet,* comme nous l'appelons, expliquait-il. La destinée, le hasard, la chance... Tu as été bon un jour envers Sitarè. Aujourd'hui, mon tour est venu d'être bon avec toi.

Il apparut peu à peu que Neb Effendi, n'ayant pu prospérer en tant que cordonnier à Kachan où les gens ne faisaient pas la différence entre un noble Kurde et un vil Turc qu'ils méprisaient de toute façon, avait ramené sa femme dans son Kurdistan natal. Mais, ici aussi, il s'était senti humilié, vassal d'un régime turc devenu à son tour vassal de l'ilkhanat mongol. Alors, il avait abandonné son métier, n'en gardant que le nom, et était entré dans l'insurrection sous le surnom de Brigand Chausseur.

— J'ai pu apprécier votre art de la cordonnerie, lui avouai-je. C'était assez... particulier.

Il répondit modestement « *Bosh* », un mot turc qui signifie « Vous me flattez ».

Mais Sitarè acquiesça vigoureusement.

— Tu parles du berger ? C'est lui qui nous a mis sur votre piste, jusqu'ici à Tunceli. Oui, Marco Effendi, mon cher et valeureux Neb est déterminé à rallier tous les Kurdes contre nos oppresseurs et à décourager toute tentation de s'humilier devant eux.

— Je l'avais deviné.

— Savez-vous, Marco Effendi, dit-il, frappant d'un poing lourd sa large poitrine, que nous, les Kurdes, sommes la plus vieille aristocratie du monde ? Nos noms de tribus remontent à Sumer. Depuis ce temps, nous n'avons cessé de combattre une tyrannie après l'autre. Nous avons affronté les Hittites, les Assyriens et avons aidé Cyrus à soumettre Babylone. Nous avons lutté avec le grand Saladin contre les premiers croisés venus en maraude. Il n'y a pas quarante ans, sans l'aide de quiconque, nous avons massacré vingt mille Mongols lors de la bataille d'Arbil. Pourtant, nous ne sommes pas encore libres. Voilà donc ma mission à présent... renverser le joug mongol, puis celui des Turcs.

— Je vous souhaite de réussir, Chiti Ayakkabi.

— En réalité, nous sommes pauvres et mal équipés. Mais les armes de vos Mongols et le trésor que nous avons trouvé dans leurs bagages nous aideront immensément.

— Vous allez nous voler ? C'est ce que vous appelez être bon avec nous ?

— J'aurais pu l'être beaucoup moins. (Il indiqua négligemment le tas sanglant de Mongols.) Soyez heureux que votre *qismet* en ait décidé autrement.

— En parlant de *qismet,* intervint joyeusement Sitarè, pour me détendre, dis-moi, Marco Effendi, qu'est devenu mon frère chéri, Aziz ?

Nous nous trouvions déjà dans une situation assez précaire pour ne pas la rendre encore plus hasardeuse. Ni elle ni son féroce compagnon ne seraient enchantés d'apprendre que son petit frère était mort depuis plus de vingt ans et que nous

l'avions laissé se faire épouvantablement assassiner par une bande de voleurs semblable à la leur. De toute façon, je répugnais à attrister une vieille amie sans nécessité. Aussi mentis-je et le fis-je d'une voix assez sonore pour que mon père puisse entendre et ne pas me contredire par la suite.

— Nous avons amené Aziz à Mechhed, comme tu le souhaitais, Sitarè, veillant à sa chasteté tout au long du voyage. Là, il a eu la chance de taper dans l'œil d'un riche et gras prince marchand. Nous les avons laissés ensemble ; ils paraissaient plus qu'attachés l'un à l'autre. Pour autant que nous sachions, ils travaillent toujours ensemble, arpentant la route de la soie entre Mechhed et Balkh. Aziz doit être devenu un homme à présent, mais je suis sûr qu'il est aussi beau que naguère. Ce qui est aussi ton cas, Sitarè.

— *Al-hamdou-lillah*, je l'espère pour lui, soupira-t-elle. Mes deux fils se sont mis à ressembler à Aziz en grandissant. Mais mon viril mari Neb, n'étant pas de Kachan, ne m'aurait pas laissée introduire le *golutè* dans ses garçons, ni leur montrer comment on utilise les cosmétiques afin de les préserver de leurs futurs amants mâles. Aussi ont-ils grandi comme de vrais hommes, et ils ne pratiquent le *sikis* qu'avec les femmes. Ce sont ces deux gaillards, là-bas, Nami et Orhon, qui ôtent leurs bottes à ces Mongols morts. Tu te rends compte, Marco Effendi, que mes fils sont à présent tous deux plus vieux que *toi* quand je t'ai vu pour la dernière fois ? Ah, c'est bien bon d'avoir des nouvelles de ce cher Aziz après toutes ces années et de savoir qu'il a réussi sa vie autant que moi. Tout cela, c'est à toi que nous le devons, Marco Effendi.

— *Bosh*, fis-je modestement.

J'aurais pu en profiter pour glisser qu'elle me devait avant tout mes propres possessions, mais je me tus. Mon père, quand il se fut rendu compte que nous allions nous faire plumer, se contenta de soupirer avec résignation :

— Enfin... Quand il n'y a pas de banquet, au moins les chandelles se réjouissent.

Il est vrai que nos vies avaient été épargnées. Par ailleurs, j'avais déjà disposé d'un tiers de nos valeurs avant que nous quittions Khanbalik, et ce qui restait, après tout, ne représentait qu'une misère comparées à ce que notre Compagnie avait déjà envoyé chez nous de Kithai. En outre, les brigands ne nous avaient pris que ce qui était facilement échangeable, vendable ou utilisable, c'est dire qu'ils nous avaient laissé nos vêtements et nos effets personnels. Aussi, bien qu'il nous fut difficile de nous réjouir d'être ainsi volés au dernier stade de notre long voyage – nous regrettions particulièrement la perte de ces magnifiques saphirs étoiles acquis à Srihalam –, nous ne nous plaignîmes pas trop, ni l'un ni l'autre.

Neb Effendi et sa bande nous laissèrent repartir avec nos chevaux jusqu'à la cité côtière de Trébizonde. Ils nous escortèrent même jusque là-bas pour nous protéger de toute autre attaque éventuelle des Kurdes et s'abstinrent courtoisement de massacrer ou de ferrer qui que ce soit en cours de route. Quand nous descendîmes de cheval dans les faubourgs de Trébizonde, le Chiti Ayakkabi nous gratifia d'une pleine poignée de nos propres pièces, suffisante pour nous payer le transport et notre approvisionnement en nourriture jusqu'à Constantinople. Aussi nous séparâmes-nous presque bons amis, et le Brigand Chausseur ne m'étendit pas raide mort lorsque Sitarè, comme elle l'avait fait quelque vingt ans auparavant, m'enlaça dans un lent, voluptueux et insistant baiser d'au revoir.

À Trébizonde, sur les rivages du Pont-Euxin, de la mer de Kara ou mer Noire, nous étions encore à plus de deux cents *farsakh* à l'est de Constantinople, mais nous fumes heureux de nous retrouver en terre chrétienne pour la première fois depuis que nous avions quitté Acre, au Levant. Mon père et moi décidâmes de ne point nous racheter de chevaux, non que nous fussions effrayés à l'idée de cette traversée par voie de terre, mais de crainte que ce ne soit trop pénible pour oncle Matteo, maintenant que nous n'étions plus que deux à prendre soin de lui. C'est pourquoi, transportant le peu de bagages qui nous restaient, nous gagnâmes le front de mer de la ville. Après

quelques recherches, nous trouvâmes un *getirme,* un bateau de pêche qui ressemblait à une barge à fond plat, dont le capitaine, un chrétien grec qui avait pour tout équipage ses quatre rustres de fils, acceptait de nous emmener jusqu'à Constantinople, de nous nourrir durant le trajet et, par pure charité chrétienne, de ne nous prendre pour cela que le reste d'argent dont nous disposions encore.

Ce fut un voyage misérable, d'un ennui assommant. C'est que le *getirme* traînait ses filets, qu'il n'arrêtait pas de le faire et qu'il n'en remontait que des anchois, qui furent donc notre unique nourriture durant tout le trajet. L'anchois nous était servi accompagné de riz pilaf cuit à l'huile du même poisson, et toute la traversée fut placée sous le signe de ce sympathique engraulidé ; nous le respirions, dormions et vivions avec. Nous avions embarqué, pour je ne sais quelle raison mystérieuse, un chien miteux, et je regrettai plus d'une fois d'avoir dépensé jusqu'à notre dernière pièce car je l'aurais acheté pour le cuire et ainsi nous changer des anchois. Mais bon. Le chien se trouvait depuis si longtemps à bord que je suppose que son goût n'aurait pas été très différent.

Au terme de près de deux mornes mois à bord de notre plat d'anchois flottant, nous embouquâmes le détroit du Bosphore, le long duquel s'ouvrait l'estuaire de la Corne d'or, et là nous atteignîmes la grande cité de Constantinople... par un jour de brouillard si dense que je ne pus en apprécier la magnificence. Cette brume me permit pourtant de comprendre la raison de la présence de ce chien à bord du *getirme.* L'un des fils du pêcheur lui donnait régulièrement des coups de bâton, il passait donc son temps à aboyer et à gronder. Je pus entendre d'autres chiens invisibles hurler autour de nous, et notre capitaine, accroché à sa rame de gouverne, tendait une oreille exercée à ces bruits, ce qui me fit comprendre que c'était cet aboiement – plutôt que le tintement de clochette utilisé à Venise – qui servait ici d'avertisseur.

Notre disgracieux *getirme* tailla sa route sans collision dans la Corne, au pied des murailles de la cité. Notre capitaine nous

expliqua qu'il se dirigeait vers les docks circassiens réservés aux bateaux de pêche, mais mon père lui imposa de nous déposer au Phanar, le quartier vénitien de la ville. Malgré l'épais brouillard et les trente ans qui s'étaient écoulés depuis sa venue, il réussit je ne sais comment à y guider le capitaine. Pendant ce temps, le soleil commençait à décliner derrière le cotonneux rideau d'humidité, et mon père, fiévreux d'impatience, grommelait :

— Si nous ne réussissons pas à y être avant la nuit, il nous faudra dormir une fois de plus dans ce misérable chaland.

La nuit et nous, à peu près ensemble, touchâmes un débarcadère de bois. Nous fîmes des adieux empressés aux Grecs, aidâmes oncle Matteo à sortir de l'embarcation, et mon père, d'un trot de vieil homme, nous guida dans le brouillard à travers une porte de la haute muraille de la ville, puis dans un labyrinthe d'étroites rues sinueuses.

Nous nous trouvâmes soudain devant l'un de ces nombreux édifices identiques au fronton allongé, celui-ci abritait une échoppe au rez-de-chaussée. Mon père, à la vue d'une chandelle qui brûlait encore, cria gaiement :

— *Nostra compagnia !*

Il ouvrit grand la porte et nous fit entrer. Un homme à la barbe blanche, penché sur un registre ouvert sur une table qui en était encombrée, se trouvait en train d'écrire à la lueur de la bougie posée près de son coude. Il leva les yeux et grogna :

— *Gèsu, spuzzolenti sardòni !*

Tels furent les premiers mots vénitiens que j'entendis prononcer par quelqu'un d'autre que Nicolò et Matteo Polo, depuis vingt-trois ans que j'étais parti. Et c'est ainsi, sous l'appellation d' » anchois puants », que nous fûmes accueillis par mon oncle Marco Polo.

Émerveillé et surpris, il reconnut ses frères *(« Xestu*, Nico ? Matteo ? *Tati ! »)* et bondit vivement de sa chaise. Les employés de la Compagnie à leurs tables de comptes assistèrent, éberlués,

à notre explosion d'embrassades, d'accolades, de rires, de larmes et d'exclamations.

— *Sangre de Bacco !* rugit-il. *Che bon vento ?* Mais vous êtes devenus tout gris, mes *Tati !*

— Et toi tu es tout blanc, *Tato* ! lui répliqua mon père.

— Qu'est-ce qui vous a pris si longtemps ? Votre dernier envoi contenait une lettre affirmant que vous étiez sur le départ. Mais c'était voilà bientôt trois ans !

— Ah, Marco, ne nous en parle pas ! Nous avons eu vent contraire durant tout le trajet !

— *E cussî ?* Mais je vous attendais sur des éléphants parés de diamants, tels les Rois mages arrivant d'Orient dans une parade de triomphe, précédés de Nubiens battant du tambour ! Et vous rentrez comme des voleurs par une nuit de brouillard, parfumés comme l'entrejambe d'une putain circassienne !

— Eaux peu profondes, petits poissons. Nous rentrons sans le sou et fourbus, de vraies épaves ! Nous sommes tels des naufragés rejetés sur ton seuil. Mais nous en parlerons plus tard. Regarde, tu n'as jamais vu ton neveu éponyme.

— *Neodo* Marco *! Arcistupendonazzìsimo !*

Je reçus une chaleureuse accolade, à mon tour, et force tapes dans le dos.

— Mais dites-moi, et notre tonnant *Tato* Matteo, d'habitude si bruyant. Pourquoi est-il aussi silencieux ?

— Il est tombé malade, répondit mon père. Nous en parlerons aussi. Mais viens ! Depuis deux mois nous n'avons mangé que des anchois, et...

— Et ça t'a donné une soif du diable, hein ? N'en dis pas plus !

Il se tourna vers les employés, leur claironna qu'ils pouvaient rentrer chez eux et n'auraient pas besoin de se

présenter le lendemain au travail. Ils se levèrent et nous adressèrent de vibrants applaudissements – pour nous féliciter d'être rentrés sains et saufs ou parce que nous leur valions une journée de congé ? je n'aurais su le dire –, et nous ressortîmes dans le brouillard.

Oncle Marco nous emmena dans sa villa, au bord de la mer de Marmara, où nous passâmes notre première nuit et au moins toute la semaine suivante à boire avidement de bons vins, à savourer de riches viandes (pas de poisson, merci) et à nous faire laver, gratter et masser dans le hammam privé de mon oncle (ici appelé *humoun),* à dormir de longues heures dans de luxueuses couches et à nous faire servir, de la main et du pied, par ses nombreux domestiques. Dans le même temps, oncle Marco expédia à Venise un courrier par bateau pour apprendre notre arrivée à Dona Fiordelisa.

Lorsque je me sentis reposé et restauré à souhait, et que mon odeur comme mon apparence me semblèrent agréables, je fus présenté au fils et à la fille de mon oncle Marco, Nicolò et Maroca. Ils étaient tous deux de mon âge, mais cousine Maroca était toujours célibataire et ne cessa de m'adresser des regards mi-interrogateurs mi-suggestifs. Je n'étais pas intéressé ; l'étude des registres de la Compagnie Polo, assis autour d'une table avec mon père et mon oncle Marco, en revanche, me passionnait diablement. Ils s'empressèrent de me rassurer, nous étions loin d'être sans le sou. Au contraire, nous étions plus que raisonnablement riches.

Quelques chargements de biens et de marchandises, envoyés par convois de chevaux qui avaient parcouru grâce aux relais de la poste mongole la longue route de la soie, s'étaient perdus en cours de route ; mais il fallait s'y attendre. Ce qui était surprenant, c'était que tant d'entre eux soient parvenus jusqu'à Constantinople. Ici, oncle Marco avait, suivant le cas, encaissé, investi ou échangé astucieusement ces biens, faisant bénéficier de ses conseils avisés Dona Fiordelisa à Venise pour qu'elle en fît autant là-bas. Finalement, notre Compagnie était désormais parmi les plus importantes du monde du commerce, à égalité

avec celles des Spinola de Gênes, des Carrara de Padoue et des Dandolo de Venise.

Je fus tout particulièrement réjoui d'apprendre que, parmi les chargements arrivés intacts, se trouvait celui qui contenait toutes nos cartes, ainsi que les notes que j'avais prises au fil des ans. Le Brigand Chausseur de Tunceli ne m'ayant pas subtilisé le journal que j'avais griffonné depuis mon départ de Khanbalik, je possédais désormais au moins une relation fragmentaire de chacun de mes voyages.

Nous demeurâmes à la villa jusqu'au printemps, aussi eus-je le temps de visiter Constantinople. Cela me permit de faire en douceur la transition entre notre long séjour oriental et notre retour en Occident, la ville étant un subtil mélange des deux influences. Elle était d'Orient par son architecture, ses bazars, sa variété de races, de complexions, de costumes, de langages. Ce *guazzabuglio*[39] de nationalités incluait près de vingt mille Vénitiens, soit un dixième de la population de la métropole, et Constantinople avait quelques points communs avec Venise, dont celui d'être envahie par les chats. La plupart des Vénitiens résidaient et faisaient leur commerce dans le quartier du Phanar que la cité leur allouait, et, de l'autre côté de la Corne d'or, dans l'agglomération baptisée Nouvelle Ville, vivaient un nombre équivalent de Génois, dans le quartier de Galata.

Les exigences du commerce nécessitaient des transactions quotidiennes entre Vénitiens et Génois. Rien ne viendrait jamais interrompre leurs échanges. Mais ceux-ci s'accomplissaient désormais avec raideur, comme qui dirait du bout des lèvres, et on ne les voyait plus converser amicalement depuis que leurs deux Républiques avaient ravivé les hostilités. J'explique cela car je devais plus tard y prendre une part mineure. Mais je ne décrirai pas ici tous les aspects de Constantinople, ni ne m'étendrai sur les détails de notre séjour qui fut essentiellement une période de récupération et de repos. Nos cœurs étaient déjà à Venise, et nous avions hâte de les suivre.

[39] « Mélange ».

Ainsi en advint-il.

Dans le bleu et l'or d'un beau matin de mai, vingt-quatre ans après notre départ de la *Città Serenissima*, notre *galeazza* vint s'amarrer face aux entrepôts de la Compagnie, et mon père, oncle Matteo et moi-même foulâmes de nouveau les planches du quai, puis les pavés ronds de la Riva Ca'de Dio. C'était en l'an mille deux cent quatre-vingt-quinze de Notre Seigneur ou, comme on l'aurait compté à Kithai, en trois mille neuf cent quatre-vingt-treize, année de la Chèvre.

45

Quoi qu'en dise la parabole du fils prodigue, je maintiens qu'il n'y a rien de mieux que de rentrer chez soi couvert de réussite pour recevoir un accueil chaleureux et apprécier le tumulte de la bienvenue. Bien sûr, dans tous les cas, Dona Fiordelisa nous aurait fait bon accueil. Mais si nous étions rentrés à Venise aussi minables et dépenaillés que nous l'étions en arrivant à Constantinople, je gage que nous aurions été reçus avec mépris par nos confrères marchands et par les citoyens dans leur ensemble. Ils auraient sans doute fait peu de cas de ce qui restait notre exploit : nous avions accompli des voyages extraordinaires et y avions vu des choses dont ils n'avaient aucune idée. Nous rentrâmes riches, dignement vêtus et la tête haute, et fûmes fêtés tels des champions victorieux, presque comme des héros.

Au cours des semaines qui suivirent, il vint tant de monde à la Ca' Polo que nous eûmes bien du mal à prendre le temps de retrouver Dona Lisa, nos proches, nos amis et nos voisins, et d'obtenir des nouvelles de la famille, d'apprendre les noms de nos nouveaux serviteurs, esclaves et ouvriers de la Compagnie. Le vénérable majordome Attilio était mort, ainsi que le vieux chef comptable, Isidoro Priuli, tout comme le prêtre âgé de notre paroisse, le *padre* Nunziata. Certains domestiques, esclaves ou employés avaient quitté leur poste ou avaient été démis de leurs fonctions, à moins qu'ils n'aient été affranchis ou vendus, et il nous fallut faire la connaissance de leurs remplaçants.

Parmi les nombreux visiteurs qui vinrent nous accueillir, les uns étaient des relations de longue date, d'autres de parfaits inconnus. Certains ne venaient que pour flatter les nouveaux riches que nous étions, espérant en tirer quelque avantage, les

hommes arrivant avec des projets qui sollicitaient notre investissement, les femmes venant me présenter leurs filles nubiles afin que je m'en délecte. D'autres affluaient dans l'espoir de nous soutirer les informations, cartes et conseils qui leur auraient permis de nous imiter. Quelques-uns vinrent nous présenter leurs sincères félicitations d'être rentrés sains et saufs, et beaucoup pour ne ressasser que de puissantes questions comme : « Quel effet cela fait-il de revenir ? »

Pour moi, en tout cas, c'était agréable. Franchement bon même, de se promener dans la chère vieille cité et de savourer le doux clapotis et la lumière perpétuellement changeante du miroir liquide de Venise, si différents de l'infernal brasier des déserts, de l'aveuglant éclat des montagnes ou du brusque passage, dans les souks orientaux, du blanc soleil du jour à l'ombre des étals. Il était bon de flâner d'un pas tranquille sur la *piazza* et d'écouter autour de moi la douce inflexion des cantilènes de Venise, si distincte du rapide baragouin des cohues de l'Orient. Il était bon, tout simplement, de voir que Venise était telle que je l'avais gardée en mémoire. Le campanile de la *piazza* avait été rehaussé, quelques vieux bâtiments avaient été détruits et remplacés par d'autres, la basilique San Marco était ornée de multiples mosaïques nouvelles. Mais rien ne s'était modifié qui sonnât faux... et ça, oui, c'était appréciable.

À la Ca' Polo, les solliciteurs ne cessaient d'arriver. Si certains étaient plaisants à recevoir, d'autres étaient parfois pénibles, voire franchement insupportables. Un jour, un camarade, marchand comme nous, jeta sur notre retour un voile sombre lorsqu'il nous annonça :

— La nouvelle vient d'arriver d'Orient par la voie de mon agent à Chypre. Le grand khan n'est plus.

L'ayant pressé de questions, nous en conclûmes que le khakhan devait être mort à peu près au moment où nous traversions le Kurdistan. Oui, ces nouvelles étaient tristes. Mais pas si étonnantes, après tout. Ayant atteint sa soixante-dix-huitième année, il avait succombé au poids des ans. Quelque

temps plus tard, des détails nous parvinrent : sa mort n'avait entraîné nulle guerre de succession ; sans opposition majeure, son petit-fils Temur avait été élevé au rang de khakhan.

Ici aussi, en Occident, maintes souverainetés avaient changé en notre absence. Le doge Tiepolo, qui m'avait banni de Venise, était mort, et Piero Gradenigo portait à présent la *scufieta*. Sa Sainteté le pape Grégoire X, que nous avions connu à Acre comme l'archidiacre Visconti, était lui aussi décédé depuis longtemps ; de nombreux papes de Rome lui avaient succédé. Les Sarrasins s'étaient emparé d'Acre, mettant fin au royaume de Jérusalem, et tout le Levant, désormais, était sous domination musulmane. Probablement à jamais. Ayant brièvement assisté, à Acre, à la huitième croisade conduite de façon peu soutenue par Edouard d'Angleterre, je crois pouvoir affirmer que je vis la dernière.

Mon père et ma belle-mère, à cause de la foule qui se bousculait chez nous, pour asseoir notre prospérité nouvelle ou estimant que le temps était venu pour nous de vivre comme les NH[40] qu'avaient toujours été les Polo, commençaient à parler de bâtir une Ca' Polo plus grande. S'ajoutèrent donc au flot des visiteurs ceux des architectes, des maçons et autres artisans, porteurs de dessins, de propositions et de suggestions tels qu'en les suivant nous aurions éclipsé le palais des doges lui-même. Cela me rappela une chose que je communiquai à mon père :

— Nous ne sommes pas encore allés présenter nos hommages au doge Gradenigo. J'imagine que, depuis l'annonce officielle de notre retour à Venise, nous sommes redevenus sujets à l'imposition et que nous devrions recevoir prochainement la visite des collecteurs des douanes. On peut leur faire confiance pour dénicher, parmi les nombreux objets que nous avons importés depuis des années, une babiole sur laquelle oncle Marco aurait oublié de payer quelque taxe dérisoire. Ils feront tout leur possible, sois-en sûr, pour nous pressurer jusqu'au dernier *bagatìn*. Cependant, nous ne pouvons différer davantage notre visite au doge.

[40] Initiales de *Nobilis Homo*, « gentilhomme ».

Nous fîmes une requête formelle d'audience, emmenâmes au jour dit oncle Matteo avec nous, et quand, comme le veut la coutume, nous offrîmes des présents au doge, nous en présentâmes certains au nom de Matteo au côté des nôtres. J'ai oublié aujourd'hui la liste de ces cadeaux, mais je me souviens qu'elle contenait l'une des plaques chryséléphantines *pai-tzu* que j'avais portées en tant qu'émissaire du khan de tous les khans et le couteau à trois lames qui m'avait été si utile en Orient. Je montrai au doge l'intelligence de son mécanisme. Il joua avec un moment avant de me demander en quelles occasions je l'avais utilisé, ce que je lui racontai brièvement.

Il posa ensuite quelques questions polies à mon père, relevant principalement des affaires commerciales entre l'Orient et l'Occident, et des projets de Venise dans le but de les accroître. Il exprima son ravissement que nous ayons, et avec nous la cité de Venise tout entière, si richement prospéré lors de notre séjour à l'étranger. Après quoi, comme prévu, il fit part de son espoir que nous réglerions dûment aux douanes la part de nos fructueuses entreprises qui revenait au Trésor de la République. Nous lui répondîmes, comme convenu, que nous attendions sereinement l'examen de nos irréprochables livres de comptes par les collecteurs de taxes. Après quoi nous nous levâmes, nous attendant qu'on nous laissât partir. Mais le doge leva une main lourdement chargée de bagues et déclara :

— Une dernière chose, *messeri*. Peut-être cela a-t-il échappé à votre souvenir, messire Marco – je sais que vous avez eu bien d'autres choses à régler –, mais il reste la petite affaire de votre bannissement de Venise.

Je le regardai, sidéré. Il n'allait pas ressusciter cette vieille charge contre un citoyen devenu éminemment respectable et estimé, figurant qui plus est parmi les plus lourds contribuables de la cité ! D'un air de hauteur offensée, je répliquai :

— Je pensais, Votre Sérénité, que le statut cœrcitif de cette mesure tomberait d'office à la mort du doge Tiepolo.

— Oh, bien sûr, je ne suis pas *obligé* de respecter les jugements rendus et les sentences imposées par mon prédécesseur. Mais, voyez-vous, j'aime comme vous garder sans tache mes livres de comptes. Et cette petite rature *existe* dans les archives des *Signori délia Notte.*

Je souris, pensant avoir deviné ce qu'il attendait :

— Peut-être le règlement d'une amende conséquente suffirait-il à payer l'effacement de la rature ?

— J'avais pensé plutôt à une sorte d'expiation, en accord avec la vieille loi romaine du talion.

Je le considérai, à nouveau éberlué.

— Vous voulez dire « œil pour œil » ? Les archives montrent certainement que je n'ai jamais tué cet homme.

— Non, non, bien sûr que vous ne l'avez pas fait. Il n'en reste pas moins que cette triste affaire a bel et bien induit un passage par les armes. J'avais pensé que vous pourriez l'expier en vous engageant... dans la guerre que nous livrons à Gênes, notre vieille ennemie.

— Votre Sérénité, la guerre est un jeu de jeunes gens. J'ai atteint la quarantaine, ce qui est un peu vieux pour tirer l'épée...

Il pressa le couteau dont les lames jaillirent.

— Vous venez de me raconter que vous avez utilisé celle-ci il n'y a pas si longtemps. Messire Marco, je ne suis pas en train de vous suggérer de lancer un assaut frontal contre Gênes. Seulement que vous donniez un témoignage visible de votre engagement militaire. Je ne crois pas être despotique, méprisant ou capricieux. Je songe seulement à l'avenir de Venise et de la maison Polo. Ce nom est maintenant illustre parmi ceux de la cité. Après votre père, vous prendrez la tête de la Compagnie, et vos fils après vous. Si, comme cela semble être le cas, la maison Polo conserve cette position exceptionnelle au fil des générations, je pense que les armoiries de la famille devraient être totalement *senza macchia*. Nettoyez donc cette

tache dès maintenant, sous peine d'embarrasser et de jeter l'opprobre sur votre postérité. Ce sera chose facile. Je n'aurai qu'à écrire sur cette page : « Marco Polo, *Nobilis Homo,* a loyalement servi la République dans sa guerre contre Gênes. »

Mon père notifia son accord et ajouta :

— Ce qui est bien scellé est bien gardé.

— S'il le faut vraiment..., fis-je dans un soupir. Je pensais que mon service militaire était derrière moi. Mais, si je puis me permettre, la phrase suivante sonnerait encore *mieux,* à mon sens, sur le registre de l'histoire familiale : « Marco Polo, au cours de sa vie, combattit au côté de la Horde d'or *et* avec la flotte de guerre de Venise. » Qu'attendez-vous de moi, Votre Sérénité ?

— Servez comme gentilhomme en armes. Disons, comme commandant surnuméraire d'un bâtiment de ravitaillement. Vous faites une sortie avec la flotte, un petit tour en mer et retour au port, après quoi vous partez en retraite... avec une nouvelle distinction et l'honneur ancestral préservé.

Voici comment, lorsqu'une escadre de la flotte vénitienne sortit en mer quelques mois plus tard sous commandement de l'amiral Dandolo, je me trouvai à bord de la *galeazza Doge Particiaco,* qui n'était autre, en réalité, que le navire d'approvisionnement de la flotte. J'avais le rang de courtoisie de *sopracomito,* ce qui signifie que j'avais approximativement la même fonction que sur le *chuan* qui transportait Dame Kukachin... Avoir l'air de commander, être habillé le plus martialement du monde, donner l'impression d'être bien renseigné et rester en dehors du chemin du *comito,* seul véritable maître du vaisseau, ainsi que des hommes d'équipage à ses ordres.

Je ne chercherai pas à affirmer que j'aurais fait mieux *si j'avais été* en charge du commandement (de la *galeazza* ou de la flotte tout entière), mais j'aurais difficilement pu faire pire. Nous descendîmes l'Adriatique et, près de l'île de Curzola, au large de la côte dalmate, nous rencontrâmes une escadre de

vaisseaux génois qui portaient le drapeau de leur grand amiral Doria... qui nous démontra en quoi il était grand. Notre flotte, cela se voyait de loin, était supérieure en nombre à celle de l'adversaire, et notre amiral, Dandolo, ordonna une attaque frontale immédiate. Doria sacrifia neuf ou dix de ses navires, qu'il laissa délibérément mettre hors d'usage, offrande destinée à laisser nos bateaux s'enferrer dans les siens. Nos galères étaient désormais très proches, dans un amas inextricable, quand soudain surgirent de nulle part – ou plutôt de derrière l'îlot de Peljesac où ils se tenaient dissimulés – dix ou quinze vaisseaux de guerre génois *de plus*. La bataille, qui dura deux jours, fit de nombreux blessés et tués des deux côtés, mais la victoire revint à Doria car, au coucher de soleil du second jour, les Génois avaient pris toute notre escadre et capturé quelque sept mille Vénitiens, dont je faisais partie, emmenés comme prisonniers de guerre.

La *Doge Particiaco,* comme toutes les autres galères vénitiennes, fut acheminée – toujours par ses prisonniers de guerre, mais sous le commandement d'un *comito* génois – sous la botte italienne, puis elle remonta vers les mers Tyrrhénienne et Ligurienne jusqu'à Gênes. Depuis l'eau, elle ne paraissait pas être une ville si horrible où se trouver enfermé, avec ses *palazzi* semblables à des gâteaux fourrés faits d'une alternance de marbre noir et de marbre blanc, entassés le long des pentes depuis le port. Mais quand nous fumes conduits à l'intérieur, nous la trouvâmes largement inférieure à Venise : des rues et des allées resserrées, des petites places sales, sans canaux pour évacuer les déchets.

J'ignore où l'on emprisonna les marins ordinaires, rameurs, archers et autres *balestrieri*[41] mais, si la tradition fut observée, ils durent finir la guerre dans la misère et les privations, dans des conditions sordides. Les officiers et les gentilshommes en armes comme moi furent considérablement mieux traités. Nous fumes mis aux arrêts dans le *palazzo* abandonné et laissé en ruine d'un ordre religieux éteint, sur la *piazza* des Cinq-

[41] « Arbalétriers ».

Lanternes. Le bâtiment était à peine meublé, très froid et humide (je n'ai cessé de souffrir depuis d'élancements du dos dès que le temps se rafraîchit), mais nos geôliers étaient courtois et nous nourrissaient correctement. On nous permettait même de passer de l'argent aux visiteurs de la Fraternité de Justice afin qu'ils nous fournissent de quoi améliorer notre ordinaire. C'était une réclusion beaucoup plus supportable que celle que j'avais endurée dans la prison du Volcan de ma Venise natale. Malgré tout, nos ravisseurs nous annoncèrent qu'ils rompraient avec la tradition sur un point. Ils n'autoriseraient pas le remplacement des prisonniers par un membre de sa famille, arguant qu'ils n'avaient rien à gagner à procéder de la sorte, si c'était pour retomber ensuite sur les mêmes officiers un peu plus tard, autour d'une autre zone maritime contestée. Chacun resterait donc enfermé jusqu'à la fin du conflit.

Je n'avais pas perdu la vie en partant à la guerre, mais il semblait que je dusse malgré tout y laisser un substantiel morceau. J'avais passé des mois et des années à arpenter avec insouciance d'interminables déserts stériles ou des pentes de montagnes enneigées, mais au moins j'avais vécu durant ces voyages dans un air salubre, apprenant sans doute pas mal de choses en cours de route. Il n'y avait guère à apprendre, en revanche, dans le languissant confinement d'une geôle. Je ne disposais plus, alors, d'un Mordecai Cartafilo comme compagnon de cellule.

Pour autant que je puisse le savoir, mes compagnons de captivité étaient soit des *dilettanti* comme moi – des nobles qui n'avaient pas assumé avec assez de conviction leurs obligations militaires –, soit des professionnels de la guerre. Les *dilettanti* étaient dénués de conversation et passaient leur temps à se plaindre et à évoquer leurs fêtes, leurs salles de bal et leurs partenaires de danse. Les officiers, eux, avaient au moins quelques histoires à raconter. Mais elles finissaient vite par se ressembler, et toutes leurs autres conversations tournaient autour des grades, des promotions et de l'avancement, ou déploraient la façon dont ils étaient mal jugés par leurs

supérieurs. Je crus comprendre que la quasi-totalité des militaires de la Chrétienté étaient cantonnés à un grade subalterne, à au moins deux rangs de celui qu'ils devraient occuper.

Si je n'avais rien à espérer apprendre en prison, peut-être pouvais-je ambitionner d'instruire, ou à défaut de distraire un peu les autres. Aussi, dès que l'ennui des conversations menaçait de devenir lancinant, je pouvais aventurer une remarque :

— En parlant de galons[42], messieurs, il existe dans les jungles de Champa une bête appelée tigre qui possède des bandes sur tout le corps. Curieusement, on n'en trouve pas deux à avoir les mêmes. Les natifs de Champa sont capables de reconnaître un tigre à la seule forme de ses rayures. Ils appellent l'animal « seigneur tigre » et assurent qu'en buvant une décoction faite à partir de ses globes oculaires, on peut acquérir la stupéfiante capacité d'apercevoir le seigneur tigre avant qu'il ne vous voie et deviner s'il s'agit d'un mangeur d'hommes ou d'un prédateur d'animaux inférieurs.

Parfois encore, un de nos geôliers nous apportait nos repas dans des plats en fer-blanc. Ceux-ci étant aussi nauséabonds qu'à l'ordinaire, il se trouvait assailli d'une bordée de nos sarcasmes habituels. Aussi, lorsqu'il se plaignit de la pénible bande que nous formions en regrettant de ne pas s'être porté volontaire pour un autre poste, je lui fis observer :

— Estime-toi heureux, Génois, de ne pas servir en Inde. Là-bas, quand les domestiques m'apportaient mon dîner, ils devaient pénétrer dans la salle à manger en rampant, tout en poussant le plateau devant eux.

Au début, mes contributions non sollicitées à ces conversations de chambrée m'attirèrent tout au plus des regards incrédules. Comme le jour où deux vrais gentilshommes

[42] Jeu de mots intraduisible en français : le mot anglais *stripes* peut à la fois signifier « galons » (ceux dont discutent les militaires) et « bandes » (ou rayures sur le pelage d'un tigre).

discutaient, dans leur langage fleuri et ampoulé, des mérites comparés de leurs tendres dames, dont ils allaient pouvoir retrouver, en rentrant, les charmes et les vertus. Je les refroidis quelque peu en leur demandant soudain d'un air dégagé :

— Avez-vous déjà déterminé, messieurs, si vos demoiselles étaient des femmes d'hiver ou des femmes d'été ?

Devant leurs regards vides d'expression, j'entrepris de leur expliquer tranquillement :

— Les hommes de la race Han, en Orient, disent qu'une femme dont l'ouverture intime est située plutôt sur l'avant de son mont de Vénus est plus adaptée aux froides nuits de l'hiver, parce qu'elle et vous pouvez plus aisément vous entrelacer au moment où s'effectue la pénétration. En revanche, une femme dont l'orifice est situé plus loin vers l'arrière, entre ses jambes, est meilleure en été. Elle peut s'asseoir sur vos genoux dans un frais et venteux pavillon d'extérieur, tandis que vous la pénétrez par-derrière.

Les deux gentilshommes avaient ensemble reculé, pétrifiés d'horreur, mais d'autres moins bégueules étaient revenus à la charge, fort désireux d'entendre de nouvelles révélations de ce genre. Le temps vint assez vite où, dès que j'ouvrais la bouche, je me retrouvais avec plus d'auditeurs que n'importe quel spécialiste des bonnes manières dans une salle de bal ou que l'amateur le plus ferré en stratégie navale de combat. Tous, alors, m'écoutaient avidement. Et il n'y avait pas que mes camarades vénitiens à venir ainsi s'agglutiner autour moi, mais aussi les surveillants et les gardes génois, les Frères de Justice en visite, ou encore des Pisans, des Corses et des Padouans faits prisonniers par les Génois au cours d'autres batailles. Un jour, je fus approché par l'un d'eux qui me dit :

— Messire Marco, je suis Luigi Rustichello, originaire de Pise...

Et tu te présentas comme un écrivaillon, un fabuliste, un romancier, tu me demandas la permission de rassembler mes aventures dans un livre. Nous nous assîmes ensemble, et je te

contai mes histoires. Par le truchement de la Fraternité de Justice, j'eus le loisir de lancer une requête à Venise, et mon père envoya à Gênes ma collection de notes, longues ou fragmentaires, et mes journaux intimes, lesquels m'aidèrent à raviver mes souvenirs, me rappelant bien des anecdotes que j'avais oubliées. Ainsi, notre année de confinement passa vite puisque, loin d'être lassantes, nos journées étaient continuellement occupées et productives. Quand, la guerre enfin terminée, une nouvelle paix fut signée entre Venise et Gênes et qu'on nous laissa rentrer chez nous, je pus vraiment dire que cette année-là n'avait pas été du temps perdu, comme je l'avais craint. Elle avait même peut-être été la plus fructueuse de ma vie, en ce sens qu'elle m'avait permis de réaliser une œuvre appelée à durer, qui dure encore et promet de durer plus longtemps que moi. Je veux parler de notre livre, Luigi, le *Devisement du Monde*. Je suis sûr que, durant toutes les années que j'ai passées depuis notre au revoir devant ce*palazzo* de Gênes, je n'ai rien accompli qui m'ait procuré semblable satisfaction. Voilà où nous en sommes, Luigi.

J'ai une fois de plus raconté ma vie depuis l'enfance jusqu'à la fin de mes pérégrinations. J'ai redit nombre des histoires que tu avais entendues à cette époque lointaine (de façon plus détaillée, cette fois) et repris certaines que nous avions décidé d'éliminer du premier livre. À côté de cela, il en est de nouvelles que je ne t'avais jamais confiées. Je te laisse désormais libre de retenir certaines de mes aventures, toutes si le cœur t'en dit, et de les imputer au héros fictionnel de ton prochain ouvrage en chantier. Fais-en ce que tu voudras.

Il reste peu à dire de moi, rien sans doute qui puisse intéresser ton livre, aussi ne serai-je plus très long.

46

Je rentrai à Venise pour découvrir que mon père et *marègna* Lisa étaient bien avancés dans la construction de notre luxueuse nouvelle Casa Polo... ou plutôt dans la réhabilitation d'un vieux *palazzo* qu'ils avaient acheté. Il se trouvait devant la Corte Sabionera, dans un quartier bien plus huppé que notre précédente résidence. Il était également plus proche du Rialto, sur lequel, à présent que j'étais le dirigeant reconnu de la Compagnie Polo, la tradition voulait que je me rendisse deux fois par jour pour y converser avec mes confrères marchands, chaque matin peu avant midi et chaque soir avant la fin de la journée de travail. C'était et cela demeure une coutume fort plaisante, et j'avoue y avoir plus d'une fois attrapé au vol une bribe utile d'information qui ne me serait pas parvenue dans le déroulement usuel des affaires. Je ne goûtais pas particulièrement de me voir adresser avec respect le titre de messire, ni que l'on m'écoutât religieusement délivrer ma sage opinion sur telle ou telle question relative aux statuts, aux tarifs, ou que sais-je. Je dirais même que je n'étais guère gratifié d'être parvenu à la tête de la Compagnie, d'autant que c'était un peu par défaut.

Mon père ne s'était jamais retiré officiellement en ma faveur. Simplement le temps passant, il avait décidé de consacrer moins d'attention aux affaires, pour privilégier d'autres projets. Durant une longue période, par exemple, il investit toute son énergie dans la supervision de la restauration, puis de l'ameublement et de la décoration de la nouvelle Ca' Polo. À plusieurs reprises, durant les travaux, il me fit remarquer que ce *palazzo* était assez vaste pour accueillir bien plus de gens que ceux que nous envisagions d'y loger.

— Rappelle-toi ce qu'a dit le doge, Marco, tenait-il à me répéter. S'il doit se perpétuer une Compagnie et une maison Polo après toi, il faudra qu'il y ait des fils.

— Tu dois savoir, comme tout le monde ici, père, ce que je pense de cette question. Je n'ai rien contre la paternité, mais il se trouve que la maternité m'a coûté plus cher que je ne pourrais jamais compter.

— Balivernes ! lâchait alors d'un ton sévère ma belle-mère avant de tempérer. Loin de moi l'idée de déprécier ce que tu as pu perdre, Marco, mais je ne saurais ici que protester. Lorsque tu as raconté cette tragique histoire, tu as parlé d'une frêle femme étrangère. Les Vénitiennes, elles, naissent et sont élevées pour mettre au monde. Rien ne les comble davantage que se trouver, comme dit le vulgaire, « enceintes jusqu'aux oreilles », et elles en ressentent vivement le manque lorsqu'elles ne le sont pas. Trouve-toi une bonne Vénitienne aux hanches larges et laisse-la s'occuper du reste.

— Ou bien, ajoutait l'esprit pratique de mon père, choisis une femme que tu puisses aimer suffisamment pour vouloir lui faire des enfants, mais assez légèrement pour ne pas trop souffrir de sa perte éventuelle.

Lorsque la Ca' Polo fut achevée et que nous nous y fûmes installés, mon père tourna son attention vers un projet inédit et plus extraordinaire encore. Il fonda ce que j'appellerais une école pour marchands aventuriers. Elle n'eut en réalité jamais de nom officiel et jamais elle ne constitua une académie ou quoi que ce soit de formel. Mon père décida simplement de fournir son expérience, ses conseils et un accès à notre collection de cartes à qui exprimerait le vœu d'aller chercher fortune sur la route de la soie. Ce furent essentiellement des jeunes gens qui vinrent recevoir ses enseignements, quoique certains fussent à peu près de mon âge. Contre un pourcentage des profits que l'étudiant réaliserait lors d'une future expédition de commerce (à Bagdad, à Balkh, n'importe où en Orient, et même à Khanbalik), Nicolò Polo lui apprenait tout ce qui pourrait lui être utile, lui permettait de copier sur nos cartes le trajet à

emprunter, lui délivrait quelques rudiments de farsi commercial, lui donnait même les noms des marchands locaux dont il pouvait se souvenir, ainsi que ceux de tous les guides, conducteurs de chameaux, porteurs et autres qu'il pourrait trouver sur sa route. Il ne garantissait rien, bien conscient que son savoir datait un peu, à présent. Mais jamais il ne leur demanda de lui payer quoi que ce soit pour cet enseignement. Pas avant que celui-ci leur eût profité. Si je me souviens bien, plusieurs d'entre eux tentèrent de partir sur les traces orientales de maître Polo, dans la direction d'où il était par deux fois revenu. Quelques-uns rentrèrent sains et saufs de destinations aussi lointaines que la Perse, un ou deux en revinrent prospères, qui lui payèrent leur dû. Mais je pense que mon père aurait persisté dans cette lubie même si aucun ne lui avait jamais versé le moindre *bagaùn* car, en un sens, c'était pour lui une continuation virtuelle du voyage... jusqu'à ses derniers jours.

La conséquence de tout cela fut que l'insouciant vagabond que j'étais, aussi prévisible et fiable que les vents, découvrit ses horizons naguère ouverts à perte de vue, encombrés par la besogne journalière de surveillance des livres de comptes et l'approvisionnement des entrepôts, entrecoupée des deux rituels de convivialité et de bavardage sur le Rialto. C'était une obligation... *mon* obligation. Il fallait que quelqu'un tînt en main la maison Polo ; mon père finit par se retirer tout à fait, et oncle Matteo était à jamais un infirme assigné à résidence. À Constantinople, mon oncle le plus âgé abandonna lui aussi peu à peu les affaires pour mourir, d'ennui je crois, peu de temps après. Du coup, mon cousin Nicolò, là-bas, et moi, ici, héritâmes de l'entière responsabilité des deux branches de la Compagnie. Le rôle de prince des marchands sembla plaire à cousin Nicolò. Et moi, me direz-vous ? Ma foi, c'était un travail honnête, utile et point trop exigeant ; je n'étais pas encore lassé de la monotonie de son quotidien et je m'étais plus ou moins résigné à considérer que j'y passerais le *reste* de ma vie. C'est alors que deux événements survinrent.

Le premier fut l'envoi que tu me fis, Luigi, d'un exemplaire tout juste achevé du *Devisement du Monde*. Je saisis

immédiatement le moindre moment perdu pour lire et savourer notre ouvrage et, chaque page terminée, je la donnais à un scribe pour qu'il en établît une copie. Je le trouvai en tous points admirable, avec fort peu d'erreurs, sans doute imputables au rythme de ma narration pendant que tu couchais mes mots par écrit. Peut-être aurais-je pu, aussi, relire ta version originale d'un œil plus critique et plus concentré.

Celles-ci n'étaient que des méprises dans la datation de tel fait, ou une aventure sortie de son contexte, à l'occasion l'un de ces difficiles noms de lieux orientaux mal orthographié, sans doute mal prononcé ou mal épelé par mes soins... Ta graphie de Saianfu, par exemple, au lieu du correct Yunnanfu, ou de Yang-zho pour Hangzhou, qui nous aurait transportés, moi et ma carrière de collecteur d'impôts à Manzi, dans une cité toute différente, fort éloignée de celle où j'exerçais. Il est vrai que je n'ai jamais été pointilleux sur ce genre de bévues, et j'espère que tu ne prends pas mal le fait que je les mentionne ici. Nul autre que moi ne s'en soucierait, du reste – car enfin qui, dans notre monde occidental, pourrait se douter de la différence entre Yang-zho et Hangzhou ? J'avoue n'avoir moi-même jamais pris la peine de les faire corriger par mon scribe lorsqu'il prenait copie de mes notes.

Je suis allé offrir l'un de nos exemplaires au doge Gradenigo, qui doit l'avoir immédiatement fait circuler parmi son conseil de nobles, lesquels l'auront peut-être fait suivre à leur famille, voire à leurs serviteurs. J'ai fait don d'une autre copie au prêtre de notre nouvelle paroisse de Saint-Jean-Chrysostome, qui l'a sans doute fait passer parmi les clercs de sa congrégation. Et, en un rien de temps, je me retrouvai de nouveau célèbre. Avec une avidité peut-être encore plus grande que lors de mon retour de Kithai, des gens ont cherché à faire ma connaissance, m'accostant sur mon lieu de travail, me pointant du doigt dans la rue, sur le Rialto ou depuis une gondole de passage. Et tes propres copies, Luigi, ont dû proliférer telles des semences de pissenlit car les marchands et les voyageurs étrangers venus visiter Venise affirment qu'ils sont venus autant pour me rencontrer que pour admirer la

basilique San Marco et les autres monuments de la cité. Quand je les recevais, beaucoup m'expliquaient qu'ils avaient lu le *Devisement du Monde* chez eux, déjà traduit dans leur propre langue.

Comme je l'ai dit, Luigi, nous avons peu gagné à omettre les nombreux détails que nous avons jugés trop merveilleux pour être crus. Certains des enthousiastes qui ont cherché à m'approcher ont certes voulu rencontrer celui qu'ils considéraient comme un lointain voyageur, mais bien plus encore voulaient voir le grand romancier pour lequel ils me prenaient, l'auteur d'une fiction aussi distrayante que fantaisiste. D'autres cachaient à peine leur désir de découvrir *de visu* le prodigieux menteur que j'étais et s'amassaient telle la foule des spectateurs venus assister à la *frusta* de quelque éminent criminel entre les piliers de la *piazzetta*. Il semblait que plus je protestais (« Je n'ai rien dit que la vérité ! »), moins ils me croyaient et plus ils me considéraient avec un air rieur teinté de tendresse. Je pouvais difficilement me plaindre, certes, d'être devenu le point de mire de leurs regards, pour la plupart empreints d'une admiration chaleureuse, mais j'aurais préféré être connu pour autre chose que pour conter des fables.

Notre nouvelle Ca' Polo était située dans la Corte Sabionera et je suppose que même le tout dernier plan des rues de Venise mentionne le nom officiel de cette petite place, qui est la cour du Lest-des-Navires. Mais aucun Vénitien ne l'appelait plus ainsi. On ne la connaissait plus que comme la Corte del Milione – *en mon honneur* – car je n'étais plus désigné désormais que sous le nom de « Marco Milione », l'homme d'un million de mensonges, de fictions et d'exagérations. J'étais devenu célèbre, mais d'une notoriété dont je me serais volontiers passé.

J'ai appris, avec le temps, à vivre avec ma nouvelle réputation, et même à ne plus prêter attention à la troupe de garnements qui s'amusait parfois à me suivre de chez moi jusqu'à la Compagnie ou jusqu'au Rialto. Ils brandissaient des épées de bois et caracolaient d'un galop un peu gauche, en se frappant le derrière aux cris de « Approchez-vous, grands

princes ! » et de *« l'Orda* t'attrapera ! ». Cette attention finissait par être une nuisance, car elle permettait à des étrangers de me reconnaître et de me saluer même quand j'aurais préféré l'anonymat. Mais c'est en partie parce que j'étais devenu aussi illustre qu'un autre événement survint.

J'ai oublié où je me promenais ce jour-là, mais, dans la rue, je me trouvai soudain face à la petite Doris, celle qui avait été la camarade de jeu de mon enfance et m'avait tant aimé. J'en fus stupéfait. En toute logique, Doris aurait dû avoir à peu près mon âge, et donc une quarantaine d'années. Comme elle faisait partie de la classe la plus défavorisée, elle aurait dû ressembler à une bête de somme usée jusqu'à la corde, une *maràntega* [43] grisonnante et ridée... Mais celle qui se tenait devant moi était encore une jeune femme – elle avait vingt, vingt-cinq ans tout au plus. Elle était vêtue convenablement, non de ce noir sans relief des femmes des bas quartiers, et arborait un teint aussi frais, des cheveux aussi dorés, une frimousse aussi jolie que lorsque je l'avais quittée. J'étais plus que surpris : littéralement foudroyé. Je ne pus m'empêcher, oubliant toutes les bonnes manières, de crier étourdiment son nom, mais du moins le fis-je avec politesse :

— *Damina* Doris Tagiabue !

Elle aurait tout aussi bien pu lever le menton de mépris à mon effronterie, rassembler ses robes d'une main et me planter sur place. Mais elle aperçut ma petite suite de garnements grimés en Mongols et, réprimant un sourire, me répondit assez aimablement :

— Vous êtes sans doute messire Marco des... euh...

— Marco des Millions. Tu peux le dire, Doris. Chacun le fait déjà. Et je crois me souvenir que tu m'affublais d'autres noms bien pires. Marcomique, entre autres.

[43] « Vieille femme ressemblant à une sorcière »

— Messire, je crains que vous ne vous soyez mépris. Je suppose que vous avez connu ma mère, dont le nom de jeune fille était en effet Doris Tagiabue.

— Votre mère ! (Pendant un moment, j'avais oublié que Doris devait être aujourd'hui une matrone, si ce n'est une vieille bique ratatinée. Peut-être parce que la jeune fille était incroyablement proche de ce que me rapportait ma mémoire, je ne m'étais plus souvenu que de la petite *zuzurullona* [44] indomptée et à peine formée que j'avais connue.) Mais elle n'était qu'une enfant !

— Les enfants grandissent, messire, dit-elle.

Puis elle conclut d'un ton malicieux, inclinant la tête en direction de ma demi-douzaine de Mongols miniatures :

— Même les vôtres, un jour.

— Ce ne sont pas les miens. *Battez la retraite, soldats !* leur hurlai-je.

Mimant force ruades et tournoiements cabrés de leurs montures imaginaires, ils se retirèrent à quelque distance.

— C'était une plaisanterie, messire, fit cette si familière étrangère qui, souriant ouvertement, se rapprochait encore davantage, si c'était possible, du lutin rieur de mes souvenirs. Parmi les choses bien connues à Venise, chacun sait que Marco Polo est encore célibataire. Ma mère, en tout cas, a grandi et s'est mariée. Je suis sa fille, mon nom est Donata.

— Un joli nom pour une bien jolie jeune fille : il signifie « la Donnée », le cadeau, en quelque sorte. (Je m'inclinai comme si nous venions d'être formellement présentés l'un à l'autre.) Dame Donata, je vous serais reconnaissant de m'indiquer où vit votre mère, désormais. J'aimerais beaucoup la revoir. Nous étions autrefois... bons amis.

[44] Jeune fille enjouée et quelque peu délurée.

— *Almèi,* messire. J'ai le regret de vous dire qu'elle est morte des fièvres de *l'influenza,* il y a quelques années.

— *Gramo mi*[45] *!* Je suis désolé de l'apprendre. C'était une si chère personne. Mes condoléances, Dame Donata.

— Demoiselle Donata, corrigea-t-elle. Ma mère était Dame Doris Loredano. Comme vous, je ne suis pas mariée.

J'articulai un début de phrase outrageusement osé, puis hésitai... avant de confier finalement :

— Je ne puis me décider à regretter cet état de choses.

Elle sembla surprise de mon audace, mais pas si scandalisée, aussi poursuivis-je :

— *Damìna* Donata, pensez-vous que si j'envoyais à votre père d'acceptables *sensalì,* il consentirait à m'accorder un entretien dans votre résidence familiale ? Nous pourrions parler de votre défunte maman... du bon vieux temps...

Elle redressa la tête et me considéra pendant un moment. Puis elle répondit franchement, sans malice, comme sa mère l'aurait fait :

— Le célèbre et si estimé Marco Polo est sûr d'être partout le bienvenu. Si vos *sensalì* viennent demander à parler à maître Lorenzo Loredano dans cet atelier de la Merceria...

Les *sensalì* sont des intermédiaires dans les affaires ou des entremetteurs matrimoniaux. Ce fut un représentant de la seconde catégorie que j'envoyai, en la personne de ma raide et très pondérée belle-mère, avec une ou deux solides jeunes femmes de son entourage. *Marègna* Lisa revint de cette mission nous rapporter que maître Loredano avait très aimablement accédé à ma requête de lui rendre visite. Elle ajouta, avec une élévation notable des sourcils :

— C'est un fabricant d'articles de cuir. À l'évidence un honnête et respectable corroyeur, dur à la peine. Cependant,

[45] « Pauvre de moi ! »

Marco, il n'est *que* corroyeur. *Moreldi mezo*[46]. Tu pourrais demander audience chez des filles de sang bleu. Les Dandolo, les Balbi, les Candiani...

— Dona Lisa, j'ai eu dans le temps une nourrice appelée Julia qui se plaignait pareillement de mes goûts. Déjà dans ma jeunesse j'étais contrariant, préférant un champignon savoureux à tout autre, fut-il affublé d'un nom noble.

Cependant, je ne fondis pas sur la maison Loredano pour enlever Donata tel un rapace happant sa proie. Je lui fis une cour aussi patiente et respectueuse que si elle avait été du plus pur sang royal. Son père, qui donnait l'impression d'avoir été assemblé de plusieurs de ses peaux tannées, me reçut cordialement et n'émit aucun commentaire sur le fait que j'étais presque aussi vieux que lui. Après tout, l'une des façons usuelles pour une fille de classe moyenne, un « champignon du milieu », de pousser un peu plus haut dans le monde était de faire un mariage avantageux de mai avec décembre, en général un veuf assorti de nombreux enfants. Sous le rapport de l'âge, je ne dépassais pas novembre et arrivai dépourvu de toute marmaille d'un premier Ut. Maître Lorenzo tint cependant à me marmonner certaines de ces phrases qu'adresse traditionnellement un père désargenté à un prétendant aisé, afin de ne pas laisser croire qu'il accorde sa fille en *diritto di signoria*[47] *:*

— Je dois vous faire part de ma réticence, messire. Une fille ne devrait pas aspirer à une position plus élevée que celle que la vie lui a accordée. Au fardeau ordinaire de sa basse naissance, elle risque d'ajouter une plus lourde servitude encore.

— Je suis le prétendant, messire, l'assurai-je. Je ne puis qu'espérer que votre fille favorise mes aspirations et je vous promets qu'elle n'aurait qu'à s'en louer.

---

[46] Expression vénitienne populaire désignant les gens de la classe moyenne.

[47] Tribut payé au seigneur.

J’apportais des fleurs ou quelque petit cadeau, et Donata et moi allions nous asseoir ensemble, toujours sous le regard circonspect d’un chaperon, une de ces duègnes en corset de fer dont Fiordelisa savait s’entourer, assise à distance raisonnable pour veiller au respect de la plus stricte honorabilité. Cela n’empêchait nullement Donata de me parler aussi librement que Doris avait l’habitude de le faire :

— Si vous avez connu ma mère dans sa jeunesse, messire Marco, vous savez qu’elle a débuté dans la vie comme une pauvre orpheline. Littéralement du plus bas *popolàzo*. Je ne ferai donc pas semblant de me donner de faux grands airs en son nom. Quand elle a épousé un prospère corroyeur, propriétaire de sa boutique, elle s’est mariée au-dessus de sa condition. Mais nul ne l’aurait jamais su si elle n’avait elle-même choisi de ne point le celer. Jamais personne n’a émis à l’égard de ses origines modestes le moindre commentaire durant le reste de sa vie. Elle a été pour mon père une bonne épouse et pour moi une bonne mère.

— Je n’en doutais pas, fis-je.

— Je pense qu’elle a honoré le rang social auquel elle avait accédé. Je vous le dis, messire Marco, afin que si vous... si vous deviez avoir le moindre doute sur ma capacité à m’élever à mon tour, eh bien...

— Donata chérie, je n’ai jamais eu aucune hésitation. Même alors que votre mère et moi n’étions tous deux que des enfants, je sentais déjà ses qualités. Mais je ne dirai pas pour autant « telle mère, telle fille ». Car même si je ne l’avais pas connue, j’aurais immédiatement décelé les vôtres. Faut-il que, tel un trouvère au clair de lune, je chante à présent vos grâces ? Vous êtes belle, intelligente, enjouée...

— Surtout n’omettez pas l’honnêteté, m’interrompit Donata. J’aimerais en effet que vous sachiez tout ce qui doit l’être. Ma mère ne m’en a jamais touché le moindre mot, et jamais je n’aurais osé aborder le sujet à portée d’oreille de mon bon père, mais... mais il y a des choses qu’un enfant finit par apprendre ou

au moins à suspecter sans qu'on les lui ait confiées. Souvenez-vous, messire Marco, que j'admire ma mère d'avoir fait un bon mariage. Mais je pourrais être moins admirative de la façon dont elle y est parvenue, et vous comme moi. J'ai le soupçon bien ancré que son union avec mon père a dû être précipitée par... comment dire ?, le fait d'avoir *anticipé l'événement*, dans une certaine mesure. Je crains que confronter la date de leur *consento di matrimonio* à celle qui est inscrite sur mon propre *atta di nascita* ne soit un peu... embarrassant.

Je souris en voyant l'inquiétude de Donata à l'idée de choquer un homme aussi endurci que moi et aussi indifférent à ce genre de révélation. Elle devait ignorer, pensais-je, que l'immense majorité des mariages dans les basses classes n'étaient jamais consacrés par le moindre document officiel. Si Doris avait vraiment, par la plus ancestrale des ruses féminines, réussi à passer du *popolàzo* au *moreldi mezo*, cela n'entamait en rien mon estime pour elle... ni pour le charmant résultat de sa ruse. Et si c'était là le seul obstacle dont Donata puisse craindre l'interférence dans notre mariage, c'était bien peu de chose. Je me fis deux promesses, à cet instant. L'une à moi-même, silencieuse : je fis le vœu que jamais, au cours de notre vie maritale, je ne révélerais aucun des secrets de mon passé, gardant ainsi mes squelettes bien enfermés dans leur placard. La seconde promesse, je la fis à voix haute, après avoir effacé mon sourire et pris un visage solennel :

— Je jure, très chère Donata, de ne jamais vous faire grief de votre naissance prématurée. Je n'y perçois nulle disgrâce.

— Ah, vous autres les hommes d'un certain âge êtes si enclins à la tolérance face à la fragilité humaine... (Je dus tressaillir à cette remarque, car elle l'amenda vite.) Vous êtes un homme bon, messire Marco.

— Tout comme l'était votre mère. Ne lui en veuillez pas d'avoir fait son chemin avec détermination. Elle savait parvenir à ses fins.

Je me souvins, non sans une once de culpabilité, d'un exemple frappant. Ce souvenir amena une question :

— Je crois comprendre qu'elle n'a jamais mentionné notre relation, n'est-ce pas ?

— Pas que je me souvienne. Elle aurait dû ?

— Non, non. Je n'étais rien, à l'époque. Rien qui soit digne d'être mentionné. Mais je dois confesser...

Je m'arrêtai, car je venais de jurer que je ne révélerais rien de ce qui avait eu lieu dans ma vie passée. Et je me voyais mal confier que Doris Tagiabue avait perdu sa virginité avant de rencontrer Lorenzo Loredano pour s'être donnée à moi auparavant. Je me contentai de répéter :

— Votre mère savait comment parvenir à ses fins. Si je n'avais pas eu à quitter Venise, il aurait fort bien pu arriver qu'elle m'épouse, *moi,* quand nous aurions eu quelques années de plus.

Donata eut une moue charmante.

— Ce n'est pas très galant de parler de la sorte, même si c'est la vérité. Vous me faites passer pour un second choix.

— Et maintenant, c'est *vous* qui me faites passer pour un client mégotant sur la place du marché. Je ne vous ai pas choisie de mon plein gré, jeune fille. Je n'y ai été pour rien. Dès que je vous ai vue, j'ai tout de suite pensé : « Elle doit avoir été mise sur terre pour moi. » Et quand vous avez prononcé votre nom, je l'ai *su*. J'ai su que la vie m'avait envoyé un cadeau.

Cela lui plut, et sa contrariété fondit.

Lors d'une autre conversation, alors que je lui faisais la cour, nous étions assis ensemble lorsque je lui posai cette question :

— Qu'en est-il des enfants quand nous serons mariés, Donata ? Elle battit des paupières, perplexe, comme si je lui

avais demandé si elle comptait continuer à respirer après notre mariage. Aussi enchaînai-je :

— Un couple marié est bien sûr censé avoir des enfants. C'est une chose tout à fait naturelle. Attendue par leurs familles, l'Église, Notre Seigneur Dieu, les gens de la ville en général. Mais en dépit de toutes ces attentes, il doit bien y avoir des gens qui ne souhaitent pas s'y conformer.

— Je n'en fais pas partie, répondit-elle comme elle le ferait au catéchisme.

— Et il en est qui tout simplement ne peuvent pas. Après un instant de silence, elle avança :

— Êtes-vous en train d'insinuer, Marco... ?

Elle ne s'adressait plus à moi de façon formelle. Choisissant ses mots avec délicatesse, elle poursuivit :

— Insinueriez-vous, Marco, que peut-être, au cours de vos voyages, vous auriez pu être... estropié d'une façon ou d'une autre ?

— Non, non. Je suis entier et en bonne santé, apte à jouer mon rôle de père. Pour autant que je sache, je veux dire. Je faisais plutôt référence à ces infortunées qui demeurent, pour une raison ou une autre, infertiles.

Elle regarda ailleurs, rougit un peu et déclara :

— Je ne puis répondre à cela « Non, non » car je n'ai aucun moyen de le savoir. Mais je pense que si vous deviez passer en revue les femmes infertiles que vous avez pu connaître, vous constateriez qu'il s'agit la plupart du temps de pâles, fragiles et vaporeuses nobles dames. Je suis d'une bonne souche paysanne au sang rouge, solide, et en tant que chrétienne *j'espère* être féconde. Je prie notre bon Seigneur pour qu'il en soit ainsi. Mais si lui, dans sa sagesse, devait choisir que je ne puisse enfanter, je tenterais avec fermeté d'âme d'endurer cette affliction. Quoi qu'il en soit, j'ai confiance dans la bonté du Seigneur.

— Ce n'est pas toujours du ressort du Seigneur, fis-je. Il existe en Orient différentes façons sûres de prévenir la conception...

Donata se récria, outrée, et se signa précipitamment.

— Ne répétez jamais une chose pareille ! Ne parlez même pas de ce péché infâme ! Mon Dieu, que dirait le père Nardo s'il imaginait ne serait-ce qu'une seconde que vous avez pu songer à cela ? Oh, Marco, jurez-moi que vous n'avez rien mentionné *dans votre livre* d'aussi criminel et sordide, d'aussi peu chrétien, en un mot. Je ne l'ai pas lu, mais j'ai entendu certaines personnes dire qu'il était scandaleux. De quel scandale parlaient-elles ?

— Je ne me souviens de rien de tel, fis-je d'un ton apaisant. Ce doit être dans les épisodes que nous n'avons finalement pas gardés dans l'ouvrage. Je tenais seulement à vous expliquer que de telles solutions sont à l'occasion possibles, pour le cas où...

— Pas pour une chrétienne ! C'est hors de question ! Impensable !

— D'accord, d'accord, ma chère. Pardonnez-moi.

— Seulement si vous me promettez, répliqua-t-elle avec fermeté. Promettez-moi que vous allez oublier cela et *toutes les autres* viles pratiques dont vous avez pu être le témoin en Orient. Que notre bon mariage chrétien ne sera jamais terni par quoi que ce soit de répréhensible que vous ayez appris, vu ou même entendu sur ces terres païennes.

— Oh, tout ce qui est païen n'est pas forcément vil...

— Promettez-moi !

— Mais, Donata, supposez qu'il se présente une autre occasion de partir vers l'Orient et que je veuille vous emmener avec moi. Vous seriez la première Occidentale, à ma connaissance, à...

— Non, soyez sûr que je ne partirai jamais, Marco, affirma-t-elle, catégorique.

Son rougissement avait disparu. Son visage était à présent très blanc et ses lèvres serrées.

— Je n'aurais d'ailleurs aucune envie que vous partiez. Voilà. C'est dit. Vous êtes un homme riche, Marco, et n'avez aucune raison de vouloir accroître cette richesse. Votre célébrité est acquise, depuis cette expédition. Vous n'avez nul besoin d'en espérer davantage, ni de repartir en voyage. Vous avez des responsabilités et en aurez sous peu une de plus avec moi ; j'espère même que nous en aurons ensuite tous les deux. Vous n'êtes plus... Vous n'êtes plus le jeune garçon que vous étiez à votre départ. Ce garçon-là, je ne l'aurais pas épousé, Marco. Pas plus aujourd'hui qu'à l'époque. Je veux un homme mûr, raisonnable, sur lequel je puisse compter. J'ai pensé que vous pourriez être celui-là. Si vous ne l'êtes pas, si votre âme abrite toujours un jeune homme téméraire et remuant, je pense que vous feriez mieux de le confesser ici et maintenant. Nous devrons faire bonne figure devant nos familles, nos amis et toutes les jacasseries de Venise, quand nous annoncerons la dissolution de nos fiançailles.

— Vous êtes incroyablement semblable à votre mère, soupirai-je. Mais vous êtes jeune. Dans les temps à venir, peut-être *désirerez*-vous voyager...

— Pas au-delà du monde chrétien, insista-t-elle de la même voix inflexible. Promettez-moi.

— Très bien. Je ne vous emmènerai jamais plus loin que le monde chré...

— Et vous n'irez pas non plus.

— Alors ça, Donata, je ne pourrais le jurer de bonne foi. Dans le seul cadre de mes affaires, je pourrais être appelé à retourner à Constantinople, et autour de cette cité s'étendent des terres non chrétiennes. Mon pas pourrait glisser...

— Promettez-moi aussi que vous ne partirez pas au loin avant que nos enfants, si Dieu daigne nous en accorder, soient mûrs et en âge de se diriger par eux-mêmes. Vous m'avez bien

raconté comment votre père avait laissé son fils errer dans les rues avec des gens peu recommandables, n'est-ce pas ?

J'éclatai de rire.

— Donata, eux non plus n'étaient pas *tous* vils. Votre mère en faisait partie.

— Ma mère s'est élevée au-dessus de cette condition, justement. Je ne veux pas que *mes* enfants soient un jour abandonnés. Promettez-moi.

— Je vous le promets, concédai-je.

Je ne pris pas le temps de calculer, à cet instant, que si notre mariage produisait un fils dans un intervalle raisonnable, je me trouverais âgé d'environ soixante-cinq ans quand il atteindrait sa majorité. Je pensais simplement que Donata aurait bien le temps de changer d'avis au cours de notre vie commune.

— Je vous le promets, Donata. Aussi longtemps qu'il y aura des enfants à la maison, et à moins que vous n'en décidiez autrement, j'y demeurerai moi aussi.

Et la première année du nouveau siècle, en l'an mille trois cent un, nous nous mariâmes.

Tout fut fait selon les règles. Quand notre période de fiançailles eut été jugée assez longue, le père de Donata et le mien prirent avec un notaire les dispositions nécessaires pour que se déroule en la paroisse de Saint-Jean-Chrysostome la cérémonie de *l'impalmatura*, la promesse de mariage. À cette occasion, ils lurent attentivement le contrat de mariage, le signèrent et lui conférèrent ainsi un caractère de confirmation, comme si je n'avais été pour ma part qu'un jeune marié timide et gauche, à peine sorti de l'adolescence... C'était moi, en fait, qui avais rédigé le contrat, avec le concours de l'avoué de la Compagnie. Au terme de la cérémonie de *l'impalmatura*, je passai au doigt de Donata la bague de fiançailles. Les dimanches qui suivirent, le *pare* Nardo proclama en chaire les bans et les apposa sur la porte de l'église ; nul ne vint contester ce projet de mariage. Dona Lisa engagea alors un frère scribe à la graphie

impeccable pour rédiger les *partecipazioni di nozze* (faire-part) et les fit porter, chacun additionné du traditionnel sachet de dragées, par des messagers en livrée, à tous les invités à la noce. Tout ce qui comptait à Venise était convié, car bien que les lois somptuaires [48] limitent l'extravagance de la plupart des cérémonies familiales publiques, le doge Gradenigo nous en exempta à titre gracieux. Aussi, quand le jour vint, ce fut une célébration à l'échelle de la ville... avec messe nuptiale, banquets et agapes, musique, chants et danses, beuveries assorties de toasts, suivies de chutes dans le canal de fêtards éméchés, et jets à n'en plus finir d'amandes et de *curiàndoli*[49]... Quand tout ce qui requérait la participation de Donata et la mienne fut achevé, ses demoiselles d'honneur lui offrirent la *donora,* coutume qui consistait à lui placer un bébé dans les bras et à remplir ses chaussures de sequins d'or pour lui souhaiter fécondité et richesse. Enfin, nous quittâmes la fête qui continuait à battre son plein, dans l'ivresse et la joie, pour gagner notre Ca' Polo désertée de tous, à l'exception de quelques serviteurs, les membres de ma famille étant censés dormir chez leurs amis durant notre nuit de noces.

Dans l'intimité de notre grand lit, je devais redécouvrir Doris en Donata : elle avait sa peau lactée et les mêmes seins légers, tels de doux coquillages aux fines pointes rosées. À ceci près que Donata était une femme bien formée, en plein épanouissement de sa féminité (une douce fourrure dorée était là pour en attester), elle était l'image même de sa mère enfant, jusque dans la forme charnue de ses petites lèvres, que j'avais à l'époque comparées à ces pâtes appelées « lèvres de femme ». Ce qui se passa cette nuit-là me rappela fort un après-midi volé,

---

[48] Les lois somptuaires qui existaient déjà durant l'Antiquité se sont multipliées à la fin du Moyen Âge. Elles visaient à réprimer le luxe. Mêmes si ces lois avaient une valeur éthique (respect de la décence) et économique (limiter les dépenses et la dispersion de la monnaie), elles opéraient surtout une ségrégation sociale par le vêtement, le mobilier, la nourriture...

[49] Graine de coriandre enrobée de sucre.

de longues années auparavant. Ce que j'avais alors enseigné, je l'enseignai une nouvelle fois, commençant à faire passer la teinte des pointes de coquillages de Donata d'une douce couleur rosée à un avide rouge corallien. Mais, là encore, je tirerai le rideau de l'intimité conjugale, un peu tard sans doute, car j'en ai naguère déjà tout dévoilé ou presque, en contant certain après-midi... Nous y trouvâmes le même plaisir. Et au risque de sembler un brin infidèle au « bon vieux temps », je dirai même que cette nuit-là me parut plus délicieuse encore car, cette fois, nous ne commettions aucun péché.

47

Lorsque Donata entra en couches, j'étais à la maison, près d'elle, par fidélité à ma promesse et à notre famille en devenir, mais aussi en souvenir d'un autre moment où j'avais été impardonnablement absent. On ne me laissa pas entrer dans la chambre pendant la durée du travail, bien sûr, et je n'avais aucun désir de m'y trouver. Mais j'avais fait tout ce qui était en mon pouvoir pour préparer au mieux cette journée, y compris l'engagement du médecin accoucheur Piero Abano, que j'avais largement payé pour qu'il laisse toutes ses autres patientes aux mains d'un collègue afin de se consacrer à veiller Donata tout au long de sa grossesse. Il lui avait très tôt administré ce qu'il appelait son régime des « six éléments » : diète adaptée, sage alternance d'exercice et de repos, de sommeil et de veille, d'évacuation et de rétention, air frais durant le jour, douce tiédeur la nuit, et « assagissement des passions de l'esprit ». Que ce régime en fût la cause ou qu'il faille l'imputer à la « bonne nature paysanne » de Donata, il n'y eut aucune difficulté lors de l'enfantement. Le docteur Abano et ses deux sages-femmes, accompagnés de ma belle-mère, vinrent me voir pour m'annoncer que la mise au monde avait été facile, aussi douce que l'évacuation d'un pépin d'orange. Ils durent me réveiller pour me l'apprendre. En effet, assailli par mon souvenir des terribles douleurs du travail d'expulsion, j'avais absorbé pour en faciliter le déroulement trois ou quatre bouteilles de Barolo, lesquelles m'avaient plongé dans un bienheureux oubli.

— Je suis désolée que ce ne soit pas un garçon, souffla Donata dans un murmure, lorsqu'ils me laissèrent entrer dans la chambre pour découvrir notre fille. J'aurais dû le savoir. Je l'ai portée et mise au monde si facilement ! Comme l'affirme le dicton : « Quand le travail est long, il vous vient un garçon. »

— Chut, chut, fis-je pour l'apaiser. Je suis maintenant l'heureux possesseur d'un second cadeau.

Nous l'appelâmes Fantina.

Bien que Donata fut restée méfiante, depuis notre première rencontre, à l'idée que je puisse introduire je ne sais quelles idées « non chrétiennes » dans notre foyer, je réussis à la convaincre du bien-fondé de *quelques* coutumes étrangères. Je ne parle pas des choses que je lui appris au lit. Donata étant vierge au jour de son mariage, elle n'avait eu aucun moyen de distinguer les pratiques sexuelles, qu'elles fussent vénitiennes ou exotiques, universelles ou particulières. Je lui enseignai par exemple la façon dont les femmes Han se maintenaient irréprochablement propres, dedans comme dehors. Dès les premiers temps de notre mariage, je lui avais fort délicatement délivré cette information, et, ayant apprécié les bienfaits de cette habitude non chrétienne, elle l'avait adoptée. Après la naissance de Fantina, j'insistai pour qu'elle fut elle aussi fréquemment mise au bain et, une fois plus âgée, baignée également de l'intérieur. Donata eut un moment de crispation et objecta :

— Qu'elle soit baignée, oui. Mais pourquoi l'irriguer en dedans ? C'est sans doute une bonne chose pour une femme mariée, mais en risquant d'effacer l'hymen de Fantina, cette pratique lui ôterait toute preuve de sa virginité.

— Si tu veux mon avis, lui répondis-je, la pureté d'un vin se détecte à son goût plus qu'à la cire du sceau qui en obture la flasque. Enseigne à Fantina à garder son corps propre et doux, et sa morale finira peu ou prou par y ressembler. Son futur époux ne manquera pas de sentir en elle ces qualités et n'aura nul besoin de témoignage physique pour en attester.

Donata se rendit à mon avis et indiqua à la nourrice comment baigner Fantina fréquemment et entièrement ; celles qui suivirent en furent instruites avec la même insistance. Si certaines furent au début un peu surprises, voire critiques, toutes finirent par se rendre à l'évidence et à approuver cette

pratique, au point que l'information filtra que la propreté non chrétienne n'avait rien, comme on l'avait longtemps cru, d'affaiblissant pour le corps. Les Vénitiens des deux sexes, de tous âges, améliorèrent ainsi leur hygiène. Si cette seule coutume des Han put contribuer au bien-être de toute la cité de Venise, je fus heureux d'avoir permis à mes concitoyens, pour ainsi dire, de faire peau neuve.

Notre deuxième enfant naquit un an plus tard, à un ou deux jours près, lui aussi sans difficulté, mais pas au même endroit. Le doge Gradenigo m'avait un jour convoqué et demandé si j'accepterais un poste consulaire à l'étranger, à Bruges, en l'occurrence. C'était un honneur que d'être promu à cette fonction, et j'avais déjà, à cette époque, formé une bonne équipe d'assistants susceptibles de veiller aux intérêts de la Compagnie si je venais à m'absenter. Il était évident que je pourrais, une fois à Bruges, pratiquer pour notre compte de fructueuses opérations. Mais je réservai un temps ma réponse. Bien que le poste fut sis en Flandres, qui étaient de bonnes terres chrétiennes, je jugeai bon d'en conférer d'abord avec Donata.

Elle tomba d'accord avec moi sur le fait qu'il lui serait profitable, pour une fois dans sa vie, de découvrir *quelque chose* d'extérieur à sa Venise natale. J'acceptai donc le poste. La seconde grossesse de Donata était déjà fort avancée au moment de notre départ, mais nous avions demandé à notre médecin accoucheur Abano de nous accompagner. La traversée ayant lieu sur une lourde cogge flamande, solide comme un roc, elle ne causa nulle peine à Donata, pas plus qu'à notre fille. Le docteur, en revanche, fut malade tout du long. Il s'en était remis, heureusement, lorsque le terme échut, et cette autre naissance ne fut pas plus pénible. Pas assez pour Donata sans doute, puisqu'elle eut de nouveau à s'en plaindre, ayant mis au monde une autre fille.

— Chut, chut, lui dis-je. Dans les terres de Champa, un homme et une femme ne sont considérés comme mariés que lorsqu'ils ont produit deux enfants. Tu vois, nous venons tout juste de commencer.

Nous appelâmes cette enfant Bellela.

Venise entretenait un consulat permanent à Bruges, donnant ainsi l'occasion à ses plus nobles citoyens d'y représenter la cité à tour de rôle. Deux fois l'an, une flotte de galères vénitiennes prenait la mer du port de Sluys, dans les faubourgs de Bruges, chargée du produit de toute l'Europe du Nord. Cette année passée dans l'agréable résidence consulaire de la place de la Bourse, luxueusement meublée et pourvue de tout le confort souhaitable, y compris d'un nombre conséquent de domestiques, fut pour notre petite famille des plus délectable. Je n'étais pas surchargé de travail, n'ayant guère plus à faire que contrôler deux fois l'an les listes des cargaisons de nos navires et décider s'ils vogueraient droit sur Venise ou si, ayant de la place disponible pour embarquer d'autres denrées, certains pourraient faire route *via* Londres ou Southampton, en traversant la Manche ou en passant par les îles d'Ibiza ou de Majorque, en Méditerranée, pour y charger quelques produits locaux.

Les distractions ne nous manquèrent pas lors de cette année : Donata et moi, royalement reçus par les autres délégations et par les familles de marchands flamands, assistâmes à de multiples bals, banquets ou fêtes locales telles que la Procession du Sang sacré. Nos hôtes avaient en général lu le *Devisement du Monde*, et tous parlaient le sabir, la langue commerciale par excellence, aussi avais-je à répondre à maintes questions sur telle ou telle partie de l'ouvrage, lorsque je n'étais pas encouragé à en étoffer certains aspects. La soirée se prolongeait souvent fort tard, chacun souhaitant poursuivre la conversation. Donata y assistait assise, avec sur les lèvres un sourire de propriétaire. Tant que des dames étaient présentes, je me confinais à des sujets inoffensifs.

— Notre flotte était ce jour-là chargée du savoureux hareng de votre mer du Nord, mes seigneurs marchands. En dépit de l'excellent goût du poisson salé, fumé ou macéré au vinaigre, je le préfère frais, comme celui que nous avons pu apprécier ce soir. Je suggère donc que vous le mettiez sur le marché dans cet

état. Oui, je sais ce que vous allez m'objecter : s'il est frais, il ne pourra se conserver longtemps. Mais je l'ai vu transporter ainsi dans le nord de Kithai, et votre climat n'est pas très différent. Peut-être auriez-vous intérêt à envisager leur méthode, quitte à l'adapter. L'été, sur la côte septentrionale de Kithai, ne dure que trois mois. Aussi les pêcheurs exploitent-ils intensément lacs et rivières durant ce bref épisode jusqu'à se retrouver avec bien plus de poisson qu'ils n'en sauraient vendre. Ils les conservent en vie dans de profonds réservoirs emplis d'eau jusqu'à la période hivernale. Quand leur eau a gelé, ils brisent la glace qui s'est formée pour en extraire un à un les poissons solidifiés. Après les avoir enveloppés telles des bûches de bois et mis en paquets sur des ânes de bât, ils les envoient dans leurs cités où les gens riches paient des fortunes pour ce mets délicat. Croyez-m'en, une fois dégelés et cuits, ces poissons sont d'une fraîcheur telle qu'on croirait les savourer tout juste sortis de l'eau.

Il n'était pas rare que ce genre de remarque incitât deux ou trois des plus ambitieux marchands à faire passer par un serviteur un message urgent sur leur lieu de travail. Un mot qui, je suppose, devait ressembler à : « Essayons l'idée farfelue de cet homme. » Mais les marchands eux-mêmes restaient assis en notre compagnie, car dès que les dames s'étaient isolées pour papoter entre elles, je les régalais de récits plus piquants :

— Mon médecin de voyage personnel, le docteur Abano, a beau rester sceptique à ce propos, j'ai rapporté de Kithai, messieurs, une prescription qui prolonge la durée de la vie et que j'aimerais partager avec vous. Les taoïstes Han ont la ferme conviction que les exhalaisons de toute chose contiennent des particules si fines qu'elles demeurent invisibles, mais n'en provoquent pas moins de puissants effets. Pensez par exemple au parfum de la rose, qui nous rend si affables pour peu que nous le respirions. Ou à l'arôme d'un bon rôti qui nous fait saliver. De la même façon, les taoïstes pensent que l'air qu'exhalent les jeunes filles de leurs poumons est chargé de particules de leur corps jeune et frais ; une fois rejeté, il imprègne l'air ambiant de ses qualités tonifiantes. De là cette recommandation fort simple : si vous souhaitez vivre

longtemps, entourez-vous de ces jeunes pousses vivaces. Restez-en proches et arrangez-vous pour en inhaler les douces exhalaisons. Elles bonifieront grandement votre sang, vos humeurs et tous vos liquides. Elles fortifieront votre santé et prolongeront d'autant votre vie. Il va sans dire que si vous deviez dans le même temps trouver un autre emploi à ces délicieuses jeunes vierges...

Gros rires gras, aussi lourds que prolongés, et un vieux Flamand, frappant d'un poing osseux son genou décharné, s'écria bruyamment :

— Au diable ce qu'en pense votre médecin personnel, *mynheer* Polo ! Je trouve qu'il s'agit là, moi, d'une sacrée bonne recette ! Je me mettrais aux jeunes filles à l'instant, qu'on me damne si ce n'est pas vrai, mais je crains fort que ma vieille bique d'épouse n'y trouve à redire.

Redoublement général d'hilarité, que je dominai en ponctuant :

— Pas si vous savez vous y prendre, messire, car la recette pour femmes mûres, c'est bien sûr les jeunes gens !

Explosion réitérée de rires pâmés, tandis que de turbulentes saillies, mêlées de plaisanteries un peu lestes, se succédaient autour du choc des pichets brandis, remplis de la robuste *ale* flamande. Bien souvent, la soirée finie, quand nous quittions cette joyeuse compagnie, je n'étais que trop heureux d'être ramené chez moi dans le palanquin consulaire.

Ayant moins à faire durant la journée, et Donata étant alors occupée auprès de ses filles, je travaillais à un projet qui me semblait devoir bénéficier au commerce en général et à Venise en particulier. J'avais décidé d'instaurer en Occident un système que j'avais trouvé éminemment utile en Orient. Je lançai un réseau de relais de poste, à l'imitation de celui que j'avais vu diriger par le ministre des Routes et des Rivières du khan Kubilaï. Cela prit bien évidemment du temps. N'ayant sur ces terres aucune parcelle de l'autorité que j'aurais eue n'importe où dans le khanat, il me fallut déployer beaucoup d'énergie et

presque autant d'arguments. J'eus à vaincre une bonne dose de torpeur gouvernementale, de pusillanimité, voire parfois d'opposition, la multiplicité de gouvernements impliqués ne faisant rien pour arranger les choses. J'eus à concilier les intérêts des Flandres, de la Lorraine et de la Souabe, parmi d'autres encore plus suspicieux, et maints duchés étroits d'esprit entre Bruges et Venise. Mais j'étais déterminé et têtu : cela se fit. Lorsque cette chaîne de cavaliers et de relais de poste fut enfin établie, je pus envoyer à Venise les listes détaillées des cargaisons de notre flotte dès son départ de Sluys. La poste mettait sept jours pour convoyer ces documents sur les onze cents kilomètres à parcourir, soit quatre fois moins de temps que n'en mettrait notre flotte. Ainsi, les marchands qui les recevaient à Venise avaient le temps d'en vendre avec profit le contenu avant même que celui-ci leur fut parvenu.

Lorsqu'il fut temps pour ma famille et moi de quitter Bruges, je fus presque tenté de nous poster *nous-mêmes* afin d'abréger la durée du retour. Mais deux d'entre nous n'étaient encore que des enfants, et Donata étant à nouveau enceinte, l'idée s'avéra impraticable. Nous rentrâmes comme nous étions venus, par bateau, et arrivâmes juste à temps pour voir naître à Venise notre troisième fille, Morata.

La Ca' Polo était toujours un lieu de pèlerinage pour des visiteurs désireux de rencontrer et de converser avec messire Marco Milione. Durant mon séjour en Flandres, mon père les avait reçus. Mais Dona Lisa et lui s'étaient lassés de cette obligation, tous deux avançant en âge et faisant face à des ennuis de santé ; aussi furent-ils bien soulagés quand je les relevai de cette tâche.

Si j'en excepte certains dadais à tête vide et quelques curieux à la bouche bée, je ne reçus la visite que d'hommes intelligents et distingués. Je me souviens d'un poète, Francesco de Barberino qui, comme toi, Luigi, cherchait à apprendre certaines choses pour une chanson de geste à laquelle il s'était attelé. Je me rappelle aussi fort bien le cartographe Marino Sanudo, qui vint nous demander le droit d'incorporer nos cartes

dans une vaste carte du monde qu'il était en train de compiler. Nous rendirent aussi visite quelques frères historiens, Jacopo d'Acqui, Francesco Pipino ou ce Jean d'Ypres venu de France, tous absorbés dans de rigoureuses chroniques du monde. J'eus en outre le plaisir de rencontrer l'illustre peintre Giotto di Bondone qui, déjà connu pour son fameux « O »[50] et ses fresques peintes dans différentes chapelles, souhaitait en savoir plus sur la pratique des arts décoratifs par les Han et fut fort impressionné par ce que je pus lui en dire et lui en montrer. Il s'en alla, affirmant vouloir essayer ce qu'il pourrait de ces effets exotiques dans ses peintures.

Il m'arriva encore, au fil des ans, de mes nombreux correspondants d'Orient et d'Occident, des nouvelles de gens et de lieux que j'avais connus. J'appris la mort d'Edouard, roi d'Angleterre, que j'avais vu en prince croisé à Acre. Je sus également que le prêtre Zuàne de Montecorvino, que j'avais vu juste assez de temps pour le détester, avait été élevé par l'Eglise au titre prestigieux d'archevêque de Khanbalik et s'était vu adjoindre un certain nombre d'aides pour diriger les missions qu'il était en train d'établir à Kithai et à Manzi. J'entendis parler des multiples guerres remportées par l'insignifiant garçon nommé Ghazan que j'avais rencontré jadis. Parmi ses triomphes, il avait englobé tout l'Empire des Seldjoukides dans son ilkhanat de Perse. Je me demandai ce qu'il était advenu du Brigand Chausseur kurde et de ma vieille amie Sitarè, mais ne le sus jamais. Je fus informé des ultimes expansions du khanat mongol – dans le sud, il annexa Java, la Grande comme la Petite, et dans l'ouest, le Tadjikistan – et vis que, conformément

[50] Le pape Benoît XII souhaitait faire dessiner une mosaïque dans la basilique Saint-Pierre de Rome. Il envoya chercher en Italie les projets des plus grands artistes. Sollicité, l'ombrageux Giotto se contenta de tracer d'un coup de pinceau sur le vélin un cercle parfait à l'encre rouge – le « O » de Giotto –, affirmant à l'émissaire que le pape comprendrait. Subjugué par cette prouesse picturale, celui-ci le fit venir auprès de lui.

au conseil que j'avais donné à Kubilaï, aucun de ses successeurs n'avait songé à s'embarrasser de l'Inde.

D'autres événements se produisirent plus près de chez nous, pas tous heureux. En peu de temps se succédèrent les funérailles de mon père, celles de mon oncle Matteo puis celles de *marègna* Fiordelisa. Toutes donnèrent lieu à une telle pompe, avec toute la ville réunie en une cohue attristée, qu'elles faillirent en éclipser celles du doge Gradenigo, décédé lui aussi à peu de temps de là. À la même époque, nous autres Vénitiens fumes frappés d'horreur lorsque le Français qui venait de devenir le pape Clément V déplaça péremptoirement le siège pontifical de Rome en Avignon, dans sa France natale, de façon que Sa Sainteté puisse demeurer plus près de sa maîtresse, laquelle, épouse du comte du Périgord, ne pouvait décemment aller lui rendre visite dans la Cité éternelle. Nous aurions sans doute considéré cela comme une aberration temporaire, typique d'un Français, si, il y a maintenant trois ans, Clément n'avait pas été remplacé au trône par un autre Français, Jean XXII, lequel sembla désirer que le trône papal demeurât en Avignon. Mes correspondants ne m'ont pas tenu informé de ce que l'on pensait de ce sacrilège dans le reste de la Chrétienté, mais à en juger par la tempête que cela déclencha ici, à Venise (où l'on a même un temps songé, proposition absurde s'il en fut, faire allégeance à l'Eglise grecque), je gagerais volontiers que le pauvre saint Pierre enrage, au fond de ses romaines catacombes.

Le doge qui succéda à Gradenigo le suivit tout aussi vite dans la tombe. L'actuel titulaire, le doge Zuàne Soranzo, est plus jeune et devrait nous accompagner un moment. Il a lui aussi innové, à maints égards, en instaurant entre autres une course annuelle de gondoles et de *batèli* sur le Grand Canal, qu'il a baptisée la Regata. Durant ces quatre dernières années, la Regata est devenue sans cesse plus vivante, plus populaire et plus colorée. C'est à présent une fête qui dure la journée entière, avec des courses à une rame, à deux rames, certains bateaux étant même mus par des femmes, et les prix dont la compétition est dotée, somptueux, sont de fait fort prisés. On peut dire

qu'elle compte chaque année comme le spectacle le plus attendu, hormis celui des Fiançailles avec la Mer.

Le doge Soranzo me demanda d'assumer une nouvelle fonction civique et d'être un des *proveditori* de l'Arsenal, poste que j'occupe encore actuellement. C'est une tâche purement honorifique, un peu comme celle de *supracomito* d'un bateau de guerre, mais je ne m'en rends pas moins scrupuleusement de temps à autre à cette extrémité de l'île et fais semblant d'y superviser le chantier naval. J'aime me sentir, là-bas, dans l'éternel arôme du tangage bouillonnant, à regarder une galère prendre vie dans un coin de la cour sous la forme d'une simple quille de bois... puis prendre forme en avançant le long des divers ateliers, d'un groupe de travailleurs à l'autre. Peu à peu elle gagne ses membrures et ses bordages. Toujours en lente progression, elle passe près des réserves où des ouvriers placés de part et d'autre de sa coque, s'emploient à la garnir de tous les éléments nécessaires, des cordages aux voiles de rechange et de l'armement aux provisions de base. D'autres *arsenaloti,* dans le même temps, poursuivent un peu plus loin la préparation du pont, de l'accastillage et des ouvrages supérieurs. Puis la galère est lancée sur le bassin de l'Arsenal, prête à être mise aux enchères et acquise par son nouveau propriétaire, lequel fera plonger les rames et déploiera ses voiles pour un premier grand départ... Poignant spectacle pour qui ne voyagera plus.

Je ne repartirai plus au loin maintenant. Ni nulle part. Je suis toujours estimé à Venise, mais comme une sorte d'institution, sans le lustre de la nouveauté, et nul gamin ne caracole plus derrière moi dans les rues. Un visiteur étranger, originaire d'un pays où vient d'être publié le *Devisement du Monde,* arrive bien encore parfois pour chercher à me rencontrer, mais mes camarades vénitiens, fatigués du récit de mes souvenirs, ne me remercient guère des idées que j'ai pu rapporter de terres lointaines.

Il y a peu, sur l'Arsenal, le chef de chantier a failli voir rouge quand j'ai expliqué comment les marins han parvenaient à guider leurs massifs *chuan* à l'aide d'une rame centrale tel un

gouvernail articulé, beaucoup plus prestement que les timoniers de nos plus frêles *galeazza* avec leurs doubles rangées de rames de chaque côté. Il a écouté patiemment mon discours, mais s'est ensuite éloigné en grommelant bien fort au sujet de ces « dilettantes irrespectueux de la tradition ». Un mois plus tard, pourtant, j'ai vu une nouvelle galère descendre les rails inclinés, qui n'avait pas tout à fait l'aspect habituel. Au lieu d'être équipée de son usuelle voile latine triangulaire, elle était gréée de lourdes toiles portantes carrées, à la façon des cogges flamandes, et garnie d'une seule rame de gouvernail centrale. On ne m'a pas invité à ce voyage inaugural, mais la galère a dû donner satisfaction car on n'a cessé de reprendre et de perfectionner depuis ce dessin révolutionnaire.

Il n'y a pas si longtemps, j'étais convié à dîner au *palazzo* du doge Soranzo, et, durant le repas, un groupe de musiciens nous accompagnait en sourdine, du haut d'une galerie. Lors d'une pause dans la conversation, je racontai d'un ton léger, m'adressant à l'ensemble de la tablée :

— Un soir, dans le palais de Pagan, la capitale de la région d'Ava, au pays de Champa, l'orchestre qui jouait pour nous au cours du repas était entièrement constitué de musiciens aveugles. Je demandai au majordome si les aveugles de ce pays, compte tenu de leur invalidité, se repliaient sur ce métier plus pratique à exercer pour eux. « Non, *u Polo*. Si un enfant montre des dons précoces pour la musique, ce sont ses parents qui délibérément le rendent aveugle, de façon que son ouïe s'affine et qu'il ne concentre plus son énergie que sur la musique. Ayant ainsi perfectionné son talent, il aura de meilleures chances de se voir accorder un jour une place en tant que musicien du palais. »

Ce fut un silence général. Puis la dogaresse me fit remarquer d'un ton cassant :

— Je ne trouve pas cette histoire particulièrement bien choisie pour une table de dîner, messire Marco. Je n'ai plus été réinvité là-bas depuis.

Lorsqu'un jeune homme nommé Bragadino, qui joue depuis quelque temps le *cascamorto*[51] auprès de ma fille aînée Fantina, se prodiguant abondamment sous ses regards languissants et ses soupirs venus du cœur, a fini par prendre son courage à deux mains pour venir me demander s'il pouvait entamer les démarches d'une cour en règle, j'ai tenté de le mettre à l'aise en lui racontant, jovial :

— Tout cela me rappelle, jeune Bragadino, ce qui s'est passé une fois à Khanbalik, il y a bien longtemps. Un homme accusé de battre sa femme avait été traduit devant le Cheng (la cour de justice). La Langue de ce Cheng lui demanda s'il avait une bonne raison pour expliquer son geste. Le pauvre diable raconta qu'il battait sa femme parce qu'elle avait étouffé leur fille alors qu'elle était encore tout bébé, juste après sa naissance. On demanda à la femme si elle avait quelque chose à dire, et elle cria : « Ce n'était qu'une fille, nobles seigneurs ! Ce n'est pas un crime, tout de même, de se débarrasser d'une fille lorsqu'on en a trop. Et puis, cela remonte à quinze ans, déjà. » La Langue interrogea alors le mari : « Homme, pourquoi bats-tu ta femme seulement *maintenant ?* » Ce dernier répondit : « Certes, il y a quinze ans, mes seigneurs, cela n'importait guère. Mais tout récemment, une plaie étrange, qui ne touche que les femmes, a ravagé la région et emporté presque toutes les jeunes filles. Les fiancées sont donc à présent très recherchées, et les rares disponibles valent le prix d'une princesse ! »

Après un temps de latence, le jeune Bragadino s'éclaircit la gorge et s'enquit :

— Euh... est-ce là tout, messire ?

— C'est tout, confirmai-je. Je ne sais plus comment le Cheng a statué dans cette affaire.

Quand le jeune Bragadino fut reparti, apparemment un peu désorienté et secouant la tête, ma femme et Fantina firent irruption comme des furies dans la pièce et se mirent à m'admonester :

---

[51] « Soupirant ».

— Papa, qu'est-ce que tu as fait ? *Gramo mi ! Tu* viens de gâcher mon meilleur espoir de mariage ! Je vais rester *zitella*, vieille fille, esseulée et méprisée pour le restant de mes jours ! Je mourrai avec ma bague de fiançailles ! Qu'est-ce que tu as fait ?

— *Marcolfo vechio*[52] *!* dit à son tour Donata dans le mémorable style de sa mère. Comme s'il n'y avait pas assez de filles dans cette maison ! Crois-tu malin de décourager le premier prétendant qui se présente ?

Elle n'épargna pas non plus Fantina de sa franchise :

— Si encore c'étaient des beautés que tout le monde s'arrache ! Fantina poussa un hurlement de désespoir et se jeta hors de la pièce.

— Tu ne peux pas contenir un peu tes sempiternelles réminiscences du passé et surveiller les errances de ton vieux cerveau ?

— Tu as raison, ma chérie, convins-je, contrit. J'ai compris. La prochaine fois, j'essaierai de mieux faire.

Elle avait raison, je le concède. En matière d'enfants, Donata s'en était remise à Dieu, comptant sur sa bonté ; mais après nous avoir donné trois filles, il était évident que notre bon Seigneur avait dû désespérer de prodiguer un jour un fils à la maison des Polo de Venise. Ne pas avoir de fils ne m'occasionnait personnellement aucune déception. Ce n'est pas très chrétien de ma part de parler ainsi, mais je ne crois pas que quand ma vie aura pris fin je m'intéresserai encore aux affaires de ce monde et que je tordrai les blanches mains de mon âme parce que je n'ai pas laissé de Marcolino Polo en charge de tous les biens contenus dans mes entrepôts et de nos plantations de safran. Je n'ai pas osé faire état de cette croyance quelque peu réfractaire au vieux *pare* Nardo avant qu'il meure – le vieil homme clément m'aurait probablement donné une petite pénitence pour cela – et je ne la confesserai sûrement pas à ce

[52] « Vieux fou !».

jeune *pare* Gasparo aux lèvres sinistres – qui ferait sans doute preuve d'une juste sévérité. Mais j'incline à penser que, s'il y a un paradis, je n'ai pas grand espoir d'y accéder, et s'il y a un enfer, je gage que j'aurai d'autres préoccupations que l'état des affaires de ma progéniture, sur le pont du Rialto.

Je ne suis peut-être pas un père modèle, mais je ne suis pas non plus de ces parents capables de déclarer : « Non, je n'ai pas d'enfant. Seulement trois filles. » Je n'ai jamais porté préjudice à mes filles. Oh, bien sûr, je n'aurais pas détesté en avoir de plus belles et qu'elles montrent un esprit un peu plus vif. Peut-être suis-je plus exigeant que d'autres à cet égard, ayant eu moi-même la chance de connaître tant de femmes extraordinairement belles et intelligentes dans mes jeunes années. Mais Donata en faisait partie, dans *ses* jeunes années. Si elle n'a pas pu produire d'exactes répliques de ce qu'elle a été, c'est probablement ma faute.

Le petit rajah des Hindous m'avait un jour harangué sur le fait qu'aucun homme ne pouvait jamais savoir avec certitude s'il était le père de ses enfants. Je n'ai jamais eu grande inquiétude à ce sujet. Je n'ai qu'à jeter un œil à chacune d'entre elles (Fantina, Bellela ou Morata), elles me ressemblent trop pour qu'il subsiste le moindre doute. Maintenant, je me hâte de confirmer ici que Marco Polo n'a jamais été, au cours de sa vie, un homme repoussant. Mais voilà, je n'aimerais pas forcément être une jeune fille et ressembler à Marco Polo. Si c'était le cas, et ça l'était, j'espérerais avoir au moins un esprit brillant pour compenser. Malheureusement, mes filles avaient été parcimonieusement dotées sur ce point, également. Je ne veux pas dire par là qu'elles sont débiles à en avoir la bave au coin des lèvres... Disons qu'elles manquent un peu de sensibilité, de jugement et de goût. Qu'elles sont ternes, peu brillantes. Qu'elles manquent de charme. Voilà tout.

Mais enfin, c'est moi qui les ai faites. Le potier peut-il mépriser les seuls pots qu'il ait jamais produits ? Et puis ce sont de braves filles, elles ont bon cœur, c'est ce que n'arrêtent pas de me dire d'un ton consolateur ceux de mes amis qui en ont de

très jolies. Tout ce que je peux affirmer, parce que je le sais de première main, c'est que mes filles sont propres et sentent bon. Je puis aussi prétendre qu'elles ont la chance d'avoir un papa capable de bien les doter.

Le jeune Bragadino ne se sentit pas offusqué par mon indécision ce jour-là au point de ne jamais revenir à la charge. Dès qu'il se présenta de nouveau, je pris soin de cantonner ma conversation à des sujets tels que legs, perspectives d'avancement ou de promotion, et autres héritages. Lui et Fantina sont maintenant fiancés, et Bragadino l'Ancien et moi ne tarderons pas à nous rendre ensemble devant un notaire pour convenir d'une *impalmatura*. Ma deuxième fille, Bellela, subit une cour assidue d'un jeune homme du nom de Zanino Grioni. Morata aussi aura quelqu'un, le moment voulu. Je n'ai aucun doute sur le fait que les trois seront soulagées de n'être plus connues comme les « demoiselles Millions », et je n'ai pas de regrets insurmontables que la Compagnie et la fortune de la maison Polo doivent de ce fait un jour se transformer, au fil des générations, en Compagnie et en maison Bragadino ou Grioni. Si les préceptes han sont exacts, cela devrait semer la consternation parmi mes ancêtres, depuis Nicolò jusqu'au Dalmate Pavlo, mais ça m'est bien égal.

48

Si j'avais vraiment une plainte à formuler sur le fait que nous n'ayons pu avoir de fils, ce serait pour regretter ce que cela entraîna chez Donata. Elle n'était âgée que de trente-deux ans quand Morata naquit, mais l'arrivée d'une troisième fille la convainquit à l'évidence qu'elle était incapable de donner la vie à un garçon. Dès lors, comme pour empêcher tout risque d'enfanter une nouvelle fille, Donata commença à faire en sorte de décourager tout abandon à des relations conjugales. Jamais, ni en paroles ni en actes, elle ne *refusa* mes avances, mais elle se mit à se vêtir et à se comporter de façon à diminuer l'attrait qu'elle exerçait sur moi et à refroidir mes ardeurs.

À trente-deux ans, elle laissa son visage jusque-là radieux se flétrir, ses cheveux perdre leur lustre soyeux et s'éteindre dans ses yeux l'éclat qui les avait habités. Elle se drapa de noirs bombasins[53] et de châles de vieille femme. À trente-deux ans ! J'en avais alors cinquante, mais j'étais toujours mince, droit et solide, je m'habillais des riches vêtements que m'imposait mon rang et auxquels me poussait mon goût pour la couleur. Mes cheveux et ma barbe, encore pleins de sève, n'avaient point viré au gris, et mon tempérament ne s'était pas affaibli ; ma soif de vivre et mon appétit de plaisirs étaient intacts ; mes yeux, du reste, continuaient de s'enflammer de désir quand j'entrevoyais une jolie dame. Mais, je dois l'avouer, ils se ternissaient quand je les posais sur Donata.

Son affectation à agir en vieille femme en avait *fait* une vieille femme. Elle est aujourd'hui plus jeune que je ne l'étais lorsque Morata nous est née. Mais, au cours des quinze années qui se sont écoulées depuis, elle s'est mise à présenter toutes les

[53] Étoffe de soie ou de coton.

caractéristiques physiques d'une femme bien plus âgée... L'affaissement des traits du visage, le cou flétri et ce léger relâchement vers l'avant qui semble lui dessiner une bosse en haut du dos, cette peau marbrée et presque transparente sur les mains, ces coudes patines comme des pièces usées, et la chair du haut de ses avant-bras devenue pendante... Lorsqu'elle soulève ses robes pour descendre les marches de notre débarcadère et monter dans l'un de nos bateaux, je constate que ses chaussures commencent à lui marquer les chevilles. Ce que sont devenus la blancheur laiteuse de sa peau, le rose nacré de ses coquillages, la soie dorée de son ventre, je n'en sais rien. Je ne les ai plus vus depuis longtemps.

Au cours de ces années, je le répète, elle n'a jamais dénié le moindre de mes droits conjugaux, mais elle s'essuyait toujours après, jusqu'à ce que la pleine lune revienne la soulager de sa crainte d'être à nouveau enceinte. Au bout d'un moment, bien sûr, elle n'eut plus besoin d'avoir peur, et je ne lui en donnais de toute façon plus aucune raison. Il m'arriva d'ailleurs plusieurs fois, à cette époque, de passer occasionnellement l'après-midi ou même une nuit entière en dehors du foyer, mais elle n'exigea jamais d'excuse mensongère et me tourmenta encore moins pour mes petits écarts. Dame, je n'allais tout de même pas me plaindre de sa tolérance ; il est beaucoup de maris qui seraient heureux d'avoir une épouse aussi indulgente, aussi éloignée de l'image de la mégère. Et si aujourd'hui, à quarante-sept ans, Donata se trouve malheureusement, prématurément et cruellement âgée, je l'ai bien rattrapée. Je suis dans ma soixante-cinquième année, aussi n'y a-t-il rien d'extraordinaire à ce que je paraisse aussi vieux qu'elle, et je ne passe plus de nuits dehors. Même s'il me prenait la fantaisie de musarder, je ne rencontre plus beaucoup d'invites qui m'incitent à le faire, et je devrais de toute façon les décliner à regret, si cela arrivait.

Une compagnie allemande a récemment ouvert à Venise une branche manufacturière qui fabrique une sorte de miroir perfectionné, et ils vendent tout ce qu'ils produisent. Aucun foyer digne de ce nom n'y a échappé, tout le monde en a donc au moins un chez soi. Le nôtre ne fait pas exception. Si j'admire

l'image nette qu'il renvoie, la luminosité et le rendu des couleurs, je considère l'objet comme une bénédiction assez mitigée. Je préférerais pouvoir attribuer aux défauts du miroir ceux que je distingue en me regardant, plutôt que d'avoir à me dire qu'ils existent bel et bien. Cette barbe à présent grise et ces cheveux de plus en plus fins, ces rides et ces poches qui enflent sous les yeux, et ceux-ci désormais devenus troubles, larmoyants, comme affaiblis et ternes, qui se plissent pour essayer de mieux voir...

— Plus besoin de plisser les yeux, ami Marco, me dit le docteur Abano, qui était resté notre médecin durant toutes ces années et avait sensiblement le même âge que moi. Ces ingénieux Allemands viennent de créer un nouveau verre fabuleux. Ils appellent cet appareil des « lunettes », *occhiale,* si tu préfères. Ces deux morceaux de verre font vraiment pour la vue des merveilles. Tiens simplement la chose devant ton visage et regarde cette page d'écriture. N'est-elle pas plus facile à lire ? Tiens, maintenant, observe-toi dans le miroir.

Je le fis et murmurai :

— Un jour, par un rude hiver, dans un lieu appelé Urumqi, j'ai vu des hommes qui ressemblaient à des sauvages sortir du désert glacé de Gobi. Ils m'ont paralysé de terreur parce qu'ils portaient tous de grands *yeux de cuivre* luisants. Quand ils se sont trouvés plus près, j'ai vu qu'il s'agissait d'un instrument semblable à celui-ci. Une sorte de masque, un domino fait d'un cuivre très fin, percé de nombreux trous d'aiguille. On ne voyait pas très distinctement au travers, mais ils affirmaient que cela empêchait de devenir aveugle dans l'éblouissement de la neige.

— Oui, oui, coupa impatiemment Abano. Tu m'as raconté plus d'une fois l'histoire des hommes aux yeux de cuivre. Mais que penses-tu des *occhiale* ? Ne te permettent-elles pas de voir mieux ?

— Oui, fis-je avec un enthousiasme mesuré, car ce que je voyais dans le miroir, c'était moi-même. Je viens de repérer quelque chose que je n'avais jamais remarqué. Tu es médecin,

n'est-ce pas ? Existe-t-il une raison médicale qui explique que je perde les cheveux qui se trouvent au-dessus de ma tête, mais que simultanément il me pousse des poils sur *la pointe du nez ?*

Toujours aussi impatiemment, il répondit :

— Le terme médical abstrus qui désigne ce phénomène est le « grand âge ». Bon, et ces *occhiale,* qu'en penses-tu ? Je peux t'en commander sur mesure. Simples ou ornementées, faites pour être tenues à la main ou attachées autour de la tête, en bois incrusté de pierres fines ou en cuir travaillé...

— Merci, vieil ami, mais je ne crois pas, dis-je en rabaissant le miroir et en lui rendant l'appareil. J'en ai vu beaucoup dans ma vie. Ce pourrait être à présent une grâce que de ne pas voir de plus près tous les signes du délabrement.

***

Aujourd'hui, je viens de me rendre compte que nous étions le vingtième jour du mois de septembre. Mon anniversaire. Je ne suis plus dans ma soixante-cinquième année. J'ai aujourd'hui franchi la ligne invisible mais trop distincte qui me sépare des soixante-six ans. Cette constatation m'a un moment affaissé, mais je me suis rapidement redressé, en ignorant ce bref élancement dans mon dos, et j'ai carré les épaules. Bien décidé à ne pas me vautrer dans un larmoyant apitoiement sur moi-même et désireux de me remonter le moral, j'ai marché à pas tranquilles dans la cuisine et, penché sur le billot de bois sur lequel on découpe la viande, tandis que notre cuisinière se démenait à sa tâche, j'ai dit sur le ton de la conversation :

— Nastàsia, je vais te raconter une histoire instructive qui va t'édifier. À peu près à cette époque, chaque année, dans les terres de Kithai et de Manzi, les Han célèbrent ce qu'ils appellent la fête du Gâteau de la Lune. Ce n'est qu'une fête de famille chaleureuse et un jour férié, rien de grandiose. Les familles se rassemblent, heureuses de se retrouver, et tous savourent ce gâteau de la Lune. Je vais t'expliquer comment on le prépare, et peut-être me feras-tu le plaisir de m'en concocter quelques-uns ; comme cela, la *Dona,* les *Domine* et moi ferons

semblant de célébrer une fête han. Tu prends des noisettes, des dattes et de la cannelle, ensuite...

Presque instantanément je fus sorti de la cuisine et recherchai Donata dans toute la maison. Je la trouvai dans son boudoir qui brodait à l'aiguille et hurlai :

— Je viens de me faire renvoyer de ma cuisine par ma propre cuisinière !

Donata, sans lever la tête, articula sur un léger ton de reproche :

— Ne me dis pas que tu es encore allé ennuyer Nata ?

— L'ennuyer ? Elle est bien bonne... Elle est employée pour nous servir ou pas ? Cette femme a eu l'effronterie de se plaindre qu'elle en avait plus qu'assez d'entendre parler des aliments somptueux que j'avais l'habitude d'apprécier à l'étranger et qu'elle ne voulait plus en entendre un mot ! *Che braga !* A-t-on jamais vu un domestique s'adresser de la sorte à son maître ?

Donata gloussa, compatissante. J'arpentai la pièce un moment, cognant avec mauvaise humeur sur ce qui se trouvait sur mon passage. Puis je résumai, tragique :

— Nos domestiques, la dogaresse et jusqu'à mes camarades sur le Rialto, plus *personne* désormais ne semble décidé à apprendre quoi que ce soit. Ils ne pensent qu'à stagner, et surtout qu'on ne vienne pas faire mine de les tirer de leur état végétatif. Rends-toi compte, Donata, je veux bien ne pas me soucier des gens du dehors, mais mes *propres filles* ! Mes propres filles poussent de longs soupirs ou lèvent les yeux au ciel et tapotent des doigts en regardant par la fenêtre dès que je commence à leur raconter quelque chose. Est-ce que par hasard tu ne serais pas en train d'encourager leur manque de respect vis-à-vis du patriarche de la famille ? Ce n'est pas bien, si c'est le cas. Je commence à me sentir comme ce prophète dont Jésus parlait... celui que tout le monde honorait, *sauf* dans son propre pays et dans sa propre maison.

Donata resta assise en souriant pendant ma tirade, piquant imperturbablement son aiguille, et quand je fus hors d'haleine, elle plaça :

— Les filles sont jeunes. Les jeunes gens nous voient souvent comme de vieilles barbes ennuyeuses.

Je rôdai encore un peu dans la pièce, jusqu'à ce que mon essoufflement se soit calmé. Puis je repris :

— Vieux, oui, comme de pauvres vieilles badernes, en somme. Au moins je peux dire que je suis devenu vieux de façon ordinaire, par la seule accumulation des années. Ce qui n'est pas le cas pour toi, Donata.

— Tout le monde devient vieux, fit-elle placidement.

— Tu as exactement l'âge que j'avais quand je me suis marié, Donata. J'étais vieux, à cette époque ?

— Tu étais dans la fleur de l'âge. Vigoureux et bel homme. Mais les femmes vieillissent différemment des hommes.

— Seulement si elles le veulent bien. Tu n'avais qu'une envie, t'éloigner de l'âge où l'on porte des enfants. Franchement, c'était bien la peine ! Je t'ai dit il y a bien longtemps que je connaissais des moyens simples d'empêcher...

— Des choses qu'un bon chrétien ne devrait même pas mentionner et qu'une bonne chrétienne ne devrait jamais entendre. Ce n'est pas la peine que tu m'en parles, je n'ai pas changé d'avis là-dessus.

— Peut-être. Mais si tu m'avais écouté à l'époque, tu ne serais pas devenue, comme tu l'es aujourd'hui, un éventail d'automne.

— Un quoi ? interrogea-t-elle, levant les yeux vers moi pour la première fois.

— Un terme très parlant que les Han emploient. Un éventail d'automne est une femme qui a perdu toute séduction et dont le charme a disparu avec les ans. Vois-tu, à l'automne, le temps est

frais, et il n'y a pas *nécessité* de s'éventer. Cela devient un objet sans utilité ni propos, sans raison d'exister. Comme une femme qui a cessé d'être féminine, comme tu l'as fait, pour éviter d'avoir d'autres enfants...

— Tout ce temps-là..., interrompit-elle d'une voix douce. Pendant tout ce temps tu as pensé que c'était cela, la raison ?

Je m'arrêtai net, la bouche encore ouverte. Elle posa sa tapisserie sur son édredon de soie noire, y posa ses mains jaunies et me fixa de ses yeux ternes qui avaient brillé un jour d'un bleu d'azur :

— J'ai cessé d'être une femme quand je n'ai plus réussi à m'abuser moi-même en me berçant d'illusions. Quand j'en ai eu assez de me persuader que tu m'aimais.

Je battis des paupières d'ahurissement et d'incrédulité, et dus lutter pour retrouver ma voix.

— Donata, ai-je jamais été autre chose que tendre et prévenant ? T'ai-je négligée en aucune façon ? Ai-je déjà été moins qu'un bon mari ?

— Voilà. Même maintenant, tu n'arrives pas à prononcer le mot.

— Je pensais que c'était implicite. Je suis désolé. Très bien, alors. Je t'aimais.

— Il y avait quelque chose, ou quelqu'un, que tu aimais plus que moi, et cela depuis toujours. Même au plus près l'un de l'autre, Marco, nous ne nous touchions pas. Je pouvais regarder ton visage, je n'y voyais que de la distance. Était-ce une distance dans l'espace ou dans le temps ? Était-ce une autre femme ? Que Dieu me pardonne si je l'ai cru mais... n'était-ce pas ma mère ?

— Donata, elle et moi étions *des enfants.*

— Les enfants, quand ils sont séparés, s'oublient en grandissant. Mais toi, tu m'as prise pour elle dès que tu m'as vue. Lors de notre nuit de noces, je me demandais encore si je

n'étais pas qu'un substitut. J'étais vierge, c'est vrai, et innocente. Tout ce que je m'attendais à vivre était ce que m'avaient raconté des confidentes plus âgées, et tu as rendu tout cela bien plus beau que prévu. Malgré tout, je n'étais pas inconsciente ni obtuse, comme pourrait l'être l'une de nos filles sans cervelle. Dans notre attachement l'un pour l'autre, Marco, il m'a toujours semblé y avoir... quelque chose... qui n'était pas tout à fait normal. Dès cette première fois, et toutes les autres après.

Légitimement offensé, je lâchai sèchement :

— Tu ne t'en es jamais plainte.

— Non, approuva-t-elle, pensive. Cela faisait partie d'ailleurs de ce qui n'allait pas : que j'y trouve du plaisir, toujours, tout en sentant que je n'aurais pas dû. Je ne peux pas te l'expliquer, pas plus que je ne pourrais me l'expliquer à moi-même. Tout ce que je pouvais penser, c'était : ce doit être que je me délecte de ce qui aurait dû revenir à ma mère.

— Complètement ridicule. Tout ce que j'ai aimé chez ta mère, je l'ai retrouvé en toi. Et plus encore. Tu as représenté beaucoup plus pour moi, Donata... tu m'as été bien plus chère... qu'elle avait jamais pu l'être.

Donata passa sa main sur son visage, comme pour essuyer une toile d'araignée qui y serait tombée.

— Si ce n'était pas elle, si ce n'était pas une autre femme, alors ce doit avoir été l'impalpable distance que j'ai toujours sentie entre nous.

— Allons, ma chère ! Je suis rarement sorti de ton champ de vision depuis notre mariage et n'ai presque jamais été hors de ta portée.

— Pas sur le plan physique ou matériel, non. Mais dans les parties de toi que je ne pouvais pas voir, ni atteindre. Tu as toujours été amoureux de la distance. Tu n'es jamais vraiment rentré à la maison. Ce n'était pas très équitable de ta part de demander à une femme de rivaliser avec ton amour pour

quelque chose qu'elle ne pourrait jamais supplanter. La distance... Les horizons lointains.

— Tu as exigé de moi un engagement concernant ces horizons lointains. J'ai promis. J'ai tenu cette promesse.

— Oui. Physiquement, tu t'y es tenu. Tu n'es jamais reparti. Mais as-tu une seule fois parlé d'autre chose, pensé à autre chose qu'à voyager ?

— *Gèsu !* Qui manque d'équité, maintenant, Donata ? Pendant presque vingt ans j'ai été aussi passif et docile que ce damoiseau près de la porte, là-bas. Je me suis offert à ton entière possession et t'ai toujours obéi. Es-tu maintenant en train de te plaindre que je ne t'aie donné aucune autorité sur ma mémoire, sur mes pensées, mon sommeil ou mes rêves ?

— Non, je ne me plains pas.

— Cela ne répond pas exactement à ma question.

— Tu en as toi aussi laissé un peu dans l'ombre, Marco. Mais je ne chercherai pas à savoir quoi.

Elle détourna finalement de moi le deuil de ses yeux et reprit son travail de broderie.

— Après tout, à quoi bon nous disputer ? Rien de tout cela n'a plus d'importance, à présent.

De nouveau, je m'arrêtai bouche bée, avec au bord des lèvres des mots qui ne venaient pas... des mots que nous n'avions dits ni l'un ni l'autre, j'imagine. Je refis un tour ou deux en ruminant.

— Tu as raison, admis-je finalement, et je soupirai. Nous sommes vieux. La passion est derrière nous. Derrière nous les beautés du danger et les dangers de la beauté. Quoi que nous ayons fait, quelles qu'aient été nos fautes, rien n'importe plus désormais.

Elle soupira elle aussi et se pencha à nouveau sur son ouvrage. Je restai un moment pensif en la regardant. Elle était

assise dans la lumière d'un après-midi de septembre, à l'endroit où elle pouvait travailler le mieux. Le soleil n'égayait guère sa sobre tenue, et son visage était baissé, pourtant ses pâles rayons jouaient sur sa chevelure. Ils auraient fait luire ses tresses, naguère, d'un or aussi brillant que le blé en été. Mais sa tête courbée avait pris l'éclat mélancolique de la gerbe coupée ; une couleur pâle, ensommeillée, ce brun grisâtre qui s'accorde si bien aux premiers frimas de l'automne.

— Septembre, dis-je comme en songe, sans me rendre compte que je parlais à voix haute.

— Pardon ?

— Non, rien, ma chère.

Je traversai la pièce, me penchai vers elle et, non pas amoureusement mais avec toute la tendresse d'un père, embrassai le sommet de sa tête chérie.

— À quoi travailles-tu ?

— *Parechio*. De petites choses pour la parure de mariage, pour la *luna di miele*. Il n'y a pas de mal à s'y préparer longtemps à l'avance.

— Fantina a vraiment de la chance d'avoir une mère aussi prévoyante.

Donata leva les yeux et m'adressa un pâle sourire.

— Tu sais, Marco... Je réfléchissais. Cette promesse que tu m'as faite... elle a été tenue, mais elle est proche de l'expiration, à présent. Je veux dire... Fantina presque mariée et partie, Bellela fiancée, Morata pas loin d'être adulte elle aussi. Si tu te languis toujours de repartir...

— Tu as raison, là encore. Je n'ai pas compté, mais me voilà bientôt au seuil de la liberté, pas vrai ?

— Je te la rends toute entière, si tu la veux. Mais tu me manqueras. Quoique j'aie pu te dire tout à l'heure, tu me

manqueras terriblement. Il n'empêche, je tiens mes promesses, moi aussi.

— C'est vrai. Et maintenant que tu en parles, je devrais peut-être y songer. Après le mariage de Fantina, je pourrais partir pour... oh, juste un petit voyage, le temps d'être rentré pour les noces de Bellela. Peut-être pourrais-je faire un saut à Constantinople, voir ce vieux cousin Nico. Oui, je devrais faire ça. Dès que mon dos ira mieux, en tout cas.

— Ton dos te fait encore souffrir ? Oh, mon pauvre chéri.

— *Niente, niente.* Un petit élancement de temps à autre, rien de plus. Pas de quoi se tracasser. Tu sais, ma chère fille, une fois en Perse et une autre au Kurdistan, j'ai dû monter à cheval – non, la première fois c'était un chameau – et chevaucher après avoir eu la tête à moitié fracassée par les gourdins de brigands. J'ai dû te parler de ces épisodes, et le...

— Oui.

— Oui. Bien. Je te remercie de ta suggestion, Donata. Voyager de nouveau. Je vais y réfléchir, je te le promets.

Je passai dans la pièce voisine, qui était mon bureau lorsque j'emportais du travail à la maison, et elle dut m'entendre fouiller un peu car elle me lança à travers la porte :

— Si tu cherches tes cartes, Marco, je crois que tu les as toutes gardées au *fondaco*, le dépôt de la Compagnie.

— Non, non. Je cherche du papier et une plume. Je pense que je devrais finir cette dernière lettre à Rustichello.

— Pourquoi ne descends-tu pas t'installer au jardin ? L'après-midi est doux. Tu pourrais en profiter un peu dehors. Il n'y aura plus tellement de belles journées avant l'hiver.

Comme je commençais à descendre, elle ajouta :

— Les jeunes gens viennent dîner, ce soir. Zanino et Marco. C'est pour cela que Nata était si occupée à la cuisine et qu'elle t'a sans doute parlé un peu rudement. Puisque nous avons des

invités, peut-on sceller un pacte, tous les deux ? De ne pas revenir sur notre petite querelle ce soir à table ?

— Non, plus de querelle, Donata, ni ce soir ni jamais. Je suis sincèrement désolé d'en avoir soulevé une, quelle qu'en soit la cause. Comme tu le dis, profitons tranquillement des jours qui nous restent. Tout ce qui s'est passé avant... rien n'a plus d'importance.

J'ai donc descendu mon matériel d'écriture ici, dehors, dans cette petite cour près du canal que nous appelons le jardin. Il est planté de chrysanthèmes, la fleur de Manzi, de plants que j'ai rapportés de là-bas, et leurs couleurs d'or, de feu et de bronze font fière figure au soleil velouté de septembre. Les gondoles qui passent sur le canal barrent tout près, aussi leurs occupants peuvent-ils admirer mes fleurs exotiques, car tous les autres massifs ou garnitures de fenêtres à Venise sont plantés de fleurs d'été qui ont bruni, à cette époque de l'année, et se sont flétries. Je me suis installé sur ce banc, doucement, pour ne pas relancer le bas de mon dos, et j'ai écrit la conversation que nous venons de conclure. Cela fait un moment maintenant que je reste là, pris dans mes pensées.

Il y a un mot, *asolare,* qui a été inventé ici, à Venise, mais s'est à présent étendu, je pense, à toute la péninsule italienne. C'est un mot joli et utile, *asolare*... Il veut dire s'asseoir au soleil, prendre l'air et ne rien faire, absolument rien. Je ne pensais pas que ce mot puisse jamais me correspondre. Durant une bonne partie de ma vie, Dieu sait que j'en ai été loin. Mais maintenant, quand j'y repense... toutes ces années si tumultueuses, les voyages qui n'en finissaient pas, ces kilomètres qui se sont succédé, et ces *li,* ces *farsakh,* les amis, les ennemis et ceux que j'aimais qui ont voyagé un temps avec moi et se sont perdus en route... il me revient une règle que m'avait transmise mon père il y a bien longtemps, lorsque je faisais mes premiers pas de voyageur. Il me disait : « Si tu viens à être perdu en pleine nature, Marco, marche toujours à flanc de colline, et tu finiras par tomber sur un ruisseau. Là où il y a de l'eau, tu trouveras toujours de quoi faire paître ta monture, un peu d'ombre et de la

compagnie. Cela peut te prendre du temps, mais maintiens-toi toujours à flanc de colline et tu parviendras à un moment ou à un autre dans un endroit sûr, où tu seras au chaud et en sécurité. »

J'ai parcouru un long, long chemin, et voilà enfin le bas de la colline, et me voici : un vieil homme qui se dore aux derniers rayons du soleil de l'après-midi, au déclin d'un mois de la saison où tombent les feuilles.

Je me souviens, lorsque je chevauchais avec l'armée mongole, avoir remarqué un jour un cheval de guerre qui galopait avec nous, toujours dans le pas et au rythme de la troupe, magnifiquement caparaçonné de son armure de cuir, avec son épée et sa lance dans son fourreau... mais la selle du cheval était vide. Le vieux Bayan me raconta : « C'était le coursier d'un vaillant guerrier nommé Jangar. Il l'a porté lors de nombreuses batailles où il s'est bravement battu, et il le portait encore au moment de nombreux combats, celle où il est mort. Le cheval de Jangar continuera à nous accompagner, tout en armes, aussi longtemps que son cœur l'appellera à la guerre. »

Les Mongols savaient bien que même un cheval préfère tomber au combat ou courir jusqu'à ce que le cœur lui manque plutôt que se retirer dans une riche pâture où il sera inutile et n'aura plus rien à faire qu'attendre, et attendre encore.

Je repense à tout ce que j'ai relaté ici, à tout ce qui a été écrit dans le premier livre, et je me demande si je n'aurais pas pu tout dire en sept petits mots : « Je suis parti et je suis revenu. » Mais non, ce ne serait pas tout à fait vrai. Ce n'est jamais le même homme qui rentre chez lui, qu'il revienne d'une journée de travail sur ses livres de comptes ou d'années de voyage vers les terres lointaines, après ces longues traversées, ces espaces bleus, sur ces terres où la magie n'est pas un mystère mais une réalité de tous les jours, dans des cités dignes de se voir dédier des poèmes :

Le paradis est loin de nous

Mais il existe Hang et Su !

Quand je suis rentré au pays (avant de retomber dans l'anonymat et d'y être oublié), j'ai été pendant un temps, raillé et tourné en ridicule ; on m'a pris pour un menteur, un vantard, un affabulateur. Mais ceux qui se moquaient avaient tort. Je suis rentré avec moins de mensonges, sans doute, que je n'en emportais en partant. J'ai quitté Venise les yeux brillants d'espoir à l'idée de trouver ces pays de Cocagne décrits par les premiers croisés, les biographes d'Alexandre et tous ces faiseurs de mythes... Je rêvais de licornes et de dragons, et du légendaire Prêtre Jean, de sorciers fantastiques et de religions mystiques à l'enviable sagesse. Je les ai trouvés, moi aussi, et si je suis rentré pour dire que tous n'étaient pas exactement tels que les légendes les avaient dépeints, leur vérité n'en était-elle pas tout aussi merveilleuse ?

Les gens sentimentaux parlent de cœurs brisés, mais eux aussi se trompent. Nul cœur ne se brise jamais. Je ne le sais que trop bien. Quand mon cœur se penche vers l'Orient, ce qu'il fait si souvent, il se serre et se tord de façon poignante, mais ne se brise pas.

Tout à l'heure, j'ai laissé croire à Donata que j'étais agréablement surpris d'apprendre que mon long esclavage à la maison allait prendre fin. J'ai fait semblant de ne pas avoir songé chaque année : « Je m'en vais, maintenant ? », avant de décider, chaque fois : « Non, pas maintenant »... m'inclinant devant mes responsabilités, ma promesse de rester, ma femme vieillissante et mes trois filles si peu exceptionnelles... me disant à chaque fois : « Je vais attendre une occasion plus propice pour partir. » Là-haut, dans la chambre de Donata, j'ai fait comme si cela me faisait plaisir de *pouvoir* repartir. Et, pour lui paraître reconnaissant d'avoir accepté de me dire cela, j'ai prétendu aussi que, oui, je pourrais partir de nouveau en voyage.

Je sais que je ne le ferai pas. Je la trompais en laissant entendre cela, mais ce n'était qu'une petite tromperie, et je le faisais gentiment. Elle n'en sera pas fâchée quand elle constatera que je lui mentais. Mais je ne peux me mentir à moi-

même. J'ai attendu trop longtemps. Je suis trop vieux maintenant, il est trop tard.

Le vieux Bayan était encore un fier guerrier à mon âge. Et à ce même âge ou presque, mon père, et même mon somnambule d'oncle firent le long retour qui mène de Khanbalik jusqu'à Venise. Si vieux que je sois, je ne suis pas plus brisé qu'ils l'étaient alors. Peut-être même que mon mal de dos ne s'en porterait que mieux si je le secouais d'une longue chevauchée. Je ne crois pas tant que ce soit la faiblesse physique qui me dissuade aujourd'hui de partir. C'est plutôt, je crois, la mélancolique impression d'avoir vu le meilleur, le pire, le plus intéressant de ce qu'il y *avait* à voir ; où que j'aille, désormais, je ne saurais qu'être déçu par la comparaison.

Bien sûr, si je pouvais avoir le moindre espoir de rencontrer de nouveau une belle femme dans une cité de Kithai ou de Manzi, comme ici à Venise quand j'ai rencontré Donata, qui me rappelle irrésistiblement une autre belle femme, partie elle depuis longtemps... Ah, pour cette chance-là je voyagerais, sur les mains ou sur les genoux s'il le fallait, jusqu'aux confins de la terre. Mais c'est impossible. Quand bien même cette femme que je rencontrerais ressemblerait à celle dont je me souviens, ce ne serait pas elle.

Alors, je ne pars plus. *Io me asole.* Je reste assis dans le soleil déclinant, au bas du versant de la longue colline de ma vie, et je ne fais rien... si ce n'est me souvenir, car j'ai beaucoup à me rappeler. Comme je l'ai remarqué il y a longtemps sur la tombe de quelqu'un, je possède un trésor de réminiscences et d'images, de quoi animer une éternité. Assez de bons moments pour faire chatoyer les languissants après-midi comme celui-ci, et même après, jusque dans l'infini de la nuit.

Mais j'ai aussi dit une fois, peut-être même plus d'une fois, que j'aurais aimé vivre éternellement. Et une jolie femme m'a affirmé un jour que je ne serais jamais vieux. Alors, merci à toi, Luigi, de m'avoir fait revivre ces deux choses merveilleuses. Savoir si le Marco Polo de ton nouvel ouvrage sera bien accueilli, je ne saurais le prédire, mais le précédent livre que

nous avons tous deux compilé semble avoir trouvé bonne place dans les bibliothèques de nombre de pays, et cela paraît parti pour durer. Dans ces pages, je n'étais pas vieux et je continuerai d'y vivre tant qu'elles seront lues. Je te suis reconnaissant pour tout cela, Luigi.

Maintenant, le soleil se couche, la lumière dorée s'affadit, les fleurs de Manzi commencent à perdre leurs pétales, et la brume bleue monte du canal, bleue comme le souvenir... Je vais m'abandonner au sommeil du vieillard et voguer vers mes rêves de jeune homme.

Je te fais mes adieux, Rustichello de Pise, et je signe

Pour

MARCO POLO

CITOYEN DE VENISE

ET DU MONDE

Son sceau

Apposé ce jour, 20 septembre de l'an 1319 de Notre Seigneur, en l'an 4017 du calendrier han, année de la Chèvre.

Post-scriptum

Il ne reste aujourd'hui que très peu de reliques du voyageur Marco Polo. Mais l'un des objets qu'il a rapportés de ses voyages se trouve dans la collection des céramiques chinoises du Louvre. C'est un petit encensoir de porcelaine blanche.

CARTE

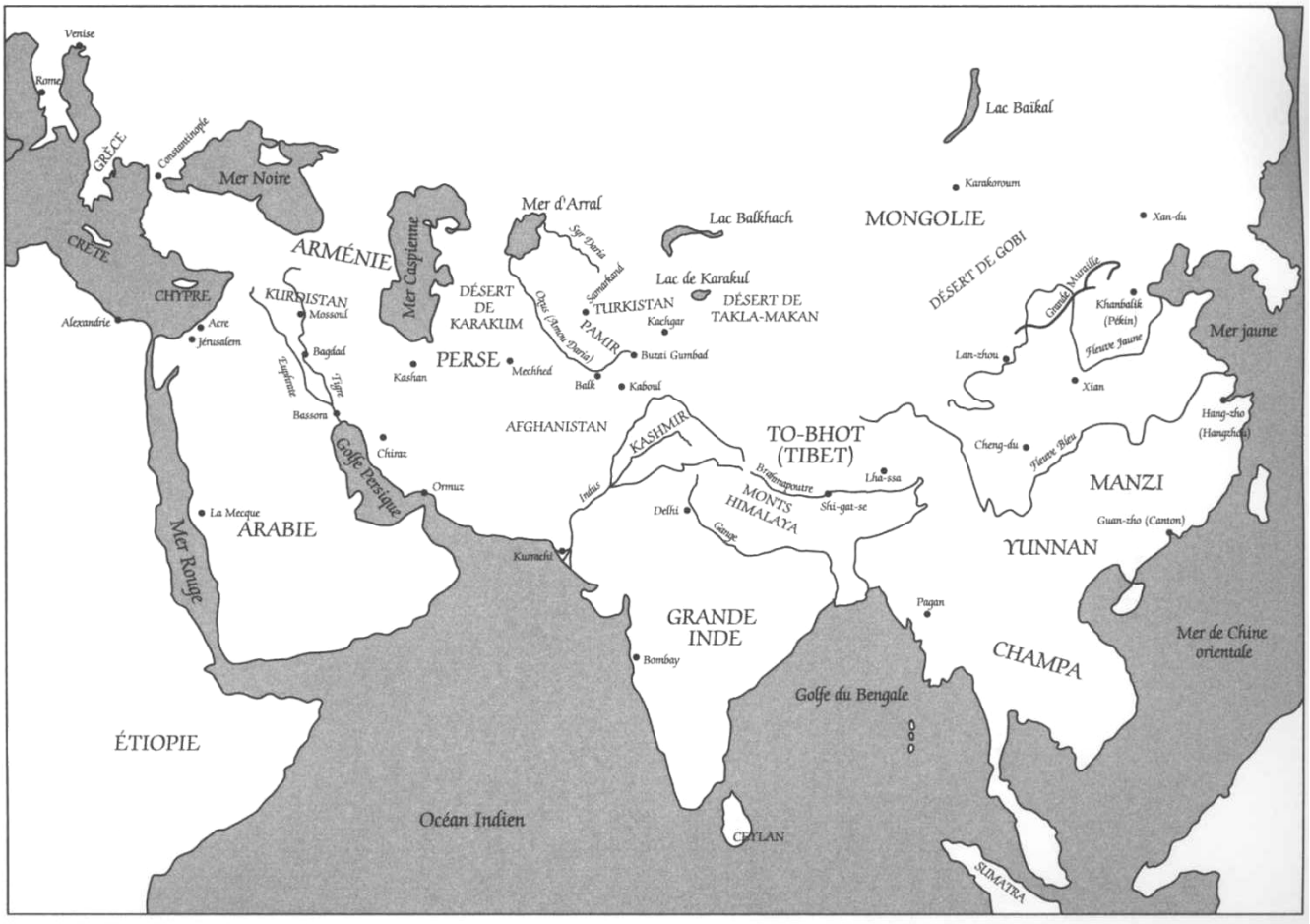

Venise
Rome
GRÈCE
Constantinople
Mer Noire
CRÈTE
CHYPRE
ARMÉNIE
Mer Caspienne
Mer d'Arral
Syr-Daria
Samarkand
Lac Balkhach
Lac de Karakul
MONGOLIE
Karakoroum
Lac Baïkal
Xan-du
DÉSERT DE GOBI
Grande Muraille
Khanbalik (Pékin)
Mer jaune
Fleuve Jaune
Lan-zhou
Xian
Hang-zho (Hangzhou)
Fleuve Bleu
Cheng-du
MANZI
Guan-zho (Canton)
YUNNAN
Mer de Chine orientale
CHAMPA
Pagan
GRANDE INDE
Bombay
Golfe du Bengale
CEYLAN
SUMATRA
Océan Indien
ÉTIOPIE
Mer Rouge
ARABIE
La Mecque
Alexandrie
Acre
Jérusalem
KURDISTAN
Mossoul
Bagdad
Euphrate
Tigre
Bassora
Golfe Persique
Chiraz
Ormuz
Kurrachi
PERSE
Kashan
Meched
DÉSERT DE KARAKUM
Oxus (Amou-Daria)
TURKISTAN
Kachgar
PAMIR
Buzuk Gumbad
Balk
Kaboul
AFGHANISTAN
KASHMIR
Indus
Delhi
Gange
MONTS HIMALAYA
TO-BHOT (TIBET)
Brahmapoutre
Lha-ssa
Shi-gat-se
DÉSERT DE TAKLA-MAKAN

Table des matières

Résumé du tome 1, Vers l'Orient. 4

KHANBALIK 6
1 7
2 30
3 48
4 74
5 88
6 107
7 126
8 143
9 163
10 182
11 201
12 220
13 235

TO-BHOT 254
14 255
15 267
16 286

YUNNAN 301
17 302
18 312
19 328

XAN-DU 338
20 339
21 354

RETOUR À KHANBALIK 380
22 381
23 400
24 419
25 436

MANZI 457
26 458
27 472
28 484
29 500
30 517
31 529

CHAMPA 538
32 539
33 557
34 572
35 583

EN INDE 596
36 597
37 613
38 628
39 649
40 664

AU PAYS NATAL 682
41 683
42 695
43 708
44 719
45 735
46 746
47 764
48 779

Post-scriptum 795

CARTE 796